

(((((Herve RYSEN)))))

Les origines politico-religieuses du mondialisme

Vol. I



Extraits de :

**Les espérances planétaires
Psychanalyse du judaïsme**

Diverses pages web et du blog de Hervé Ryssen :

<http://www.herverysen.blogspot.com/>

Les origines religieuses du mondialisme

Entretien avec Hervé Ryssen

Publié in *Réfléchir et Agir* N° 22 et *Tabou* N° 10 (juin 2006)

Hervé Ryssen, vous venez de publier un livre qui met enfin en pleine lumière la logique mondialiste et ses soubassements religieux. Depuis trop longtemps, en effet, les intellectuels de la mouvance nationale n'osent pas aborder les « sujets qui fâchent » et s'interdisent de dénoncer la propagande cosmopolite. Pourriez-vous tout d'abord expliciter le titre de votre livre pour nos lecteurs ?

HR : Je me suis penché sur la production écrite des intellectuels juifs afin de tenter de comprendre leur vision du monde. Après avoir lu des dizaines d'essais politiques, de romans et de récits en tout genre, je me suis aperçu que le mot « espérance » apparaissait régulièrement dans les textes. Il s'agit bien entendu pour eux de l'attente d'un monde meilleur, du messie et de la « terre promise ». Rappelons que si les chrétiens ont reconnu leur messie, les juifs attendent toujours le leur. Cette attente messianique est au cœur de la religion hébraïque et de la mentalité juive en général, y compris chez les juifs athées. C'est le point fondamental. Quant au terme « planétarien », c'est un néologisme qui ne signifie rien d'autre que l'aspiration à un monde sans frontière.

Mon travail est exclusivement centré sur les intellectuels juifs. Contrairement à ce que beaucoup de gens peuvent penser, l'utilisation du mot « juif » ne tombe pas encore sous le coup de la loi. Je sais bien que nombreux sont ceux dans le milieu nationaliste qui se mettent à avoir des sueurs à la simple évocation de ce mot, mais c'est probablement parce qu'ils craignent de tenir des propos antisémites, qui sont effectivement aujourd'hui lourdement condamnés. Personnellement, je n'éprouve nullement cette crainte, puisque mes travaux sont exclusivement basés sur la recherche à travers les sources hébraïques. Disons que j'ai une approche rationnelle du sujet, et, osons le dire, totalement dépassionnée.

On entend effectivement souvent parler chez les juifs de « terre promise » et de « messie », mais nous avons toujours du mal à comprendre ce que ces concepts signifient. La « terre promise », n'est-ce pas l'Etat d'Israël ?

HR : Historiquement, c'est bien la terre du pays de Canaan, que Yahvé a donné à Abraham, ainsi qu'on peut le lire dans la Genèse, le premier livre de la Torah. Mais avant même la destruction du second Temple par les légions romaines de Titus et la dispersion, de nombreux juifs vivaient déjà dans la diaspora. Il n'en demeure pas moins qu'en 1917, avec la déclaration Balfour qui créait un « foyer juif en Palestine », certains juifs ont pu penser qu'en récupérant la « terre promise », les temps messianiques étaient enfin proches. Mais il ne faut pas oublier que d'autres juifs, beaucoup plus nombreux, pensaient alors à la même époque que cette terre promise se situait plus au Nord, dans cette immense Union soviétique où, après la révolution d'Octobre 1917, tant de juifs apparaissaient aux plus hauts échelons du pouvoir. Cependant, il suffit de lire des textes un peu plus anciens pour s'apercevoir qu'au XIXe siècle, c'était la France - le pays des droits de l'homme - qui soulevait tous les espoirs et constituait aux yeux des juifs du monde entier la « terre promise ». La Vienne du début du XXe siècle, ou l'Allemagne de Weimar durant l'entre-deux guerres ont aussi pu être considérées comme des « terres promises », tant la culture et la finance, notamment, étaient à ce moment-là très largement influencées par les banquiers, les intellectuels et les artistes d'origine juive.

On notera que cet espoir se termine toujours par une cruelle désillusion. Le fait est que l'Etat d'Israël ne constitue pas un havre de paix, c'est le moins que l'on puisse dire. Quant à

la Russie judéo-bolchevique, elle s'est retournée contre les juifs qui ont été évincés du pouvoir après la Seconde Guerre mondiale. La « France des droits de l'homme » est aujourd'hui en voie de tiers-mondisation, et l'on entend depuis 2001 certains juifs appeler à fuir ce pays « antisémite », où les juifs subissent de plus en plus la colère des jeunes Arabes. Bref, pour les juifs, tout semble se finir toujours très mal, où qu'ils aillent, quoi qu'ils fassent.

La « terre promise » s'est aussi pendant longtemps incarnée dans le rêve américain. Dès les années 1880, des dizaines de milliers de juifs d'Europe centrale partent pour les Etats-Unis où ils espèrent une vie meilleure, loin des Cosaques, des pogroms et de ce tsar honni. Mais la « terre promise » la plus récente fut évidemment la Russie après l'effondrement du soviétisme. En quelques années, une poignée d'« oligarques » avait réussi à mettre le grappin sur une grande partie des richesses russes privatisées. Le plus connu d'entre eux, le milliardaire Khodorkovski, dort aujourd'hui dans les prisons de la nouvelle Russie de Vladimir Poutine. Manifestement, cette nouvelle « terre promise » n'a pas non plus été la bonne ! Bref, vous l'avez compris, depuis la sortie du ghetto, les juifs ne cessent de changer de « terre promise », et leur errance se termine systématiquement par une déception. Seuls les Etats-Unis représentent toujours à leurs yeux cet Eldorado et nourrissent encore leurs espérances. Mais pour combien de temps ?

Vous nous entretenez ici d'histoire et de géographie, mais le messianisme et l'idée de terre promise ne sont-ils pas plutôt des concepts religieux ?

HR : Nous rentrons ici au cœur du sujet. Si vous allez discuter avec un rabbin dans la rue des Rosiers, il va immédiatement vous dire que les juifs aspirent par-dessus tout à l'instauration d'un monde de Paix, un monde dans lequel tous les conflits auront disparu, qu'il s'agisse des conflits sociaux, ou qu'il s'agisse des conflits entre races ou nations. C'est à ce monde de Paix universelle qu'il faut parvenir, parce que ce monde de Paix se confond pour eux avec les temps messianiques. Les auteurs sont ici assez clairs. Voici ce qu'écrit le philosophe Emmanuel Lévinas à ce sujet : « On peut grouper les promesses des prophètes en deux catégories : politique et sociale. L'aliénation qu'introduit l'arbitraire des puissances politiques dans toute entreprise humaine, disparaîtra ; mais l'injustice sociale, l'emprise des riches sur les pauvres disparaîtra en même temps que la violence politique... Quant au monde futur, poursuit-il, notre texte le définit comme "humanité unie dans un destin collectif". » (*Difficile liberté*, 1963, pp. 85-86.)

Le Grand Rabbin du Consistoire central, Jacob Kaplan a rappelé lui aussi dans *Le vrai Visage du judaïsme* (Stock, 1987) le passage célèbre qui est l'une des sources du messianisme juif : « le loup habitera avec la brebis, le tigre reposera avec le chevreau ; veau, lionceau, bœuf vivront ensemble et un jeune enfant les conduira. » (Isaïe, XI, 6 à 9). « C'est évidemment une image, ajoute Kaplan, des relations qui s'établiront entre les nations, heureuses de maintenir entre elles l'union et la concorde. »

Dans son livre sur le messianisme, David Banon confirme bien cette vision du monde : « L'ère messianique telle qu'elle a été décrite par l'ensemble des prophètes consiste en la suppression de la violence politique et de l'injustice sociale (1). »

Les prophéties hébraïques nous promettent donc à la fois une progression de l'humanité vers un monde unifié, et parallèlement à cela, la suppression des inégalités sociales. On reconnaît là évidemment aussi bien les sources primitives du marxisme que celles qui inspirent aujourd'hui notre idéologie planétarienne en ce début de troisième millénaire, et qui, publicité aidant, fait rêver tant de nos concitoyens. Voilà le point central de la vision juive du monde. C'est de là qu'il faut partir si l'on veut comprendre l'univers mental des juifs. Et c'est ce qui explique que les juifs ont toujours le mot « paix » plein la bouche. Leur « combat pour la paix » est incessant.

Un exemple : En mars 2000, Chirac inaugura un « Mur pour la paix » sur le Champ de Mars, conçu par Clara Halter, l'épouse de l'écrivain Marek Halter : c'est une sorte de vestibule de verre, où la petite Clara a écrit le mot « Paix » en trente-deux langues, pour narguer, on imagine, les élèves-officiers de l'école militaire installés juste en face. Ces œuvres ont une signification religieuse que bien peu de goys peuvent déceler.

On peut donc avancer que le concept de « terre promise » ne signifie rien d'autre qu'un espoir de dimension planétaire, où toutes les nations auront disparu. C'est bien ce que nous dit le philosophe Edgar Morin, lorsqu'il écrit : « Nous n'avons pas la Terre promise, mais nous avons une aspiration, un vouloir, un mythe, un rêve : réaliser la Terre patrie (2). » Et c'est aussi ce dont parle Jacques Attali, dans L'Homme nomade : « faire du monde une terre promise (3). » C'est donc ce monde unifié, pacifié, qui sera la « terre promise ». Mais les textes nous laissent parfois penser que dans l'esprit de certains intellectuels, l'idée est prise au sens littéral : ce serait bien toute la Terre qui leur serait promise ! D'où certains comportements parfois un peu envahissants...

A en juger par la politique du président américain George Bush, il n'apparaît pas que les conseillers sionistes, qui sont nombreux à ses côtés, agissent en faveur du monde de « paix » dont vous parlez. Comment expliquez-vous ces contradictions ?

HR : Il est indéniable que les chefs de la communauté juive américaine ont une bonne part de responsabilité dans la guerre en Irak. Il faut être aveugle pour ne pas le voir ; il faut être de mauvaise foi pour le nier. Leur poids politique dans les gouvernements américains successifs a d'ailleurs toujours été important depuis le début du XXe siècle. Les nationalistes américains comme le fameux aviateur Charles Lindbergh dénonçait en son temps les pressions du « lobby juif » (aux Etats-Unis, c'est un lobby parmi d'autres) pour pousser un peuple trop isolationniste à la guerre contre l'Allemagne nazie. Déjà, dans les années vingt, le constructeur Henry Ford avait pris la mesure du problème et faisait largement diffuser ce type d'informations dans un journal créé à cet effet. On rappellera encore que Madeleine « Albright » [Korbelová] et les faucons du département d'Etat américain ont pesé aussi de tout leur poids dans la guerre contre la Serbie en 1999. Vous avez donc parfaitement raison en soulignant cette contradiction entre la foi messianique et les « opérations terrestres », si je puis dire.

Mais c'est très sincèrement que l'on vous déclarera alors que ces guerres sont « œuvre de « paix » ! Écoutez un peu Elie Wiesel, un prix Nobel de la « paix », justement, qui était naturellement un ultra-belliciste en 1991, quand il s'agissait, d'aller bombarder l'Irak : « Il ne s'agit pas seulement d'aider le Koweït, disait-il alors, il s'agit de protéger le monde arabe tout entier. » Tous les Occidentaux devaient donc se mobiliser contre « le tueur de Bagdad », coupable de faire peser une menace sur l'Etat d'Israël : « A sa guerre, écrit Elie Wiesel, il est impératif de faire la guerre. A la force destructrice qu'il emploie contre l'humanité, il faut opposer une force plus grande pour que l'humanité reste en vie. Car il y va de la sécurité du monde civilisé, de son droit à la paix, et non seulement de l'avenir d'Israël... Soif de vengeance ? Non : soif de justice. Et de paix (4). »

Vous constatez ici que l'on n'hésite pas à se draper dans les grands idéaux de paix et d'amour quand il s'agit d'anéantir son ennemi. Mais il est bien entendu hors de question que l'Etat juif s'occupe lui-même de ces basses œuvres militaires. C'est là le travail des Occidentaux, qu'il s'agit donc de convaincre, par des campagnes de « sensibilisation », d'aller déboulonner le dictateur. Une fois votre ennemi vaincu, votre inlassable combat pour la démocratie et « pour la Paix » se retrouve à nouveau en phase avec la situation politique. Après avoir écrasé ses ennemis, effectivement, on est toujours pour la « paix ».

Vous parlez de « démocratie »... Quel rapport peut-il y avoir entre un système politique et la foi messianique ? La démocratie est-elle nécessaire à l'arrivée du messie ?

HR : La démocratie n'a pas toujours été le seul cheval de bataille des espérances planétaires. Pendant longtemps, l'idéal marxiste a aussi joué ce rôle. On sait que Marx lui-même, et la grande majorité des principaux doctrinaires et des chefs marxistes étaient juifs : Lénine avait des origines juives, Léon Trotsky, Rosa Luxemburg, Georg Lukacs, Ernest Mandel, etc., de même que la quasi totalité des leaders de mai 68. Ce n'est pas un hasard, et il n'y a guère que le petit militant communiste de base qui ne s'en rende pas compte. Le marxisme aspire à l'établissement d'un monde parfait, où les religions, comme les nations, auront disparu en même temps que les conflits sociaux. Ce schéma, on le constate, entre parfaitement dans le cadre messianique. La pensée de Marx n'est finalement que la sécularisation de l'eschatologie juive traditionnelle.

George Steiner a pu présenter le marxisme dans la perspective des prophéties bibliques : « Le marxisme, dit-il, est au fond un judaïsme qui s'impatiente. Le Messie a trop tardé à venir ou, plus précisément, à ne pas venir. C'est à l'homme lui-même d'instaurer le royaume de la justice, sur cette terre, ici et maintenant... prêche Karl Marx dans ses manuscrits de 1844, où l'on reconnaît l'écho transparent de la phraséologie des Psaumes et des prophètes (5). »

Ni Marx, Ni Lénine, Ni Trotsky ne croyaient en Dieu, et pourtant, leurs origines juives apparaissent en pleine lumière à travers la grille de lecture du messianisme juif. Le marxisme politique a néanmoins été marginalisé en Europe depuis la chute du Mur de Berlin. Le fait est que, dans les projets d'unification planétaire, la démocratie a triomphé partout où le communisme a échoué. On constate cependant que les groupes d'extrême gauche continuent de bénéficier de toute l'attention médiatique dans les sociétés occidentales : c'est parce qu'ils représentent le fer de lance du projet de société égalitaire et multiraciale et canalisent dans un sens mondialiste les oppositions radicales que suscite le système libéral. Cette utopie mobilisatrice est toujours nécessaire à un système démocratique désespérant, qui ne propose à sa jeunesse que de déambuler dans les supermarchés. C'est donc niché à l'intérieur même de la démocratie que le marxisme rend finalement ses meilleurs services. Marxisme et démocratie sont deux forces absolument complémentaires et indispensables l'une à l'autre dans le projet d'édification de l'Empire global. Sans le communisme, les opposants se dirigeraient inmanquablement vers les courants nationalistes, et le Système n'y survivrait pas.

Après l'échec du communisme d'Etat, la démocratie multiraciale et les « droits de l'homme » seraient donc l'arme absolue des forces « planétaires » ?

HR : L'objectif des mondialistes est de détruire les cultures traditionnelles enracinées pour parvenir à un monde uniforme. Cette aspiration à l'unité a été exprimé par le philosophe hassidique Martin Buber, qui ne paraît pas vraiment se rendre compte qu'il nous donne ici la définition exacte du totalitarisme : « Partout, écrit-il, on trouvera [dans le judaïsme] l'aspiration vers l'unité. Vers l'unité au sein de l'individu. Vers l'unité entre les membres divisés du peuple, et entre les nations. Vers l'unité de l'homme et de toute chose vivante, vers l'unité de Dieu et du monde. » (Judaïsme, 1982, p. 35). Pour parvenir à ce monde parfait, il faut donc broyer, concasser, dissoudre toutes les résistances nationales et les identités ethniques ou religieuses. L'« unité » ne pourra se faire qu'à partir de la poudre humaine et des résidus des grandes civilisations, et dans cette entreprise de destruction des civilisations traditionnelles, l'immigration joue un rôle essentiel. La doctrine des « Droits de l'homme » est ici une arme de guerre d'une terrible efficacité.

Voici ce qu'en dit le Grand Rabbin Kaplan : « Pour l'avènement d'une ère sans menace pour le genre humain, nous devrions pouvoir compter beaucoup sur la déclaration universelle des Droits de l'homme... Le respect de la Déclaration universelle des droits de l'homme est une obligation si impérieuse qu'il est du devoir de chacun de contribuer à toutes les actions tendant à la faire appliquer universellement et intégralement. » L'humanité tout entière doit

s'y soumettre. Autant dire que les « Droits de l'homme » sont l'outil privilégié pour voir se réaliser les promesses de Yahvé. Là encore, ce n'est pas un hasard si René Cassin, l'inspirateur de la déclaration de 1948, était aussi le secrétaire général de l'Alliance israélite universelle. En 1945, le général de Gaulle le nomma à la tête du Conseil d'Etat. Son corps repose au Panthéon, dans le temple des grands hommes de la république.

Peut-on dire qu'il y a une homogénéité de pensée des intellectuels juifs sur la question de l'immigration ?

HR : Les intellectuels juifs peuvent être libéraux, marxistes, sionistes, religieux ou athées. Mais toutes ces divergences n'invalident en rien le fondement messianique de leurs aspirations. Et sur l'immigration, justement, je puis vous confirmer qu'il y a chez eux une unanimité. Voici par exemple ce que nous dit Daniel Cohn-Bendit, ancien leader de mai 68 et maire-adjoint de Francfort : « A Francfort-sur-le-Main, la population résidente est composée d'étrangers pour plus de 25 %, mais on peut dire que Francfort ne s'effondrerait pas si le pourcentage d'étrangers atteignait un jour le tiers de la population globale. » (Xénophobies, 1998, p. 14.) Il est en cela parfaitement en phase avec le socialiste Jacques Attali, qui écrit, au sujet de l'Allemagne, confrontée au vieillissement de sa population : « Il faudrait en effet que la part de la population étrangère naturalisée atteigne un tiers de la population globale, et la moitié de celle des villes. » (Dictionnaire du XXI^e siècle, 1998). Il y aurait aussi une autre solution, qui serait d'encourager la natalité allemande, mais Jacques Attali ne l'envisage pas, car seule une société multiraciale est garante de la réalisation des projets planétaires. Pour la France, Attali présente la même solution : « Il lui faudra tout à la fois se donner les moyens d'un net rajeunissement, accepter l'entrée d'un grand nombre d'étrangers. » (*L'Homme nomade*, 2003, p. 436). Un rapport récent de la Banque mondiale (novembre 2005) encourage aussi la Russie à ouvrir ses frontières et à entreprendre une grande politique d'immigration, qui serait « l'une des principales conditions d'une croissance économique stable » et permettrait de faire face au vieillissement de la population. Notons tout de même que Paul Wolfowitz, le président de la Banque mondiale, n'a jamais encouragé l'immigration arabe en Israël pour soutenir la démographie vacillante de ce pays.

Les propos allant dans ce sens se retrouvent systématiquement chez la quasi totalité des intellectuels juifs, qu'ils soient marxistes, comme Jacques Derrida, socialiste, comme Guy Konopnicki, ou libéraux, comme Guy Sorman ou Alain Minc. Les uns et les autres présentent de surcroît une fâcheuse tendance à nous prendre pour des demeurés, en nous faisant accroire, par exemple, que l'immigration n'a pas augmenté depuis vingt ans ou encore que l'insécurité ne serait en aucun cas liée à ce phénomène. Cohn-Bendit nous assure carrément que « pour enrayer le racisme, le mieux serait encore d'augmenter le nombre d'étrangers » ! Leurs propos à ce sujet sont hallucinants de culot. Voyez encore Guy Sorman qui nous explique tranquillement que la France d'antan, avec ses dialectes et ses patois, était somme toute « plus multiculturelle qu'elle l'est aujourd'hui ? » (*En attendant les barbares*, pp. 174-179). C'est un exemple parmi d'autres de ce culot à toute épreuve, dont ils sont très fiers, et qu'ils appellent « houtzpah » (Prononcer Rroutzpah).

L'objectif est de détruire le monde blanc, et, de manière plus générale, toutes les sociétés enracinées. Tous ces intellectuels nous assurent que cette évolution est inéluctable, et que par conséquent, rien ne sert de s'y opposer. On rappellera ici que dans le schéma marxiste, c'était déjà la société sans classe qui devait être « inéluctable ». Écoutons le directeur de presse Jean « Daniel » [Bensaïd] : « Rien n'arrêtera les mouvements des populations misérables vers un Occident vieux et riche... C'est pourquoi la sagesse, la raison, consiste désormais à faire comme si nous allions recevoir de plus en plus d'émigrés dont il faut préparer l'accueil. » (*Le Nouvel Observateur* du 13 octobre 2005). Vous l'avez compris, il s'agit de nous interdire

l'idée même de nous défendre. L'homogénéité du discours cosmopolite est à ce sujet vraiment étonnante.

On entend souvent dire que les juifs étaient considérés par les nazis comme une « race inférieure ». Vos recherches, je crois, tendent à démontrer qu'ils auraient plutôt tendance à se considérer eux-mêmes comme « la race supérieure ». Qu'en est-il ?

HR : Je puis vous assurer qu'il existe un orgueil immense d'appartenir au « peuple élu ». Et cet orgueil se combine chez les intellectuels, avec un mépris non moins grand pour les nations sédentaires, considérés, comme très nettement inférieures. Les propos à ce sujet sont innombrables. Voici ce qu'écrivait par exemple Bernard-Henri Lévy, dans le premier numéro du journal *Globe* en 1985 : « Bien sûr, nous sommes résolument cosmopolites. Bien sûr, tout ce qui est terroir, bourrées, binious, bref franchouillard ou cocardier, nous est étranger, voire odieux ». Les « patries en tout genre et leurs cortèges de vieilleries » le dégoûte au dernier degré : tout cela n'est qu'un « repli frileux et crispé sur les identités les plus pauvres ». « Parler patois, danser au rythme des bourrées, marcher au son des binious... tant d'épaisse sottise » l'« écœure ». (*L'Idéologie française*, 1981, pp. 212-216).

Le philosophe Emmanuel Lévinas a exprimé lui aussi sa foi dans les vertus du déracinement et du nomadisme. Pour lui, la plus grande arriération, assurément, est celle que représentent les civilisations païennes de l'antiquité : « Le paganisme, écrit-il, c'est l'esprit local : le nationalisme dans ce qu'il a de cruel et d'impitoyable. Une humanité forêt, une humanité pré-humaine. » Assurément, tout cela ne vaut pas le génie des bédouins du désert : « C'est sur le sol aride du désert où rien ne se fixe, que le vrai esprit descendit dans un texte pour s'accomplir universellement... La foi en la libération de l'homme ne fait qu'un avec l'ébranlement des civilisations sédentaires, avec l'effritement des lourdes épaisseurs du passé... Il faut être sous-développé pour les revendiquer comme raison d'être et lutter en leur nom pour une place dans le monde moderne (6). »

Il ne suffit donc pas à ces intellectuels de nous raconter n'importe quoi, de nous endormir avec les droits de l'homme, de nous ligoter les mains dans le dos avec les lois répressives, et de nous injecter dans les veines un corps étranger. Il faut aussi qu'ils nous glissent à l'oreille leur mépris pour nos vieilles cultures. Mais le mépris ne semble pas apaiser complètement leur esprit de vengeance. Il faut encore qu'ils nous insultent et nous crachent au visage : « ignorants, xénophobes, paranoïaques, stupides, délirants, etc. » : voilà ce que nous sommes. Dans *La Vengeance des Nations* (1990), Alain Minc, qui nous explique les bienfaits de l'immigration, nous assure que c'est « l'ignorance qui alimente la xénophobie » (p. 154), qu'il faut donc « lutter contre le délire xénophobe » et en finir avec cette « paranoïa française » (pp. 208). Et pour ce faire, Alain Minc propose de favoriser systématiquement les immigrés par rapport aux Français sur le modèle américain. Comme le proclame le très médiatique Michael Moore, aux Etats-Unis, dans son livre sorti en 2002, ce n'est plus vraiment la peine de prendre de gants avec ces *Stupid White Men* (c'est le titre du livre), puisqu'ils ne comprennent rien à rien à ce qui leur arrive.

Et je ne vous récapitulerai pas ici de tous ces films innombrables dans lesquels les cinéastes cosmopolites semblent assouvir leur vengeance contre la civilisation chrétienne et l'homme blanc en général. Il me paraît évident, au regard de toute cette logorrhée, que ces gens-là nous haïssent. S'ils étaient fluorescents, clignotants ou s'ils portaient un gyrophare sur le tête, on y verrait un peu plus clair !

Comment expliquez-vous ce sentiment manifeste de vengeance, alors que les textes religieux tendent vers la paix universelle ? D'où vient cette vengeance dont vous parlez ?

HR : L'esprit de vengeance se retrouve dans de très nombreux textes. Il transparaît sous la plume de romanciers comme Albert Cohen, dans *Frères humains*, ou chez Patrick Modiano (*La Place de l'Etoile*). Le grand Gourou américain du courant afro-centriste, Martin Bernal, qui est un « blanc », lui aussi, a lui aussi évoqué ce sentiment : « Mon but est de réduire l'arrogance intellectuelle des Européens. » Maintenant, si l'on se plonge dans un passé plus lointain, on peut se rendre compte que ces permanences ont traversé les siècles sans prendre une seule ride.

Au début du XVI^e siècle, par exemple, Rabbi Chlomo Molkho, qui était considéré par de nombreux juifs comme une figure messianique, écrivit ses visions prophétiques très révélatrices dans lesquelles on retrouve l'idée d'une « vengeance contre les peuples » qui va s'accomplir. Il nous assure aussi que « les étrangers seront brisés » et que « les nations trembleront. » (Moshe Idel, *Messianisme et mystique*, 1994, pp. 65-66). Et Moshe Idel fait ce commentaire : « le poème de Molkho évoque clairement l'avènement d'une double vengeance : contre Edom et contre Ismaël », c'est-à-dire contre la chrétienté et l'islam, puis ajoute un peu plus loin : « Dieu révèle non seulement comment lutter contre le christianisme... mais encore comment briser la force du christianisme pour qu'advienne la Rédemption. » (page 48). C'est clair, non ?

On peut trouver ce type de délire prophétique chez bien d'autres personnages historiques juifs, tel cet Isaac Abravanel (Editions du Cerf, Paris, 1992), qui était le chef de la communauté juive d'Espagne avant l'expulsion de 1492, et qui devint un des héros mythique des Juifs d'origine ibérique. Il a lui aussi exprimé très explicitement la vengeance du peuple d'Israël contre la chrétienté et appelait déjà « toutes les nations à monter vers la guerre contre le pays d'Edom » (vision d'Obadia, dans la Genèse 20, 13) (page 256).

Pour ceux qui s'interrogent encore sur les raisons de cette haine séculaire, voici une petite explication : « Il est proche le jour où l'éternel tirera vengeance de toutes les nations qui ont détruit le Premier Temple et qui ont asservi Israël dans l'exil. Et à toi aussi, Edom, comme tu as fait lors de la destruction du Second Temple, tu connaîtras le glaive et la vengeance. (Obadia)... Toute délivrance promise par Israël et associé à la chute d'Edom. » [Lamentations 4, 22] (page 276).

Cette haine vengeresse de vingt siècles a été aussi exprimée par le philosophe Jacob Talmon, qui écrit aussi en 1965 : « Les Juifs ont des comptes sanglants et très anciens à régler avec l'Occident chrétien (7). » Pierre Paraf, l'ancien président de la LICA (Ligue contre l'antisémitisme), rappelle, par la voix d'un personnage de son roman réédité en l'an 2000 : « Tant de nos frères, marqués de la rouelle, gémissent sous le fouet du chrétien. Gloire à Dieu ! Jérusalem les réunira un jour ; ils auront leur revanche (8) ! » 2000 ans de haine ! Il faut croire que ces gens-là ont la rancune tenace !

On est effectivement assez loin des clichés du « pauvre petit juif persécuté » véhiculé au cinéma. Peut-on accrédi-ter finalement l'idée communément admise, ou le « préjugé », que « les Juifs veulent dominer le monde » ?

HR : Vous savez, je n'ai pas d'idées personnelles à ce sujet, et je me contente d'analyser ce qui est écrit. Par conséquent, je ne puis affirmer qu'il s'agit d'une disposition générale de l'ensemble des intellectuels juifs. Mais cette idée a été exprimée par certains d'entre eux. Le livre sur Abravanel confirme cette interprétation, sur la base des textes bibliques : « A l'époque messianique, écrit-il, Schmouel a pensé que toutes les nations seraient soumises à Israël, conformément à ce qui est écrit : "Son empire s'étendra d'une mère à l'autre et du fleuve aux extrémités de la terre" [Zacharie 9, 10] » (page 181). « Lors de la délivrance à venir, un roi de la maison de David régnera. » (page 228). Ce sera « la grande paix qui

régnera sur la terre à l'époque du Roi-Messie. » (page 198). Nous avons bien ici la confirmation qu'Israël milite pour la « paix » !

Dans *Flammes juives* (9), un roman paru en 1936, et réédité en 1999 par Les Belles Lettres, Camille Marbo raconte encore l'histoire de jeunes Juifs marocains qui quittent leur mellah dans les années 20 pour s'installer en France. On y parle explicitement de « conquête du monde par Israël. » (page 10). On trouve plus loin ces passages : « Israël doit gouverner le monde, dit Daniel... - On a peur de nous, répétait le vieux Benatar, parce que nous sommes de la race des Prophètes » (page 18) ; « Ce n'est pas encore notre génération qui peut conquérir la chrétienté. Vous pourrez, vous, jeter les fondements et vos enfants seront à pied d'œuvre. Ils se mêleront aux chrétiens. Israël mènera le monde ainsi qu'il le doit. » (page 126). Il existe encore bien d'autres textes sur le sujet.

La volonté d'instaurer un gouvernement mondial n'est donc pas un délire d' « illuminés », comme le dirait Taguieff ?

HR : Il est bien certain que tout est mis en œuvre pour nous faire renier nos racines, nos traditions, notre histoire, nos familles et nos patries, afin de mieux nous faire accepter la société « ouverte » chère aux esprits cosmopolites et l'idée d'un gouvernement mondial. Alain Finkielkraut a insisté sur ce point : « Le Mal, écrit-il, vient au monde par les patries et par les patronymes (10). » L'homme post-moderne doit cesser de « pourchasser les traces du passé en lui-même comme dans les autres. » Son titre de gloire, « c'est d'être cosmopolite, et de partir en guerre contre l'esprit de clocher (11). » A partir de là, on peut enfin admettre l'idée d'une « confédération planétaire », comme le souhaite le sociologue Edgar « Morin » dans tous ses livres, ou mieux encore, œuvrer pour l'instauration du gouvernement mondial, ainsi que l'exprime Jacques Attali : « Après la mise en place d'institutions continentales européennes, apparaîtra peut-être l'urgente nécessité d'un gouvernement mondial. » (*Dictionnaire du XXIe siècle*). Tout cela, bien évidemment, n'empêchera pas le célèbre trappeur antifasciste Pierre-André Taguieff de s'indigner des élucubrations antisémites et de prétendre que l'idée domination mondiale est une aberration ou une « supercherie ».

On ne peut nier cependant que les juifs ont connu d'atroces persécutions au fil des siècles. Comment eux-mêmes expliquent-ils leurs malheurs ?

HR : C'est probablement le chapitre le plus étonnant de la question. Sur ce point, là encore, les explications sont tous concordantes et reposent la plupart du temps sur la théorie du « bouc-émissaire », qui voudrait qu'en période difficile, le gouvernement ou le peuple se retournent contre une victime toute désignée que l'on charge de « toutes » les fautes « passées, présentes ou à venir ».

Mais les principaux intéressés manifestent souvent aussi une incompréhension totale du phénomène. Ainsi, pour Clara Malraux (l'épouse de l'écrivain) la haine antisémite « est moins dure à supporter quand on la sait totalement et absolument injustifiée et que, de ce fait, l'ennemi se transforme en ennemi de l'humanité (12). » L'ennemi des juifs est l'ennemi de l'humanité toute entière. C'est aussi ce qu'exprime Elie Wiesel, qui écrit dans le tome 2 de ses Mémoires : « C'est ainsi et l'on n'y peut rien : l'ennemi des Juifs est l'ennemi de l'humanité... En tuant les Juifs, les tueurs entreprenaient d'assassiner l'humanité tout entière (13). » En effet, tuer un juif, pour ainsi dire, par nature innocent, c'est forcément s'en prendre à toute personne innocente ou à tout autre communauté. C'est donc bien se définir comme l'ennemi de l'humanité. Il y a aussi une autre interprétation, plus classique, qui se base sur l'idée que les juifs seuls se définissent comme l'humanité, les autres nations n'étant, selon une soi-disant formule du Talmud, que « la semence du bétail. »

Dans son livre intitulé *Le Discours de la haine*, paru en 2004, le philosophe André Glucksmann assure que « la haine des Juifs est l'énigme entre les énigmes... Le juif n'est aucunement la source de l'antisémitisme ; il faut penser cette passion en elle-même et par elle-même, comme si ce juif qu'elle poursuit, sans le connaître, n'existait pas... Deux millénaires que le juif embarrasse. Deux millénaires qu'il est une question vivante pour son entourage. Deux millénaires qu'il n'y est pour rien (14). » Vous l'avez compris, « le juif » est toujours innocent. Là encore, ce ne sont pas de témoignages isolés, et cette attitude semble être celle d'une majorité des intellectuels juifs. Emmanuel Lévinas a aussi exprimé cette opinion, tout comme un autre philosophe juif, Shmuel Trigano pour qui le phénomène antisémite est « resté inexplicable malgré une bibliothèque immense sur le sujet (15). »

On entend aussi souvent dire que l'antisémitisme est une maladie mentale...

HR : Puisque le phénomène est inexplicable, et que les juifs sont innocents, le problème ne peut logiquement venir que des goys. Écoutons ce témoignage de Yeshayahu Leibowitz, philosophe des religions, trouvé dans le livre intitulé *Portraits juifs* : « C'est un phénomène qui est historiquement incompréhensible. L'antisémitisme n'est pas pour moi le problème des Juifs mais des goyim (16) ! » Dans le premier tome de ses *Mémoires*, Elie Wiesel écrit lui aussi : « Je n'étais pas loin de me dire : c'est leur problème, pas le nôtre (17). »

L'explication par le dérangement mental des antisémites se retrouve très fréquemment sous la plume des intellectuels juifs. Le livre de Raphaël Draï, *Identité juive, identité humaine*, publié en 1995, reprend cette idée : « L'antisémite prête au Juif les intentions qu'il nourrit lui-même à son endroit... La dimension psychopathologique d'une telle construction doit retenir l'attention... Les Juifs mis en scène sont des Juifs projectifs ; l'image "judaisée" est propre au délire des antisémites (18). »

L'écrivain russe Vassili Grossman, a exprimé la même idée : « L'antisémitisme, dit-il, est le miroir des défauts d'un homme pris individuellement, des sociétés civiles, des systèmes étatiques. Dis-moi ce dont tu accuses les Juifs et je te dirai ce dont tu es toi-même coupable. Le national-socialisme, quand il prêtait à un peuple juif qu'il avait lui-même inventé des traits comme le racisme, la volonté de dominer le monde ou l'indifférence cosmopolite pour sa patrie allemande, a en fait doté les Juifs de ses propres caractéristiques (19). » En somme, vous l'avez compris, l'antisémite rejette sur les Juifs ses propres tares. A ce niveau-là, cela relève effectivement du domaine de la psychothérapie. Reste à savoir si c'est vraiment le goy qui en a le plus besoin !

Notes

- (1) David Banon, *Le Messianisme*, Presses universitaires de France, 1998, pp. 15-16.
- (2) Edgar Morin, *Un nouveau commencement*, Seuil, 1991, p. 9.
- (3) Jacques Attali, *L'Homme nomade*, Fayard, 2003, Livre de poche, p. 34.
- (4) Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, pp. 144, 146, 152.
- (5) George Steiner, *De la Bible à Kafka*, 1996, Bayard, 2002, pour l'édition française.
- (6) Emmanuel Lévinas, *Difficile liberté*, Albin Michel, 1963, éditions de 1995, p. 299.
- (7) J.-L. Talmon, *Destin d'Israël*, 1965, Calmann-Lévy, 1967, p. 18.
- (8) Pierre Paraf, *Quand Israël aime*, 1929, Les belles lettres, 2000, p. 19.
- (9) Camille Marbo, *Flammes juives*, 1936, Les Belles Lettres, 1999.

- (10) Alain Finkielkraut, *L'Humanité perdue*, p.154.
- (11) Alain Finkielkraut, *Le Mécontemporain*, Gallimard, 1991, pp. 174-177.
- (12) Clara Malraux, *Rahel, Ma grande sœur...*, Editions Ramsay, Paris, 1980, p. 15.
- (13) Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, p. 72, 319.
- (14) André Glucksmann, *Le Discours de la haine*, Plon 2004, pp. 73, 86, 88.
- (15) Shmuel Trigano, *L'Idéal démocratique... à l'épreuve de la shoah*, Editions Odile Jacob, 1999, p. 17.
- (16) Herlinde Loelbl, *Portraits juifs*, L'Arche éditeur, Francfort, 1989, 2003 pour la version française.
- (17) Elie Wiesel, *Mémoires, tome I*, Le Seuil, 1994, pp. 30, 31
- (18) Raphaël Draï, *Identité juive, identité humaine*, Armand Colin 1995, pp. 390-392.
- (19) Vassili Grossman, *Vie et destin*, 1960, Ed. Julliard, Pocket, 1983 pour la traduction française, pp. 456-8.
- Les Espérances planétaires*, 2005, 432 pages, 26 euros
- http://www.voxnr.com/cc/d_antisionisme/EEVApluuVGlbzkgqP.shtml
-

Le gouvernement mondial

par Hervé Ryssen

Les aspirations à instaurer un gouvernement mondial trouvent leur justification première dans le désir de paix universelle. A cet égard, Julien Benda, pionnier dans son genre, traduit bien certaines aspirations mondialistes de l'entre-deux guerres. Dans *La Trahison des clercs*, il envisage lui aussi, dans sa conclusion, la fusion des peuples avec un enthousiasme prophétique très caractéristique : " La volonté de se poser comme distinct serait transposée de la nation à l'espèce. Et, de fait, un tel mouvement existe. Il existe, par-dessus les classes et les nations, une volonté de l'espèce de se rendre maîtresse des choses. On peut penser qu'un tel mouvement s'affirmera de plus en plus et que c'est par cette voie que s'éteindront les guerres interhumaines. On arrivera ainsi à une "fraternité universelle" et dès lors, unifiée en une immense armée, en une immense usine, l'humanité atteindra à de grandes choses, je veux dire à une mainmise vraiment grandiose sur la matière qui l'environne, à une conscience vraiment joyeuse de sa puissance et de sa grandeur (1)."

Après l'anthropologie, la génétique et l'écologie planétaires, le pacifisme milite donc aussi pour la grande cause de l'unification mondiale. Julien Benda deviendra après la guerre un compagnon de route du Parti communiste. Ses idées généreuses ne l'empêcheront pas de justifier l'écrasement de l'insurrection hongroise et les procès qui s'ensuivirent.

Le très célèbre savant Albert Einstein a été l'un des premiers personnages de l'époque contemporaine, peut-être même le premier, à revendiquer explicitement l'instauration d'un gouvernement mondial. C'est peut-être l'une des raisons qui lui vaut une telle adulation, car nous verrons un peu plus bas dans ce livre que son aura scientifique a été légèrement entachée depuis peu. Après la guerre, en novembre 1945, il publie un article dans la revue *Atlantic Monthly* : " Puisque pour l'instant, écrit-il, seuls les Etats-Unis et la Grande-Bretagne possèdent le secret de la bombe atomique, il reviendrait naturellement à ces pays d'inviter l'Union soviétique à préparer et présenter le premier projet de constitution d'un gouvernement mondial... Une fois le projet de constitution adopté par les trois grands, les nations plus petites seraient invitées à se joindre à ce gouvernement mondial... Un gouvernement mondial tel que je le conçois devrait être compétent pour juger de toute affaire militaire. Outre cette compétence, je ne lui donnerais qu'un seul pouvoir, celui de s'ingérer dans les affaires intérieures d'un Etat dans le cas où une minorité opprimerait la majorité des hommes du pays, créant ainsi un climat d'instabilité pouvant conduire à une guerre. " " Même s'il est vrai que c'est une minorité qui est actuellement à la tête de l'Union Soviétique, je ne pense pas que la situation interne de ce pays constitue une menace pour la paix dans le monde ", tient-il à ajouter avec un certain aplomb. Dans un article paru dans le *Survey Graphic* du mois de janvier 1946, il écrit encore : " Le désir de paix de l'humanité ne pourra se réaliser que par la création d'un gouvernement mondial (2). "

Le sociologue Edgar Morin souhaite lui aussi l'instauration d'un gouvernement mondial. Il se défend cependant de promouvoir le paternalisme ou de vouloir instaurer un quelconque racisme à l'égard des populations du Sud. Car selon lui, c'est bien l'Occident qui est en charge de ces grandioses réalisations. C'est là que se trouve le développement technologique et la puissance qui va permettre d'imposer ces perspectives au reste de l'humanité. Le bonheur des terriens passe nécessairement par un stade où les peuples du Sud doivent, de gré ou de force, se ranger à l'idée de la démocratie universelle, et pareils projets justifient sans doute un " droit d'ingérence " : " L'association humaine à laquelle nous aspirons, dit Edgar Morin, ne saurait se fonder sur le modèle hégémonique de l'homme blanc, adulte, technicien,

occidental ; elle doit au contraire révéler et réveiller les ferments civilisationnels féminins, juvéniles, séniles, multi-ethniques, multi-culturels. " Il ne s'agit donc pas de promouvoir une quelconque domination de l'homme blanc, mais simplement d'utiliser ses technologies et sa puissance militaire pour briser les régimes autoritaires et assurer le triomphe mondial de la démocratie. L'Occident, en quelque sorte, sera le laboratoire où se déroulera l'expérience multiculurelle, en même temps qu'il sera le garant du Nouvel Ordre mondial. " On ne saurait se masquer les obstacles énormes qui s'opposent à l'apparition d'une société-monde, dit-il. La progression unificatrice de la globalisation suscite des résistances nationales, ethniques, religieuses, qui produisent une balkanisation accrue de la planète, et l'élimination de ces résistances, supposerait, dans les conditions actuelles, une domination implacable (3). "

Dans son *Dictionnaire du XXI^e siècle*, Jacques Attali fait aussi sienne l'idée d'un droit d'ingérence : " Dans un monde globalisé, connecté, écrit-il, chacun aura intérêt à ce que son voisin ne sombre pas dans la barbarie. Ainsi s'amorcera une démocratie sans frontière. " Selon lui, le Nouvel Ordre mondial doit pouvoir exercer le cas échéant une " domination implacable " comme l'a suggéré Edgar Morin avec quelque réticence. Les " institutions internationales ", dit-il, verront leurs compétences considérablement renforcées : " La prévention des conflits et des guerres impliquera qu'une autorité planétaire dresse l'inventaire des menaces, alerte les institutions financières, supervise les négociations entre pays, vérifie l'application des accords, décrète des sanctions en cas de violations. " " Une organisation de la paix universelle commencera à être envisagée avec les premières discussions en vue de l'instauration d'un gouvernement mondial. " On parlera moins d'un droit d'ingérence que d'un " devoir d'ingérence ". La " mondialisation " aboutira finalement à son terme : " Après la mise en place d'institutions continentales européennes, apparaîtra peut-être l'urgente nécessité d'un gouvernement mondial. "

(1) Julien Benda, *La Trahison des clercs*, Grasset, 1927, 1975, p. 295.

(2) Albert Einstein, *Le Pouvoir nu, Propos sur la guerre et la paix*, Hermann, 1991.

(3) Edgar Morin, *La Méthode 6, Ethique*, Seuil 2004. Chapitre : éthique planétaire.

Citoyens du monde...

Le discours planétaire, semble-t-il, n'a jamais été aussi omniprésent que depuis l'écroulement du bloc communiste. Alors qu'auparavant, ces idées étaient principalement véhiculées par la pensée issue de mai 1968 et le marxisme en général, il est aujourd'hui surtout le fait d'une génération d'intellectuels anciennement marxistes, mais ralliés à la démocratie libérale et à l'économie de marché. Jacques Attali, en France, en est évidemment l'un des exemples les plus accomplis, tant par la profusion de sa production imprimée que par le développement de ses idées et les fonctions éminentes qu'il a occupées à la tête de l'Etat français. Edgar Morin, Alain Finkielkraut, Albert Jacquard, Guy Sorman, Marek Halter, Bernard-Henri Lévy, André Glucksmann, Alain Minc et Pascal Bruckner sont les principaux représentants de cette pensée cosmopolite qui marque tant la France d'aujourd'hui. Fervents démocrates, leur pensée n'en reste pas moins toute imprégnée des mêmes idéaux planétaires que ceux de la pensée marxiste. Sur ce plan, aucune différence n'est décelable. Les uns et les autres aspirent au gouvernement mondial, à la suppression des frontières et au mélange des peuples et des civilisations, au moins en Occident. Le très célèbre philosophe Jacques Derrida, décédé durant l'été 2004 est, pour sa part, resté fidèle à ses convictions marxistes jusqu'à son dernier jour, mais sa pensée s'intègre parfaitement à celle de ses confrères démocrates. Les uns et les autres ont d'ailleurs conservé la marque de l'influence du freudo-marxisme.

A travers Wilhelm Reich, Herbert Marcuse et le responsable étudiant Daniel Cohn-Bendit, le courant freudo-marxiste a eu une importance considérable au cours des événements de mai 1968. Son influence est encore perceptible dans la génération des intellectuels d'aujourd'hui. La frontière entre le marxisme et la pensée démocratique est floue, mouvante et perméable. Albert Einstein était aux marges des deux. Jacques Attali, qui était le principal conseiller du président socialiste François Mitterrand dans les années 1980, et qui est un des principaux propagandistes de l'idée planétaire, présente une pensée qui mélange elle aussi freudo-marxisme culturel et libéralisme économique. L'homme a d'ailleurs été par la suite l'ancien directeur de la Banque européenne de développement.

La question est de savoir si l'idéologie libérale se serait acheminée vers l'idéal planétaire sans le concours des idées marxistes. Certes, l'idée de globalisation est déjà présente dans la philosophie des Lumières, mais à dose restreinte, et nul ne songe alors à la fusion des nations. En revanche, la pensée marxiste développe largement ce thème, symbolisé par le fameux slogan : « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous ». Depuis la chute du mur de Berlin en 1989, la pensée libérale reprend à nouveau le dessus dans la surenchère planétaire. Cette fois-ci, il ne suffit plus seulement de mettre sur pied le gouvernement mondial, mais aussi d'encourager le grand métissage et le déracinement universel. Le marxisme n'était pas allé aussi loin. Les deux courants d'idées sont aujourd'hui largement entremêlés, si bien qu'il n'est plus guère possible, dans la pensée planétaire, de distinguer ce qui lui est spécifiquement marxiste ou libéral.

Citoyens du monde

Quand les jeunes se déclarent volontiers « citoyens du monde » dans la cour du lycée, on peut penser légitimement que leurs convictions ne sont pas le fruit de profondes réflexions sur leur condition, mais simplement le résultat des campagnes de « sensibilisation » médiatique. Dans les débats télévisés ou dans les livres, par le biais du cinéma, de la presse et de la radio, le concept de citoyenneté mondiale est inlassablement ressassé, si bien qu'il est nécessaire de

se modeler sa propre culture personnelle pour tenter de sortir des sentiers battus, comprendre le discours ambiant et décrypter les messages codés.

Le célèbre sociologue Albert Jacquard fait partie de ces intellectuels qui portent un regard résolument planétaire sur le monde. Il n'est pas né dans un modeste village d'Auvergne ou de Bretagne, non : « Je suis né sur une planète portant deux milliards d'hommes », tient-il à nous dire d'emblée, dès la première page de son dictionnaire. Lui aussi ne rêve que d'harmonie, de fraternité universelle et de paix pour le genre humain. L'homme le plus heureux n'est pas celui qui se renferme frileusement sur sa famille, ses amis et son village, mais celui qui s'ouvre à toutes les cultures du monde, qui cherche le contact avec l'homme des autres continents :

« Tout humain que j'exclus des liens que je tisse est une source dont je me prive. Le rêve est donc de n'exclure personne. » C'est dans cette perspective qu'il faut se déclarer parmi les « citoyens du monde », à la suite de l'Américain Gary Davis qui, en 1947, avait déchiré son passeport pour marquer son désir de voir disparaître toutes les frontières. A cette époque, le ministre Georges Bidault s'était écrié : « Les frontières sont les cicatrices de l'histoire » ; or, ajoute Albert Jacquard avec beaucoup de jugement et d'à-propos, « les cicatrices sont faites pour disparaître. »

Une « communauté des peuples de la Méditerranée » serait un premier pas vers l'unification du monde. « C'est une communauté culturelle méditerranéenne qu'il faut construire » insiste-t-il encore dans un autre ouvrage. L'idée en effet est récurrente dans son œuvre. Ce serait, dit-il, « un exercice permettant de mieux organiser ensuite la communauté de l'ensemble des nations. »

Le très prolifique essayiste Jacques Attali abonde évidemment dans ce sens. Son *Dictionnaire du XXI^e siècle* révèle un grand visionnaire et un prodigieux créateur d'idées. L'avenir de l'humanité n'a pas de secret pour ce prophète : La mondialisation, dit-il, se poursuivra, s'accélérera et s'imposera grâce aux institutions internationales : « S'éveillera une conscience de l'unité planétaire, grâce à quoi les organisations internationales trouveront les moyens de leurs rôles ; l'ONU édictera les normes et fera respecter des devoirs ; une police mondiale s'installera dans les zones de non-droit ; le FMI, chargé de lever et de répartir un impôt mondial sur les transactions internationales, régulera des marchés financiers qui auront cessé d'être des lieux et des agents de panique pour se mettre au service de la réduction des injustices. »

C'est en fait là un scénario idéal, un objectif à atteindre ou au moins une étape vers l'instauration d'un gouvernement mondial, mais, dit-il, « mille perturbations viendront troubler le cours de ce fleuve tranquille. » En attendant l'avènement d'un monde meilleur, nous sommes invités à acquérir les bons réflexes pour nous approcher un peu plus du paradis terrestre qui est à notre portée : « Ce qui serait à faire pour éviter le pire est simple à énoncer : mettre les sciences et la technologie au service de la justice ; profiter de leur formidable potentiel pour supprimer toute pauvreté, casser les systèmes hiérarchiques et repenser la démocratie ; encourager la diversité, partager les richesses, favoriser la santé et l'éducation, éliminer les dépenses d'armement, s'ouvrir aux cultures des autres, favoriser tous les métissages, apprendre à penser globalement. »

Dans cette nouvelle forme de civilisation, l'« hyperclasse » sera la classe dominante. Elle sera « faite d'élites mobiles et transparentes entraînant la société entière vers l'utopie de la Fraternité. Elle regroupera plusieurs dizaines de millions d'individus. Ils seront attachés à la liberté, aux droits des citoyens, à l'économie de marché, au libéralisme, à l'esprit démocratique. Ils cultiveront et développeront une conscience aiguë des enjeux planétaires. »

Ces prophéties ne reflètent évidemment rien d'autre que des intentions et des convictions personnelles. Elles ont en tout cas le mérite d'être énoncées clairement par un homme qui a joué un rôle important dans la France de la fin du XXe siècle.

Parmi tous les penseurs planétariens de ce début de millénaire, il en est un dont l'enthousiasme dépasse encore celui de Jacques Attali. Le livre de Pierre Lévy, *World Philosophie*, est une ode à l'unification planétaire, déclamée sur un mode prophétique, aux marges de la transe divinatoire. D'un bout à l'autre de l'ouvrage, c'est l'oracle qui parle : « Désormais, la grande aventure du monde n'est plus celle de pays, de nations, de religions ou d'ismes quelconques, dit-il ; la grande aventure est l'aventure de l'humanité, l'aventure de l'espèce la plus intelligente de l'univers connu. Cette espèce n'est pas encore complètement civilisée. Elle n'a pas pris encore intégralement conscience qu'elle ne formait qu'une seule société intelligente. Mais l'unité de l'humanité est en train de se faire, maintenant. Après tant d'efforts, voici enfin venue l'unification de l'humanité. » Il faut bien comprendre le propos : Beethoven, Molière, Botticelli et Van Gogh ne sont que de la boue en comparaison de ce que pourra produire l'humanité enfin unie qui est en train de prendre corps.

Pour nous, les humains de l'an 2000, « nos compatriotes sont partout sur la Terre. Nous sommes la première génération de gens qui existons à l'échelle du globe », poursuit-il. « La fin du XXe siècle marque un seuil décisif et irréversible du processus d'unification planétaire de l'espèce humaine. » Le monde dans lequel vous avez vécu jusqu'à présent est en train de mourir. Ne luttez pas, ne luttez plus. Laissez vous faire, laissez-vous guider. Vos membres sont lourds, très lourds. Laissez-vous envahir par cet engourdissement bienfaisant... « Nous allons comprendre que l'Orient et l'Occident sont promis au mariage, et qu'ils s'augmenteront l'un de l'autre. A ce moment-là, seulement, l'humanité deviendra une avec elle-même » ; « Regardez les Juifs : une pointe d'Orient en Occident, une goutte d'Occident en Orient » ; « L'humanité est un grand tapis de perles scintillantes où circulent des formes lumineuses » ; « nous sommes les fils et les filles de tous les poètes. Tous les efforts humains pour élargir notre conscience convergent dans une noosphère qui, désormais, nous habite, parce qu'elle est l'objectivisation de la conscience et de l'intelligence collective de l'humanité. » Laissez-vous aller, laissez-vous faire... Vous dormez profondément maintenant. « Nous n'avons pas d'ennemis : nous sommes une pluie de diamants où joue la lumière des mondes. »

Michel Serres n'a certes pas le talent lyrique de Pierre Lévy ; il s'en faut de beaucoup. Sa langue est extrêmement confuse, ce qui ne laisse pas d'étonner pour ce scientifique qui siège à l'Académie française. Nous nous bornerons donc à citer de courtes phrases, tant sa prose est caillouteuse et souvent à la limite de l'intelligible. On perçoit cependant ça et là que l'écrivain est imprégné de la même démarche planétarienne quand il fustige par exemple les « absurdités aussi désuètes que les frontières entre nations ».

« Sans terre ni tribu, nous voilà citoyens du monde et frères des hommes », écrit-il encore. Mais de nombreux passages de ses livres sont tout simplement illisibles, voire totalement incohérents, comme le révèle ce propos, pris parmi d'autres : « La souche familiale délaisse le sang au profit de l'adoption et d'un prolongement de la famille, désormais de choix dilectif, vers l'humanité en général. Tout homme a droit de se sentir partout chez soi et auprès de tous en famille. L'Occident advint de quitter le local et de porter en gésine cet universel. » Sous la plume d'un académicien, de telles phrases sont assez singulières. Détail amusant : le visage de Michel Serres ressemble étonnamment à celui de l'écrivain italien Alberto Moravia, qui professe lui aussi de belles et nobles idées planétariennes. Même plumage, même ramage, comme dirait ce bon monsieur de La Fontaine.

« Voici l'homme enfin humain parce que enfin universel », s'enthousiasme le grand philosophe Alain Finkielkraut. « La communication et la connexion généralisées ayant effacé

– miraculeux lifting – les rides que les frontières avaient sculptées sur le visage de l’humanité, l’appartenance subie s’efface au profit de la relation choisie : chacun peut donner n’importe quel prénom de la terre à son enfant, se brancher, sans quitter sa chambre, sur n’importe quel divertissement, accéder aux catastrophes en direct, explorer les plus lointaines cultures, débouler sans prévenir dans tous les lieux de mémoire, faire, en charentaises, du lèche-vitrines aux antipodes et naviguer à sa guise dans les banques de données du grand mélange mondial que sont devenues les traditions. » Finkielkraut traduit sans doute mieux ici ses propres aspirations que la réalité, mais sa pensée éclaire la voie que nous trace la philosophie politique contemporaine.

Alain Finkielkraut est cependant bien conscient que cet esprit révolutionnaire qui tend à « faire table rase du passé » et à « créer un homme nouveau » a été déjà mis en pratique dans l’URSS de Lénine et de Staline. A ce moment-là, dit-il, l’URSS « incarnait cette apothéose face aux patries chauvines. » Elle représentait « la patrie de l’humanité » et périmait la « scission de l’humanité entre compatriotes et étrangers. » Le marxisme avait attiré à lui tous les esprits brûlant de messianisme égalitaire, et ne laissait qu’un espace assez étroit à une autre idée de l’unification planétaire, mais il faut bien reconnaître qu’aujourd’hui, la filiation idéologique au marxisme n’est plus réellement porteuse, après l’effondrement de ce système et les horreurs que l’on sait. C’est donc auprès d’autres intellectuels qu’il faut chercher ses références et son cousinage.

Julien Benda était peut-être, dans l’entre-deux guerres, le seul représentant en France d’un esprit planétarien mais non marxiste, et c’est auprès de lui qu’Alain Finkielkraut et Bernard-Henri Lévy trouvent leur référence idéologique. Dans la Trahison des clercs, écrit Finkielkraut, Julien Benda exalte « les idées des Lumières contre le Romantisme, prend la défense de l’universel contre la glorification du particulier, affirme la liberté de l’esprit contre l’enracinement de l’homme dans le sol de sa patrie, de l’esprit dans la tradition, de l’action dans les mœurs, et de la pensée dans la langue. » C’est auprès de cet intellectuel de renom, « grand desservant de l’Esprit » qu’il faut aller chercher les éléments porteurs de la nouvelle civilisation. Dans le Discours à la nation européenne qu’il rédigea en 1932, il était le seul des penseurs non-marxistes à déclamer le discours globaliste qui sera en vogue à la fin du siècle : « Clercs de tous les pays, vous devez être ceux qui clament à vos nations qu’elles sont perpétuellement dans le mal, du seul fait qu’elles sont des nations. Plotin rougissait d’avoir un corps. Vous devez être ceux qui rougissent d’avoir une nation. » Le genre est un peu celui d’un instituteur, mais au moins, la leçon a le mérite d’être claire.

La suppression des frontières et le mélange des peuples sont un idéal à atteindre, mais la société ouverte ne sera viable qu’à la condition d’annihiler les instincts de race et les particularismes locaux. Les races pures doivent être mélangées afin de dissoudre les sentiments identitaires, susceptibles d’engendrer des résurgences de nationalisme. Les langues elles-mêmes devraient disparaître au profit d’une langue commune. C’était déjà toute l’ambition d’un homme comme Louis Lazare Zamenhof. Jeune lycéen de la bourgeoisie polonaise cultivée, il s’était consacré très tôt à travailler à l’élaboration d’une langue comprise par tous, à partir des racines courantes des langues les plus répandues. Ce travail aboutira à la publication, en 1887, de l’ouvrage capital fondant l’Espéranto, Fundamento de Esperanto. Zamenhof s’y expliquait : « Les hommes sont égaux : ce sont des créatures de la même espèce. Ils ont tous un cœur, un cerveau, des organes générateurs, un idéal et des besoins ; seules la langue et la nationalité les différencient... Si je n’étais pas un Juif du ghetto, l’idée d’unir l’humanité ou bien ne m’aurait pas effleuré l’esprit, ou bien ne m’aurait pas obsédé si obstinément pendant toute ma vie. Personne ne peut ressentir la nécessité d’une langue humainement neutre et anationale aussi fort qu’un Juif qui a des compagnons de souffrance sur toute la terre avec lesquels il ne peut se comprendre. Ma judéité a été la cause principale

pour laquelle, dès la plus tendre enfance, je me suis voué à une idée et à un rêve essentiel, au rêve d'unir l'humanité. »

L'idée d'un monde sans frontière et d'une humanité enfin unifiée n'est certes pas neuve. Ce qui est nouveau, en ce début de troisième millénaire, c'est que pour la première fois de leur histoire, les Occidentaux ont le sentiment que l'humanité tout entière s'est engagée résolument dans cette voie.

La chute du mur de Berlin, en 1989, et l'effondrement du bloc soviétique, ont sans doute été des facteurs importants dans cette prise de conscience de l'unification du monde et de l'accélération du processus à la fin du XX^e siècle. De fait, c'est bien dans les années qui s'ensuivirent que ce que l'on a appelé la « mondialisation » est devenu l'objet d'un débat récurrent. Le triomphe de la démocratie sur le communisme semble avoir ouvert la porte d'une ère nouvelle, d'un « Nouvel Ordre mondial », et paraît préparer l'ensemble des nations à une fusion planétaire devenue inéluctable.

La « Fin de l'histoire » telle qu'on nous l'avait prédite, ne paraît cependant plus à l'ordre du jour depuis la chute des deux tours, celles du World Trade Center, le 11 septembre 2001. Mais au lieu de stopper la marche en avant de l'idéal démocratique, il semblerait au contraire que le spectaculaire événement ait précipité le cours de l'histoire. La machine s'est emballée, et les démocraties occidentales profitent du traumatisme pour étendre leur influence avec une vigueur renouvelée. Forts de leurs réussites technologiques et sûrs de leur bon droit, les Occidentaux, en ce début de XXI^e siècle, se lancent une nouvelle fois dans la quête de l'universel et l'accomplissement des espérances planétaires.

ISBN : 2-9524559-0-2



4^e de couverture des *Espérances planétaires*

Généalogie de l'antiaméricanisme français

L'antiaméricanisme en France paraît réconcilier tous les ennemis politiques. On le voit aujourd'hui, alors que les Etats-Unis font la guerre en Irak. Ce sentiment, profondément ancré dans notre peuple, ne date ni de la guerre du Vietnam, ni de la guerre froide, ni des années Trente, où il atteint des sommets. En fait, dès la fin du XIX^e siècle, tout est déjà en place, comme on va le voir. Nous nous sommes principalement référés ici au livre de Philippe Roger, *L'Ennemi américain* (2002). Sa lecture, ne le cachons pas, est franchement fastidieuse. L'ouvrage est mal construit, le style est empâté, il y a de nombreuses redites. La littérature « d'extrême-droite » a évidemment été largement oublié par un auteur qui connaît ses maîtres et qui leur obéit bien sagement. Son livre représente néanmoins un travail considérable, que nous avons dépouillé, et dont nous présentons ici la substantifique moelle. Comment les Français voient-ils l'Amérique ? En guise d'introduction, on peut laisser la parole à Régis Debray, qui s'insère dans la longue lignée des auteurs antiaméricains : « Le consumérisme sans fin ni répit, le tout-marchandise et la croyance dans la neutralité de la technique, la disparition du citoyen sous le consommateur, l'insensibilité au tragique, la confusion du public et du privé, le culte de la réussite, etc. » (Régis Debray, *Contretemps*, 1992). Telles sont les grandes lignes de l'antiaméricanisme français. Voyons maintenant d'où nous vient cette tenace animosité.

Un peuple « dégénéré »

« Un terrain fétide et marécageux », une « terre couverte de forêts et de marécages ». Voilà comment les naturalistes des Lumières, tels Buffon ou De Paw (1), voyaient l'Amérique. Sous un tel climat, les hommes, comme les animaux n'ont pu que « dégénérer ». C'est le climat en effet qui rendrait au Nègre ou au Lapon, sous d'autres latitudes, « sa taille primitive et sa couleur naturelle » (Buffon, *Dégénération des animaux*, 1766).

Contre toute attente, il piétine le discours philosauvage du temps. Pour lui, les Indiens sont paresseux, poltrons, sans noblesse. Ils « végètent plutôt qu'ils ne vivent » (*Défense des Recherches philosophiques sur les Américains*, 1770). Ils sont sans virilité ni pilosité, ont des prédispositions « antiphysiques ». Diderot en parle abondamment. La chose est notoire : « Ils ont peu d'enfants parce qu'ils n'aiment point les femmes. C'est un vice national, que les vieillards ne cessent de reprocher aux jeunes gens » (abbé Raynal, 1770). Quant à leurs femmes, elles se sont furieusement données aux envahisseurs.

Cette dégénérescence s'applique aussi à l'Européen né en Amérique. Raynal souligne l'absence de tout homme de génie : « Sous ce ciel étranger, l'esprit s'est énervé avec le corps ». La loi climatique de dégénération des animaux s'applique aussi aux humains. « On doit être étonné que l'Amérique n'ait pas encore produit un bon poète, un habile mathématicien, un homme de génie dans un seul art, ou une seule science. » (*Histoire des Deux Indes*, 1770). Les Anglo-Saxons, on l'a compris, sont faibles d'esprit comme de corps.

Au moment de la guerre d'indépendance, le prestige de Buffon et le succès de l'ouvrage de De Paw ont puissamment contribué à forger une image négative chez le public lettré. Ce qui n'empêchera pas celui-ci de s'enthousiasmer pour les Insurgents, ni la France de conclure avec eux une alliance contre l'Angleterre.

1794, une première trahison

La Terreur révolutionnaire nous aliène la sympathie du gouvernement américain, et la chute de Robespierre ne favorise aucune accalmie. Les Etats-Unis ont négocié et conclu un traité secret avec la Grande-Bretagne (Jay's Treaty). Ce traité de trahison consterne les autorités du Directoire et provoque une violente campagne de presse contre les Etats-Unis. Les corsaires français attaquent désormais les navires américains.

Les émigrés français sous la Révolution

« Si je reste un an ici, j'y meurs », écrit Talleyrand à Mme de Staël. « Quelle odeur de magasin » constate Joseph de Maistre. De fait, l'Amérique paraît étouffante pour le génie.

« Tout ce que j'ai vu de Français jusqu'ici aime peu l'Amérique et moins encore les Américains, qu'ils peignent vains, avarés, avides et occupés à tromper dans tous les marchés qu'ils font », note La Rochefoucauld-Liancourt dans son Journal de voyage (1794). L'absence de manières, l'inanité de la conversation, le peu d'intérêt de leurs hôtes pour la spéculation intellectuelle, l'indifférence aux choses de l'esprit, sont notés par tous.

L'Amérique ? « Trente-deux religions et un seul plat » résume Talleyrand, qui s'y ennue à périr. Il est allé jusqu'à leurs lointains établissements, dans ce wilderness où les plaisantins rousseauistes font camper toutes les vertus et toutes les énergies. Imposture totale, leur répond Talleyrand. Il n'y a au fond des bois que des cabanes mal bâties peuplées de rustaud apathiques, aussi dépourvus de moralité que d'intelligence. « On a l'impression de voyager à rebours du progrès de l'esprit humain ».

« [Et] ne me parlez pas d'un pays où je n'ai trouvé personne qui ne fût prêt à vendre son chien » (cf biographie de Talleyrand, de Jean Orieux).

Volney a fui la Terreur lui aussi : « Mes recherches ne m'ont pas conduit à trouver dans les Anglo-Américains ces dispositions fraternelles et bienveillantes dont nous ont flatté quelques écrivains ». (Tableau des Etats-Unis, 1803). Il trouve lui aussi que les Américains sont restés éminemment britanniques, et hostiles aux Français.

Les Classiques ne manquent pas d'air

Chez Balzac, ce sont les vauriens qui partent en Amérique. Celle-ci paraît à Vautrin pire que le suicide (Splendeurs et misères des courtisanes). Stendhal, l'opposant à l'ancien monde des prêtres et des rois ne parle pas autrement que Balzac le légitimiste. Le comte Mosca de la Chartreuse de Parme songe bien à y aller, mais se ravise : il faudrait devenir « aussi bête qu'eux ; et là, pas d'Opéra » ; « Je m'ennuierais en Amérique, au milieu d'hommes parfaitement justes et raisonnables, si l'on veut, mais grossiers, mais ne songeant qu'aux dollars. » (Stendhal, Lucien Leuwen). « La moralité américaine me semble d'une abominable vulgarité. [...] Ce pays modèle me semble le triomphe de la médiocrité sotte et égoïste. »

Tocqueville, le grand défenseur de l'Amérique, admettra pourtant : « Je ne connais pas de pays où il règne, en général, moins d'indépendance d'esprit et de véritable liberté de discussion qu'en Amérique. [...] En Amérique, la majorité trace un cercle formidable autour de la pensée. Au-dedans de ces limites, l'écrivain est libre ; mais malheur à lui s'il ose en sortir. » Ces lignes et tout le chapitre où elles figurent, « De l'omnipotence de la majorité », seront en France, pendant plus d'un siècle, les pages les plus volontiers citées de La Démocratie en Amérique (1835).

Baudelaire prend la défense du seul romantique de l'autre côté de l'Océan (Edgar Poe, sa vie et ses œuvres, 1856) : « Les Etats-Unis furent pour Poe une vaste cage, un grand établissement

de comptabilité. » ; « Il y a, depuis longtemps déjà, aux Etats-Unis, un mouvement utilitaire qui veut enchaîner la poésie comme le reste ». Poe a été « étouffé par l'atmosphère américaine », par ce « monde goulu, assoiffé de matérialisme » qui est en même temps le monde du « débordement démocratique ». C'est Baudelaire qui crée le mot « américaniser » pour stigmatiser l'idée du progrès, « cette idée grotesque qui a fleuri sur le terrain pourri de la fatuité moderne » ; « La mécanique nous aura tellement américanisés, le progrès aura si bien atrophié en nous toute la partie spirituelle, que rien parmi les rêveries sanguinaires, sacrilèges, ou anti-naturelles des utopistes ne pourra être comparé à ses résultats positifs ».

Guerre de Sécession : Napoléon III préfère le Sud

L'empereur Napoléon III et la grande majorité de l'opinion française ont dès le départ pris fait et cause pour le Sud. Et chose curieuse, cette sympathie fait bon ménage avec une condamnation massive de l'esclavage. Mais on répète volontiers en France à ce moment-là que la moitié des habitants du Sud ont du sang français. Et on sait bien aussi que dans cette guerre, il s'agit surtout d'intérêts économiques : Le Nord manufacturier est protectionniste, tandis que le Sud agricole est libre-échangiste. A terme, en tout cas, un affrontement entre Anglo-Saxons et Latins paraît inéluctable sur le continent, car après le Sud, l'Amérique latine sera menacée à son tour par ces féroces Puritains de la Nouvelle-Angleterre. N'ont-ils pas déjà exterminé la race rouge ?

Le Sud finira par être défait. Il n'aura guère reçu de la France que de bonnes paroles. Quant au Nord, il gardera un durable ressentiment de l'attitude adoptée par Paris dont la diplomatie avait souhaité la partition depuis le début, de manière à peine secrète. L'un des premiers gestes des vainqueurs de 1865 sera de refuser de reconnaître Maximilien de Habsbourg, placé par la France sur le trône du Mexique.

1870 : les Américains préfèrent Bismarck

En 1870, la France est battue militairement, occupée, humiliée par les armées prussiennes. Immédiatement, le président américain Ulysses Grant envoie un message de félicitation à Guillaume II qui fonde le deuxième Empire allemand dans la Galerie des Glaces de Versailles. Les Français ne pardonneront pas de sitôt cette insensibilité à leurs malheurs.

Victorien Sardou est à l'époque l'auteur le plus en vue sur les Boulevards. En 1873 se joue une de ses comédies, l'Oncle Sam, qui fait rire le bon peuple parisien au détriment des Américains. « Quand je pense qu'il s'est trouvé un animal pour la découvrir ! ». La pièce est une violente satire des Etats-Unis. Sardou dénonce pêle-mêle la corruption de la presse, démasque l'imposture démocratique et la comédie des « religions » lancées par des escrocs. Inculture, âpreté, cynisme vulgaire : voilà l'Amérique. La charge est si rude que Thiers décide dans un premier temps de l'interdire pour ne pas « blesser une nation amie ».

En 1875, Gambetta et les républicains vont rejeter le projet constitutionnel calqué sur le présidentielisme à l'américaine. Le leader de la gauche, grand américanophile sous l'Empire, se taille alors un joli succès à la Chambre en persiflant l'ex-modèle américain.

Un encombrant cadeau : la statue de la liberté

En 1884, l'idée est lancée d'installer une réplique de la statue de la Liberté de Bartholdi aux Amériques. On pense d'abord à la placer à l'entrée du futur canal de Panama. Ce sera finalement à l'entrée du port de New-York.

L'équivoque continue et s'aggrave avec la réception réservée par l'Amérique au plus encombrant cadeau jamais fait par une nation à une autre. Son érection sera rendue très laborieuse par le refus du Congrès, puis des autorités new-yorkaises, d'assumer le coût de la construction du piédestal. Une souscription nationale lancée par Pulitzer permettra cependant au projet d'aboutir mais l'imbroglio autour du financement du piédestal n'est toujours pas démêlé lorsque Bartholdi et le Comité français décident d'emballer la statue, vaille que vaille, direction New-York. Rien de plus funeste à l'amour qu'un cadeau mal reçu ; et en l'occurrence, c'est bien le cas. La statue deviendra un objet de récrimination française contre l'Amérique. Le Figaro dénonce l'insultante pingrerie du Congrès, « l'injure faite à la France par des représentants ingrats envers une nation qui avait si puissamment contribué à l'indépendance américaine. » Un autre publiciste raille la statue, ironise sur la subtile pensée qui a guidée la France, « devinant le goût américain », dans le choix de ce monstrueux gadget.

Inaugurée le 28 octobre 1886, elle ne s'inscrit dans aucun calendrier commémoratif. Hugo, l'indéfectible ami de l'Amérique, s'était rendu dans l'atelier Gaget Gauthier en 1884. Mais il meurt quelques mois plus tard. Jamais ne seront gravées au bas de la statue les paroles qu'elle lui avaient inspirées, à « l'union des deux grandes terres ». Une autre aura les honneurs de l'épigraphe : Emma Lazarus. « Give me your poor, your Wretched... » Laissez venir à moi vos pauvres, vos misérables.

« De l'aristocratie en Amérique »

En 1883 paraît un livre de Frédéric Gaillardet, *L'Aristocratie en Amérique*, qui est le premier exposé synthétique d'un antiaméricanisme global. Dès 1794, rappelle Gaillardet, l'Amérique nous trahit secrètement, pactise avec sa marâtre coloniale, signe un traité occulte avec l'Angleterre qui autorise celle-ci à confisquer les navires français. En 1835, c'est le président Andrew Jackson qui menace la France de lui déclarer la guerre pour une simple affaire d'indemnités maritimes et qui contraint Louis-Philippe à acheter la paix 25 millions de francs. En 1838, pression au Mexique et incident de Veracruz. Vient ensuite la guerre de Crimée : les Américains, loin de nous soutenir, favorisent les Russes. En 1862, de nouveau au Mexique, avec, bien sûr l'hostilité déclarée à l'installation de Maximilien. En 1870, dans les grands malheurs de la France défaite par la Prusse, « les Américains applaudirent partout aux victoires des Allemands ». Sans compter les fruits amers de la Guerre de Sécession.

Le ciment de l'Amérique, ce n'est pas la démocratie, ni le pacte fédéral bafoué par le Nord en 1860. C'est la doctrine Monroe, désormais érigée en dogme national, en 1824 : « L'Amérique aux Américains ». La victoire du Nord est analysée comme un échec pour la France. On aurait dû reconnaître la Confédération et contracter avec elle une alliance militaire. Après l'Indien et le Noir, le Sudiste humilié devient une nouvelle victime exemplaire dont les Français vont se sentir solidaires.

La tradition de sympathie pour les Indiens est forte en France, de Montaigne à Diderot. Dans l'Amérique septentrionale, elle remonte aux alliances anti-anglaises avec les Iroquois autant qu'aux enchantements de la prose de Chateaubriand (*Atala*). Mais dès la fin du XVIIIe siècle, on a vu baisser la cote du Sauvage. L'indien dégénéré que rencontrent les voyageurs ne leur inspire plus qu'une commisération souvent dégoûtée. Gaillardet ravive la flamme d'un mythe un peu fatigué. Face à l'Anglais méprisant, le Français est l'homme de la cohabitation pacifique.

Les Noirs non plus n'ont rien gagné à la défaite du Sud. L'abolition de l'esclavage fut une imposture politique. La vérité est sortie des ruines de Charleston et du charnier de Gettysburg

et les Noirs libérés, précise Gaillardet, avaient usé de leur droit de vote en faveur de leurs anciens maîtres.

« L'esprit d'accaparement et de domination » est caractéristique de la nouvelle Amérique yankee. Innocents plaisirs prohibés, inquisition sur les actes de la vie privée et sur la pratique religieuse, conformisme des comportements, religion du travail, autant de formes d'oppression quotidiennes auxquelles s'ajoutent les dysfonctionnements d'un système social inefficace : insécurité publique, infériorité du système judiciaire, incertitude sur la valeur des diplômes. Les Beer Riots de Chicago, en mars et avril 1855, dressent toute une population d'origine surtout allemande contre le despotisme d'édiles anglo-saxons qui prétendaient prohiber la bière le dimanche. La liberté réelle commence devant son bock.

Son réquisitoire est plus sociologique et moins esthétisant que les répugnances stendhaliennes et baudelairiennes : horreur d'une vie asservie au labeur et « dont le travail est toute la poésie » ; horreur d'une société niveleuse où « il n'y a que des ouvriers, ouvriers sans le sou et ouvriers millionnaires, mais travaillant toujours » ; horreur de la « ruche uniforme », de « l'essaim d'hommes », de la « fourmilière ».

En visite chez l'Oncle Sam

A l'opposé de Gaillardet, le baron de Mandat-Grancey est un conservateur, antidémocrate convaincu. Il fait paraître *En visite chez l'Oncle Sam*, en 1885. Il s'indigne de « l'incommensurable ignorance culinaire », autant que de la politique d'extermination des Indiens. Ce qui ne fait pas pour autant de lui un humaniste larmoyant : « Les yankees qui se sont données tant de peines pour délivrer les nègres seront conquis par eux, comme les Tartares l'ont été par les Chinois, ou il leur faudra supprimer le suffrage universel. »

« J'ai rarement rencontré une hostilité pour la France aussi caractérisée que celle qui ressort du ton général de la presse de Chicago » (Je me souviens pour ma part, dans un des ascenseur de l'Empire State building, d'un gros bourrin vindicatif qui disait à son collègue que les seules personnes qu'il haïssait vraiment étaient les Français [NDLA]).

Si Gaillardet accusait les USA d'avoir trahi la jeune république dès 1792, Mandat-Grancey lui, reproche à la guerre d'Indépendance américaine d'avoir déstabilisé la monarchie et frayé les voies funestes de la Révolution. En tout cas, tous deux prônent la même vigilance défensive.

Sur la guerre de Sécession, le légitimiste n'arrive pas à se montrer plus pro-Sudiste que le républicain. « Il fallait », « il suffisait » de soutenir les Confédérés. La pusillanimité française a laissé se créer ce monstre dévorateur qui a mené à bien la conquête économique du Mexique et qui s'emparera de l'isthme de Panama. La confiscation du canal aura bien lieu. Une guerre préventive avec les USA lui semble inévitable. « Le seul parti à prendre est donc de s'armer ». C'est à cette époque, de surcroît, que les vignes de France sont ravagées par le phylloxéra venu d'Amérique.

L'Amérique devient un véritable agent infectieux, le cauchemar de la France rurale, vinicole et œnophile. A travers cet imaginaire de la contagion, l'Europe, pour la première fois, se découvre fragile, affaiblie, sans défense immunitaire. « Le vieux continent est devenu leur proie », écrit un voyageur français de 1893.

Le choc de 1898

S'il y avait un sens à doter l'antiaméricanisme français d'un acte de baptême, il faudrait le dater de 1898. Les USA déclarent la guerre à l'Espagne, détruisent sa flotte, débarquent à Cuba et bientôt aux Philippines. Ce choc imprévu est, dans l'opinion française, le traumatisme fondateur. Pour la première fois, en effet, les USA ont pris l'initiative d'une guerre contre un pays européen. La grande république pacifique de Victor Hugo s'est muée en nation de proie.

Le 15 février 1898, un puissant navire de guerre américain, le Maine, explose dans le port de La Havane. Il y a 268 morts. Est-ce une provocation américaine, un prétexte pour justifier une agression ? L'explosion laisse sceptiques les journalistes et les diplomates européens. Tandis que l'Espagne proteste de son innocence, la presse américaine se déchaîne. Le World de Joseph Pulitzer appelle à la guerre dès le 18 février. Le conflit sera désastreux et humiliant pour l'Espagne. Et là encore, la solidarité des Français avec les victimes de l'impérialisme yankee va jouer à plein. Quand les Etats-Unis s'empareront de La Havane, le journal Le Temps – Le Monde de l'époque – ne mâchera pas ses mots : c'est bien de la « haute flibusterie » (11 avril 1898). En pleine affaire Dreyfus, l'étonnante unanimité de l'opinion française frappe un observateur cubain : « On dirait vraiment que la haine de l'Américain est le sentiment qui divise le moins les Français. »

De fait, l'antiaméricanisme est la seule passion française qui calme les autres passions et réconcilie les adversaires les plus acharnés. La littérature et les essais antiaméricains se multiplient à ce moment-là. Pierre Loti est indigné. Les Etats-Unis ont fait de la guerre une hideuse industrie de mort. Ils l'ont rendue « laide, empuantiée de houille, chimiquement barbare ». « Leurs captures avant la déclaration de guerre, leurs bombardements sans prévenir, leurs obus enveloppés de toiles pétrolées qui mettent le feu aux villes » ne sont pas dignes d'un pays civilisé (Reflets sur la sombre route, 1899). Pierre Loti est le premier Français à rêver d'une grande croisade antiaméricaine qui serait menée par la vieille Europe.

Avec La Conspiration des milliardaires, haletant récit de géo-politique-fiction qui commence à paraître en 1899, Gustave Le Rouge s'affirme comme un maître du feuilleton populaire. Un comité de magnats yankees entreprend d'asservir l'Europe au moyen d'une armée d'automates. Octave Noël publie Le Péril américain, en 1899, pour mettre en garde contre la mondialisation de leurs ambitions. « Sur tous les points du globe, les Etats-Unis sont appelés à entrer prochainement en conflit avec l'Europe. » ; « La lutte pour la vie, pour la suprématie économique va prendre, entre l'Europe et l'Amérique, un caractère de brutalité et d'âpreté inconnu jusqu'ici. »

Paul Valéry découvre une Europe amoindrie.

A terme, l'Allemand paraît infiniment moins redoutable que le Yankee (Edmond Demolins, A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons, 1897). « Le grand péril, le grand danger, le grand adversaire ne sont pas, comme nous le croyons, de l'autre côté du Rhin mais de l'autre côté de la Manche, de l'autre côté de l'Atlantique ». Avertissement lancé en 1897, qui prendra l'année suivante une allure prophétique. La « théorie du big stick » de Teddy Roosevelt sera la prolongation et l'aggravation de la doctrine de Monroe de 1823.

Une inquiétante puissance économique

Dans un article pionnier de 1888, Henri de Beaumont ne voyait que l'Europe pour faire face à la nouvelle puissance économique américaine. Il n'y a pour lui de solution qu'européenne (Journal des Economistes). On s'inquiète moins alors des armements navals américains que des perfectionnements de leurs machines-outils. « L'Amérique envahit la

vieille Europe, elle l'inonde, elle va la submerger », écrit Emile Barbier en 1893 (Voyage au pays des dollars). Mais il veut parler du déluge des marchandises. Cette décennie décisive voit la production américaine passer au premier rang mondial. « Sur tous les points du globe, les Etats-Unis sont appelés à entrer prochainement en conflit avec l'Europe » (Octave Noël, 1899). « L'Amérique se prépare à la grande lutte économique qui doit un jour ou l'autre éclater entre l'ancien et le nouveau continent » (Jules Huret, En Amérique, 1905).

Le modèle social américain

Dès 1900, l'Amérique des Français est devenue l'Empire des trusts et de la production de masse. Certains s'imaginent néanmoins que la condition ouvrière y est nettement plus avantageuse qu'en Europe. Les explosions sociales de 1877 et 1886 viennent y opposer un démenti. Le Mouvement pour la journée de huit heures, qui sera en 1886 à l'origine de l'instauration de la journée du 1er mai dans le monde entier, va être soumis à une rude répression policière. Quatre anarchistes seront pendus après un attentat, et ce, malgré l'absence de preuves. L'impact est énorme. Le monde ouvrier perd ses illusions vis-à-vis du modèle social américain. A trente ans d'intervalles, on aura plus tard les procès de Sacco et Vanzetti, puis celui des Rosenberg pour confirmer l'injustice prétendue de ce modèle social. L'antiaméricanisme de gauche en ressort renforcé.

Anglo-saxonité et réticence au socialisme

En dépit des efforts de Marx, qui avait fait transférer chez eux le siège de l'Internationale, les Américains restent rétifs au socialisme. De fait, ce sont les Américains d'origine allemande qui fournissent l'essentiel des cadres et même des troupes du socialisme américain [mais Philippe Roger ne distingue peut-être pas les Juifs allemands, qui composent la quasi-totalité des bataillons des penseurs marxistes, NDLA]. Le Socialist Labor party parle bel et bien allemand, au propre comme au figuré, puisque sa presse est majoritairement rédigée dans cette langue. « La formation de la race anglo-saxonne est aussi profondément particulariste que celle de la race allemande est profondément communautaire ». (Edmond Demolins, 1897). En clair, l'Allemand est grégaire et potentiellement collectiviste, alors que l'Anglo-Saxon a pour trait principal l'énergie individuelle.

La femme américaine et le puritanisme

« La femme américaine « paraît ignorante et prétentieuse, incapable de tenir une conversation, froide à nous geler [...] muette, revêche et bégueule. » (cf Barbier, Crosnier de Varigny). Elle a le regard glacé et les lèvres minces, la figure impassible. Urbain Gohier (que nos amis nationalistes connaissent bien) se gausse des étudiants et étudiantes d'Evanston qui « ont fondé une anti-Kissing League pour proscrire le baiser qui « provoque le dégoût et propage les maladies » (Le Peuple du XXe siècle aux Etats-Unis, 1903). « Les lois contre la séduction protègent avec une telle efficacité la femme réputée honnête qu'elle constitue un danger dont s'écarte l'homme égaré en Amérique » (Paul de Rousiers, La Vie américaine, 1892). Un jeune Français fut contraint d'épouser le revolver sur la gorge une fille de Saint-Louis qui l'avait attiré dans un piège. La terreur que fait régner l'ordre sexuel américain interdit sous peine de lynchage de poser une main sur le genou d'une inconnue. Les épouses, à côté de cela, font régner dans le foyer une tyrannie domestique. Mais passé le seuil de son foyer, l'homme devient un redoutable prédateur (Jean Huret, En Amérique, 1928).

Une dentition merveilleuse

Le chewing-gum, véritable passion nationale, intrigue tous les voyageurs. « c'est pour se faire les mâchoires », affirme Huret. Cela satisfait sa haine de l'oisiveté et son souci constant d'améliorer ses performances dévoratrices ! Les mâchoires sont le lieu des décisions énergiques. C'est en serrant les dents que l'on veut mieux. « La gomme est pour beaucoup dans la supériorité que nous avons acquise sur les autres peuples. » fait dire Maurice Bedel à un guide américain (Voyage de Jérôme aux Etats-Unis, 1953).

« Dans l'œil dur, le menton, les maxillaires volontaires, se condensaient l'expression foncière, les signes caractéristiques de la race » (Jean Huret, parcourant l'Amérique en 1904).

On savait que les Anglais savaient faire preuve de ténacité, qualité britannique par excellence. Ils savent serrer les dents comme pas un peuple. Mais le Yankee n'est pas seulement tenace, il est vorace. Duhamel avait remarqué, dans les rues de Chicago, « ces mâchoires de fauves de chasse » (Scènes de la vie future, 1930). « A défaut d'identité, dit Jean Baudrillard, les Américains ont une dentition merveilleuse » (Amérique, 1986).

Conformisme, philistinisme, provincialisme étaient les tares de l'Amérique jusqu'aux années 1860. Puis s'ajoutent d'autres traits : avidité, brutalité, chauvinisme et volonté de puissance se sont superposés aux anciens. Le Yankee de Lanson (Trois mois d'enseignement aux Etats-Unis, 1912) est « le milliardaire qui n'est pas encore dégrasé, le business-man qui, dans la lutte pour l'argent, ne voit plus que l'argent comme but de la vie. » Mauvaises manières et âpreté aux gains pouvaient passer au début pour les conséquences d'un état social provisoire : celui d'un pays ma dégrossi, aux mœurs rudes. Chez le Yankee, ce sont désormais des déficiences innées, des tares héréditaires.

Les minorités et la nouvelle immigration

Urbain Gohier, qui a voyagé au début du siècle aux USA, a encore des idées « avancées » à ce moment-là. Ce qui ne l'empêche pas de s'exprimer comme il l'entend au sujet de ces minorités ethniques tant choyées par les démocrates et les gauchistes de tout poil : « Ils sont laids avec un air doux et serviles. Ils acceptent l'esclavage sur le sol où leurs pères vivaient librement : ils ne méritent nul intérêt. » (Le Peuple du XXe siècle) Quant aux Noirs, il sont « communément fripons, menteurs et paresseux... conduits fréquemment aux plus lâches crimes. » Pas de doute : Gohier n'était pas fait pour finir anarchiste bêlant. En 1875 déjà, Louis Simonin avait remarqué la paresse des Noirs et le risque d'anarchie que couraient les Etats-Unis (A travers les Etats-Unis). Emile Boutmy, le fondateur de l'Ecole de Sciences politiques concluait aussi à « l'erreur commise par les Républicains en faisant des Noirs des citoyens » (Eléments d'une psychologie politique du peuple américain).

Noirs et Indiens, qui comptaient tant d'amis et d'avocats dans la France jusqu'aux années 1860, sont alors en disgrâce. Devenus citoyens à cette date, les Noirs américains n'en sont pas moins étrangers aux yeux des observateurs.

Au fur et à mesure de l'arrivée des nouveaux immigrants, L'Amérique semble disparaître sous « l'écume rejetée par la société européenne » (Emile Boutmy). Elle est, de plus en plus « faite de la boue de toutes les races » ; « Chaque génération d'arrivants s'est trouvée inférieure moralement et intellectuellement à la précédente. » Paul Bourget affirme que l'américanisation [dans le sens de l'intégration] des nouveaux venus ne fonctionne plus, et prédit des conflits ethniques (Outre-Mer, 1897). En 1927, André Siegfried, dans un livre qui fera référence pendant deux générations (Les Etats-Unis d'aujourd'hui), confirmera le

délitement de la nation américaine par cet afflux d'immigration : « Des milliers d'étrangers , qu'on se flattait de croire américanisés, ne l'étaient pas. »

Wilson le névropathe

L'Amérique avait été accueillie avec beaucoup de ferveur en 1917. Pourtant, la camaraderie de 1917-1918 restera sans lendemain et le président Wilson quittera Paris au milieu de l'hostilité générale.

La gauche socialiste dénonce sa volonté de relancer le conflit mondial en préconisant une intervention contre l'Armée rouge. A droite, Maurras lance l'anathème contre celui qui s'oppose aux volontés françaises. En 1919, Wilson était arrivé en triomphe à la conférence de la paix. « Il se croit un second Jésus-Christ venu sur la terre pour convertir les hommes », ironisera plus tard Clémenceau. Maurras le juge névropathe, Freud l'estime paranoïaque. La Maison-Blanche ? « Beau nom d'asile ! » (Aron et Dandieu, *Le Cancer américain*).

Clémenceau exprimera clairement les récriminations françaises de ce temps : « Votre intervention fut clémentine, puisqu'elle ne vous prit que 56 000 vies humaines au lieu de nos 1 364 000 tués. » (*Grandes et Misères d'une victoire*, 1930). Le livre est une réponse acerbe aux attaques posthumes de Foch, sur l'emploi du renfort américain. « L'organisation tardive de la grande armée américaine [par opposition à l'incorporation immédiate des Américains dans les divisions françaises et anglaises] nous coûtait beaucoup de sang. [...] C'était grand pitié de voir faucher nos hommes sans relâche, tandis que, sous le commandement de leurs bons chefs, d'importantes troupes américaines restaient inactives, à portée de canons. »

André Tardieu, l'homme politique français le plus compréhensif à l'égard des Etats-Unis, dresse en 1927 ce bilan impitoyable des relations franco-américaines : « Ces deux pays n'ont jamais collaboré sans connaître d'immédiates ruptures et , en toutes autres circonstances, l'absence seule de contact explique entre eux l'absence de troubles. J'ajouterai, continue Tardieu, que ces courtes périodes de collaboration politique – moins de dix ans sur cent quarante – ont obéi non aux lois du sentiment, mais à celles de l'intérêt et que, l'intérêt épuisé, le sentiment n'a pas suffi à maintenir la coopération. » Avec des américanophiles de cette trempe, il reste peu de grain à moudre aux américanophobes.

Le mouvement ne concerne pas seulement les intellectuels, même s'ils sont au premier plan. Le public parisien suit gaillardement cette voie. Aux Jeux olympiques de 1924, l'équipe française de rugby, qui est alors la meilleure en Europe, est battue par sa rivale américaine. La foule déchaînée envahit le stade et la police doit charger plusieurs fois à la matraque pour empêcher le lynchage des joueurs yankees qui sont poursuivis jusque dans la rue !

Le livre le plus violent de la période des années 30 est *Le Cancer américain*, d'Aron et Dandieu (1931), de la mouvance « non-conformiste », proche d'Emmanuel Mounier. La date fatale pour l'Europe n'est pas août 1914 ni Sarajevo. C'est « 1913, date fatale de l'organisation des banques américaines d'où est issue l'hégémonie dont nous souffrons. » Autre date fatale : 1929. Les Poilus ne sont pas morts pour la France, ni pour les marchands de canon, mais pour le Federal Reserve System.

L'Europe contre l'Amérique

Duhamel consacre son énergie, dans les années trente, à pourfendre la civilisation « d'ilotes » qui menace la culture européenne. Valéry ne cesse plus de prophétiser l'anéantissement d'une Europe née selon lui du choc de 1898. « Avant cette époque, je

n'avais jamais songé qu'il existât véritablement une Europe » (Regard sur le monde actuel, 1931). Mais sa résignation mélancolique n'a rien pour exalter les passions.

Pour André Siegfried, « la vieille civilisation de l'Europe n'a pas traversé l'Atlantique » (Les Etats-Unis d'aujourd'hui, 1927). Le peuple américain n'a pas rompu les attaches. Il « est en train de créer une société complètement originale, dont la ressemblance avec la nôtre tend à n'être plus que superficielle. »

André Suarès revient lui aussi au choc de Cuba. La résistance aux Yankees est au cœur du principe européen (Vues d'Europe, Revue des vivants, 1928) : « Misérables Yankees... Jusqu'à leur accent nasal et leur timbre de rire qui les prédestine à s'unir avec les Chinois pour s'emparer du monde... Avec les Chinois ils feront la race grise. [...] à coups de fouet, hors d'ici !... ». Ce dont l'Europe est menacée, c'est d'une collusion des Barbares : « Le principe européen consiste à défendre l'Europe [...] contre les Barbares, contre l'Asie, contre les Noirs et les Jaunes sans doute, mais d'abord contre le Nord de l'Amérique. » Voilà qui est net.

Pour Duhamel, « Un Occidental adulte, normal et cultivé, se trouve moins dépaycé chez les troglodytes de Matmata que dans certaines rues de Chicago. » (Scènes de la vie future, 1930).

Victor Hugo, à sa manière, voyait lui aussi cette bipolarité, sans noter l'antagonisme : « Nous aurons les Etats-Unis d'Europe qui couronneront le Vieux Monde comme les Etats-Unis d'Amérique couronnent le nouveau » (Aux membres du Congrès de la Paix, à Lugano, 1872).

On assiste bien, jusqu'à la fin des années 20 à un développement parallèle de l'antiaméricanisme et du mouvement pour l'unité européenne.

A la conférence pan-européenne de Vienne, en 1926, on remarque au premier rang le maître à penser du déclin européen, Paul Valéry. Mais aussi Paul Claudel, Georges Duhamel, Jules Romains, Luc Durtain, Lucien Romier. Cette liste est pratiquement superposable à celle des écrivains français qui s'inquiètent ou s'alarment de l'Amérique.

Jean-Pierre Maxence défend l'âme de l'Europe contre « le matérialisme de Moscou et l'affairisme de New-York (L'Europe en danger, La Revue française, mars 1931).

Le stalinisme paraît « aussi vain et aussi malfaisant à la fois que le fordisme américain » (Daniel-Rops, Revue française, avril 1933). Ordre Nouveau dénonce « la masse, qu'elle soit fasciste, américaine ou soviétique » (juillet 1933).

L'âpreté yankee

Lamartine, déjà, avait été choqué par la ténacité que mettaient les Yankees à vouloir se faire rembourser. « J'ai toujours été profondément étonné du peu de sympathie et de reconnaissance que l'Amérique a montré à notre pays. » (Lamartine, débat du 1er avril 1834). Depuis le Premier Empire, en effet, les Etats-Unis réclamaient des indemnités pour les dommages subis par leur flotte commerciale.

En 1919, la France et l'Europe humiliées doivent de surcroît s'accoutumer aux brutalités prévisibles d'une Amérique chez qui « se dessinent des préoccupations d'huissier. » (Siegfried).

Les Français entendent lier le remboursement de leurs dettes à la bonne exécution, par l'Allemagne, de ses obligations au titre des réparations pour dommages de guerre, mais les Américains ne l'entendent pas ainsi. Comparativement, l'Allemagne paraît choyée. A elle les largesses des grandes banques américaines ; à elle encore quand elle se dit insolvable, la sympathie et l'appui diplomatique des Etats-Unis. Contre l'âpreté américaine, l'hostilité française est aussi vive à droite qu'à gauche. En 1932, l'Allemagne aura payé 11 milliards de

francs-or, soit moins du dixième de la somme fixée en 1921. S'estimant victime de ses anciens alliés (Tardieu, L'Heure de la décision), la France déclare unilatéralement les paiements suspendus le 15 décembre 1932. Aux Etats-Unis, tous les journaux titrent sur ce manquement aux engagements. A la déception française, répond pour le reste de la décennie, l'indignation de l'Amérique. La France fait alors bloc dans une unanimité impressionnante. L'antiaméricanisme a cet effet magique sur les divisions françaises. On ne parle plus à ce moment là de l'Oncle Sam, mais de « l'Oncle Shylock » (J-L Chastanet, 1927), du nom de cet usurier juif mis en scène par Shakespeare.

Maurras dénonce avec justesse le philo germanisme de Wilson et ses liens avec la finance juive, « la domination mondiale croissante d'une race agioteuse et révolutionnaire sur les peuples producteurs, conservateurs, civilisateurs. » (Les Trois aspects du président Wilson, 1920).

« Tout ce que l'Europe a perdu, l'Amérique l'a gagné, dit Tardieu en 1927. Par la guerre, elle a plus que doublé sa puissance [...] La moitié de l'or du monde est venue s'entasser dans ses caisses. »

« D'emprunteur plein de promesses, l'oncle était devenu [après 1918] un créancier plein d'exigences. » (L. Romier). N'ayant pas encore d'hommes à offrir, l'Amérique a offert son argent, tandis que la France payait l'impôt du sang. Les balances sont donc équilibrées. Voilà en substance ce que contenait le discours à la Chambre de Louis Marin le 21 janvier 1925. Discours unanimement applaudi par les députés français.

Le plan Marshall : un bon placement pour l'Amérique

Dans l'entre-deux guerre, la droite et les nationalistes étaient en flèche contre les Etats-Unis, et c'est Maurras qui portait les premiers coups à la statue de Wilson. En 1945, c'est le Parti communiste qui est à la pointe de ce combat contre « l'occupant » américain et les cadeaux empoisonnés de M. Marshall. Le général de Gaulle capitalisera en sa faveur ces rancœurs dans les années 1960.

Le crédit que les Français avaient rêvé sans l'obtenir en 1920, ils vont le recevoir en 1948 sans l'avoir quémandé. A l'issue de la Seconde Guerre mondiale, la France est une nation assistée et qui se sent humiliée par les largesses de ses trop généreux bienfaiteurs. Plus de treize cents millions de dollars sont alloués à la France. Mais un tiers seulement des Français se déclarent favorables au plan Marshall. Les antiaméricains de 1930 refusaient de s'acquitter. Ceux de 1948 refusent de recevoir. Les communistes, qui sont en première ligne, dénoncent la servitude économique et l'engrenage vers la guerre contre l'URSS. On considère aussi que les Américains font un bon placement, plutôt qu'œuvre bienfaitrice. En 1946 avec les accords Blum-Byrnes, la France doit renoncer à son protectionnisme indispensable à ses industries. Etienne Gilson, dans Le Monde du 12 juin 1946, dénonce le « puissant moyen d'abrutissement » que constitue le cinéma hollywoodien massivement injecté dans le circuit français. Les Américains sont accusés par la presse communiste d'avoir favorisé le relèvement allemand après 1918 : « Les plans Dawes et Young de relèvement ont précédé les plans de guerre de Schacht et des Goering » (Ch. Tillon). En 1944, à la question posée « Quel pays a le plus contribué à la défaite allemande ? », les Français répondent massivement : l'URSS (61 %), l'Amérique n'obtenant que 29 %.

« Notre destin ne s'est joué ni en Normandie, ni en Belgique, déclare Sartre, mais en URSS, au bord de la Volga » (France-URSS Magazine, avril 1955). La P... respectueuse, de cet auteur, en aurait gêné Thierry Maulnier, par sa charge antiaméricaine. Marcel Aymé, dans la Gazette des Lettres, fait paraître en 1951 une nouvelle, La fille du Shériff, où la

France est rayée de la carte par les Américains réjouis et hilares. Les Français, manifestement, ne semblent pas éprouver une gratitude débordante à l'égard de cet envahissant allié.

Les Juifs et les francs-maçons

« De 1789 à 1932, sur les vingt-neuf présidents des Etats-Unis, vingt ont été francs-maçons » (Henri Nevers, Pourquoi l'Amérique est-elle en guerre ?, 1942).

« C'est la plus grande ville juive du monde », écrit Siegfried de New-York. « A la sortie des bureaux, downtown, quand la basse ville s'emplit d'innombrables dactylographes au regard sombre, au nez busqué, quand les rues étroites de l'east side déversent des flots pressés de Levantins brunis ou d'Hébreux hirsutes, l'impression est orientale et la fluidité de ces foules, sans cesse renouvelées, passant comme un courant sans fin, évoque les marées humaines des métropoles asiatiques. » Non, cette description n'est pas celle d'un pamphlétaire de la Collaboration ; elle est bien d'André Siegfried. Il confirme : les Juifs « restent à l'état de ferment hétérogène ; on les distingue, non mêlés, au fond du creuset américain. » (Les Etats-Unis d'aujourd'hui). Des centaines d'autres livres existent sur le sujet, d'auteurs célèbres, parfois, mais Philippe Roger, engoncé dans sa démarche politiquement correcte n'a pas jugé utile d'en parler. Nos lecteurs nationalistes sauront bien compléter eux-mêmes ce chapitre.

Sur la religion

Urbain Gohier, robuste mangeur de curés, a bien été obligé de se l'avouer : « Ce dimanche-là, j'ai eu envie de me faire catholique. » Et de constater : « Les affaires sont la religion américaine, et la religion américaine est une affaire. »

Claudé, l'ambassadeur de France, ne cache pas, lui non plus ses sentiments, lors du jour de l'entrée en fonction de Franklin Delano Roosevelt. (Journal II 1933-1955) : « [J'ai été] obligé une fois de plus, à mon profond dégoût, d'assister à une mômérie épiscopaliennne. »

C'est « une religion à peu près privée de tout caractère religieux et dont les assemblées ressemblent à des congrès politiques » confirme André Siegfried (Lettres de voyage, 1935).

Un système totalitaire

« L'Etat américain est libéral, mais la société est totalitaire : c'est peut-être la société la plus totalitaire du monde » (Jean-Marie Domenach, Le Diplodocus et les fourmis, Esprit, mars 1959).

Robert Aron, en 1935, fait le même constat : « Toutes les forces de suggestion, telles que presse, publicité [...] tout cela rend presque superflu l'emploi de la violence ouverte, de la dictature apparente. » (La Dictature de la liberté).

Simone de Beauvoir (L'Amérique au jour le jour, 1948), André Breton et Bernanos aussi : « cette société capitaliste est prédestinée dès sa naissance à devenir la civilisation totalitaire. » (Bernanos, La liberté pour quoi faire ?, 1953).

La colonisation culturelle

Bernanos : « Nous comprenons de plus en plus clairement que la contre-civilisation, cette civilisation de masse, ne saurait poursuivre son évolution vers la servitude universelle sans d'abord achever de liquider l'Europe. » (La Liberté pour quoi faire ? 1953).

Un violent pamphlet contre l'Amérique est publié à ce moment-là : Parlez-vous français ? Son auteur, Etiemble, ne cesse de répéter que la France s'achemine « de la décadence à la servitude [...] Le Pacte atlantique contribue à nous coloniser, et ce quand nous sommes en proie aux soubresauts de la décolonisation ».

On critique vertement en France cette société d'opulence bassement matérielle. Rien à voir, bien sûr avec notre art de vivre, en harmonie avec des mœurs multiséculaires. La gastronomie, le vin, nos doux et jolis villages font contraste avec l'inhumanité, la monstruosité des grandes métropoles américaines (cf Luc Durtain, Quarantième étage, 1927). « La recherche du beau tient peu de place dans les monuments publics [...] Ce qu'aiment les Américains, c'est l'immense, l'extraordinaire, la marque de puissance » (P. de Rousiers, La Vie américaine). Ni cafés, ni bistrots, ni de vrais restaurants... l'enfer, quoi !

La publicité omniprésente, le machinisme, la standardisation des esprits et des biens, tout cela semblent s'opposer à la douceur d'une civilisation millénaire que la France représente le mieux. « L'artisanat, forme démodée de la production [est] associée dans notre pensée à l'idée de civilisation même » (Siegfried).

On sait bien aussi que les Américains sont souvent ignares. Ils ne connaissent pas leur géographie. Un quidam de la rue vous placerait la France au niveau du Congo sur une mappemonde. Dans son livre, Urbain Gohier intitule un chapitre : « La presse. La littérature. L'art. Le théâtre. Les tribunaux », avec ce sous-titre : « Ce chapitre sera nécessairement très court » !

Leur cinéma, encore aujourd'hui, est jugé particulièrement médiocre et envahissant.

« Les productions américaines viennent en Europe avilir, corrompre, abaisser l'âme populaire » (Kadmi-Cohen, l'Abomination américaine, 1930). « Hollywood est une cité ouvrière », écrit Joseph Kessel, qui « fabrique des images parlantes comme Ford des automobiles » (Hollywood, ville mirage, 1937). En 1924, 85 % des films de long métrage montrés en France son américains. 63 % en 1927. Une loi sur les quotas est appliquée en 1928, et nos dirigeants seraient bien inspirés aujourd'hui de faire de même pour contenir ces cataractes de déchets audio-visuels. [NDLA].

La France est submergée par « une littérature d'importation qui exalte ce qu'il y a de plus vil dans l'homme, et par certains magazines américains dont la bêtise est un outrage à l'esprit humain ». (G. Stora, La France deviendra-t-elle une colonie américaine ?, 1948). Mais les communistes ne sont pas toujours si bien inspirés : « Voter pour les listes des partis gouvernementaux et RPF, c'est voter pour Hollywood et le Ku Klux Klan » (La Nouvelle Critique, juin 1951). Cette dialectique subtile de cheminot cégétiste est imparable. En tout cas, une loi sur la protection de la jeunesse est votée le 16 juillet 1949. C'est un véritable outil de guerre contre la production américaine. Les Comics américains sont particulièrement visés : aucune publication pour la jeunesse ne peut montrer favorablement banditisme, vol, paresse, lâcheté, haine, débauche.

Les communistes alliés au lobby viticole tentent de faire interdire le Coca-Cola au nom de la santé publique (on sait que le Coca est un puissant détergent, et qu'il vous ronge une pièce de vingt centimes en quelques heures...). Plus récemment, on a vu de quelle manière ils s'en sont pris aux Mac Donalds. Mais ils ne sont pas seuls dans ce combat : les autonomistes bretons et les nationalistes français se sont signalés ici à plusieurs reprises.

Ni islam, ni Oncle Sam

Le succès du livre de Thierry Meyssan, *L'Effroyable Imposture* (2002) vient confirmer, s'il en était besoin, l'enracinement profond du sentiment antiaméricain en France. Reconnaissons qu'il est tout de même plus ancré parmi les intellectuels que dans le petit peuple. C'est néanmoins une longue passion française, la seule peut-être à rassembler la quasi-totalité de la population. Là-dessus, nous parvenons même à être d'accord avec nos immigrés. Ce qui ne signifie évidemment pas que nous allons, par antiaméricanisme, accepter l'installation définitive de ces millions d'immigrés afro-asiatiques sur notre terre ancestrale. Là-dessus, nous resterons toujours intransigeants. Nous ne nous convertirons pas à l'islam pour faire pièce à l'Oncle Sam.

Et inversement, nous ne croyons pas aux vertus de la démocratie que l'on essaye de nous présenter de manière manichéenne comme le Bien opposé à un « axe du Mal ». Nous avons trop bien compris que notre pire ennemi est niché à l'intérieur de nos nations, à l'intérieur même de ces « démocraties multiculturelles » créées de toute pièce et qui nous ont été imposées perfidement, en quelques décennies, par une petite clique de tarés messianiques qui ont pris le contrôle de nos médias. Quoiqu'en pensent les gauchistes et les ultra-démocrates, l'immigration n'est pas un phénomène naturel. Elle est planifiée, organisée, orchestrée par des oligarchies financières, par des groupes de pression bien identifiés, qui l'utilisent pour diluer les peuples ethniquement homogènes et affaiblir leur résistance. Leur objectif est de détruire les vieilles nations et d'instaurer à leur place une société « ouverte », sans frontière, adorablement métissée, qu'ils pourront alors dominer aisément. Cet ennemi a pris les leviers de commande chez nous et nous utilise pour parvenir à ses fins. Il sait merveilleusement utiliser les masses musulmanes contre nous, à l'intérieur de nos propres nations, où il facilite toujours leur installation, aussi bien que sur le plan international, comme on a pu le voir en Bosnie par exemple, ou comme on peut le constater quand il favorise l'entrée de la Turquie dans la Communauté européenne. Il s'agit bien de nous détruire, de détruire les peuples européens par métissage biologique et culturel. Le Système entretient la menace musulmane dans nos murs pour nous affaiblir, et la combat à l'extérieur pour s'en protéger. Il nous faut donc, au contraire, la combattre chez nous, en Europe, et l'encourager sur la scène internationale, où il s'oppose, pour le moment, à l'axe américano-sioniste.

Les Droits de l'Homme : un élixir de charlatan du Far West

L'antiaméricanisme, dans ces conditions, peut s'avérer être un puissant levier. D'abord parce qu'il nous permet d'intégrer notre discours dans la politique française où nous sommes toujours considérés comme des pestiférés.

On peut ainsi savourer le plaisir d'être enfin en phase avec l'immense majorité de nos compatriotes. Ensuite, parce que c'est là une bonne occasion d'avancer à bon compte une critique globale du système démocratique et de ses travers, alors même que la république française reste ce colosse de bronze devant lequel nos concitoyens sont en adoration, de manière, il faut le dire, de plus en plus incompréhensible.

Ainsi, l'antiaméricanisme nous permet de fustiger une société multiraciale, destructrice des identités millénaires. Et c'est bien cette même société multiraciale que des lobbys anonymes nous ont programmée dans nos pays européens. Les pays d'Europe centrale, encore préservés de cette plaie, ne tarderont vraisemblablement pas à en connaître tous les maux. L'antiaméricanisme nous permet de dénoncer avec force le pouvoir des banques, l'omnipotence de la haute finance, la corruption des élites ; toutes les tares que la démocratie trimballes derrière elle dans un gigantesque tintamarre, et par dessus tout, cet immonde matérialisme dans lequel se vautre l'Occident tout entier, cette frénésie de consommation qui est une véritable abjection au regard des civilisations antérieures, au regard de ce qu'ont pu faire nos ancêtres et de ce que

nous serions encore capables de faire si nous n'avions pas les mains ligotées dans le dos par les gardiens de camp de l'idéologie des Droits de l'homme, cette chausse-trappe philosophique qui s'avère être une véritable machine de guerre contre l'identité des peuples libres, ethniquement homogènes. Pire encore : les peuples des autres continents, dans leur misérable dénuement, regardent avec avidité les richesses que nous produisons, n'aspirent plus qu'à suivre notre exemple, qu'à chuter avec nous, parmi nous, dans cette erreur historique que représente une civilisation centrée toute entière sur l'idée de bonheur individuel, au détriment de toute notion de destin collectif. « La terre appartient à tout le monde » répètent inlassablement nos cyborgs gauchistes, nos ultra-démocrates fanatiques, assaisonnés de conscience humanitaire par des théoriciens de ghetto, des producteurs d'Hollywood ou n'importe quel autre escroc gesticulant, qui vous vide votre portefeuille en vous faisant regretter de ne pas pouvoir donner davantage. « La terre appartient à tout le monde » : la belle affaire que d'être un « être humain ». Est-ce que cela vous apporte une satisfaction, un réconfort quelconque ? Autant se dire, à ce moment-là, membre du système solaire, car comme il n'est pas clairement prouvé qu'une autre vie n'existe pas hors de notre planète, nous ne pouvons pas nous permettre de risquer aucune discrimination en excluant d'éventuels extraterrestres, n'est-ce pas ? Au rythme où progresse la bactérie de la connerie en milieu démocratique, nos meilleurs chercheurs, nos meilleurs intellectuels patentés, estampillés « du Système », vont avoir le temps de se réunir et de causer sur les plateaux de télé avant de trouver une solution à ces problèmes. Ceci pour dire une évidence qui échappe manifestement à tous ces crétins que la démocratie nous fabrique en série, façon Ford et Stakhanov : le sentiment de sécurité se trouve sur une petite échelle, dans une communauté restreinte, et non pas dans l'univers galactique ou dans une utopie quelconque. En plaçant l'individu, « l'être humain » au centre de la conception du monde, l'idéologie des Droits de l'Homme favorise la dissolution des communautés organiques et des nations, qui constituaient jusqu'à présent le principal moteur de l'histoire, et le cadre idéal dans lequel pouvait s'exercer les talents et la créativité artistiques. En favorisant la disparition des peuples et des nations, cette philosophie est en train de tuer la diversité culturelle. C'est un véritable poison qui a été mis au point par des philosophes mal inspirés, et qui est colporté aujourd'hui par toute une bande d'aigrefins et d'agioteurs malveillants comme le faisaient autrefois, dans le Far West, des charlatans sans scrupules qui vantaient les mérites de leurs élixirs à de pauvres gens trop crédules.

Les rodomontades et les boniments du président américain, qui lance ses engins de morts contre la population irakienne, au nom du Bien, naturellement, des droits de l'Homme et de la démocratie, peuvent bien tromper les gogos du Kansas, habitués de longue date à pareils discours. Pour ce qui nous concerne, nous sommes déjà depuis quelques années vaccinés contre ce type de contorsions idéologiques. Et pour tout vous dire, cette hypocrisie nous paraît, allez, n'ayons pas peur du mot... très « américaine ».

François Ryssen, mars 2003

Notes

1 - De Paw est un philosophe hollandais à la cour du roi de Prusse Frédéric II

http://www.voxnr.com/cc/di_antiamerique/EpuAVVuuVuCFxckXHr.shtml

Les pitbulls du mondialisme

Après le sommet très mouvementé du G7 à Gênes cet été, la petite clique mondialiste qui dirige le monde occidental sait qu'elle devra désormais faire preuve d'un peu plus de discrétion dans l'étalage de sa puissance, et d'un peu moins de morgue à l'égard du troupeau de bipèdes qu'elle entend mener à la baguette. A Seattle, à Göteborg ou à Gênes, les sommets des chefs d'état des pays les plus riches font figure de symbole de la domination insupportable d'une minorité omnipotente, inique dans sa gestion des affaires du monde.

Les militants anti-mondialistes, qui se sont si brillamment illustrés à chacun de ces sommets du G7, accusent l'économie libérale des maux dont souffre l'humanité.

Chez eux, la contestation du Système est globale. Tout imprégnés de marxisme, ils considèrent l'exploitation capitaliste et la recherche du profit comme étant la structure de base générant les inégalités dans le monde. Tous les autres aspects sociaux et culturels des sociétés humaines trouvant dans cette réalité première leur explication. C'est ainsi que les pollutions industrielles, tout autant que les tensions sociales, le sida, la consommation d'anxiolytiques ou la violence des " jeunes " dans les banlieues ne sont que des manifestations découlant naturellement des rouages grinçants de l'économie de marché. Il suffit donc pour eux de substituer le socialisme à la barbarie capitaliste, pour mettre définitivement fin aux injustices et aux inégalités dans le monde.

Anarchistes, trotskistes, communistes de tous poils marchent alors main dans la main, par-delà les divergences talmudiques qui les séparent dans les réunions.

Vous pourriez être un peu plus sympas avec nous !

Notre contestation à nous est globale, elle aussi, tout autant que celle des " anti-mondialistes ". Et même encore un peu plus. Nous déplorons naturellement que les vaillants émeutiers de l'été se soient appropriés cette estampille " anti-mondialiste ", qui nous siérait si bien, et que, au fond du trou médiatique où nous sommes, nous revendiquons volontiers.

Hélas, nous n'intéressons les journalistes que dans certaines circonstances bien précises, et toujours à notre détriment. Quand les mass médias daignent se pencher sur nous, c'est pour mettre en garde la bonne société contre la résurgence d'un phénomène absolument ahurissant, totalement incroyable en ce début de millénaire : l'existence, au XXI^e siècle, de groupes organisés de jeunes Européens défendant le respect de leur culture et de leur identité et clamant leur détermination à ne pas se laisser égorger comme des moutons le jour de l'aïd-el-kébir. Quelle indécence ! Quel affront aux bonnes mœurs démocratiques !

Nous ne connaissons certes pas la mansuétude médiatique dont bénéficient les gens de gauche. Nous n'avons pas la satisfaction de voir nos opinions relayées dans les journaux à grands tirages. Nous n'entendons pas nos chefs s'exprimer régulièrement à la radio ou sur les chaînes de télévision. Nous sommes insultés, vilipendés, traînés dans la boue à longueur d'années par ceux qui monopolisent tous les moyens d'expression. Nous ne disposons pas de l'argent du grand capital, comme nos ennemis politiques de tous bords. Rappelons que le journal communiste L'Humanité vient d'être renfloué à coups de millions de francs par TF1, le trust Hachette et la Caisse d'épargne.

Nos camarades d'extrême gauche ultra révolutionnaires et anti-Système, tout pénétrés de justice qu'ils sont, et toujours enclins à venir en aide aux plus faibles et aux vilains canards, devraient être un peu plus sympas avec nous. Nous pourrions unir nos forces et faire bouler

dans le fossé la société libérale avancée que nous exécutons également. Mais non. Au lieu de cela, nos camarades " anti-mondialistes " militants refusent de nous adresser la parole et ne pensent qu'à nous étripier, obéissant scrupuleusement, d'une manière toute pavlovienne, aux mots d'ordre du Système : vigilance contre l'extrême droite, cordon sanitaire autour de la bête immonde. Elle n'est pourtant pas bien farouche, cette pauvre petite bête, en face des oligarchies financières qui dirigent la planète. Elle a l'air bien frêle, à côté des dinosaures de la finance et des médias qui régissent nos vies et manipulent nos âmes.

Mais le camarade, avec sa merde rouge devant les yeux (Marx, Lénine, Trotski, Mandel...), il ne voit que dalle. Rien. Dans sa cervelle de tricératops, c'est le néant. Un fasciste, c'est un fasciste et y a pas à discuter avec lui. Faut juste l'éliminer. Pour lui, patronat, bourgeoisie et haute finance représentent la quintessence du fascisme.

Le monopole de la souffrance

Pour tout vous dire, l'exploitation capitaliste n'est pas vraiment notre tasse de thé. Il nous paraît toujours insupportable qu'un petit Vietnamien de 12 ans travaille dix heures par jour dans une usine de confection de chaussures de sport pour un salaire dérisoire, vingt ou trente fois moindre que des salaires versés pour le même travail dans un pays européen. La recherche du profit ne dispose pas en son sein de mécanisme d'autorégulation. Les entreprises multinationales gênées aux entournures par la législation sociale et fiscale des pays occidentaux délocalisent leurs usines dans les pays où la main d'œuvre est bon marché. Rien là que de très logique, si l'on raisonne dans le cadre d'une planète unifiée, globalisée, où les frontières apparaissent comme un obstacle au bien-être et au progrès des bipèdes sur la terre.

Cette exploitation ignoble, les Européens eux aussi l'ont connu au XIXe siècle, quand des enfants de 7 ans travaillaient de cinq heures du matin à huit heures du soir dans des filatures de laine ou dans des mines de charbon. Et des millions d'entre eux vivent toujours dans une misère effroyable aux quatre coins de l'Europe. Misère matérielle, mais aussi misère morale et spirituelle. L'exploitation capitaliste reste la même, à deux siècles d'intervalle et à plusieurs milliers de kilomètres de distance. La souffrance n'est pas le monopole des pays du Tiers-Monde, comme les militants anti-mondialistes ont tendance à le croire. Bien sûr, le niveau de vie est incomparablement plus élevé aujourd'hui en Occident qu'au Bangladesh, mais il faut bien garder à l'esprit que le PNB par habitant n'est qu'une valeur économique.

La qualité de vie et le " degré de bonheur " des êtres humains ne se lisent pas dans les statistiques de la Banque mondiale. Les Américains, avec un revenu de 36 000 dollars par habitant et par an, ne sont pas forcément 36 fois plus heureux que les Gabonais. Nos camarades d'extrême gauche raisonnent en matérialistes, à l'instar des gens qu'ils prétendent combattre.

On souffre aussi en France, par centaines de milliers, dans nos grandes villes et ailleurs. Combien, parmi nos concitoyens, ne peuvent acheter de viande à leurs enfants ? Combien sont menacés d'être expulsés de leur taudis ? Combien sont au chômage et vivent dans la précarité ? Combien subissent, dans leur banlieue merdique, les menaces et les agressions des jeunes immigrés qui ont pris possession des rues et des cages d'escaliers. Oui, bien sûr, les immigrés souffrent énormément du racisme... On connaît la musique.

Rappelons tout de même quelques chiffres : 29 actes racistes recensés en France en l'an 2000, sur 3,5 millions de crimes et délits déclarés (en fait 17 millions). Parmi ceux-ci, combien de milliers d'agressions commises par des étrangers sur des Français de souche ? Combien de grand-mères agressées ? Combien de voitures de prolos brûlées dans les cités ? Combien de viols collectifs de jeunes filles blanches ? Combien d'actes de rackets à la sortie des lycées commis par des bandes ethniques ?

Les Français souffrent eux aussi ; et si notre camarade trotskiste avait un petit moment à leur consacrer, il pourrait rapidement se rendre compte que la misère, la solitude et le chagrin touchent bon nombre de ses compatriotes tout autant que les pauvres hères des autres continents.

Une volonté de destruction

Mais le camarade en question ignore ce qu'est un " compatriote ". C'est qu'il a l'amour de l'Humanité tout entière. Ses frères sont les " prolétaires de tous les pays ", mais surtout ceux des autres pays, pas les Français de souche ou les Européens. Depuis trop longtemps, il fait la confusion entre l'exploitation capitaliste et ce qu'il considère être " la domination de l'homme blanc ".

C'est ainsi que cet abruti s'imagine affaiblir le capitalisme en soutenant inconditionnellement l'immigration dans nos pays, alors qu'il est parfaitement évident que l'immigration, clandestine ou pas, tire les salaires vers le bas et profite directement au patronat. La haine de la race blanche est plus forte que la défense du prolétariat. Il n'est qu'à lire une brochure quelconque de ces "anti-mondialistes" pour se rendre compte immédiatement qu'ils se sentent beaucoup plus concernés par le sort des masses du Tiers-Monde que par les difficultés éprouvées par les travailleurs européens.

Ils ne raisonnent finalement qu'en mondialistes, partisans qu'ils sont d'un monde sans frontières, où tous les hommes seraient égaux, où les petits Rwandais profiteraient pleinement des richesses de leur pays, construiraient des villes splendides qui illumineraient le soir la forêt équatoriale, innoveraient tous azimuts et se lanceraient dans des start-up et les nouvelles technologies.

On peut lire ce mois-ci dans le journal Courrier International : " Si les pays développés se souciaient véritablement du sort des pauvres, ils supprimeraient immédiatement tous les obstacles aux migrations. Non seulement cela permettrait à de nombreux pauvres de vivre mieux, mais cela obligerait également les firmes multinationales, en Indonésie et ailleurs, à améliorer les conditions de travail et les salaires, de crainte que trop de travailleurs ne quittent le pays. "

L'ouverture de toutes les frontières aux migrants des quatre coins de la planète, sous couvert de lutte contre le capitalisme et la mondialisation ! Il y a donc lieu de se réjouir de la situation actuelle, puisqu'en quelques décennies, les Français des grandes agglomérations sont en train de devenir minoritaires sur leur propre sol. En attendant la submersion complète de la civilisation européenne qu'ils vomissent et qu'ils confondent toujours avec le capital international, nos " anti-mondialistes " militent pour l'abolition de la dette du Tiers-Monde : 25 milliards par ci, 40 milliards par là. Et qui paye ? Vous l'avez deviné : c'est ce sale con de Français raciste.

L'amour de l'humanité... et de toute la galaxie

Impossible aujourd'hui de réclamer quelque mesure de bon sens sans qu'une bonne âme brandisse sous notre nez le respect des droits de l'homme, la tolérance, l'égalité et tout le bataclan. Il est tout de même paradoxal que nos amis les trotskistes, qui sont censés raisonner en terme de communautés, reprennent à leur compte une partie de l'arsenal idéologique de l'individualisme bourgeois.

Joseph de Maistre disait qu'il n'avait jamais rencontré l' " Homme ", mais qu'il avait eu l'occasion, en revanche, de voir des Allemands, des Français, des Italiens et des Russes. C'est une formule un peu lapidaire pour signifier que l'être humain n'existe finalement que dans le cadre d'une communauté. A sa naissance, il est avant tout un héritier : il ne choisit pas la

langue qu'il parlera, il ne choisit pas sa religion, il ne choisit pas sa famille ni le peuple qu'il va être amener à défendre... ou à trahir.

Le gauchiste boutonneux qui se cabre contre cet état de fait au nom de la liberté se coupe volontairement du passé et de tout ce qui pouvait lui donner le sentiment de sécurité indispensable à la vie, le sentiment d'appartenance à une communauté restreinte. Il essaye ensuite de combler ce trou béant au fond de lui-même par l'amour de l'Humanité toute entière, et de préférence de ses représentants les plus lointains et les plus exotiques. Il peut alors continuer à mépriser et à ignorer sa famille naturelle et sa communauté d'origine, ce qui ne lui donne pas pour autant cette quiétude, ce calme souverain qui caractérisent les gens bien nés, évoluant dans leur milieu naturel et dans le respect des vieilles traditions. N'importe quel paysan du monde nous paraît infiniment plus digne que ces excités occidentaux qui ont de l'égalité et de la tolérance plein la gueule mais qui sont incapables de saisir le sens de l'univers et la marche paisible des hommes sur cette terre.

C'est la diversité du monde qui nous importe, parce qu'elle est la garantie de sa richesse. Vouloir mélanger les peuples, abolir les frontières et instaurer un gouvernement mondial est le crime que sont en train de perpétrer de concert les mondialistes libéraux, et les soi-disant " anti-mondialistes ". Ces derniers représentent bel et bien, avec leur baluchon de philosophie marxiste ficelé sur leur dos, le dernier élément idéologique qui est en train de miner le monde blanc et de mener l'humanité vers cette désespérante uniformisation planétaire. Nous avons toujours en tête la réflexion pertinente d'un représentant du sommet de Göteborg qui s'exprimait devant les caméras, dans un bureau cossu, alors que les gauchistes hurlaient quelques étages plus bas leur haine des inégalités : " Nous avons pourtant les mêmes préoccupations... Nous avançons sur la même voie...".

Et en effet, le gouvernement mondial auquel aspire tout communiste, le métissage généralisé, la disparition des frontières et le règne du matérialisme sont en train de prendre forme.

Il serait temps, pour les trotskistes de service, de se rendre compte qu'ils jouent le rôle de supplétifs de cette mascarade, qu'ils ne sont finalement que les pitbulls agressifs du mondialisme en marche, au service du Groupe de Bilderberg, du B'Naï B'Rith et de la Trilatérale. Qu'ils n'aient jamais entendu parler de ces organisations, cela ne nous étonne guère.

François Ryssen

A ce sujet, on notera avec intérêt que le groupe de Bilderberg, l'un des deux ou trois principaux groupe d'influence mondialiste, regroupant les quelques centaines des maîtres de l'économie mondiale, s'était réuni cette année en Suède, le 24 mai dernier, deux semaines avant le sommet du G7, sans que les " anti-mondialistes " de service ne se soient mobilisés.

http://www.les-identitaires.com/Jr24/epoque_jr24.htm

Noir désir va se faire cartonner !

François Ryssen

Bertrand Cantat était quelqu'un de généreux, paraît-il ; vraiment quelqu'un de bien, à en croire nos grands hebdomadaires de gauche. L'autopsie du corps de Marie Trintignant révèle pourtant qu'il lui aurait mis un " coup de boule " en lui tenant fermement les poignets, avant de traîner son corps sur le sol. Le nez cassé et les traces de brûlures dues aux frottements l'attestent et démentent formellement sa propre version des faits.

Selon les expertises, il n'aurait pas pris de drogue. Mais celles-ci ont été effectuées un peu tard. De toutes manières, qu'il ait été sous l'emprise de la drogue ou non au moment des faits n'enlève rien à l'ignominie de son crime. La substance chimique aura simplement révélé un côté abject de sa nature.

S'il avait été un citoyen lambda, il aurait été cloué au pilori pour un acte aussi barbare et ignoble. Mais Bertrand Cantat était engagé dans la lutte antifasciste, pour la tolérance et la société plurielle, pour les droits de l'homme, l'égalité et la société sans frontières. Sa haine de la France française — Noir Désir, c'est aussi cela — l'avait conduit à s'engager en première ligne contre le FN entre les deux tours des élections présidentielles. Et c'est bien cet engagement militant, et uniquement cela qui lui vaut aujourd'hui d'être défendu mordicus par nos grandes consciences de gauche. Ecoutez un peu ça :

" Bertrand Cantat est aujourd'hui sur une scène qui n'est pas la sienne. Il n'est pas fait pour le rôle qu'on veut lui attribuer... On aime tout de lui, son regard sur le temps, ses épaules larges comme un horizon, sa poésie en forme d'étoile. " (Le Monde du 18 août 2003).

Si l'amour rend aveugle, l'engagement militant des ultradémocrates le rend un peu aussi, semble-t-il.

Evidemment, s'il avait eu la moindre sympathie pour l'extrême droite, l'immonde individu aurait été traîné dans la boue. On lui aurait craché dessus ; on aurait exhumé son passé sordide et ses relations douteuses. On aurait dégotté deux ou trois " témoins " de son ignominie. Cette affaire aurait prouvé, une fois encore, l'imbécillité de l'extrémisme politique et relancé le débat sur l'interdiction du Front national. De toutes manières, ce n'était pas un " poète ", puisqu'il était d'extrême droite !

On est passé un peu vite aussi sur l'engagement politique de Richard Durn, le tueur écologiste du conseil municipal de Nanterre. Celui-ci était carté à la Ligue des Droits de l'Homme et engagé dans l'assistance humanitaire au Kosovo. A ce compte-là, on peut penser légitimement que Guy George, le tueur en série de l'est parisien militait à la Ligue communiste révolutionnaire (il en avait la gueule) ou que Francis Heaulme était membre du MPPT (lui aussi avait la gueule d'un trotskiste). S'ils avaient été d'extrême droite en tous cas, les journaux s'en seraient fait une fête.

La vérité est qu'un salaud est un salaud, quelles que soient ses opinions politiques. Et Bertrand Cantat, il me semble, est un beau salaud. Il est toujours plus facile de taper sur les plus faibles (Marie Trintignant, le FN, les Français de souche) que de s'en prendre aux multinationales du disque, aux banques et à certaines tribus médiatiques. Bertrand Cantat avait choisi son camp, parce que cela correspondait à ses convictions profondes de petit bourgeois larbinoïde, et probablement aussi parce que cela lui permettait de propulser sa carrière. Sa carrière est terminée aujourd'hui. On peut s'en réjouir ou non. Il est toujours un peu désolant d'emprisonner un artiste et de stériliser les gens qui ont du talent. Mais son

talent, hélas, était au service d'une très mauvaise cause, et par les temps qui courent, alors que nos peuples sont menacés de destruction, notre intérêt nous commande de préférer l'efficacité à l'esthétisme. Adieu Bertrand, donc. On te souhaite simplement une cellule multiethnique pour que tu puisses combler tes désirs.

François Ryssen

31 Août 2003

http://www.voxnr.com/cc/tribune_libre/EpykFkkVEZsDpGYfSN.shtml

Le monde tel qu'il est

Je crois bien que c'était un mois de juin. C'était juste avant les grandes vacances. Les " antimondialistes " avaient décidé de se faire appeler dorénavant " altermondialistes ". Ça sonnait mieux, probablement, et ça donnait une image plus constructive de leur mouvement.

Le changement s'est opéré en deux jours. En deux jours, tous les médias, absolument tous les médias n'ont plus appelé ces zozos que par le terme qu'ils avaient décidé d'adopter. La complaisance du système médiatique avec eux est vraiment confondante. Le moindre mot d'ordre de ces agités est relayé sur toutes les ondes ; le moindre pet de José Bovin fait un grand boum retentissant dans les cales du navire ! Cinq cents crétins qui manifestent, et FR3 nous balance un reportage de six minutes ; une brochette de huit étudiants – huit ! – déploient une banderole pour protester contre une réunion du médèfe dans les locaux d'HEC, et toutes les caméras, tous les projecteurs se braquent sur ces petits cons qui jouent à la révolution avant de se retrouver le soir dans les clubs chics du côté de l'avenue Niel.

On se marre bien. On se fend la gueule. On se demande aussi comment un militant révolutionnaire digne de ce nom peut bien se retrouver dans des mouvements politiques aussi caressés, dorlotés, choyés par un système qu'ils prétendent vouloir abattre. Tout cela est guignolesque. L'aveuglement de nos soi-disant adversaires politiques est absolument stupéfiant. Qu'un bon gros bourgeois soit effrayé par les formidables bruits de bottes qu'il y a dans nos têtes, cela peut se comprendre ! Mais qu'un jeune Français révolté contre la société matérialiste puisse se complaire dans les partis d'ultragauche hypermédiatisés et hypraconformistes, cela nous... comment dire... les bras nous en tombent !

Ça fait des années que nous demandons poliment à tous ces journalistes aux cheveux gras de nous appeler par notre nom : " s'il vous plaît, nous ne sommes pas d' " extrême-droite ". Pourriez-vous nous appeler simplement " nationalistes ", comme vous le faites si bien pour les Corses ou les Sri-Lankais. Ou mieux encore : " alterdémocrates ". Soyez sympas, quoi ! "

Mais non. Rien à faire. Nous resterons toujours les méchants fachos, " vigile de profession " (toi, je te retiens ! – je parle tout seul, je me comprends...), le rebut de la société, les " inintégrables ", les " unter-citoyens ", les vilains canards de la démocratie. On peut bien parvenir à intégrer des Français d'origine africaine, avec quelques dizaines de milliards d'euros chaque années ; mais il est maintenant avéré qu'il est parfaitement impossible d'intégrer un individu d' " extrême-droite " dans un salon mondain du septième arrondissement. Et d'ailleurs, on ne débloquent pas un centime pour cela ! Pas un shekel pour les nazis ! Voilà comment qu'on est considérés, nous les fachos, dans notre propre pays. Drieu Saint-Nazaire disait qu'être nationaliste en France, c'était " vivre crucifié ". Il n'avait pas tort. Notre pays est devenu un véritable cloaque, un marécage nauséabond dans lequel se prélassent nos dirigeants et nos élites, avec la plus tranquille insouciance. Au milieu de cette eau noirâtre, il y a Raffarin qui fait la planche. Cette grosse barrique à tête de Turc communiste va boire la tasse ; c'est forcé.

Je tombe encore ce matin sur une photo de l'équipe de France de foute en première page du " Parisien " : ils viennent de battre les Slovénes (victoire !) ; à côté de celle-ci, " nos " basketteurs en pleine action contre les Russes ; dans un autre magazine télévisé, je mire les trente-sept ravissantes gonzesses qui concourent pour le titre de miss Europe. A chaque fois, les Français n'ont pas besoin de maillots pour être repérables parmi les Européens. On dit " les bleus ", " les bleus ". On devrait dire " les noirs ". C'est ça la vérité. Si l'on veut à tout prix rafler des médailles, il faut le dire. A ce moment-là, on peut se servir de la carte d'identité française comme on se sert de faux lapins pour faire courir les lévriers autour d'un champ de

course ! Mais arrêtons là ces odieuses considérations, car sans Makélélé, que serait la France aujourd'hui, hein ?

Et puis il y a Guillaume Depardieu. Le pauvre s'est fait tronçonné la jambe comme un grognard après la bataille d'Essling. On l'aimait bien dans " Tous les matins du monde ", disciple en viole de gambe de Monsieur de Sainte-Colombe. Il faut voir ce film magnifique, qui remue un peu plus les tripes que Terminator III. Mais Guillaume a fait des siennes cet été. C'est un jeune homme turbulent qui n'hésite pas à sortir un flingue et à tirer en l'air dans la nuit de Deauville pour se débarrasser des importuns. Daniel " B. " (on t'a reconnu, va !) en est quitte pour une bonne frayeur, mais il porte plainte, et à juste raison. Le procureur a tout de même requis hier un an de prison avec sursis contre Guillaume Depardieu, un suivi psychologique et la confiscation des pistolets et de l'arbalète trouvés à son domicile. Ce n'est pas parce que l'on est riche et célèbre que l'on doit tout se permettre.

On va finir par Bertrand Cantat : " Salut Bertrand ! Tu vas bien ? ".

La famille Cantat a osé organiser cette semaine une fête de soutien à Vilnius pour son petit chéri emprisonné. Ces gens-là ont vraiment perdu tout sens de la pudeur. La moindre famille de prolétaire français se comporte plus dignement que ces humanistes imprégnés de cocaïne. Même les membres du groupe se sont désolidarisés devant pareille indécence. Ce qui prouve tout de même que tous les gauchistes ne sont pas complètement crétins. Ceux-là, il faudra les empailler. Humainement, avec un grand H.

François Ryssen

14 septembre 2003

page imprimée de voxnr.com :: le site des résistants au nouvel ordre mondial

http://www.voxnr.com/cc/tribune_libre/EpyFVFIFVFJVohqjrr.shtml

C'est possible !

Je lis dans un "grand quotidien du soir" daté du 17 septembre (une grande date de l'histoire de France pour les connaisseurs) une nouvelle à peine croyable : le gouvernement vient d'ordonner l'expulsion de 80 000 "sans-papiers", et le plus incroyable est que ceux-ci s'exécutent immédiatement : ils se dirigent eux-mêmes vers la frontière, sans que les flics ne portent leurs bagages, sans assistantes sociales, et sans chèque de dédommagement.

Bien entendu, vous l'aurez compris⁽¹⁾, ce n'est pas en France qu'une telle mesure est prise, mais en Afrique, et plus précisément à Djibouti, où effectivement, la grande majorité des "sans-tickets" est en train de fuir le pays. Ils sont plus de 80 000 fraudeurs sur les routes, paraît-il, par crainte des rafles et des exactions de la part de la police. Ces immigrés, en majorité Ethiopiens et Somaliens, représentaient près de 15 % de la population du pays. Il faut dire que Djibouti fait figure d'Eldorado dans la région, grâce à la rente octroyée par la France pour prix de sa base militaire. Là encore, l'argent des Français sert à aider les défavorisés de la planète. La France est grande, la France est bonne, la France est généreuse... et les Français sont maintenant endettés à hauteur de 71 000 euros francs par actif. On ne vous parle pas des intérêts de la dette. Grâce à la réserve inépuisable de petits Africains malheureux, donc, les financiers internationaux peuvent se faire des c... en diamant sur le dos de ces abrutis de Français, avec la bénédiction de toutes les ONG et du lobby humanitaro-trotskiste.

En tout cas, la preuve est faite une fois de plus qu'il est possible d'expulser les "sans-tickets", et ce quel que soit leur nombre. Il suffit simplement de s'en donner les moyens. C'est une simple question de police et de volonté politique. Les Africains comprennent très bien ce langage et appliquent eux-mêmes régulièrement ce type de solution quand bon leur semble, pour le plus grand bien-être de leurs concitoyens. Je suis sûr qu'ils nous remercieraient.

En 1958, la **Côte-d'Ivoire** expulse 10 000 Dahoméens (Béninois) en deux temps trois mouvements.

En 1969, le **Ghana** expulse un million d'étrangers, sous les clameurs joyeuses de la population locale.

En 1983, le **Nigeria** fait décamper dare-dare un million et demi d'indésirables même pas rasés.

En 1985, le Nigeria, encore, met à la porte 700 000 Ghanéens après les avoir dûment sermonnés.

En 1993, l'**Afrique du Sud** invite poliment mais fermement 80 000 Mozambicains à prendre le large. En 1994, l'Afrique du Sud se débarrasse de 90 000 fauteurs de troubles.

En 1995, le **Gabon** vire à grands coups de pompes 55 000 voyous de banlieue.

En 1996, le **Sénégal** fiche dehors des milliers de Guinéens reconnaissants.

La même année, le Gabon se débarrasse de 80 000 relous et la **Libye** de 330 000.

Le colonel Kadhafi considérait qu'ils représentaient une menace pour la sécurité intérieure, accusant même une partie d'entre eux de propager le sida.

En 1998, l'**Éthiopie** éjecte 50 000 Erythréens à la plus grande joie de la population.

La liste n'est évidemment pas exhaustive.

Voilà ce qu'à peu près, messieurs, vous auriez fait, si vous aviez un peu de lettres et d'esprit. Mais d'esprit national, vous n'en eûtes jamais un atome, et de lettres, vous n'avez que les huit qui forment le mot : traîtres !

Ce que peuvent faire ces pays-là avec leurs faibles moyens, la France peut évidemment le réaliser avec bonheur à une échelle bien plus vaste. Il serait même possible, si l'on y songe, de pousser dehors par la même occasion, une petite partie de la population française de souche, convaincue avec brio, par le bon professeur Alberg Jakar, de ses origines africaines. Techniquement, c'est possible !

Bien sûr, on peut penser avec Rita Süßmuth, responsable d'une commission en Allemagne, que « *l'immigration est un enrichissement* », ou avec Steven Choukroun, en charge du pôle développement d'une importante ONG, que « *sans les immigrés, la France serait un pays du Tiers-Monde* », ou encore avec Lionel Stoléro que « *l'immigration est une chance pour la France* ». Mais ces brillants penseurs seraient peut-être bien inspirés de jouer ce rôle de conseillers influents auprès des dirigeants de l'Israël, par exemple, pays si cher à leur coeur de vrais démocrates.

Tout le problème est que nous sommes dirigés par une petite clique de mondialistes qui ont déjà planifié l'édification de la société métisse et l'instauration du gouvernement mondial. Leurs opposants "altermondialistes" ont curieusement le même projet ! Ils désirent simplement, dans leurs rêves d'illuminés, que les grandes banques et les multinationales soient autogérés par les travailleurs ! En attendant, ils font un bon travail de destruction des identités nationales européennes. Un « *sacré bon travail* » comme dirait le général Schwarzkopf.

Les uns et les autres sont imprégnés, imbibés par cette idéologie des droits de l'homme, qui s'avère être la meilleure arme de guerre, le meilleur instrument de dissolution des peuples ethniquement homogènes.

François Ryssen

(1) Nos lecteurs l'ont d'autant mieux compris que cette nouvelle figurait également dans le n° 302 d'un petit décadaire catholique, dont nous conseillons vivement la lecture à notre excellent chroniqueur.

[Le Libre Journal de la France Courtoise](http://www.francecourtoise.info/03/303/page.php?id=19pdv) - n° 303 du 8 octobre 2003 - p. 19
<http://www.francecourtoise.info/03/303/page.php?id=19pdv>

La Chute De La République Française

(Première moitié du XXIe siècle)

On savait que l'école de Jules Ferry, laïque, publique et obligatoire, avait été instaurée par la franc maçonnerie pour former de bons petits républicains dociles et amoureuxment démocrates. L'éducation nationale aujourd'hui joue évidemment ce même rôle de « sensibilisation » des esprits à l' « égalité » des hommes, la « tolérance », l'amour de l' « Humanité » et à toute la quincaillerie démocratique. Les manuels d'éducation civique de collège sont prodigieusement éloquents à ce sujet. L'idéologie égalitaire a considérablement progressé dans les manuels d'histoire ces dernières années. Pour ne prendre qu'un exemple, les livres de cinquième de l'année 2001 ne mentionnent plus la bataille de Poitiers de 732 que de la manière la plus brève, sans document et sans carte à l'appui (Belin, Nathan), ou bien ne la mentionnent plus du tout (Hachette, Magnard). Les dernières traces de la lutte de nos ancêtres européens contre l' envahisseur musulman, pour préserver notre liberté auront d'ici peu complètement disparu.

Cependant, tous les manuels n'ont pas encore été totalement expurgés des scories « réactionnaire ». Certains livres de classe de première comportent encore anormalement des documents que l'on pourrait qualifier de gênants, d' irritants, pour la matrice. Nous n'avons évidemment pas la place ici de traiter un sujet qui mériterait une analyse beaucoup plus fine et détaillée. Pour faire court et politiquement correct, disons qu'il nous paraît inadmissible que l'on puisse encore trouver dans certains manuels des documents révélateurs signés de Drumont ou de Maurras, des dessins antisémites de Je Suis Partout ou de l'Action française. Il est à proprement parlé scandaleux de trouver des documents qui révèlent la judaïté de Stavisky dans des manuels de 1993 ou de 1997. Comme si cette judaïté de l' escroc pourrait expliquer l'antisémitisme des Ligues nationalistes des années trente ! D'autres encore nous révèlent la part des Juifs dans le gouvernement de Léon Blum ! ! ! (Hachette STT 1997). Gageons que ce genre d' informations sera supprimé des prochaines éditions.

Je tombe au hasard sur cette analyse de la fin de la République romaine, dans le manuel d'histoire Hachette de 1970 pour les classes de sixième. Ecoutez un peu ces extraits :

« Enrichis par le pillage de leurs conquêtes, les Romains abandonnent la vie simple qu'ils avaient menée jusque-là pour adopter, avec une véritable frénésie, le luxe dont les guerres, en Grèce et en Orient surtout, leur ont révélé l'existence. La sobriété des repas de jadis est bien oubliée. Le Romain devient volontiers un effréné glouton. La corruption électorale devient générale, et l'on obéit plus aux lois.

« L'affaiblissement des vertus traditionnelles : La passion de s'enrichir par tous les moyens entraîne la corruption des mœurs, le mépris pour l'honnêteté, considérée comme vulgaire, la perte des vertus civiques. Des scandales éclatent, le plus souvent impunis : généraux vendant des congés à leurs soldats, candidats achetant les suffrages de leurs concitoyens, sénateurs escroquant le Trésor public, lui-même alimenté par le pillage des provinces.

« Les antiques vertus familiales ne résistent pas à cette déchéance des mœurs : le respect des enfants pour les parents s'affaiblit ; le divorce devient à la mode, pour les motifs les plus futiles et, pour ne pas risquer de réduire leur train de vie en élevant une famille nombreuse, beaucoup de Romains renoncent à avoir des enfants, ou n'en ont qu'un ou deux. La vitalité romaine commence à baisser, d'abord dans les milieux les plus riches.

« Le bouleversement religieux : Certains penseurs grecs influencent des hommes cultivés qui en arrivent à se détacher de toute religion. Enfin, les religions orientales rencontrent un immense succès.

« Les distractions se multiplient, organisées par le Sénat et les édiles. Des milliers d'hommes mènent cette existence dégradante. Et parmi eux, on trouve beaucoup d'esclaves affranchis.

« A ceux qui l'interrompaient un jour au Forum, Scipion Emilien, le vainqueur de Carthage, répondit : « Silence, vous qui n'êtes pas les fils de l'Italie. Ceux que j'ai amenés ici enchaînés ne m'effrayeront point parce qu'aujourd'hui on leur a ôté leurs fers ! »

Voilà une analyse d'autant plus pertinente que la suite offre une issue salutaire avec la fondation de l'Empire romain par Auguste : « A l'intérieur, Auguste fait régner partout l'ordre et la prospérité. Auguste tente aussi de faire revivre les vertus qui avaient fait jadis la force de la république romaine : la piété envers les dieux, l'amour pour la patrie, la forte organisation de la famille. »

Voilà un contenu riche d'enseignements ! Les similitudes avec la misérable époque que nous vivons aujourd'hui sont assez frappantes, n'est-ce pas ? Et les conclusions que peuvent en tirer les élèves ne peuvent qu'aller dans le bon sens, pas vrai ? Mais nul doute qu'un professeur qui proposerait aujourd'hui de tels exemples s'exposerait rapidement à des sanctions : des lettres de parents d'élèves consciencieusement républicains, une inspection inquisitrice, des tracasseries diverses. Peut-être même serait-il purement et simplement viré ? D'ailleurs, il a été viré !

François Ryssen

26 juin 2002

page imprimée de voxnr.com :: le site des résistants au nouvel ordre mondial

http://www.voxnr.com/cc/tribune_libre/EpkVEEFppAogfuzNLc.shtml

Sionisme, base-ball et extrême-gauche

Dans l'esprit de beaucoup de nos compatriotes, le peuple juif est d'abord le peuple martyr de l'histoire, celui contre qui le sort s'acharne inexorablement, de l'Egypte ancienne à Auschwitz, en passant par l'inquisition et les pogroms. C'est là une théorie parmi d'autres, une version des faits – la plus médiatisée – que tout le monde ne partage pas. Certains prétendent au contraire que les Juifs sont un peuple cruel et persécuteur, et que leur histoire est jalonnée de méfaits, de massacres, de guerres qu'ils ont suscités entre les peuples à la faveur de leur or et de l'influence qu'ils avaient acquise auprès des princes qui les avaient accueillis : et de citer la conquête du pays de Canaan par Josué, le massacre des Perses à l'époque d'Assuérus, leur rôle pendant les invasions sarrazines, leur influences auprès du Grand Turc dans la guerre qu'il mena contre l'Europe, leur bellicisme effréné en 14-18 et surtout en 1940, 1990 et 2003, etc, etc.

La politique actuelle d'Israël ne semble pourtant pas aliéner le capital de sympathie que les Juifs ont acquis après la seconde guerre mondiale dans l'opinion publique française. On a le sentiment que les Juifs israéliens finalement, seraient fondamentalement différents des Juifs de France, et que seul le gouvernement israélien serait responsable de ce qui peut être commis là-bas. C'est ignorer le fait que la grande majorité de la communauté juive de France soutient Israël. La vérité est que les Juifs sont des hommes comme les autres et qu'ils ne sont pas exempts des tares qu'ils ont trop l'habitude de prêter aux autres peuples, et tout spécialement à ceux qui les ont accueillis sur leur sol.

Le procès d'Alexandre Attali est assez révélateur à cet égard. Ce jeune extrémiste juif était jugé le 30 septembre dernier devant la 17e chambre correctionnelle de Paris. Il était le responsable du site internet amisraelhai.org, consacré à la défense inconditionnelle de l'Israël et à la chasse aux opposants à la politique impérialiste de l'Etat hébreu. Outre les propos les plus racistes et orduriers à l'égard des Palestiniens, on lui reproche d'avoir publié une liste de 43 personnalités accusées d'avoir signé un appel au boycott des produits israéliens. Les lecteurs et sympathisants du site étaient tout simplement invités à leur régler leur compte de la manière la plus directe : physiquement, et sans préavis. Ecoutez un peu cela :

" Un crachat ou même un bon coup de batte de base-ball dans la mâchoire contribuera peut-être à remettre en place leur esprit tordu ". (Le Monde du 2 octobre 2003).

Si la plupart des personnes visées étaient des israéliens trop tièdes au goût de ces ultras, il n'en demeure pas moins que les écrits que l'on pouvait trouver sur ce site révélaient certaines dispositions que nos concitoyens n'ont pas l'habitude d'accorder aux Juifs : la violence, le racisme à l'état brut, la délation, travers réservés aux simples goys depuis des décennies par le système médiatique.

Dans le même registre du travestissement de la réalité, on peut voir dans le film " La Vérité si je mens 2 " des salauds qui escroquent sans scrupules et acculent à la ruine un pauvre petit fournisseur du Sentier. Ces salauds sont les acheteurs des hypermarchés, de vulgaires goys aux yeux bleus qui seront de toute manière punis à la fin. Il n'est pas tout à fait certain que ce scénario corresponde à la réalité. Nous ne prétendons pas que cela ne peut être : nous disons simplement que le rôle de salaud est trop souvent, pour ne pas dire exclusivement réservé aux goys de race blanche, et qu'ils serait bon quelque fois de voir aussi dans les fictions des Juifs escrocs, impérialistes ou fauteurs de guerre, ainsi que des noirs tueurs en séries ou des maghrébins violeurs de petites vieilles, l'histoire de rétablir un peu l'équilibre. Mais là, je crois qu'il faudra attendre la nouvelle ère.

Il n'est pas non plus certain que la délation fût l'apanage des Français de souche pendant l'occupation. Je crois même savoir que radio Londres diffusait des listes d'ennemis farouches à abattre pendant la guerre : le crémier du coin, le médecin de campagne, le notaire, le cheminot, qui avaient le tort de ne pas trop aimer l'hypocrisie des Anglo-américains (voir certains discours de Philippe Henriot).

Décidément, les extrémistes juifs ne changent pas leurs méthodes. J'avais assisté en 1991 à une réunion de soutien à la Palestine, organisée par la Ligue communiste révolutionnaire à l'université de Créteil. L'orateur avait soudainement été interrompu par l'irruption dans la salle d'une dizaine de jeunes militants sionistes. Je me souviens assez bien de leur dégaine : bombers noir, drapeau américain cousu sur la manche, beaux cheveux noirs, longs et ondulés pour certains. Surtout, ils étaient tous munis d'une batte de base-ball bleue. La couleur, certes, avait moins d'importance que l'impact supposé de l'instrument.

L'un d'entre eux nous avait prévenu que nous avions de la chance : ils étaient venus pour cogner la trentaine de participants. Puis, leur bonté naturelle, j'imagine, les avait fait changer d'avis. Un seul d'entre nous, un jeune militant de la Ligue, avait été pris à partie alors qu'il s'était éloigné de la salle de la réunion. Il en était revenu avec la bouche et le nez ensanglantés. C'était tout de même moins grave que ce qu'avait eu à subir le professeur Faurisson à la même période.

Ce qui m'avait le plus choqué, je crois, était la violence de leurs propos. J'avais engagé une discussion avec l'un d'entre eux. En me parlant du sort qu'il souhait réserver à un de ses ennemis supposé, il m'assura qu'il " lui casserait toutes ses dents ". Il joignait le geste à la parole, en passant les doigts de sa main sur ses dents du haut qu'il découvrait largement. Cette violence verbale, manifestement, ne demandait qu'à être traduite dans les actes.

Tous les Juifs fort heureusement ne sont pas des sauvages de cet acabit. Nous ne sommes pas des antisémites ; nous ne sommes pas des racistes. Nous apprécions bien volontiers les talents de comédiens de Jean-Pierre Bacri, d'Agnès Jaoui ou même de Pierre Arditi, que nous haïssons par ailleurs pour son militantisme échevelé contre ce que nous représentons ; nous pouvons admirer les travaux universitaires de Zeev Sternhell ou de François-Georges Dreyfus, nous applaudissons volontiers tel ou tel musicien interprète, autant que nous aimons le vieux rocksteady jamaïcain, la soul des années 60 ou la musique de Bob Dylan, par exemple. Ce que nous déplorons, c'est qu'un artiste se serve de sa notoriété pour nous faire des leçons de morale, à nous, les Français de souche, qui subissons leurs remontrances à longueur d'années sur la nécessaire tolérance face à l'arrivée sur notre sol de millions d'allogènes. A cet égard, nous souhaiterions simplement que les Juifs talentueux se consacrent davantage à leurs œuvres et un peu moins à cette propagande antinationale que trop d'entre eux se plaisent à diffuser subrepticement dans la culture et la politique françaises.

Les sionistes militants que nous avons rencontrés se situaient à un autre niveau du développement humain, mais ils représentaient une idée qui était pourtant agréée par bien des personnalités plus respectables. Ce n'est que quelques années plus tard que nous avons compris la véritable nature du sionisme. A force d'entendre toutes ces ignominies au sujet de l'extrême droite, il avait bien fallu aller vérifier tout cela à la source : cette démarche me paraissait finalement indispensable pour connaître la " bête ". Je franchis le pas et achetai une première fois le journal Présent, qui ne m'avait guère inspiré. Puis, j'achetai National Hebdo, toujours en baissant la tête afin de ne pas être reconnu. Le Système nous avaient tellement bien dressés à haïr l'extrême droite, que toute discussion avec un de ces représentants, toute lecture d'un seul livre, d'un seul papier supposé en être était resté une démarche inimaginable pendant longtemps.

Le journal était alors dirigé par Roland Gaucher. J'y découvrais des informations stupéfiantes concernant les grandes organisations mondialistes (forum de Davos, groupe de Bilderberg, Trilatérale), la nature des dirigeants occidentaux et leur accointance certaine et avérée avec les puissances obscures. Tout cela ne me semblait pas relever d'un " délire " supposé, puisque les preuves et les aveux étaient là, dûment référencés. Ce que j'ai appris depuis lors dans cette presse dite " extrémiste ", je ne l'avais vraiment lu nulle part ailleurs.

En poursuivant ces recherches, je m'imprégnais peu à peu de l'idée nationaliste, de ce gigantesque combat à mort entre les petites nations et la pieuvre mondiale occidentale. La lutte des classes évidemment n'avait plus sa place dans ce nouvel ordre mental qui prenait corps. Dans un premier temps, j'ai donc vraiment eu le sentiment de passer du côté patronal ! Ce qui était un peu gênant tout de même au niveau de l'encolure. On m'avait tellement répété que le fascisme était " le chien de garde du grand capital " que je ne pouvais concevoir autre chose que cela. Je n'avais pas encore les outils intellectuels pour me départir de cette idée.

Le tiraillement a donc été assez douloureux. J'essayais de concilier mon attachement au petit peuple ouvrier et paysan d'où je suis issu, avec l'idée de défense du peuple, au sens national, ethnique, culturel et spirituel. Il ne m'a pas fallu bien longtemps, finalement, pour découvrir que ladite extrême-droite n'avait non seulement pas grand chose à voir avec la défense du " Grand Capital ", mais que c'était bien au contraire le principal mouvement s'opposant à l'ignominie de la société libérale ; qu'il existait à l'intérieur de cette mouvance un courant " national-révolutionnaire " qui comblait mes attentes ; que c'était bel et bien ces idées qui effrayaient le plus la bourgeoisie, et non les contorsions idéologiques des marxistes et des libertaires dans la société du XXI^e siècle, qui aspiraient eux aussi à l'établissement d'un monde sans frontières. J'avais donc fait le bon choix ! Sept ou huit mois plus tard, le temps que tout cela se décante, j'adhérai au Front National.

Evidemment, je me suis retrouvé un beau jour nez à nez avec d'anciens camarades, lors d'un tractage dans le hall d'entrée de la Sorbonne. Je suis allé serrer la main aux trois libertaires ébahis avec qui je militais encore l'année précédente, tandis que le grand con de la Ligue me prenait à partie, m'accusant avec dégoût de la pire trahison. Je n'avais pourtant pas l'impression d'avoir trahi qui que ce soit : " Je suis toujours communiste... mais national ! ". C'est l'extrême-gauche qui m'avait trahi, en vérité. Après tout ce que j'avais appris, après tout ce qu'on m'avait caché, j'en avais la certitude absolue, et je suis toujours animé par cette conviction que l'extrême-gauche, le marxisme, le courant écolo-libertaire sont la soupape de sécurité de la société libérale et marchande. Sans eux, la révolte légitime contre cet ordre marchand se cristalliserait toute entière vers la seule véritable force d'opposition au mondialisme que représente le courant national. C'en serait alors fini de cette jolie société libérale avancée.

Les dirigeants de ce monde ne s'y trompent pas en discréditant l'idée nationale de manière extatique autant qu'irrationnelle. Le cordon sanitaire qu'ils ont établi entre l'extrême-gauche et nous leur est vital. Si les tenants de ce pouvoir deviennent frénétique à la moindre tentative de dialogue, hurlent à la mort, trépignent, sanglotent en dénonçant l'odieux " complot rouge-brun ", c'est qu'ils savent bien qu'une conjonction de ces forces serait leur perte irrémédiable. A ce titre, nous ne confondons pas les idéologues et les principaux dirigeants d'extrême-gauche (qu'ils soient ashkénazes, séfarades ou autre importe peu), avec les simples militants qui ne voient rien, qui ne comprennent rien, qui ne soupçonnent rien de la gigantesque manipulation, de ce plan machiavélique dont ils ne sont que les dociles exécutants.

François Ryssen, 12 octobre 2003

http://www.voxnr.com/cc/tribune_libre/EpyVAAkVVFwlnrOtzX.shtml

La marine de guerre israélienne, taïkonautes et muslims : la volonté de rester libres

On a déjà dit que le 17 septembre était une très grande date de l'histoire de France. Le 17 octobre n'est pas mal non plus. Ça date un peu maintenant, mais ce fut une journée mémorable :

" Le combat commence et les gens du Nord s'arrêtent en un clin d'œil, semblables à une muraille, immobiles et serrés l'un contre l'autre. Puissants par la masse de leur corps, par la hauteur de leur taille et par la vigueur du cœur, les Austrasiens frappent du fer la poitrine de leurs ennemis... " Ah la la... C'était le bon temps ; le temps où l'on pouvait se battre librement, sans craindre de s'exposer aux coups des lois et de finir sa vie dans une prison républicaine.

Il en a coulé de l'eau sous les ponts, depuis les Austrasiens jusqu'aux taïkonautes. Oui, c'est ainsi que les Chinois appellent leurs hommes de l'espace. Parce que figurez-vous qu'un petit Chinois vient de faire vingt-trois fois le tour de la terre en deux coups de cuiller à pot, avec un grand sourire au hublot de sa capsule. Il est content, il a réussi son pari. Bon, on ne sait pas trop ce qu'il est allé trafiquer là-haut. Peut-être que le porc sauce aigre-douce a le même goût en apesanteur ? Ce serait donc une grande victoire. On se demande simplement pourquoi chaque pays qui lance un hurluberlu dans l'espace se croit obligé de le baptiser d'un nom nouveau : " cosmonaute " américain, " astronaute " russe, " spatonaute " français, et maintenant " taïkonaute ". Enfin, le principal est qu'il soit content et que les Chinois applaudissent. Le monde multipolaire est donc en train de prendre forme, ce qui n'est pas plus mal.

Ce 17 octobre, donc, le journal Libération lance un crachat glaireux à la face de Mahathir Mohamad, premier ministre de Malaisie qui ouvrait la veille le sommet de l'Organisation de la Conférence islamique. Sous le titre " l'abjection du jour ", le journal subventionné reproduit ces mots, en gros caractères, que l'horrible chef du gouvernement malais aurait osé prononcer, sans demander l'accord de l'Israël ou de l'ONU. Écoutez un peu ça :

" Aujourd'hui, les Juifs dirigent le monde par procuration. Ils obtiennent que les autres se battent et meurent pour eux. " Selon le journal subventionné, Mahathir Mohamad serait " coutumier des diatribes antisémites ".

Quelle abjection, n'est-ce pas ? Quelle outrecuidance ! Comment peut-on lancer de telles accusations en 2003, alors que les Juifs ont déjà subi tant et tant d'affronts, tant et tant de malheurs au cours de leur histoire. Ne les respectera-t-on jamais ? Pourquoi toutes ces persécutions, cet acharnement contre ce pauvre petit peuple qui ne demande qu'à vivre en paix parmi les nations ? La canicule de l'été dernier avait déjà provoqué un profond émoi, une réelle inquiétude dans la communauté, prise d'angoisse par cette soudaine élévation de la température, mais il faut croire que pour les ennemis des Juifs, ce n'était pas suffisant. D'ailleurs, on se demande ce qu'a bien voulu dire ce premier ministre.

Je crois savoir que les antisémites reprochent principalement aux Juifs de vouloir dissoudre les sentiments communautaires et les identités nationales en favorisant l'instauration planétaire de la démocratie multiraciale et de la société marchande par les idées de " tolérance ", de " droits de l'homme ", d' " égalité ", etc. Le gouvernement mondial entre les mains d'un peuple resté ethniquement pur serait le but ultime à atteindre.

Cet antisémitisme est totalement délirant. Et pourtant, il est vrai que toutes les dernières guerres, de 1918 jusqu'aux bombardements de l'Irak en 2003, en passant par 1945 et 1991,

ont effectivement contribué à asseoir la démocratie multiraciale et la société marchande. On ne sait si les Juifs sont réellement derrière tout cela. Le mieux serait de demander des explications aux antisémites. Ça aide, si l'on veut comprendre l'antisémitisme.

Non, je dis cela, parce que ce mardi 14 octobre, la chaîne Arte avait programmé toute la soirée sur " le nouvel antisémitisme ". On aura compris qu'il s'agit de l'antisémitisme maghrébin qui sévit de plus en plus en France. La part réservée à l'antisémitisme d'extrême-droite était effectivement minime, puisque pendant une toute petite minute seulement, on a pu entendre causer à son insu le courageux libraire de la rue Malebranche à Paris, piégé par une caméra cachée.

Ceci dit, les antisémites islamo-maghrébins ne se sont pas exprimés davantage. Non. La parole était donnée à de prestigieux commentateurs, tels que Bernard-Henry Lévy, Dominique Strauss-Kahn, Patrick Klugman, Rony Brauman, Alain Finkielkraut, Daniel Cohn Bendit, William Goldnadel. On a pu voir et entendre aussi Nicolas Sarkozy et François Hollande, lors des journées France-Israël organisées récemment à la porte de Versailles.

Je ne vois aucun inconvénient à ce que l'on donne la parole aux Juifs dans une émission qui serait consacrée au judaïsme, parce que je pense que les Juifs sont les mieux placés pour nous expliquer les richesses et les beautés du judaïsme.

Mais si je veux comprendre l'Islam radical, par exemple, je crois que le mieux est d'aller écouter un islamiste. Et si je veux comprendre le révisionnisme, le mieux est de chercher à se procurer des livres écrits par des historiens révisionnistes. Au lieu de cela, il nous faut constater que ce sont presque exclusivement les Juifs qui s'expriment, que l'émission soit consacrée à l'islam, au révisionnisme, au judaïsme ou à l'antisémitisme. Enfin, comme ce sont des gens cultivés et honnêtes, on gage qu'ils respectent tout de même une certaine neutralité.

Le même numéro de Libération relate les crispations entre SOS Racisme et le Forum Social Européen qui organise le rendez-vous alter-mondialiste à Saint-Denis, du 12 au 15 novembre (" Se faire baiser, mais autrement ").

Le différend va grandissant entre le FSE et SOS. L'association antiraciste a en effet proposé au forum l'organisation d'un séminaire sur l'antisémitisme intitulé " Pourquoi la haine du Juif perdure-t-elle ? ". C'était bien évidemment inacceptable pour Pierre Khalifa (et pour cause), l'un des organisateur du FSE : " Nous avons proposé de changer le titre, parce qu'il pouvait laisser entendre qu'il y a des raisons à l'antisémitisme ". Les dirigeants de SOS Racisme n'ont pas été convaincus à l'heure qu'il est, et il y a donc toujours de l'eau dans le gaz au FSE, c'est le moins que l'on puisse dire. Nous notons simplement que pour Pierre Khalifa, l'antisémitisme égyptien, perse, babylonien, chrétien, musulman, argentin, américain, européen, japonais, etc. relève de la pure paranoïa. Tous des tarés, sauf les Juifs, en quelque sorte. Cette conception est peut-être un peu outrancière, voire franchement insolente, selon l'angle où l'on se place pour considérer la chose.

Dans le même registre, on apprend la mort de Benny Lévy. Ce philosophe, qui fut le secrétaire de Jean-Baptiste Sartre avait été auparavant l'un des fondateurs de la Gauche prolétarienne, un groupuscule maoïste qui défraya la chronique au lendemain de mai 1968. Il en était le " roi secret ", comme le dit si bien Bernard-Henri Lévy (Le Monde du 17 octobre 2003) qui reconnaît au passage que certaines institutions sont dirigées en sous-main par des hommes de l'ombre. Toujours est-il qu'à la fin de la décennie 70, Pierre Victor (c'est le pseudo de Benny Lévy) se met à lire l'œuvre de Levinas, à apprendre l'hébreu, et " commence à comprendre que l'engagement, tel qu'il l'avait pratiqué jusqu'alors, était une impasse ". Pierre Victor redevient alors le petit Benny Lévy qu'il a toujours été, et va fonder

avec Bernard-Henry Machin et Alain Finkielkraut l'Institut d'études lévinassiennes à Jérusalem. Allant de Marx au Sinaï, " il a fini par voir dans le retour aux sources juives la vraie forme de la révolution ". Conservateur pour lui-même, mais révolutionnaire pour les autres, si l'on comprend bien.

Devinette : la marine israélienne lance un sous-marin nouvelle génération. Comment le navire est-il baptisé ? (Vous allez voir, c'est magique : vous allez tomber sur un adjectif de sept lettres.)

François Ryssen

24 octobre 2003

page imprimée de voxnr.com :: le site des résistants au nouvel ordre mondial

http://www.voxnr.com/cc/tribune_libre/EpyyAAZEVAjPtRxZWF.shtml

Nous vivons une époque formidable !

La machine de guerre démocratique

Ils étaient nombreux, une fois de plus, ceux qui, parmi les patriotes français, désiraient ardemment engager notre armée aux côtés de « nos amis américains ».

Ils étaient nombreux, une fois de plus, ces braves patriotes, à frémir au son du tambour de la République, à penser que cette nouvelle guerre des démocraties était une bonne occasion d'aller toucher deux mots à ces musulmans arrogants et de leur montrer la « supériorité de notre civilisation ». Ils étaient nombreux, une fois de plus, ces jobards de l'extrême droite, à agiter leurs petits drapeaux, à palpiter devant leur téléviseur en admirant les exploits des courageux pilotes de l'aviation américaine.

Au premier roulement de tambour

Le peuple est ainsi fait. Il réagit d'abord de manière affective. Il a besoin de déterminer clairement les protagonistes et de définir les « méchants » et les « gentils ». Les méchants doivent être châtiés sévèrement, et les gentils doivent être applaudis. On les embrasse alors à l'occasion du défilé de la victoire, tantôt sur les Champs-Élysées, tantôt sur la cinquième avenue. Pourquoi lui demander davantage ? Son rôle n'est pas de comprendre, mais de jouir et de se sacrifier. Encore faut-il que ce soit pour une bonne cause. Encore faut-il que ce soit dans son propre intérêt.

Nous comprenons fort bien que les électeurs de la droite nationale puissent tomber dans le panneau et applaudir des deux mains aux bombardements sur l'Afghanistan. La vengeance populaire ne connaît pas le discernement, et les rancœurs accumulées contre les musulmans en France interdisent à beaucoup toute sympathie envers leurs coreligionnaires afghans. Cela peut se comprendre aisément.

Une simple stratégie politique

Il y a aussi, pour rester dans la mouvance nationale, ceux qui font semblant de ne pas comprendre les positions de certains dirigeants politiques nationalistes en faveur de l'intervention américaine et qui ont manifestement besoin de quelques explications. Nous leur dirons donc ceci : le jeu démocratique oblige les hommes politiques, quels qu'ils soient, à se placer au niveau des masses, au niveau de ces millions d'individus dont ils briguent les voix. Promettre, rassurer, flatter, est la seule méthode efficace dans pareil système. L'homme qui l'a accepté, par conviction ou par nécessité, doit s'y contraindre sous peine de disparaître du jeu politique. Dans ces conditions, un communiqué public ne reflète pas nécessairement les convictions profondes de ce dirigeant. Un chef de parti ne peut se permettre de dévoiler ouvertement sa pensée si il pense que ses propos risquent d'être incompris de son électorat. Est-ce clair ?

Lors de la guerre du Golfe engagée contre l'Irak en 1990, les positions du Front National contre l'intervention américaine avaient occasionné une chute considérable des ventes de l'hebdomadaire du parti et la perte de nombreux sympathisants. C'est justement ce type d'erreur qu'un parti politique d'avenir ne doit pas renouveler.

De part et d'autre de l'Atlantique

Il nous faut maintenant considérer d'un œil un peu moins complaisant ces militants et cadres nationaux qui soutiennent sincèrement la diplomatie américaine, par fraternité, disent-ils, avec un peuple qui nous est proche. Leur argument essentiel est ici tout entier : les Américains nous sont culturellement plus proches que les Talibans. La belle affaire ! Evidemment, ceci est indiscutable. Nous leur accorderons bien volontiers aussi que la menace islamiste se fait de plus en plus prégnante dans nos vieux pays d'Europe et qu'il importe de toute urgence d'y mettre un terme. Soit.

Nous pouvons néanmoins répondre à ce dernier point : ce n'est pas tant l'islamisme radical qui nous menace, que l'immigration en général, musulmane ou pas, qui tend à nous submerger, et qui est encouragée, planifiée, subventionnée, par les gouvernements qui se succèdent à la tête de nos pays, et par les grandes organisations internationales aux ordres des lobbies mondialistes.

Quant à ce qui concerne la parenté culturelle avec les Etats-Unis, il nous faut bien reconnaître la pertinence de ce constat aujourd'hui, puisque nous leur sommes inféodés politiquement et culturellement. Ce sont les cultures européennes qui traînent dans le sillage de la culture hollywoodienne. Mais les choses n'ont pas toujours été ainsi. En 1795, Talleyrand, futur ministre des Affaires étrangères de Napoléon nous livre ce témoignage : « Dans ce pays-là, l'affaire de tout le monde, sans aucune exception, est d'augmenter sa fortune. Ainsi, l'argent est le seul culte universel. La quantité qu'on en possède est la mesure de toute distinction. » Et encore : « Ne me parlez pas d'un pays où je n'ai trouvé personne qui ne fût prêt à vendre son chien » (Voir la biographie de Talleyrand, de Jean Orieux). Sont-ce là les valeurs sur lesquelles était fondée la culture européenne traditionnelle ? Nous ajoutons aussi, à l'intention des atlantistes, que ce n'est pas au nom de Nietzsche, de Mozart, de Shakespeare ou de Renoir que les démocraties mènent la guerre actuelle, mais au nom de Disney, de Coca, de Marek Halter, d'Elie Wiesel, de Hollywood et de la World Compagny. Bref, tous ce que nous combattons.

Cette guerre n'est pas la nôtre, cette guerre ne peut pas être la nôtre. Nous ne serons jamais les soldats de la démocratie multiculturelle. Est-ce bien compris ? Nous n'irons jamais crever dans les tranchées des Flandres ou dans les sables du désert pour défendre les turpitudes des multinationales et des banques occidentales.

Les erreurs du passé

Il nous paraît important, à cet égard, de revenir sur la tragédie de la Première guerre mondiale. A cette époque, l'Action française mobilisait le gros des troupes nationalistes. La lutte contre le régime, contre la « Gueuse », qui avait été la priorité du combat national, passait soudain au second plan à la veille de la guerre. La haine du « Boche » reprenait le dessus, et c'est en toute bonne conscience que les nationalistes allaient garnir les tranchées et pourrir par centaines de mille dans les trous d'obus, aux côtés de leurs frères d'armes socialistes et républicains. Tout cela pour quel résultat ? La France sortait de la guerre considérablement affaiblie par le plus cruel massacre qu'elle ait jamais connu dans son histoire. Le régime républicain, lui, en sortait renforcé. La disparition tragique d'une partie de la jeunesse française dans cette boucherie, conjuguée avec une natalité vacillante, entraîna un appel massif à l'immigration : Polonais et Italiens s'intégrèrent sans grands problèmes. Mais 1918 fut aussi le point de départ de l'invasion progressive de notre pays par les masses afro-asiatiques. Les Arabes, d'abord : ils sont 37.000 en 1921, 72.000 en 1926, plus de 150.000 en 1935. Les Jaunes, ensuite, Chinois et Indochinois : ils étaient 1200 en 1920 ; ils sont 43.000

en 1926 sur notre territoire. Les Noirs ne sont encore que quelques milliers, mais les mariages mixtes sont déjà suffisamment fréquents pour ne pas faire retourner la tête des badauds.

Sur le plan international, l'Empire russe s'était effondré et laissait place à l'immonde régime soviétique, à ses famines organisées, à ses déportations en masse, à ses goulags glacés. L'Autriche-Hongrie catholique éclatait, pulvérisée par la franc-maçonnerie ; le Reich allemand autoritaire était remplacé par une république du type le plus déliquescents. Au total, les nationalistes français s'étaient bel et bien fait trouer la peau pour des intérêts qui n'étaient pas les leurs, et ce, parce que cette vieille roubiarde de république avait fait vibrer en eux la corde du patriotisme et de la défense sacrée du territoire.

Ils chantent la Marseillaise plus fort que nous

Bientôt, notre pays connaîtrait les joies sans bornes du Front populaire : « Pain, Paix, et Liberté ». Nous accueillerions à bras ouverts ces centaines de milliers de Juifs d'Allemagne et des ghettos d'Europe centrale odieusement persécutés. Tous frénétiquement socialistes ou communistes. Tous poussant à une nouvelle guerre contre l'Allemagne. Où étaient nos intérêts dans ces conditions ? Dans le pacifisme, ou dans le bellicisme ? Et où fallait-il s'engager après la défaite ? Dans la Résistance ou dans la Collaboration ? Les républicains s'étaient-ils gênés en 1870 pour applaudir à la défaite des troupes de Napoléon III ? Et jette-t-on l'opprobre aujourd'hui sur l'Alliance du Nord afghane qui entre dans Kaboul dans les fourgons des Américains ? Sont-ils des « collabos », eux aussi ?

Une fois encore, nombreux furent les nationalistes français en 1940, qui, au nom des trois couleurs, entrèrent dans la Résistance et œuvrèrent au rétablissement de la république. Le résultat est assez joli. Soixante ans plus tard, nous pouvons le regarder sous tous les angles. Et nous ressentons une envie ambivalente : celle de fuir ce pays où nous nous sentons de plus en plus étrangers, ou de prendre le fusil d'assaut pour rétablir nos droits sur cette terre qui nous appartient.

Après toutes ces épreuves, il est vraiment consternant d'entendre encore des gens de notre mouvance se faire les défenseurs des démocraties occidentales. Nous sommes rongés de l'intérieur. Et tant que nous resterons soumis à ce régime étranger, le bon sens nous commande de considérer chaque défaite de notre pays comme une victoire, et chaque victoire comme une défaite. Nous avons trop bien compris que depuis longtemps, mais seulement dans certaines circonstances, nos pires ennemis chantent la Marseillaise plus fort que nous.

Nous sommes dans la matrice

Il s'agit, vous l'avez compris, de prendre une bonne fois pour toute la mesure de l'agression que sont en train de subir les Occidentaux. Nous ne parlons pas, bien entendu, des attentats du 11 septembre, qui, si tragiques qu'ils soient, n'en représentent pas pour autant un événement majeur dans le rapport des forces entre les peuples libres et le mondialisme destructeur des traditions. Cinq mille morts, c'était le bilan d'une petite après-midi dans un coin quelconque de la ligne de front en 1917. Non, nous voulons parler de la formidable agression spirituelle, culturelle et biologique que représente le système politique plouto-démocratique qui domine nos sociétés et qui organise et planifie la dissolution de nos peuples dans la masse afro-asiatique.

C'est par la culpabilisation de l'homme européen d'abord, que se réalise le machiavélique projet de domination mondialiste. Point n'est besoin d'insister sur ce point : esclavage des noirs, massacre des Indiens d'Amérique, camps de concentration, pillage des richesses du

tiers-monde, pollutions multiples, guerre d'Algérie : l'homme blanc est chargé de tous les péchés par un système médiatique parfaitement verrouillé par différents lobbies. La machine marxiste fonctionne ici à tout berzingue. C'est le rôle qui lui est dévolu aujourd'hui par le Système, par la matrice. Bien niché au cœur de la démocratie, le marxisme fait enfin correctement le travail de destruction que l'on attend de lui ; et de manière beaucoup plus efficace que lorsqu'il opérait sous une forme bureaucratique et étatiste. « A bas la guerre raciste et impérialiste ! », peut-on lire dans les journaux communistes. Du beau travail, en vérité.

Le film culte de la génération des années 1990, « Matrix », présentait les « libérateurs » sous l'angle multiracial, tandis que les « oppresseurs » mondialistes, les fameux agents Smith, étaient tous des hommes blancs habillés proprement. L'inversion des rôles était absolue. Tout s'éclaire évidemment si l'on veut bien tenir compte de cette simple évidence : le film a été produit et réalisé par la matrice elle-même. Et une fois encore, le poids de l'ignominie repose tout entier sur les épaules de l'homme blanc.

Le résultat ne s'est pas fait attendre, puisque bon nombre d'Occidentaux aujourd'hui en viennent à souhaiter leur propre disparition en encourageant de toutes leurs forces l'invasion de leurs nations par les allogènes. Dans ces conditions, nous voyons mal comment, par quelle extraordinaire tour de passe-passe, nous nous ferions soudainement les défenseurs de ce système - nous n'osons pas dire : de cette « civilisation » - sous le fallacieux chantage au patriotisme, sous le prétexte bidon d'une agression terroriste contre nos valeurs. Ce ne sont pas nos valeurs.

L'Europe joue et perd

Le sort que viennent de subir les Taliban avait déjà été celui de l'Irak en février 1991. La Lybie, le Vietnam ou l'Allemagne avaient eux aussi subi la rage destructrice des maîtres de New-York, il n'y a pas si longtemps. Il s'agit, à chaque fois, d'écraser par tous les moyens les peuples qui refusent de se soumettre au matérialisme occidental et à la société de consommation. Quand ils peuvent être utiles pour miner et affaiblir le monde européen, en qui elle voit son plus redoutable adversaire, la matrice n'hésite pas à subventionner les mouvements islamistes, à former ses cadres et à intervenir militairement pour les soutenir. Bosniaques, Albanais et Tchétchènes ont ainsi profité pleinement de l'aide du « Grand Satan » américain et de ses estafiers que sont les différents gouvernements européens. Ben Laden lui-même avait été le fidèle serviteur des potentats de New-York et de Jérusalem lorsqu'il menait avec acharnement sa lutte contre le Russe. Mais quand elle juge ces mêmes islamistes trop envahissants ou trop agités, la matrice utilise les troupes de goyim décérébrés, armés jusqu'aux dents, pour aller réduire en bouillie les trublions d'Allah. L'Europe, dans cette histoire, apparaît véritablement comme le dindon de la farce, puisqu'elle est la seule à perdre à chaque fois sur tous les tableaux. Défigurée par la sous-culture américaine, tenue fermement en laisse par la diplomatie anglo-saxonne, minée de l'intérieure par une immigration massive, agressée militairement par l'Islam à sa périphérie, trahie en permanence par ses gouvernements, l'Europe, à l'heure de la monnaie unique, tel un gros pachyderme blessé, semble n'avoir qu'une envie : celle de s'étendre dans la boue et d'attendre la mort.

L'ennemi prioritaire

Nous le répétons encore une fois, pour ceux qui en douteraient encore : Notre pire ennemi est niché à l'intérieur de nos nations. Il a pris les leviers de commandes et nous utilise pour arriver à ses fins, comme il sait utiliser les masses musulmanes en Europe et partout dans le

monde. Dans cette situation schizophrénique, la confrontation avec le monde musulman apparaît véritablement comme une bénédiction, puisqu'elle nous permet de prendre la mesure du danger. Le Système entretient cette menace dans nos murs pour nous affaiblir, et le combat à l'extérieur pour s'en protéger. Il nous faut donc, au contraire, le combattre chez nous, en Europe, et l'encourager sur la scène internationale, où il s'oppose, pour le moment, à l'axe américano-sioniste.

Nous avons un ennemi prioritaire, autrement plus perfide, puissant et destructeur que les mollahs asiatiques qui, eux, ont le mérite d'être aisément identifiables. Rien ne doit pouvoir nous faire perdre de vue notre objectif, qui est de libérer les peuples d'Europe du mondialisme, de les tirer de la torpeur démocratique où ils sont enfoncés, de les délivrer une bonne fois pour toutes des chimères des droits de l'homme et de l'aliénation hollywoodienne. Nous aspirons d'abord et avant tout à nous débarrasser de ce qui est notre pire ennemi : la démocratie occidentale, qu'il faut bien considérer, maintenant, comme la plus formidable machine de guerre contre les peuples blancs.

François Ryssen

http://les-identitaires.com/Jr25/epoque_jr25.htm

Alexis Carrel et la gestapo républicaine

C'est reparti ! Les gardiens de camp de l'idéologie démocratique n'auront donc jamais de cesse d'épurer la mémoire, l'histoire et la morale de notre vieux peuple. Ces messieurs de la Licra ont décidé une nouvelle fois de s'en prendre à Alexis Carrel en organisant une campagne pour débaptiser une rue à son nom. Comment donc ? Il en restait encore ? Eh oui ! Il en reste encore. Car figurez-vous que tout le monde ne se laisse pas impressionner par les injonctions tonitruantes des « fils de la mémoire », par les ordres cinglants de ces « petits-fils de déportés » qui se croient aujourd'hui tout permis parce qu'un certain nombre d'entre eux sont morts pendant la Seconde guerre mondiale (les milliers de soldats cramés vivants dans leurs chars, cela ça ne compte pas).

A Compiègne, le maire Philippe Marini, sénateur de droite, a ainsi décidé que les commissaires politiques de la Licra (imperméables, cache-nez et chapeaux mous) pouvaient aller gentiment se rhabiller et foutre le camp rapidos, qu'ils n'avaient rien à faire dans sa municipalité, et qu'étant élu du peuple, il n'avait pas d'ordres à recevoir. « Plus il y aura de pression, plus on pourra être assuré que la municipalité ne bougera pas. Plus ils feront de battage, plus la plaque Alexis Carrel sera boulonnée durablement » (Libération du 25 décembre 2002). Voilà enfin un langage que l'on aime entendre et qui remet à leur place les petits flics, gardiens de camp de l'ordre démocratique. Cela fait plaisir.

Evidemment, nos petits gestapistes aux oreilles battantes ne vont pas s'arrêter là ; on peut en être certains. Ces gens-là ont le bras long, c'est sûr. Les renseignements généraux, par exemple, sont venus mettre leur gros nez dans l'affaire. Ils « se sont récemment livrés à une petite enquête sur place, interrogeant différents membres de la majorité municipale ». On ne plaisante pas avec la mémoire !

Selon un pointage du Mrap (Mouvement raciste afro-asiatique pour le Progrès), 22 villes ont déjà débaptisé une rue Alexis Carrel, mais 22 autres villes ont choisi de conserver le nom. La Ville de Paris a récemment choisi de rebaptiser la sienne « rue Jean-Pierre Bloch », du nom du célèbre antiraciste pro-israélien. Qu'on ne m'accuse pas d'anachronisme, je sais ce que je dis !

Bref, que reproche-t-on à ce cher Alexis Carrel ? Certes pas d'avoir été prix Nobel de médecine en 1912 pour ses travaux prémonitoires sur les greffes. Non. On lui reproche des choses absolument horribles, vraiment dégueulasses, inimaginables aujourd'hui, mais qui paraissaient pourtant tout à fait naturelles à nos aînés. Des choses atroces qu'il a écrites dans son livre à succès, L'Homme cet Inconnu, publié en 1935.

Je ne me laisse jamais impressionner par les bobards des journalistes et des grandes consciences du Système. C'est comme ça que je suis devenu faf, il y a une dizaine d'années. J'entendais trop dégueuler sur ce cochon de Le Pen, jusqu'au jour où je me suis décidé à aller voir la bête dans son trou pour voir à quoi elle ressemblait. Je me suis présenté dans un kiosque à journaux et j'achetai, un peu gêné au niveau du col, l'abomination de la désolation : l'hebdomadaire National-Hebdo, dirigé à l'époque par Roland Gaucher. C'est là-dedans que j'ai appris des choses dont on ne m'avait jamais parlé auparavant. Et au lieu d'une bête immonde, j'ai découvert un gros nounours persécuté depuis trop longtemps par les hyènes puantes de la démocratie. Je ne l'ai jamais regretté. J'ai toujours été du côté du plus faible, et je dois dire qu'aujourd'hui, je me sens vraiment à ma place ! Mais patience, patience... La roue tourne, comme on disait au Moyen Age...

Revenons à nos moutons, et ouvrons ce terrible livre d'Alexis Carrel. Sur 440 pages, je ne vois guère que quelques passages, disons une quinzaines de pages qui ont pu choquer nos modernes shérifs républicains. Pas plus, non : les passages sur l'eugénisme, notamment, sur le rôle de la femme dans notre société, et sur les périls qu'encourt la « race blanche ». C'est tout. Je passe sur la notion d' « élite », largement intégrée par nos camarades troskystes. En revanche, je note de nombreux passages critiques à l'égard de la société industrielle et de la consommation de masse que n'évacueraient pas nos camarades gauchistes.

Ecoutons un peu cela :

« La civilisation industrielle nous a entourés de spectacles laids, grossiers et vulgaires... Le sacrifice par la civilisation moderne de l'esprit à la matière a été une erreur. Une erreur d'autant plus dangereuse qu'elle ne provoque aucun sentiment de révolte, qu'elle est acceptée aussi facilement pour tous que la vie malsaine des grandes villes, et l'emprisonnement dans les usines. » (page 191, édition de poche).

« La stupidité et la tristesse de la civilisation présente sont dues, au moins en partie, à la suppression des formes élémentaires de la jouissance esthétique dans la vie quotidienne. » (page 192).

« La plupart des villes et villages de France ont été déshonorés par un hideux commercialisme. » (page 193).

« La plupart des hommes civilisés... sont mous, émotifs, lâches, lascifs et violents... [Ils] s'abreuvent de films cinématographiques grossiers et puérils. » (page 201) « La primauté de la matière, l'utilitarisme, qui sont les dogmes de la religion industrielle, ont conduit à la suppression de la culture intellectuelle, de la beauté et de la morale. » (page 218).

« La possession de la richesse est tout, et justifie tout. Un homme riche, quoi qu'il fasse, qu'il jette sa femme vieillie au rebut, qu'il abandonne sa mère sans secours, qu'il vole ceux qui lui ont confié leur argent, garde toujours la considération de ses amis » (page 220).

« La société moderne n'a pas étouffé tous les foyers de culture intellectuelle, de courage moral, de vertu et d'audace. Le flambeau n'est pas éteint. Le mal n'est donc pas irréparable. Mais la rénovation des individus demande celle des conditions de vie moderne. Elle est impossible sans une révolution... L'homme moderne s'est affaissé dans l'indifférence à tout, excepté à l'argent. » (page 379).

« Aucun des dogmes de la société moderne n'est inébranlable. Ni les usines gigantesques, ni les offices buildings qui montent jusqu'au ciel [Thank you, Oussama, NDLR], ni les grandes villes meurtrières, ni la morale industrielle, ni la mystique de la production ne sont nécessaires à notre progrès. D'autres modes d'existence et de civilisation sont possibles. La culture sans le confort, la beauté sans le luxe, la machine sans la servitude de l'usine, la science sans le culte de la matière permettraient aux hommes de se développer indéfiniment. » (page 405).

« Il faut rendre à l'être humain, standardisé par la vie moderne, sa personnalité... Nous devons briser les cadres de l'école, de l'usine, et du bureau, et rejeter les principes même de la civilisation technologique. » (page 430).

« Non seulement la matérialité brutale de notre civilisation s'oppose à l'essor de l'intelligence, mais elle écrase les affectifs, les doux, les faibles, les isolés, ceux qui aiment la beauté, qui cherchent dans la vie autre chose que l'argent, dont le raffinement supporte mal la vulgarité de l'existence moderne. » (page 434).

Voilà. On aurait pu lire ces lignes dans n'importe quel canard anarchiste. Vous avez bien compris qu'il y a autre chose dans ce livre, que des appels aux meurtres, comme le laissent entendre nos chers amis adeptes du métissage universel. La vérité est que le livre est composé pour ses trois quarts de considérations bien innocentes sur la physiologie, l'anatomie, le système nerveux, les sciences, etc. Mais les quelques passages qui transgressent effectivement les limites de notre liberté que nous ont assignées les gardiens de camp de la démocratie, suffisent pour provoquer l'attroupement, les hurlements, les décibels des mégaphones, les pétitions et les pleurs des « fils de la mémoire ». Ces passages, vous les trouverez vous-mêmes. Ce qui m'importait ici, c'était de montrer la dimension révolutionnaire de notre littérature nationaliste. Nous ne sommes définitivement pas les affreux réactionnaires que nos maîtres actuels se plaisent à dépeindre. Nous ne sommes pas les « chiens de garde du grand capital » ; nous ne sommes pas les « punaises de sacristie », les « maniaques de la gâchette », les racistes débiles imprégnés d'alcool que les petits flics du Mrap et de la Licra aimeraient que nous soyons.

Ces gens-là ne peuvent supporter nos idées, parce qu'en dénonçant la société libérale, nous marchons sur leurs plates-bandes. Mieux encore : nous avons les outils intellectuels pour dénoncer point par point leur discours idéologique comme étant un leurre, un véritable attrape-gogos qui, sous le masque de l'antiracisme, sert en dernier lieu les intérêts de la haute finance.

En créant un cordon sanitaire autour de nous, en effrayant littéralement le public avec leurs mises en garde et leurs indignation de théâtre, en travestissant, en dénaturant nos idées, ils veulent empêcher qu'une jeunesse révoltée par l'iniquité de cette civilisation occidentale ne se tourne vers nous, ne se tourne vers les valeurs d'enracinement et d'identité qui sont les seules à même d'offrir le bonheur aux individus, et qui sont les seules aussi à remettre en cause la formidable puissance acquise par les financiers et la mafia mondialistes. Nous disons à cette jeunesse : « La révolution est de notre côté ; la société sans frontière à laquelle vous aspirez est aussi celle des grands capitalistes qui sont en train de la mettre sur pied ; le gouvernement mondial sera le pire des esclavage ! » On pourrait poursuivre très loin, bien entendu. Mais il suffit. On a bien compris pourquoi le dialogue rouge-brun donne de l'urticaire à nos petits flicaillons. Et on comprend aussi pourquoi ces tyranneaux de square, ces épurateurs de la mémoire et de la littérature, aimeraient tant se débarrasser d'Alexis Carrel.

François Ryssen

6 janvier 2003

page imprimée de voxnr.com :: le site des résistants au nouvel ordre mondial
<http://www.voxnr.com/cc/politique/EpuEllulElkaFdMQjx.shtml>

La machine de guerre démocratique

Ils étaient nombreux, une fois de plus, ceux qui, parmi les patriotes français, désiraient ardemment engager notre armée aux côtés de « nos amis américains ».

Ils étaient nombreux, une fois de plus, ces braves patriotes, à frémir au son du tambour de la République, à penser que cette nouvelle guerre des démocraties était une bonne occasion d'aller toucher deux mots à ces musulmans arrogants et de leur montrer la « supériorité de notre civilisation ». Ils étaient nombreux, une fois de plus, ces jobards de l'extrême-droite, à agiter leurs petits drapeaux, à palpiter devant leur téléviseur en admirant les exploits des courageux pilotes de l'aviation américaine.

Au premier roulement de tambour

Le peuple est ainsi fait. Il réagit d'abord de manière affective. Il a besoin de déterminer clairement les protagonistes et de définir les « méchants » et les « gentils ». Les méchants doivent être châtiés sévèrement, et les gentils doivent être applaudis. On les embrasse alors à l'occasion du défilé de la victoire, tantôt sur les Champs-Élysées, tantôt sur la cinquième avenue. Pourquoi lui demander davantage ? Son rôle n'est pas de comprendre, mais de jouir et de se sacrifier. Encore faut-il que ce soit pour une bonne cause. Encore faut-il que ce soit dans son propre intérêt.

Nous comprenons fort bien que les électeurs de la droite nationale puissent tomber dans le panneau et applaudir des deux mains aux bombardements sur l'Afghanistan. La vengeance populaire ne connaît pas le discernement, et les rancœurs accumulées contre les musulmans en France interdisent à beaucoup toute sympathie envers leurs coreligionnaires afghans. Cela peut se comprendre aisément.

Une simple stratégie politique

Il y a aussi, pour rester dans la mouvance nationale, ceux qui font semblant de ne pas comprendre les positions de certains dirigeants politiques nationalistes en faveur de l'intervention américaine et qui ont manifestement besoin de quelques explications. Nous leur dirons donc ceci : le jeu démocratique oblige les hommes politiques, quels qu'ils soient, à se placer au niveau des masses, au niveau de ces millions d'individus dont ils briguent les voix. Promettre, rassurer, flatter, est la seule méthode efficace dans pareil système. L'homme qui l'a accepté, par conviction ou par nécessité, doit s'y contraindre sous peine de disparaître du jeu politique. Dans ces conditions, un communiqué public ne reflète pas nécessairement les convictions profondes de ce dirigeant. Un chef de parti ne peut se permettre de dévoiler ouvertement sa pensée si il pense que ses propos risquent d'être incompris de son électorat. Est-ce clair ?

Lors de la guerre du Golfe engagée contre l'Irak en 1990, les positions du Front national contre l'intervention américaine avait occasionné une chute considérable des ventes de l'hebdomadaire du parti et la perte de nombreux sympathisants. C'est justement ce type d'erreur qu'un parti politique d'avenir ne doit pas renouveler.

De part et d'autre de l'Atlantique

Il nous faut maintenant considérer d'un œil un peu moins complaisant ces militants et cadres nationaux qui soutiennent sincèrement la diplomatie américaine, par fraternité, disent-ils, avec un peuple qui nous est proche. Leur argument essentiel est ici tout entier : les Américains nous sont culturellement plus proches que les Talibans. La belle affaire ! Evidemment, ceci est indiscutable. Nous leur accorderons bien volontiers aussi que la menace islamiste se fait de plus en plus prégnante dans nos vieux pays d'Europe et qu'il importe de toute urgence d'y mettre un terme.

Soit.

Nous pouvons néanmoins répondre à ce dernier point : ce n'est pas tant l'islamisme radical qui nous menace, que l'immigration en général, musulmane ou pas, qui tend à nous submerger, et qui est encouragée, planifiée, subventionnée, par les gouvernements qui se succèdent à la tête de nos pays, et par les grandes organisations internationales aux ordres des lobbies mondialistes.

Quant à ce qui concerne la parenté culturelle avec les Etats-Unis, il nous faut bien reconnaître la pertinence de ce constat aujourd'hui, puisque nous leur sommes inféodés politiquement et culturellement. Ce sont les cultures européennes qui traînent dans le sillage de la culture hollywoodienne. Mais les choses n'ont pas toujours été ainsi. En 1795, Talleyrand, futur ministre des Affaires étrangères de Napoléon nous livre ce témoignage : « Dans ce pays-là, l'affaire de tout le monde, sans aucune exception, est d'augmenter sa fortune. Ainsi, l'argent est le seul culte universel. La quantité qu'on en possède est la mesure de toute distinction. » Et encore : « Ne me parlez pas d'un pays où je n'ai trouvé personne qui ne fût prêt à vendre son chien » (Voir la biographie de Talleyrand, de Jean Orieux). Sont-ce là les valeurs sur lesquelles était fondée la culture européenne traditionnelle ? Nous ajoutons aussi, à l'intention des atlantistes, que ce n'est pas au nom de Nietzsche, de Mozart, de Shakespeare ou de Renoir que les démocraties mènent la guerre actuelle, mais au nom de Disney, de Coca, de Marek Halter, d'Elie Wiesel, de Hollywood et de la World Compagny. Bref, tous ce que nous combattons.

Cette guerre n'est pas la nôtre, cette guerre ne peut pas être la nôtre. Nous ne serons jamais les soldats de la démocratie multiculturelle. Est-ce bien compris ? Nous n'irons jamais crever dans les tranchées des Flandres ou dans les sables du désert pour défendre les turpitudes des multinationales et des banques occidentales.

Les erreurs du passé

Il nous paraît important, à cet égard, de revenir sur la tragédie de la Première guerre mondiale. A cette époque, l'Action française mobilisait le gros des troupes nationalistes. La lutte contre le régime, contre la « Gueuse », qui avait été la priorité du combat national, passait soudain au second plan à la veille de la guerre. La haine du « Boche » reprenait le dessus, et c'est en toute bonne conscience que les nationalistes allaient garnir les tranchées et pourrir par centaines de mille dans les trous d'obus, aux côtés de leurs frères d'armes socialistes et républicains. Tout cela pour quel résultat ? La France sortait de la guerre considérablement affaiblie par le plus cruel massacre qu'elle ait jamais connu dans son histoire. Le régime républicain, lui, en sortait renforcé. La disparition tragique d'une partie de la jeunesse française dans cette boucherie, conjuguée avec une natalité vacillante, entraîna un appel massif à l'immigration : Polonais et Italiens s'intégrèrent sans grands problèmes. Mais 1918 fut aussi le point de départ de l'invasion progressive de notre pays par les masses afro-asiatiques. Les Arabes, d'abord : ils sont 37.000 en 1921, 72.000 en 1926, plus de 150.000 en

1935. Les Jaunes, ensuite, Chinois et Indochinois : ils étaient 1200 en 1920 ; ils sont 43.000 en 1926 sur notre territoire. Les Noirs ne sont encore que quelques milliers, mais les mariages mixtes sont déjà suffisamment fréquents pour ne pas faire retourner la tête des badauds.

Sur le plan international, l'Empire russe s'était effondré et laissait place à l'immonde régime judéo-soviétique, à ses famines organisées, à ses déportations en masse, à ses goulags glacés. L'Autriche-Hongrie catholique éclatait, pulvérisée par la franc-maçonnerie ; le Reich allemand autoritaire était remplacé par une république du type le plus déliquescent. Au total, les nationalistes français s'étaient bel et bien fait trouer la peau pour des intérêts qui n'étaient pas les leurs, et ce, parce que cette vieille roublarde de république avait fait vibrer en eux la corde du patriotisme et de la défense sacrée du territoire.

Un peu de bon sens

Bientôt, notre pays connaîtrait les joies sans bornes du Front populaire : « Pain, Paix, et Liberté ». Nous accueillerions à bras ouvert ces centaines de milliers de Juifs d'Allemagne et des ghettos d'Europe centrale odieusement persécutés. Tous frénétiquement socialistes ou communistes. Tous poussant à une nouvelle guerre contre l'Allemagne. Où étaient nos intérêts dans ces conditions ? Dans le pacifisme, ou dans le bellicisme ? Et où fallait-il s'engager après la défaite ? Dans la Résistance ou dans la Collaboration ? Les républicains s'étaient-ils gênés en 1870 pour applaudir à la défaite des troupes de Napoléon III ? Et jettent-on l'opprobre aujourd'hui sur l'Alliance du Nord afghane qui entre dans Kaboul dans les fourgons des Américains ? Sont-ils des « collabos », eux aussi ?

Une fois encore, nombreux furent les nationalistes français en 1940, qui, au nom des trois couleurs, entrèrent dans la Résistance et œuvrèrent au rétablissement de la république. Le résultat est assez joli. Soixante ans plus tard, nous pouvons le regarder sous tous les angles. Et nous ressentons une envie ambivalente : celle de fuir ce pays où nous nous sentons de plus en plus étranger, ou de prendre le fusil d'assaut pour rétablir nos droits sur cette terre qui nous appartient.

Après toutes ces épreuves, il est vraiment consternant d'entendre encore des gens de notre mouvance se faire les défenseurs des démocraties occidentales. Nous sommes rongés de l'intérieur. Et tant que nous resterons soumis à ce régime étranger, le bon sens nous commande de considérer chaque défaite de notre pays comme une victoire, et chaque victoire comme une défaite.

Le prodigieux aveuglement des occidentaux

Il s'agit, vous l'avez compris, de prendre une bonne fois pour toute la mesure de l'agression que sont en train de subir les Occidentaux. Nous ne parlons pas, bien entendu, des attentats du 11 septembre, qui, si tragiques qu'ils soient, n'en représentent pas pour autant un événement majeur dans le rapport des forces entre les peuples libres et le mondialisme destructeur des traditions. Cinq mille morts, c'était le bilan d'une petite après-midi dans un coin quelconque de la ligne de front en 1917. Non, nous voulons parler de la formidable agression spirituelle, culturelle et biologique que représente le système politique plouto-démocratique qui domine nos sociétés et qui organise et planifie la dissolution de nos peuples dans la masse afro-asiatique.

C'est par la culpabilisation de l'Homme européen d'abord, que se réalise le machiavélique projet de domination mondialiste. Point n'est besoin d'insister sur ce point : esclavage des noirs, massacre des Indiens d'Amérique, camps de concentration, pillage des richesses du

Tiers-Monde, pollutions multiples, guerre d'Algérie : l'homme blanc est chargé de tous les péchés par un système médiatique parfaitement verrouillé par différents lobbies. La machine marxiste fonctionne ici à tout berzingue. C'est le rôle qui lui est dévolue aujourd'hui par le Système, par la matrice. Bien niché au cœur de la démocratie, le marxisme fait enfin correctement le travail de destruction que l'on attend de lui ; et de manière beaucoup plus efficace que lorsqu'il opérait sous une forme bureaucratique et étatiste. « A bas la guerre raciste et impérialiste ! », peut-on lire dans les journaux communistes. Du beau travail, en vérité. Le film culte de la génération des années 1990, « Matrix », présentait les « libérateurs » sous l'angle multiracial, tandis que les « oppresseurs », les fameux agents Smith, étaient tous des hommes blancs habillés proprement. Tous s'éclaire évidemment si l'on veut bien tenir compte de cette simple évidence. Le film a été produit et réalisé par la matrice. Et quoiqu'il fasse, l'homme blanc sera toujours déclaré coupable par le Système.

Le résultat ne s'est pas fait attendre, puisque bon nombre d'Occidentaux aujourd'hui en viennent à souhaiter leur propre disparition en encourageant de toutes leurs forces l'invasion de leur nations par les allogènes. Dans ces conditions, nous voyons mal comment, par quelle extraordinaire tour de passe-passe, nous nous ferions soudainement les défenseurs de ce système – nous n'osons pas dire : de cette « civilisation » – sous le fallacieux chantage au patriotisme. Nous avons trop bien compris que depuis longtemps, mais seulement dans certaines circonstances, nos pires ennemis chantent la marseillaise plus fort que nous.

L'Europe joue et perd

Le sort que viennent de subir les Talibans avait déjà été celui de l'Irak en février 1991. La Lybie, le Vietnam ou l'Allemagne avaient eux aussi subi la rage destructrice des maîtres de New-York, il n'y a pas si longtemps. Il s'agit, à chaque fois, d'écraser par tous les moyens les peuples qui refusent de se soumettre au matérialisme occidental et à la société de consommation. Quand ils peuvent être utiles pour miner et affaiblir le monde européen, en qui elle voit son plus redoutable adversaire, la matrice n'hésite pas à subventionner les mouvements islamistes, à former ses cadres et à intervenir militairement pour les soutenir. Bosniaques, Albanais et Tchétchènes ont ainsi profité pleinement de l'aide du « Grand Satan » américain et de ses estafiers que sont les différents gouvernements européens. Ben Laden lui-même avait été le fidèle serviteur des potentats de New-York et de Jérusalem lorsqu'il menait avec acharnement sa lutte contre le Russe. Mais quand elle juge ces mêmes islamistes trop envahissants ou trop agités, la matrice utilise les troupes de goyms décérébrés, armés jusqu'aux dents, pour aller réduire en bouillie les trublions d'Allah. L'Europe, dans cette histoire, apparaît véritablement comme le dindon de la farce, puisqu'elle est la seule à perdre à chaque fois sur tous les tableaux. Défigurée par la sous culture américaine, tenue fermement en laisse par la diplomatie anglo-saxonne, minée de l'intérieur par une immigration massive, agressée militairement par l'islam à sa périphérie, trahie en permanence par ses gouvernements, l'Europe, à l'heure de la monnaie unique, tel un gros pachyderme blessé, semble n'avoir qu'une envie : celle de s'étendre dans la boue et d'attendre la mort.

Plutôt rouge que démocrate

Nous le répétons encore une fois, pour ceux qui en douteraient encore : Notre pire ennemi est niché à l'intérieur de nos nations. Il a pris les leviers de commandes et nous utilise pour arriver à ses fins. Dans cette situation schizophrénique, la confrontation avec le monde musulman apparaît véritablement comme une bénédiction, puisqu'elle va nous permettre de prendre la mesure du danger et de réagir. Mais alors que le Système entretient ce danger dans

nos murs pour nous affaiblir, et le combat à l'extérieur pour s'en protéger, nous considérons au contraire qu'il nous faut le combattre chez nous, en Europe, et non sur la scène internationale, où il s'oppose efficacement à l'axe américano-sioniste.

Notre objectif est très clair : d'abord et avant tout, libérer les peuples d'Europe du mondialisme, les tirer de la torpeur démocratique où ils sont enfoncés, les délivrer une bonne fois pour toutes des chimères des droits de l'homme et de l'aliénation hollywoodienne. Nous sommes prêts à tous les sacrifices pour nous débarrasser de ce qui est pour nous notre pire ennemi : la démocratie occidentale, qu'il faut bien considérer, maintenant, comme la plus formidable machine de guerre contre nos peuples.

François Ryssen

6 janvier 2003

page imprimée de voxnr.com :: le site des résistants au nouvel ordre mondial
<http://www.voxnr.com/cc/etranger/EpuElVkyphWBDmvl.shtml>

La guerre en Irak et les barbelés médiatiques

Du bon et du mauvais nationalisme

On se souvient de la thèse de l'inénarrable Michel Winock sur les deux nationalismes en France : un nationalisme ouvert, intelligent, généreux, qui est celui de la révolution française et des soldats de l'An II – celui qui défait les rois, étend l'influence de la maçonnerie et nous amène la bourgeoisie au pouvoir –, et un nationalisme fermé, frileux, replié sur lui-même, franchement pas beau et désagréable, qui est celui de Drumont, de Maurras, de Pétain et de l'extrême-droite en général.

Il est très fort, ce Winock. Il réfléchit énormément, dans son bureau de l'Institut d'études politiques de Paris, pour nous trouver des astuces idéologiques pareilles. Ce qu'il appelle son « nationalisme ouvert » n'est rien d'autre qu'un drapeau à trois couleurs qu'on agite dans certaines circonstances pour mobiliser les abrutis de patriotes au service de la démocratie multiculturelle et plurimaçonnique. « Ils chantent la Marseillaise plus fort que nous ! », avons-nous déjà dit à propos de ces gens-là qui hurlent toute l'année au racisme et à l'assassin, qui n'ont de cesse d'encourager l'immigration et le métissage, et qui appellent à la fraternité nationale quand il s'agit d'aller nous faire buter dans les tranchées des Flandres ou de l'Artois, de nous laisser réduire en bouillie par les forteresses volantes américaines en Normandie ou d'accepter gaiement les conséquences biologiques de l'uranium enrichi et des nouvelles armes américaines dans le désert irakien. C'est cela, le « nationalisme ouvert » à la Vinoque ! C'est la guerre à mort pour la défense de la démocratie et des droits de l'Homme. La guerre pour les valeurs, contre nos propres intérêts. On ne parle pas de la France, des Français ou des Italiens, mais de l'Homme : celui qu'on ne rencontre jamais au coin de la rue ni dans les bistrots. Celui sans doute qui se planque dans les bureaux de Manhattan et qui, dûment renseigné, oublie de se rendre à son travail le 11 septembre parce que sa petite fille est malade.

Le pacifisme, c'est bien.

Dans la guerre qui se prépare aujourd'hui contre l'Irak, nous pouvons au moins nous réjouir d'avoir en France une grosse majorité d'opposants à la politique belliqueuse des Etats-Unis : 77 % des Français interrogés se seraient déclarés opposés à une nouvelle intervention en Irak. Fort bien. Mais la déception nous vient des sympathisants du Front national, qui seraient dans cette histoire les plus pro-américains du lot, puisque les deux tiers d'entre eux, contrairement aux autres, seraient favorables à une intervention armée contre Saddam Hussein. Force est de constater que les lumières de leur chef charismatique, Jean-Marie Le Pen, ne descendent pas jusque dans les tréfonds intellectuels de son électorat. On imagine que pour l'électeur de base du Front ou du MNR, « un Arabe, c'est un Arabe », et s'il y a moyen de lui donner une bonne trempe, ici ou là-bas, alors il n'y a qu'à en profiter.

La réflexion, évidemment, est un peu courte. On ne cessera jamais assez de répéter que ceux qui nous poussent aujourd'hui comme hier à déclarer la guerre à L'islam en Afghanistan, en Irak et ailleurs, sont aussi les premiers à encourager l'invasion de notre pays par les masses immigrées et à organiser l'islam EN France (et non pas « l'islam DE France », qui n'a jamais existé). Nous regrettons qu'une fois de plus, nombre de nos électeurs se fourvoient dans une analyse erronée et contribuent par leur ignorance à conforter la dictature des porcs démocrates sur notre sol.

La méchante Amérique de George Bush

Patrice Higonnet est professeur d'histoire française à l'université de Harvard, aux Etats-Unis. Lui aussi, comme ce cher Michel Winnok, se plaît à ranger les hommes et les choses en deux catégories bien distinctes. Vous l'avez compris : il y a les méchants d'un côté ; et il y a les gentils de l'autre.

Les méchants, c'est d'abord George Bush. Il est « souvent bouffon » (Libération du 3 janvier 2003), « véritablement maléfique », « roublard, ignare et sournois ». Quelle finesse dans l'analyse ! Cet Higonnet est vraiment psychologue. Quelle profondeur dans l'observation des hommes ! La mauvaise Amérique, selon lui, est surtout présente « au Texas et dans les Etats du Sud ». C'est une Amérique « trouble, inquiétante », une « Amérique chrétienne (Ashcroft), bardée de revolvers (Cheney), arrogante (Rumsfeld), impériale (William Kristol), raciste (Trent Lott), opportuniste (Condi Rice), politicienne (Karl Rove), l'Amérique de l'espionnage, de la délation et de la conspiration ; [...] celle du capitalisme véreux, de la peine de mort et du pétrole bon marché. »

Evidemment, on peut se poser la question de savoir pourquoi notre Higonnet de service parle d'Amérique chrétienne quand il s'agit d'Ashcroft, mais pas d'Amérique juive quand il s'agit de Rumsfeld, de Joshua Bolten (directeur politique de George Bush), d'Ari Fleisher (son porte-parole), ni d'Amérique raciste anti-palestinienne quand il s'agit de Dov Zakheim, de Richard Perle ou de Paul Wolfowitz, qui sont ses conseillers en politique étrangère, ni d'une Amérique communautaire, avec Stephen Goldsmith (son conseiller en politique intérieure), ni d'une Amérique hassidique, avec Benjamin Ginsberg (son directeur financier).

Pourtant, il est de notoriété publique que les Juifs ont un poids très important dans l'administration Bush, tout comme il l'avaient d'ailleurs déjà dans l'administration Clinton. Nous n'égrainerons pas les noms et les fonctions des intéressés par crainte de passer pour antisémite, étiquette qui se porte très mal aujourd'hui, y compris dans certains milieux d'extrême-droite. Mais on peut être certain que dans la guerre à venir, la défense de l'Israël constitue une des priorités de cette influente communauté.

Bref, notre petit Higonnet, on l'a bien compris, a sa préférence pour une autre Amérique : « L'Amérique libertaire, héritière des Lumières... celle de Lincoln, de Roosevelt, de Truman et Eisenhower... celle qui à trois reprises a sauvé la France du XXe siècle, en 1917, en 1944 et pendant la Guerre froide ». Veut-il peut-être nous dire que si, aujourd'hui, les petits blancs sont minoritaires en région parisienne, on le doit à cette généreuse Amérique ?

Nous ne voyons pas très bien, pour notre part, en quoi les deux Amériques dont parle cet Higonnet se distinguent fondamentalement, puisque dans un cas comme dans l'autre, nous subissons, nous, Européens, l'influence délétère d'une civilisation matérialiste qui contribue chaque jour davantage à détruire nos vieilles ethnies et à nous déposséder de nos terres. Le champ politique de ce professeur d'université est-il donc si rétréci qu'il ne puisse percevoir d'autres perspectives qu'une alternance qui verrait le retour du parti démocrate au pouvoir aux USA ? Croit-il un seul instant que l'impérialisme américain n'est dû qu'à l'équipe dirigeante actuelle et non aux fondements idéologiques de la démocratie américaine ?

Ce n'est pas seulement George Bush qui nous indispose, puisque Clinton, Reagan, Truman, Roosevelt et tous les autres nous indisposaient déjà. C'est toute la société américaine et son projet de dissolution de nos communautés ethniques qui suscite en nous un rejet viscéral et une envie terrifiante de prendre enfin les armes pour nous défendre contre cette menace.

La guerre, c'est mieux

A cet égard, l'analyse de Paul-Marie Coûteaux, Pierre-Marie Gallois et Pierre Lévy dans le Figaro du 3 janvier nous paraît beaucoup plus intéressante, puisque les auteurs prennent position pour une intervention militaire « aux côtés de l'Irak menacé, non évidemment pour viser un impossible équilibre du rapport des forces sur le terrain, mais pour changer la donne politique ». Le « bunker européen » nous empêche de prendre des initiatives ? Qu'à cela ne tienne : engageons-nous dans une politique d'indépendance diplomatique.

Cette démarche placerait-elle notre pays dans un intenable isolement ? Déclencherait-elle une crise majeure ? « De notre point de vue, répondent les auteurs, ce n'est pas un risque, c'est une chance [...] Se fixer pour règle d'éviter toujours crises et convulsions européennes revient très précisément à accepter que ne soit jamais remis en cause la pente actuelle ». Sans compter qu'un tel geste susciterait un « mouvement d'enthousiasme et d'espoir sur tous les continents ».

Voilà enfin un discours décent, qui tranche agréablement avec les billevesées et les fadasseries que l'on a un peu trop l'habitude d'entendre chez certains représentants de la mouvance nationale, trop prompts aujourd'hui à faire des courbettes pour donner des gages aux maîtres du moment.

Merci, donc, à Paul-Marie Coûteaux ; merci à Pierre-Marie Gallois, Et merci – qui l'eût cru ! – à Pierre Lévy, pour leurs courageuses positions et pour le combat qu'ils mènent au service de l'indépendance nationale. Faisons front avec tous ceux de notre peuple dans ce combat contre la pieuvre américaine et sa civilisation de pacotille. Allons au devant de tous nos concitoyens – et ils sont nombreux – qui rejettent cette société de consommation, du business et du régime de retraite. Tendons des ponts avec tous les opposants à la dictature de la haute finance internationale et aux gouvernements tombés aux ordres du mondialisme ; tendons des mains à tous les réfractaires au nouvel ordre mondial, à tous les insoumis des futures « guerres du droit » des démocraties occidentales.

La lutte contre l'hyperpuissance américaine, le danger islamiste mondial, la submersion de nos peuples par les masses afro-asiatiques sont les trois défis majeurs que les jeunes Européens vont devoir relever dans les années à venir. N'y voyons pas quelques malédictions supplémentaires à nos malheurs séculaires, mais des épreuves qui tombent à point nommé pour nous sortir de la torpeur démocratique dans laquelle nous somnolons depuis trop longtemps. Les gardiens de camp de la démocratie ont voulu nous enfermer derrière leurs barbelés médiatiques. Soit. Mais ce ghetto moral et idéologique où ils nous maintiennent ne durera pas longtemps en face des événements qui se préparent. La réalité quotidienne nous conforte dans nos analyses. Chaque jour nous faisons de nouveaux adeptes. Chaque jour, partout dans notre grande Europe, des centaines de milliers de militants se préparent moralement, intellectuellement, physiquement à passer à l'action. Nous ne sommes pas seuls. Vous n'êtes pas seuls. Réjouissons-nous, camarades, car il est proche, le temps où nos ennemis hurleront de frayeur et imploreront notre pardon. « Fuck peace, we are at war ! »

François Ryssen, 15 janvier 2003

page imprimée de voxnr.com :: le site des résistants au nouvel ordre mondial

<http://www.voxnr.com/cc/politique/EpukyklplyausKKuHB.shtml>

Analyse spectrale de la menace néonazie

Puisque les médias nous ont ressorti l'affaire Brunerie en même temps que l'affaire Scheckler, on peut logiquement s'attendre à ce qu'ils reparlent prochainement de l'affaire de Saint-Denis, histoire de faire monter la mayonnaise.

On sait depuis longtemps que lorsqu'il s'agit de l' " extrême-droite ", la presse subventionnée n'hésite pas à user du mensonge et de la calomnie pour nous traîner dans la boue. Une information vient de nous parvenir : elle est un peu défraîchie, mais elle illustre merveilleusement bien de quoi sont capables les journalistes appointés du Système pour nous salir. Et ce sont ces gens-là, ces " sans-honneurs ", ces courtisans à talons jaunes, ces repus de la démocratie, gros et gras, le teint jaunâtre et l'œil torve, qui prétendent à longueur de colonnes nous donner des leçons de morale et de savoir vivre !

Faisons donc un petit retour sur l'affaire de l'entartage du curé Berger du 15 septembre 2002. Ce brave militant humaniste, curé de Saint-Denis, s'était permis de mettre la basilique royale à la disposition de centaines d'immigrés clandestins, entrés frauduleusement sur notre territoire pour profiter de notre système social. Outre le fait qu'il enfreignait la loi, le brave camarade curé n'avait pas hésité à transformer ce haut lieu de l'histoire de France en vulgaire centre d'hébergement pour les sans-tickets de tous les horizons.

On imagine bien ce qui se serait passé si des Tamouls avaient occupé une synagogue quelconque à Jerusalem, ou si une minorité avait eu l'extrême affront d'occuper une mosquée dans un pays musulman : les braillards revendicateurs se seraient fait immédiatement et consciencieusement écharpés et découpés en quartiers de viande. Il n'en serait resté que des morceaux épars et sanguinolents que la foule surexcitée aurait traînés dans les rues avec des cris de vengeance joyeuse.

Mais nous sommes en France, pays de mœurs plus policés, mais aussi pays où l'esprit démocratique étouffe et réprime toute conscience ethnique et patriotique au nom d'un universalisme débilitant. " Débilitant " : c'est bien le mot qui convient, car il semble que les Français ne réagissent plus aujourd'hui à des affronts qui auraient soulevé immédiatement la population il y a encore quelques décennies. Après des années de propagande humanitaire, raciste, castratrice et culpabilisante (du type : " s'ils crèvent de faim, c'est de votre faute "), une bonne partie des Français de souche a perdu les réflexes patriotiques et guerriers qui les caractérisaient dans les siècles passés.

La réaction à l'affront suprême qu'ils ont subi avec l'occupation d'un des lieux les plus sacrés de leur histoire a donc somme toute été mesurée. Sachant que le gouvernement de droite en place était des plus virulents contre tout ce qui pouvait représenter le nationalisme français, un groupe de joyeux drilles avait finalement décidé de n'agir qu'avec la plus extrême douceur envers ce trublion médiatique, curé de Saint-Denis à ses heures et grand collabo de l'invasion devant l'éternel. Un entartage en bonne et due forme juste avant la messe du dimanche, suivi d'une très belle photo largement diffusée sur internet ferait l'affaire pour le ridiculiser un peu et venger notre honneur national. Là ! La réaction était on ne peut plus légitime, et ceux qui osent dire le contraire font preuve, consciemment ou non, du masochisme ethnique le plus dégradant, le plus sale, le plus vil, qui s'apparente clairement à de la haute trahison et qui vaudrait la décapitation à n'importe quel touareg, hutu, ou indien de la forêt amazonienne.

Scoop : Didier Daeninckx vit sous anti-dépresseurs depuis plusieurs années.

Selon notre source (très au fait des circonstances du... drame !), le brave curé a reconnu dans ses procès verbaux n'avoir subi aucune violence ; n'avoir ressenti aucune douleur : Non, il n'a pas été aspergé de gaz lacrymogène ; non, il n'y a eu aucun contact physique entre lui et ses terribles agresseurs ; non, il n'a pas été ni frappé ni blessé ; non, il ne lui a pas paru que ses assaillants auraient pu devenir violents. Tout cela est assez clair et sera révélé au procès.

Voilà qui est honnête. Le père Berger se sera au moins épargné cette ignominie. C'est une preuve de plus qu'il n'y a pas que des salauds à l'extrême-gauche, et qu'on peut fort bien y trouver des gens... non pas sensés (avec un cerveau et tout !), mais au moins vertébrés (avec une moelle épinière, un cervelet et quelques principes de base).

Les journalistes de la presse écrite, en revanche, ne semblent pas trop s'embarrasser de considérations morales, d'honnêteté ou de quelque déontologie professionnelle. Dès lors qu'il s'agit de faire tourner leur petite boutique, de pourchasser la bête avec leurs bâtons et de courir sus au voleur de pommes, tout est permis pour ces villageois d'un genre nouveau.

" Non les braves gens n'aiment pas que – l'on suive une autre route qu'eux ", comme disait Georges Brassens. On peut parier qu'aujourd'hui, le chansonnier ne hurlerait pas avec les loups s'il vivait encore, et à ce sujet, il serait temps pour nos petits gauchistes de réaliser que le conformisme n'est plus ce qu'il était, que le monde a changé depuis 1848, 1936 ou 1968, et que l'esprit frondeur et le vent de liberté aujourd'hui sont à l' " extrême-droite ".

Ainsi, on a pu lire dans une certaine presse, quelques comptes-rendus assez révélateurs de la tenue de la profession, en ces grandes heures citoyennes de début de siècle :

– Marie-Pierre Bologna, du Parisien, par exemple, n'a pas hésité à nous pondre ce joli petit papier : " Le père Bernard Berger... a été agressé par des militants d'extrême-droite... peu avant l'office dominical. Trois hommes l'ont violemment pris à partie... Deux d'entre eux se sont rués sur lui en lui jetant de l'encre noire et de la mousse à raser à la figure et en l'aspergeant de gaz lacrymogène. Pendant ce temps, leur comparse prenait des photos. " (Le Parisien-93, lundi 16 septembre 2002). Sacrée Marie-Pierre, va ! Tes informations, tu les trouves où ? sur internet ?

– Le même Parisien, dans son édition de Seine Saint-Denis, titrait le 17 septembre : " Le père Berger, porté en triomphe après son agression ", et précisait, sous la plume de Blandine Seigle (ou Siegel, je ne me souviens plus) : " Dans la nef, des énergumènes se sont rués sur lui aux cris de " A bas l'islam ! " Elle a l'imagination féconde, Blandine.

Et c'est encore Le Parisien qui donnait des informations bidons dans son programme pour les Journées du Patrimoine le week end du 20 septembre. Décidément, il semblerait que les journalistes du Parisien soient de vrais professionnels, au moins dans l'antifachisme et le " copier-coller ". Enfin, ne généralisons pas. Il y a peut-être des gens bien dans cette tôle. Faut retirer la croute, c'est tout !

– L'Humanité du mardi 17 septembre titrait : " La violence des paroissiens de l'ordre nouveau. Le curé de la basilique Saint-Denis agressé en pleine messe ", (pendant la communion ?) et Sébastien Homer poursuivait : " Deux militants d'extrême-droite lui ont sauté dessus au cri de " A bas l'islam ! ". Sauté...A pieds joints ?

– Didier Daeninckx, le célèbre trappeur antifasciste, a lui aussi sauté sur l'occasion. Sur son site internet (amnistia.debileprofond.net), le grand Dédé officie comme un prophète, lançant des oukases, frappant d'interdit, sermonnant à tous les coins. On vous cite un peu de sa prose de paranôïaque en phase aiguë, après que les flics eurent découvert une vieille liste de noms et d'adresses d'une dizaine de personnalités (dont les ayants droits de Céline et de Rebatet !) chez un des militants inculpés, dans laquelle apparaissait ses coordonnées :

" La rédaction d'amnistia.debileprofond.net visée par le groupe nazi Unité radicale. Le 15 septembre, lors de la célébration de la messe dominicale, un commando baptisé Unité amicale agressait très violemment le père Berger engagé aux côtés des sans-papiers... Hervé Lalin aurait récolté les informations personnelles sur d'éventuelles prochaines cibles de son commando... Nous prenons ces menaces très au sérieux. " (article publié dans le n° 26 d'Enquêtes interdites).

Afin de rassurer nos lecteurs, précisons qu'à ce jour, Dédé la Praline est toujours vivant. Il a simplement fait poser du verre de bouteilles cassées et du barbelé au-dessus des murs tout autour de sa baraque à Aubervilliers. Notre équipe s'est déplacée pour en savoir un peu plus sur son compte, et nous avons interrogé son voisin Roger, un retraité de la sncf : " Je l'ai bien connu, Dédé. Il a pas toujours été comme ça. Rendez-vous compte qu'il ose même plus sortir pour acheter son pain. Il se fait livrer toutes ses courses par internet. Les nazis ! les nazis ! qu'il dit ! Il est devenu complètement branque ! ". Fais gaffe Dédé, y'en a un juste derrière toi !

Frédéric Chambon et Xavier Ternisien, du journal Le Monde, en versaient une louche en février 2003 à l'occasion de l'affaire Scheckler, ce militant alterdémocrate qui voulait se faire sauter dans une mosquée avec une bouteille remplie d'un mélange à base d'huile de noix de cajou et d'acétone, que les poulets ont retrouvé sur la table de la salle à manger. Sous le titre " tentative d'assassinat, projet d'attentat, agression : les inquiétants faits d'armes du groupuscule Unité Radicale ", les deux tacherons avaient décidé de taper fort, et sur une pleine page, l'histoire de faire croire à une très grave menace néonazie.

La liste que Hervé Lalin possédait depuis plusieurs années devenait une " liste de cibles potentielles ", tandis que le curé Berger avait naturellement été " aspergé de gaz lacrymogène ". Evidemment, si ces deux guignols avaient simplement parlé de pistolet à eau rempli d'encre et de mousse à raser, l'effet de terreur aurait été moins saisissant.

On nage donc vraiment dans la guignolerie la plus totale. Entre l'affaire Brunerie et son matos de fête foraine, l'affaire Trouchaud-Scheckler qui avait à peine de quoi fissurer sa bouteille, et celle de Saint-Denis, on est bien forcé d'admettre que si danger il y a pour la démocratie, il vient plutôt des salles de rédaction des grands quotidiens où des journalistes malhonnêtes traficotent l'information et se permettent de raconter n'importe quoi en toute impunité. Vous pouvez envoyer une, deux, ou trois lettres recommandées avec votre droit de réponse au journal Le Monde pour rétablir un peu la vérité, on ne vous le publiera pas, et on ne vous répondra pas. Le fait est qu'on s'estime un peu au-dessus des lois, au journal Le Monde quand on s'appelle Smolar, Bologna, Siegel, " Chambon " ou Ternisien ; un peu au-dessus de ce vulgum pecus, de ces Français de souche qu'on s'imagine pouvoir éternellement manipuler à sa guise. Quant au pauvre Daeninckx, sa folie antifachiste ne lui laisse plus aucun repos dorénavant. Même pas le samedi. Il faut toujours qu'il se fasse remarquer.

François RYSEN,

28 septembre 2003

page imprimée de voxnr.com :: le site des résistants au nouvel ordre mondial

<http://www.voxnr.com/cc/politique/EpyuZuVFpyWeyJKtYM.shtml>

Masque hébraïque et voile musulman

Je vous ai parlé récemment de Mahathir Mohamad, ce Premier ministre de Malaisie, qui a eu l'impudence de dire que " les Juifs avaient pris le contrôle des pays les plus puissants ". Reconnaissons que ce n'était pas très fair-play de sa part, et que même si cela est vrai, il aurait au moins pu faire preuve d'un peu plus de tact et de diplomatie.

Dans les jours qui suivirent, l'individu a récidivé dans un entretien au Bangkok Post : " Eh bien, la réaction du monde [à mes propos] montre que les Juifs contrôlent le monde. " Et encore : " Il n'y a pas beaucoup de juifs dans le monde, mais ils sont si arrogants qu'ils défient le monde entier. "

Que pareil personnage puisse s'exprimer librement sur ce sujet est une preuve éclatante que les Juifs ne dirigent pas le monde entier, comme le prétendent les antisémites. Seuls les dirigeants des " pays les plus puissants " ont sévèrement condamné les propos du ministre malais : l'Union européenne et le président des Etats-Unis.

En 1997 déjà, Mahatir Mohamad avait pris à partie le milliardaire George Soros, l'accusant de provoquer la chute de la monnaie malaise et de déstabiliser le pays par ses magouilles financières. A cette occasion, il avait traité le financier " américano-hongrois " de " crétin ", selon un article du journal Le Monde du jeudi 30 octobre : " C'est un peu court, jeune homme ". Une petite recherche sur internet nous a apporté finalement les informations que nous recherchions et que ne divulguaient pas le grand journal de référence – informations pourtant capitales si l'on veut bien comprendre la nature du problème : nous y avons découvert que Georges Soros est effectivement juif, et c'est bien cela, et uniquement cela qui permettait d'expliquer l'antisémitisme supposé du chef de gouvernement malais. Il faut donc arrêter de noyer le poisson, et revenir aux choses simples.

Nous voulons simplement dire qu'il est malhonnête de la part d'un grand et respectable quotidien comme Le Monde, d'accuser le représentant d'une nation d'antisémitisme et de le traîner dans la boue, en omettant purement et simplement de donner les raisons qui ont pu motiver certains de ses propos. Le fait est que l'on entend parler continuellement d'antisémitisme, et que l'on ne donne pour ainsi dire jamais la parole aux antisémites afin qu'ils puissent se justifier. Et de la même manière, on entend sans arrêt parler des Juifs, et l'on ne les voit jamais s'exprimer en tant que tels, si bien que le citoyen lambda est plus que jamais incapable de dire qui est juif et qui ne l'est pas. Il ne voit pas les Juifs, et pourtant, il sent leur présence à chaque instant de manière diffuse, autour de lui, ou derrière lui, selon les circonstances.

Ils s'expriment très bien en tant que " ministres ", " républicains ", " français comme tout le monde ", " journalistes ", etc, mais jamais en tant que Juifs. On a vraiment l'impression qu'ils ne réservent leurs propos secrets qu'aux journaux de leur communauté, tels Tribune juive ou Actualité juive, comme si les Français de souche ne méritaient pas d'être tenus au courant de leur vie et de leurs convictions les plus intimes. Je trouve, pour ma part, cette attitude un peu choquante, et j'estime que les Juifs devraient faire preuve d'un peu plus d'esprit d'ouverture.

Il me semble pourtant que le débat gagnerait en clarté si les Juifs faisaient davantage confiance à la démocratie, et s'affichaient avec leurs spécificités, comme le font les noirs ou les Arabes. Ils doivent avoir leur place à part entière dans cette société multiraciale qu'ils sont si puissamment contribuer à édifier en l'espace de quelques années, grâce aux médias et à l'inlassable propagande en faveur de l'immigration et du métissage qu'ils ont mis en place. Ils ne doivent plus avoir peur aujourd'hui : la république française aime tous ses enfants, quelle que soit la couleur de leur peau ou leur religion. Elle doit pouvoir garantir la sécurité de tous

ses citoyens, et permettre aux Juifs de s'expliquer à visage découvert, sans honte aucune. Car il n'y a pas de honte, bien sur, à être juif.

C'est tout le débat soulevé par Tariq Ramadan ces dernières semaines. Dans un texte diffusé sur internet, celui-ci accuse les " intellectuels juifs français ", de " défendre Israël par réflexe communautaire." Figurez-vous que cette simple et banale constatation a déterminé l'Union des étudiants juifs de France à engager des poursuites contre " l'universitaire suisse ", ce qui prouve noir sur blanc que les Juifs veulent continuer à agir à visage masqué, comme ils ont l'habitude de le faire, à l'inverse des musulmans qui s'affichent eux de plus en plus en tant que membre de leur communauté. Cette dernière attitude me semble tout de même plus loyale et plus honnête, malgré l'immense respect que nous ressentons pour la communauté juive (qui souffre énormément, comme chacun sait).

Dans le même registre de sensibilité malade, le quotidien israélien Maariv publiait dimanche 19 octobre une photo du gouverneur Chirac avec la légende suivante : " Le visage de l'antisémitisme en France " ! Ceci n'était pas une plaisanterie. Le gouverneur Chirac était en effet accusé d'avoir empêché les " 25 " réunis à Bruxelles, d'adopter une condamnation du ministre malais Mahathir Mohamad, suite à ses odieuses déclarations. On aura l'explication de ce malentendu un peu plus tard : le gouverneur Chirac souhaitait en fait une déclaration annexe, afin de ne pas heurter de front l'organisation mondiale islamiste. " On a atteint le comble de l'absurdité ", se désole-t-on à Bruxelles, paraît-il. " Absurdité " ? disent-ils. Ne serait-ce pas là une nouvelle preuve d'antisémitisme ? Non, les Juifs ne sont pas " absurdes ", monsieur. Ils n'entendent pas être insultés par des laquais, c'est tout. Quant au gouverneur Chirac, il va bien falloir qu'ils choisisse un jour entre ses maîtres et son nouvel électorat. A moins que ce ne soit Dugland-Dupont qui se charge de remettre les choses en ordre. En Suisse par exemple, le populiste Christoph Blocher vient de faire plus de 26 % des voix. Effectivement, ce n'est peut-être pas le moment d'enlever son masque.

François Ryssen

3 novembre 2003

page imprimée de voxnr.com :: le site des résistants au nouvel ordre mondial
<http://www.voxnr.com/cc/politique/EpyZlVVuEZTadShqgL.shtml>

Faut-il pendre les patrons aux tripes des communistes ?

Aux sommités morales qui nous cassent les burnes en permanence sur ce qu'il est bon de dire, de faire et de penser, à ces petits tyranneaux de basse-cour démocratique, comme aux grands vizirs qui pontifient du haut des plateaux de télévision, nous soufflons au visage et nous disons d'une voix douceuse : " va t'en, trisse-toi de là... Tu sens le mort et l'urine de scorpion. "

Je prends un exemple dans l'actualité, et je tombe sur... Bernard... Henry... Lévy !!! (Applaudissements). C'est une sacrée soirée qui s'annonce. Bernard-Henry nous a parlé cette semaine des " nouvelles figures du nihilisme ", dans un grand quotidien bourgeois, dont certaines pages sentent le saumon, et d'autres le harengs pas frais. Après avoir fait son petit caca inconsistant (son idéal humanitaire, démocratique, cosmopolite, enfin... tout le tralala habituel...) il nous déclare : " L'Europe que j'aime, c'est celle de Julien Benda et de Kant. Le duel de Julien Benda contre Charles Maurras n'a jamais cessé. "

Kant : pas de problème ; tout le monde connaît. Personne ne l'a jamais lu, mais c'est probablement une tronche, doublé d'un cake, puisque tous les philosophes fin de siècle s'y réfèrent.

Mais Benda... Julien Benda ! C'est qui se mec ? D'où qui sort, lui ? Pourquoi BHL vient tirer sa sève de ce petit bonhomme de rien du tout ? Parce qu'il est juif ? Mystère et boule de chwing-gomme dans les cheveux... difficile à démêler. Je ne sais pas si Charles Maurras et ce type se sont frittés dans un bar pour une gonzesse ou pour de la politique, mais ce que je sais, assurément, c'est que le pti Lulu l'a pris par le colback et l'a plaqué contre le juke-box sans ménagement, avant de lui administrer une torgnole mémorable dont on rigole encore dans certains quartiers de la capitale.

Je veux parler de Lucien, Lucien Rebatet, qui était un bon pote à moi avant la guerre de 68, ou de 14, je sais plus. Je perds la boule. Il était allé à une conférence de Julien Benda en 1938, et avait entendu cet histrion débiter toutes ses sornettes sur " les nouvelles figures du nihilisme ", version années 30. Je retrouve son compte-rendu par hasard, sous une pile world-trède-centresque de journaux que j'ai accumulés depuis. Quelle chance ! Un pur hasard ! Je vous en livre la conclusion ; elle est encore bien conservée, bien que le papier jauni rend certains passages totalement illisibles :

" On ne discute pas avec Benda. Sa cervelle détraquée, frétille et grouillante comme un bocal de vers de vase, peut prendre n'importe quelle forme. Tel le ver, qui, coupé en dix tronçons, arrive encore à s'échapper, M. Benda, réduit à merci par l'argumentation la plus catégorique, inventera encore quelque sophisme en tire-bouchon.

Il faut voir M. Benda. On contemple alors un des plus prodigieux phénomènes de l'outrecuidance [là, un mot illisible, rongé par le temps] s'étalant, se mirant, se pouléchant avec un parfait cynisme. C'est l'éternelle gaffe [illisible], la tare fatale de ces tribus alertes et sensées. Après avoir gémi et pleurniché honteusement, sitôt que le vent tourne pour elles, que la force et les honneurs leur viennent, elles narguent le g [...], elles se pavanent avec une stupéfiante impudeur. Réjouissons-nous. C'est l'antique signe qu'il a touché au sommet de sa fortune, qu'il ne fera plus un pas sans réveiller notre colère. "

Nous étions alors en février 1938.

Je trouve tout de même que Bernard-Henry a des références contestées, et donc probablement contestables. Un philosophe de sa taille devrait à mon sens trouver des ancêtres

intellectuels qui prêtent moins le flanc à la polémique, s'il veut rester crédible et continuer à bénéficier de notre vénération.

Revenons sur l'affaire Tariq Ramadan, et cassons-lui un peu de sucre sur le dos pour changer un peu. Il a déclaré dimanche 2 novembre, dans l'émission Riposte de Serge Moati, que " ce n'était pas facile d'être musulman en France aujourd'hui. ".

Tariq, si tu m'entends, je te dis : " Arrête, tu vas nous faire pleurer ". Il est en effet un peu plus facile d'être musulman en France aujourd'hui, que d'être musulman au Bangladesh, dans le sud-algérien ou aux Etats-Unis. Et c'est en tout cas plus facile que d'être nationaliste français en France aujourd'hui. Alors arrête de geindre, s'il te plaît. Je sais bien qu'une fois de plus, tu étais tout seul sur le plateau de télé à te défendre bec et ongle contre une bande de hyènes du désert, mais pense qu'il n'y avait aucun Français de souche parmi les six invités, et que ceux-ci rasant les murs dans les cités pourries où tes frères règnent en maîtres. Et puis je vais te dire un truc, entre nous : tu pourrais remercier les Juifs que tu as l'air de ne pas porter dans ton cœur, pour avoir si bien encouragé l'immigration ces deux dernières décennies. Sans eux, tu serais encore en train de gratter le sol des monts Atlas.

Maintenant, on en a un peu marre aussi que les Juifs nous répondent, dès que l'on braque un projecteur sur eux : " Ca y est, je suis attaqué comme Juif ! ". Je pense en particulier à Alain Finkielcrotte, qui a une légère tendance à abuser de ce côté-là. La vérité est que lorsqu'un juif est critiqué dans le monde, 99 fois sur cent, c'est parce qu'il a dit ou parce qu'il a fait une connerie, et non parce qu'il est juif. Alors qu'ils cessent de geindre, eux aussi, parce que ça commence très sérieusement à nous les brouter ! Moi par exemple, je suis Français de souche, je n'ai pas une goutte de sang métèque, j'ai l'œil clair, et je n'en fais pas tout un fromage !

Ce 8 novembre, le Figaro relatait aussi l'affaire Youkos et l'arrestation du président de la grande société pétrolière russe. Le journal donnait la parole à un manifestant communiste, qui déclarait : " C'est la faute des Juifs qui ont tout privatisé. " (! !) Encore un mongolien, devait penser le bon bourgeois qui lisait ce journal de merde.

Il a fallu ouvrir le Libération du même jour pour avoir de vraies informations : " Khodorkovski a annoncé depuis sa prison qu'il se consacrerait dorénavant à sa fondation " Russie ouverte " (aux Tchétchènes ?) et à ses projets politiques. " Le numéro deux du patronat russe, Igor Yourguens déclarait pour sa part : " Les juifs ont une plus grande sensibilité que les Russes à la démocratie. ". Ce à quoi la journaliste de service, Véronique Soulé ajoutait : " ... allusion au fait que Khodorkovski, comme nombre d'oligarques, est d'origine juive. "

Comme cette brave petite nous avait dit au début de son article que " les oligarques avaient acquis leur immense fortune en violant la loi ", nous avions là très clairement un article antisémite dans le plus pur style des années Trente, voire Quarante. Il est évident que la petite Véronique ne va pas faire de vieux os dans la profession si elle ne change pas très rapidement son lance-roquettes d'épaule.

On peut terminer cette joyeuse semaine avec Denis Gautier-Sauvagnac, du Medef, qui réclame " une nouvelle politique d'immigration ", à la suite de l'avis du Conseil économique et social et de sa recommandation " d'ouvrir davantage les frontières ". Notre conclusion est la suivante : Faut-il pendre les patrons aux tripes des communistes ? (Il n'y a pas de racisme, là ? C'est bon ?)

François Ryssen, 13 novembre 2003

<http://www.voxnr.com/cc/politique/EpylZEkFuufnIBBNsX.shtml>

2004 : La France bouge ; le monde bouge !

Pour ceux qui ne le sont pas encore, on espère que l'année 2003 les aura rendu un peu plus optimistes sur l'avenir de notre continent. Pour ne retenir que le mois de décembre, par exemple, les Européens auront vu la victoire des patriotes en Croatie, en Serbie, et surtout dans la Russie du président Poutine. En l'espace de quelques semaines, ça fait beaucoup. Nous n'en sommes donc encore qu'aux préparatifs de la grande bataille contre le mondialisme occidental, et il serait malvenu de désespérer avant même que la guerre n'eût réellement commencé. N'oublions jamais que le moral des troupes est essentiel : si l'ennemi est parvenu à vous subjugué par sa propagande sans même avoir eu besoin de livrer bataille, sa victoire est totale.

Avant un engagement, les grands chefs de guerre ne doutent pas un seul instant de l'issue du combat, et je suppose qu'ils ne devaient guère tolérer les velléitaires, les tièdes et les indécis à leurs côtés. Le seul moyen de vaincre, répétons-le, est d'avoir une foi absolue dans la victoire de notre cause. Si ce n'est pas le cas, allez vous reposer quelques semaines au Maroc ou en Tunisie, et cessez de polluer nos rangs ! Merci.

Combien y avait-il de républicains en 1789 ? Deux demi-douzaines ? Combien y avait-il de bolcheviques en 1917 ? trois ou quatre sanhédryns, ou un peu plus. Et qui aurait pensé en 1924 qu'Adolf Hitler prendrait le pouvoir, à part lui-même ? Tout est possible, donc.

La Russie de Poutine a donné ces derniers temps quelques heureuses surprises. Il y a six ans seulement, en janvier 1998, on nous expliquait dans un hebdomadaire de gauche sur papier glacé, que Boris Nemtsov était " l'homme de l'année ", qu'il avait été " plébiscité par la population russe ", qu'il laissait " loin derrière lui le général Lebed. " Aujourd'hui, le général Lebed est mort, décédé dans un accident d'hélicoptère. Quant à Nemtsov...

Boris Nemtsov était alors un des plus fidèles soutiens du titubant Boris Eltsine. Nommé vice-premier ministre en mars 1997, il était chargé des réformes sociales. C'est lui, par exemple, qui avait annoncé la suppression progressive des allocations logement, jetant à la rue les populations les plus vulnérables, appauvries ou ruinées par les réformes des " oligarques ".

Mais le journaliste Thomas Hofnung poursuivait gaillardement son panégyrique, illustrant au mieux cette fameuse solidarité communautaire :

" Physique de rockstar, la Marlboro collée aux lèvres, Nemtsov séduit avant tout par sa gouaille et son intelligence. Lors d'un débat télévisé, il ridiculise l'ultranationaliste Jirinovski qui, de dépit, lui jette son verre à la figure... Il est devenu, à 31 ans le plus jeune gouverneur du pays au lendemain du putsch avorté de 1991. En cinq ans, à coups de réformes effrénées, Nemtsov a fait de la région de Nijni Novgorod la vitrine de la nouvelle Russie. "

A en croire le petit Thomas Hofnung, la Russie avait enfin trouvé son homme providentiel qui la sortirait du marasme et de la misère. Mais arrêtons-nous là un instant, car il nous paraît nécessaire de traduire les propos du petit Hofnung qui, comme la plupart des gens de son espèce, a une fâcheuse tendance à déformer la réalité dans le sens qui lui plaît. En bon français, cela donne :

" Après avoir contribué à ruiner la Russie avec ses petits copains oligarques (Abramovitch, Friedman et Goussinski, aujourd'hui réfugiés en Israël), Boris Nemtsov a décidé de s'acharner plus particulièrement sur la région de Nijni Novgorod, qu'il entend transformer en zone d'accueil pour Tchétchènes. Sur un plateau de télévision, l'insolent personnage a tout de

même eu la leçon qu'il méritait : Vladimir Jirinovski lui a jeté son verre à la figure, provoquant la gouaille et l'hilarité dans des millions de foyers russes. "

Ce discours cadrerait mieux avec la photo du magazine. Il faut voir en effet Boris Nemtsov en maillot de bain : en guise de " rockstar ", on découvre un bonhomme grassouillet et lippu, aux cheveux et aux yeux noirs, qui serait quelque chose entre Raphaël Misrahi et Steven Choukroun.

On a beaucoup entendu parler depuis de ces fameux réformateurs dans les médias occidentaux : Yabloko par-ci, Yabloko par là. Avec Boris Nemtsov et " Russie ouverte " de Mikhaïl Khodorkovski, aujourd'hui en prison, nous avions là le trio gagnant. Toute cette mascarade a pris fin le soir des élections, et le mardi 9 décembre 2003, le journal Le Monde, coincé dans son petit slip, était bien obligé de titrer en premier page " Russie : victoire écrasante des partisans de Poutine ". Mais la vérité était encore bien plus cruelle pour tous ces petits cafards démocrates qui cirent les pompes des milliardaires : avec le parti Rodina et celui de Jirinovski, mais aussi avec les élus communistes (13 %), qui sont là-bas un peu moins pervertis que leurs homologues occidentaux, l'assemblée législative russe était entièrement composée de patriotes ! Quant aux petites crottes libérales, elles n'obtenaient réunies que... 3,6 % des voix ! (" Yabloko-Yabloko ! ")

On pense alors à ce qu'écrivait Edouard Drumont en 1889, dans son introduction à La Fin d'un Monde : " C'est alors qu'arrive l'Ours du Nord [...] qui nous fait espérer qu'un peuple neuf et jeune, conscient de la destinée qu'il doit accomplir, vengera enfin la race aryenne depuis si longtemps exploitée et foulée aux pieds. "

Mais on se dit que tout de même, c'est faire peu de cas de ces Français. Je suis sûr qu'ils vont étonner le monde, une fois de plus. Et peut-être plus tôt que vous ne le pensez.

François Ryssen

11 janvier 2004

page imprimée de voxnr.com :: le site des résistants au nouvel ordre mondial
<http://www.voxnr.com/cc/politique/EpZFkVFFpTQGGdUVe.shtml>

Affaire de Saint-Denis : les mensonges des médias

On jugera cette semaine les auteurs de "l'attentat" contre le père Berger. En septembre 2003 voxnr avait publié ce texte qui reste d'actualité.

Puisque les médias nous ont ressorti l'affaire Brunerie en même temps que l'affaire Scheckler, on peut logiquement s'attendre à ce qu'ils reparlent prochainement de l'affaire de Saint-Denis, histoire de faire monter la mayonnaise.

On sait depuis longtemps que lorsqu'il s'agit de l' " extrême-droite ", la presse subventionnée n'hésite pas à user du mensonge et de la calomnie pour nous traîner dans la boue. Une information vient de nous parvenir : elle est un peu défraîchie, mais elle illustre merveilleusement bien de quoi sont capables les journalistes appointés du Système pour nous salir. Et ce sont ces gens-là, ces " sans-honneurs ", ces courtisans à talons jaunes, ces repus de la démocratie, gros et gras, le teint jaunâtre et l'œil torve, qui prétendent à longueur de colonnes nous donner des leçons de morale et de savoir vivre !

Faisons donc un petit retour sur l'affaire de l'entartage du curé Berger du 15 septembre 2002. Ce brave militant humaniste, curé de Saint-Denis, s'était permis de mettre la basilique royale à la disposition de centaines d'immigrés clandestins, entrés frauduleusement sur notre territoire pour profiter de notre système social. Outre le fait qu'il enfreignait la loi, le brave camarade curé n'avait pas hésité à transformer ce haut lieu de l'histoire de France en vulgaire centre d'hébergement pour les sans-tickets de tous les horizons.

On imagine bien ce qui se serait passé si des Tamouls avaient occupé une synagogue quelconque à Jerusalem, ou si une minorité avait eu l'extrême affront d'occuper une mosquée dans un pays musulman : les braillards revendicateurs se seraient fait immédiatement et consciencieusement écharpés et découpés en quartiers de viande. Il n'en serait resté que des morceaux épars et sanguinolents que la foule surexcitée aurait traînés dans les rues avec des cris de vengeance joyeuse.

Mais nous sommes en France, pays de mœurs plus policés, mais aussi pays où l'esprit démocratique étouffe et réprime toute conscience ethnique et patriotique au nom d'un universalisme débilitant. " Débilitant " : c'est bien le mot qui convient, car il semble que les Français ne réagissent plus aujourd'hui à des affronts qui auraient soulevé immédiatement la population il y a encore quelques décennies. Après des années de propagande humanitaire, raciste, castratrice et culpabilisante (du type : " s'ils crèvent de faim, c'est de votre faute "), une bonne partie des Français de souche a perdu les réflexes patriotiques et guerriers qui les caractérisaient dans les siècles passés.

La réaction à l'affront suprême qu'ils ont subi avec l'occupation d'un des lieux les plus sacrés de leur histoire a donc somme toute été mesurée. Sachant que le gouvernement de droite en place était des plus virulents contre tout ce qui pouvait représenter le nationalisme français, un groupe de joyeux drilles avait finalement décidé de n'agir qu'avec la plus extrême douceur envers ce trublion médiatique, curé de Saint-Denis à ses heures et grand collabo de l'invasion devant l'éternel. Un entartage en bonne et due forme juste avant la messe du dimanche, suivi d'une très belle photo largement diffusée sur internet ferait l'affaire pour le ridiculiser un peu et venger notre honneur national. Là ! La réaction était on ne peut plus légitime, et ceux qui osent dire le contraire font preuve, consciemment ou non, du masochisme ethnique le plus dégradant, le plus sale, le plus vil, qui s'apparente clairement à de la haute trahison et qui vaudrait la décapitation à n'importe quel touareg, hutu, ou indien de la forêt amazonienne.

Scoop : Didier Daeninckx vit sous anti-dépresseurs depuis plusieurs années.

Selon notre source (très au fait des circonstances du... drame !), le brave curé a reconnu dans ses procès verbaux n'avoir subi aucune violence ; n'avoir ressenti aucune douleur : Non, il n'a pas été aspergé de gaz lacrymogène ; non, il n'y a eu aucun contact physique entre lui et ses terribles agresseurs ; non, il n'a pas été ni frappé ni blessé ; non, il ne lui a pas paru que ses assaillants auraient pu devenir violents. Tout cela est assez clair et sera révélé au procès.

Voilà qui est honnête. Le père Berger se sera au moins épargné cette ignominie. C'est une preuve de plus qu'il n'y a pas que des salauds à l'extrême-gauche, et qu'on peut fort bien y trouver des gens... non pas sensés (avec un cerveau et tout !), mais au moins vertébrés (avec une moelle épinière, un cervelet et quelques principes de base).

Les journalistes de la presse écrite, en revanche, ne semblent pas trop s'embarrasser de considérations morales, d'honnêteté ou de quelque déontologie professionnelle. Dès lors qu'il s'agit de faire tourner leur petite boutique, de pourchasser la bête avec leurs bâtons et de courir sus au voleur de pommes, tout est permis pour ces villageois d'un genre nouveau.

" Non les braves gens n'aiment pas que – l'on suive une autre route qu'eux ", comme disait Georges Brassens. On peut parier qu'aujourd'hui, le chansonnier ne hurlerait pas avec les loups s'il vivait encore, et à ce sujet, il serait temps pour nos petits gauchistes de réaliser que le conformisme n'est plus ce qu'il était, que le monde a changé depuis 1848, 1936 ou 1968, et que l'esprit frondeur et le vent de liberté aujourd'hui sont à l' " extrême-droite ".

Ainsi, on a pu lire dans une certaine presse, quelques comptes-rendus assez révélateurs de la tenue de la profession, en ces grandes heures citoyennes de début de siècle :

- Marie-Pierre Bologna, du Parisien, par exemple, n'a pas hésité à nous pondre ce joli petit papier : " Le père Bernard Berger... a été agressé par des militants d'extrême-droite... peu avant l'office dominical. Trois hommes l'ont violemment pris à partie... Deux d'entre eux se sont rués sur lui en lui jetant de l'encre noire et de la mousse à raser à la figure et en l'aspergeant de gaz lacrymogène. Pendant ce temps, leur comparse prenait des photos. " (Le Parisien-93, lundi 16 septembre 2002). Sacrée Marie-Pierre, va ! Tes informations, tu les trouves où ? sur internet ?

- Le même Parisien, dans son édition de Seine Saint-Denis, titrait le 17 septembre : " Le père Berger, porté en triomphe après son agression ", et précisait, sous la plume de Blandine Seigle (ou Siegel, je ne me souviens plus) : " Dans la nef, des énergumènes se sont rués sur lui aux cris de " A bas l'islam ! " Elle a l'imagination féconde, Blandine.

Et c'est encore Le Parisien qui donnait des informations bidons dans son programme pour les Journées du Patrimoine le week end du 20 septembre. Décidément, il semblerait que les journalistes du Parisien soient de vrais professionnels, au moins dans l'antifachisme et le " copier-coller ". Enfin, ne généralisons pas. Il y a peut-être des gens bien dans cette tôle. Faut retirer la croute, c'est tout !

- L'Humanité du mardi 17 septembre titrait : " La violence des paroissiens de l'ordre nouveau. Le curé de la basilique Saint-Denis agressé en pleine messe ", (pendant la communion ?) et Sébastien Homer poursuivait : " Deux militants d'extrême-droite lui ont sauté dessus au cri de " A bas l'islam ! ". Sauté...A pieds joints ?

- Didier Daeninckx, le célèbre trappeur antifasciste, a lui aussi sauté sur l'occasion. Sur son site internet (amnistia.debileprofond.net), le grand Dédé officie comme un prophète, lançant des oukases, frappant d'interdit, sermonnant à tous les coins. On vous cite un peu de sa prose de paranôïaque en phase aiguë, après que les flics eurent découvert une vieille liste de noms

et d'adresses d'une dizaine de personnalités (dont les ayants droits de Céline et de Rebatet !) chez un des militants inculpés, dans laquelle apparaissait ses coordonnées :

" La rédaction d'amnistia.debileprofond.net visée par le groupe nazi Unité radicale. Le 15 septembre, lors de la célébration de la messe dominicale, un commando baptisé Unité amicale agressait très violemment le père Berger engagé aux côtés des sans-papiers... Hervé Lalin aurait récolté les informations personnelles sur d'éventuelles prochaines cibles de son commando... Nous prenons ces menaces très au sérieux. " (article publié dans le n° 26 d'Enquêtes interdites).

Afin de rassurer nos lecteurs, précisons qu'à ce jour, Dédé la Praline est toujours vivant. Il a simplement fait poser du verre de bouteilles cassées et du barbelé au-dessus des murs tout autour de sa baraque à Aubervilliers. Notre équipe s'est déplacée pour en savoir un peu plus sur son compte, et nous avons interrogé son voisin Roger, un retraité de la sncf : " Je l'ai bien connu, Dédé. Il a pas toujours été comme ça. Rendez-vous compte qu'il ose même plus sortir pour acheter son pain. Il se fait livrer toutes ses courses par internet. Les nazis ! les nazis ! qu'il dit ! Il est devenu complètement branque ! ". Fais gaffe Dédé, y'en a un juste derrière toi !

Frédéric Chambon et Xavier Ternisien, du journal Le Monde, en versaient une louche en février 2003 à l'occasion de l'affaire Scheckler, ce militant alterdémocrate qui voulait se faire sauter dans une mosquée avec une bouteille remplie d'un mélange à base d'huile de noix de cajou et d'acétone, que les poulets ont retrouvé sur la table de la salle à manger. Sous le titre " tentative d'assassinat, projet d'attentat, agression : les inquiétants faits d'armes du groupuscule Unité Radicale ", les deux tacherons avaient décidé de taper fort, et sur une pleine page, l'histoire de faire croire à une très grave menace néonazie.

La liste que Hervé Lalin possédait depuis plusieurs années devenait une " liste de cibles potentielles ", tandis que le curé Berger avait naturellement été " aspergé de gaz lacrymogène ". Evidemment, si ces deux guignols avaient simplement parlé de pistolet à eau rempli d'encre et de mousse à raser, l'effet de terreur aurait été moins saisissant.

On nage donc vraiment dans la guignolerie la plus totale. Entre l'affaire Brunerie et son matos de fête foraine, l'affaire Trouchaud-Scheckler qui avait à peine de quoi fissurer sa bouteille, et celle de Saint-Denis, on est bien forcé d'admettre que si danger il y a pour la démocratie, il vient plutôt des salles de rédaction des grands quotidiens où des journalistes malhonnêtes traficotent l'information et se permettent de raconter n'importe quoi en toute impunité. Vous pouvez envoyer une, deux, ou trois lettres recommandées avec votre droit de réponse au journal Le Monde pour rétablir un peu la vérité, on ne vous le publiera pas, et on ne vous répondra pas. Le fait est qu'on s'estime un peu au-dessus des lois, au journal Le Monde quand on s'appelle Smolar, Bologna, Siegel, " Chambon " ou Ternisien ; un peu au-dessus de ce vulgum pecus, de ces Français de souche qu'on s'imagine pouvoir éternellement manipuler à sa guise. Quant au pauvre Daeninckx, sa folie antifachiste ne lui laisse plus aucun repos dorénavant. Même pas le samedi. Il faut toujours qu'il se fasse remarquer.

François Ryssen

1 mars 2004

page imprimée de voxnr.com :: le site des résistants au nouvel ordre mondial
<http://www.voxnr.com/cc/politique/EpZlEluZZAovXrCIii.shtml>

Procès des entarteurs du curé co-allah-bo

Saint-Denis outragé, Saint-Denis martyrisé, Saint-Denis libéré !

Le procureur avait requis 12 mois avec sursis, c'est finalement quatre mois qui seront retenus contre Hervé Lalin, pour avoir "entarté" le curé de la basilique Saint-Denis ; tandis que ses joyeux complices, Marc Maregiano-Koenig et Rémi Margueritte écopent respectivement de deux et trois mois avec sursis. La mousse à raser doit donc être dorénavant classée comme "arme". Mais les amateurs pourront se replier sur la crème Chantilly.

En septembre 2002, ledit curé avait ouvert les portes de la nécropole royale à plusieurs centaines d'immigrés clandestins qui, à peine débarqués, bénéficiaient de la complicité de ces collabos d'un nouveau genre. La charité chrétienne est une chose, mais la trahison de l'intérêt national en est une autre. De fait, Bernard Berger, le curé collabo, s'était rendu responsable de la plus cinglante injure symbolique faite au peuple français depuis le bombardement de la cathédrale de Reims par les Allemands en 1914.

L'amour des étrangers du Tiers-Monde est chez lui plus fort que le sentiment de charité fraternelle. Sans quoi il se serait simplement contenté d'apporter son aide à quelques-uns de ses milliers de compatriotes dans la misère. Cet amour immodéré est aussi plus fort que son respect de la loi : l'article 21 de l'ordonnance de 1945 l'exposait à un emprisonnement de cinq ans, pour avoir, « *par aide directe ou indirecte, facilité l'entrée, la circulation ou le séjour irrégulier d'un étranger en France* ». Mais le brave homme ne craignait évidemment rien dans une République qui semble s'être fixé comme objectif prioritaire l'"intégration" à marche forcée de millions d'immigrés du Tiers-Monde, par une politique ruineuse, raciste, discriminatoire et finalement criminelle, au détriment des Français de souche qui se retrouvent aujourd'hui minoritaires en Ile-de-France.

En bon gauchiste-démocrate, la cervelle pétrie depuis longtemps par la propagande tapageuse et omniprésente en faveur des idées mondialistes (Amour Sans Frontières, Extrémisme égalitaire, Tolérance absolue et autres élucubrations d'invertébrés), le curé Berger est fasciné par les étrangers de couleur et par tout ce qui vient du sud.

Le mauvais Berger clame sa "compassion" médiatique

La haine de leur propre peuple est vraiment ce qui caractérise le mieux les gens de gauche parce qu'ils assimilent la race blanche toute entière au capitalisme, et qu'ils la considèrent coupable d'exploiter le prolétariat mondial que représentent selon eux les masses du Tiers-Monde. Pour avoir été plusieurs années sous l'emprise de l'idéologie marxiste, je sais que cet amour délirant de l'étranger de couleur est une constante chez le petit occidental bourgeois, qui se croit révolutionnaire, mais ne fait qu'obéir inconsciemment aux mots d'ordres des oligarchies financières cosmopolites dont nous connaissons trop bien le rôle dans l'instauration du monde sans frontières.

Le curé Berger a bon coeur : « *J'ai de la compassion pour ce genre de gars* », lâche-t-il dans *Le Parisien* du 2 mars. Il n'a en effet pas souhaité porter plainte. Ça aurait été « *secondaire par rapport à la misère humaine de ces vies. Je ne voulais pas rajouter à la douleur de ces jeunes gens en déshérence* » !

Peut-être était-il surtout soucieux de ne pas médiatiser une affaire où il apparaissait trop à son désavantage. Il est vrai que la photo du curé entarté était assez bien réussie, et les téléspectateurs du journal de 20 heures ont pu l'apprécier à sa juste valeur.

Déjà, le 20 janvier 1827, Talleyrand, le "Prince des diplomates", souffleté par un éner gumène à la sortie de la basilique de Saint-Denis où venait d'être célébrée une messe à la mémoire de Louis XVI, avait renoncé à poursuivre son agresseur pour ne pas grossir un scandale assez humiliant. Que signifiait donc tout ce bruit pour une bousculade ? Cent personnes l'avait vu, cent mille en avaient parlé, cinq fois plus avaient lu les comptes rendus, mais peu importe, il n'y avait pas eu de soufflet. Victime, à la rigueur, il acceptait de l'être ; mais insulté, jamais ! Quand Louis XVIII, croyant bien faire, l'assura que la gifle serait punie, Talleyrand se raidit et, de son air le plus hautain, celui dont il foudroyait les fâcheux et les imbéciles, il répliqua : « *Sire, c'était un coup de poing.* » !

Le brave curé Berger aurait préféré lui aussi pour sa réputation, un coup de poing. N'en doutons pas. Ses entarteurs seraient en prison, car la République sait défendre les prêtres aujourd'hui, à condition qu'ils soient collabos.

Curé, sois remercié pour ta « compassion ». Nous te plaignons en revanche, parce que viendra le jour où, les deux mains à plat sur ton autel, tu sentira sur ta nuque le souffle chaud de ceux que tu aimes tant, tandis qu'ils balanceront l'encensoir dans la nef, par dérision. A ce moment-là, si les dieux de l'Olympe nous prêtent vie, nous serons là pour prendre la photo et pour la diffuser à nos compatriotes, et ce sera un baume au coeur pour beaucoup de catholiques trop longtemps outragés.

Salut curé, et à bientôt, qui sait ?

Bernard Reber est le président de l'association inter-religieuse de Seine-Saint-Denis. C'était lui le plaignant ; lui et Michel Gué, le sacristain. Michel Gué est un bon gros barbu, un brave type, visiblement, qui a voulu défendre son curé. Voyant le danger pour la réputation de son maître, il s'est rué sur notre photographe pour lui arracher son appareil. Une rafale d'encre en pleine poire l'a arrêté net, ahuri, gros lapin aux yeux rouges devant les phares d'une camionnette sur une route de campagne.

Bernard Reber a fait preuve de plus d'audace en cette terrible journée. L'homme n'a pas hésité à poursuivre en hurlant les entarteurs jusque dans le métro.

Le dimanche matin, jour de marché à Saint-Denis, la population est à 95 % d'origine immigrée. Reber se sentant très fort, a donc suivi les trublions jusque sur le quai, vociférant et invitant les voyageurs à s'en saisir par la force. A quoi s'attendait-il, Bernard Reber ? À un lynchage en règle par ses amis immigrés ? À voir l'ennemi jeté sur les voies ? Rien de tout cela ne s'est passé, et ses chers immigrés sont restés bien tranquillement en dehors de la querelle. L'énergumène s'égosillant en vain.

Il faudra qu'un jour il comprenne lui aussi que ce comportement est interprété comme une faiblesse par les gens qu'il courtise avec une écoeurante servilité. On pense à cette jeune anglaise qui, en Afrique du Sud à l'époque de l'Apartheid, prenait la défense des "Noirs opprimés". Le dégoût de son propre peuple que lui avaient inoculé les médias à force de rabâchages sur les prétendues ignominies de l'homme blanc lui avait perverti la conscience en profondeur. Les Africains qu'elle prétendait aimer si fort ont dû ressentir cette faiblesse et ce dégoût de soi. Leur mépris mué en exaspération, la pauvrete a fini un pneu enflammé autour du cou comme prix de son aveuglement humanitaire.

Une femme voilée sur le banc de la presse !

Bernard Reber est dans une situation comparable. Plaignons-le. Il ne s'est exprimé au procès que pour se plaindre que les entarteurs ne fussent pas condamnés aussi pour incitation à la haine raciale. Chef d'inculpation annulé à l'instruction, et à juste raison, puisque c'est le

curé, "collabo de l'invasion" qui était pris pour cible, et non les musulmans qu'il s'était permis d'héberger sur les tombeaux de nos rois.

Bizarre personnage que ce Reber : il manifeste aux patriotes français une rancune tenace mais n'exige aucun dommages et intérêts et salue ses adversaires, leur tendant même la main à la fin du procès ! Comme par une fascination inconsciente pour des hommes dont les convictions écrasent son vide existentiel.

On ne peut haïr cet homme ; il faut simplement l'éduquer.

Parlons un peu de ce procès : Avant de comparaître, nos amis ont attendu trois heures pendant lesquelles ont défilé braqueurs et dealers, tous "plus Français que nous" ou en passe de le devenir.

Avec ce Tiers-Monde, la présidente de la XIII^e Correctionnelle de Bobigny, Françoise Bouthier-Vergez, se montre ferme mais juste. Devant les cinq patriotes le ton change et, devenue cassante, la présidente, visage osseux, oeil gris, couleur de lame de couteau, teint de pierre, parole cinglante, s'adresse aux prévenus comme un gitan à son chien. Le genre à officier du côté de Novosibirsk en 1937.

Le procureur Nadine Perrin avait requis de la prison pour tout le monde. Un peu lourd pour des faits sans violence comme le principal intéressé lui même l'avait reconnu. Elle non plus ne cachait pas sa haine, et sa prise de bec avec maître Delcroix, avocat de Guillaume Duchesne fit des étincelles, contraignant la présidente à suspendre les débats le temps de calmer les esprits.

Enfin, tout cela n'est pas bien grave en comparaison du véritable martyr de ces millions de Français qui vivent dans nos banlieues occupées...

Bien entendu les journalistes en ont remis une couche, sans s'excuser pour les élucubrations qui, après les arrestations, avaient dénoncé un militant comme un terroriste en puissance.

Parmi eux, une femme voilée : « *Quel journal ?* » interroge-t-on. « *France Soir* », répond-elle.

Le lendemain, son article insultera « *Les Dalton du Troisième Reich* ».

Il est signée Marie Nossereau. Juge et partie, en somme. On pensait que ce genre de travestissement était plutôt l'apanage d'autres communautés.

François Ryssen

[Le Libre Journal de la France Courtoise](http://www.francecourtoise.info/04/317/page.php?id=18div) - n° 317 du 13 mars 2004 - pp. 18 et 19

<http://www.francecourtoise.info/04/317/page.php?id=18div>

Article 1 : Tout antisémite aura la tête tranchée

Insécurité, islamisme, immigration : voilà de quoi nous a entretenu gravement le ministre de l'Intérieur ce 20 novembre 2003, comme s'il s'agissait maintenant d'une urgence. On voit que les sujets traités sont symptomatiques et reflètent bien l'image de la France d'aujourd'hui, outragée, ravagée, martyrisée par ces trois fléaux.

Ajoutons à cela le sujet brûlant de l'antisémitisme, et l'on aura fait cette fois complètement le tour du problème. Cependant, on vous prévient tout de suite : une fois que vous aurez fait le tour, vous serez revenus au point de départ et vous n'en serez pas plus avancés. Vous pourrez regarder la soucoupe volante, de près, de loin, l'examiner sous tous les angles : tant que l'antisémitisme restera un sujet tabou, vous ne comprendrez jamais-jamais-jamais... pourquoi cette soucoupe a atterri dans votre jardin.

La réaction de M. Nicolas Sarkozy est vraiment révélatrice de cette ahurissante hypocrisie, de cette lâcheté pitoyable et écœurante des élites politiques et intellectuelles des sociétés démocratiques. Face à la montée de la violence antisémite, le ministre ne trouve rien de mieux à dire aux Français, pour expliquer ce phénomène, qu' " il n'y a aucune explication à l'antisémitisme ". Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il ne manque pas d'air, monsieur Sarkozy ! Deux synagogues viennent d'exploser à Istanbul, une école juive vient d'être détruite par un incendie, les incidents antisémites se multiplient depuis plusieurs années, et tout ce que monsieur Sarkozy trouve à nous dire, c'est " qu'il n'y a pas d'explications à l'antisémitisme " ! !

Après la Shoah, cette formidable impudence est une insulte aux Juifs du monde entier, et plus particulièrement aux Juifs de France, à qui l'on doit des explications sur ce qu'il se passe réellement. Expliquez-vous, monsieur ! et dites-nous un peu, pour voir, pourquoi les Juifs sont en butte à la malveillance universelle.

Quelques jours auparavant, le gouverneur Chirac n'avait pas été plus clair. Le 17 novembre, il déclarait avec componction : " Quand on s'attaque à un Juif en France, c'est à la France toute entière que l'on s'attaque ". La formulation assurément était mal choisie. Nous comprenons parfaitement que tous les habitants vivant sur notre sol doivent être protégés par la loi, Français ou étrangers, et qu'après tout, s'attaquer à un Juif ou à un Français de souche sur le territoire français, c'est s'attaquer à l'ordre républicain. Nous regrettons simplement que formulé ainsi, le propos rendait un honneur excessif, voire servile, à une communauté certes influente, mais qui ne représente jamais qu' 1 % de la population.

Il est certain que ce genre de déclaration solennelle évite là encore d'apporter des explications sur la nature des problèmes liés à la présence des Juifs dans notre pays. Ces problèmes existent, manifestement. Il ne faut pas les nier, mais ouvrir un vrai débat démocratique sur ce sujet. Personne ne niera que l'installation d'un camp de tziganes à côté de chez vous engendre souvent certains problèmes spécifiques. Personne ne niera que l'immigration musulmane et les revendications de cette communauté toujours plus exigeante au fur et à mesure qu'elle s'accroît, pose aussi toute sorte de problèmes. Eh bien il n'y a pas à nier que la communauté juive en pose elle aussi. Et si l'on veut les résoudre, il faut cesser de mentir aux Français et ouvrir le débat (on peut toujours rêver).

Dans son lamento compassionnel envers la communauté juive, le gouverneur Chirac a poussé le mensonge imbécile assez loin : " depuis des siècles, a-t-il affirmé, nos compatriotes juifs sont en France chez eux ". Il aurait été bien inspiré, en vérité, de relire son manuel d'histoire de cinquième.

Depuis leur expulsion de 1394 pour les raisons que l'on peut imaginer, il n'y eut plus de Juifs en France et ce, jusqu'à la conquête de l'Alsace par Louis XIV en 1678. Le Roi Soleil cependant, ni aucun autre souverain européen, ne leur accordèrent le droit de citoyenneté, qu'ils n'obtinrent qu'à la faveur du chaos général généré par la révolution française.

La seule exception, en 1615, fut l'arrivée à Paris d'un médecin juif vénitien, Montaldo, qui amena avec lui quelques coreligionnaires protégés par Concini. Il faut connaître cette histoire intéressante : Henri IV avait été assassiné quelques années auparavant, et la reine Marie de Médicis, qui assurait la régence, était littéralement tombée sous la coupe de l'Italien et de son épouse, la " noireaude hystérique " Léonora Galigai. Pendant sept ans, de 1610 à 1617, ce couple d'origine étrangère accumula une fortune colossale et régna sur la France par la terreur. L'impunité et la corruption avaient gagné tout le pays.

" On avait jamais vu jusque-là dans ce pays un aussi grand pouvoir, exercé pendant tant d'années, avec une telle absence de scrupules. " (biographie de Marie de Médicis, Michel Carmona).

La réaction des Français de souche fut énergique. Le Parlement de Paris renouvela solennellement l'édit d'expulsion des Juifs par lettres patentes enregistrées le 12 mai 1615.

On vivait dans une atmosphère de guerre civile. Pour intimider les Parisiens, Concini fit dresser 50 potences en divers points de la capitale. Les gardes-françaises furent remplacés par les Suisses allemands, peu portés à fraterniser avec la population, et des Italiens, tout dévoués à leur compatriote (aujourd'hui, la loi Chevenement favorise l'intégration des Suisses-Africains et des Suisses-Arabs dans la police, probablement pour mieux contrôler les dérives racistes des Français de souche).

C'est finalement le baron de Vitry, capitaine des gardes du corps, qui allait se charger de l'affaire avec l'accord de Louis XIII, qui n'avait alors que 15 ans. Le 24 avril 1617, dans la cour du Louvre, Vitry et ses gardes s'approchèrent de Concini, isolé de son escorte :

– " De par le Roi, je vous arrête. " dit-il d'une voix forte.

Vitry ajusta son pistolet et le signore Concini se prit trois décharges dans la tronche : une balle entre les deux yeux, une dans la gorge et une troisième dans l'œil. Pour plus de sûreté, on lui larda le corps de coups de dague avant de le dépouiller complètement (Maxime, si tu nous entends...).

Dans la salle des gardes, on entendit à peine les quelques mots que prononça Louis XIII :

– " Merci ! Grand merci à vous ! A cette heure, je suis Roi. "

Quant à la Galigai, " elle enfouissait son or, ses pierreries, son argenterie en sa paillasse, se couchait dessus comme une bête protège sa couvée. " (biographie de Louis XIII, Ph. Erlanger). Elle s'avilit jusqu'à dire de son mari qu' " il l'avait mérité ", mais cette dernière bassesse ne lui sauva pas la vie.

La moralité de cette histoire, c'est qu'en France, on aime bien les étrangers, mais faut pas trop nous prendre pour des cons. (Nota bene : cette histoire n'est pas fictive. toute personne, tout ministre ou gouverneur qui se sentirait visé peut ouvrir une bonne bédé, s'éponger le front ou aller au cinoche pour se détendre).

Le guignol de l'Elysée traficote l'histoire à sa guise. Il la tord dans tous les sens pour parvenir à la plier à ses partis pris idéologiques et la faire rentrer dans sa petite boîte bleu-blanc-rouge étiquetée " République française ". Dans le même registre, il a déclaré que " la France était aussi musulmane que chrétienne ". Quand on parvient à ce degré de mauvaise foi et de bassesse, on doit avoir du mal à se regarder dans la glace sans un profond dégoût de soi.

Si ce n'est pas encore le cas, cela lui viendra, comme au sénateur Bailey parvenu au sommet de sa puissance, dans Il était une fois l'Amérique ou comme à Monglat dans Uranus. Il finira sous les mâchoires d'une benne à ordures, au moins au regard de l'histoire. Cet homme a probablement assez d'intelligence malgré ses carences certaines, pour comprendre qu'il est un minable, un lâche de l'espèce la plus vile et un malfaisant.

C'est tout de même lui qui a ouvert les vannes de l'immigration. Là où il n'y avait qu'un mince filet d'eau dégoulinant le long du mur, sa loi sur le regroupement familial de 1976 nous aspergea la façade. Trente ans plus tard, l'immigration est devenue le problème majeur de notre pays.

Si monsieur Sarkozih entend briser le communautarisme musulman, ce n'est certainement pas dans le but de préserver le peuple français de l'immigration, mais bien pour conforter la société plurielle black-blanc-beur, encouragée par les communautés juives du monde entier. Ils appellent cela la " société ouverte ", paraît-il, mais il serait plus juste de l'appeler " société éclatée ", qui nécessite un " Etat fort " comme nous prévient Sarko, pour se maintenir malgré tout.

Nicolas Sarkozih, qui revendique ses origines immigrées, est le modèle parfait d'une intégration ratée. Il ne se sent pas français ou européen, de toute évidence : il ne lui suffit plus d'encourager l'immigration légale, d'organiser l'islam en France et de faire pourchasser par sa justice les militants patriotes qui n'entendent pas se laisser faire ; il lui faut encore mettre en place une " discrimination positive " en faveur de ses protégés. Pas de doute, on vous a reconnu, monsieur Sarkozih, et on regrette beaucoup de vous avoir donné la nationalité française.

Peut-être trouvera-t-il ces propos trop irrévérencieux ? Comme Léon Poliakov le dit si bien dans son histoire de l'antisémitisme après 1945 : " Souvent, l'antisémitisme est un symptôme de folie, sinon, individuelle, du moins collective ". Notre ministre n'aura qu'à faire enfermer les dissidents en asile psychiatrique, à la mode stalinienne. A moins qu'il ne préfère user de l'article 1 de la constitution. Celle dont il rêverait pour la France, pour l'Europe... pour un monde sans frontière !

François Ryssen

23 novembre 2003

http://www.voxnr.com/cgi-bin/cogit_print/pf.cgi

Sers-nous à boire !

François Ryssen

Il y a manifestement en France des choses qui nous échappent. Des fois, même, quand on regarde par la fenêtre, on a l'impression que le monde est en train d'évoluer sans nous et que nous restons comme des abrutis enfermés à la maison tandis qu'il fait beau dehors. C'est ça la France d'aujourd'hui : une prison idéologique, une cage pour expérimentations multiculturelles sur animal vivant, où une petite clique de scientifiques en blouses blanches semble avoir décidé de nous faire crever par métissage et matraquage démocratique. Enfin... passons gaillardement sur les réjouissances de la commémoration de 1944 qui n'intéressent que les vieux croutons qui font là leur dernier tour de piste.

Les Jeux olympiques d'Athènes se sont parfaitement déroulés sans eux, et il semblerait bien que plus ça va aller, et plus le monde entier va se passer de leurs leçons de morale. Tant mieux nom de Dieu ; tant mieux !

Tandis que la France est fossilisée sur les souvenirs de 1944, la jeunesse russe semble s'inquiéter davantage des réalités contemporaines, à en juger par le succès phénoménal d'un film dont on a pas parlé en France. Comme nous venons seulement de le découvrir, nous nous proposons de vous en causer un peu, parce que c'est une bouffée d'air frais dans ce paysage médiatique malodorant. Ce film, c'est *Brat 2* ; et d'après ce que l'on a pu comprendre, c'est un des plus gros succès du cinéma russe et un film culte pour toute la jeunesse.

Brat, ou « Brother » dans sa traduction anglo-saxonne, cela signifie « Frère » en français. Et on ne tarde pas à comprendre ce qu'est un « frère » pour un russe. Rien à voir avec le bel idéal de fraternité universelle « à la française ».

Ce film-là, tous les patriotes européens devraient l'avoir vu, tant il est vivifiant dans son contenu et dans sa réalisation. Incontestablement, il est à mettre dans notre panthéon cinématographique aux côtés de *Braveheart*, *Regain*, *Le Seigneur des Anneaux*, *Cyrano de Bergerac*, *Troie* et *Fight Club*, pour n'en citer que quelques-uns.

Dans le film, pour résumer, un riche et peu scrupuleux homme d'affaires américain, bailleur de fond de l'équipe de Hockey sur glace de Chicago, n'a pas respecté un contrat et a escroqué un joueur russe, qui est aussi une star nationale. Le joueur a été floué d'un bon paquet d'oseille, et qui plus est, son frère se fait butter peu après à St Petersburg par la mafia russe. Ça commence à faire beaucoup. C'est notre héros, le jeune Danila qui découvre le cadavre en pénétrant dans l'appartement de son pote (d'après ce que nous avons compris d'un film russe sous-titré en anglais, avec une bouteille de vodka à moitié vide sur la table, ndla).

A partir de là, tout va très vite, et les règlements de compte se succèdent. D'abord avec la mafia russe, qui se fait copieusement arroser avec du matos de la Seconde Guerre mondiale que l'on a réussi à se procurer chez un hurluberlu qui se fait appeler « fasciste », et qui arpente sa cave bourrée de souvenirs en uniforme d'officier allemand !

Ensuite, il faut bien que l'affaire se déroule sur le territoire américain, car notre si Danila a vraiment l'air tout gentil, il n'en est pas moins un redoutable tueur quand il s'agit de venger son camarade et l'honneur de la Russie. Il part donc avec son frangin à Chicago pour régler ses comptes ; et là, c'est vraiment OK Corall, comme on dit, avec l'humour en plus, une bonne charge contre la société multiraciale, et la poésie du patriotisme russe pour couronner le tout. Au passage, la mafia ukrainienne de Chicago, étalée de tout son long sur le carrelage des chiottes, se prend deux bastos dans le coffret : « pour Sébastopol » !! Visiblement, il y a un contentieux !

En débarquant à New York, aux « Stéhitz », Danila se rend tout naturellement dans le quartier russe. C'est sous une bretelle d'autoroute qu'il va acheter une caisse avec le peu d'argent qu'il a. Au bout de quelques heures, la bagnole tombe en panne, et il reste en rade sur le bord de la route à faire du stop. On imagine à ce moment-là qu'il pense très fort à la crapule qui lui a vendu ce tas de ferraille. C'était un Russe, pourtant ; un petit Russe brun très typé, dont le papa avait dû porter le chapeau de poils à queue de Renard du côté de Kichinev ! Incu-rables !

Un brave routier va le prendre en stop dans son bahut : direction Chicago, pour rejoindre le frangin qui l'a précédé. En arrivant à la périphérie de la ville, un bref dialogue avec une prostituée va lui laisser le cœur serré : elle est dans la misère, elle est belle... mais surtout, elle est russe, et son souteneur... est un Nnnnnoir !!! Alors quand en plus celui-ci la frappe pour récupérer le bifton qu'il vient tout juste de lui donner avant de remonter dans le camion, le sang de Danila ne fait qu'un tour !! De la fenêtre du camion qui s'éloigne, c'est une image insupportable qui ne va pas s'effacer de sa mémoire. Il va y gagner un tabassage en règle, mais c'était là faire fi de sa détermination à rétablir la justice, et vous devinez peut-être un peu la suite et le délectable épilogue de cette histoire.

Bref, notre Danila se retrouve à devoir régler deux affaires en même temps, et deux affaires d'honneur, qui vont l'amener à avoir quelques explications avec certaines catégories d'américains – un massacre, pour tout vous dire – tandis que le frangin fait la fiesta dans les troquets, totalement oublieux de son devoir. Ce dernier paiera plus tard : rien ne se perd.

On aura noté aussi le passage où un porc, dans l'arrière salle d'une boîte de nuit, visionne un film porno qui n'est rien d'autre qu'un viol réel, filmé par des saguains. Les Russes savent bien, eux, que les filles kidnappées qui alimentent cet horrible business sont souvent des Russes et des Ukrainiennes que l'on retrouve souvent ensuite en Israël. L'homme aura ce qu'il mérite, comme les autres.

Ingénieux, patient, déterminé, courageux ; il est comme ça, Danila. Et puis, il a tout compris : les Etats-Unis sont véritablement un pays de merde où les frères russes n'ont rien à faire. Restez en Russie, frères ! Ne suivez pas les mirages du cloaque américain ! la mère patrie a trop besoin de vous en ce moment !

Au moment de s'embarquer précipitamment dans l'avion avec la jolie Russe qu'il est parvenu à délivrer des sauvages, un guichetier fait remarquer à celle-ci que son passeport sera bientôt périmé, et que – catastrophe ! – elle ne pourra plus revenir sur le territoire américain. C'est en continuant à courir qu'elle lui apprend tout ce qu'elle en pense : de la main gauche, le poing tendu, le majeur redressé !

Ouf ! Il l'ont eu !! C'était moins une ! C'est enfin le retour assuré vers la mère patrie ! L'amour d'une femme et la patrie, que demandez de plus ? Un peu de vodka, peut-être ? Quoi !? Pas pendant le décollage ? Allons-donc ! Sers-nous à boire !

François Ryssen

5, décembre 2004

http://www.voxnr.com/cgi-bin/cogit_print/pf.cgi

Ennemis, adversaires et concurrents

Il y a beaucoup de bonnes choses dans les livres de Guillaume Faye ; beaucoup d'excellentes choses ; et l'on peut s'étonner que l'auteur fasse l'objet d'aussi virulentes critiques, car l'homme est incontestablement un des nôtres, que cela plaise ou non, si l'on ne se réfère qu'à ses publications et à ses propos publics. Ce qu'il a pu dire ici et là à quelque personnage malveillant ne plaide certes pas en sa faveur, mais enfin, son travail a le mérite de répondre à une attente, notamment chez les plus jeunes de nos militants, plus sensibles à l'invasion étrangère la plus visible qu'aux manœuvres des différents lobbys bien connus qui l'organisent et la planifient dans l'ombre.

On ne fera donc pas grief à M. Faye de désigner l'islam comme ennemi prioritaire, en ce sens qu'il vient combler un vide idéologique évident. Notre littérature et notre production de textes politiques était probablement jusque là trop hermétique pour bien des gens qui n'avaient pas encore acquis les bases intellectuelles permettant de décrypter notre phraséologie. Pour beaucoup de néophytes, la gnose, la maçonnerie, le sionisme, le groupe Bilderberg, le B'Naï B'Rith ou la Trilatérale sont des concepts trop complexes et trop abstraits ; pas suffisamment palpables en tout cas pour être entendus et assimilés de prime abord. Les livres de Guillaume Faye sont donc probablement plus susceptibles d'accrocher un jeune Français excédé et de l'arrimer à notre mouvance que nos discours nationaux-révolutionnaires, anti-Système sur le plan intérieur, et pro-musulman sur la scène internationale ; ce qui est parfaitement logique, si l'on considère que la démocratie multiraciale est le pire ennemi que les peuples blancs aient eu à combattre depuis cinq mille ans.

Nous avons trop tendance à oublier que nous vivons dans un univers mental assez lointain de celui de la plupart de nos concitoyens. Lorsque l'on découvre le milieu nationaliste et que l'on commence à se pencher sur ses productions, on ne va pas tout de suite vers ce qu'il y a de plus radical et de plus baroque. Une lente évolution est nécessaire pour parvenir à la compréhension globale de l'imposture démocratique. En lisant beaucoup, on peut penser qu'il faut un an ou deux pour faire le tour de la question. C'est dire que le fond de notre pensée politique est assez en déphasage par rapport aux convictions des électeurs démocrates ! Le seul moyen d'établir un dialogue avec tous ces gens intoxiqués est donc de parler leur langage. C'est ainsi qu'il faut parler d'oligarchies financières avec un trotskiste, de big brother avec un anarchiste, de justice sociale avec un socialo, de libéralisme avec un électeur de droite ou d'immigration et d'insécurité avec les super-mamies de tout bord. Et considérer tout ce beau monde avec la plus grande sympathie au lieu de mépriser tous ces gens autour de nous qui ne comprennent manifestement rien – mais alors rien du tout – à ce qui leur arrive. C'est le b-à-ba de la propagande politique. Nous savons bien que ce n'est pas toujours facile pour un faf : fort de son savoir et de sa compréhension infaillible de la marche du monde (un peu grâce à son abonnement promotionnel à Faits-et-Documents), il a une légère tendance à mépriser ses compatriotes nécessiteux : ce qui est mal.

La provocation écrite, verbale ou visuelle est en tout cas à proscrire, puisqu'il est évident qu'elle fait fuir beaucoup plus qu'elle ne fascine ; et vous conviendrez aisément que ce n'est pas du tout l'objectif recherché. Il ne s'agit pas pour le moment de faire peur, mais de rassurer et de séduire. Le Système a établi un cordon sanitaire autour de nous afin d'empêcher tout dialogue. C'est ainsi que des millions de nos jeunes compatriotes ont une réaction pavlovienne à la moindre évocation du péril d'extrême droite : palpitations cardiaques, tremblements, yeux qui sortent de leurs orbites, bave aux lèvres et insultes à profusion. On se

souvent encore de cette jeune femme littéralement saisie d'hystérie dans sa voiture lors d'un de nos premiers collages électoraux pour le FN dans le vingtième arrondissement de Paris. Elle fit trois fois le tour du square, moteur vrombissant au beau milieu de la nuit, nous insultant à chaque passage, le visage déformé par la haine ! Tout a fait impressionnant... autant que risible ! Nous nous souvenons aussi avec un peu plus d'humilité de notre propre crédulité et de notre folie antifasciste au pire moment de l'affaire de la profanation du cimetière juif de Carpentras en 1990. Nous nous étions alors laissés manipulés docilement, servilement, par un Système qui ne recule devant aucune ignominie pour discréditer les patriotes.

La diabolisation est une méthode qui fonctionne bien. Le Système l'exerce toujours avec un certain succès contre Le Pen, qui l'a lui même savamment orchestrée contre Mégret. Un philosophe marxiste – Garaudy –, avait lui aussi été cloué au pilori pour crime de lèse-sionisme et rejeté dans les oubliettes médiatiques. Au plus fort de l'affaire, en 1995, nous nous étions même essayé à vendre dans la rue son fameux livre sur les Mythes fondateurs de la politique israélienne, pensant naïvement que toute la méchante publicité qui en avait été faite dans les médias allait susciter la curiosité de nos compatriotes. Que nenni ! Les gens se fichaient bien de Garaudy et le fuyaient comme un pestiféré. Ne leur jetons pas la pierre : le peuple doit être éduqué, et c'est justement la tâche première de chaque nationaliste de faire preuve de compréhension et de la plus grande patience avec nos concitoyens encore sous l'emprise de la pieuvre audiovisuelle. Méprisons donc un peu moins, et tentons de mieux expliquer notre point de vue, car c'est nous qui avons raison, et il n'est pas permis d'en douter. Même ces abrutis d'anarchistes sont capables de comprendre, si vous leur expliquez bien les choses ; et parfois en beaucoup moins de temps que vous ne le pensez, à condition qu'ils n'aient pas dépassé la date limite, bien entendu. Personnellement, nous les considérons d'abord (avec un peu de condescendance, certes) comme des révolutionnaires ; c'est-à-dire des nôtres. Et, pour paraphraser Maurras, nous dirions bien volontiers : Tout ce qui est révolutionnaire est nôtre. C'est la raison pour laquelle, n'en déplaise à certains, nous ressentons aussi quelque sympathie pour ce Mohammed Latrèche, qui aspire lui aussi à renverser l'ordre établi.

Revenons à Guillaume Faye : en laissant délibérément de côté toute notre quincaillerie conspira-sioniste (totalement délirante, forcément ! comme le disent si bien nos ennemis qui sont depuis longtemps experts dans l'art de manipuler les foules), il s'adresse au plus grand nombre, aux gens qui ne sont pas encore familiarisés avec le langage tout à fait spécifique à notre milieu. C'est la raison pour laquelle il est assez largement diffusé. Ses livres sont les plus à mêmes de toucher des gens qui ont des réflexes patriotiques mais qui n'ont pas la culture nationaliste et qui seraient sans doute un peu indisposés si on leur exposait de but en blanc la réalité et l'ampleur du problème sioniste à l'échelle mondiale. A ce stade, ils ne comprennent pas encore que l'immigration n'est pas un phénomène naturel, contrairement à tout ce que les médias et les gauchistes ont pu nous rabâcher ces dernières décennies, mais qu'elle est savamment organisée, orchestrée, planifiée par des gens qui veulent notre peau. C'est aussi simple que cela. C'est ainsi que Guillaume Faye réussit l'exploit figaresque d'écrire un « Essai sur le Nouvel Impérialisme Américain » en esquivant presque totalement la puissance du lobby sioniste ! A ce niveau-là, cela relève de la prestidigitation.

Guillaume Faye nous rend donc ce service d'avoir élaboré un outil qui peut servir de première accroche. Ses ouvrages peuvent être un peu considérés comme un marchepied vers une réflexion plus approfondie de notre pensée politique. Nous ne pensons pas être injurieux à l'égard de M. Faye lorsque nous laissons supposer que ses livres sont un peu une introduction à la pensée nationaliste, et les gens qui se déclarent ses adversaires, ceux qui critiquent son œuvre et son personnage, devraient regarder la chose sous l'angle qu'il nous plaît à exposer

ici et considérer Guillaume Faye comme un premier pas vers la lecture de leurs propres ouvrages.

Lorsque nous sommes entrés pour la première fois dans une librairie natio parisienne pour tenter d'en savoir un peu plus sur la Bête immonde — c'était à la Joyeuse Garde, il y a une bonne dizaine d'années —, nous avons demandé conseil à un jeune libraire qui nous avait alors conseillé *L'Âme européenne*, de Robert Dun. Le moins que l'on puisse dire, c'est que nous n'en avons pas été bouleversés, loin s'en faut. Il s'était fait plaisir en nous conseillant un texte émanant de sa petite chapelle politico-religieuse, en s'imaginant que sa secte était abordable au commun des mortels. Pour y parvenir, il fallait évidemment passer par un sas de décompression. C'est son père ou son oncle qui nous conseilla la fois suivante *Le Camp des Saints*, de Jean Raspail. Là, on peut dire que nous fûmes mis sur les rails, et pour un bon bout de temps : pas d'idéologie, mais un texte clair qui pointait du doigt des menaces précises et aisément identifiables. A partir de là, on peut effectuer ses propres recherches et découvrir ce qui se cache derrière le phénomène migratoire (la maçonnerie, le sionisme, la finance internationale), et les réponses que l'on peut y apporter (la monarchie, le nationalisme-révolutionnaire, la Tradition, la foi catholique, le socialisme national, le tranxène, le fayisme, etc.). Et pourtant, il fallut encore plus d'une année pour accepter pleinement ce qui était apologétique de régimes aujourd'hui largement décriés : nous rapportions à Ogmios le livre d'Edwige Thibault sur *l'Ordre Noir* : « C'est l'ordre immonde ! » Le pauvre libraire en était resté tout abasourdi, lui qui croyait nous faire plaisir en nous proposant fièrement sa dernière nouveauté. C'est dire comment nous avons été pourri en profondeur !

Tout cela pour dire que les livres de M. Faye ont leur utilité, et que si d'aucuns pensent qu'il leur fait une odieuse concurrence et fourvoie ses lecteurs, c'est seulement sur le court terme, car pour tout esprit un peu curieux, la lecture de Guillaume Faye apparaît vite insuffisante. Nous nous permettons de critiquer ici un peu cet auteur, bien qu'il ne soit guère dans nos habitudes de relever les points de divergence avec ceux qui appartiennent à notre mouvance, de près ou de loin, que nous considérons d'abord et avant tout comme des camarades de combat. Nos ennemis sont beaucoup trop nombreux en face de nous (les vrais, pas les anars) pour que l'on puisse se permettre de nous déchirer en vaines querelles, démoralisatrices et démobilisatrices. Ce qui n'exclut pas le débat. Et puisque M. Faye nous invite dans sa réponse à « critiquer ses écrits », alors faisons pour une fois exception à nos principes.

Le dernier ouvrage de Guillaume Faye, *Essai sur le Nouvel Impérialisme Américain*, pourrait être divisé en deux parties : La première, présentant des considérations géostratégiques connues, n'offre guère matière à polémiquer au sein de notre mouvance : l'Amérique, dit-il, est une puissance en déclin qui sera bientôt rattrapée par la Chine. Il ne faut pas surestimer sa puissance ; il n'y aura pas d'Etat mondial, mais une « jungle où tous les coups seront permis » (p103). Afin de conserver son hégémonie, elle tente d'affaiblir l'Europe en favorisant l'islam en son sein (Bosnie, Kossovo, Turquie). Cette première partie, hormis quelques passages, pourrait être lue par n'importe quel client de la FNAC, ce qui présente l'indéniable avantage d'exporter nos vues en dehors de notre milieu.

Le ton change dès le chapitre six, et M. Faye commence à s'en prendre avec véhémence aux « islamophiles », « anti-américains obsessionnels et hystériques (AAOH) » et en particulier à ceux de la Nouvelle Droite : « Imposture », « scandaleux », « illuminés européens » (p125), « aveugle et stupide », « lacheté » (p126) « assommé par le dogme », « taré » (p129), « hystérique », « bête », « haineux », « fasciné », « scribes trépignants », « africanolâtres » (p132), « furieux », « frustré », « débridé » (p134), « manipulé » (p135), « soudoyé » (p14), « idiot utile » (p138), « mécontent », « apeuré », « frustré », « conditionné » (p140), « intellocrates », « psychopathes », « extrémistes », « infantiles », « marionnettes », «

excités », « délirants » (Ahhh !) (p147), « trépidants » (p150), « imbéciles » (p153), « médiocres », « verbeux » (p155), « ignorant », « sots », « traîtres » (p199), etc. Tout ce bouquet d'insultes, c'est pour nous, les sales fachos « AAOH ».

Si tous ces noms d'oiseaux n'étaient adressés qu'aux seuls intellectuels « néo-dextristes » convertis à l'islam, nous n'en serions pas choqués outre mesure, bien que le ton de ces reproches dénotent une certaine agressivité qui ne nous paraît guère de mise entre camarades de combat. Le problème est que M. Faye exploite quelques cas et propos isolés pour jeter le discrédit sur l'ensemble du courant national-révolutionnaire et l'ensemble des patriotes, qui considèrent que l'ennemi prioritaire n'est pas l'islam, comme le soutient Guillaume Faye, mais le Système démocratique qui a ouvert les portes à l'immigration de masse et qui entretient sciemment cette menace sur notre sol dans le but d'affaiblir la résistance des peuples blancs et de tenter d'instaurer une république universelle. Si nous sommes anti-américains, c'est tout simplement que les Etats-Unis représentent le fer de lance de la démocratie multiraciale dans le monde. Est-ce trop compliqué à comprendre ? Le Système démocratique entretient l'islam dans nos pays européens et le combat au dehors. Il nous faut donc le combattre chez nous, et l'encourager sur la scène internationale, où il s'oppose pour le moment à l'axe américano-sioniste. Notre position est claire et parfaitement logique.

Si certaines personnes proches de nos idées comme Tahir de la Nive ou Claudio Mutti, se sont convertis par haine de l'Occident libéral et par antiaméricanisme, il ne faut pas perdre de vue qu'ils sont un peu comme les poissons volants : ce n'est pas la majorité du genre. Et si Alain de Benoist a pu tenir il y a quelques années des propos validant l'idée d'une communautarisation de notre société, cela ne regarde que lui. Le fait est que le gros des troupes NR n'est pas converti à l'islam, ne se convertira pas à l'islam, et n'acceptera jamais l'islamisation ni la tiers-mondisation de nos vieilles terres européennes. C'est donc nous faire un faux procès à nous, vrais patriotes français, que de nous reprocher d'accepter la société multiculturelle et de favoriser l'islam à l'intérieur de nos frontières, parce que deux intellectuels « néo-dextristes » se sont convertis depuis quelque temps déjà et qu'Alain de Benoist a pu dire ceci ou cela voici quelques années. Il apparaît évident, tout au long de cette deuxième moitié de l'ouvrage, que M. Faye règle d'abord ses comptes avec la Nouvelle Droite, et en particulier avec Alain de Benoist qu'il accuse de faire le jeu de l'islam par anti-américanisme, et d'accepter la « coexistence des communautés » sur notre sol (p280). C'est son droit le plus strict que de défendre ses propres convictions, mais l'honnêteté aurait voulu qu'il n'utilisât pas ces quelques exemples pour discréditer tout notre courant de pensée, et certainement pas avec les termes qu'il a utilisés.

Cet amalgame hâtif permet en effet à M. Faye de lancer des accusations gratuites contre ce qu'il appelle les « AAOH », utilisant à travers ce terme une méthode douteuse qui consiste à présenter nos idées en grossissant le trait de manière à les rendre ridicules. Si nous sommes certes anti-américains, ce n'est certainement pas de manière « obsessionnelle » et « hystérique », mais plutôt de manière raisonnée et réfléchie. Nous ne combattons d'ailleurs pas le peuple américain, mais son gouvernement, qui ressemble étrangement au nôtre dans sa foi humanitaire, ses idéaux maçonniques et son antiracisme implacable. Tout comme nous, les petits blancs américains se retrouveront minoritaires d'ici peu et parqués dans des réserves, si nous ne nous débarrassons pas rapidement et définitivement de ce régime de mort qui est le même de part et d'autre de l'océan. Nous ne sommes donc pas plus anti-Américains qu'anti-Français, en ce sens que nous combattons ces deux régimes qui propagent de part le monde les valeurs les plus délétères ; à cette différence près que les Etats-Unis font les choses à une échelle beaucoup plus vaste. Encore une fois, c'est un faux procès que nous intente M. Faye, en laissant supposer que nous serions des anti-Américains « hystériques » et bornés, et que

nous n'établirions pas de distingos entre le peuple et ses représentants corrompus et cosmopolites.

Loin de nous, donc, l'idée de nous « féliciter de l'arabisation et de l'islamisation de l'Europe, contre l'américanisation et l'emprise juive » (p142) et de vilipender une « Amérique blanche, wasp, insolente, militariste » (p148). Non, nous ne considérons pas non plus que « l'Amérique est une menace plus grande que notre colonisation par le tiers-monde et par l'islam » (p126), et c'est nous faire un faux procès ici aussi que de le laisser supposer. Nous ne nous félicitons ni de l'arabisation, ni de l'islamisation de l'Europe, contrairement à ce que M. Faye avance avec beaucoup de légèreté ; et si il y a une Amérique que nous vilipendons, ce n'est certainement pas celle qui est « blanche, wasp, insolente et militariste », mais celle dont M. Faye s'est scrupuleusement interdit de parler dans son livre, de la manière la plus figaresque, comme nous l'avons déjà dit. L'accusation est vraiment trop grosse. Qu'il prenne à partie les convertis et ses ennemis personnels comme il l'entend, mais c'est un procédé un peu discourtois que de dépeindre la mouvance national-révolutionnaire comme un repère de dingos en djellabas.

M. Faye réaffirme donc haut et fort son credo que les Etats-Unis sont « l'adversaire majeur », et que « l'ennemi principal est représenté par les masses colonisatrices et leurs zélés collaborateurs autochtones. » (p15). On ne peut guère lui donner tort dans l'absolu. Convenons donc avec lui que l'immigration dans notre pays constitue un danger plus grave que les séries américaines bas de gamme dont on nous abreuve à longueur d'année. Nous ne pouvons aussi qu'être d'accord avec lui lorsqu'il encourage la « solidarité globale et planétaire des populations d'origine européenne » et se déclare « plus proche de la civilisation anglo-saxonne que de la civilisation arabo- musulmane ou que des arts-premiers africains. » (p187). Certes, dans l'absolu, le choix est vite fait. Le problème concernant ce dernier point, est que la société anglo-saxonne ressemble étrangement à la société française et qu'elle sent la même odeur de moisissure, pour ne pas dire autre chose.

Il nous semble en fait que le problème est mal posé. Il n'y a pas à notre sens à définir une priorité face à ces deux périls que sont l'américanisation et l'immigration. Nous ne dirons pas que les deux sont intrinsèquement liés, puisque nous sommes d'accord là aussi avec l'auteur pour dire que nous avons dans notre passé et notre pensée politique bien française les germes de la décadence, que l'américanisation seule n'est pas responsable de notre faiblesse, même si elle contribue puissamment à nous affaiblir de surcroît par le modèle égalitaire, antiraciste et foncièrement matérialiste qu'elle véhicule. Il n'y a à notre sens qu'un seul véritable ennemi ; et c'est le plus puissant ennemi que les peuples blancs auront eu à affronter depuis cinq millénaires : il s'agit du Système démocratique, que d'aucuns aimeraient nous dépeindre comme une petite merveille fragile et délicate, dont la conquête aurait été longue et douloureuse, alors qu'il s'agit incontestablement de la plus formidable machine de guerre qui ait jamais été élaborée contre la race blanche et contre les peuples en général. Que l'on s'entende bien : nous nous réjouissons des conquêtes successives des droits individuels et sociaux, mais nous constatons simplement que les « Droits de l'Homme » sont aujourd'hui bien davantage un poison visant à dissoudre les communautés ethniques européennes qu'un outil de défense des travailleurs et des sans-grades.

Les Etats-Unis sont le principal vecteur de la démocratie conquérante sur la planète. C'est à ce titre, et uniquement à ce titre que nous considérons les USA comme nos ennemis. Nous n'accusons pas les USA d'être responsables de nos malheurs, comme le laisse entendre Guillaume Faye, mais d'être la tête de file de la démocratie occidentale. La vérité est qu'avant d'être « anti-américain », nous sommes d'abord « anti-français », puisque nous combattons là encore non seulement le gouvernement français, mais le régime destructeur et métisseur qui nous est imposé. Nous combattons la démocratie parlementaire parce que ce régime de mort a

réussi l'exploit de faire entrer sur notre sol des centaines de milliers, des millions d'immigrés africains en quelques années et que ces représentants entendent bien, manifestement, en faire entrer quelques millions de plus. Nous combattons ce régime par delà nos frontières, parce que partout où il s'est imposé, il détruit les peuples par immigration et métissage, et que ce sont les peuples de souche européenne qui ont le plus à en pâtir aujourd'hui.

Notre combat est planétaire, tout comme celui de nos pires ennemis cosmopolites, et c'est la raison qui nous pousse à nous sentir solidaires des ennemis de la démocratie, partout où ils se trouvent. Quand M. Faye déclare ne pas vouloir prendre parti dans le conflit israélo-palestinien (p176), ou précise encore que « le sort du malheureux peuple irakien ne lui importe pas plus que celui des défunctes tribus indiennes » (p196), nous nous permettons de lui présenter ses propres contradictions. Il est un peu paradoxal en effet de ne pas prendre parti une fois que l'on a défini son « ennemi prioritaire ». Nous qui avons défini le nôtre, nous sommes un peu plus logiques avec nous-mêmes, et prenons fait et cause, très franchement, du côté de ceux qui le combattent. C'est la raison qui nous fait préférer l'Irak à l'Amérique et la Palestine à Israël. Contrairement à ce que pense M. Faye, nous ne pouvons pas nous permettre, dans un tel contexte, et alors qu'il y va de notre survie, de rester neutres dans les conflits qui opposent nos pires ennemis à quelque autre puissance que ce soit. Si Richelieu était resté à l'écart du conflit qui déchirait les Allemagnes au XVII^{ème} siècle, la France ne serait certainement pas sortie grandie de cette affaire. Il fallait prendre position ; il fallait s'engager ; et Richelieu a agi en grand homme d'Etat. Nous avons tiré définitivement une croix sur le patriotisme des années cinquante, celui de l'Indochine et de la guerre d'Algérie. Nous n'œuvrons plus pour la grandeur de la France, aujourd'hui, mais pour la survie du peuple français et des hommes blancs en général, menacés de submersion à court terme. Nous respectons infiniment le combat de nos aînés, et nous saluons bien volontiers tous ceux qui ont eu à souffrir pour que vive la France impériale, mais les anciens doivent bien comprendre avec nous que cette heure est révolue, que le monde a changé, et que le combat qui se livre aujourd'hui traverse les frontières et les continents. Un ennemi d'une puissance financière colossale a pris les rennes de la quasi totalité des pays d'Occident, organise et planifie le métissage des peuples blancs dans le but de se préserver d'un réveil nationaliste, de maintenir sa domination et d'imposer sa loi à l'ensemble du monde. Nous répétons qu'il n'y a qu'un seul ennemi : le Système démocratique multiracial. Et si les Etats-Unis en sont les principaux représentants à l'échelle planétaire, la France républicaine est elle incontestablement la plus grosse purulence qui infecte l'Europe. Français, nous sommes donc beaucoup moins anti-Américains qu'anti-républicains.

Nous sommes bien d'accord avec Guillaume Faye pour dire que « cette sous-culture américaine est beaucoup moins dangereuse que l'islamisme mental » (p123), ou encore que « les écoles coraniques sont beaucoup plus dangereuses que les feuilletons télévisés américains et les émissions de propagande des chaînes islamistes partout regardées en France » (p128). Mais il s'agirait cependant de constater que les écoles coraniques ne touchent guère que les masses maghrébines, un peu les Africains noirs, et très faiblement les autochtones européens, fort heureusement. Nous étions à la manifestation islamiste du 14 février 2004 pour nous en rendre compte. La sous-culture américaine, en revanche, imprègne tous les foyers français et conforte le modèle multiracial dans les esprits. Nous agréons aussi l'idée que « la meilleure façon de se préserver du terrorisme islamiste, ce serait d'interdire toute immigration colonisatrice musulmane en terre d'Europe, et non pas d'aller impunément aider à bombarder des pays musulmans » (p60), mais nous aurions plutôt tendance à prendre le problème sous un autre angle : il faut interdire toute immigration en Europe, musulmane ou pas et utiliser les islamistes les plus radicaux pour combattre leurs ennemis qui sont aussi les nôtres.

Cependant, nous n'entrerons pas dans le débat qui serait de savoir lequel des deux maux est le plus grand, de l'islamisme mental ou de l'américanisation de nos peuples, pour la simple et bonne raison que c'est un faux débat. Le problème n'est pas tant l'américanisation que le système démocratique en général, d'inspiration française ou américaine ; le problème n'est pas l'islamisation, mais l'immigration en général, qu'elle soit africaine, maghrébine ou asiatique. Le débat soulevé par M. Faye est une querelle d'asticots.

Le jeu belliqueux des Etats-Unis est peut-être une chance, puisqu'il envenime une situation internationale déjà chaotique, et qu'il est susceptible de radicaliser les masses musulmanes sur notre propre territoire. La «confrontation générale est notre seule chance de réveil. » (p65). N'est-ce pas ce à quoi nous aspirons tous ?

Voilà pour le fond, grosso modo. Dans la forme, on ne peut pas dire que le dernier livre de Guillaume Faye soit très satisfaisant. Les phrases et les chapitres se succèdent sans donner l'impression de structure ni de consistance. On y trouve peu de références et peu d'explications approfondies. Ses livres semblent sans ossature, invertébrés, comme si chaque chapitre avait été écrit à la va-vite. Le Coup d'Etat mondial, Essai sur le Nouvel Impérialisme Américain, ne comporte d'ailleurs que deux cents pages, puisque les cent dernières sont en fait des annexes, c'est-à-dire des « éléments d'informations divers » que l'auteur n'a même pas pris la peine de ranger dans ses chapitres. C'est à se demander s'il n'était pas tenu d'abord par l'impératif de payer son loyer ! (nous ne croyons pas qu'il soit payé par la CIA !). Des pages entières ont été écrites sans référence aucune, et donnent au lecteur l'impression fâcheuse de lire un article un peu creux, et ce d'autant plus que les répétitions et les redites sont « innombrables », comme dirait Rebatet. Prenons quelques exemples de ces fâcheuses et irritantes répétitions :

« La nouvelle volonté américaine n'est qu'une velléité, celle d'une puissance en déclin. (p20).

« L'Amérique est faible, surtout militairement. (p21).

« L'Amérique ne possède pas la véritable puissance qu'elle s'imagine détenir. (p30).

« Les USA tentent de reculer le moment inéluctable de leur déclin. Cela peut durer quinze ans, pas plus. (p34).

« L'Amérique n'a pas les moyens de sa velléité de domination universelle. (p43).

« La théorie américaine actuelle de la guerre préventive est celle des puissances déclinantes (p44).

« L'Amérique est à la fois un « tigre de papier » et un « colosse aux pieds d'argile ». (p71).

« La puissance américaine est très exagérée. Elle est, à l'échelle mondiale, inférieure à ce qu'elle était en 1945. » p75).

« Son armée s'avère incapable de tenir le terrain... n'a aucune valeur militaire (p81).

« Les USA ne cessent de s'affaiblir par rapport au reste du monde (p84).

« L'armée américaine n'est pas en mesure de vaincre autre chose que des petites puissances épuisées. (p88).

« Les USA vivent probablement la fin de leur apogée (p90-92).

« Ils ne sont pas une super-puissance, ni même une hyper-puissance. (p111). »

« L'apogée des USA coïncida avec les années 80 du XXe siècle. » (p205).

On constate bien que la même idée est répétée sur une bonne moitié du livre, traversant allègrement cinq chapitres qui, du coup, ne paraissent plus tellement avoir leur utilité. Cela ne serait pas trop gênant s'il y avait une démonstration chiffrée et solide entre chacune de ces assertions, mais ce n'est pas le cas.

Et encore : « Pour vaincre un petit pays exsangue, la première puissance mondiale a besoin de mobiliser 50% de ses moyens militaires. (p12).

« La pseudo-puissance américaine, qui mobilise plus de la moitié de ses forces armées, permet à certains stratèges de se demander si cette grande puissance ne s'effondrerait pas d'un coup en cas de guerre réelle. (p20).

« La mobilisation de la moitié de son arsenal militaire pour venir à bout du minuscule Irak démontre sa faiblesse. » (p30).

« Pour vaincre un petit pays, les USA doivent mobiliser plus de 50% de leurs forces armées. » (p245).

Ce n'est pas fini :

« La Chine sera très probablement dès 2020 une superpuissance au moins égale aux Etats-Unis. (p25).

« Après 2020, la Chine sera la première puissance économique planétaire. (p33).

« Dans vingt ans, ils ne seront plus qu'une puissance moyenne, évidemment dépassés par la Chine. (p60).

« Demain, ces deux géants en croissance rapide que sont la Chine et l'Inde les ramèneront rapidement à la réalité. (p89).

« Le réveil du Dragon, voilà un des principaux défis jetés à l'Amérique. La Chine vise à devenir la première puissance mondiale aux alentours de 2020.

(p162). ».

Au fil de ces lassantes répétitions, il n'y a aucune démonstration chiffrée là non plus pour étayer sa thèse.

Ça continue ! « L'Amérique... viole les règles de l'Organisation mondiale du Commerce, s'accorde le permis de polluer en déchirant le protocole de Kyoto ; continue en sourdine ses essais nucléaires (p32).

« Les USA... n'ont pas ratifié le traité d'interdiction des essais nucléaires, violent les règles de l'OMC, dénoncent unilatéralement l'accord Salt II passé avec la Russie. (p40).

« Cette obsolescence du droit était déjà perceptible avec la dénonciation du traité Salt II sur les armes nucléaires jadis conclu avec l'URSS ou avec le refus de ratifier l'interdiction des essais nucléaires (p43). »

Une fois aurait suffi là encore !

Nous avons aussi fort bien compris que si le gouverneur Chirac n'a pas envoyé nos troupes en Irak, c'est parce qu'il était tenu par des impératifs électoraux du fait d'une très importante communauté musulmane en France. Ça aussi, on l'a bien compris cinq sur cinq. Il est clair que l'auteur a fait sienne la formule de Joseph de Maistre : « Entre l'inconvénient de se répéter et celui de ne pas être entendu, il n'y a pas à balancer ». Nous n'oserons pas ici un très mauvais jeu de mots.

Il est donc probable qu'en éliminant toutes les redites, les innombrables phrases creuses et les pages de littérature, on passe de deux cents pages à une centaine de pages consistantes. On aura déjà vu des opuscules de cent pages d'une importance capitale ; mais ce n'est pas le cas ici. Ce livre aura tout de même présenté l'intérêt de nous mettre en garde contre une certaine fascination pour l'islam. Mais pour notre propagande hors de notre milieu, nous ne voyons guère que la première partie qui puisse nous être utile. Le reste est d'un ton vraiment trop polémique.

Avec beaucoup d'humilité, nous ne pouvons que conseiller à Guillaume Faye de mieux documenter ses ouvrages. Comme disait Patrick Rambaud : « avant , je sortais trois bouquins par an ; maintenant, j'en sors un tous les trois ans ». Peut-être que certains seraient bien inspirés de suivre ce principe. A moins que l'objectif recherché soit autre que celui de faire du bon boulot. Du sacré bon boulot, comme dirait le général Scharzkopf !

Il faut tout de même bien ici soulever un peu le problème de la médisance dans notre petit monde : celui qui médit des autres, qui prend un malin plaisir à colporter tous les ragots et qui envenime toutes les situations, joue un rôle bien connu depuis l'antiquité : c'est celui du fouteur de merde. C'est comme cela que ça s'appelle. S'il était payé par l'ennemi, il ferait assurément le même travail.

Pour tout vous dire, nous avons été consternés par « l'affaire Guillaume Faye », mais moins consternés par ses propos, pourtant déjà bien consternants, que par les méthodes employées. Nous sommes nationalistes parce que nous défendons les petites gens, les faibles et les déshérités, et que nous voulons que chaque Français puisse se nourrir, se vêtir et se coucher décemment. La solidarité et la charité que nous voulons éprouver pour nos compatriotes est aussi celle, pensons-nous, que les militants et sympathisants de notre camp devrait éprouver entre eux. Face aux attaques, et à la lecture de sa réponse, Guillaume Faye nous a donc forcément paru plus sympathique que l'aimable personne qui l'a piégé. Il n'en demeure pas moins que son dernier bouquin le positionne sur un créneau légèrement différent du nôtre. On espère simplement qu'il ne suivra pas la pente savonneuse prise par son confrère nommé Del Valle qui s'exprime maintenant régulièrement dans les loges B'Naï B'Rith. A ce moment-là, il passerait directement du statut de « concurrent » à celui d' « ennemi », et sans passer par la case « adversaire ». Ce serait tout de même dommage.

François Ryssen

27 mai 2004

http://www.voxnr.com/cgi-bin/cogit_print/pf.cgi

Les carottes sont cuites, archi-cuites

C'est avec une grande joie que nous avons appris les derniers résultats électoraux ; une joie mâtinée d'esprit de revanche triomphante, avouons-le, tant il est vrai que nous gardons une sérieuse rancune contre ce Sarkozih, qui n'a cessé de persécuter les militants patriotes depuis le début. Nous ne parlerons pas de Raffarin, cet hippopotame à tête de militant turc communiste qui déclarait dès son intronisation, que la France " était un pays métisse, et qu'elle le restera ", comme si c'était le plus urgent ! C'était à croire que l'homme avait besoin de se fondre dans la masse pour mieux passer inaperçu. La droite s'est pris une claque retentissante ; une claque qui l'a fait tourner trois fois sur elle-même et qui l'a laissé les yeux hagards, avec une grosse trace de doigts sur la joue : les doigts de l'Homme (voulez-vous du vin, ou voulez-vous du rhum ?). C'est bien fait, nom de dieu ! C'est bien fait ! Pas une seule fois, ces minus démocrates n'ont soulevé le problème de l'immigration ; pas une seule fois ces francs-maques repus n'ont évoqué le sort de nos compatriotes de banlieue qui vivent dans la misère la plus noire et dans la peur, tandis que les étrangers continuent à s'installer dans notre pays et à bénéficier de toutes les alloques.

Au lieu de cela, le gouvernement continue à prôner l'intégration, l'assimilation, le métissage et le pourrissement généralisé de notre peuple. En avril 2003, il avait annoncé la mise en place d'une " Mission de préfiguration d'un Centre de ressources et de mémoire de l'immigration ". Elles sont belles, ses brochures : elles ressemblent comme deux gouttes d'eaux à celles du MRAP ou du Parti communiste. " Leur histoire est notre histoire " précisent-elles. L'ADRI (Agence pour le développement des relations Interculturelles ; marie.poinsot@adri.fr) a été mise sur pied à cet effet. Son but principal est de nourrir grassement une nouvelle fournée de parasites sociaux, de branleurs rémunérés, que l'on a doté d'un " Fonds d'action et de soutien pour l'Intégration et la lutte contre les discriminations " ; un de plus.

Cette structure se veut sérieuse et s'est dotée d'un Conseil scientifique. On y trouve une vingtaine de trous de balle, tels le fameux journaliste Philippe Bernard. J'avais téléphoné une fois à cet énergumène, après avoir lu un de ces articles antiracistes dans le journal Le Monde. Il avait bien essayé de s'esquiver, mais je l'avais ferré prestement. On trouve aussi dans cette nouvelle structure parasito-administrative Geneviève Dreyfus-Armand, directrice de la Bibliothèque d'histoire contemporaine (BDIC), l'historien Gérard Noiriel, dont l'activité antifasciste tourne à plein régime depuis de nombreuses années six jours sur sept (jamais le samedi), Emile Témime (un historien du même genre qui passe ses week-ends à Deauville avec son compère libéral Albert Broder), Patrick Weil, qui souhaiterait que tous les Arabes de Palestine pussent être transférés sur la Côte d'Azur, Patrick Simon, démographe (le genre de mecs qui nous prouve par A + B que les étrangers ne forment que 7 % de la population française), Marie-Christine Volfvitch-Tavares, historienne de renommée municipale ; on y trouve aussi le très grand historien Elikia M'Bokolo et l'inénarrable Driss El Yazami, bien connu de la MJC de la Cité Youri Gagarine. N'oublions pas non plus Françoise Cachin, le très désagréable directeur honoraire des musées de France. Voilà qui nous fait une sacrée belle brochette de " faquins " (style XVIIème siècle), de " jean-foutres " (époque napoléonienne), ou si l'on préfère, de " belles raclures " rétribuées, qui ne se singularisent certes pas par l'éminence de leurs travaux, mais par leur partis-pris ethniques et idéologiques. Non, décidément, nous ne voterons jamais pour les gens de droite. On espère simplement que Jacques Toubon, le président de la " Mission ", devra tout de même s'expliquer un jour devant le tribunal populaire en compagnie de ses petits camarades. On leur rappellera les heures glorieuses de la Révolution française, mais en plus propre, en moins dégoûtant, parce qu'on

est pas des sauvages et qu'on aura pas de temps à perdre : notre vision est industrielle, et non idéologique !

Il faut jeter un coup d'œil aussi sur les publications du ministère de la Ville. Dans le fonds comme dans la forme, on a vraiment l'impression d'avoir ouvert un journal communiste : il n'y en a que pour la tolérance et les immigrés. Jean-Louis Borloo a fait du bon boulot, " du sacré bon boulot ", comme dirait le général Schwarzkopf. Bref, on ne s'étendra pas trop là-dessus, du fait que ces publications ne sont lues que par des cafards de fonctionnaires, planqués toute l'année derrière leur radiateur. Qu'ils en profitent bien maintenant, car la roue tourne, comme on disait au Moyen Age ; la colère gronde parmi le peuple... sur tous les continents ; les carottes sont cuites... archi-cuites !

François Ryssen

17 avril 2004

http://www.voxnr.com/cgi-bin/cogit_print/pf.cgi

Un noir bataillon dans les rues de la capitale

Ce 9 mai, sans mentir, c'était de la balle, comme on dit aujourd'hui, et tout le monde doit être à peu près d'accord là-dessus. Evidemment, il y aura toujours un rabat-joie pour nous sermonner et nous faire la morale sur ce que nous aurions dû faire, sur les risques que nous prenions en cette période trouble de profanations de cimetières juifs.

Bien sûr, les choses auraient pu mal tourner ; bien sûr, nous aurions tous pu finir au poste de police ; bien sûr, nous aurions tous pu être inculpés de je ne sais quoi, pour voie de fait, incitation à la haine raciale, troubles à l'ordre public, association de malfaiteurs, bande armée, violence organisée, en réunion, avec arme, avec préméditation, avec mauvaise pensée, regard inamical et discourtoisie envers Français de fraîche datte ou autres fariboles. Nous le savons bien. Nous savons pertinemment que le régime libéral ne nous fera aucun cadeau si nous sommes pris en flagrant délit de résistance à l'ordre bourgeois et à ses dépravations multiculturelles.

Mais l'important n'est pas là. L'important est que rien de tout cela n'a eu lieu : aucune arrestation n'a été à déplorer ; aucun heurt ni aucune déprédation d'aucune sorte n'ont été commis pendant la manifestation. De toute évidence, les militants fafs savent se tenir. Et nous irons même plus loin en disant qu'ils ont fait preuve d'un remarquable esprit de discipline pendant tout le trajet parcouru. Gloire aux fafs donc ! Longue vie aux fafs ! Honneur aux camarades qui ont eu le courage de se déplacer pour affirmer leurs convictions.

Quant aux cimetières juifs, nous sommes désolés de le dire, mais nous n'y sommes pour rien. Est-ce notre à faute à nous si des cimetières juifs sont profanés à 500 kilomètres de l'endroit où nous devons déposer une gerbe de fleurs pour honorer la mémoire de Sébastien Deyzieu ? Nous n'y pouvons rien, et d'ailleurs, ce n'est pas tellement notre problème, surtout lorsque l'on sait que depuis quelques années, certains Juifs sont capables de se mutiler (rabbin Fahri) ou de s'envoyer des himèles antisémites (Machin Cohen) pour faire accroire à une recrudescence de l'antisémitisme. Il y en a même qui s'injurient tout seuls chez eux en hurlant et qui se réclament jours et nuits des indemnités (qu'ils refusent de payer, bien entendu) ; enfin, paraît-il. A cause d'abrutis de ce genre, on en est arrivé au point où, quand un cimetière juif est profané, on soupçonne quelque rabbin facétieux de faire des virées nocturnes avec la camionnette et de revenir à la maison les mains couvertes de peinture rouge. Après tout, il n'y a pas besoin de s'appeler Sherlock Holmes pour se rendre compte que le crime ne profite qu'à eux, même si ça fait plaisir à d'autres. Pas vrai ?

L'heure en tout cas était grave, très grave, ce 9 de mayo. En ce printemps 2004, l'UMP, le parti de la droite bourgeoise, venait d'introniser le responsable de la LICRA pour conduire sa liste aux élections européennes. Patrick Gaubert était son champion ; un vrai pro de la lutte contre l'antisémitisme. Ce proche de Charles Pasqua (la terreur des terroristes) était programmé depuis son plus jeune âge à chasser de l'antisémite : génétiquement programmé, pourrait-on dire. Il était tout à fait le type d'homme capable de conquérir le cœur de notre bonne bourgeoisie française, bien pourrie jusque dans sa moelle, bien veule et bien dégueulasse, bien repue dans ses appartements cossus du sixième arrondissement, pendant que le bas peuple croupissait dans ses taudis de banlieue au milieu des immigrés.

Comme nous l'apprenait la dernière lettre de " Faits et Documents ", la France venait d'être félicitée à Berlin pour sa lutte contre l'antisémitisme dans le cadre de la " Conférence de L'Organisation de sécurité et de coopération européenne ". On peut donc dire que manifester notre liberté de Gaulois était un vrai défi à ce moment précis.

Avec Sarkozih et ses potes dans les ministères, les trublions de l'Ordre nouveau n'avaient qu'à bien se tenir, et tout porte à croire que la préfecture avait donné des ordres pour se saisir au plus vite de ces " jeunes nationaux turbulents ".

Pour le dixième anniversaire de la mort de Sébastien Deyzieu, 300 jeunes révolutionnaires – ou un peu plus, ne chipotons pas – s'étaient donné rendez-vous comme à leur habitude sur l'avenue de l'Observatoire pour un pacifique défilé aux flambeaux. Et cette année encore, pour la deuxième fois, les gauchards avaient appelé à une contre-manifestation sur la place de Port Royal afin de les empêcher de se recueillir et de déposer une couronne de fleurs dans la cour de l'immeuble où il était décédé. La manifestation anarchiste était bien sûr autorisée par le pouvoir en place et bénéficiait d'une importante protection policière.

Les cinq ou six cents militants libertaires de la CNT qui étaient réunis pour dire non ! non ! non ! au fascisme et au racisme n'avaient donc pas de soucis à se faire. L'Etat bourgeois les dorlotait, leur assurait la plus large impunité et relayait complaisamment dans les médias depuis des années les mots d'ordres les plus délétères en faveur de l'ouverture des frontières et du métissage généralisé. Avec pareils jobards, la bourgeoisie avait encore de beaux jours devant elle.

Il faut voir ses abrutis d'anarchistes agiter leurs drapeaux rouge et noir. Il faut voir cet énergumène avec son téléobjectif disproportionné qui flashe les militants natos pour avoir le plaisir de publier leurs photos sur internet. On se dit que pour faire ce boulot, ces crétins devraient au moins demander à être payés par le pouvoir ! Mais non, ils le font gratuitement !

Il faut écouter un anarchiste. Si vous ne l'avez pas encore fait, nous vous y invitons fermement. Mettez un bandana rouge autour du cou, brossez-vous les dents avec du tabac à rouler et allez causer un peu. " Alors, euh, compagnon : la guerre sociale, ça avance-t-y ? " Là, normalement, le mec va vous parler pendant deux plombes de " La conquête du pain " de Kropotkine (1880 et des bananes) et des misères que leur ont faits les Stals à Cronstadt et pendant la guerre d'Espagne. Il faut voir comment ils se branlent sur la guerre d'Espagne, c'est quelque chose de tout à fait burlesque. Les dingos exaltent les expériences de fermes autogérées en Catalogne et en Aragon, où quelques braves bougres étaient parvenus à faire fonctionner trois villages en mettant tout le matos et les moutons en commun. Deux cents ans plus tard, ils s'exciteront encore sur cette sublimissime expérience qui a bouleversé l'histoire de l'humanité. Avec Makhno et ses armées noires d'Ukraine (allez, reconnaissons que le mythe est ici attirant), nous avons à peu près fait le tour de leurs références historiques. Tout cela est bien pauvre en vérité. Nous pourrions nous étendre longuement sur ce sujet, mais passons à autre chose, et laissons là notre " compagnon " anarchiste, à la pointe du combat pour la société multiculturelle et pour un monde sans frontière. Quand il se sera rendu compte qu'il bosse pour les oligarchies financières, il viendra peut-être taper à notre porte... et rejoindre ses anciens camarades qui l'ont précédé dans cette démarche.

Du côté des révolutionnaires, les choses se passèrent un peu moins bien au départ. Il était 21 heures environ quand trois anciens responsables du GUD furent appréhendés par les flics. Il était assez clair que la maison poulaga avait assez l'intention de renouveler ses fichiers de militants ultras, ce qui n'avait pas été le cas depuis 1996 et l'attentat bidon à la lettre piégée contre Tribune Juive (qui n'avait fait d'ailleurs aucun blessé, puisque qu'il n'y avait eu aucun attentat ni aucune lettre piégée, comme de bien entendu).

Le lourd cortège ne s'était alors pas encore ébranlé de l'avenue de l'Observatoire, point de rendez-vous traditionnel depuis une dizaine d'années. Des lourds, il y en avait ! Des gros lourds, des moyens lourds et des lourds légers. L'idéal aurait été évidemment d'affronter les gauches, pour leur montrer à quel point nous sommes des gens " frileux " et " repliés sur nous-

mêmes ". Mais que nenni. L'heure était grave, et il ne fallait pas oublier que nous étions là pour honorer la mémoire d'un des nôtres.

Puisque le chemin de la rue d'Assas était barré par les flics et les anars, les militants révolutionnaires se dirigèrent vers la place Denfert-Rochereau, avant de s'engager sur le boulevard Raspail. C'est là qu'il allumèrent les torches qui flambèrent dans la nuit. Il faut bien ici délivrer un bon point aux organisateurs parisiens, qui avaient en outre prévu pour chacun des masques en papier et du collyre anti-inflammatoire pour les yeux, au cas où les flics auraient usé prématurément de leur matériel de répression. Fort heureusement, tout cela a été inutile, mais comme on dit, mieux vaut prévenir que guérir.

Saisissant spectacle que ce noir bataillon avançant dans la nuit. Loin, loin devant, les gyrophares firent enfin leur apparition. Quelques instants de réflexion furent nécessaires. Quelques minutes au cours desquelles les militants restèrent dans un ordre impeccable au milieu de la chaussée, tandis qu'un comité restreint délibérait à l'avant. Saluons tous ces braves pour leur discipline exemplaire. La décision fut finalement assez prompte : Direction Montparnasse ! De calme et digne dans un premier temps, la cohorte avança d'un pas plus rapide, mais sans jamais courir. L'avant-garde des patriotes s'engouffra sur le boulevard Edgard Quinet, qui raisonna aux cris de " Europe-Jeunesse-Révolution ", " Bleu-Blanc-Rouge : la France aux Français ". La vaste clameur sortie de 300 poitrines emplît de toute sa puissance le carrefour de la rue de la Gaîté où nous fûmes applaudis et salués par des badauds. C'est ainsi que le lourd et mobile bataillon arriva à Montparnasse : en hurlant à pleins poumons ! Ahhh, quelle réjouissance de pouvoir enfin marcher librement dans notre capitale !

" Ça ne sert à rien ", diront encore les grincheux. Evidemment que non, ça ne sert à rien. Mais ça donne simplement le sentiment de sentir ce que peut être la force lorsque nous sommes unis, décidés et organisés. Ceux qui ont vécu cette manif ne l'oublieront pas de sitôt. On peut d'ailleurs remercier les flics et les anars de nous avoir orientés dans une autre direction que celle habituellement empruntée, car cette petite escapade à travers les rues de Paris fut incontestablement réjouissante pour tous.

Les gyrophares refirent leur apparition au bout de la rue de Rennes, et nous décidèrent à nous engouffrer dans la rue Ferrandi. A gauche encore, et nous remontions vers Montparnasse par la rue du Cherche-Midi. Bernard-Henry Lévy et consorts pouvaient continuer à siroter tranquillement leurs coquetèles préférés au Café de Flore et aux Deux-Magots.

Notre pas rapide compliquait assurément la tâche des poulets, mais il fallait bien tout de même qu'ils pointent le bout de leurs casques. Ils apparurent de manière assez soudaine sur le boulevard du Montparnasse, espérant nous bloquer dans les rues étroites, mais nous étions déjà passés. Heureusement que nous n'avions pas perdu de temps à des altercations sans importance dans les petites rues adjacentes : cinq minutes de plus et nous étions cuits. La fête était néanmoins terminée. Un ordre de dispersion fut lancé quand nous atteindrions la Gare Montparnasse, mais déjà, devant la charge des CRS, le cortège s'était scindé en deux morceaux entre la rue de Vaugirard et l'avenue du Maine. Une course à pied de quelques minutes nous éloigna du péril bleu. Peu après, il nous semblait que tout était redevenu calme. C'était fini. Les militants s'étaient évaporés à nouveau dans la grande ville. Les flics et les anars l'avaient eu dans le cul. On peut le dire. C'était un succès sur toute la ligne.

On gage que le dépôt de gerbe a eu lieu beaucoup plus tard dans la nuit en comité restreint. La statue du maréchal Ney, symbole de courage et de fidélité, aura regardé passer ces quelques braves, fidèles héritiers de la Grande Armée, toujours prêts à prendre les armes pour la défense de notre sol, pour la défense de notre sang. Un peu plus loin, sur la place, le Lion de Belfort, symbole de la résistance à l'envahisseur, n'aurait pas dédaigné lui non plus

l'hommage porté à la mémoire de notre camarade. Ce 9 mai, il a poussé un long rugissement, et nous sommes nombreux à l'avoir entendu !

François Ryssen

12 mai 2004

page imprimée de voxnr.com :: le site des résistants au nouvel ordre mondial
<http://www.voxnr.com/cc/politique/EpluFZEZAVLQtQauPF.shtml>

Croire et combattre

Il y a des gens qui s'imaginent que tout est perdu, que le déclin de la France et de l'Europe est inéluctable, que nos ennemis sont décidément trop puissants : ils tiennent les banques et les médias ; ils ont les hommes politiques à leurs bottes et la police à leurs ordres ; ils nomment les ministres les plus dociles et les révoquent quand ils le souhaitent. Ils se prélassent dans nos châteaux, salopent notre culture, insultent notre histoire, se torchent le fias dans nos rideaux. Non, vraiment, ils sont trop forts, on ne peut rien faire contre eux, disent-ils. Il faut attendre une catastrophe, une guerre ou que sais-je encore, car tant que le « cycle » de décadence n'est pas parvenu à son terme, toute tentative de redressement est vouée à l'échec.

Il faut dire que cette théorie des « cycles » nourrit un fatalisme très utile pour expliquer à bon compte les revers et les défaites. On a ainsi pu lire dans certains ouvrages par exemple, que si Hitler avait perdu la guerre, c'est qu'il était arrivé trop tôt, que le « cycle » n'était pas encore parvenu à son terme, et que par conséquent, sa chute était inéluctable. S'il n'y avait qu'un seul hurluberlu pour professer ce genre d'élucubrations, l'affaire ne serait pas trop grave. On s'amuserait un peu de l'original, quitte à lui payer un verre au comptoir et à le quitter avec une tape amicale sur l'épaule. Il faut de tout pour faire un milieu. Le problème est que ces théories ne sont pas seulement le fait d'une cervelle isolée mais de tout un courant de pensée, et qu'elles ont d'autant plus de prise sur les esprits qu'elles permettent aussi de justifier chez les individus les plus faiblards de notre milieu, la paresse, la couardise et l'inaction : « A quoi bon se démener, à quoi bon s'agiter, à quoi bon risquer des ennuis, puisque de toutes manières, la situation va empirer. Nous n'interviendrons que dans le chaos généralisé prévu à la fin du cycle. » En somme, c'est une position intellectuelle assez confortable. On y est comme dans un fauteuil, avec la télécommande dans une main et la canette de bière dans l'autre.

En attendant la fin du « cycle », les plus téméraires parmi nous, les plus valeureux, les plus braves, vont se risquer à former un « réseau » en suivant les thèses de la leaderless resistance : Pas de manifestations qui ne servent à rien, pas de défilés avec ces vieux cons-réacs de la France profonde, pas de structure qui risqueraient de nous faire repérer ; rester le plus discrets possible ; se réunir de temps à autre avec les camarades le dimanche pour faire un « barbecue ». S'abonner à Faits-et-documents, Rivarol, Le libre Journal ? A quoi bon ? On sait déjà tout ça ! Voilà, c'est cela, un « réseau ». Il n'y a plus qu'à attendre patiemment que le chaos s'installe et que la guerre ethnique éclate. Alors là !. oh putain. là. ça va être le carnage ! on va faire un massacre ! Mais attention, ne nous emportons pas. Surtout, surtout, ne rien faire avant que tout soit déjà commencé - ou terminé, on ne sait plus.

Eh oui ! il y a des gens, comme cela, qui pensent encore que la guerre n'a pas encore commencée ! Ils font le constat de la situation, ils prennent acte de l'effondrement historique des peuples blancs, ils prédisent les pires catastrophes, mais attendent patiemment la fin du « cycle » pour que la fête commence. Je vous pose la question : A-t-on jamais rien entendu de plus con ? La vérité est que si ce genre de théories « cycliques » nous avaient été insufflées par notre pire ennemi, le résultat eût été tout aussi efficace sur les cervelles les plus malléables, pour ne pas dire les plus fragiles. On ne peut pas reprocher à certains camarades de vouloir se donner un peu d'importance en déroulant une culture ésotérique de bon aloi dans ce monde pourri de matérialisme, mais il importe simplement de les empêcher de nous nuire. Ce type de propos démobilisateur doit être définitivement banni de notre milieu, combattu avec la dernière énergie, devenir un motif de brouille à mort avec toute personne qui s'en ferait l'écho. La vérité est qu'il n'y a pas de « cycle » qui tienne devant la volonté des hommes et leur détermination à écrire leur histoire et à forger leur destin. Il faut le dire et le répéter :

notre succès ne dépend que de nous, que de la foi que nous portons en notre victoire et de l'énergie que nous mettons à ouvrir pour la défaite de nos ennemis. Le reste n'est qu'alchimie de caves humides, pouilleries intellectuelles, divagations nostradamesques, mirages sahariens, insulations idéologiques, et le devoir de chacun d'entre nous est de faire taire une bonne fois pour toute celui qui d'aventure se permettrait encore de propager le défaitisme et la démobilisation dans nos rangs.

Au nom de cette logique de bazar oriental, certains parmi nous en viennent à souhaiter encore davantage d'immigrés en s'imaginant que la submersion démographique va fatalement provoquer la réaction des indigènes que nous sommes. C'est vraiment mal connaître la nature humaine. En vérité, l'être humain est une machine merveilleuse qui s'adapte à tout, à toutes les circonstances, à tous les microbes et à toutes les déjections. Après six mois de tranchées en 1917, le soldat a pris ses petites habitudes, et ne se trouve, au milieu des cadavres, ni plus heureux ni plus malheureux qu'à l'usine. En période de famine, n'importe quel rat crevé vous transporte de joie. Dites-vous bien, donc, que le Français, est comme n'importe quel autre cake humain, et qu'il s'habituerait à avoir vingt millions d'immigrés supplémentaires sur son sol, tout comme il s'est déjà habitué, à ces millions d'allogènes, que nos pires ennemis nous invitent à accueillir toujours en plus grand nombre. Là encore, si un camarade vient vous entretenir de pareilles considérations, au nom de la révolution et de la « fin du cycle », regardez-le bien droit dans les yeux et demandez-lui calmement si il est payé pour tenir ce langage.

Côté catho, ce n'est mieux. Chez eux aussi, tout semble prévu à l'avance : il y aura l'apocalypse, le retour du Christ-roi, l'Armageddon et la victoire des chrétiens sur les forces du Mal. Les bons - ceux qui auront refusé la petite puce sur la main droite - iront au paradis, tandis que les méchants, les lâches et les impies iront brûler en enfer. Tout cela est fort bien, fort accommodant. Cependant, la logique est la même : à quoi bon lutter finalement, puisque la victoire nous est acquise ? Pourquoi diantre aller marcher sous la pluie, s'enfoncer dans la boue et risquer une chiure de piaf sur l'épaule, puisque de toutes manières, l'histoire est réglée comme sur du papier à musique et que la victoire nous arrivera un peu plus tard montée sur son cheval blanc. Ne croyez pas que nous nous moquons gratuitement de la religion : nous prenons simplement acte ici encore, de certaines dispositions de caractère que nous avons pu percevoir chez certains de nos camarades qui justifient ainsi leur inertie et leur paresse. Certes, ils ne sont pas tous, ni toujours comme cela, mais nos amis catholiques s'avoueront que c'est un pli de l'esprit dont le résultat ressemble fort à ce que serait la conduite d'un véhicule avec le frein à main vissé à fond : au moins, là non plus, on ne risque pas l'accident.

Il y a aussi ceux qui geignent, et qui ne font que geindre ; ceux qui boivent, et qui ne font que boire ; ceux qui réfléchissent, mais qui n'écrivent pas, ne parlent pas, n'agissent pas. Il y a ceux qui voulaient faire du fric pour financer la cause. Aujourd'hui, ils « font du fric » ; et ils financent l'appartement, la bagnole et le canapé, même pas fichus de s'abonner à un journal. Il y a les colporteurs de ragots, les médisants, ceux qui ont la gueule pleine de fiel et la bouche déformée par le mépris. Parlons-en, du mépris : c'est la gymnastique la mieux pratiquée dans le milieu nationaliste. On l'exerce contre tout et tout le monde, parce qu'il est beaucoup plus simple de mépriser son prochain que de l'affranchir de ses servitudes. On peut certes mépriser à bon cour tous ces politiciens français qui ont fait allégeance au Moloch mondialiste et à ses grands prêtres, mais nos compatriotes méritent un peu d'indulgence. Ce ne sont que de pauvres goys trompés par une propagande insidieuse et omniprésente. Ils ne sont pas plus pourris que des Suisses, des Russes ou des Anglais. Ils ont simplement la malchance d'avoir à supporter aujourd'hui une couche de parasites médiatiques beaucoup plus importante que dans n'importe quel autre pays d'Europe. Notre devoir est de leur expliquer inlassablement, encore et encore, afin de leur faire comprendre la nature de la tyrannie qui règne dans ce pays et qui

menace de régner sur le monde. Ils finissent tous par comprendre si l'on prend un petit peu de temps avec eux pour mettre les choses au clair. Gardons-nous, donc, de mépriser nos semblables en perdition, et haïssons notre ennemi, notre seul ennemi, avec toujours davantage de haine (si c'est possible) et de raison, car nous ne faisons que nous défendre contre ses volontés hégémoniques et son implacable racisme.

Notre combat est juste et légitime, et nous ne le gagnerons que si nous avons une foi absolue dans l'issue victorieuse de cette confrontation qui nous oppose à la finance internationale et au globalisme. Douter, c'est déjà trahir. Et si parmi vous il y en a quelques-uns dont l'âme est rongée par cette peste, nous ne saurions que trop leur conseiller de garder leur mal secrètement au fond d'eux-mêmes, de le taire en toute circonstance, et de faire l'effort d'afficher publiquement le plus serein optimisme et une foi sans faille en notre victoire finale. Une attitude contraire relèverait à notre sens d'une volonté de démoralisation des troupes et de l'esprit de trahison, et en cas de guerre, on sait ce que cela peut coûter. Tenez-vous le pour dit.

Il faut le dire et le répéter : la guerre a déjà commencée, et comme dans toute situation pré-révolutionnaire, les militants politiques sont supposés traduire leurs idées en actes salvateurs. En tout lieu, à toutes les époques, être révolutionnaire implique de combattre le système et de défier l'ennemi par quelque action de propagande clandestine ou quelque acte de sabotage. On n'a jamais vu de « révolutionnaires » opérant strictement dans la légalité. Ça ne se peut pas : c'est un contresens. Le révolutionnaire doit savoir prendre le parti de l'illégalisme. C'est là un réflexe, une gymnastique salutaires, car on ne devient pas héros du jour au lendemain si l'on n'est pas déjà un peu frotté de lutte clandestine. Tout est permis, donc, à condition de ne pas se faire prendre. Et dans ces cas-là, l'expérience montre que trois, c'est déjà beaucoup.

Comme il faut jouer sur tous les tableaux, la légalité républicaine peut être aussi bien utile. A cet égard, on a pu se rendre compte de manière saisissante du changement d'attitude de la police envers les militants nationalistes qui ont défilé ce 9 mai 2005 lors de la traditionnelle manifestation en mémoire à Sébastien Deyzieu. La soirée avait en effet été frappée du sceau de la concorde républicaine. Il avait suffi d'une signature sur un document préfectoral pour transformer les CRS de bêtes féroces en « gentils accompagnateurs » ! C'est ça, la magie administrative ! De fait, non seulement les flics, casqués et bottés, ont encadré notre lourde cohorte tout au long de son parcours, mais ils ont de surcroît assuré la protection des groupes démobilisés jusqu'à la place Denfert-Rochereau où les militants se sont finalement dispersés. Très franchement, on n'en demandait pas tant ! On pourra même dire que la protection policière a pu susciter un léger malaise. D'abord, parce qu'elle laisse supposer que nous aurions besoin d'une quelconque protection, alors que nos adversaires de gauche savent pertinemment que le rapport de force leur serait défavorable, quel que soit leur nombre. D'autre part, parce qu'il est vrai que qu'il n'est pas dans nos habitudes de bénéficier de la sollicitude de la police. Nous n'étions pas accoutumés à pareils dorlotages : « - Alors c'est d'accord, hein, vous ne répondez à aucun jet de projectiles, votre service d'ordre ne bouge pas ; c'est nous qui nous en occupons. Vous revenez ensuite sur Denfert en prenant les trottoirs, et nous vous suivrons pour pallier à toute éventualité. »

Mais surtout, cette situation inédite ne va pas sans alimenter le discours incantatoire des gauches, qui parlent déjà avec indécence d'une collusion entre droite libérale et « extrême-droite néo-nazie ». Outre le fait que nous sommes toujours légèrement indisposés à l'idée d'être rangés aux côtés de ces gens infréquentables - la droite libérale -, nous ne pouvons que regretter de donner à notre corps défendant du grain à moudre à une propagande grotesque, où l'on voit déjà surgir le spectre de Hitler financé par le « Grand Capital ». A ce sujet, il faut relire la bible des anarchistes, « Fascisme et grand capital » de Daniel Guérin, pour prendre la mesure de leur erreur dans l'analyse qu'ils font du phénomène fasciste et de la droite prolétarienne. Ces gens-là décidément ne comprennent rien, ne pigent rien, n'entravent rien de

ce que nous sommes. Si ils étaient un peu moins sectaires et craintifs, ils pourraient au moins venir nous interroger pour avoir l'occasion de confirmer les inepties écrites par leur juif homosexuel. Mais non, ces jobards, ces pseudo-révolutionnaires préfèrent rester fossilisés dans leurs certitudes qui nous assimilent à des « chiens de garde » du patronat ! Tout cela est ridicule. Devant tant de bêtise et de mauvaise foi, on peut finalement se dire que le mieux est de leur faire un pied de nez, avec un sourire provocateur et un clin d'oeil goguenard : « Oui, nous défilons impunément dans les rues de Paris ! Oui, nous recevons de l'argent du Medef ! Oui, nous bénéficions de hautes complicités policières ! Oui, le ministre nous mange dans la main ! »

Le cortège s'était encore enflé de plusieurs dizaines de personnes par rapport aux années précédentes. Est-ce l'effet « impulse » et rassurant de la légalité, ou bien l'attrait du risque, après la petite escapade insolente de l'année dernière ? La question reste posée. Il est certain que ceux qui avaient fait le déplacement en espérant un peu de sensations fortes ont dû être déçus. Enfin, le principal est que tout se soit déroulé sans aucune interpellation de militants ; c'est là l'essentiel. Mais vous l'avez compris, pour notre part, on aime mieux quand il y a tout de même un peu d'incertitude et d'angoisse. Non pas par goût puéril du défi aux autorités républicaines, mais parce que nous savons que la confrontation avec le système va devenir tôt ou tard une réalité quotidienne, et qu'il est bon que les militants apprennent à se faufiler à travers les mailles et à entretenir en eux l'insolence et la hargne.

Saluons ici le travail des organisateurs parisiens, toujours aussi discrets et efficaces. C'est grâce à ces quelques braves qu'un mouvement peut vivre et se développer. Ils démontrent à eux seuls que la foi et la ténacité sont payantes. En maintenant bien hauts les flambeaux, ils sont parvenus à imposer cette date du 9 mai comme le rendez-vous incontournable de la jeunesse nationaliste militante dans son unité. Désormais, il y a ceux qui sont du 9 mai, et ceux qui n'y sont pas. Il y a ceux qui croient à la victoire, et il y a les autres, les velléitaires, les indécis, les couards et les paresseux.

Il est essentiel de comprendre que notre destin dépend de la flamme que chacun d'entre nous entretient en lui-même. Si nos ennemis sont aussi puissants aujourd'hui, c'est qu'ils sont parfaitement convaincus que D. leur a offert la terre en pâture et que la destruction des nations d'Europe sera la réalisation du « Grand œuvre ». C'est cette foi inébranlable qui fait d'eux un peuple militant, littéralement obsédé par la réalisation des prophéties, animé d'une obstination infernale à détruire le monde blanc, déterminé à soumettre l'univers tout entier à sa volonté. Chacun de leurs films, chacun de leurs livres, chacun de leurs actes tend vers ce but. Tout cela est écrit ; tout cela est dans les textes. Toute cette propagande multiculturelle qui a envahi nos écrans et inondé les librairies est soutenue par une foi religieuse, messianique, qui légitime toutes les supercheries, tous les mensonges et toutes les manipulations. Dans la cave sombre et humide de ces alchimistes de la propagande, ils ont écrit le mot « tolérance » sur le flacon d'un breuvage toxique. Chez eux, en effet, le plus fin nectar a toujours le goût du venin. Ils caressent leur chien avant de l'égorger, flattent le peuple « souverain » avant de le dépouiller, provoquent les guerres, mais toujours au nom de l'Humanité et de la démocratie. Et ils s'imaginent que les populations métissées du monde auquel ils aspirent ne se retourneront pas contre eux, à un moment ou à un autre !

Le problème est que tout au long de l'histoire et dans toutes les civilisations, il s'est toujours trouvé des gens, face à eux, déterminés à ne pas se laisser plumer sans réagir. Pour ce qui nous concerne, nous avons nous aussi une foi inébranlable dans l'accomplissement de notre mission historique. C'est à nous qu'il incombe de libérer l'Europe et l'humanité tout entière de la tyrannie du dieu Mammon et de la finance internationale. C'est à nous qu'il incombe d'abattre ce monstre qui se nourrit de haine religieuse à l'encontre des nations du monde entier. Rien ne pourra nous empêcher de mener notre combat à son terme. Tout est

permis ; toutes les perspectives sont ouvertes devant nous. Il suffit de croire, et de combattre. Déjà, on peut sentir de l'inquiétude chez l'ennemi. Bientôt, ce sera de l'effroi. Et puisqu'ils prévoient la venue du Messie dans de grandes douleurs et de terribles cataclysmes, ils auront l'occasion de le voir de près, de très près, ce Messie tant attendu. Nous l'attendons, nous aussi, avec beaucoup d'impatience.

François Ryssen

16 mai 2005

page imprimée de voxnr.com :: le site des résistants au nouvel ordre mondial

http://www.voxnr.com/cc/tribune_libre/EEEykVyEEkJSzSZpxN.shtml

Le bon " REFLEX "

Soyez un vrai antifasciste...



Ayez le bon « REFLEXes » !!

<http://reflexes.samizdat.net/>

Chacun sait que les gens d' « extrême-droite » sont, pour la plupart, haineux, frileux, vulgaires, mesquins, repliés sur eux-mêmes, entre autres défauts. De plus, c'est bien connu, ils sont portés à la délation. Tous ces « pétainistes » ne dénonçaient-ils pas les juifs, ou même leurs propres voisins, pendant la dernière guerre ?

Pourtant, lorsqu'on lit la presse militante, aujourd'hui, ou mieux encore, lorsque l'on voit ce qui se publie sur internet, on peut se rendre compte assez rapidement que la délation et la calomnie sont très largement l'apanage de ces « révolutionnaires » d'extrême-gauche et des intellectuels cosmopolites. L'internet est très révélateur de cette mentalité portée à ce type de turpitudes. Ce médium, en effet, semble être trop souvent le réceptacle des frustrations de tous ceux qui trouvent ici à moindre frais et sans risque, un moyen d'insulter leurs adversaires et — très important — de laisser une trace indélébile sur la personne qu'ils veulent salir. La diarrhée verbale de certains histrions de l'antisionisme comme cet Alain C. (sacré Elie !) laisse par exemple de très belles traces.

Le site du magazine « reflex » est nettement plus sérieux. C'est une micro-officine d'extrême-gauche spécialisée dans la délation des militants nationalistes et qui travaille en collaboration avec la police et les Renseignements généraux. Ce qu'apprécie le plus ses deux animateurs est de « balancer les noms sur internet ». C'est cela qui les fait jouir. Evidemment, si le fruit de leur labeur n'était diffusé qu'après des quatre cents abonnés du journal, leurs petites crottes ne seraient pas bien gênantes. Mais nos deux vaillants soldats de l'antifascisme, qui prennent soin de ne jamais signer leurs articles, ont bien compris tout l'intérêt de la « toile » : elle retient la « matière ».

Leur collaboration avec les flics du système est toute naturelle, si l'on y réfléchit bien. Quel est le projet de ces « révolutionnaires » ? Réponse : édifier une société multiculturelle sur les ruines de la civilisation européenne.

Et quel est le projet des grands financiers, du grand patronat, des idéologues cosmopolites et des flicailleurs de la presse et des médias ? Réponse : le même !

Et ici, nous ne pouvons que nous répéter :

« Le fait est que, dans les projets d'unification planétaire, la démocratie a triomphé partout où le communisme a échoué. Les groupes d'extrême gauche continuent de bénéficier de toute l'attention médiatique dans les sociétés occidentales : c'est parce qu'ils représentent le fer de lance du projet de société égalitaire et multiraciale et canalisent dans un sens mondialiste les oppositions radicales que suscite le système libéral... Marxisme et démocratie sont deux forces absolument complémentaires et indispensables l'une à l'autre dans le projet d'édification de l'Empire global. Sans le communisme, les opposants se dirigeraient inmanquablement vers les courants nationalistes, et le Système n'y survivrait pas. »

J'ai personnellement le souvenir d'avoir engagé une fois une discussion avec un jeune militant de Lutte ouvrière. C'était sur le marché de Clichy-la-Garenne, un matin d'on ne sait plus quelle campagne électorale. La conversation avait tourné court, puisqu'au bout d'une minute à peine, notre brave petit soldat trostkiste interpella un flic en uniforme qui passait par là pour lui raconter, indigné, que mes propos tombaient sous le coup de la loi. Ces gens-là, décidément, ont acquis de sacrés bons « Réflexes » !

Afin d'illustrer notre propos, nous avons demandé à la talentueuse CHARD du journal Rivarol, de nous faire un petit dessin. Merci, CHARD !

Hervé RYSEN

Racisme anti-blanc ?

Le débat télévisé du 4 mai 2005 dans l'émission Culture et dépendance, revenait sur le thème du « racisme anti-blanc ». Autour de la table, nous avions d'un côté : le musulman radical Tariq Ramadan, une représentante de la communauté noire militante : Calixte Beyala, et un « Blanc » qui présentait un livre violemment anticolonialiste et culpabilisateur : un certain Grandmaison. Face à eux : un « Corse » qui venait présenter son livre dénonçant une Corse devenue la région en pointe du racisme anti-arabe, et le philosophe Alain Finkielkraut, qui venait défendre l'association contre le racisme antiblanc. Lui, l'antiraciste, le promoteur de la société plurielle, se retrouvait dans la position du raciste blanc, accusé par le camp adverse de jouer un jeu dangereux. Tandis qu'il parlait des « Blancs », on lui reprochait ce racisme insupportable. Il répliqua alors que s'il parlait de la défense des « Français », on allait lui signifier vertement que les Noirs et les Arabes étaient « tout autant français que lui ». Dans la foulée, on apprenait que le Corse anti-corse, dénonçant le racisme des Corses, professeur de son état, s'était fait traiter de « sale juif » par ses élèves d'origine immigrée. A côté de cela, Grandmaison, qui dénonçait le racisme des Français et l'arrogance des colonialistes blancs, se faisait remettre à sa place par la journaliste Elisabeth Lévy, qui lui demanda pourquoi les Africains étaient tous candidats pour émigrer dans un pays aussi horrible que le nôtre ! Bref, nous sommes aujourd'hui, en 2005, dans la cacophonie la plus totale. Ce qui est certain, c'est qu'autour de la table, tout le monde se déclare antiraciste. On a un arabe antiraciste, qui milite pour le droit des Arabes et des musulmans ; une noire antiraciste, qui dit « nous » en parlant des Noirs, mais qui reproche aux Blancs de dire « nous » en s'exprimant au nom des Blancs, et un Blanc antiraciste et anticolonialiste, beaucoup trop anti-blanc pour être parfaitement blanc. En face, les « Blancs » ne peuvent se laisser accuser de racisme, puisqu'ils sont Juifs, et militants antiracistes : un Corse juif antiraciste qui parle au nom des Corses, et un philosophe juif antiraciste qui parle au nom des Blancs en général, et qui met en garde contre le racisme anti-blanc pour ne pas faire le lit du racisme – blanc ! Vous l'avez compris, les grands absents de ce plateau de télévision – un parmi d'autres – sont les indigènes, les Blancs non-juifs, encore majoritaires dans ce pays, mais qui ont été dépossédés de tous leurs moyens d'expression, et qui sont passibles des tribunaux si d'aventure, ils s'avisent d'exprimer un peu trop fort ce qu'ils pensent de cette situation.

Tout serait évidemment beaucoup plus simple si chacun acceptait de parler au nom de sa communauté. Pourquoi, après tout, Mme Calixte Beyala ne s'exprimerait-elle pas au nom des Noirs de France, comme M. Finkielkraut le lui a reproché, en dénonçant le communautarisme, au nom des valeurs de l'unité républicaine ? Pourquoi, après tout, M. Tariq Ramadan ne s'exprimerait-il pas au nom des Arabes de France ? Et pourquoi, après tout, M. Finkielkraut, plutôt que de s'exprimer au nom des Blancs de France, mais militant d'une France plurielle, ne s'exprimerait-il pas au nom des Juifs de France ? Les choses seraient ainsi beaucoup plus claires. Cela permettrait aux goys blancs de France d'avoir leurs propres représentants sur les plateaux de télévision.

Hervé RYSSSEN

Généalogie de l'antiaméricanisme français

L'antiaméricanisme en France paraît réconcilier tous les ennemis politiques. On le voit aujourd'hui, alors que les Etats-Unis font la guerre en Irak. Ce sentiment, profondément ancré dans notre peuple, ne date ni de la guerre du Vietnam, ni de la guerre froide, ni des années Trente, où il atteint des sommets. En fait, dès la fin du XIXe siècle, tout est déjà en place, comme on va le voir. Nous nous sommes principalement référés ici au livre de Philippe Roger, *L'Ennemi américain* (2002). Sa lecture, ne le cachons pas, est franchement fastidieuse. L'ouvrage est mal construit, le style est empâté, il y a de nombreuses redites. La littérature « d'extrême-droite » a évidemment été largement écartée par un auteur qui connaît ses maîtres et qui leur obéit docilement. Son livre représente néanmoins un travail considérable, et nous vous en livrons ici la substantifique moelle.

Les Américains : un peuple « dégénéré »

« Un terrain fétide et marécageux », une « terre couverte de forêts et de marécages ». Voilà comment les naturalistes des Lumières, tels Buffon ou De Paw, voyaient l'Amérique. Sous un tel climat, les hommes, comme les animaux n'ont pu que « dégénérer ». (Buffon, *Dégénération des animaux*, 1766).

De Paw est un philosophe hollandais à la cour du roi de Prusse Frédéric II. Contre toute attente, il piétine le discours philosauvage du temps. Pour lui, les Indiens sont paresseux, poltrons, sans noblesse. Ils « végètent plutôt qu'ils ne vivent » (*Défense des Recherches philosophiques sur les Américains*, 1770). Ils sont sans virilité ni pilosité, ont des prédispositions « antiphysiques ». Diderot en parle abondamment. La chose est notoire : « Ils ont peu d'enfants parce qu'ils n'aiment point les femmes. C'est un vice national, que les vieillards ne cessent de reprocher aux jeunes gens » (abbé Raynal, 1770). Quant à leurs femmes, elles se sont furieusement données aux envahisseurs.

Cette dégénérescence s'applique aussi manifestement à l'Européen né en Amérique. Raynal souligne chez eux l'absence de tout homme de génie : « Sous ce ciel étranger, l'esprit s'est énervé avec le corps ». « On doit être étonné que l'Amérique n'ait pas encore produit un bon poète, un habile mathématicien, un homme de génie dans un seul art, ou une seule science. » (*Histoire des Deux Indes*, 1770). Les Anglo-Saxons, on l'a compris, sont faibles d'esprit comme de corps.

Au moment de la guerre d'indépendance, le prestige de Buffon et le succès de l'ouvrage de De Paw ont puissamment contribué à forger une image négative chez le public lettré. Ce qui n'empêchera pas celui-ci de s'enthousiasmer pour les Insurgents, ni la France de conclure avec eux une alliance contre l'Angleterre.

1794, une première trahison

La Terreur révolutionnaire nous aliène la sympathie du gouvernement américain, et la chute de Robespierre ne favorise aucune accalmie. Les Etats-Unis ont négocié et conclu un traité secret avec la Grande-Bretagne (Jay's Treaty). Ce traité de trahison consterne les autorités du Directoire et provoque une violente campagne de presse contre les Etats-Unis. Les corsaires français attaquent désormais les navires américains.

Les émigrés français sous la Révolution

« Si je reste un an ici, j'y meurs », écrit Talleyrand à Mme de Staël. « Quelle odeur de magasin » constate Joseph de Maistre. De fait, l'Amérique paraît étouffante pour le génie. Dans son *Journal de voyage* (1794), La Rochefoucauld-Liancourt note : « Tout ce que j'ai vu de Français jusqu'ici aime peu l'Amérique et moins encore les Américains, qu'ils peignent vains, avares, avides et occupés à tromper dans tous les marchés qu'ils font ». L'absence de manières, l'inanité de la conversation, le peu d'intérêt de leurs hôtes pour la spéculation intellectuelle, l'indifférence aux choses de l'esprit, sont notés par tous les observateurs français.

L'Amérique ? « Trente-deux religions et un seul plat » résume Talleyrand, qui s'y est exilé mais qui s'y ennuie à périr. Il est allé jusqu'à leurs lointains établissements, dans ce wilderness où les plaisantins rousseauistes font camper toutes les vertus et toutes les énergies. Imposture totale, leur répond Talleyrand. Il n'y a au fond des bois que des cabanes mal bâties peuplées de rustaud apathiques, aussi dépourvus de moralité que d'intelligence. « On a l'impression de voyager à rebours du progrès de l'esprit humain » ; et « ne me parlez pas d'un pays où je n'ai trouvé personne qui ne fût prêt à vendre son chien » (cf. biographie de Talleyrand, de Jean Orieux).

Volney a lui aussi fui la Terreur : « Mes recherches ne m'ont pas conduit à trouver dans les Anglo-Américains ces dispositions fraternelles et bienveillantes dont nous ont flatté quelques écrivains ». (*Tableau des Etats-Unis*, 1803). Il trouve lui aussi que les Américains sont restés éminemment britanniques, et hostiles aux Français.

Les Classiques ne manquent pas d'air

Chez Balzac, ce sont les vauriens qui partent en Amérique. Celle-ci paraît à Vautrin pire que le suicide (*Splendeurs et misères des courtisanes*).

Stendhal, l'opposant à l'ancien monde des prêtres et des rois ne parle pas autrement que Balzac le légitimiste. Le comte Mosca de la Chartreuse de Parme songe bien à y aller, mais se ravise : il faudrait devenir « aussi bête qu'eux ; et là, pas d'Opéra » ; « Je m'ennuierais en Amérique, au milieu d'hommes parfaitement justes et raisonnables, si l'on veut, mais grossiers, mais ne songeant qu'aux dollars » (Stendhal, *Lucien Leuwen*). « La moralité américaine me semble d'une abominable vulgarité. [...] Ce pays modèle me semble le triomphe de la médiocrité sotte et égoïste. »

Tocqueville, le grand défenseur de l'Amérique, admettra pourtant : « Je ne connais pas de pays où il règne, en général, moins d'indépendance d'esprit et de véritable liberté de discussion qu'en Amérique. [...] En Amérique, la majorité trace un cercle formidable autour de la pensée. Au-dedans de ces limites, l'écrivain est libre ; mais malheur à lui s'il ose en sortir. » Ces lignes et tout le chapitre où elles figurent, « De l'omnipotence de la majorité », seront en France, pendant plus d'un siècle, les pages les plus volontiers citées de *La Démocratie en Amérique* (1835).

Baudelaire prend la défense du seul romantique de l'autre côté de l'Océan (*Edgar Poe, sa vie et ses œuvres*, 1856) : « Les Etats-Unis, écrit-il, furent pour Poe une vaste cage, un grand établissement de comptabilité. » ; « Il y a, depuis longtemps déjà, aux Etats-Unis, un mouvement utilitaire qui veut enchaîner la poésie comme le reste ». Poe a été « étouffé par l'atmosphère américaine », par ce « monde goulé, assoiffé de matérialisme » qui est en même temps le monde du « débordement démocratique ». C'est encore Baudelaire qui crée le mot « américaniser » pour stigmatiser l'idée du progrès, « cette idée grotesque qui a fleuri sur le terrain pourri de la fatuité moderne » ; « La mécanique nous aura tellement américanisés, le

progrès aura si bien atrophié en nous toute la partie spirituelle, que rien parmi les rêveries sanguinaires, sacrilèges, ou anti-naturelles des utopistes ne pourra être comparé à ses résultats positifs ».

Guerre de Sécession : Napoléon III préfère le Sud

L'empereur Napoléon III et la grande majorité de l'opinion française ont dès le départ pris fait et cause pour le Sud. Et chose curieuse, cette sympathie fait bon ménage avec une condamnation massive de l'esclavage. Mais on répète volontiers en France à ce moment-là que la moitié des habitants du Sud ont du sang français. Et on sait bien aussi que dans cette guerre, il s'agit surtout d'intérêts économiques : Le Nord manufacturier est protectionniste, tandis que le Sud agricole est libre-échangiste. A terme, en tout cas, un affrontement entre Anglo-Saxons et Latins paraît inéluctable sur le continent, car après le Sud, l'Amérique latine sera menacée à son tour par ces féroces Puritains de la Nouvelle-Angleterre. N'ont-ils pas déjà exterminé la race rouge ?

Le Sud finira par être défait. Il n'aura guère reçu de la France que de bonnes paroles. Quant au Nord, il gardera un durable ressentiment de l'attitude adoptée par Paris dont la diplomatie avait souhaité la partition depuis le début, de manière à peine secrète. L'un des premiers gestes des vainqueurs de 1865 sera de refuser de reconnaître Maximilien de Habsbourg, placé par la France sur le trône du Mexique.

1870 : les Américains préfèrent Bismarck

En 1870, la France est battue militairement, occupée, humiliée par les armées prussiennes. Immédiatement, le président américain Ulysses Grant envoie un message de félicitations à Guillaume II qui fonde le deuxième Empire allemand dans la Galerie des Glaces de Versailles. Les Français ne pardonneront pas de sitôt cette insensibilité à leurs malheurs.

Victorien Sardou est à l'époque l'auteur le plus en vue sur les Boulevards. En 1873 se joue une de ses comédies, l'Oncle Sam, qui fait rire le bon peuple parisien au détriment des Américains. « Quand je pense qu'il s'est trouvé un animal pour la découvrir ! ». La pièce est une violente satire des Etats-Unis. Sardou dénonce pêle-mêle la corruption de la presse, démasque l'imposture démocratique et la comédie des « religions » lancées par des escrocs. Inculture, âpreté, cynisme vulgaire : voilà l'Amérique. La charge est si rude que Thiers décide dans un premier temps de l'interdire pour ne pas « blesser une nation amie ».

En 1875, Gambetta et les républicains vont rejeter le projet constitutionnel calqué sur le présidentielisme à l'américaine. Le leader de la gauche, grand américainophile sous l'Empire, se taille alors un joli succès à la Chambre en persiflant l'ex-modèle américain.

Un encombrant cadeau : la statue de la liberté

En 1884, l'idée est lancée d'installer une réplique de la statue de la Liberté de Bartholdi aux Amériques. On pense d'abord à la placer à l'entrée du futur canal de Panama. Ce sera finalement à l'entrée du port de New-York. L'équivoque continue et s'aggrave avec la réception réservée par l'Amérique au plus encombrant cadeau jamais fait par une nation à une autre. Son érection sera rendue très laborieuse par le refus du Congrès, puis des autorités new-yorkaises, d'assumer le coût de la construction du piédestal. Une souscription nationale lancée par Pulitzer permettra cependant au projet d'aboutir mais l'imbroglio autour du financement du piédestal n'est toujours pas démêlé lorsque Bartholdi et le Comité français décident d'emballer la statue, vaille que vaille, direction New-York. Rien de plus funeste à l'amour

qu'un cadeau mal reçu ; et en l'occurrence, c'est bien le cas. La statue deviendra un objet de récrimination française contre l'Amérique. Le Figaro dénonce l'insultante pingrerie du Congrès, « l'injure faite à la France par des représentants ingrats envers une nation qui avait si puissamment contribué à l'indépendance américaine. » Un autre publiciste raille la statue, ironise sur la subtile pensée qui a guidée la France, « devinant le goût américain », dans le choix de ce monstrueux gadget. Inaugurée le 28 octobre 1886, elle ne s'inscrit dans aucun calendrier commémoratif. Hugo, l'indéfectible ami de l'Amérique, s'était rendu dans l'atelier Gaget Gauthier en 1884. Mais il meurt quelques mois plus tard. Jamais ne seront gravées au bas de la statue les paroles qu'elle lui avaient inspirées, à « l'union des deux grandes terres ». Une autre aura les honneurs de l'épigraphe : Emma Lazarus. « Give me your poor, your Wretched... » Laissez venir à moi vos pauvres, vos misérables.

« De l'aristocratie en Amérique »

En 1883 paraît un livre de Frédéric Gaillardet, *L'Aristocratie en Amérique*, qui est le premier exposé synthétique d'un antiaméricanisme global. Dès 1794, rappelle Gaillardet, l'Amérique nous trahit secrètement, pactise avec sa marâtre coloniale, signe un traité occulte avec l'Angleterre qui autorise celle-ci à confisquer les navires français. En 1835, c'est le président Andrew Jackson qui menace la France de lui déclarer la guerre pour une simple affaire d'indemnités maritimes et qui contraint Louis-Philippe à acheter la paix 25 millions de francs. En 1838, pression au Mexique et incident de Veracruz. Vient ensuite la guerre de Crimée : les Américains, loin de nous soutenir, favorisent les Russes. En 1862, de nouveau au Mexique, avec, bien sûr l'hostilité déclarée à l'installation de Maximilien. En 1870, dans les grands malheurs de la France défaite par la Prusse, « les Américains applaudirent partout aux victoires des Allemands ». Sans compter les fruits amers de la Guerre de Sécession.

Le ciment de l'Amérique, ce n'est pas la démocratie, ni le pacte fédéral bafoué par le Nord en 1860. C'est la doctrine Monroe, désormais érigée en dogme national, en 1824 : « L'Amérique aux Américains ». La victoire du Nord est analysée comme un échec pour la France. On aurait dû reconnaître la Confédération et contracter avec elle une alliance militaire. Après l'Indien et le Noir, le Sudiste humilié devient une nouvelle victime exemplaire dont les Français vont se sentir solidaires.

La tradition de sympathie pour les Indiens est forte en France, de Montaigne à Diderot. Dans l'Amérique septentrionale, elle remonte aux alliances anti-anglaises avec les Iroquois autant qu'aux enchantements de la prose de Chateaubriand (*Atala*). Mais dès la fin du XVIII^e siècle, on a vu baisser la cote du Sauvage. L'indien dégénéré que rencontrent les voyageurs ne leur inspire plus qu'une commisération souvent dégoûtée. Gaillardet ravive la flamme d'un mythe un peu fatigué. Face à l'Anglais méprisant, le Français est l'homme de la cohabitation pacifique.

Les Noirs non plus n'ont rien gagné à la défaite du Sud. L'abolition de l'esclavage fut une imposture politique. La vérité est sortie des ruines de Charleston et du charnier de Gettysburg et les Noirs libérés, précise Gaillardet, avaient usé de leur droit de vote en faveur de leurs anciens maîtres.

« L'esprit d'accaparement et de domination » est caractéristique de la nouvelle Amérique yankee. Innocents plaisirs prohibés, inquisition sur les actes de la vie privée et sur la pratique religieuse, conformisme des comportements, religion du travail, autant de formes d'oppression quotidiennes auxquelles s'ajoutent les dysfonctionnements d'un système social inefficace : insécurité publique, infériorité du système judiciaire, incertitude sur la valeur des diplômes. Les Beer Riots de Chicago, en mars et avril 1855, dressent toute une population

d'origine surtout allemande contre le despotisme d'édiles anglo-saxons qui prétendaient prohiber la bière le dimanche.

Le réquisitoire de Gaillardet est plus sociologique et moins esthétisant que les répugnances de Stendhal ou Baudelaire : horreur d'une vie asservie au labeur et « dont le travail est toute la poésie » ; horreur d'une société niveleuse où « il n'y a que des ouvriers, ouvriers sans le sou et ouvriers millionnaires, mais travaillant toujours » ; horreur de la « ruche uniforme », de « l'essaim d'hommes », de la « fourmilière ».

En visite chez l'Oncle Sam

A l'opposé de Gaillardet, le baron de Mandat-Grancey est un conservateur, antidémocrate convaincu. Il fait paraître *En visite chez l'Oncle Sam*, en 1885. Il s'indigne de « l'incommensurable ignorance culinaire », autant que de la politique d'extermination des Indiens. Ce qui ne fait pas pour autant de lui un humaniste larmoyant : « Les yankees qui se sont données tant de peines pour délivrer les nègres, écrit-il, seront conquis par eux, comme les Tartares l'ont été par les Chinois, ou il leur faudra supprimer le suffrage universel. » Et il poursuit : « J'ai rarement rencontré une hostilité pour la France aussi caractérisée que celle qui ressort du ton général de la presse de Chicago ».

Je me souviens pour ma part, dans un des ascenseurs de l'Empire State building, d'un gros bourrin vindicatif qui disait à son collègue que les seules personnes qu'il haïssait vraiment étaient les Français [NDLA].

Si Gaillardet accusait les USA d'avoir trahi la jeune république dès 1792, Mandat-Grancey lui, pense que le soutien à la guerre d'Indépendance américaine a déstabilisé la monarchie française et frayé les voies funestes de la Révolution. En tout cas, tous deux prônent la même vigilance défensive.

Sur la guerre de Sécession, le légitimiste se montre aussi pro-Sudiste que le républicain. « Il fallait », « il suffisait » de soutenir les Confédérés. La pusillanimité française a laissé se créer ce monstre qui a mené à bien la conquête économique du Mexique et qui s'emparera de l'isthme de Panama. La confiscation du canal aura bien lieu. Une guerre préventive avec les USA lui semble inévitable. « Le seul parti à prendre est donc de s'armer ».

Le choc de 1898

S'il y avait un sens à doter l'antiaméricanisme français d'un acte de baptême, il faudrait le dater de 1898. Les USA déclarent la guerre à l'Espagne, détruisent sa flotte, débarquent à Cuba et bientôt aux Philippines. Ce choc imprévu est le traumatisme fondateur. Pour la première fois, en effet, les USA ont pris l'initiative d'une guerre contre un pays européen. La grande république pacifique de Victor Hugo s'était muée en nation de proie.

Le 15 février 1898, un puissant navire de guerre américain, le Maine, explose dans le port de La Havane. Il y a 268 morts. Est-ce une provocation américaine, un prétexte pour justifier une agression ? L'explosion laisse sceptiques les journalistes et les diplomates européens. Tandis que l'Espagne proteste de son innocence, la presse américaine se déchaîne. Le *World* de Joseph Pulitzer appelle à la guerre dès le 18 février. Le conflit sera désastreux et humiliant pour l'Espagne. Et là encore, la solidarité des Français avec les victimes de l'impérialisme yankee va jouer à plein. Quand les Etats-Unis s'empareront de La Havane, le journal *Le Temps* – *Le Monde* de l'époque – ne mâchera pas ses mots : c'est bien de la « haute flibusterie » (11 avril 1898). En pleine affaire Dreyfus, l'étonnante unanimité de l'opinion française frappe un observateur cubain : « On dirait vraiment que la haine de l'Américain est

le sentiment qui divise le moins les Français. » De fait, l'antiaméricanisme est la seule passion française qui calme les autres passions et réconcilie les adversaires les plus acharnés. La littérature et les essais antiaméricains se multiplient à ce moment-là.

Pierre Loti est indigné. Les Etats-Unis ont fait de la guerre une hideuse industrie de mort. Ils l'ont rendue « laide, empuantie de houille, chimiquement barbare ». « Leurs captures avant la déclaration de guerre, leurs bombardements sans prévenir, leurs obus enveloppés de toiles pétrolées qui mettent le feu aux villes » ne sont pas dignes d'un pays civilisé (Reflets sur la sombre route, 1899). Pierre Loti est le premier Français à rêver d'une grande croisade antiaméricaine qui serait menée par la vieille Europe.

Avec La Conspiration des milliardaires, haletant récit de géo-politique-fiction qui commence à paraître en 1899, Gustave Le Rouge s'affirme comme un maître du feuilleton populaire. Un comité de magnats yankees entreprend d'asservir l'Europe au moyen d'une armée d'automates.

Octave Noël publie Le Péril américain, en 1899, pour mettre en garde contre la mondialisation de leurs ambitions. « Sur tous les points du globe, les Etats-Unis sont appelés à entrer prochainement en conflit avec l'Europe. » ; « La lutte pour la vie, pour la suprématie économique va prendre, entre l'Europe et l'Amérique, un caractère de brutalité et d'âpreté inconnu jusqu'ici. »

A terme, l'Allemand paraît infiniment moins redoutable que le Yankee (Edmond Demolins, *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, 1897). « Le grand péril, le grand danger, le grand adversaire ne sont pas, comme nous le croyons, de l'autre côté du Rhin mais de l'autre côté de la Manche, de l'autre côté de l'Atlantique ». Avertissement lancé en 1897, qui prendra l'année suivante une allure prophétique. La « théorie du big stick » de Teddy Roosevelt sera la prolongation et l'aggravation de la doctrine de Monroe de 1823.

Une inquiétante puissance économique

Dans un article pionnier de 1888, Henri de Beaumont ne voyait que l'Europe pour faire face à la nouvelle puissance économique américaine. Il n'y a pour lui de solution qu'européenne (*Journal des Economistes*). On s'inquiète moins alors des armements navals américains que des perfectionnements de leurs machines-outils. « L'Amérique envahit la vieille Europe, elle l'inonde, elle va la submerger », écrit Emile Barbier en 1893 (*Voyage au pays des dollars*). Mais il veut parler du déluge des marchandises. Cette décennie décisive voit la production américaine passer au premier rang mondial.

« Sur tous les points du globe, les Etats-Unis sont appelés à entrer prochainement en conflit avec l'Europe » (Octave Noël, 1899).

« L'Amérique se prépare à la grande lutte économique qui doit un jour ou l'autre éclater entre l'ancien et le nouveau continent », écrit Jules Huret (En Amérique, 1905).

Le modèle social américain

Dès 1900, l'Amérique des Français est devenue l'Empire des trusts et de la production de masse. Certains s'imaginent néanmoins que la condition ouvrière y est nettement plus avantageuse qu'en Europe. Les explosions sociales de 1877 et 1886 viennent y opposer un démenti. Le Mouvement pour la journée de huit heures, qui sera en 1886 à l'origine de l'instauration de la journée du 1er mai dans le monde entier, va être soumis à une rude répression policière. Quatre anarchistes seront pendus après un attentat, et ce, malgré

l'absence de preuves. L'impact est énorme. Le monde ouvrier perd ses illusions vis-à-vis du modèle social américain. A trente ans d'intervalles, on aura plus tard le procès de Sacco et Vanzetti pour confirmer l'injustice de ce modèle social. L'antiaméricanisme de gauche en ressort renforcé.

Anglo-saxonité et réticence au socialisme

En dépit des efforts de Marx, qui avait fait transférer chez eux le siège de l'Internationale, les Américains restent rétifs au socialisme. De fait, ce sont les Américains d'origine allemande qui fournissent l'essentiel des cadres et même des troupes du socialisme américain. Le Socialist Labor party parle bel et bien allemand, au propre comme au figuré, puisque sa presse est majoritairement rédigée dans cette langue. [mais Philippe Roger ne distingue peut-être pas les Juifs allemands, qui composent la quasi-totalité des penseurs marxistes, NDLA]

« La formation de la race anglo-saxonne est aussi profondément particulariste que celle de la race allemande est profondément communautaire ». (Edmond Demolins, 1897). En clair, l'Allemand serait grégaire et potentiellement collectiviste, alors que l'Anglo-Saxon a pour trait principal l'énergie individuelle.

La femme américaine et le puritanisme

« La femme américaine » paraît ignorante et prétentieuse, « incapable de tenir une conversation, froide à nous geler [...] muette, revêche et bégueule. » (cf Barbier, Crosnier de Varigny). Elle a le regard glacé et les lèvres minces, la figure impassible. Urbain Gohier (que nos amis nationalistes connaissent bien) se gausse des étudiants et étudiantes d'Evanston qui « ont fondé une anti-Kissing League pour proscrire le baiser qui « provoque le dégoût et propage les maladies » (*Le Peuple du XXe siècle aux Etats-Unis*, 1903). Voici ce qu'écrit Paul de Rousiers : « Les lois contre la séduction protègent avec une telle efficacité la femme réputée honnête qu'elle constitue un danger dont s'écarte l'homme égaré en Amérique » (*La Vie américaine*, 1892). Dans *En Amérique* (1928), Jean Huret raconte qu'un jeune Français fut contraint d'épouser le revolver sur la gorge une fille de Saint-Louis qui l'avait attiré dans un piège. La terreur que fait régner l'ordre sexuel américain interdit sous peine de lynchage de poser une main sur le genou d'une inconnue. Les épouses, à côté de cela, font régner dans le foyer une tyrannie domestique. Mais passé le seuil de son foyer, l'homme devient un redoutable prédateur.

Une dentition merveilleuse

Le chwing-gum, véritable passion nationale, intrigue tous les voyageurs. « c'est pour se faire les mâchoires », affirme Huret. Cela satisfait sa haine de l'oisiveté et son souci constant d'améliorer ses performances dévoratrices ! Les mâchoires sont le lieu des décisions énergiques. C'est en serrant les dents que l'on veut mieux. « La gomme est pour beaucoup dans la supériorité que nous avons acquise sur les autres peuples », fait dire Maurice Bedel à un guide américain (*Voyage de Jérôme aux Etats-Unis*, 1953).

Jean Huret, qui parcourait l'Amérique en 1904 : « Dans l'œil dur, le menton, les maxillaires volontaires, se condensaient l'expression foncière, les signes caractéristiques de la race ». On savait que les Anglais savaient faire preuve de ténacité, qualité britannique par excellence. Ils savent serrer les dents comme pas un peuple. Mais le Yankee n'est pas seulement tenace, il est vorace.

Duhamel avait remarqué, dans les rues de Chicago, « ces mâchoires de fauves de chasse » (*Scènes de la vie future*, 1930). « A défaut d'identité, dit Jean Baudrillard, les Américains ont une dentition merveilleuse » (*Amérique*, 1986).

Conformisme, philistinisme, provincialisme étaient les tares de l'Amérique jusqu'aux années 1860. Puis s'ajoutent d'autres traits : avidité, brutalité, chauvinisme et volonté de puissance se sont superposés aux anciens. Le Yankee de Lanson (*Trois mois d'enseignement aux Etats-Unis*, 1912) est « le milliardaire qui n'est pas encore décrassé, le business-man qui, dans la lutte pour l'argent, ne voit plus que l'argent comme but de la vie. » Mauvaises manières et âpreté aux gains pouvaient passer au début pour les conséquences d'un état social provisoire : celui d'un pays ma dégrossi, aux mœurs rudes. Chez le Yankee, ce sont désormais des déficiences innées, des tares héréditaires.

Les minorités et la nouvelle immigration

Urbain Gohier, qui a voyagé au début du siècle aux USA, a encore des idées « avancées » à ce moment-là. Ce qui ne l'empêche pas de s'exprimer comme il l'entend au sujet de ces minorités ethniques tant choyées par les démocrates et les gauchistes de tout poil : « Ils sont laids avec un air doux et serviles. Ils acceptent l'esclavage sur le sol où leurs pères vivaient librement : ils ne méritent nul intérêt. » (*Le Peuple du XXe siècle*) Quant aux Noirs, ils sont « communément fripons, menteurs et paresseux... conduits fréquemment aux plus lâches crimes. » Pas de doute : Gohier n'était pas fait pour finir anarchiste bêlant.

En 1875 déjà, Louis Simonin avait remarqué la grande proportion de Noirs et le risque d'anarchie qui en découlait. (A travers les Etats-Unis). Emile Boutmy, le fondateur de l'Ecole de Sciences politiques concluait aussi à « l'erreur commise par les Républicains en faisant des Noirs des citoyens » (*Eléments d'une psychologie politique du peuple américain*). Noirs et Indiens, qui comptaient tant d'amis et d'avocats dans la France jusqu'aux années 1860, sont alors en disgrâce. Devenus citoyens à cette date, les Noirs américains n'en sont pas moins étrangers aux yeux des observateurs.

Au fur et à mesure de l'arrivée des nouveaux immigrants, L'Amérique semble disparaître sous « l'écume rejetée par la société européenne » (Emile Boutmy). Elle est, de plus en plus « faite de la boue de toutes les races » ; « Chaque génération d'arrivants s'est trouvée inférieure moralement et intellectuellement à la précédente. » Paul Bourget affirme que l'américanisation [dans le sens de l'intégration] des nouveaux venus ne fonctionne plus, et prédit des conflits ethniques (*Outre-Mer*, 1897). En 1927, André Siegfried, dans un livre qui fera référence pendant deux générations (Les Etats-Unis d'aujourd'hui), confirmera le délitement de la nation américaine par cet afflux d'immigration : « Des milliers d'étrangers, qu'on se flattait de croire américanisés, ne l'étaient pas. »

Wilson le névropathe

L'Amérique avait été accueillie avec beaucoup de ferveur en 1917. Pourtant, la camaraderie de 1917-1918 restera sans lendemain et le président Wilson quittera Paris au milieu de l'hostilité générale.

La gauche socialiste dénonce sa volonté de relancer le conflit mondial en préconisant une intervention contre l'Armée rouge. A droite, Maurras lance l'anathème contre celui qui s'oppose aux volontés françaises. En 1919, Wilson était arrivé en triomphe à la conférence de la paix. « Il se croit un second Jésus-Christ venu sur la terre pour convertir les hommes », ironisera plus tard Clémenceau. Maurras le juge névropathe, Freud l'estime paranoïaque. La Maison-Blanche ? « Beau nom d'asile ! » (Aron et Dandieu, *Le Cancer américain*).

Clémenceau exprimera clairement les récriminations françaises de ce temps : « Votre intervention fut clémente, puisqu'elle ne vous prit que 56 000 vies humaines au lieu de nos 1 364 000 tués. » (*Grandeurs et Misères d'une victoire*, 1930). Le livre est une réponse acerbe aux attaques posthumes de Foch, sur l'emploi du renfort américain. « L'organisation tardive de la grande armée américaine [par opposition à l'incorporation immédiate des Américains dans les divisions françaises et anglaises] nous coûtait beaucoup de sang. [...] C'était grand pitié de voir faucher nos hommes sans relâche, tandis que, sous le commandement de leurs bons chefs, d'importantes troupes américaines restaient inactives, à portée de canons. »

André Tardieu, l'homme politique français le plus compréhensif à l'égard des Etats-Unis, dresse en 1927 ce bilan impitoyable des relations franco-américaines : « Ces deux pays n'ont jamais collaboré sans connaître d'immédiates ruptures et, en toutes autres circonstances, l'absence seule de contact explique entre eux l'absence de troubles. J'ajouterai, continue Tardieu, que ces courtes périodes de collaboration politique – moins de dix ans sur cent quarante – ont obéi non aux lois du sentiment, mais à celles de l'intérêt et que, l'intérêt épuisé, le sentiment n'a pas suffi à maintenir la coopération. » Avec des américanophiles de cette trempe, il reste peu de grain à moudre aux américanophobes.

Le mouvement ne concerne pas seulement les intellectuels, même s'ils sont au premier plan. Le public parisien suit gaillardement cette voie. Aux Jeux olympiques de 1924, l'équipe française de rugby, qui est alors la meilleure en Europe, est battue par sa rivale américaine. La foule déchaînée envahit le stade et la police doit charger plusieurs fois à la matraque pour empêcher le lynchage des joueurs yankees qui sont poursuivis jusque dans la rue !

Le livre le plus violent de la période des années 30 est *Le Cancer américain*, d'Aron et Dandieu (1931), de la mouvance « non-conformiste », proche d'Emmanuel Mounier. Ils considèrent que, pour l'Europe, la date fatale n'est pas août 1914 ni Sarajevo. C'est « 1913, date fatale de l'organisation des banques américaines d'où est issue l'hégémonie dont nous souffrons. » Autre date fatale : 1929. Les Poilus ne sont pas morts pour la France, ni pour les marchands de canon, mais pour le Federal Reserve System.

L'Europe contre l'Amérique

Duhamel consacre son énergie, dans les années trente, à pourfendre la civilisation « d'ilotes » qui menace la culture européenne. Valéry ne cesse plus de prophétiser l'anéantissement d'une Europe née selon lui du choc de 1898 : « Avant cette époque, je n'avais jamais songé qu'il existât véritablement une Europe » (*Regard sur le monde actuel*, 1931). Mais sa résignation mélancolique n'a rien pour exalter les passions.

Pour André Siegfried, « la vieille civilisation de l'Europe n'a pas traversé l'Atlantique » (*Les Etats-Unis d'aujourd'hui*, 1927). Le peuple américain n'a pas rompu les attaches. Il « est en train de créer une société complètement originale, dont la ressemblance avec la nôtre tend à n'être plus que superficielle. »

André Suarès revient lui aussi au choc de Cuba. La résistance aux Yankees est au cœur du principe européen (*Vues d'Europe*, *Revue des vivants*, 1928) : « Misérables Yankees... Jusqu'à leur accent nasal et leur timbre de rire qui les prédestine à s'unir avec les Chinois pour s'emparer du monde... Avec les Chinois ils feront la race grise. [...] à coups de fouet, hors d'ici !... ». Ce dont l'Europe est menacée, c'est d'une collusion des Barbares : « Le principe européen consiste à défendre l'Europe [...] contre les Barbares, contre l'Asie, contre les Noirs et les Jaunes sans doute, mais d'abord contre le Nord de l'Amérique. » Voilà qui est net.

Pour Duhamel, « Un Occidental adulte, normal et cultivé, se trouve moins dépaycé chez les troglodytes de Matmata que dans certaines rues de Chicago. » (*Scènes de la vie future*, 1930).

Victor Hugo, à sa manière, voyait lui aussi cette bipolarité, sans noter l'antagonisme : « Nous aurons les Etats-Unis d'Europe qui couronneront le Vieux Monde comme les Etats-Unis d'Amérique couronnent le nouveau » (Aux membres du Congrès de la Paix, à Lugano, 1872).

On assiste donc bien, jusqu'à la fin des années 20 à un développement parallèle de l'antiaméricanisme et du mouvement pour l'unité européenne. A la conférence pan-européenne de Vienne, en 1926, on remarque au premier rang le maître à penser du déclin européen, Paul Valéry. Mais aussi Paul Claudel, Georges Duhamel, Jules Romains, Luc Durtain, Lucien Romier. Cette liste est pratiquement superposable à celle des écrivains français qui s'inquiètent ou s'alarment de l'Amérique.

Jean-Pierre Maxence défend l'âme de l'Europe contre « le matérialisme de Moscou et l'affairisme de New-York » (*L'Europe en danger*, La Revue française, mars 1931).

Le stalinisme paraît « aussi vain et aussi malfaisant à la fois que le fordisme américain » (Daniel-Rops, *Revue française*, avril 1933). Ordre Nouveau dénonce « la masse, qu'elle soit fasciste, américaine ou soviétique » (juillet 1933).

L'âpreté yankee

Lamartine, déjà, avait été choqué par la ténacité que mettaient les Yankees à vouloir se faire rembourser : « J'ai toujours été profondément étonné du peu de sympathie et de reconnaissance que l'Amérique a montré à notre pays. » (Lamartine, débat du 1er avril 1834). Depuis le Premier Empire, en effet, les Etats-Unis réclamaient des indemnités pour les dommages subis par leur flotte commerciale.

En 1919, la France et l'Europe humiliées doivent de surcroît s'accoutumer aux brutalités prévisibles d'une Amérique chez qui « se dessinent des préoccupations d'huissier. » (Siegfried). Les Français entendent lier le remboursement de leurs dettes à la bonne exécution, par l'Allemagne, de ses obligations au titre des réparations pour dommages de guerre, mais les Américains ne l'entendent pas ainsi. Comparativement, l'Allemagne paraît choyée. A elle les largesses des grandes banques américaines ; à elle encore quand elle se dit insolvable, la sympathie et l'appui diplomatique des Etats-Unis. Contre l'âpreté américaine, l'hostilité française est aussi vive à droite qu'à gauche.

En 1932, l'Allemagne aura payé 11 milliards de francs-or, soit moins du dixième de la somme fixée en 1921. S'estimant victime de ses anciens alliés (Tardieu, *L'Heure de la décision*), la France déclare unilatéralement les paiements suspendus le 15 décembre 1932. Aux Etats-Unis, tous les journaux titrent sur ce manquement aux engagements. A la déception française, répond pour le reste de la décennie, l'indignation de l'Amérique. La France fait alors bloc dans une unanimité impressionnante. L'antiaméricanisme a cet effet magique sur les divisions françaises. On ne parle plus à ce moment là de l'Oncle Sam, mais de « l'Oncle Shylock » (J-L Chastanet, 1927), du nom de cet usurier juif mis en scène par Shakespeare.

Maurras dénonce avec justesse le philo germanisme de Wilson et ses liens avec la finance juive, « la domination mondiale croissante d'une race agioteuse et révolutionnaire sur les peuples producteurs, conservateurs, civilisateurs. » (*Les Trois aspects du président Wilson*, 1920).

« Tout ce que l'Europe a perdu, l'Amérique l'a gagné, dit Tardieu en 1927. Par la guerre, elle a plus que doublé sa puissance [...] La moitié de l'or du monde est venue s'entasser dans ses caisses. »

« D'emprunteur plein de promesses, l'oncle était devenu [après 1918] un créancier plein d'exigences. » (L. Romier). N'ayant pas encore d'hommes à offrir, l'Amérique a offert son argent, tandis que la France payait l'impôt du sang. Les balances sont donc équilibrées. Voilà en substance ce que contenait le discours à la Chambre de Louis Marin le 21 janvier 1925. Discours unanimement applaudi par les députés français.

Le plan Marshall : un bon placement pour l'Amérique

Dans l'entre-deux guerre, la droite et les nationalistes étaient à la pointe de l'anti-américanisme français. C'est bien Maurras avait porté les coups les plus rudes à la statue de Wilson. En 1945, c'est le Parti communiste qui est à la pointe de ce combat contre « l'occupant » américain et les cadeaux empoisonnés de M. Marshall. Dans les années 60, le général de Gaulle capitalisera en sa faveur ces rancœurs nationales.

Le crédit que les Français avaient rêvé d'obtenir en 1920 va leur être accordé en 1948, alors que seulement un tiers des Français se déclarent favorables au plan Marshall. Plus de treize cents millions de dollars sont finalement alloués à la France à l'issue de la Seconde Guerre mondiale. La France est une nation assistée et se sent humiliée par les largesses de ses trop généreux bienfaiteurs. Les antiaméricains de 1930 refusaient de s'acquitter ; ceux de 1948 refusent de recevoir. Les communistes, qui sont en première ligne, dénoncent la servitude économique et l'engrenage vers la guerre contre l'URSS. On considère aussi que les Américains font un bon placement, plutôt qu'œuvre bienfaitrice. En 1946, au terme des accords Blum-Byrnes, la France doit renoncer à son protectionnisme indispensable à ses industries. Etienne Gilson, dans *Le Monde* du 12 juin 1946, dénonce le « puissant moyen d'abrutissement » que constitue le cinéma hollywoodien massivement injecté dans le circuit français ». Les Américains sont accusés par la presse communiste d'avoir favorisé le relèvement allemand après 1918 : « Les plans Dawes et Young de relèvement ont précédé les plans de guerre de Schacht et des Goering » (Ch. Tillon). En 1944, à la question posée « Quel pays a le plus contribué à la défaite allemande ? », les Français répondent massivement : l'URSS (61 %), l'Amérique n'obtenant que 29 %.

« Notre destin ne s'est joué ni en Normandie, ni en Belgique, déclare Sartre, mais en URSS, au bord de la Volga » (France-URSS Magazine, avril 1955). La P... respectueuse, de cet auteur, en aurait gêné Thierry Maulnier, par sa charge anti-américaine. Marcel Aymé, dans la *Gazette des Lettres*, fait paraître en 1951 une nouvelle, *La fille du Shériff*, où la France est rayée de la carte par les Américains réjouis et hilares. Les Français, manifestement, ne semblent pas éprouver une gratitude débordante à l'égard de cet envahissant allié.

Les Juifs et les francs-maçons

« De 1789 à 1932, sur les vingt-neuf présidents des Etats-Unis, vingt ont été francs-maçons » (Henri Nevers, *Pourquoi l'Amérique est-elle en guerre ?*, 1942). « C'est la plus grande ville juive du monde », écrit Siegfried de New-York. « A la sortie des bureaux, downtown, quand la basse ville s'emplit d'innombrables dactylographes au regard sombre, au nez busqué, quand les rues étroites de l'est side déversent des flots pressés de Levantins brunis ou d'Hébreux hirsutes, l'impression est orientale et la fluidité de ces foules, sans cesse renouvelées, passant comme un courant sans fin, évoque les marées humaines des métropoles asiatiques. » Non, cette description n'est pas celle d'un pamphlétaire de la Collaboration ; elle est bien d'André Siegfried. Il confirme : les Juifs « restent à l'état de ferment hétérogène ; on les distingue, non mêlés, au fond du creuset américain. » (*Les Etats-Unis d'aujourd'hui*). Des centaines d'autres livres existent sur le sujet, parfois d'auteurs célèbres, mais Philippe Roger,

engoncé dans sa démarche politiquement correcte n'a pas jugé utile d'en parler. Nos lecteurs nationalistes sauront bien compléter eux-mêmes ce chapitre.

Sur la religion

Urbain Gohier, robuste mangeur de curés, a bien été obligé de se l'avouer : « Ce dimanche-là, j'ai eu envie de me faire catholique. » Et de constater : « Les affaires sont la religion américaine, et la religion américaine est une affaire. »

Claudel, l'ambassadeur de France, ne cache pas, lui non plus ses sentiments, lors du jour de l'entrée en fonction de Franklin Delano Roosevelt. (*Journal II 1933-1955*) : « [J'ai été] obligé une fois de plus, à mon profond dégoût, d'assister à une mômerie épiscopaliennne. »

C'est « une religion à peu près privée de tout caractère religieux et dont les assemblées ressemblent à des congrès politiques » confirme André Siegfried (*Lettres de voyage*, 1935).

Un système totalitaire

« L'Etat américain est libéral, mais la société est totalitaire : c'est peut-être la société la plus totalitaire du monde » (Jean-Marie Domenach, *Le Diplodocus et les fourmis*, Esprit, mars 1959).

Robert Aron, en 1935, fait le même constat : « Toutes les forces de suggestion, telles que presse, publicité [...] tout cela rend presque superflu l'emploi de la violence ouverte, de la dictature apparente. » (*La Dictature de la liberté*). « Cette société capitaliste est prédestinée dès sa naissance à devenir la civilisation totalitaire. », écrit Bernanos, (*La liberté pour quoi faire ?*, 1953).

La colonisation culturelle

Bernanos : « Nous comprenons de plus en plus clairement que la contre-civilisation, cette civilisation de masse, ne saurait poursuivre son évolution vers la servitude universelle sans d'abord achever de liquider l'Europe. » (*La Liberté pour quoi faire ?* 1953).

Un violent pamphlet contre l'Amérique est publié à ce moment-là : Parlez-vous français ? Son auteur, Etienne, affirme que la France s'achemine « de la décadence à la servitude [...] Le Pacte atlantique contribue à nous coloniser, et ce quand nous sommes en proie aux soubresauts de la décolonisation ».

On critique vertement en France cette société d'opulence basement matérielle. Rien à voir, bien sûr avec notre art de vivre, en harmonie avec des mœurs multiséculaires. La gastronomie, le vin, nos doux et jolis villages font contraste avec l'inhumanité, la monstruosité des grandes métropoles américaines (cf Luc Durtain, *Quarantième étage*, 1927). « La recherche du beau tient peu de place dans les monuments publics [...] Ce qu'aiment les Américains, c'est l'immense, l'extraordinaire, la marque de puissance » (P. de Rousiers, *La Vie américaine*). Ni cafés, ni bistrot, ni de vrais restaurants... l'enfer, quoi !

La publicité omniprésente, le machinisme, la standardisation des esprits et des biens, tout cela semblent s'opposer à la douceur d'une civilisation millénaire que la France représente le mieux. « L'artisanat, forme démodée de la production [est] associée dans notre pensée à l'idée de civilisation même » (Siegfried).

On sait bien aussi que les Américains sont souvent ignares. Ils ne connaissent pas leur géographie. Un quidam de la rue vous placerait la France au niveau du Congo sur une mappemonde. Dans son livre, Urbain Gohier intitule un chapitre : « La presse. La littérature.

L'art. Le théâtre. Les tribunaux », avec ce sous-titre : « Ce chapitre sera nécessairement très court » !

Leur cinéma, encore aujourd'hui, est jugé particulièrement médiocre et envahissant. « Les productions américaines viennent en Europe avilir, corrompre, abaisser l'âme populaire », écrit Kadmi-Cohen dans l'Abomination américaine, 1930. Joseph Kessel semble abonder dans ce sens : « Hollywood est une cité ouvrière qui fabrique des images parlantes comme Ford des automobiles » (*Hollywood, ville mirage*, 1937).

En 1924, 85 % des films de long métrage montrés en France sont américains, et 63 % en 1927. Une loi sur les quotas est appliquée en 1928, et nos dirigeants seraient bien inspirés aujourd'hui de faire de même pour contenir ces cataractes de déchets audio-visuels. [NDLA].

G. Stora estime que la France est submergée par " une littérature d'importation qui exalte ce qu'il y a de plus vil dans l'homme, et par certains magazines américains dont la bêtise est un outrage à l'esprit humain (*La France deviendra-t-elle une colonie américaine ?*, 1948).

Une loi sur la protection de la jeunesse est finalement votée le 16 juillet 1949. C'est un véritable outil de guerre contre la production américaine. Les Comics américains sont particulièrement visés : aucune publication pour la jeunesse ne peut montrer favorablement banditisme, vol, paresse, lâcheté, haine, débauche.

Les communistes alliés au lobby viticole tentent alors de faire interdire le Coca-Cola au nom de la santé publique (on sait que le Coca est un puissant détergent, et qu'il vous ronge une pièce de vingt centimes en quelques heures). Plus récemment, on a vu de quelle manière ils s'en sont pris à certaines surfaces alimentaires Mac Donald. Mais ils ne sont pas seuls dans ce combat : les autonomistes bretons et les nationalistes français se sont signalés ici à plusieurs reprises.

Ni islam, ni Oncle Sam

Le succès du livre de Thierry Meyssan sur l'analyse des attentats du 11 septembre, *L'Effroyable Imposture* (2002) vient confirmer, s'il en était besoin, l'enracinement profond du sentiment antiaméricain en France. L'antiaméricanisme, dans ces conditions, peut s'avérer être un puissant levier pour les nationalistes. D'abord parce qu'il permet d'intégrer efficacement notre discours dans la politique française où nous sommes toujours considérés comme des pestiférés. On peut ainsi savourer le plaisir d'être enfin en phase avec l'immense majorité de nos compatriotes. Ensuite, parce que c'est là une bonne occasion d'avancer une critique globale du système démocratique occidental et de ses travers, de fustiger une société multiraciale, destructrice des identités millénaires, de dénoncer avec force l'omnipotence de la haute finance, la corruption des élites et toutes les tares que la démocratie trimballa derrière elle dans un gigantesque tintamarre avec, en premier lieu, ce matérialisme indécent dans lequel se vautre l'Occident tout entier.

Quoiqu'en pensent les gauchistes et les ultra-démocrates, l'immigration n'est pas un phénomène naturel. Elle est planifiée, organisée, orchestrée par des oligarchies financières, par des groupes de pression bien identifiés, qui l'utilisent pour diluer les peuples sains et affaiblir leur résistance. Leur objectif est de détruire les vieilles nations et d'instaurer à leur place une société « ouverte », sans frontière, adorablement métissée, qu'ils pourront alors dominer aisément. Il s'agit bien de nous détruire, de détruire les peuples européens par métissage biologique et culturel.

Sur la scène internationale, le système démocratique a lancé sa machine de guerre contre le monde arabe et l'islam révolutionnaire. Pour ce qui nous concerne, nous ne croyons pas aux

vertus de la démocratie que l'on essaye de nous présenter de manière manichéenne comme le Bien opposé à un « axe du Mal ». Nous avons trop bien compris que notre pire ennemi est niché à l'intérieur de nos nations, à l'intérieur même de ces démocraties multiculturelles créées de toute pièce et qui nous ont été imposées, en quelques décennies, par une petite clique de tarés messianiques qui ont pris le contrôle de nos médias et de notre gouvernement. Le Système entretient la menace musulmane dans nos murs pour nous affaiblir, et la combat à l'extérieur pour s'en protéger. Il nous faut donc, au contraire, la combattre chez nous, en Europe, et l'encourager sur la scène internationale, où il s'oppose, pour le moment, à l'axe américano-sioniste.

Les Droits de l'Homme : un élixir de charlatan du Far West

« La terre appartient à tout le monde », répètent inlassablement nos cyborgs gauchistes et nos ultra-démocrates. « La terre appartient à tout le monde » : la belle affaire que d'être un « être humain ». Est-ce que cela vous apporte une satisfaction, un réconfort quelconque ? Autant se dire alors « membre du système solaire », car après tout, avec l'hypothèse d'une vie sur une autre planète, on ne peut décemment se permettre aucune discrimination envers l'étranger, même extra-terrestre, n'est-ce pas ? Ceci pour dire une évidence qui échappe manifestement à tous ces invertébrés que la démocratie nous fabrique en série, façon Ford et Stakhanov : le sentiment de sécurité se trouve sur une petite échelle, dans une communauté restreinte, et non pas dans l'univers galactique ou dans une utopie quelconque. En prônant la fraternité universelle, l'idéologie des Droits de l'Homme favorise la dissolution des communautés organiques et des nations, qui constituaient jusqu'à présent le principal moteur de l'histoire, et le cadre idéal dans lequel pouvait s'exercer les talents et la créativité artistique. En favorisant la disparition des peuples et des nations, cette philosophie est en train de tuer la diversité culturelle. C'est un véritable poison colporté aujourd'hui par toute une bande d'aigrefins et d'agioteurs malveillants, comme le faisaient autrefois, dans le Far West, des charlatans sans scrupules qui vantaient les mérites de leurs élixirs à de pauvres diables trop crédules. C'est une chausse-trappe philosophique qui s'avère à la longue être la plus efficace machine de guerre contre l'identité des peuples libres, je veux dire : ethniquement homogènes. Mais la lutte contre l'Empire ne fait que commencer, et, si l'on peut dire, tout porte à croire qu'il nous est permis d'espérer.

Hervé RYSEN

Au sujet des Bienveillantes

Jonathan Littell vient d'obtenir le prix Goncourt pour son livre intitulé *Les Bienveillantes*. Une fois de plus, il s'agit de l'histoire des tourments du pauvre peuple juif soumis à la cruauté sans nom de ses tortionnaires. En l'occurrence, paraît-il, Littell aurait mis en scène un curieux personnage : un officier SS, homosexuel, pédophile et qui aurait eu des relations sexuelles avec sa sœur jumelle. Il se trouve que, décidément, l'homosexualité, la pédophilie et l'inceste sont très présents dans la production littéraire et cinématographique du peuple juif, ainsi qu'on peut le constater aussi dans la chronique judiciaire (nombreux rabbins condamnés pour pédophilie ; cf. le dernier en date dans le *Figaro* du 21 septembre 2006. Vous n'en aviez pas entendu parler ? C'est normal : c'est écrit en tout petit quand il s'agit des rabbins.).

Il nous semble assez évident qu'en s'incarnant dans le personnage d'un officier SS, ce Jonathan Littell n'a fait, une fois encore, que projeter sur les nazis son trouble identitaire et la haine qu'il voue inconsciemment à son propre peuple. Le procédé est classique chez les intellectuels juifs, ainsi que nous l'avons vu dans *Psychanalyse du judaïsme*. En clair, il y a fort à parier que ce Jonathan Littell est un juif homosexuel, et personnellement, je ne jurerais pas qu'il n'a pas eu de relations incestueuses avec sa maman. Si cela peut choquer les lecteurs de Rivarol, il faut qu'ils sachent que la pratique est en usage chez certaines peuplades mystiques et légèrement arriérées venues d'Orient.

Un témoignage éclairant nous est donné dans le livre autobiographique de Xaviera Hollander, publié en 1972 sous le titre *The happy Hooker* et traduit en français sous celui de *Madam'* (Jean-Claude Lattès, 1973). Son ouvrage a été un énorme succès de librairie, puisqu'il s'en est vendu 17 millions d'exemplaires dans le monde. Prostituée juive d'origine franco-allemande, Xaviera Hollander était devenue la principale « madame » de New York dans les années soixante. Elle raconte ici une passe avec un client un peu original, un riche homme d'affaire nommé German George, « un de ces détraqués pathétiques qui ne peuvent jouir qu'après avoir subi les pires dégradations. » Elle arrive donc chez son client pour jouer le rôle qu'il attend d'elle :

« German George m'accueillit poliment et voulut passer à l'action sans plus attendre, écrit-elle. Il me conduisit jusqu'à un placard fermé à clé, situé dans l'entrée. Le petit homme mince et pâle ouvrit maladroitement la porte. A le voir, je crus qu'il cachait à l'intérieur les joyaux de la Couronne. Quand il fit jouer le battant, avec un geste théâtral, je vis qu'il ne dissimulait que six ou sept imperméables SS authentiques... German George voulait que je me déshabille pour enfiler l'un des imperméables.

— N'oubliez pas de mettre la ceinture, rappela-t-il en m'attachant une swastika sur le bras. Puis il me tendit un pistolet d'enfant. Je sortis de la chambre pendant qu'il se préparait et s'allongeait sur le lit, la tête tournée vers la porte fermée, nu comme au jour de sa naissance. J'entrai alors en scène. Je frappai avec mes poings et hurlai en allemand :

— Gestapo ! Ouvrez immédiatement !

Il n'y eut pas de réponse. Je donnai alors un violent coup de pied dans la porte et fis irruption dans la chambre. Il était toujours allongé et tenait son pénis dans la main.

— Herr Cohen ? demandai-je d'une voix menaçante.

— Non, non, je suis M. Smith, répondit-il faiblement, en faisant semblant de trembler.

— Inutile de me mentir, vous êtes juif — *Verdammt Jude, Schweinhund !* Je le giflai à toute volée. German George frissonna et son sexe se dressa. Il était très excité. Il fit un petit *laius* sur les « sales juifs » et affirma qu'il souhaitait qu'on leur réserve à tous le sort qu'ils méritaient.

— La ferme, sale youpin, sifflai-je entre mes dents. Et pour bien lui faire comprendre que je ne plaisantais pas, je m'assis sur son visage et le forçai à me lécher. Puis je l'insultai parce qu'il s'y prenait mal, enlevai ma ceinture et le cinglai jusqu'à ce qu'il arrive au bord de la jouissance. A cet instant, il me fit un signe de la main.

— Arrêtons-nous et recommençons depuis le début, me dit-il. Nous répétâmes donc la scène une seconde fois, et ce n'est qu'au troisième essai qu'il parvint à l'orgasme pendant que je le frappai.

Le pauvre homme fut tout heureux de me payer, écrit-elle, mais ce genre d'aventure me rend triste. Je suis juive, moi aussi. Je n'étais qu'un bébé quand la dernière guerre a éclaté, mais je n'aime pas être confrontée à de telles choses. Je connais un autre détraqué dont les problèmes remontent à l'époque des camps. C'est un rabbin et il ne peut faire l'amour qu'avec des filles qui ne sont pas juives. Elles doivent au préalable lui peindre des croix gammées sur tout le corps. » (pp. 244-246). Ça ne vous rappelle rien ?

Et Xaviera Hollander est bien obligée de le reconnaître : les Juifs américains constituent « la majeure partie de mes maniaques sexuels, écrit-elle. Nombre d'entre eux sont suivis par un analyste. Leurs problèmes proviennent d'une mère dominatrice, ou d'une femme qui les écrase... La plupart des docteurs juifs qui viennent chez moi sont des détraqués ; en général, ils veulent être esclaves. » (p. 225). Voilà pourquoi Jonathan Littell a choisi *Les Bienveillantes* pour titre de son roman, puisque, apprend-on, ce sont des créatures mythologiques surgies de l'enfer « qui s'acharnent sur Oreste après qu'il a tué sa mère ». Dans le même genre, on pourra voir aussi le film de Woody Allen, *Harry dans tous ses états* (USA, 1997). Le réalisateur y joue aussi le rôle d'un écrivain juif angoissé, mal dans sa peau. Il demande à une prostituée de l'attacher sur le lit, de le fouetter, de lui faire mal, avant de terminer par une fellation : encore une « bienveillante » ! Enfin, toutes ces fariboles n'empêcheront pas Jonathan Littell de devenir un « prince de la littérature ». On dit que, déjà, plus de 200.000 juifs ont acheté le livre.

Hervé Ryssen

L'antisémitisme en Hongrie, 1945-1956.

La plupart des articles publiés sur l'insurrection hongroise de 1956 sont restés assez discrets sur le rôle de certains juifs influents dans la Hongrie de l'après-guerre. Dans un livre publié en 1981, le célèbre historien anglais David Irving nous rappelait quelques informations concernant les nouveaux dirigeants arrivés dans les fourgons de l'Armée rouge en 1945. Matthias Rakosi, le maître incontesté du pays, secrétaire général du parti communiste de 1944 à 1956, et Premier ministre de 1947 à 1953, était en effet le « fils d'un épicier juif ». « De son vrai nom Matthias Roth », il fut « l'un des plus impitoyables despotes du XXe siècle », écrit Irving. Il avait rencontré Lénine à Pétrograd en 1918, et était revenu en Hongrie pendant la brève République des Soviets de Bela Kun, en 1919. Rappelons ici brièvement que lors de cette sanglante aventure, trente-cinq commissaires du peuple étaient juifs, sur les quarante-cinq que comptait le gouvernement communiste. Rakosi se réfugia ensuite à Moscou, en 1920 et y passa les années de guerre, en tant que chef du P.C. hongrois en exil.

Le numéro deux du régime était le ministre de l'Economie Ernest Gerö. C'est lui qui avait chargé Ramon Mercader d'assassiner Trotski en 1940. « Né "Ernst Singer", il avait servi dans le régime de Bela Kun et avait gagné une certaine notoriété pendant la guerre d'Espagne ». Le nouveau ministre de la Défense était Michel Farkas, né Wolf, un ancien officier de la police politique soviétique. « Le quatrième homme de ce quarteron, le journaliste Joseph Revai, devint le "Dr Goebbels" du dictateur Rakosi, le ministre de la Propagande ». Au total, « les quatre hommes qui détenaient le pouvoir réel en Hongrie populaire étaient juifs », souligne David Irving. Notons que la description du « quatuor » dirigeant est plus précise dans la version anglaise de son livre (en page 52). C'est dans cette dernière que l'on trouve aussi ce commentaire : « La dominante juive du régime fut la cause d'un profond malaise dans le peuple hongrois. »

La population hongroise était, semble-t-il, bien consciente de cette situation : « D'après Jay Schulman, un sociologue américain qui a étudié le phénomène, « es dirigeants communistes étaient avant tout perçus comme juifs, par près de 100 % des personnes interrogées ». Par exemple, un ingénieur, fort instruit, fait remarquer que les juifs, qui ont introduit le communisme en Hongrie, sont ceux qui ont le moins souffert : ils se sont attribué tous les postes les plus intéressants. Presque tous les permanents du Parti, les officiers supérieurs de la police secrète étaient juifs. » (p. 37).

Le système de répression était en effet au cœur du régime. Une police politique fut rapidement mise sur pieds dès 1944. En 1947, sous la direction de Gabor Peter, « ex-tailleur et vieux militant de la clandestinité, de son vrai nom Benjamin Auschpitz, cette petite unité devint la toute-puissante A.V.H », et s'installa dans le fameux bâtiment du 60 rue Andrassy, à Budapest. « Peter exige que les cadres de l'AVH, à partir du grade d'officier, soient constitués par des juifs. Beaucoup sont nés en Hongrie ; la plupart ont été entraînés par le M.V.D., la police secrète de Staline. » Et Irving poursuit : « Presque toutes les familles hongroises ont eu à souffrir de ces A.V.O.s détestés... L'A.V.H. ne connaissait d'autres lois que la sienne propre. Tout le monde avait entendu parler de ces méthodes. Dans certains cas, les rumeurs étaient probablement fondées : par exemple, l'insertion d'une sonde de verre dans le pénis des prisonniers, sonde qu'on brisait ensuite d'un coup de poing, figure dans de nombreux récits de détenus... Des milliers de prisonniers ont définitivement perdu la raison dans les geôles de l'A.V.H. » Un certain Janos Szabo, un des chefs de l'insurrection « parle sans ambages de "ces sales juifs qui dirigent toute l'organisation", c'est-à-dire la police politique... L'homme a

été torturé : les ongles des mains ont été arrachés, les molaires supérieures et inférieures remplacées par des prothèses rudimentaires. »

Les méthodes de cette milice étaient sans doute dignes de celles des commissaires bolcheviques en URSS : « Que la torture ait été pratique courante dans les locaux de l'AVH n'est malheureusement que trop certain », écrit Irving, qui cite encore un témoin : « Quel merveilleux endroit, le 60, rue Andrassy : le Danube n'est pas loin, c'est commode, quand on veut faire disparaître quelqu'un. » Et en effet, la disparition des victimes semble avoir été consciencieusement mise au point : « Le "broyeur de cadavres" de l'AVH est mentionné dans un grand nombre d'interviews recueillies après le soulèvement » (pp. 40-48).

Le livre de Victor Sebestyen (Calmann-Lévy, 2006) nous apprend que Gabor Peter « était marié à la belle et terrifiante Jolan Simon, un agent du KGB elle aussi, la secrétaire personnelle de Rakosi... et vivait entouré de domestiques dans le luxe d'une villa sur Rozsadomb (la colline aux roses), jouissant d'une vue imprenable sur le Danube en contrebas... Sur les murs du bureau de Gabor Peter, une photo de lui trinquant avec Staline occupait une place de choix. » (p. 62)

Pendant l'insurrection de 1956, « les chefs en majorité juifs de l'A.V.H. sont débusqués de leurs trous », écrit David Irving. Le capitaine de l'A.V.H., François Toth, est traqué dans sa maison près du boulevard Lénine. La foule se rue sur lui et « pend sa dépouille à un arbre du boulevard. Un autre officier de l'A.V.H. est lynché près de là, dans l'avenue Aradi ; les dix mille forints en billets trouvés dans ses poches sont enfoncés dans sa bouche ouverte... Un colonel de l'A.V.H. est lynché place Kalman-Mikszath et les trente mille forints qu'il a sur lui sont cloués sur sa poitrine. » (pp. 325, 326).

Le correspondant de Paris-Match, Paul Mathias, qui avait réussi à quitter Budapest au moment où les troupes russes s'apprêtaient à déferler sur la Hongrie, fut convié personnellement par le président de la République, René Coty, afin de l'interroger sur la situation. Le journaliste aurait alors expliqué : « Les deux millions d'habitants de Budapest ont tout simplement oublié la peur... Ils sont tout simplement devenus fous furieux. Toute une ville, tout un pays devenus fous d'exaspération ! » Le petit peuple, trop longtemps opprimé, se libérait enfin : « Un grand feu de joie brûlait littérature et propagande dans une fumée épaisse et grasse. » (pp. 22, 352).

Notons que David Irving reste somme toute assez discret sur le rôle des dirigeants et des cadres juifs dans le régime communiste hongrois, puisque sur les 521 pages de l'édition française, les passages que nous avons mentionnés ici sont les seuls à être suffisamment explicites pour comprendre l'antisémitisme des Hongrois à cette époque. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle son étude a pu être publiée chez un grand éditeur comme Albin Michel. Maintenant, il est vrai que si l'on regarde l'édition anglaise du texte original, on se rend compte que la version française a été édulcorée.

La terreur rouge s'abattait sur tout le monde, sans considération du rang des victimes. Janos Kadar, un communiste irréprochable, fut arrêté en avril 1951. Il avait pris la direction du PC clandestin en 1942 et avait été ministre de l'Intérieur en 1948. A son sujet, la version française donne (page 65) : « En prison, on lui fit subir les plus cruelles tortures, on ne lui épargna aucune humiliation. Il ne fut relâché que trois ans plus tard. » La version anglaise (page 98) donne plus de précisions : « Il fut torturé jusqu'à l'évanouissement et quand il revint à lui, le colonel Vladimir Farkas – le fils du ministre juif de Rakosi – était en train de lui uriner sur le visage. » Quand Kadar fut relâché trois ans plus tard, un agent de la CIA écrivit dans un rapport : « les ongles de la main gauche ont été arrachés. Ils l'ont interrogé avec une cruauté inimaginable, sur les ordres personnels de Michael Farkas. »

La version anglaise mentionne aussi, par exemple, une étude d'enquêteurs américains auprès de paysans hongrois. A Nyiracsad, une petite bourgade de 6000 âmes située près de la frontière roumaine, la population ne s'exprime jamais ouvertement sur les questions politiques : Lors des manifestations du Premier mai, « ils restent à l'écart, pendant que défilent les fonctionnaires du régime et les employés de la coopérative agricole. » Après s'être assurés que personne ne pourra entendre leur conversation, certains se mettent à parler : « Ici, la haine du juif est vraiment terrible », note les enquêteurs qui rapportent ces propos : « Quand ils sont revenus en Hongrie en 1945, ils n'avaient pas un sou, lâche ce paysan. Maintenant, tous les fonctionnaires locaux sont des juifs... Les paysans de ce village savent bien que ce sont eux les chefs du régime communiste. » (page 156) Un autre paysan explique encore qu'en 1948, le régime payait les tsiganes pour exercer sa répression sur la population, réquisitionner la récolte, le bétail et tout ce qui avait de la valeur. Et l'on constate ici que les minorités ethniques peuvent être parfois bien utiles pour réduire la majorité au silence.

Ces considérations n'ont manifestement pas eu l'heure de plaire à M. André Bérélovitch, le traducteur, qui a fait ici un bon travail de « pacification ». Notons encore qu'André Farkas, l'auteur d'un autre livre sur l'insurrection hongroise, publié en 2006, a su lui aussi rester d'une discrétion exemplaire sur ce sujet, puisque sur les 288 pages de son livre, on ne trouve pas une seule mention du rôle de ses congénères. C'est peut-être mieux comme cela, après tout. Pourquoi, en effet, attiser la haine entre les peuples, alors qu'il est possible de vivre en harmonie, « tous ensemble » ?

Hervé RYSEN

2 février 2007

Le "mythe" du juif bolchevik (bolshevik jew)

Voici ce que l'on trouve sur le blog de notre ami **Henri de Fersan**, (notrememoire.blogspot.com), à la fin d'un article consacré à la **Roumanie** :

En 1944, écrit-il, se constitua "un gouvernement de collaboration avec les Soviétiques... Outre la tristement célèbre **Anna Rabinsohn Pauker**, fille de rabbin et ministre des Affaires étrangères, il y eut son assistante Ilka Wassermann, **le numéro deux du PC Ioska Broitman** (Iosif Kisinevski ad usum goïm), Baruch Tescovich (Theohari Giorgescu ad usum goïm), le Secrétaire Général du Praesidium de la Grande Assemblée Abraham Gutman (Avram Bunaciu ad usum goïm), les ministres Lothar Würtzell (Lothar Radaceanu ad usum goïm), Mehr Kahn (Miron Constantinescu ad usum goïm), Alejandro Moghiorosh...

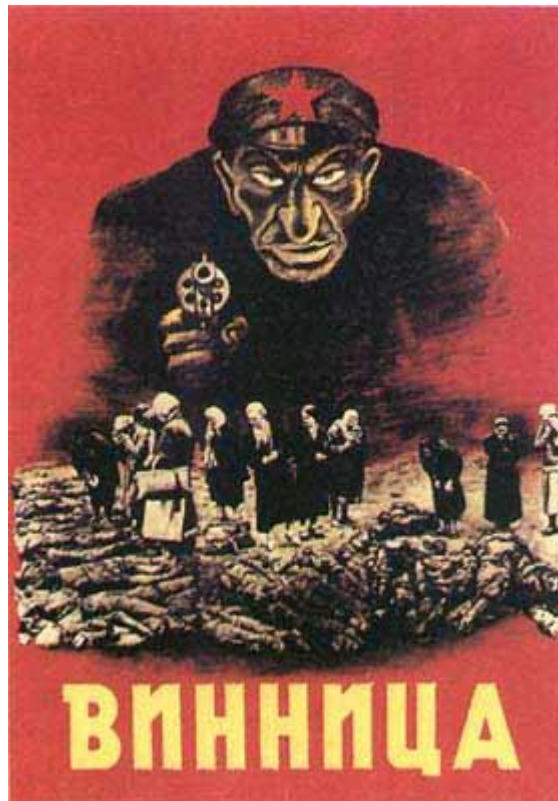
Les forces de la répression étaient également massivement judaïsées : la Securitate fut fondée par Walter Roman (dont le fils Petre fut le gendre officieux de Nicolae Ceaucescu), la Région Militaire de Bucarest était sous le contrôle du lieutenant-général Moises Haupt, la Sûreté Générale sous celui du colonel-général Zamir, le contre-espionnage sous celui du major-général William Süder, la Sûreté de Bucarest sous ceux de Alejandro Braunstein (Badau ad usum goïm) et du colonel Moscovitch (Hoban ad usum goïm), la presse était censurée par le Major Lewine... (la liste est loin d'être exhaustive). Le bilan du communisme en Roumanie est d'environ 1,5 million de morts. Rappelons à toutes fins utiles que l'actuel président de la Roumanie, Ion Iliescu, est également juif."

Nous avons nous-mêmes publié récemment un article sur la Hongrie de l'après-guerre, qui montre toute **la responsabilité de très nombreux juifs dans les atrocités commises sous le régime communiste**. Le fait est que dans tous les pays d'Europe de l'Est, ils ont joué un rôle extraordinairement funeste pour les Européens. **Peut-être un jour nous présenteront-ils des excuses, qui sait ? Après tout, l'erreur est humaine.**

Hervé RYSEN

Le "mythe" du juif bolchevik (en image)

L'ouverture des fosses de **Vinnytsia**, en **Ukraine**, eut lieu le 25 juin 1943. Dans le parc municipal, vingt-quatre charniers furent ouverts. En l'espace d'un mois, **9439 corps** furent retirés. Contrairement aux officiers polonais exécutés dans la forêt de Katyn, les corps trouvés à Vinnytsia étaient ceux de civils, essentiellement des paysans et des ouvriers, **exécutés en 1937-1938**. Un rapide examen montra que tous les corps masculins avaient **les mains liées dans le dos** comme les Polonais de Katyn. Au contraire des cadavres masculins toujours vêtus, les corps d'un certain nombre de jeunes filles étaient nus. **Tous avaient été tués d'une balle de pistolet automatique de calibre 22 dans la nuque**, ce qui était la **marque habituelle des exécuteurs du NKVD**.



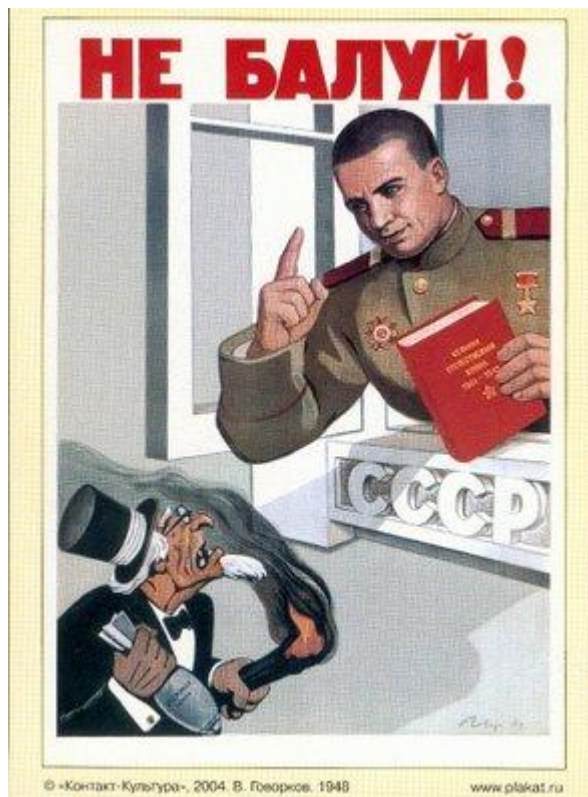
<http://www.ukraine-europe.info/ua/dossiers.asp?1>

31 janvier 2007

Toujours pour la Paix !



СССР



A partir de 1948, l'Union soviétique prit enfin un vrai virage "antisioniste". Les juifs, si nombreux à tous les niveaux de l'administration pendant les trente premières années du régime, furent peu à peu évincés. Cette caricature anti-américaine date de la même année. Notez la physionomie de l'Oncle Sam, au regard du type aryen du soldat russe. Je crois que le texte (Nié balouï) signifie quelque chose comme "pas de blague; pas d'entourloupe", mais je n'en suis pas certain. Nazdrovié, Tovaritch !

LE CINEMA COSMOPOLITE

On a coutume de dire qu'en démocratie, les médias constituent le « quatrième pouvoir », après le pouvoir exécutif (le gouvernement), le législatif (l'Assemblée) et le judiciaire. L'importance qu'a prise la télévision dans notre univers quotidien vient sans doute démentir aujourd'hui l'ordre bien établi des juristes et des politologues. La vérité est que les médias, et notamment la télévision, occupent une place essentielle dans le formatage des esprits et la formation des opinions de nos contemporains. Point n'est besoin de s'appesantir sur ce sujet. Et sur le petit écran, le cinéma est encore le support le plus populaire pour faire passer un message dans les masses, invitées de préférence à regarder les « coups de cœur » des programmes-téles, qui vont invariablement au film le plus chargé d'humanisme et d'idéologie.

Le métissage

Le cinéma planétarien célèbre les vertus de la démocratie multiculturelle et du métissage : il s'agit, sous une forme ou sous une autre, d'amener le spectateur à concevoir un monde sans frontière et de lui inculquer la tolérance envers l'« autre ». Dès les années 50, un cinéaste cosmopolite entendait sensibiliser le public au racisme de la société américaine. *La porte s'ouvre* (USA, 1950) raconte l'histoire survenue au Dr Brooks, un interne noir dans un hôpital. Il accueille un jour deux truands, Ray et John Biddle, blessés au cours d'un hold-up. John meurt, et Ray accuse le Dr Brooks de l'avoir tué... « Plaidoyer antiraciste qui suscita quelques remous à l'époque », nous apprend le Guide des films de l'historien Jean Tulard (2002). Le film est de Joseph Mankiewicz.

Les premiers films mettant en scène des couples mixtes sont pourtant si surprenants qu'il a fallu traiter le sujet à part entière. En 1967, le réalisateur américain Stanley Kramer a été l'un des premiers à faire l'apologie du métissage aux Etats-Unis, à travers le film *Devine qui vient dîner ce soir*. Kramer imagine une jeune beauté présentant son mari à ses parents. Vous l'avez deviné, celui-ci est un noir, sympathique, cultivé, intelligent, et dont le naturel désarmant et la gentillesse viennent à bout de la méfiance instinctive et vicieuse des bourgeois blancs américains. Le film remporta évidemment dix nominations aux Oscars. Il semblerait que la production se soit tarie dans les années qui suivirent, mais il serait nécessaire de pousser les recherches plus avant pour s'en assurer.

Police frontière (USA, 1982) est l'histoire d'un officier de l'immigration américaine, qui surveille les clandestins du côté d'El Paso. Il est un jour confronté à une situation cornélienne quand le bébé d'une jeune Mexicaine est kidnappé pour être vendu à un couple stérile. On imagine que le film de Tony Richardson entend nous apprendre la fraternité universelle.

L'idéal planétarien se manifeste avec beaucoup de succès dans le cinéma de science-fiction. Steven Spielberg, dans *E.T, l'extraterrestre* (1982), nous apprend à accueillir l'autre, l'étranger, ce qui est une très bonne chose dans l'absolu. *Star Trek*, ce feuilleton-culte où toutes les minorités ethniques sont représentées, est évidemment tout imprégné d'esprit planétarien. Quelques détails permettent aux initiés de se repérer dans les principes de la société Vulcain. Les scénaristes du feuilleton télévisé sont Leonard Nimoy et William Shatner. Les méchants sont curieusement représentés sous les traits d'hommes blancs, tandis que les gentils forment une humanité multi-ethnique.

Il est certain, en tout cas, que ce type de message de sensibilisation a connu un regain d'intérêt dans les années 1990. Dans *Love Field* (USA, 1993), Michelle Pfeiffer joue le rôle

d'une belle blonde qui adore les Noirs. Nous sommes en 1963, aux États-Unis, et le président Kennedy vient d'être assassiné. Bouleversée, Lurene décide d'aller aux obsèques à Washington, malgré l'opposition de son mari, qui joue le rôle du crétin de service. Dans le car, elle fait connaissance avec un Noir et sa petite fille. Mais celui-ci reste froid et distant. Le comportement de cet « homme de couleur » lui semble louche, et l'enfant paraît avoir été kidnappé. A une halte, elle décide alors d'appeler la police, juste avant de se rendre compte de son erreur : cet enfant est bien sa fille, et si l'homme l'a enlevée, ce n'était que pour la libérer d'un horrible orphelinat après la mort de sa mère. S'étant amourachée de la petite, la belle blonde décide de ne pas les abandonner, et fuit avec eux. La police est maintenant à leurs trousses, convaincue que ce « nègre » a kidnappé à la fois un enfant et une jeune femme blonde qui s'apprêtait à le dénoncer. La scène de violence raciste a un peu tardé, mais elle est finalement arrivée, comme prévue : tandis que la voiture volée est tombée en panne, notre Noir se fait copieusement tabasser par trois sales cons de Blancs sur une route de campagne. La belle blonde va alors le soigner dans une grange, et lui offrir son corps. A partir de là, les jeux sont faits. A un motel où l'attend son mari, jaloux et fou de rage, la bagarre éclate entre les deux hommes. Le Noir, bon et débonnaire, aura évidemment le dessus sur le Blanc, coincé, mesquin et « frileux », comme dirait Alain Minc. La fuite en avant ne durera pas éternellement, on pense bien, mais tout rentrera dans l'ordre, après les arrestations. La jolie blonde va divorcer, et se mettre en ménage avec le Noir. Ce très beau film est signé Jonathan Kaplan. Ce réalisateur, qui avait hésité entre la carrière de cinéaste et celle de rabbin, signe ici un chef-d'œuvre antiraciste.

La mixité ethnique a été banalisée dans les années 90, et utilisée le plus souvent comme aspect secondaire du film, auquel le public n'est pas censé prêter attention. Les films de Quentin Tarantino, par exemple, œuvrent dans ce sens : dans **Pulp Fiction** (USA, 1993), on assiste aux délires meurtriers d'un duo de choc, un Blanc et un Noir. Le chef du gang est un Noir ; sa femme est une blanche complètement shootée. Dans **Jackie Brown** (1997), le principal personnage est un Noir, trafiquant d'armes, dont la femme est une petite blonde, là encore complètement camée. Dans **Reservoir Dogs** (1992), les personnages sont des chiens enragés qui s'entre-dévorent dans un impressionnant carnage. Ils sont tous blancs, et plus ou moins tarés.

En 1995, dans **Liaison interdite**, Paul Seed met en scène un soldat noir américain pendant la Seconde Guerre mondiale. Celui-ci souffre du mépris de ses compagnons d'armes : ce sont des Blancs arrogants, méchants et racistes. Avec un ami, il est affecté aux cuisines du mess des officiers, où il rencontre Esther, une mère de famille dont le mari est parti au front. Très vite, ils se sentent attirés l'un par l'autre. Mais leur relation est mal vue : elle est anglaise et blanche, et il est américain et noir.

Indépendance day, de Roland Emmerich (USA, 1995) a fait sourire : une immense soucoupe volante envahit le ciel, libérant un nombre infini de petites soucoupes qui prennent position au-dessus des plus grandes villes du monde. Un informaticien new yorkais décrypte les signaux émanant des étranges voyageurs. Ils ne sont pas du tout amicaux, et ils se préparent à attaquer la terre. Les deux héros qui vont sauver la planète sont un Noir, et un Juif hassidique. Ce n'est plus la peine de se cacher puisque le public ne voit rien !

Men in black (USA, 1997) est un film qui nous apprend à accueillir l'étranger, tous les étrangers, et mêmes les extra-terrestres. Nous ne le savons pas, mais ils sont déjà nombreux à vivre parmi nous et à avoir pris une forme humaine. Les membres d'une agence spéciale ultra-secrète sont ainsi chargés de veiller à la régulation de ces flux migratoires d'un nouveau genre et de garder secret l'existence de ces extra-terrestres afin de ne pas alarmer la population. Nos deux super-agents spéciaux — un Noir et un Blanc — sont ici amenés à traquer un Alien hostile, qui ne résistera pas à l'efficacité de ce tandem de choc. Bien que les deux soient aussi compétents l'un que l'autre, le Blanc est tout de même un peu fatigué. C'est

donc le Noir qui va continuer la lutte et profiter des faveurs de sa nouvelle co-équipière — blanche. Le film a été réalisé par Barry Sonnenfeld, sur un scénario de Ed Solomon et une musique de Danny Elfmann. Il a en outre été produit par Steven Spielberg. Tous sont des extra-terrestres déguisés en êtres humains et des agents de la « Matrice ».

« Du passé faisons table rase ». A défaut de tirer un trait sur l'histoire d'avant 1789, on pourra la traficoter un peu, tout doucement, afin d'accoutumer le public à accepter l'univers cosmopolite et pluriel de la société de demain. Il en est ainsi pour *Les Mystères de l'Ouest* (*Wild wild West*, USA, 1999) : En 1869 aux Etats-Unis, des savants de renom ont mystérieusement disparus. Le président Grant demande alors aux agents West et Gordon de résoudre cette énigme. Un divertissement invraisemblable, dans lequel le réalisateur Barry Sonnenfeld a eu la bonne idée de prendre un acteur noir pour héros (Will Smith).

Le cinéma « anglais » connaît aussi cette tendance multiculturelle. Dans *Dirty Pretty things* (Grande-Bretagne, 2002), Stephen Frears raconte l'histoire de Okwe, un Nigérian clandestin, chauffeur de taxi le jour et veilleur de nuit dans un hôtel. Celui-ci découvre un trafic d'organes humains qui se déroule dans l'hôtel, mais aussi l'amour d'une jolie jeune femme blanche qui va lui faire aimer la vie en Angleterre.

Dans *Les larmes du soleil* (USA, 2003), le réalisateur noir Antoine Fugua dépeint une guerre civile entre tribus noires en Afrique. Une unité de l'US Army est chargée de récupérer une jeune Américaine dirigeant un centre de soins hospitaliers. Celle-ci, on s'en doute, est pétrie de principes humanitaires ; à tel point qu'elle refuse de suivre Bruce Willis et son commando de choc, si les blessés africains ne sont pas emmenés eux aussi. Bruce Willis va donc désobéir aux ordres, et ira jusqu'à faire massacrer la moitié de son unité pour sauver les Africains sous son autorité. Un dialogue du film fait comprendre au spectateur que si les Américains agissent ainsi, c'est pour « se racheter » de tous les crimes de l'homme blanc commis dans l'histoire. Mais c'est oublier un peu trop facilement qu'une bonne partie des Noirs vendus à l'époque de l'esclavage l'avaient été par d'autres Noirs, qui n'avaient cure de vendre leurs frères de race à des Blancs. Et si le réalisateur Antoine Fuga avait rappelé le rôle accablant des commerçants juifs dans la traite des Noirs, sans même parler des esclavagistes musulmans, dont le commerce dans l'Océan indien a duré quatorze siècles, il n'aurait de toute manière jamais pu produire son film.

Voici un film catastrophe : *Le jour d'après* (USA, 2004). Après les volcans, les tornades et les météores, le réchauffement de la planète provoque un raz-de-marée suivi d'une vague de froid. Le film est plat et ennuyeux, mais la fin est révélatrice de l'état d'esprit du réalisateur. En effet, les peuples du Nord sont obligés d'émigrer vers le sud. Le président américain déclare alors : « Les Américains, mais aussi de nombreux peuples sont aujourd'hui les hôtes de ce que l'on appelait autrefois le Tiers-Monde, nous étions dans le besoin et ils nous ont laissé entrer chez eux, ils nous ont accueillis ; je leur exprime toute ma gratitude pour leur hospitalité. » Le message du réalisateur Roland Emmerich est donc clair : il faut que nous laissions entrer tous les immigrés chez nous, car il est possible que demain, dans un avenir... disons incertain, nous ayons besoin d'eux nous aussi. Rappelons que Roland Emmerich est aussi le réalisateur d'Independance Day, le film dans lequel la Terre est sauvée de la catastrophe par un Noir et un juif hassidique. Sacré Roland !

La production française dans ce domaine est exemplaire : Dès 1988, dans *Romuald et Juliette* (1988), Coline Serreau nous montre une histoire d'amour interracial. Romuald (Daniel A.) est le jeune PDG d'une importante entreprise, qui tombe amoureux de la femme de ménage, une antillaise mère de cinq enfants. Le scénario n'est évidemment pas très crédible, mais il reflète bien la volonté d'inculquer la « tolérance » et l'ouverture à l'autre.

Dans *Itinéraire d'un enfant gâté* (France, 1988), Claude Lelouch raconte l'histoire d'un homme (J.-P. Belmondo) qui a soudainement abandonné sa famille pour aller vivre en Afrique. Il réapparaît, deux années plus tard, pour reprendre ses affaires. Ici encore, on se rend compte que le mariage des Blancs avec des Noirs et des Sémites est une véritable obsession chez les réalisateurs juifs.

Dans *L'Union sacrée* (France, 1989), deux flics sont obligés de faire équipe dans une enquête sur un réseau islamiste, qui se finance par toutes sortes de trafics. Le Juif Simon Atlan (Patrick Bruel) et l'Arabe Karim Hamida (Richard Berry) se détestent cordialement. Et pourtant, face à l'intolérance et au fanatisme des méchants islamistes, ils vont peu à peu se lier d'amitié. Dans ce film, le Juif est un peu fou et sympathique, tandis que le flic arabe est sérieux et efficace.

Le commissaire, joué par Bruno Kremer, parle à ses hommes dans un langage direct : « Vous devez vous comporter comme des croisés, chargés de défendre le monde occidental ! Avec ces salauds-là, tous les coups sont permis ! » Il faut comprendre ici que, contre les méchants islamistes qui menacent notre belle démocratie multiculturelle, ce sont les Français de souche qui doivent une fois encore aller au casse-pipe. Les islamistes sont évidemment dépeints comme des bêtes féroces. Écoutons l'un de ces dangereux tarés, dont le réalisateur a surpris la conversation à la terrasse d'un café : « On va transformer la vie de ce pays en cauchemar. Aujourd'hui on tape ici, demain là-bas. Il n'y a pas d'innocents qui comptent. »

Simon est séparé de Lisa, son épouse. C'est une goy, une petite française bien mignonne qui adore les juifs, mais qui n'a pu supporter la vie avec Simon, trop gosse dans sa tête. Lisa ne le supporte plus ; en plus, comme elle l'explique à Karim, sa belle-mère a fait circoncire son fils alors qu'elle-même n'a jamais imposé le baptême à l'église. Lisa s'occupe de vernissages et d'expositions dans une galerie d'art. Quand un attaché d'ambassade, un certain Rafjani se présente dans l'exposition de tapis qu'elle a organisée, elle n'hésite pas à le sermonner sur le droit des femmes dans son pays. Elles sont comme ça, les Françaises : moralisatrices, donneuses de leçon, et surtout, ouvertes à tous les vents de l'Orient. C'est comme ça qu'on les aime ! Et Lisa, qui a quitté le juif, va en effet tomber sous le charme de Karim.

Mais il se trouve que ce Rafjani est aussi le chef du réseau islamiste — comme par hasard. Le quartier général de ce réseau mafieux a enfin été repéré par nos deux super-flics. C'est un pseudo centre culturel. Les islamistes, qui sont vraiment des gens très méchants, y torturent un pauvre kabyle en lui fourrant un entonnoir dans la bouche et en lui versant deux bouteilles de whisky dans le gosier. À l'intérieur, apprend-on, « c'est un véritable arsenal ; on se croirait à Beyrouth ». Se retrouvant face à Rafjani, notre flic Karim n'hésite pas à lui lancer au visage : « J'ai honte d'appartenir à la même race que toi ! » C'est comme ça qu'on les aime, les musulmans : divisés, pleins de rancœur et de honte, et prêts à s'entre-tuer ! Rafjani, qui doit être expulsé du territoire, est vraiment plein de haine : « Je me vengerai, dit-il, même si je dois mettre Paris à feu et à sang. Allah Akbar ! »

Autre scène : Lisa, notre petite Française bien mignonne, dîne au restaurant avec Karim. Simon, qui est toujours amoureux d'elle, arrive de manière impromptue : « Tu te tapes ma femme en cachette ! » Toujours impulsif, Simon décide de jouer la partie à la roulette russe : « Tu gagnes, tu gardes ma femme ». Très courageusement, il place le canon du revolver sur sa tempe et tire : clic. Karim refuse de jouer à ce jeu stupide et se lève. Le juif tire alors en l'air, et là, le coup part : « T'es mort, dégage ! ». Karim, ne partira pourtant pas la tête basse et, très dignement, giflera Simon avant de s'en aller. Et l'on note que, dans ce duel terrifiant pour la femme blanche, le juif et l'Arabe savent rivaliser avec panache.

Mais les méchants islamistes entendent bien liquider ces deux flics trop consciencieux. Ici a lieu une scène d'anthologie du cinéma français. Le restaurant kasher de la mère de Simon est

mitraillé en plein jour, comme à Chicago ! Lisa, grièvement blessée, va mourir à l'hôpital. Au cours de la cérémonie funèbre qui a lieu à l'église, Simon, plein de haine et de vengeance, n'y tint plus et sort précipitamment. La cérémonie religieuse catholique est évidemment perturbée (c'est comme ça qu'on les aime !) et Simon s'enfuit. La scène qui suit nous montre Simon priant à la synagogue, avec la kippa et le châle de prière sur la tête. On entend aussi son père prier pour lui dans le restaurant : « Donne-lui la force, donne-lui la rage ! » Po po po !

Le diplomate islamiste est finalement expulsé sans que Simon ait pu assouvir sa vengeance. Devant les caméras de télévision, Rafjani tente encore de se faire passer pour une victime, se plaignant de la dureté de traitement que lui a réservé « la patrie de Voltaire et d'Anatole France, protectrice des opprimés » (ces islamistes sont d'une perfidie !). Fort heureusement, tout ne finit pas si bien pour ce salaud d'islamiste, puisque l'on voit sa voiture exploser dans la nuit, avec la Tour Eiffel illuminée en arrière plan. Le film se termine sur ces quelques lignes qui apparaissent à l'écran : « Simon et Karim ont sans doute rêvé cette vengeance. La loi du talion ne sera jamais une réponse à la violence. Cette histoire est une fiction. La réalité est toute aussi cruelle. » C'est beau, non ? Apparaissent alors les visages du juif et de l'Arabe regardant au loin comme les statues d'un couple de prolétaires soviétiques. Bref, c'est du grand cinéma. C'est signé Alexandre Arcady, qui ne s'est pas foutu de nous. Aïe aïe aïe !

En 1989, Gérard Oury nous propose *Vanille-fraise* : Deux agents secrets ont pour mission de faire sauter un navire chargé d'une cargaison de missiles. « Il est noir, expert en explosif (et vachement sympa), nom de code : Vanille. Elle est blanche, et nageuse de combat, nom de code : Fraise ! »

En 1993, Matthieu Kassovitz signe le film *Métisse* : Lola est une « sublime métisse antillaise » qui a deux amants. L'un est blanc, juif et rappeur, et l'autre est noir, fils de diplomate et étudiant en droit. Elle leur fixe un jour un rendez-vous commun pour leur apprendre qu'elle attend un bébé. Entre les deux hommes, c'est d'abord la guerre. Mais le racisme entre le Juif et le noir n'est pas bien méchant, et bientôt, ils vont faire une vie à trois : le Juif, le Noir musulman et la métisse chrétienne. « Une comédie tonique qui n'a pas peur ni du poids des traditions, ni du choc des cultures », selon un grand hebdomadaire « PC ».

Le film *Un, deux, trois soleil*, de Bertrand Blier (France, 1993) est un modèle du genre : C'est la vie ordinaire et sombre de Victorine (Annouk Grinberg, épouse du réalisateur), gosse de banlieue. Sa mère est folle, son père alcoolique, et son premier amour a été assassiné par un beauf. Elle calme sa violence, rencontre Maurice, qui lui fait deux enfants. Le flic blanc, un imbécile, est marié à une mama noire qui lui donne des petits méfis. L'institutrice blanche ne rêve que de se faire culbuter par ses grands élèves blacks et beurs. Jean-Pierre Marielle laisse sa porte ouverte la nuit pour les petits voleurs noirs, et leur offre à dîner avec ces mots : « Tu es la chance de mon pays. Quand tu seras grand, épouse une Française, bien blanche. »

Trop de bonheur (France, 1994) montre la vie de quatre adolescents dans le midi de la France à l'approche de l'été : Valérie, Mathilde, Kamel et son copain Didier. Ils se réunissent pour une soirée avec quelques autres dans la villa de Mathilde en l'absence de ses parents. Kamel aime Valérie. Musique, danse, alcool, émois affectifs, trahison, violence. Lorsqu'ils se retrouvent quelques années plus tard, à peine se reconnaissent-ils. Kamel vit maintenant avec Mathilde. Ce film qui porte l'estampille cosmopolite est signé Cédric Kahn.

En 1997, le réalisateur Robert Guédiguian présente *Marius et Jeannette* : A Marseille, Jeannette vit seule avec ses deux enfants, qu'elle a eu de deux lits différents. La grande fille lui a été laissée par un salaud qui l'a quittée : un con de blanc. Quant au fils de 12 ans, c'est un petit métis d'Africain qui travaille très bien à l'école. Son père, qu'elle regrette, parce qu'il était adorable, est malheureusement mort sur un chantier. Jeannette rencontre Marius. C'est un grand gaillard taciturne qui est vigile dans une usine désaffectée. Tous les personnages du

film sont des braves gens du petit peuple qui, pour certains, ne cachent pas leurs sympathies communistes. Le film a naturellement été récompensé par un César pour la meilleure actrice en 1998.

Bernard Stora est le réalisateur du film *Un Dérangement considérable* (1999) : « Depuis l'enfance, Laurent Mahaut consacre toute son énergie à la réalisation de son rêve : devenir footballeur. Embrasser la carrière professionnelle permettrait en effet à ce joueur surdoué de mettre sa mère, Rose, et ses deux demi-frères, Djamel et Nassim, à l'abri du besoin ».

C'est encore Bernard Stora qui signe le scénario du téléfilm *Une autre vie* (2004) : le jeune Malien Ismaël Traoré, est venu étudier la médecine à Marseille, au grand désespoir de son oncle qui a arrangé son mariage. A l'hôpital, il rencontre Marta, une jolie blanche, et délaisse sa jeune femme africaine. Chez Bernard Stora, l'apologie du métissage semble être une obsession : alors que dans le roman d'Emmanuel Roblès, le médecin est un Blanc, Stora l'a remplacé par un Noir, pour sensibiliser le public à cette question : un téléfilm qui trouve bien sa place dans « La semaine de l'intégration » sur FR3.

Dans *La Tresse d'Aminata* (1999), Dominique Baron met en scène une adolescente sénégalaise adoptée enfant par une famille bretonne.

Le Pacte des Loups (France, 2000), raconte l'histoire de la bête du Gévaudan : une bête mystérieuse sévit dans les montagnes du Gévaudan en 1766, et fait de nombreuses victimes, sans que quiconque parvienne à l'identifier et à la tuer. Les gens ont peur. C'est un monstre surgi de l'enfer ou une punition de Dieu, on ne sait pas trop. L'affaire prend rapidement une dimension nationale et porte atteinte à l'autorité du roi. Le chevalier Grégoire de Fronsac est alors envoyé dans la région pour tenter de mettre un terme au massacre. Il est accompagné de l'étrange et taciturne Mani, un Indien de la tribu des Mohawks. Il est ceinture noire de kung fu et met de sérieuses raclées aux paysans du coin, probablement très racistes : un film de Christophe Gans.

Dans *La ville est tranquille* (France, 2001), se croisent les destins de plusieurs personnages : Michèle, ouvrière à la criée aux poissons sur le port de Marseille, est mariée à un chômeur alcoolique. Une fois sa dure journée de travail achevée, elle doit encore s'occuper du bébé de sa fille toxicomane, une adolescente qui se prostitue pour payer ses doses d'héroïne. Viviane, bourgeoise d'âge mûr et professeur de chant, est dégoûtée par le cynisme de son époux. Elle tombe amoureuse d'un de ses anciens élèves, le jeune Abderamane... Le réalisateur est aussi celui de *Marius et Jeannette*, film dans lequel on retrouvait aussi cette obsession du métissage de la race blanche : il s'agit de Robert Guédiguian.

Fatou la malienne (France, 2001) a 18 ans. Elle est née en France de parents maliens, et vient d'avoir son bac. Elle travaille dans un salon de coiffure afro de Paris. Elle est jolie, gaie, pleine de vie et d'ambition. La famille malienne est parfaitement intégrée, comme on l'imagine. Le papa travaille comme épicier. L'appartement est très propre et très bien décoré. Les costumes africains de toutes les couleurs sont splendides : c'est comme au théâtre. Hélas, les parents de Fatou décident de la marier à son cousin qu'elle n'aime pas, et elle se retrouve littéralement séquestrée au sixième étage, à côté de l'appartement de ses parents, sans avoir aucune possibilité de fuir. Mais Fatou va s'en sortir grâce à sa copine Gaëlle, une jeune Française qui n'a pas froid aux yeux et qui s'éclate avec ses copains arabes. C'est comme cela qu'on les aime ! Gaëlle va donc délivrer sa copine Fatou et l'emmène chez elle en Bretagne, ouvrir un salon de coiffure. Ainsi, la Bretagne s'enrichira de nouveaux petits Bretons. Le film de Daniel Vigne, présenté par Fabienne Servan-Schreiber, a évidemment reçu un 7 d'or en 2001. « Une réussite » selon l'Express ; « remarquable » selon France Soir ; « bouleversant » selon Télé 7 Jours.

En 2003, le réalisateur Olivier Lang signe un épisode de la série Docteur Dassin, généraliste, intitulé *Des secrets trop bien gardés* : « Dassin est confronté à un couple peu ordinaire : un Français de cinquante ans, entraîneur sportif, et une Africaine de dix-huit ans, qui vit dans une dépendance à son mari que Dassin trouve suspecte ».

Dans *L'Homme qui venait d'ailleurs* (France, 2004), François Luciani raconte l'histoire de Pierre, un médecin antillais, qui reprend le cabinet d'un confrère dans un village charentais. Nous sommes en 1893, et personne n'a jamais vu un homme de couleur. Évidemment, notre médecin est tout ce qu'il y a de plus sympathique. Il est libéral, grand, généreux, il porte bien, il est plein de bonté et de sagesse. En face de lui, François Luciani nous montre des Blancs méfiants, incultes, qui ne lui arrivent pas à la cheville. Comme les clients boudent son cabinet, il n'y tient plus : « – Mais pour qui se prennent-ils ces gens-là, dans leur pays de froid et de pluie ! » Un jour, dans un zoo ambulant, il voit des frères de race enfermés dans une cage derrière un panneau où est inscrit « cannibales ». Les Blancs, évidemment, ricanent bêtement, méchamment. Son sang ne fait qu'un tour, mais la fâcherie ne va pas durer bien longtemps, car il a grand cœur. Déjà, la plus jolie femme du pays semble éprise de lui. Dans une autre scène, la bonne de notre médecin nous apprend qu'à l'usine, le contremaître, a l'habitude de se taper toutes les ouvrières, et quand celles-ci tombent enceintes, elles sont obligées de partir. « – Ce n'est pas la pitié qui les étouffe, tous ces gens qui vont à la messe le dimanche », lâche-t-elle. La religion catholique, évidemment, est la religion des salauds et de l'hypocrisie. Autre scène encore : une épidémie s'étend dans le village ; lorsque le brave médecin se rend compte de son importance, il entre dans la salle du conseil municipal où s'interrogent les quelques notables. Bien entendu, le racisme des méchants l'empêche de siéger au conseil. Il s'impose néanmoins par sa supériorité naturelle, et s'exclame : « – Messieurs bravo ! A force d'avarice et de bêtise, vous êtes parvenus à vous mettre à dos une épidémie de choléra ! » Mais qu'importe, l'important est qu'il ait trouvé un cœur tendre dans cet océan de bassesse. Nous avons ici assurément l'estampille cosmopolite. François Luciani est d'une famille de rapatriés d'Algérie, tout comme le réalisateur-acteur Roger Hanin. Il a réalisé ici un très beau film contre l'intolérance.

Dans le même esprit, la série télévisée française *PJ (Police judiciaire)* reflète assez bien la volonté obsessionnelle de sensibilisation des masses par des histoires toujours très « politiquement correctes ». Un épisode de ce feuilleton plante le décor : une cité de banlieue. Des coups de feu sont tirés sur un groupe de « jeunes » qui écoutent de la musique un peu trop fort. Un des flics – une fliquesse – est une militante d'extrême-droite. C'est seulement par la suite que l'on découvre qu'elle a un fils qu'elle cachait, et qui est métis. Le père est en fait un Antillais, membre du service d'ordre du FN ! Ce scénario pour le moins « capilotracté », est signé Alain Krief.

En 2004, le cinéaste Edouard Molinaro nous a offert *Les Cœurs des hommes* : Un avion sanitaire, en provenance du Congo, vole vers Paris, avec à son bord des enfants qui doivent être opérés. Une équipe de médecins français tombe sous le charme de ces adorables gamins qui sont la France de demain. Dans *Si j'avais des millions*, le scénariste Philippe Niang paraît lui aussi obsédé de mettre en scène la mixité ethnique, puisqu'il récidive dans *Un bébé noir dans un couffin blanc*. On verra dans un autre chapitre que les noms asiatiques sont parfois trompeurs.

En 2005, Claude Berri nous a offert *L'un reste, l'autre part*, (avec un casting ethnique : Daniel Auteuil, Pierre Arditi, Charlotte Gainsbourg, Nathalie Baye et... curieusement, Miou-Miou). « Deux amis de longue date, Daniel et Alain, la cinquantaine, mariés tous deux depuis une quinzaine d'années, vont rencontrer l'amour. Pour Daniel, ce sera Judith (on se marie dans la communauté) au moment où le fils qu'il a eu de sa première femme Anne-Marie, devient tétraplégique à la suite d'un accident de moto. Alain, lui, rencontre Farida, une jeune

Sénégalaise qu'il a engagé comme vendeuse dans sa boutique d'art africain. » En 2005 encore, la série télévisée « bien française » *Plus belle la vie* nous montre systématiquement des jeunes femmes blanches avec des Noirs, tandis que les jeunes hommes blancs jouent le rôle des homosexuels. Les scénarios sont signés Olivier Szulzynger.

La série télévisée *P. J.* (Police judiciaire) — une série « bien française » — présentait ce vendredi 19 août 2005 un épisode sur l'antisémitisme : Un cocktail molotov a été lancé dans une synagogue. C'est Agathe qui se charge du dossier, ce qui lui permet de renouer avec sa religion. Les suspects défilent alors dans les locaux de la police. Un jeune Arabe insolent laisse entendre — incroyable ! — que « les chambres à gaz n'ont pas existé ». Folle de rage, la fliquesse se jette sur lui avant d'être retenue par ses collègues. Un deuxième suspect standard arrive ensuite dans les locaux pour être interrogé. C'est un colosse noir, qui ne laisse pas lui non plus une bonne image de la jeunesse immigrée. Le troisième homme est un blanc d'extrême-droite, qui paraît plus humain, et même presque sympathique en comparaison des deux autres. Les Français de souche n'étaient pas habitués à tant d'égards, il faut le dire, mais les temps évoluent : en ce tout début de XXI^e siècle, la communauté s'est rendue compte que l'extrême-droite française, diabolisée depuis longtemps par le système médiatique, représente un danger moindre que ces bandes d'immigrés fanatisés que l'on a fait entrer sur le territoire. Pourtant, ce ne sont pas ces personnes qui seront les coupables, mais un quatrième suspect, un jeune Juif en rébellion contre ses maîtres de la communauté loubavitch.

Un de ces rabbins est d'ailleurs interrogé dans les locaux de la police. C'est en effet un religieux qui donne le sentiment de vivre sur une « autre planète », récusant toute conception du bonheur offert par la société libérale occidentale. Entre les mains de pareil spécimen réactionnaire, notre jeune juif épris de « fun » et de liberté a alors craqué. Ce scénario répondait en fait à quelques affaires du même ordre qui avaient défrayé l'actualité du moment. En août 2004, effectivement, un incendie avait été perpétré dans un centre social juif parisien. L'affaire avait fait grand bruit, comme d'habitude, dès lors que l'on marche sur le pied d'un représentant de la sainte communauté. Mais il s'était avéré que le coupable n'était autre qu'un juif marginal et déclassé, que l'on s'empressa de qualifier de « malade mental ». Enfin, tout n'est pas perdu dans cet épisode qui finit même plutôt bien, puisque l'autre petite fliquesse est enceinte : « — C'est Karim ? — Non, non, répond-elle. Je ne te le dirai pas. Mais il y a un point commun avec Karim. » Ce feuilleton tout imprégné d'idéologie est signé Gilles-Yves Caro, sur un scénario de Brigitte Coscas.

Autre feuilleton : Joséphine, ange gardien, *La Couleur de l'amour* (France, 2005). « Engagée comme employée agricole dans la ferme des Revel, Joséphine fait la connaissance du propriétaire Thomas, qui va épouser Aminata, une jeune Sénégalaise rencontrée sur internet. Malgré ses efforts, Aminata ne parvient pas à se faire accepter par Claudine, sa belle-mère ». On imagine que cette dernière est un tantinet raciste, bornée et bigote. Ce téléfilm est signé Laurent Lévy. Pour TV Grandes Chaînes, c'est assurément « un épisode plein de bonne humeur et de générosité », qui mérite d'être frappé d'un « coup de cœur » de la critique.

Les films racistes anti-blancs

La marque de fabrique planétarienne se reconnaît aussi à un certain racisme plus ou moins larvé dans le scénario mais toujours très visible à l'écran.

Dans *La chaleur de la nuit* (USA, 1967), un officier de police de Philadelphie, spécialiste des affaires criminelles, est envoyé dans une petite ville du Sud pour aider la police locale à élucider une affaire de meurtre d'un industriel. Petit problème : il est Noir, et ces abrutis de Blancs ne peuvent le supporter. Mais Virgile Tibbs, qui est le spécialiste, découvre rapidement que les flics blancs font fausse route. L'homme est tranquille, consciencieux,

d'une rare intelligence, et reste toujours calme devant le racisme immonde de ces petits Blancs arrogants qui ne lui arrivent pourtant pas à la cheville. Mais tout stupides qu'ils sont, ceux-ci se rendent bien compte finalement qu'ils ne peuvent se passer de lui. A plusieurs reprises, il faudra bien aller le chercher à la gare et le supplier de rester. Rapidement, son enquête va le mener vers le plus gros fermier de la région. Celui-ci est soupçonné d'avoir commandité l'assassinat de cet industriel dont le projet était de monter une usine et d'y embaucher des centaines de gens de couleur. Les jeunes de cette petite bourgade « frileuse » ne l'entendent pas de cette oreille, et vont traquer Virgile Tibbs dans une folle course poursuite. C'est évidemment dans une usine désaffectée que va se régler l'affaire, à coup de chaînes à vélo et de barres de fer. A quatre contre un, c'est plus sûr. Ils sont comme cela, les Blancs : vils, lâches et méprisables. Fort heureusement, le chef de la police arrive à point nommé, et sauve Virgile d'une mort certaine. Ce shériff, plein de préjugés au début du film, scelle l'entente entre les deux communautés. Le film a naturellement été récompensé par cinq Oscars. Il en aurait peut-être eu un sixième, si « Virgile » était reparti à Philadelphie avec la veuve de l'industriel assassiné. C'était pourtant une très jolie Blanche. Mais le réalisateur Norman Jewison, en 1967, ne voulait pas aller trop loin et craignait peut-être à ce moment-là une réaction de ces couillons de Blancs imprévisibles !

Le film *Ces Garçons qui venaient du Brésil*, raconte l'histoire d'un chasseur de nazis, Ezra Liberman qui, dans les années 70, met à jour un complot organisé par un groupement d'anciens nazis émigrés au Paraguay. L'horrible Docteur Mengele, ancien médecin-bourreau d'Auschwitz, en est le chef. Il vit dans une luxueuse villa, suffisamment isolée pour pouvoir continuer ses activités perverses sur la génétique, et semble régner sur un troupeau de domestiques amorphes qu'on dirait réduits à l'état d'esclaves : c'est l'homme blanc dans toute sa suffisance. Les nazis semblent tenir le haut du pavé sous le régime militaire du Paraguay, organisent ouvertement des réceptions dans de somptueux palaces. Ils mettent sur pied un mystérieux complot meurtrier qui sera finalement déjoué grâce à la ténacité du justicier Liberman. Le film est de Franklin J. Schaffner (USA, 1978).

Dans *A double tranchant* (USA 1985), un directeur d'un grand journal californien est accusé d'avoir sauvagement tué sa femme pour toucher l'énorme héritage. Persuadée de son innocence, une célèbre avocate accepte de prendre sa défense. Pourtant, au cours du procès, certains éléments la font douter, et notamment le comportement d'un des témoins, qui présente les caractères d'un dangereux psychopathe : il est blond, avec le type nordique. Il paraît dangereux et tente même de s'en prendre à l'avocate dans le parking. Ce ne sera pourtant pas lui le coupable, mais bien son propre client, le directeur de presse, qui avait su perfidement la séduire. Lui aussi est un blond au type nordique, mais l'avocate n'obtiendra la preuve de sa culpabilité que par hasard, après avoir gagné le procès et fait innocenter son client. Elle décide alors de le dénoncer, et d'avouer publiquement par la même occasion l'ignominie du procureur. En effet, lors d'une affaire remontant à plusieurs années, celui-ci avait escamoté une pièce du dossier qui aurait pu empêcher un autre inculpé d'être condamné à dix ans de prison. Le malheureux injustement emprisonné est un Noir. Les Noirs sont gentils, les Blancs sont méchants, et le film est signé Richard Marquand.

Dans *Recherche Susan désespérément* (USA, 1985), une jeune femme un peu coincée se transforme en punkette délurée, à la faveur d'une amnésie. Le scénario indigent n'a ici guère d'importance. On note simplement que dans une société « ouverte », « libérée » et très multiculturelle, le saxophoniste noir dans son appartement tient la place d'une icône démocratique, et que le rôle du sale con revient immanquablement à un homme aux cheveux blonds. Est-ce un hasard ? Le film est de Susan Seidelman.

Dans *Cry Freedom* (GB, 1987), Richard Attenborough nous montre l'Afrique du Sud des années 1970, où le régime d'Apartheid est imposé aux Noirs par les Afrikaners : le directeur

d'un journal libéral prend fait et cause pour les Noirs et se lie d'amitié avec un de ses principaux leaders, Steve Biko. Celui-ci est assassiné en prison par des Blancs tous plus vils les uns que les autres. Les Noirs, en revanche, sont tous émouvants, dignes et respectables. Leurs manifestations pacifiques sont durement réprimées par une police impitoyable. Un film qui donne honte d'être blanc, et c'est exactement le but recherché.

Dans la même veine, le réalisateur Chris Menges a réalisé *Un Monde à part*, (USA, 1988), qui retrace les tensions en l'Afrique du Sud en 1963. Les Blancs sud-africains sont naturellement racistes, et la police peinte sous le jour le plus antipathique possible : haineuse, bornée et obsédée par un ennemi insaisissable. L'œuvre de Menges a naturellement reçu le Grand prix du jury à Cannes en 1988. Dans *L'Arme fatale II*, (1989), Richard Donner nous dépeint aussi les Sud-Africains blancs comme d'ignobles trafiquants de drogue.

Avec *Mississippi Burning* (USA, 1988), Alan Parker s'inspire d'une histoire vraie des années 60. Le FBI américain enquête sur la disparition de trois jeunes hommes appartenant à une association défendant les « droits civiques ». Ceux-ci – un Noir et deux Juifs – ont été tués par des racistes du Ku Klux Klan. Dans cette petite ville du Sud des Etats-Unis, les petits Blancs sont lâches, vils, mesquins ou franchement abjects. Leurs femmes obéissent docilement, mais ne rêvent que de fuir de pareils individus.

Dans *La Main droite du diable*, Costa-Gavras (USA, 1988) dénonce les milices d'extrême-droite aux Etats-Unis. Un animateur de radio un tantinet provocateur et « libéral » est abattu dans un parking. Celui-ci est juif, et ses assassins ont signé « ZOG » (Zionist occupational government) à la bombe à peinture. Les policiers du FBI enquêtent sur une milice d'extrême-droite du middle-West. Une jolie jeune femme est chargée de les infiltrer. Gary tombe vite amoureux d'elle et laisse voir ses penchants de psychopathe. Celui-ci insiste par exemple pour qu'elle l'accompagne à la chasse avec ses amis. C'est une chasse un peu particulière, puisqu'il ne s'agit pas moins que d'une traque humaine contre un jeune Noir lâché la nuit dans la forêt. L'homme sera naturellement abattu sous les yeux de la jeune femme. Gary pensait sans doute faire plaisir à sa nouvelle conquête, mais celle-ci est littéralement écoeurée par ce à quoi elle a assisté. Néanmoins, ses supérieurs du FBI avec qui elle reste en contact insistent pour qu'elle continue l'infiltration dans le réseau d'extrême-droite. Un camp para-militaire révèle toute l'importance de l'organisation : ils détiennent les armes les plus sophistiquées et font preuve d'une grande détermination. Tous seront finalement arrêtés. Mais le combat contre cette pieuvre est loin d'être terminé, car l'on sait que ces réseaux sont soutenus par de puissants personnages, et des hommes politiques de tout premier plan qui cachent bien leur jeu et agissent en sous main !

Music box (USA, 1989) est un film qui revient sur les atrocités de la Seconde Guerre mondiale : Michael Laszlo est un réfugié hongrois installé aux États-Unis depuis 37 ans. Il est un jour accusé de crimes de guerre. Les dépositions des témoins étaient en effet restées bloquées pendant quarante ans dans les archives des Nations-Unies. Il est veuf, mais sa fille, avocate, est là pour le défendre. Bien entendu, elle ne croit pas un instant à ces histoires sordides, et décide d'assurer la défense de son pauvre père. « Ce sont les communistes qui sont derrière tout ça ! » tente-t-il de la rassurer. Il doit pourtant bien lui avouer qu'avant de quitter sa Hongrie natale après la guerre, il avait été policier sous le régime fasciste, mais « fonctionnaire dans un bureau », c'est tout. Sa fille, cependant, commence à avoir des doutes sur le rôle joué par son père pendant la guerre : « Ils ont une photographie de ta carte de membre des sections spéciales avec ta signature. C'est le gouvernement hongrois qui leur a envoyée. » De plus, des témoins l'ont identifié et l'accusent de choses horribles : « Quand je pense à tout ça, j'ai honte d'être hongroise, papa », en vient à déclarer sa fille (C'est comme cela qu'on les aime, les Hongrois !).

Un groupe de rescapés vient ensuite manifester devant sa maison avec des pancartes, pour rendre la vie impossible à ce militant anticommuniste bien connu. On lui casse ses carreaux avec des pierres. Un nouvel indice alarme encore la jeune femme quand son fils vient lui répéter ingénument, les paroles hautement criminelles de son grand-père : « Il dit que l'holocauste est fabriqué, exagéré ! »

Le procès commence enfin, et les témoins à charge se succèdent pour raconter les atrocités commises par les fascistes hongrois, toutes plus horribles les unes que les autres, et où l'on retient que « le beau Danube bleu était rouge de sang » : « Michka c'était le pire. Il aimait tuer le Juif. Il cherchait l'or et l'argent... le beau Danube bleu était rouge. C'est lui, je le reconnais. » Sa fille parvient pourtant à le tirer d'affaire, en prouvant les liens suspects de ces témoins avec les gouvernements communistes et le KGB. Son père est heureusement acquitté.

Ce n'est que plus tard, à Budapest, où elle est partie interroger un témoin, qu'elle découvre dans une boîte à musique les photos atroces qui accusent son propre père. Cette fois, la preuve était faite de sa culpabilité : « Je ne veux plus jamais te voir, papa. Je ne veux plus jamais que mon fils te revoie », lui lance-t-elle, le cœur plein de haine et de dégoût. Et quand la fille menace de tout dire à son fils, le méchant grand-père lui répond, sûr de lui et arrogant : « Il ne te croira pas. Ils ne te croiront pas. Ils diront que tu es folle ! » C'est comme cela qu'on les aime, les familles hongroises : déchirées, prêtes à s'entre-tuer. L'avocate envoie finalement les clichés à la presse, et c'est en regardant la photo de son père en uniforme de milicien, en première page du journal, que ce film se termine. Notons que Costa Gavras (encore lui !) a bien pris soin d'intégrer des images et de la musique du folklore hongrois tout au long du film, probablement pour mieux en dégoûter les spectateurs.

Le film de Milos Forman, *Ragtime* (USA, 1991) ne présente d'autre intérêt que d'être aussi un film moralisateur : en 1906 à New York, un pianiste noir, qui s'est acheté une voiture, est victime de la jalousie et du racisme d'une bande de blancs stupides.

Le fameux film de Jonathan Demme, *Le Silence des Agneaux* (USA, 1991), raconte la traque par le FBI d'un dangereux psychopathe qui laisse derrière lui des cadavres de jeunes femmes atrocement mutilés. Le très célèbre « agent Starling », Clarisse, une jeune femme policier qui n'a pas froid aux yeux, est sur la piste du tueur en série. Cette espèce de dangereux taré s'appelle Billy : c'est un grand blond aux yeux bleus. Il vit seul dans une maison sordide, et retient prisonnière dans un puits, au sous-sol de sa maison, sa prochaine victime qui ne cesse de hurler (« Elle met la crème dans le panier ! »). Billy aime les papillons et les armes à feu. Au détour d'une image, on peut apercevoir une énorme croix gammée sur son dessus de lit.

Barton Fink (USA, 1991) : En 1941, Barton Fink est un jeune auteur qui connaît soudainement le succès grâce à une pièce de théâtre. La première scène du film nous met tout de suite dans l'ambiance. Il est dans les coulisses, et assiste médusé au succès phénoménal de sa pièce : c'est le triomphe ! Le public applaudit à tout rompre et se lève, transporté d'enthousiasme par le sublime génie de ce petit auteur juif encore inconnu. Mais Barton Fink est quelqu'un de timide et de renfermé sur lui-même. Sa nouvelle notoriété lui vaut un contrat à Hollywood, qu'il commence par refuser : « Je me couperais du peuple », dit-il. Il est en effet devenu en peu de temps la nouvelle coqueluche de Broadway. Cependant, il ne résiste pas à la tentation d'une gloire plus grande encore, et arrive à Los Angeles où il rencontre un producteur truculent. Celui-ci est expéditif et haut en couleurs. C'est un juif originaire de Minsk, qui se déclare « plus fort que les autres youpins du coin ! »

Voilà donc Barton Fink à l'hôtel, devant sa machine à écrire. Le problème est que son voisin de la chambre d'à-côté est vraiment trop bruyant et l'empêche de se concentrer. Et voilà que celui-ci débarque dans son univers. Il est gros, rougeaud, brutal et alcoolique : c'est

un goy ! Et pourtant, l'intellectuel délicat et timide qu'est Barton Fink va se mettre à apprécier cet individu simple et entier. Mais il s'avère par la suite que celui-ci est en réalité un dangereux psychopathe qui a pour habitude de décapiter ses victimes. C'est aussi un nazi : « Heil Hitler ! » s'exclame-t-il avant d'abattre deux flics à coups de fusil dans l'hôtel en flammes. Le film se termine ainsi. Si l'on fait le compte, tous les Blancs sont finalement des ordures dans ce film des frères Ethan et Joel Coen. Le film a bien entendu été récompensé par une palme d'or au festival de Cannes en 1991. John Turturro, il est vrai, est magnifique dans son rôle d'intellectuel juif « proche du peuple ».

Obsession fatale (USA, 1992) commence par une scène étonnante : dans un pavillon d'une jolie petite banlieue propre, un cambrioleur, qui s'est introduit nuitamment, est surpris par le jeune couple. L'homme parvient à s'en sortir en menaçant la jeune femme d'un grand couteau de cuisine. L'agresseur est un Noir, les victimes sont blanches, ce qui n'est pas normal au cinéma. On imagine que le réalisateur ne va pas en rester là, et effectivement, dès la scène suivante, on se rend compte qu'il y a aussi des Noirs sympas, puisque l'un des deux flics qui arrivent pour rassurer notre joli couple est un homme de couleur. Son collègue — un Blanc — est aussi quelqu'un de très sympa et de très professionnel... mais seulement en apparence ! Car en réalité, c'est un dangereux psychopathe qui s'est épris de la jeune femme et qui va rendre au mari la vie infernale. Il va jusqu'à tuer son collègue noir, en même temps qu'un jeune dealer, et fera passer son crime pour une fusillade entre les deux hommes, ce qui ne l'empêchera pas de pleurer la mort de son ami devant les caméras de télévision. Bref, l'agression de l'homme noir au couteau est bien oubliée à la fin du film, où le psychopathe aux yeux bleus a une fois de plus le premier rôle. Il faut remercier ici M. Jonathan Kaplan (encore lui !).

Dans **La Firme** (USA, 1993), Mitch McDeere (Tom Cruise) est un jeune diplômé qui vient d'être recruté par la Firme, un puissant cabinet d'avocats de Memphis. Il est d'abord séduit et fasciné par les avantages qui lui sont offerts, mais se rend compte peu à peu que les dirigeants travaillent en fait pour un terrible gang mafieux de Chicago. Tous les avocats présentés — une bonne trentaine — sont blancs, catholiques et de type nordique. Ils symbolisent l'élite américaine dans ce qu'elle aurait de plus hypocrite et écœurant. Le film est signé Sydney Pollack.

En 1993 encore, paraît une comédie intitulée **Les Valeurs de la famille Adams**. La famille Adams est un peu spéciale : on ne sait pas trop si ce sont des sorciers ou des vampires, mais il est certain qu'ils adorent le démon. Ils vivent dans un manoir isolé de tout sur une colline ; ils s'habillent de noir, ils ont les cheveux noirs et le teint cadavérique. Leur morale est abjecte ; ils ont la passion de faire le mal, et pourtant, ils deviennent attachants par leur excentricité. Les deux enfants sont placés dans une colonie de vacances pendant quelque temps, avec d'autres petits américains, où toutes les petites filles sont blondes, tous les petits garçons sont blonds, et tous forment la majorité imbécile, lâche et intolérante. Bientôt, nos deux petits diabolotins aux cheveux noirs seront mis en quarantaine par ce vil troupeau de blonds pétris de morale bourgeoise. Mais nos petits Adams ne vont pas se laisser faire. Ils vont réunir autour d'eux les autres individus opprimés de la colonie, tous ces enfants aux cheveux noirs injustement méprisés par ces blonds arrogants. Tous ensemble, ils vont faire un coup d'éclat dans le spectacle de fin de séjour où assistent les parents. Les blonds en prennent alors pour leur grade, comme il se doit. Les méchants et les affreux sont en fait les gentils, et les salauds sont invariablement les blonds : le film est de Barry Sonnenfeld.

Copland (USA, 1995) montre les méthodes policières peu orthodoxes de certains flics de New York. Beaucoup parmi eux ont fui la grande ville cosmopolite qu'ils exècrent, pour venir habiter Garrison, une petite ville paisible, de l'autre côté du grand fleuve Hudson, où ils peuvent vivre en paix — entre Blancs. On ne tarde pas à comprendre que ces flics blancs, qui enterrent leurs morts⁴ au son d'une musique irlandaise, sont terriblement organisés, et qu'ils n'hésitent pas à falsifier les enquêtes, ni même à liquider les flics qui les dérangent. C'est en

réalité un véritable gang mafieux qu'ils ont mis sur pieds. Mais le petit shériff du coin, qui avait fermé les yeux jusqu'à présent, va enfin avoir le courage de passer à l'action. Tous ces salauds sont des flics blancs, tandis qu'en face, à New York, la police multiraciale est vraiment super sympa. Ce film qui porte « la marque » est signé du très rusé James « Mangold ».

Dans *Complots* (USA, 1997), il y a les méchants, et il y a les gentils. Mais tout n'est pas si simple, car chez les méchants, certains ne sont pas si méchants que cela, et s'avèrent même être des gentils. Une seule certitude : tous les méchants sont des Blancs. Et une fois de plus, de ce côté-ci, les quotas obligatoires ne sont pas respectés. Le film est de Richard Donner.

Le racisme du cinéma planétarien peut aussi viser d'autres communautés. *L'Arme fatale 4* (USA, 1998) met en scène un couple de flics de Los Angeles, un Noir et un Blanc qui ont découvert un réseau d'immigration clandestine chinois. Quatre cents pauvres hères étaient ainsi entassés dans la cale d'un navire, mais le Black, pris de compassion, et se rappelant sans doute ses ancêtres esclaves, décide de transgresser la loi et de recueillir une famille oubliée dans un canot de sauvetage. Nos deux flics ont tôt fait de remonter la filière jusqu'au chef de cette mafia qui fait entrer les Chinois par milliers aux États-Unis. Ceux-ci travaillent ensuite de longues années pour rembourser le prix du voyage et des faux papiers. C'est une redoutable organisation criminelle qui fabrique aussi de la fausse monnaie. Le film de Richard Donner est incontestablement drôle et spectaculaire. Il est aussi un des films les plus racistes qui existe. A notre connaissance, aucune communauté, à part la communauté blanche, n'a jamais été dépeinte par des cinéastes juifs de manière aussi outrageante. Ce traitement vient probablement du fait que la communauté chinoise est la seule qui fasse reculer la communauté juive sur le plan du business et de l'organisation communautaire.

On peut voir aussi dans le même genre le film *XXL* (France, 1997), qui dépeint sous un mauvais jour les Chinois de Paris dont l'activité commerciale fait reculer le business de la communauté juive dans le quartier du Sentier. Ici, c'est un cafetier auvergnat et un commerçant juif du textile qui vont nouer une alliance contre l'insupportable invasion asiatique. L'Auvergnat (Gérard Depardieu) est bon vivant, conquérant, sûr de lui, tandis que le Juif (Michel Boujenah) est angoissé, timide, inquiet. Mais le spectateur doit comprendre que leurs divergences sont, somme toute, très superficielles, et qu'ils ont des intérêts communs à défendre face à ces pourris de Chinetoques, que l'on peut donc insulter sans crainte d'un procès. Le réalisateur de ce film est Ariel Zeitoun.

La Ligne verte est un film de Frank Darabont, sorti sur les écrans en 1999 : Dans le pavillon des condamnés à mort de ce pénitencier américain, en 1935, il y a des gardiens de prisons ignobles, et des détenus pleins d'humanité. Tout cela est en effet tout à fait plausible. Les pouvoirs surnaturels du colosse noir, accusé du viol et du meurtre de deux fillettes, le sont moins. Celui-ci, est doux comme un agneau, innocent et accusé à tort. Il sera pourtant la victime des hommes, de l'injustice, et de la cruauté de gardiens psychopathes – blancs.

Dans *Dany Ballint* (2001), de jeunes néo-nazis sont embrigadés par une puissante organisation extrémiste. Dany, leur chef, le seul type intelligent de la bande, est en fait un Juif angoissé, en rupture avec sa communauté. Une scène finale du scénario entend montrer contre toute vraisemblance que ces organisations nazies sont soutenues par la grande bourgeoisie américaine : le film est de Henry Bean ; le scénario de Mark Jacobson.

Runaway jury (USA, 2002) est l'histoire de la manipulation des jurés par le lobby des ventes d'armes aux États-Unis. Les « méchants » sont des blonds manipulateurs, terriblement organisés et efficaces qui agissent pour le compte du lobby des armes à feu. Espionnage, violence, chantage et manipulation sont leur spécialité ; tout est mis en œuvre pour gagner le procès, mais fort heureusement, ces salauds vont perdre à la fin grâce à l'intelligence du petit

avocat Dustin Hoffman : un film de Garry Fleder, sur un scénario de David Lieven et Brian Koppelman.

L'esprit politiquement correct américain se retrouve évidemment dans un autre dessin animé : *Pocahontas* (1995), de Mike Gabriel et Eric Goldberg. Pocahontas, jeune indienne indépendante, refuse le mari que lui a désigné son père et s'éprend d'un aventurier anglais moins raciste que les autres, auquel elle renoncera finalement pour rester avec son peuple. Les Anglais sont avides, cruels et répugnants, les Indiens sont bons, sages, nobles et respectueux. Pocahontas a été étudiée pour plaire à tout le monde : elle est brune, sexy, le teint ambré, les yeux en amande : elle tient à la fois de l'Indienne, de la Noire, de la Chinoise, de la Berbère et de la Gitane. Elle revendique son « ethnicité planétaire ».

Dans *Terminator II*, le tueur psychopathe déguisé en flic est un homme blanc aux yeux bleus et aux traits nordiques, tandis que le génie de l'informatique qui met au point une puce miniature destinée à bouleverser l'humanité est un Noir repentant, qui accepte de détruire le fruit de son labeur pour sauver l'humanité.

Dans *Matrix*, de Larry Wachowski (USA, 1999), les humains sont entièrement soumis à un programme informatique qui domine toutes leurs pensées et toute leur vie. Ils croient exister, mais ne sont en fait que des esclaves des machines. Il ne reste plus qu'un petit nid de résistance humaine : Sion. Le film est truffé de messages kabbalistiques : le héros, Néo, est « l' élu », le libérateur mythique de l'humanité annoncé selon les prophéties, qui va pouvoir sauver « Sion », ainsi que le révèle « l'Oracle ». Les humains sont peints sous les couleurs d'une société multiethnique, tandis que la matrice, qui entend dominer l'univers, est représentée sous les traits de l'homme blanc : les agents Smith, qui, dans leurs costards-cravates, sont évidemment très pervers et très méchants. Une fois encore, ce sont les Blancs qui doivent endosser les responsabilités des véritables tyrans : car la matrice existe « pour de vrai » : c'est elle qui a fait le film.

Dans *O'brother* (USA, 2000), trois sympathiques lascars sont parvenus à s'évader d'un pénitencier du sud des États-Unis. Le début du film paraît être un hommage à la culture du sud profond, avec, au premier plan, la cavale de nos trois fugitifs, sur un fond de musique country. Mais l'habituel message antiraciste y trouve sa place après quelque temps : les hommes politiques blancs passent pour des magouilleurs hargneux, racistes et sans scrupules. Le Ku Klux Klan en prend naturellement pour son grade, et l'on comprend que rien ne vaut une bonne société multiraciale. Le message politique est ici habilement incarné dans un quadrige de « country music » formé de nos trois compères et d'un « Black » à la guitare. Il faut dire que leur musique est vraiment entraînante. On n'omettra pas de souligner que le système électoral — one man, one vote — est dépeint pour ce qu'il est : une escroquerie, où le candidat qui l'emporte est celui qui orchestre la meilleure campagne publicitaire. Un bon point tout de même, donc, pour les frères Joel et Ethan Coen.

Dans *Panic Room* (USA, 2001), une jeune femme très riche (Jodie Foster) et sa fille emménagent dans un immense hôtel particulier au cœur de Manhattan. La demeure est équipée d'une chambre forte conçue pour survivre en cas d'agression extérieure. Un soir, trois cambrioleurs pénètrent dans la villa. C'est alors le début d'une aventure terrifiante qui va très mal se terminer, car le magot qu'ils cherchent se trouve justement dans la pièce où se sont réfugiées les deux femmes qui ignorent tout des projets de leurs assaillants. Parmi les trois cambrioleurs, le colosse noir est le seul à être un peu intelligent : c'est d'ailleurs lui qui a conçu la pièce forte. Il est aussi le technicien et le plus scrupuleux des trois malfrats, puisqu'il refuse toute violence dès le départ. Le chef de l'équipe, en revanche, est un Blanc, un grand nerveux imprévisible, qui finira avec une balle dans la tête en tentant de s'en aller. Le troisième, un autre Blanc, très calme, s'avère en réalité être un dangereux psychopathe et un tueur fou. A la fin du

film, cette espèce de taré s'apprêtait à tuer la jeune femme à coup de masse dans le visage. Fort heureusement, le Noir intervint juste à temps. Et c'est aussi ce grand Noir qui, dans des conditions difficiles, fit une piqûre à la petite fille souffrante et la sauva d'une mort certaine. Les Blancs sont méchants, les Noirs sont gentils ; le film est de David Fincher.

Décidément, il est dit que nous ne sortirons pas de ce schéma culpabilisateur, et il faut se rendre à l'évidence que la répétition calquée de ces modèles révèlent une volonté précise d'inculquer aux masses européennes un message bien précis, dans lequel on constate que la « tolérance » peut s'apparenter à un venin puissant et indolore qui assoupit la victime avant de la terrasser. On pourra certes objecter que la majorité des stars d'Hollywood sont encore des Blancs, mais il ne faut pas perdre de vue l'objectif planétarien n'est pas de détruire totalement les sociétés blanches, tellement utiles pour la prospérité des affaires, mais de conduire les hommes blancs à adopter la société plurielle, dans laquelle ils pourront garder la place qui leur revient : la deuxième. Et puis, c'est gens-là représentent encore la grande majorité du public qui fréquente les salles de cinéma. Il faut donc les ménager un peu, et les amener progressivement à accepter les nouvelles normes planétariennes. De toute manière, ainsi que le montre très bien le beau film du grand réalisateur Steven Spielberg, *Les Aventuriers de l'Arche perdue* (1980), la puissance de Yahvé est beaucoup trop grande pour que l'on puisse simplement songer à s'y opposer.

On pourra tout de même regarder avec un certain intérêt cette comédie de Barry Levinson : *Des Hommes d'influence* (USA, 1997). Rien ne va plus à la Maison Blanche : deux semaines avant les élections, le président est impliqué dans un scandale sexuel. Pour faire diversion, le conseiller du président expert en manipulations (Robert de Niro) lance une rumeur sur une guerre complètement imaginaire. Pour la mettre en scène, il contacte un producteur de cinéma (Dustin Hoffman). Tous deux vont détourner l'attention du public et bluffer toute la population avec des montages télévisés complètement trafiqués. Un film réjouissant, où l'on peut constater que le système est maintenant suffisamment sûr de sa puissance pour se dénoncer lui-même.

Le cinéma français n'est évidemment pas en reste dans cette discipline de flagellation de la population majoritaire. Jean-Jacques Annaud, dans *La Victoire en chantant*, (France, 1976) nous offre un aperçu de la présence française en Afrique en 1915, où une population de colons composée exclusivement de crétins alcooliques est opposée à des Noirs pleins d'humour.

En 1984, avec *Train d'enfer*, Roger Hanin lance un cinéma militant. Dans le numéro du 11 janvier 1985, l'hebdomadaire indépendant Tribune juive, dont le directeur, le rabbin Jacques Grunewald est connu pour ses sympathies de gauche, commente ainsi le film de Roger Hanin : « Assassinat atroce dans un train : un jeune Arabe est lynché et défenestré par trois recrues en goguette. A partir de ce fait divers, acte raciste émanant de trois paumés, Roger Hanin a construit un film dont il veut tirer une large morale, impliquant cette fois la France profonde tout entière. Plus question de trois garçons isolés et éméchés. C'est d'un véritable réseau néonazi qu'il s'agit, englobant toute une ville, voire le monde entier. » et Tribune juive ajoute : « Roger Hanin assure que, Juif algérien, on lui a appris dès l'enfance à aimer les Arabes. Apparemment, on ne lui a pas appris à aimer les Français. » *Train d'enfer* a bénéficié de l'aide de l'organisme d'avance sur recette, présidé par Bernard-Henri Lévy, c'est-à-dire d'une subvention financée par l'argent des contribuables français.

Dans *Hors-la-loi*, de Robin Davis (France, 1984), « quinze adolescents d'origines ethniques diverses, s'évadent d'un centre de redressement. Ils font irruption dans un bal de village où le patron du bar, raciste, finit par tirer dans le tas. »

En 1995, dans *La Haine*, Matthieu Kassovitz dépeint la haine de la société française qui tenaille trois jeunes : un Arabe, un Noir et un Juif d'une cité de banlieue. On voit ici encore

cette inclination à assimiler les Juifs aux éléments les plus défavorisés de la société. Matthieu Kassovitz se fait ici le porte-parole d'une frange d'immigrés rétifs aux lois et qui hurlent leur haine du système. Les blacks et les beurs deviennent l'incarnation d'un nouveau mythe de héros rebelle, mais reçu régulièrement sur tous les plateaux de télévision et bénéficiant du soutien des grosses maisons de production. C'est encore Matthieu Kassovitz qui signe en 2000 *Les Rivières pourpres* : dans les glaciers des Alpes, des cadavres atrocement mutilés sont retrouvés, avec les yeux crevés et les deux mains tranchées. Les enquêteurs vont suivre une piste qui va les mener à l'université locale, qui s'avère être une pépinière de dangereux néo-nazis. Là encore, le scénario est peu crédible, mais c'est amplement suffisant pour le public à qui le film est destiné.

Avec *Taxi*, sorti en 1998, Gérard Pirès a eu aussi beaucoup de succès : Sami Naceri, un fou du volant, parvient à bout d'une bande de dangereux malfaiteurs. Ces derniers sont des Allemands de type nordique, aussi cons que méchants. Dans *Les Enfants du soleil*, sorti en 2004, Alexandre Arcady prétend raconter le drame des Français d'Algérie, alors que son film n'est qu'une célébration de la communauté israélienne. Le Français « pied noir catholique propre sur lui » comme dit l'auteur lui-même, s'appelle Lacombe. Comme « Lacombe Lucien », le milicien simplet et dangereux inventé par l'écrivain Patrick Modiano pour le film de Louis Malle.

En 1999, Alain Berberian nous a livré le film *Six-Pack* : à Paris, un commissaire de police s'acharne à vouloir mettre hors d'état de nuire un tueur en série américain. L'homme a déjà tué et mutilé cinq jeunes femmes. Mais celui-ci, attaché culturel à l'ambassade américaine, est protégé par l'immunité diplomatique. Il semble que des consignes viennent du ministère pour empêcher l'arrestation du coupable. En effet, l'affaire est utilisée par Paris pour peser sur les négociations commerciales avec Washington. Les méchants sont joués par des hommes de type nordique (le chef de la police, le psychopathe), tandis que les gentils (le commissaire Nathan, l'inspecteur Saül) une fois encore, sont joués par des acteurs bruns très typés.

En 2004, le réalisateur Stéphane Kurc nous a présenté *Le Triporteur de Belleville* : en 1940, dans la grande débâcle des troupes françaises, Victor Leïzer, un jeune Juif de Belleville, a perdu son régiment. Avec un autre soldat égaré, il erre dans la campagne française désertée de ses habitants. Le soir, les deux complices rencontrent un groupe de Sénégalais dans une ferme. Le chef des Sénégalais est agrégé de Français à Dakar. On l'a obligé à faire la guerre loin de chez lui. Il s'exprime parfaitement bien, avec un langage châtié : « – Ah, Messieurs, laissons là ces galéjades ! ». C'est avec une grande dignité qu'il préférera mourir, tué par les Allemands, plutôt que de se laisser faire prisonnier loin de son pays. Parmi les millions de soldats mobilisés qu'on pouvait voir sur le front, c'est sûr, les Juifs et les Noirs étaient probablement majoritaires, même si un calcul rapide doit nous mener tout au plus à 1 ou 2 % au grand maximum. Quand il s'agit de sensibiliser le téléspectateur français, tout est permis. Bien évidemment, dans le scénario retenu par Stéphane Kurc, les méchants sont très méchants, et les gentils sont très gentils.

Dans le genre ridicule, on a pu voir aussi un épisode de *La Crim*, un téléfilm bien français : un skinhead (personnage imaginaire, individu violent d'extrême-droite, au crâne rasé) est poignardé à mort dans une banlieue. Tout porte à croire qu'un Arabe a fait le coup, et celui-ci est arrêté. Mais l'enquête va démontrer que c'est le père de ce skinhead qui l'a tué, parce qu'il ne supportait plus que son fils soit d'extrême-droite. Le skin avait tué le frère de l'Arabe, qui était d'ailleurs un de ses amis d'enfance ! Ce scénario délirant est signé Ramsay Lévy.

Pour *Le fabuleux Destin d'Amélie Poulain*, (France, 2001), le scénario et les personnages étaient vraiment trop franchouillards : Serge Kaganski, critique du magazine Les Inrockuptibles, n'y tint plus, et déclara dans Libération du 30 mai 2001 : c'est « un film à l'esthétique figé et

qui surtout présente une France rétrograde, ethniquement nettoyée, nauséabonde ». Cette haine de la France et des Français paraît être une obsession incurable. Si tous ces réalisateurs avaient eu envie de nous pousser au suicide, ils ne s'y seraient sans doute pas pris autrement. Cette France « nauséabonde » a été d'ailleurs fort bien filmée par François « Truffaut » dans ***Le dernier métro*** (1980), film qui relate la vie d'un théâtre sous l'occupation, et dans lequel on peut discerner aisément l'abjection française d'un côté, et le génie de l'humanité de l'autre. Ce dernier apparaîtra au grand jour dans la scène finale, acclamé par tous les spectateurs en délire qui reconnaissent enfin le seul, l'unique, le sublime génie créateur, incarné en la personne du petit « Lucas Steiner », qui avait été obligé jusque là de se cacher dans la cave du théâtre.

Dans la comédie d'Alain Berbérian, ***La Cité de la peur*** (France, 1994), l'acteur Dominique Farrugia vomit au visage d'un salaud, dans une scène hilarante. Et c'est encore beaucoup plus amusant quand les gens dont on se moque rient bêtement avec nous. Comme le disait le vers de Dante : « Au milieu de nous, le fourbe se rit de nous », ou quelque chose d'approchant.

LES FILMS ANTICHRÉTIENS

Le cinéma planétarien se caractérise aussi fréquemment par sa charge antichrétienne. A la télévision et au cinéma, les chrétiens, et principalement les catholiques, sont en effet le plus souvent représentés comme des gens bigots, bornés et intolérants, voire même comme des violeurs ou des assassins. Quant au clergé catholique, il est le plus souvent dépeint comme un repère de sadiques et de pervers polymorphes.

Dans *La Nuit du chasseur* (USA, 1955), Robert Mitchum incarne un pasteur protestant, qui a une âme bonne et généreuse. Mais tout cela n'est qu'apparence, car en réalité il s'avère être un dangereux taré à la recherche d'un magot confié par un père à ses deux enfants avant son incarcération. Pourchassés sans pitié par ce pasteur psychopathe, les deux enfants se lancent sur les routes dans une fuite éperdue. Ce film de Charles Laughton incarne bien la volonté cosmopolite de salir la religion chrétienne.

A propos du film *Ben-Hur* (USA, 1959), voici ce qu'écrit Guy Konopnicki : « William Wyler est le type même du cosmopolite insupportable : né à Mulhouse en 1901, arrivé à Hollywood quand la France venait de reprendre l'Alsace ! Allemand ? Français ? Suisse ? Américain ? Cinéaste international, Wyler jouait avec toutes les légendes du monde. Le modèle de christianisme qui se dégage du chef-d'œuvre de Wyler préfigure le concile de Vatican II, et Judas Ben-Hur lance à Ponce Pilate un avertissement qui s'adresse autant à Washington qu'à Rome. » Nous voilà avertis. (Guy Konopnicki, *La Place de la nation*, Olivier Orban, 1983, p. 209).

Déjà, en 1960, Richard Brooks nous montrait, dans *Elmer Gantry, le charlatan*, que derrière le visage du bon pasteur, peut se cacher la pire des ordures. Son film avait naturellement été récompensé par un Oscar.

Le Cardinal (USA, 1963) est un film remarquable par la beauté de ses images et la noblesse d'âme du futur cardinal. Si le Vatican et l'Église y sont relativement épargnés, tout le poids de l'ignominie repose en revanche sur le petit peuple pratiquant. Ainsi, ces catholiques qui refusent encore que leurs filles se marient avec un juif font preuve de la plus détestable intolérance. Il en est de même sur la question de l'avortement. Et puisque le film est une succession de clichés, on comprend aussi fort bien que le Vatican détourne pudiquement la tête dès lors qu'il s'agit de prendre position sur la question raciale qui agite les États-Unis dans les années 60. Notre héros, évêque américain, intervient donc de manière officieuse dans cette ville du Sud où une église catholique a été brûlée parce que son curé était noir. Les racistes locaux ne l'entendent pas de cette oreille, et l'on assiste alors à une scène d'anthologie, où le jeune évêque intrépide est kidnappé par les militants du Ku Klux Klan. Il sera fouetté jusqu'au sang, au milieu d'une meute d'hommes encagoulés qui chantent et battent la mesure du Dixieland au son de l'harmonica, tandis qu'un crucifix géant flambe dans la nuit en arrière plan ! Ils ont le génie de la mise en scène, ces Klansmen ! — ou Otto Preminger, si vous préférez.

Dans *Une belle fille comme moi* (France, 1972), Charles Denner joue un rôle de dératiseur catholique. Le film est de François « Truffaut », sur un scénario de Jean-Loup Dabadie. *La veuve noire*, d'Arturo Ripstein (Mexique, 1977) est un film blasphématoire qui dénonce l'Église et les « bien-pensants ». *The Runner Stumbles*, de Stanley Kramer (USA, 1979) est l'histoire d'un prêtre qui tombe amoureux d'une jeune fille et qui se retrouve aux assises.

Monsignore (1982) est l'histoire d'un cardinal débauché qui réussit à séduire une nonne et se retrouve également devant une cour d'assises. Mais le cardinal est puissant : il tient la banque et sert de liaison avec la mafia. Le pape, qui est au courant de l'affaire, garde discrètement le silence. Le film est de Frank Perry.

Dans son film « magnifique et obsédant », **Fanny et Alexandre**, (Suède, 1982), Ingmar Bergman oppose entre eux deux personnages : un évêque – austère et lugubre – de l'Eglise luthérienne, et un juif – doux et charmant au possible. L'évêque maltraite ses enfants adoptifs, qu'il séquestre dans un grenier sans fenêtre. Ceux-ci seront sauvés par le Juif, qui aide aussi leur mère à recouvrer la liberté. L'évêque meurt d'une mort atroce, et le Juif le remplace à la tête de la famille. Bergman n'essaie même pas de donner à sa fable un quelconque réalisme : son Juif, un orthodoxe vêtu d'un vaste yarmulke noir, boit du vin en compagnie des Suédois lors d'un repas de Noël – chose qu'aucun juif religieux ne ferait pour rien au monde. Mais l'essentiel n'est pas là, vous l'avez compris.

Dans **Crimes of Passion** (1984), Anthony Perkins tient le rôle d'un évangéliste doux, très pieux, qui lit la Bible avec ferveur, mais qui fréquente les cinémas classés X et tombe amoureux d'une cleptomane. Il va d'ailleurs finir par la tuer dans une scène de débauche, et ce, « afin de sauver son âme » !

Agnès de Dieu (USA, 1985) se déroule dans un couvent canadien. Par une nuit d'hiver, une sœur accouche d'un bébé qui est retrouvé étranglé dans la poubelle. Sœur Agnès est inculpée de meurtre, mais elle affirme au juge qu'elle ne se souvient de rien. Le docteur Livingstone, une jeune femme psychiatre désignée par le tribunal, arrive donc au couvent pour tenter de tirer l'affaire au clair. La sœur qui lui ouvre la porte, a bien entendu un air détestable. La psychiatre interroge la mère supérieure, qui confirme que personne n'a rien vu. Pour cette dernière, le bébé est un miracle ; mais la psychiatre est beaucoup plus pragmatique : « Vous refusez de voir qu'Agnès a été violée ou séduite. » L'entretien avec la sœur Agnès est autrement plus intéressant : celle-ci est totalement innocente, en même temps qu'ignorante de la sexualité et de la procréation. En revanche, elle entre en extase et parle abondamment de son amour avec la Vierge Marie. On apprendra par la suite que cette pauvre fille qui avait été martyrisée par une mère alcoolique, a en fait été violée dans un passage secret qu'elle empruntait parfois et qu'a découvert notre psychiatre de service en allant fouiner dans les archives du coin. Cet être pitoyable est bien la seule personne un peu sympathique de ce couvent, car toutes les autres sœurs sont désagréables au possible. Et c'est manifestement le lot de tous les catholiques, puisque la maman du docteur Livingstone est elle aussi acariâtre en plus d'être amnésique, bigote et xénophobe, toute seule dans sa chambre d'hospice. Ce film lourdingue est de Norman Jewison, qui n'a pas l'air d'aimer beaucoup les catholiques.

Peur bleue (USA, 1985) : Une petite ville américaine vit dans la terreur car une bête tue et mutilé ses habitants pendant la nuit. C'est en fait le pasteur qui se transforme en loup-garou ! Il sera heureusement tué d'une balle d'argent. Le film est de Daniel Attias, sur scénario de Stephen King qui est, paraît-il, un écrivain « génial ». Et l'histoire du rabbin qui se transforme en vampire par une nuit de pleine lune, vous connaissez ?

Le modèle du genre reste tout de même le célèbre film de Jean-Jacques Annaud, (aucune parenté avec Marthe Hanau, dont l'escroquerie des années 1930 est restée célèbre) **Le Nom de la rose** (France, 1986), dont le scénario est tiré du roman de l'auteur italien mondialement célèbre Umberto Eco : il s'agit d'une intrigue policière qui se déroule dans un monastère bénédictin du Nord de l'Italie au début du XIV^e siècle. Les clichés sur le Moyen Age s'accumulent tout au long du film : tous les moines sans exception sont des tarés, d'une manière ou d'une autre. Ils s'engraissent sur le dos des pauvres paysans qui viennent apporter leur maigre récolte, tandis que ceux-ci vivent dans la fange et les ordures que veulent bien

leur jeter les moines. L'Eglise catholique tout entière n'est que perversion : elle maintient les esprits dans l'asservissement et dans la peur du diable ; elle garde précieusement cachées toutes les merveilles contenues dans les livres grecs qui risquent de déstabiliser son pouvoir. Guillaume de Baskerville, le moine franciscain, magistralement interprété par Sean Connery, parviendra finalement à dénouer l'énigme et à récupérer quelques-uns de ces ouvrages interdits qu'il sauvera des flammes. Tout se finit évidemment par la torture et le bûcher. Le film a été réalisé avec la collaboration de Jacques Le Goff, un historien de l'école marxiste. Si l'on veut avoir un aperçu non marxiste de la magnifique époque que fut le Moyen Age, on lira avec profit ce tout petit livre de Régine Pernoud intitulé *Pour en finir avec le moyen âge*, édité au Seuil en 1977. Personne ne pourra nous faire croire que l'on bâtit des cathédrales avec des miséreux affamés et des esclaves. Notons aussi qu'à aucun moment dans ce film il n'est question de « rose ». Il s'agit évidemment d'un titre pour initiés à la kabbale, et à ce sujet, nous découvrons que l'auteur du récit, Umberto Eco, vient de préfacier en 2005 un livre d'un certain Moshé Idel, intitulé *Mystiques messianiques, de la Kabbale au hassidisme*, dans lequel il établit un parallèle entre le messianisme hébraïque et le marxisme : « D'aucuns ont vu des traces de messianisme, jusque dans la conception de Marx (juif) d'une transformation du monde, grâce à la rédemption des masses prolétaires. » On savait déjà que selon Marx, la religion était « l'opium du peuple », mais il faut surtout comprendre que, dans l'esprit du philosophe, c'est surtout de la religion catholique dont il s'agit.

Dans *The Penitent*, de Cliff Osmond (USA, 1988), Paul Julia tient le rôle d'un fermier de l'État du Nouveau-Mexique qui embrasse un culte catholique primitif et brutal, où les adeptes ont la joie d'assister à des sacrifices humains lors desquels les corps des victimes sont crucifiés. Dans d'autres films du même acabit, paraît-il, on assiste aussi à des scènes de sacrifices d'enfants chrétiens par des rabbins sanguinaires. Mais tout cela n'est que de la fiction, fort heureusement.

En 1988, *La dernière tentation du Christ*, de Martin Scorsese, montrait un Christ homosexuel, amateur de plaisirs charnels et possédé du démon.

The Handmaid's Tale (1990) dépeint une Amérique cauchemardesque gouvernée par des fondamentalistes chrétiens. Le gouvernement théocratique interdit les livres qui ne diffusent pas le message biblique, rassemble des foules pour assister aux pendaisons ou aux tortures et utilise la force brutale pour faire appliquer toutes les lois de la Bible, même les plus obsolètes ; il instaure de surcroît des politiques génocidaires contre les minorités ethniques. Toutes ces fariboles n'empêchent pas ces chrétiens hypocrites de fréquenter les maisons de passe. Le film est de Volker Schlöndorff.

Pour rester dans l'esprit anticatholique, on peut citer aussi le réalisateur Constantin Costa-Gavras, dont le film *Amen*, a fait beaucoup de bruit. L'acteur Matthieu Kassovitz y joue le rôle d'un jeune jésuite qui, pendant la Seconde Guerre mondiale tente de sortir le Vatican de sa torpeur et d'inciter le pape Pie XII à dénoncer publiquement la barbarie nazie. L'affiche représente une croix gammée et une croix catholique entremêlées. Les critiques sont évidemment élogieuses pour ce film « bouleversant de vérité ».

Dans *La montre, la croix et la manière* (USA, 1991), Louis est photographe d'art dans le studio que dirige Norbert, spécialisé dans les compositions d'inspiration religieuse. Il recherche un nouveau modèle pour incarner Jésus, quand il rencontre un pianiste un peu fou, qui a une tête de Christ (Jeff Goldblum !). L'affaire est vite conclue. Le nouveau modèle incarne merveilleusement bien le Christ, sur la croix, à table avec les apôtres et dans tous les tableaux bibliques. Mais voilà que peu à peu, le faux Christ se prend pour le vrai ! Dans une scène cocasse, Jeff rentre chez lui avec pas moins qu'un espadon sur l'épaule, qu'il dépose sur la table de la cuisine et que sa femme va préparer pour le dîner. Celle-ci le met tout entier

dans le broyeur, avec les pattes de canards ! Le plat qu'elle dépose sur la table, sous le nez de son mari est d'un noir immonde qui donne la nausée. Elle lui demande alors : « Est-ce que tu as trouvé notre seigneur Jésus ? » (gros plan sur l'horrible plat). Il est donc très clair que ce « Jésus » donne envie de vomir au réalisateur, et Ben Lewin entend faire partager son dégoût à son public.

Cape fear (Les nerfs à vif, USA, 1991) est l'histoire d'un taulard injustement condamné pour viol. Après quatorze années de prison, il sort enfin et entend bien assouvir sa vengeance jusqu'au bout contre son avocat véreux. Robert de Niro joue ici le rôle du dangereux psychopathe, et Martin Scorsese a eu la bonne idée de lui tatouer un énorme crucifix dans le dos, afin que l'on repère bien d'où vient sa dangerosité. Accessoirement, ce chrétien pentecôtiste fume l'opium et tente de séduire les petites filles, viole une femme, et persécute une famille, pour finalement mourir noyé dans un torrent. Ce Martin Scorsese fait un drôle d'Italien, non ?

La célèbre trilogie du *Parrain*, de Francis Ford Coppola, dépeint les mœurs de la mafia sicilienne aux États-Unis au début du XXe siècle. Le troisième épisode (1991) montre toute la puissance de l'Église catholique. En vérité, le Vatican est à la tête d'un immense parc immobilier dans le monde. C'est une puissance financière colossale qui traite avec la mafia. La mafia catholique est donc redoutable, et l'on imagine bien que les gouvernements occidentaux lui obéissent au doigt et à l'œil. La mafia juive est loin d'être aussi puissante !

Dans *Alien 3* (USA, 1992), la navette du lieutenant Ripley s'échoue sur une planète où la « compagnie » n'a laissé qu'un pénitencier qui abrite de dangereux criminels : des tueurs, des violeurs, des psychopathes. Rien de très agréable pour la jeune femme, d'autant qu'elle commence à comprendre qu'un Alien était à bord de son vaisseau. Le commandant du pénitencier est une espèce de fasciste borné qui ne veut rien savoir de la présence de l'Alien. Il sera heureusement dévoré dès le début du film. Les prisonniers, quant à eux, se plient à une discipline religieuse très stricte, un mélange « de fondamentalisme chrétien teinté de millénarisme apocalyptique ». Ils sont habillés en moines, et tendent le bras à la romaine après le discours de leur chef. Mais ne nous y trompons pas, ils sont aussi de dangereux malades dont il vaut mieux se tenir écartés, d'autant qu'ils n'ont pas vu de femme depuis des lustres. Les salopards qui vont tenter de la violer sont tous des méchants Blancs, tandis que celui qui va la sortir de ce mauvais pas est un Noir costaud qui a de l'ascendant sur les autres. Il est manifestement le seul type un peu équilibré : C'est lui, le chef ! Il se sacrifiera pour sauver la vie de Ripley et piéger l'Alien. Le film est réalisé par David Fincher. Il y a Alien dans ma télé !

Virgin Suicides est un film américain de 1999 de Sofia Coppola : Vers 1970, dans une bourgade du Michigan, Cecilia, 13 ans, élevée par des parents catholiques intégristes se défenestre. Toutes ses sœurs se suicideront à sa suite, prouvant par là qu'une éducation catholique ne vaut pas une bonne famille juive : « Un film intelligent et bouleversant » nous dit le magazine de télévision. Dans le film *Brazil*, de Terry Gilliam (USA, 1984), on aperçoit de manière fugitive les errements des adeptes du catholicisme à travers une vieille femme qui n'en finit plus de se rafistoler en chirurgie esthétique : un vrai cadavre ambulant.

On peut aussi citer *Les Evadés* (USA, 1995), film dans lequel un directeur de prison se révèle être une fieffée ordure en même temps qu'un chrétien très pieux. Le film est signé Frank Darabont, que nous avons déjà vu à l'œuvre un peu plus haut, et qui confirme ici sa vocation planétarienne.

Le cinéma planétarien comme la philosophie du même ordre, a pour objectif de détruire l'attachement aux traditions. C'est évidemment dans cet esprit que *Le Cercle des poètes disparus* a été réalisé en 1990. Le film nous montre un pensionnat d'élite aux États-Unis, une vieille et noble institution pour les fils de la haute société. Dans ce pensionnat, un professeur

de lettres, Mr Keating va bouleverser la vie des étudiants et dynamiter les vieilles valeurs poussiéreuses de ces chrétiens coincés. Ce film révolutionnaire, sans en avoir l'air, qui invite à rejeter les traditions et les normes, est signé Peter Weir.

C'est aussi le message d'un film comme *La Différence*, de Robert Mandel (USA, 1992) : David Greene rejoint l'une des écoles préparatoires les plus cotées de la Nouvelle-Angleterre. Ses qualités sportives et intellectuelles en font en quelques semaines une vedette de cette institution. Pour David, c'est la porte ouverte aux grandes universités, et l'espoir d'échapper à sa condition. Mais pour se faire admettre par ses riches condisciples, pétris de préjugés antisémites, et se faire aimer d'une jeune fille de bonne famille, David a été obligé de cacher sa judéité... jusqu'au jour où la vérité éclate. A ce moment-là, on comprend que l'élite catholique est vraiment composée d'individus immondes.

Priest (1995) met en scène un prêtre homosexuel vivant au vu et au su de tous avec son majordome, un autre prêtre alcoolique, un évêque pitoyable et une jeune gamine dont le père abuse régulièrement. Tous sont des adeptes de la religion catholique qu'ils accommodent chacun à leur manière.

Dans *Star Trek V, the Final Frontier*, Dieu est représenté comme un être mauvais et toutes les religions comme ayant été fabriquées par l'homme, et qui n'auront bientôt plus de signification. Toutes ? Non : car c'est un message uniquement destiné à l'exportation.

Johnny Mnemonics (1995) montre la nature maléfique d'un prédicateur qui a pris l'habitude de tuer les gens à coups de crucifix.

Peur primale (USA, 1996) : A Chicago, un archevêque est sauvagement assassiné. Un suspect est bientôt interpellé. C'est un adolescent mentalement limité qui a été retrouvé hagard, les vêtements maculés de sang. Il faisait partie des protégés de l'archevêque et chantait dans la chorale. On apprendra à la fin que c'est effectivement bien lui le coupable et qu'il simulait l'amnésie. Il entendait se venger de toutes les turpitudes ignobles de l'homme d'Église, qui l'obligeait régulièrement à partager sa fiancée avec d'autres choristes dans des partouzes à l'archevêché — pas moins ! Avec une telle imagination, on gage que le prochain film de Gregory Hoblit se déroulera dans la crypte d'une synagogue. Voici ce que sera le scénario : Les juifs pieux dansent une sarabande de tous les diables en hurlant. Au milieu du cercle, un jeune enfant chrétien à moitié inconscient et qui va être sacrifié, est victime de nombreux sévices. Heureusement, Mme Moreira, la femme de ménage portugaise qui s'est faite passée pour une juive afin de décrocher le boulot, parvient à la faveur d'un subterfuge, à s'emparer de l'enfant et à se réfugier au commissariat de police où elle raconte tout ce qu'elle a vu. C'est le début d'une nouvelle affaire Dreyfus. C'est marrant, non ?

Flight of the Black Angel met en scène un pilote de l'US Air Force, qui est aussi un chrétien fondamentaliste. Comme par hasard, il est atteint brusquement de folie meurtrière et massacre sa famille ainsi que quelques copains d'escadrille. Puis il imagine de nettoyer Las Vegas avec une bombe nucléaire tactique, et s'en justifie en prétextant qu'il ne fait qu'accomplir la volonté de Dieu : « Tout sur Terre doit être détruit... J'apporte la lumière du ciel aux malades, aux impurs, aux corrompus, aux menteurs. » Pas de doute, c'est un Marrane !

Même dans un amusant dessin animé tel que *Shrek*, on retrouve le message de mépris de la vieille civilisation : Nous sommes au Moyen Âge ; Shrek est un ogre gentil et attachant, qui vit reclus dans sa forêt. C'est lui qui va aller affronter le dragon et délivrer la belle princesse. Le roi est un nabot teigneux et ridicule, ce qui n'est pas tellement dans la tradition européenne. Il prétend épouser la princesse, mais Shrek, qui en est tombé amoureux interviendra in extremis dans la cathédrale où est en train de se célébrer le mariage. Le bris

des vitraux de la cathédrale par le dragon qui y a pénétré représente tout un symbole. C'est ce qu'ont voulu nous laisser William Steig, l'auteur du roman, et Ted Elliot, le scénariste.

Dans *Les Rivières pourpres II* (France, 2003), le réalisateur est fidèle au premier épisode, en ce sens où les cadavres retrouvés par nos deux mariolles révèlent des morts au moins aussi atroces. Là encore, bien évidemment, nous avons affaire à un réseau de dangereux néo-nazis qui s'avèrent terriblement organisés et qui ont pour quartier général un monastère de Lorraine, relié par des souterrains à la ligne Maginot. Les moines, qui combattent « pour une Europe blanche et croyante », ont des contacts avec de hauts personnages européens qui agissent aussi de manière souterraine : ils sont partout, ils tiennent tout, vous ne voyez rien ! La scène du mitraillage de la voiture, qui a finalement été perforée d'environ deux à trois mille balles de mitrailleuse pendant une longue minute, est probablement le grand moment du film d'Olivier Dahan, dont le scénario est de toute manière largement suffisant pour le public à qui le film est destiné.

Dimanche 3 avril 2005 : Le pape Jean-Paul II vient de décéder. La chaîne de télévision TF1 décide finalement de déprogrammer le soir même le film américain *Seven*, qui campe une espèce de taré catholique qui a entrepris d'accomplir sept meurtres symbolisant sa haine des sept péchés capitaux. Le film du réalisateur cosmopolite David Fincher passera donc une autre fois sur les écrans. Le même soir, la chaîne France 2 décidait elle aussi de changer son programme : le film *L'associé du diable* était reporté afin de ne pas froisser les susceptibilités des réactionnaires arriérés. Cette attention exceptionnelle à l'égard du public catholique reflète sans doute une légère appréhension sur les possibles réactions épidermiques de gens trop longtemps humiliés, car on ne voit pas que les responsables médiatiques soient enclins à éprouver quelque compassion ou mansuétude à l'égard de ces contribuables par trop méprisés.

Les films racistes

L'étude ci-dessous a déjà été publiée en novembre 2006 dans le cadre de l'article intitulé "Le cinéma cosmopolite". La présente publication n'a d'autre objectif que le placement dans un moteur de recherche.

La marque de fabrique cosmopolite se reconnaît à un certain racisme plus ou moins larvé dans le scénario mais toujours très visible à l'écran.

Dans La chaleur de la nuit (USA, 1967), un officier de police de Philadelphie, spécialiste des affaires criminelles, est envoyé dans une petite ville du Sud pour aider la police locale à élucider une affaire de meurtre d'un industriel. Petit problème : il est Noir, et ces abrutis de Blancs ne peuvent le supporter. Mais Virgile Tibbs, qui est le spécialiste, découvre rapidement que les flics blancs font fausse route. L'homme est tranquille, consciencieux, d'une rare intelligence, et reste toujours calme devant le racisme immonde de ces petits Blancs arrogants qui ne lui arrivent pourtant pas à la cheville. Mais tout stupides qu'ils sont, ceux-ci se rendent bien compte finalement qu'ils ne peuvent se passer de lui. A plusieurs reprises, il faudra bien aller le chercher à la gare et le supplier de rester. Rapidement, son enquête va le mener vers le plus gros fermier de la région. Celui-ci est soupçonné d'avoir commandité l'assassinat de cet industriel dont le projet était de monter une usine et d'y embaucher des centaines de gens de couleur. Les jeunes de cette petite bourgade "frileuse" ne l'entendent pas de cette oreille, et vont traquer Virgile Tibbs dans une folle course poursuite. C'est évidemment dans une usine désaffectée que va se régler l'affaire, à coup de chaînes à vélo et de barres de fer. A quatre contre un, c'est plus sûr. Ils sont comme cela, les Blancs : vils, lâches et méprisables. Fort heureusement, le chef de la police arrive à point nommé, et sauve Virgile d'une mort certaine. Ce shériff, plein de préjugés au début du film, scelle l'entente entre les deux communautés. Le film a naturellement été récompensé par cinq Oscars. Il en aurait peut-être eu un sixième, si "Virgile" était reparti à Philadelphie avec la veuve de l'industriel assassiné. C'était pourtant une très jolie Blanche. Mais le réalisateur Norman Jewison, en 1967, ne voulait pas aller trop loin et craignait peut-être à ce moment-là une réaction de ces couillons de Blancs imprévisibles !

Le film *Ces Garçons qui venaient du Brésil*, raconte l'histoire d'un chasseur de nazis, Ezra Liberman qui, dans les années 70, met à jour un complot organisé par un groupement d'anciens nazis émigrés au Paraguay. L'horrible Docteur Mengele, ancien médecin-bourreau d'Auschwitz, en est le chef. Il vit dans une luxueuse villa, suffisamment isolée pour pouvoir continuer ses activités perverses sur la génétique, et semble régner sur un troupeau de domestiques amorphes qu'on dirait réduits à l'état d'esclaves : c'est l'homme blanc dans toute sa suffisance. Les nazis semblent tenir le haut du pavé sous le régime militaire du Paraguay, organisent ouvertement des réceptions dans de somptueux palaces. Ils mettent sur pied un mystérieux complot meurtrier qui sera finalement déjoué grâce à la ténacité du justicier Liberman. Le film est de Franklin J. Schaffner (USA, 1978).

Dans *A double tranchant* (USA 1985), un directeur d'un grand journal californien est accusé d'avoir sauvagement tué sa femme pour toucher l'énorme héritage. Persuadée de son innocence, une célèbre avocate accepte de prendre sa défense. Pourtant, au cours du procès, certains éléments la font douter, et notamment le comportement d'un des témoins, qui présente les caractères d'un dangereux psychopathe : il est blond, avec le type nordique. Il paraît dangereux et tente même de s'en prendre à l'avocate dans le parking. Ce ne sera pourtant pas lui le coupable, mais bien son propre client, le directeur de presse, qui avait su

perfidement la séduire. Lui aussi est un blond au type nordique, mais l'avocate n'obtiendra la preuve de sa culpabilité que par hasard, après avoir gagné le procès et fait innocenter son client. Elle décide alors de le dénoncer, et d'avouer publiquement par la même occasion l'ignominie du procureur. En effet, lors d'une affaire remontant à plusieurs années, celui-ci avait escamoté une pièce du dossier qui aurait pu empêcher un autre inculpé d'être condamné à dix ans de prison. Le malheureux injustement emprisonné est un Noir. Les Noirs sont gentils, les Blancs sont méchants, et le film est signé Richard Marquand.

Dans *Recherche Susan désespérément* (USA, 1985), une jeune femme un peu coincée se transforme en punkette délurée, à la faveur d'une amnésie. Le scénario indigent n'a ici guère d'importance. On note simplement que dans une société " ouverte ", " libérée " et très multiculturelle, le saxophoniste noir dans son appartement tient la place d'une icône démocratique, et que le rôle du sale con revient immanquablement à un homme aux cheveux blonds. Est-ce un hasard ? Le film est de Susan Seidelman.

Dans *Cry Freedom* (GB, 1987), Richard Attenborough nous montre l'Afrique du Sud des années 1970, où le régime d'Apartheid est imposé aux Noirs par les Afrikaners : le directeur d'un journal libéral prend fait et cause pour les Noirs et se lie d'amitié avec un de ses principaux leaders, Steve Biko. Celui-ci est assassiné en prison par des Blancs tous plus vils les uns que les autres. Les Noirs, en revanche, sont tous émouvants, dignes et respectables. Leurs manifestations pacifiques sont durement réprimées par une police impitoyable. Un film qui donne honte d'être blanc, et c'est exactement le but recherché.

Dans la même veine, le réalisateur Chris Menges a réalisé *Un Monde à part*, (USA, 1988), qui retrace les tensions en l'Afrique du Sud en 1963. Les Blancs sud-africains sont naturellement racistes, et la police peinte sous le jour le plus antipathique possible : haineuse, bornée et obsédée par un ennemi insaisissable. L'œuvre de Menges a naturellement reçu le Grand prix du jury à Cannes en 1988.

Dans *L'Arme fatale II*, (1989), Richard Donner nous dépeint aussi les Sud-Africains blancs comme d'ignobles trafiquants de drogue.

Avec *Mississippi Burning* (USA, 1988), Alan Parker s'inspire d'une histoire vraie des années 60. Le FBI américain enquête sur la disparition de trois jeunes hommes appartenant à une association défendant les " droits civiques ". Ceux-ci – un Noir et deux Juifs – ont été tués par des racistes du Ku Klux Klan. Dans cette petite ville du Sud des Etats-Unis, les petits Blancs sont lâches, vils, mesquins ou franchement abjects. Leurs femmes obéissent docilement, mais ne rêvent que de fuir de pareils individus.

Dans *La Main droite du diable*, Costa-Gavras (USA, 1988) dénonce les milices d'extrême-droite aux Etats-Unis. Un animateur de radio un tantinet provocateur et " libéral " est abattu dans un parking. Celui-ci est juif, et ses assassins ont signé " ZOG " (Zionist occupational government) à la bombe à peinture. Les policiers du FBI enquêtent sur une milice d'extrême-droite du middle-West. Une jolie jeune femme est chargée de les infiltrer. Gary tombe vite amoureux d'elle et laisse voir ses penchants de psychopathe. Celui-ci insiste par exemple pour qu'elle l'accompagne à la chasse avec ses amis. C'est une chasse un peu particulière, puisqu'il ne s'agit pas moins que d'une traque humaine contre un jeune Noir lâché la nuit dans la forêt. L'homme sera naturellement abattu sous les yeux de la jeune femme. Gary pensait sans doute faire plaisir à sa nouvelle conquête, mais celle-ci est littéralement écoeurée par ce à quoi elle a assisté. Néanmoins, ses supérieurs du FBI avec qui elle reste en contact insistent pour qu'elle continue l'infiltration dans le réseau d'extrême-droite. Un camp para-militaire révèle toute l'importance de l'organisation : ils détiennent les armes les plus sophistiquées et font preuve d'une grande détermination. Tous seront finalement arrêtés. Mais le combat contre cette pieuvre est loin d'être terminé, car l'on sait

que ces réseaux sont soutenus par de puissants personnages, et des hommes politiques de tout premier plan qui cachent bien leur jeu et agissent en sous main !

Music box (USA, 1989) est un film qui revient sur les atrocités de la Seconde Guerre mondiale : Michael Laszlo est un réfugié hongrois installé aux États-Unis depuis 37 ans. Il est un jour accusé de crimes de guerre. Les dépositions des témoins étaient en effet restées bloquées pendant quarante ans dans les archives des Nations-Unies. Il est veuf, mais sa fille, avocate, est là pour le défendre. Bien entendu, elle ne croit pas un instant à ces histoires sordides, et décide d'assurer la défense de son pauvre père. " Ce sont les communistes qui sont derrière tout ça ! " tente-t-il de la rassurer. Il doit pourtant bien lui avouer qu'avant de quitter sa Hongrie natale après la guerre, il avait été policier sous le régime fasciste, mais "fonctionnaire dans un bureau", c'est tout. Sa fille, cependant, commence à avoir des doutes sur le rôle joué par son père pendant la guerre : "Ils ont une photographie de ta carte de membre des sections spéciales avec ta signature. C'est le gouvernement hongrois qui leur a envoyée." De plus, des témoins l'ont identifié et l'accusent de choses horribles : "Quand je pense à tout ça, j'ai honte d'être hongroise, papa", en vient à déclarer sa fille (C'est comme cela qu'on les aime, les Hongrois !). Un groupe de rescapés vient ensuite manifester devant sa maison avec des pancartes, pour rendre la vie impossible à ce militant anticommuniste bien connu. On lui casse ses carreaux avec des pierres. Un nouvel indice alarme encore la jeune femme quand son fils vient lui répéter ingénuement, les paroles hautement criminelles de son grand-père : "Il dit que l'holocauste est fabriqué, exagéré !" Le procès commence enfin, et les témoins à charge se succèdent pour raconter les atrocités commises par les fascistes hongrois, toutes plus horribles les unes que les autres, et où l'on retient que " le beau Danube bleu était rouge de sang " : "Michka c'était le pire. Il aimait tuer le Juif. Il cherchait l'or et l'argent... le beau Danube bleu était rouge. C'est lui, je le reconnais." Sa fille parvient pourtant à le tirer d'affaire, en prouvant les liens suspects de ces témoins avec les gouvernements communistes et le KGB. Son père est heureusement acquitté. Ce n'est que plus tard, à Budapest, où elle est partie interroger un témoin, qu'elle découvre dans une boîte à musique les photos atroces qui accusent son propre père. Cette fois, la preuve était faite de sa culpabilité : "Je ne veux plus jamais te voir, papa. Je ne veux plus jamais que mon fils te revoie", lui lance-t-elle, le cœur plein de haine et de dégoût. Et quand la fille menace de tout dire à son fils, le méchant grand-père lui répond, sûr de lui et arrogant : "Il ne te croira pas. Ils ne te croiront pas. Ils diront que tu es folle !" C'est comme cela qu'on les aime, les familles hongroises : déchirées, prêtes à s'entre-tuer. L'avocate envoie finalement les clichés à la presse, et c'est en regardant la photo de son père en uniforme de milicien, en première page du journal, que ce film se termine. Notons que Costa Gavras (encore lui !) a bien pris soin d'intégrer des images et de la musique du folklore hongrois tout au long du film, probablement pour mieux en dégoûter les spectateurs.

Le film de Milos Forman, **Ragtime** (USA, 1991) ne présente d'autre intérêt que d'être aussi un film moralisateur : en 1906 à New York, un pianiste noir, qui s'est acheté une voiture, est victime de la jalousie et du racisme d'une bande de blancs stupides.

Le fameux film de Jonathan Demme, **Le Silence des Agneaux** (USA, 1991), raconte la traque par le FBI d'un dangereux psychopathe qui laisse derrière lui des cadavres de jeunes femmes atrocement mutilés. Le très célèbre "agent Starling", Clarisse, une jeune femme policier qui n'a pas froid aux yeux, est sur la piste du tueur en série. Cette espèce de dangereux taré s'appelle Billy : c'est un grand blond aux yeux bleus. Il vit seul dans une maison sordide, et retient prisonnière dans un puits, au sous-sol de sa maison, sa prochaine victime qui ne cesse de hurler ("Elle met la crème dans le panier !"). Billy aime les papillons et les armes à feu. Au détour d'une image, on peut apercevoir une énorme croix gammée sur son dessus de lit.

Barton Fink (USA, 1991) : En 1941, Barton Fink est un jeune auteur qui connaît soudainement le succès grâce à une pièce de théâtre. La première scène du film nous met tout de suite dans l'ambiance. Il est dans les coulisses, et assiste médusé au succès phénoménal de sa pièce : c'est le triomphe ! Le public applaudit à tout rompre et se lève, transporté d'enthousiasme par le sublime génie de ce petit auteur juif encore inconnu. Mais Barton Fink est quelqu'un de timide et de renfermé sur lui-même. Sa nouvelle notoriété lui vaut un contrat à Hollywood, qu'il commence par refuser : "Je me couperais du peuple", dit-il. Il est en effet devenu en peu de temps la nouvelle coqueluche de Broadway. Cependant, il ne résiste pas à la tentation d'une gloire plus grande encore, et arrive à Los Angeles où il rencontre un producteur truculent. Celui-ci est expéditif et haut en couleurs. C'est un juif originaire de Minsk, qui se déclare " plus fort que les autres youpins du coin ! " Voilà donc Barton Fink à l'hôtel, devant sa machine à écrire. Le problème est que son voisin de la chambre d'à-côté est vraiment trop bruyant et l'empêche de se concentrer. Et voilà que celui-ci débarque dans son univers. Il est gros, rougeaud, brutal et alcoolique : c'est un goy ! Et pourtant, l'intellectuel délicat et timide qu'est Barton Fink va se mettre à apprécier cet individu simple et entier. Mais il s'avère par la suite que celui-ci est en réalité un dangereux psychopathe qui a pour habitude de décapiter ses victimes. C'est aussi un nazi : "Heil Hitler !" s'exclame-t-il avant d'abattre deux flics à coups de fusil dans l'hôtel en flammes. Le film se termine ainsi. Si l'on fait le compte, tous les Blancs sont finalement des ordures dans ce film des frères Ethan et Joel Coen. Le film a bien entendu été récompensé par une palme d'or au festival de Cannes en 1991. John Turturro, il est vrai, est magnifique dans son rôle d'intellectuel juif "proche du peuple".

Obsession fatale (USA, 1992) commence par une scène étonnante : dans un pavillon d'une jolie petite banlieue propre, un cambrioleur, qui s'est introduit nuitamment, est surpris par le jeune couple. L'homme parvient à s'en sortir en menaçant la jeune femme d'un grand couteau de cuisine. L'agresseur est un Noir, les victimes sont blanches, ce qui n'est pas normal au cinéma. On imagine que le réalisateur ne va pas en rester là, et effectivement, dès la scène suivante, on se rend compte qu'il y a aussi des Noirs sympas, puisque l'un des deux flics qui arrivent pour rassurer notre joli couple est un homme de couleur. Son collègue — un Blanc — est aussi quelqu'un de très sympa et de très professionnel... mais seulement en apparence ! Car en réalité, c'est un dangereux psychopathe qui s'est épris de la jeune femme et qui va rendre au mari la vie infernale. Il va jusqu'à tuer son collègue noir, en même temps qu'un jeune dealer, et fera passer son crime pour une fusillade entre les deux hommes, ce qui ne l'empêchera pas de pleurer la mort de son ami devant les caméras de télévision. Bref, l'agression de l'homme noir au couteau est bien oubliée à la fin du film, où le psychopathe aux yeux bleus a une fois de plus le premier rôle. Il faut remercier ici M. Jonathan Kaplan (encore lui !).

Dans **La Firme** (USA, 1993), Mitch McDeere (Tom Cruise) est un jeune diplômé qui vient d'être recruté par la Firme, un puissant cabinet d'avocats de Memphis. Il est d'abord séduit et fasciné par les avantages qui lui sont offerts, mais se rend compte peu à peu que les dirigeants travaillent en fait pour un terrible gang mafieux de Chicago. Tous les avocats présentés — une bonne trentaine — sont blancs, catholiques et de type nordique. Ils symbolisent l'élite américaine dans ce qu'elle aurait de plus hypocrite et écœurant. Le film est signé Sydney Pollack. En 1993 encore, paraît une comédie intitulée **Les Valeurs de la famille Adams**. La famille Adams est un peu spéciale : on ne sait pas trop si ce sont des sorciers ou des vampires, mais il est certain qu'ils adorent le démon. Ils vivent dans un manoir isolé de tout sur une colline ; ils s'habillent de noir, ils ont les cheveux noirs et le teint cadavérique. Leur morale est abjecte ; ils ont la passion de faire le mal, et pourtant, ils deviennent attachants par leur excentricité. Les deux enfants sont placés dans une colonie de vacances pendant quelque

temps, avec d'autres petits américains, où toutes les petites filles sont blondes, tous les petits garçons sont blonds, et tous forment la majorité imbécile, lâche et intolérante. Bientôt, nos deux petits diabolins aux cheveux noirs seront mis en quarantaine par ce vil troupeau de blonds pétris de morale bourgeoise. Mais nos petits Adams ne vont pas se laisser faire. Ils vont réunir autour d'eux les autres individus opprimés de la colonie, tous ces enfants aux cheveux noirs injustement méprisés par ces blonds arrogants. Tous ensemble, ils vont faire un coup d'éclat dans le spectacle de fin de séjour où assistent les parents. Les blonds en prennent alors pour leur grade, comme il se doit. Les méchants et les affreux sont en fait les gentils, et les salauds sont invariablement les blonds : le film est de Barry Sonnenfeld.

Copland (USA, 1995) montre les méthodes policières peu orthodoxes de certains flics de New York. Beaucoup parmi eux ont fui la grande ville cosmopolite qu'ils exècrent, pour venir habiter Garrison, une petite ville paisible, de l'autre côté du grand fleuve Hudson, où ils peuvent vivre en paix — entre Blancs. On ne tarde pas à comprendre que ces flics blancs, qui enterrent leurs morts au son d'une musique irlandaise, sont terriblement organisés, et qu'ils n'hésitent pas à falsifier les enquêtes, ni même à liquider les flics qui les dérangent. C'est en réalité un véritable gang mafieux qu'ils ont mis sur pieds. Mais le petit shériff du coin, qui avait fermé les yeux jusqu'à présent, va enfin avoir le courage de passer à l'action. Tous ces salauds sont des flics blancs, tandis qu'en face, à New York, la police multiraciale est vraiment super sympa. Ce film qui porte " la marque " est signé du très rusé James " Mangold ". Dans

Complots (USA, 1997), il y a les méchants, et il y a les gentils. Mais tout n'est pas si simple, car chez les méchants, certains ne sont pas si méchants que cela, et s'avèrent même être des gentils. Une seule certitude : tous les méchants sont des Blancs. Et une fois de plus, de ce côté-ci, les quotas obligatoires ne sont pas respectés. Le film est de Richard Donner. Le racisme du cinéma planétarien peut aussi viser d'autres communautés.

L'Arme fatale 4 (USA, 1998) met en scène un couple de flics de Los Angeles, un Noir et un Blanc qui ont découvert un réseau d'immigration clandestine chinois. Quatre cents pauvres hères étaient ainsi entassés dans la cale d'un navire, mais le Black, pris de compassion, et se rappelant sans doute ses ancêtres esclaves, décide de transgresser la loi et de recueillir une famille oubliée dans un canot de sauvetage. Nos deux flics ont tôt fait de remonter la filière jusqu'au chef de cette mafia qui fait entrer les Chinois par milliers aux États-Unis. Ceux-ci travaillent ensuite de longues années pour rembourser le prix du voyage et des faux papiers. C'est une redoutable organisation criminelle qui fabrique aussi de la fausse monnaie. Le film de Richard Donner est incontestablement drôle et spectaculaire. Il est aussi un des films les plus racistes qui existe. A notre connaissance, aucune communauté, à part la communauté blanche, n'a jamais été dépeinte par des cinéastes juifs de manière aussi outrageante. Ce traitement vient probablement du fait que la communauté chinoise est la seule qui fasse reculer la communauté juive sur le plan du business et de l'organisation communautaire. On peut voir aussi dans le même genre le film **XXL** (France, 1997), qui dépeint sous un mauvais jour les Chinois de Paris dont l'activité commerciale fait reculer le business de la communauté juive dans le quartier du Sentier. Ici, c'est un cafetier auvergnat et un commerçant juif du textile qui vont nouer une alliance contre l'insupportable invasion asiatique. L'Auvergnat (Gérard Depardieu) est bon vivant, conquérant, sûr de lui, tandis que le Juif (Michel Boujenah) est angoissé, timide, inquiet. Mais le spectateur doit comprendre que leurs divergences sont, somme toute, très superficielles, et qu'ils ont des intérêts communs à défendre face à ces pourris de Chinetoques, que l'on peut donc insulter sans crainte d'un procès. Le réalisateur de ce film est Ariel Zeitoun.

La Ligne verte est un film de Frank Darabont, sorti sur les écrans en 1999 : Dans le pavillon des condamnés à mort de ce pénitencier américain, en 1935, il y a des gardiens de prisons ignobles, et des détenus pleins d'humanité. Tout cela est en effet tout à fait plausible.

Les pouvoirs surnaturels du colosse noir, accusé du viol et du meurtre de deux fillettes, le sont moins. Celui-ci, est doux comme un agneau, innocent et accusé à tort. Il sera pourtant la victime des hommes, de l'injustice, et de la cruauté de gardiens psychopathes – blancs.

Dans *Dany Ballint* (2001), de jeunes néo-nazis sont embrigadés par une puissante organisation extrémiste. Dany, leur chef, le seul type intelligent de la bande, est en fait un Juif angoissé, en rupture avec sa communauté. Une scène finale du scénario entend montrer contre toute vraisemblance que ces organisations nazies sont soutenues par la grande bourgeoisie américaine : le film est de Henry Bean ; le scénario de Mark Jacobson.

Runaway jury (USA, 2002) est l'histoire de la manipulation des jurés par le lobby des ventes d'armes aux Etats-Unis. Les "méchants" sont des blonds manipulateurs, terriblement organisés et efficaces qui agissent pour le compte du lobby des armes à feu. Espionnage, violence, chantage et manipulation sont leur spécialité ; tout est mis en œuvre pour gagner le procès, mais fort heureusement, ces salauds vont perdre à la fin grâce à l'intelligence du petit avocat Dustin Hoffman : un film de Garry Fleder, sur un scénario de David Lieven et Brian Koppelman.

L'esprit politiquement correct américain se retrouve évidemment dans un autre dessin animé : *Pocahontas* (1995), de Mike Gabriel et Eric Goldberg. Pocahontas, jeune indienne indépendante, refuse le mari que lui a désigné son père et s'éprend d'un aventurier anglais moins raciste que les autres, auquel elle renoncera finalement pour rester avec son peuple. Les Anglais sont avides, cruels et répugnants, les Indiens sont bons, sages, nobles et respectueux. Pocahontas a été étudiée pour plaire à tout le monde : elle est brune, sexy, le teint ambré, les yeux en amande : elle tient à la fois de l'Indienne, de la Noire, de la Chinoise, de la Berbère et de la Gitane. Elle revendique son " ethnicité planétaire ". Dans Terminator II, le tueur psychopathe déguisé en flic est un homme blanc aux yeux bleus et aux traits nordiques, tandis que le génie de l'informatique qui met au point une puce miniature destinée à bouleverser l'humanité est un Noir repentant, qui accepte de détruire le fruit de son labeur pour sauver l'humanité.

Dans *Matrix*, de Larry Wachowski (USA, 1999), les humains sont entièrement soumis à un programme informatique qui domine toutes leurs pensées et toute leur vie. Ils croient exister, mais ne sont en fait que des esclaves des machines. Il ne reste plus qu'un petit nid de résistance humaine : Sion. Le film est truffé de messages kabbalistiques : le héros, Néo, est "l' élu", le libérateur mythique de l'humanité annoncé selon les prophéties, qui va pouvoir sauver "Sion", ainsi que le révèle "l'Oracle". Les humains sont peints sous les couleurs d'une société multiethnique, tandis que la matrice, qui entend dominer l'univers, est représentée sous les traits de l'homme blanc : les agents Smith, qui, dans leurs costards-cravates, sont évidemment très pervers et très méchants. Une fois encore, ce sont les Blancs qui doivent endosser les responsabilités des véritables tyrans : car la matrice existe "pour de vrai" : c'est elle qui a fait le film.

Dans *O'brother* (USA, 2000), trois sympathiques lascars sont parvenus à s'évader d'un pénitencier du sud des États-Unis. Le début du film paraît être un hommage à la culture du sud profond, avec, au premier plan, la cavale de nos trois fugitifs, sur un fond de musique country. Mais l'habituel message antiraciste y trouve sa place après quelque temps : les hommes politiques blancs passent pour des magouilleurs hargneux, racistes et sans scrupules. Le Ku Klux Klan en prend naturellement pour son grade, et l'on comprend que rien ne vaut une bonne société multiraciale. Le message politique est ici habilement incarné dans un quadrige de "country music" formé de nos trois compères et d'un "Black" à la guitare. Il faut dire que leur musique est vraiment entraînante. On n'omettra pas de souligner que le système électoral — one man, one vote — est dépeint pour ce qu'il est : une escroquerie, où le candidat

qui l'emporte est celui qui orchestre la meilleure campagne publicitaire. Un bon point tout de même, donc, pour les frères Joel et Ethan Coen.

Dans *Panic Room* (USA, 2001), une jeune femme très riche (Jodie Foster) et sa fille emménagent dans un immense hôtel particulier au cœur de Manhattan. La demeure est équipée d'une chambre forte conçue pour survivre en cas d'agression extérieure. Un soir, trois cambrioleurs pénètrent dans la villa. C'est alors le début d'une aventure terrifiante qui va très mal se terminer, car le magot qu'ils cherchent se trouve justement dans la pièce où se sont réfugiées les deux femmes qui ignorent tout des projets de leurs assaillants. Parmi les trois cambrioleurs, le colosse noir est le seul à être un peu intelligent : c'est d'ailleurs lui qui a conçu la pièce forte. Il est aussi le technicien et le plus scrupuleux des trois malfrats, puisqu'il refuse toute violence dès le départ. Le chef de l'équipe, en revanche, est un Blanc, un grand nerveux imprévisible, qui finira avec une balle dans la tête en tentant de s'en aller. Le troisième, un autre Blanc, très calme, s'avère en réalité être un dangereux psychopathe et un tueur fou. A la fin du film, cette espèce de taré s'apprêtait à tuer la jeune femme à coup de masse dans le visage. Fort heureusement, le Noir intervint juste à temps. Et c'est aussi ce grand Noir qui, dans des conditions difficiles, fit une piqûre à la petite fille souffrante et la sauva d'une mort certaine. Les Blancs sont méchants, les Noirs sont gentils ; le film est de David Fincher.

Décidément, il est dit que nous ne sortirons pas de ce schéma culpabilisateur, et il faut se rendre à l'évidence que la répétition calquée de ces modèles révèlent une volonté précise d'inculquer aux masses européennes un message bien précis, dans lequel on constate que la "tolérance" peut s'apparenter à un venin puissant et indolore qui assoupit la victime avant de la terrasser. On pourra certes objecter que la majorité des stars d'Hollywood sont encore des Blancs, mais il ne faut pas perdre de vue l'objectif planétarien n'est pas de détruire totalement les sociétés blanches, tellement utiles pour la prospérité des affaires, mais de conduire les hommes blancs à adopter la société plurielle, dans laquelle ils pourront garder la place qui leur revient : la deuxième. Et puis, c'est gens-là représentent encore la grande majorité du public qui fréquente les salles de cinéma. Il faut donc les ménager un peu, et les amener progressivement à accepter les nouvelles normes planétariennes. De toute manière, ainsi que le montre très bien le beau film du grand réalisateur Steven Spielberg, *Les Aventuriers de l'Arche perdue* (1980), la puissance de Yahvé est beaucoup trop grande pour que l'on puisse simplement songer à s'y opposer. On pourra tout de même regarder avec un certain intérêt cette comédie de Barry Levinson : *Des Hommes d'influence* (USA, 1997). Rien ne va plus à la Maison Blanche : deux semaines avant les élections, le président est impliqué dans un scandale sexuel. Pour faire diversion, le conseiller du président expert en manipulations (Robert de Niro) lance une rumeur sur une guerre complètement imaginaire. Pour la mettre en scène, il contacte un producteur de cinéma (Dustin Hoffman). Tous deux vont détourner l'attention du public et bluffer toute la population avec des montages télévisés complètement trafiqués. Un film réjouissant, où l'on peut constater que le système est maintenant suffisamment sûr de sa puissance pour se dénoncer lui-même.

Le cinéma français n'est évidemment pas en reste dans cette discipline de flagellation de la population majoritaire.

Jean-Jacques Annaud, dans *La Victoire en chantant*, (France, 1976) nous offre un aperçu de la présence française en Afrique en 1915, où une population de colons composée exclusivement de crétins alcooliques est opposée à des Noirs pleins d'humour.

En 1984, avec *Train d'enfer*, Roger Hanin lance un cinéma militant. Dans le numéro du 11 janvier 1985, l'hebdomadaire indépendant Tribune juive, dont le directeur, le rabbin Jacques Grunewald est connu pour ses sympathies de gauche, commente ainsi le film de Roger Hanin :

"Assassinat atroce dans un train : un jeune Arabe est lynché et défenestré par trois recrues en goguette. A partir de ce fait divers, acte raciste émanant de trois paumés, Roger Hanin a construit un film dont il veut tirer une large morale, impliquant cette fois la France profonde tout entière. Plus question de trois garçons isolés et éméchés. C'est d'un véritable réseau néonazi qu'il s'agit, englobant toute une ville, voire le monde entier." et Tribune juive ajoute : "Roger Hanin assure que, Juif algérien, on lui a appris dès l'enfance à aimer les Arabes. Apparemment, on ne lui a pas appris à aimer les Français. " Train d'enfer a bénéficié de l'aide de l'organisme d'avance sur recette, présidé par Bernard-Henri Lévy, c'est-à-dire d'une subvention financée par l'argent des contribuables français.

Dans *Hors-la-loi*, de Robin Davis (France, 1984), "quinze adolescents d'origines ethniques diverses, s'évadent d'un centre de redressement. Il font irruption dans un bal de village où le patron du bar, raciste, finit par tirer dans le tas."

En 1995, dans *La Haine*, Matthieu Kassovitz dépeint la haine de la société française qui tenaille trois jeunes : un Arabe, un Noir et un Juif d'une cité de banlieue. On voit ici encore cette inclination à assimiler les Juifs aux éléments les plus défavorisés de la société. Matthieu Kassovitz se fait ici le porte-parole d'une frange d'immigrés rétifs aux lois et qui hurlent leur haine du système. Les blacks et les beurs deviennent l'incarnation d'un nouveau mythe de héros rebelle, mais reçu régulièrement sur tous les plateaux de télévision et bénéficiant du soutien des grosses maisons de production.

C'est encore Matthieu Kassovitz qui signe en 2000 *Les Rivières pourpres* : dans les glaciers des Alpes, des cadavres atrocement mutilés sont retrouvés, avec les yeux crevés et les deux mains tranchées. Les enquêteurs vont suivre une piste qui va les mener à l'université locale, qui s'avère être une pépinière de dangereux néo-nazis. Là encore, le scénario est peu crédible, mais c'est amplement suffisant pour le public à qui le film est destiné.

Avec *Taxi*, sorti en 1998, Gérard Pirès a eu aussi beaucoup de succès : Sami Naceri, un fou du volant, parvient à bout d'une bande de dangereux malfaiteurs. Ces derniers sont des Allemands de type nordique, aussi cons que méchants.

Dans *Les Enfants du soleil*, sorti en 2004, Alexandre Arcady prétend raconter le drame des Français d'Algérie, alors que son film n'est qu'une célébration de la communauté israélite. Le Français "pied noir catholique propre sur lui" comme dit l'auteur lui-même, s'appelle Lacombe. Comme "Lacombe Lucien", le milicien simplet et dangereux inventé par l'écrivain Patrick Modiano pour le film de Louis Malle.

En 1999, Alain Berberian nous a livré le film *Six-Pack* : à Paris, un commissaire de police s'acharne à vouloir mettre hors d'état de nuire un tueur en série américain. L'homme a déjà tué et mutilé cinq jeunes femmes. Mais celui-ci, attaché culturel à l'ambassade américaine, est protégé par l'immunité diplomatique. Il semble que des consignes viennent du ministère pour empêcher l'arrestation du coupable. En effet, l'affaire est utilisée par Paris pour peser sur les négociations commerciales avec Washington. Les méchants sont joués par des hommes de type nordique (le chef de la police, le psychopathe), tandis que les gentils (le commissaire Nathan, l'inspecteur Saül) une fois encore, sont joués par des acteurs bruns très typés.

En 2004, le réalisateur Stéphane Kurc nous a présenté *Le Triporteur de Belleville* : en 1940, dans la grande débâcle des troupes françaises, Victor Leïzer, un jeune Juif de Belleville, a perdu son régiment. Avec un autre soldat égaré, il erre dans la campagne française désertée de ses habitants. Le soir, les deux complices rencontrent un groupe de Sénégalais dans une ferme. Le chef des Sénégalais est agrégé de Français à Dakar. On l'a obligé à faire la guerre loin de chez lui. Il s'exprime parfaitement bien, avec un langage châtié : " – Ah, Messieurs, laissons là ces galéjades ! ". C'est avec une grande dignité qu'il préférera mourir, tué par les

Allemands, plutôt que de se laisser faire prisonnier loin de son pays. Parmi les millions de soldats mobilisés qu'on pouvait voir sur le front, c'est sûr, les Juifs et les Noirs étaient probablement majoritaires, même si un calcul rapide doit nous mener tout au plus à 1 ou 2 % au grand maximum. Quand il s'agit de sensibiliser le téléspectateur français, tout est permis. Bien évidemment, dans le scénario retenu par Stéphane Kurc, les méchants sont très méchants, et les gentils sont très gentils.

Dans le genre ridicule, on a pu voir aussi un épisode de *La Crim*, un téléfilm bien français : un skinhead (personnage imaginaire, individu violent d'extrême-droite, au crâne rasé) est poignardé à mort dans une banlieue. Tout porte à croire qu'un Arabe a fait le coup, et celui-ci est arrêté. Mais l'enquête va démontrer que c'est le père de ce skinhead qui l'a tué, parce qu'il ne supportait plus que son fils soit d'extrême-droite. Le skin avait tué le frère de l'Arabe, qui était d'ailleurs un de ses amis d'enfance ! Ce scénario délirant est signé Ramsay Lévy.

Pour *Le fabuleux Destin d'Amélie Poulain*, (France, 2001), le scénario et les personnages étaient vraiment trop franchouillards : Serge Kaganski, critique du magazine *Les Inrockuptibles*, n'y tint plus, et déclara dans Libération du 30 mai 2001 : c'est "un film à l'esthétique figé et qui surtout présente une France rétrograde, ethniquement nettoyée, nauséabonde". Cette haine de la France et des Français paraît être une obsession incurable. Si tous ces réalisateurs avaient eu envie de nous pousser au suicide, ils ne s'y seraient sans doute pas pris autrement.

Cette France "nauséabonde" a été d'ailleurs fort bien filmée par François "Truffaut" dans *Le dernier métro* (1980), film qui relate la vie d'un théâtre sous l'occupation, et dans lequel on peut discerner aisément l'abjection française d'un côté, et le génie de l'humanité de l'autre. Ce dernier apparaîtra au grand jour dans la scène finale, acclamé par tous les spectateurs en délire qui reconnaissent enfin le seul, l'unique, le sublime génie créateur, incarné en la personne du petit "Lucas Steiner", qui avait été obligé jusque là de se cacher dans la cave du théâtre.

Dans la comédie d'Alain Berbérian, *La Cité de la peur* (France, 1994), l'acteur Dominique Farrugia vomit au visage d'un salaud, dans une scène hilarante. Et c'est encore beaucoup plus amusant quand les gens dont on se moque rient bêtement avec nous. Comme le disait le vers de Dante : "Au milieu de nous, le fourbe se rit de nous", ou quelque chose d'approchant.

13 février 2007

On se détend...

Les juifs, le cinéma et l'homosexualité

Force est de constater que le judaïsme a un rapport tout particulier avec l'homosexualité, à en juger notamment par la production cinématographique des réalisateurs appartenant à cette communauté.

In and out (USA, 1997), par exemple, est une comédie "tordante", paraît-il. Le professeur Howard Brackett enseigne la littérature à l'université d'une petite ville de l'Indiana, aux États-Unis. Il est apprécié de tous ses élèves, jusqu'à ce que sa réputation bascule un soir, quand, dans une émission de télévision, un ancien élève devenu une star du cinéma, remercie son ancien professeur " gay " en croyant bien faire. Le professeur est évidemment consterné par cette déclaration. Parents, amis et élèves le considèrent désormais d'un œil suspicieux. Il décide donc de se marier rapidement avec sa fiancée afin de couper court à la rumeur. C'était compter sans ce journaliste qui le poursuit partout avec sa caméra et qui l'encourage à faire son " coming out ". Le jour même de son mariage, en pleine cérémonie religieuse, à l'instant de dire "oui" à sa fiancée, il renonce finalement et déclare à mi-voix d'un air résigné : "Je suis gay" ! C'est la stupéfaction dans l'assistance, qui précède la crise nerveuse de la fiancée. La scène finale est un autre grand moment du cinéma cosmopolite : au cours de la cérémonie de remise des diplômes, élèves et parents, apprennent que le professeur a été licencié. Ils se lèvent alors un par un pour déclarer qu'ils sont " gays " eux aussi. Tout le monde il est gay ! Le film est de Frank Oz, qui est juif.

Gouttes d'eau sur pierres brûlantes (France, 1999) raconte l'histoire de Leopold, un représentant en assurances d'une cinquantaine d'années, qui a séduit Franz, un jeune garçon de 19 ans. Arrive ensuite Anna, la fiancée de Franz, et Véra, ancien amant de Léopold, transsexuel par amour. Le film est de François Ozon (1999) d'après Rainer-Werner Fassbinder. Dans *Huit femmes* (2001), le "bon catholique" François Ozon montre encore l'adultère, l'homosexualité, l'inceste, l'hypocrisie et le renversement social. Il paraît que c'est "génial".

Presque rien (France, 1999) est un "film sur l'amour, qui tente de banaliser l'homosexualité masculine, qu'il montre en scène très crues." (Guide des films de Jean Tulard). Le film est de Sébastien Lifshitz. On peut citer aussi dans le même genre *Party boys*, de Dirk Shafer (USA, 2002), ou *L'homme de sa vie* de Zabou Breitman (France, 2006).

Voici encore *La tentation de Jessica* (USA, 2001): Jessica Stein est journaliste à New York et elle a tout pour plaire. Elle est belle, sensible, intelligente, mais le célibat lui pèse. Après une série de rendez-vous pénibles, Jessica tombe sur une petite annonce qui éveille sa curiosité. Bien que celle-ci figure dans la section "femmes cherchent femmes", elle décide d'y répondre. C'est ainsi qu'elle rencontre dans un bar la séduisante Helen Cooper. Et si l'homme de sa vie était une femme ? Le film est de Charles Herman-Wurmfeld. L'homosexualité féminine est encore illustrée par *Tous les papas ne font pas pipi debout*, un film de Dominique Baron (France, 1998) : Simon n'est pas un enfant comme les autres. Il a deux mamans, Dan et Zoé, qui l'ont conçu par insémination artificielle.

On pense aussi à ce film de 1998, du réalisateur Jean-Jacques Zilbermann, qui traite de l'homosexualité dans la communauté juive : *L'Homme est une femme comme les autres*. Le titre correspond assurément à une projection de type névrotique, mais il est vrai que l'homosexualité réelle est aussi probablement beaucoup plus répandue qu'on ne le pense au

sein du peuple juif. L'animateur télé Stéphane Bern a pu ainsi déclarer à ce sujet, dans un article du journal Libération, en mai 2000, que **"les mères juives faisaient d'excellents homos"**.

La féminisation des sociétés occidentales et la montée de l'homosexualité ne sont donc pas fortuites, mais seraient bel et bien le corollaire du pouvoir médiatique acquis par de nombreux intellectuels et journalistes juifs influents, qui entendent remplir leur mission militante de "peuple-prêtre". **Ce n'est pas seulement une démarche politique visant à la destruction du monde européen et basée sur un délire prophétique propre au judaïsme, mais aussi une projection névrotique.** Les théories freudiennes, on le constate, trouvent finalement leur meilleur emploi lorsqu'elles s'appliquent à leur propre matrice hébraïque.

Ainsi, le téléfilm du réalisateur juif François Luciani, *Les Camarades* (2006), montre un groupe d'amis après la " Libération ", tous communistes et inscrits au Parti. Tout se déroule pour le mieux, jusqu'au jour où l'homosexualité d'un des "camarades" est découverte par la hiérarchie. François Luciani entend ici dénoncer l'intolérance qui pouvait prévaloir dans un parti stalinien aux ordres d'une URSS devenue "réactionnaire" après l'élimination de ses éléments "cosmopolites".

American Beauty (USA, 1999), est un film agréable, mais exceptionnel par son degré de perversion : Dans une banlieue propre d'une ville américaine, un couple se déchire. La femme va tromper son mari avec un promoteur immobilier, tandis que lui est tombé amoureux d'une copine de sa fille, qui n'a guère que quinze ans. Sa fille, qui le déteste, va s'enticher du fils du nouveau voisin, un être un peu bizarre qui passe son temps à filmer tout ce qu'il y a autour de lui. Le père de ce dernier est un militaire de carrière d'extrême-droite qui frappe régulièrement son fils avec la plus grande violence. Quand il le soupçonne de s'être mis à revendre de la came et d'être devenu l'amant du voisin, son sang ne fait qu'un tour. C'est sa haine et son désespoir qui vont révéler... son homosexualité latente ! Il s'agit là encore évidemment d'une projection névrotique très caractéristique du judaïsme. L'homosexualité est encore montrée avec complaisance dans l'apparition furtive d'un autre couple de voisins, qui semble être aussi le seul ménage heureux du quartier. Apologie de l'adultère, de la drogue, de l'homosexualité, ambiguïté pédophile et incestueuse, dénonciation de "l'extrême-droite" : nous avons ici assurément affaire à un film juif. Sam Mendes en est le réalisateur, et son film a naturellement remporté cinq Oscars à Hollywood. " Ironique, provocateur et dérangeant ", peut-on lire ici et là.

Loin du paradis (USA, 2002) est aussi très caractéristique dans son genre : Dans une banlieue bourgeoise de l'Amérique des années 50, une femme découvre les " zones d'ombre " de la vie de son mari. Un soir, celui-ci l'appelle pour lui dire qu'il restera travailler au bureau. Son épouse décide alors de lui faire une surprise en lui apportant son dîner sur son lieu de travail. Parvenue au quatorzième étage de l'immeuble qui s'est vidé de ses employés, elle pousse la porte et découvre alors avec stupeur son mari en train d'embrasser goulûment... un autre homme ! Fort heureusement, notre belle américaine va trouver du réconfort avec son jardinier : un grand noir costaud qui sait s'occuper d'elle. **Homosexualité pour l'homme blanc, et métissage pour la femme blanche** : c'est moins l'ambiguïté sexuelle du judaïsme qui se manifeste ici, que la haine très caractéristique du juif pour la race blanche. Le film de Todd Haynes a naturellement été récompensé par quatre nominations aux Oscars : "Un pur diamant", selon les Inrockuptibles (Serge Kaganski) ; "Bouleversant, un chef-d'œuvre", pour le magazine Zurban.

Ce n'est certes pas le seul film qui fait à la fois l'apologie du métissage et de l'homosexualité. Dans *Mariage blanc*, par exemple (France, 2005), un épisode d'un téléfilm " bien français ", le réalisateur Edouard Molinaro raconte l'histoire d'un Français un peu paumé qui trouve finalement l'amour de sa vie par le biais de l'association Afrique amitié. François

Etchegaray, qui aide les exclus de la société, comprend que René est en train de se faire piéger par des Africains qui ne cherchent qu'à régulariser leur situation par un "mariage blanc". Au début du film, le téléspectateur pouvait voir aussi que le généreux François s'occupait avec attendrissement d'un couple de vieux homosexuels un peu aigris s'inquiétant de leurs droits de succession. **Apologie du métissage et de l'homosexualité : nous avons ici l'estampille cosmopolite.** Notez qu'Edouard Molinaro, et ce n'est pas un hasard, est aussi le réalisateur de l'amusante comédie *La cage aux folles*, dont les personnages principaux sont des homosexuels et des travestis.

Dans *My beautiful laundrette* (GB, 1990), le réalisateur Stephen Frears avait manifesté lui aussi sa haine de la race blanche : Omar, un jeune Pakistanais, se voit confier par son oncle une laverie automatique délabrée dans un quartier déshérité de Londres. Comme il est très dynamique, il va la rénover et en faire une affaire qui tourne. Il va prendre à son service un ancien ami, un pauvre loubard homosexuel anglais qui va aussi devenir son amant. La bande de copains de celui-ci se révolte à l'idée que leur pote se mette à travailler pour des "Pakis". Ils sont évidemment très racistes, autant que fainéants. Heureusement, donc, que des Pakistanais dynamiques sont là pour faire tourner l'économie anglaise et aussi pour faire des enfants aux anglaises, comme on peut le voir. Apologie du métissage et de l'homosexualité, dénonciation du racisme : le film a reçu le César du meilleur film étranger, bien qu'il soit parfaitement ennuyeux.

En remontant un peu dans le temps, on trouve *Je t'aime moi non plus* (France, 1975), qui raconte "les amours sodomiques d'une servante à poitrine plate et d'un chauffeur homosexuel." Le film est de Serge Gainsbourg. En 1970, le réalisateur Milos Forman présentait *Taking off* (1971) : Jeannie, quinze ans, est une enfant fugueuse. Ses parents s'inscrivent à l'Association pour parents d'enfants fugitifs. Afin de leur faire comprendre le comportement de leurs enfants, on les initie à la drogue et au sexe. Dans les années soixante, déjà, les réalisateurs juifs essayaient de se débarrasser sur le public goy de leur névrose obsessionnelle. Dans *La rumeur* (USA, 1962), William Wyler montre deux amies qui dirigent une institution pour jeunes filles et qui sont accusées d'entretenir des relations sexuelles. La rumeur s'amplifie et les parents retirent leurs enfants de l'institution. "Un sujet audacieux pour l'époque", écrit Jean Tulard dans son Guide des films. Wyler y dénonce en effet le puritanisme et se s'affiche comme un apôtre de la "libération" des mœurs. Dans le même registre, *Un goût de miel* (GB, 1961) raconte les relations de deux paumés : une adolescente, enceinte d'un Noir de rencontre, et un homosexuel. Le film est de Tony Richardson. Avec *Tempête à Washington* (USA, 1961), Otto Preminger tentait lui aussi de nous sensibiliser à l'homosexualité : Dans l'entourage du nouveau président américain, un conseiller dont on menace de révéler son homosexualité, est victime de l'intolérance et va finir par se suicider.

Bien que la psychanalyse soit très largement discréditée aujourd'hui un peu partout dans le monde, ses derniers adeptes possèdent toujours en France leurs entrées dans le système médiatique. Le Prix Interrallié 2006 a ainsi été décerné au livre de Michel Schneider sur Marilyn Monroe. *Marilyn, dernières séances*, est très révélateur de cette **tendance de fond, chez les juifs, à projeter leur propre névrose sur un plan "universel".** *Le Nouvel Observateur* du 14 septembre 2006 publiait un compte-rendu de l'ouvrage : "S'est-elle suicidée ? Probable. A-t-elle été assassinée ? Pas exclu." **Le psy de Marilyn**, Ralph Greenson, "de son vrai nom Roméo Greeschpoon, **le psy le plus célèbre du monde**", comme l'écrit Philippe Sollers, était donc le seul homme à pouvoir aider la star. Il "repère **la crainte malade de sa patiente pour l'homosexualité**", écrit Sollers, sans peut-être se douter de sa frigidité, bref se lance à corps perdu dans une tentative de sauvetage très rentable. Schneider relève avec finesse qu'au lieu d'entraîner Marilyn vers le chemin classique père-vie-amour-désir, il l'enfonce dans son angoisse mère-homosexualité-excrément-mort."

Notons qu'il est tout de même un peu cocasse de constater que ce "peuple malade" (l'expression est de Jacques Attali in *Les Juifs, le monde et l'argent*) fournit aussi les plus gros bataillons de ceux qui prétendent soigner les autres. **En réalité, on sait que tous ces psychanalystes juifs n'exercent pas tant leur profession pour soigner leurs patients que pour tenter de se soigner eux-mêmes à travers eux.**

Hervé RYSEN

La consommation citoyenne

L'avènement du monde sans frontières passera par la transformation des citoyens enracinés en consommateurs planétaires. La société de consommation et les régimes démocratiques viendront à bout de ces crises identitaires dont nous assistons peut-être aujourd'hui aux derniers soubresauts. Ainsi que nous l'explique Alain Finkielkraut, « la consommation met le bellicisme nationaliste hors de combat. » Le philosophe dépeint les joies ineffables de la société de consommation, et son utilité appréciable dans le déracinement identitaire des individus :

« L'homme post-moderne, dit-il, rend grâce à la technique d'avoir rompu ses ancrages. Ce n'est pas en nomade mais en touriste qu'il visionne le monde et qu'il déambule dans le grand magasin de l'humanité. C'est en touriste gourmand qu'il sait apprécier l'Inde et son riz basmati au même titre que l'Europe centrale et son strudel aux pommes. Et c'est adossé à cet altruisme touristique, à cette xénophilie de galerie marchande qu'il condamne en bloc, sous le nom d'intégrisme, de nationalisme ou de tribalisme, tout ce qui, dans le monde post-totalitaire, relève encore ou à nouveau de l'amour de la patrie. » Ainsi, « l'antiracisme devient une modalité de la consommation, et la consommation, pour peu qu'elle soit pimentée de saveurs étrangères, une variété de l'antiracisme. » (1) Voilà les lignes directrices qui vont former la trame de la nouvelle société humaine de l'avenir, celle qui nous garantira enfin la paix universelle et le bonheur pour chaque être humain. C'est ce que les railleurs et les insolents pourront nommer une « philosophie de prisunic. »

Le médiatique essayiste Pascal Bruckner développe une analyse semblable, qui relève d'ailleurs davantage d'espérances politiques que de l'observation du monde : « Il faut reconnaître dans le consumérisme et l'industrie du divertissement, une création collective extraordinaire sans équivalent dans l'histoire. Pour la première fois, les hommes effacent leurs barrières de classe, de race, de sexe pour se fondre en une seule foule prête à s'étourdir, à s'amuser sans compter... L'achat, la distraction, le vagabondage mental dans les espaces virtuels produisent une pénombre abrutissante peut-être mais si douce, si aimable qu'elle se confond pour nous avec la plus scintillante lumière. » (2) C'est un des rares passages un peu éloquents des livres de Pascal Bruckner, qui, il faut le dire, font toujours l'effet d'une soupe tiède un soir de grand froid à la campagne.

Pour Jacques Attali, la démocratie reste bien évidemment le cadre indispensable à la mise en place de la société ouverte, mais elle devra évoluer pour s'adapter aux besoins définis par le Nouvel Ordre mondial : « En exacerbant la libre circulation des biens, des capitaux, des idées et des personnes, dit-il, le marché rompra les frontières dont la démocratie a besoin pour définir le territoire où s'exerce le droit de vote et où s'institue la République. Le droit international, sous la pression des entreprises, forcera les Etats à uniformiser leur droit fiscal et social au plus bas niveau possible, créant un monde adapté aux nomades, alors que la démocratie telle que définie jusqu'alors était conçue pour s'appliquer aux sédentaires... Le Marché s'étendra à des domaines où il est aujourd'hui interdit ou impensable : éducation, santé, justice, police, citoyenneté, air, eau, sang, organes à greffer auront un prix. » Ne voyons pas dans ces considérations économiques un rejet du marxisme. La mondialisation libérale a au contraire une dette à l'égard de l'idéologie marxiste, qui l'avait historiquement précédée dans la volonté de bâtir la société universelle. La mondialisation libérale est en train de réussir point par point là où le marxisme a échoué. Jacques Attali ne s'y trompe pas : « on reconnaîtra le marxisme, dit-il, comme l'une des formes les plus pertinentes d'analyse et de prévision de

l'évolution des sociétés humaines. » Et le marxisme, il est vrai, est toujours très utile pour canaliser dans un sens planétarien l'esprit de révolte qui ne peut manquer de souffler dans une société libérale, qui ne propose à sa jeunesse que de déambuler dans les supermarchés.

Pierre Lévy reste là encore le plus enthousiaste des intellectuels planétariens, le plus échevelé, sans doute : « Ce que ni les grandes religions, ni l'instruction publique, ni la déclaration universelle des droits de l'homme, ni le simple bon sens n'avait réussi à construire – l'unité concrète de l'humanité – est en train de se réaliser par le commerce » (3)... Le mouvement d'unification intellectuelle, culturelle et spirituelle de l'humanité, écrit-il, serait incompréhensible, incomplet, incohérent et tout simplement impossible s'il n'était doublé, accompagné, soutenu par le mouvement d'unification mondiale du marché capitaliste et par la croissance d'un immense technocosme interconnecté, interdépendant et planétaire, qui a trouvé dans le cyberspace son couronnement provisoire...

« Nous ne savons déjà plus très bien quand nous travaillons et quand nous ne travaillons pas. Nous serons constamment occupés à faire du business. Toutes sortes de business... Même les salariés, qui demandent de plus en plus de rémunérations en actions, deviendront des entrepreneurs individuels, passant d'un employeur à l'autre, gérant leur carrière comme celle d'une petite entreprise... Plus universelle sera la pratique du commerce, plus il y aura de l'huile dans le moteur du business, moins il y aura de frottements (la violence, le pouvoir, le mensonge, le crime) dans la société, et plus augmentera la richesse générale. Car tout le monde travaillera coopérativement et compétitivement à produire de la "valeur"... Le jeu consiste à inventer de nouveaux jeux avec les symboles. Beaucoup de bulles spéculatives particulières crèveront, mais la bulle spéculative de l'économie et de la finance mondiale ne crèvera jamais. Au contraire, elle enflera continuellement... Il n'y aura plus de différence entre la pensée et le business. L'argent récompensera les idées qui feront advenir le futur le plus fabuleux, le futur que nous déciderons d'acheter. » (4) Dans ce Nouvel Ordre mondial, « il n'y a plus de "famille" ni de "nation" qui tiennent : on divorce, on émigre, on change de région ou d'entreprise... Consommons donc afin d'orienter le développement humain plutôt que pour nous chercher une identité. » (5)

« Le cyberspace se trouve aujourd'hui à l'épicentre de la boucle autocréatrice de l'intelligence collective de l'humanité », écrit encore Pierre Lévy. « Le processus de déconditionnement et d'ouverture de l'esprit humain prendra plusieurs décennies avant de se réaliser, mais il est inéluctable. Il nous revient de le retarder le moins possible. » (6) Dans le schéma marxiste, c'était la « société sans classe » qui devait être « inéluctable ». C'est cette analogie qui peut nous laisser un peu circonspects, si l'on considère les « dommages collatéraux » qui semblent accompagner ce type de prophéties.

(1) C'est la singulière conclusion d'un livre sur la philosophie de Charles Péguy : Alain Finkielkraut, *Le Mécontemporain*, Gallimard, 1991. On notera que quel que soit le sujet de l'ouvrage, la conclusion est un appel à l'universalisme.

(2) Pascal Bruckner, *La Tentation de l'innocence*, Grasset, 1995, p. 76.

(3) Pierre Lévy, *World philosophie*, Odile Jacob, 2000, p. 61.

(4) Ibidem, p. 100.

(5) Ibidem, pp. 83, 132.

(6) Pierre Lévy, *World philosophie*, pp. 53, 120, 123.

LE MESSIANISME TROTSKISTE

Pour les trotskistes, l'épisode soviétique, si malheureux qu'il fût, n'invalide en aucun cas le bien-fondé de la doctrine marxiste et l'enseignement de Lénine. L'URSS n'était pas un Etat communiste : tout juste un « Etat bureaucratique dégénéré ». Les excès qui ont pu être commis sont à mettre sur le compte de Staline, qui est le principal responsable de l'échec de la « patrie du prolétariat ». En décrétant la construction du « socialisme dans un seul pays » à la mort de Lénine en 1924, sa politique ne pouvait aboutir qu'à un échec, tandis que sur le plan économique, la NEP était un cadeau que Staline et Boukharine faisaient aux paysans riches, aux trafiquants, aux commerçants. Les trotskistes combattent cette tendance droitiste, et proposent une alternative qui tient en trois mots : industrialisation, collectivisation et planification. La solution, pour eux, ne saurait être une pause dans le processus révolutionnaire, mais bien au contraire, son accélération. Il s'agit d'aller vers la militarisation totale du pays, programme que Staline appliquera à la lettre quelques années plus tard. L'opposition de gauche au stalinisme, c'est finalement la conviction qu'avec eux aux commandes, la révolution eût été plus radicale, mais surtout plus propre, et aurait pu s'étendre à la Terre tout entière.

Lev Davidovitch Bronstein, dit Trotski, est né en 1879 dans une famille de « paysans » juifs riches : son père a fait fortune dans le commerce des grains ; il possède cent hectares de terres et en loue trois cents. Il n'est pas religieux et ignore le yiddish, mais son fils, le jeune Lev (Léon) fréquentera tout de même une école hébraïque. Après la révolution avortée de 1905 en Russie, Léon Trotski rejoint Vienne, où il va fonder le journal *La Pravda* et va mettre en forme la théorie de la « révolution permanente » dans laquelle il prévoit l'extension de la révolution à toute l'Europe, puis à toute la planète. Il deviendra après 1917 le chef de l'Armée rouge. Après son expulsion d'URSS en 1929, il prend soin, dès ses premiers mois d'exil, de rédiger ses mémoires, qui deviendront un livre culte : *Ma Vie*. Marcel Bleibtreu, s'en souvient encore : « En 34, *Ma Vie* est éditée en version abrégée. Je suis fasciné. Pour le même que j'étais, c'était une mine de réflexions politiques, historiques et militaires. Pour mon père, le nom de Trotski entrainait dans une trilogie monumentale : Freud, Einstein, Trotski – les trois grandes gloires juives ! » (1)

Effectivement, le phénomène trotskiste est très largement influencé par la présence en son sein de militants d'origine juive, et principalement de Juifs d'Europe centrale. Dans *Les Trotskistes*, **Christophe Nick** reprend, pour intituler un de ses chapitres, le titre du livre d'Alain Brossat et Sylvia Klinberg paru en 1983 : *Le Yiddishland révolutionnaire*. (2) Car l'arrivée en France, au début du siècle, d'une ample vague d'immigration juive en provenance d'Europe orientale va être déterminante pour le développement du mouvement. De fait, bon nombre des principaux cadres de ce courant sont des Juifs ashkénazes : **Pierre Frank**, le fondateur du Parti communiste internationaliste, est le père de la tendance du pablisme qui donna naissance à la Ligue Communiste révolutionnaire. « Il est né à Paris en 1905, de parents fraîchement débarqués de Vilna en Lituanie. » **Barta** est le fondateur de L'union communiste internationaliste en 1947. Il est né en 1914 à Buhusi, en Roumanie, dans une famille de petits commerçants juifs. Son vrai nom est David Korner. Il est un militant de l'ombre : celui qui est à l'origine du courant qui deviendra Lutte ouvrière, n'a accordé qu'une seule interview dans sa vie : à un ancien militant de LO, pour une thèse universitaire. Autre grande figure du trotskisme français : **Pierre Lambert**, le fondateur de la troisième grande organisation trotskiste française. Son vrai nom est Pierre Bousset. Il est né le 9 juin 1920 à Paris, de parents juifs russes fraîchement débarqués. Ses copains adhèrent à l'Achomer Hatzair, « la jeune garde », organisation des scouts sionistes de gauche. Le chef historique de la Ligue communiste révolutionnaire, **Alain Krivine**, est issu d'une famille fuyant les

pogromes de Russie et arrivée en France à la fin du XIXe siècle. **Henri Weber**, aujourd'hui sénateur socialiste, qui fut cofondateur de la Ligue communiste avec Alain Krivine, vient d'Europe centrale : « En 1938, à la veille de la guerre, ses parents, horlogers juifs, vivent à Cznanow, en Haute Silésie. » **Maurice** et **Charly Najman**, « les deux des principaux leaders trotskistes des étudiants et lycéens des années 1968-1978 », ainsi que Robi Morder « autre leader lycéen des années 1970 » viennent eux aussi d'Europe centrale, tout comme **Michel Rodinson**, le fils de Maxime, directeur de la publication de Lutte ouvrière. Le 8 octobre 1998, le journal *L'Express* révéla la véritable identité du mentor d'Arlette Laguiller, la passionaria de Lutte ouvrière : le fameux et mystérieux **Hardy** s'appelle en réalité Robert Barcia ; il est né en 1928 à Paris, et a fait ses premières armes avec Barta.

« Ces exemples pourraient se multiplier à l'infini », dit Christophe Nick. « A la LCR, dans les années 70, l'humour résumait bien la situation : Pourquoi ne parle-t-on pas yiddish au bureau politique de la Ligue communiste ? Parce que Bensaïd est séfarade ! » (3) En effet, Daniel Bensaïd, originaire d'Afrique du Nord (séfarade), ne comprenait pas le yiddish des autres responsables trotskistes, qui eux étaient ashkénazes.

Un historien israélien, **Yaïr Auron** qui a publié à ce sujet un livre intitulé *Les Juifs d'extrême gauche* en mai 1968, confirme les propos de Christophe Nick : « Sur les douze membres du bureau politique de la Ligue à ses débuts, s'ajoutaient à Bensaïd dix autres Juifs originaires d'Europe de l'Est et un seul membre non juif. » D'aucuns parleraient de shabbat goy, c'est-à-dire du « goy de service », chargé dans les familles juives de leur ouvrir la porte et d'appuyer sur les boutons durant shabbat. Yaïr Auron écrit encore : « Sur les "quatre grands" de mai 68, Daniel Cohn-Bendit, Alain Krivine, Alain Geismar, Jacques Sauvageot, les trois premiers sont juifs. » Une note précise : « **Marc Kravetz** a joué aussi un rôle important en mai 68. Il est également d'origine juive. » C'est aussi ce que Daniel Cohn-Bendit reconnaît dans son autobiographie *Le Grand Bazar* : « Les Juifs représentaient une majorité non négligeable, si ce n'est la grande majorité des militants. »

C'est bien évidemment au cours des événements de mai 68 que le trotskisme connut son heure de gloire. Le 19 mai se réunirent les dirigeants des trois plus importantes organisations trotskistes, pour décider de la formation d'un comité permanent de coordination et appeler à l'unification. Barcia, pour l'UCI rencontra à cette occasion « Pierre Frank et Michel Lequenne pour le PCI, Alain Krivine et Daniel Bensaïd pour la JCR. Ensemble, ils rédigent une proclamation solennelle », dit Christophe Nick. Avec Alain Geismar, le chef maoïste et Daniel Cohn-Bendit, qui représentait le courant anarchiste, on peut dire que la révolte de mai 1968 était en effet bien tenue en main.

Chez les maoïstes, la tendance est la même : la Gauche prolétarienne avait à sa tête Alain Geismar, aujourd'hui inspecteur général de l'Education nationale, et **Benny Lévy** (alias Pierre Victor), qui deviendra le secrétaire particulier de Jean-Paul Sartre avant de faire sa téchouvah et son alyah (sa montée en Israël). Ce dernier est devenu ensuite rabbin et professeur dans une yéshivah (école juive) de Jérusalem. De même, écrit Yaïr Auron, « à la tête de la direction de l'organisation étudiante du parti communiste français dans les années 70, se comptaient également de nombreux Juifs. » On pense par exemple à **Pierre Zarka**, qui deviendra le directeur du journal *L'Humanité*. Il en est de même des activistes qui tomberont dans le gangstérisme pur et dur, tel **Pierre Goldmann**, auteur de quelques hold-ups. Son biographe autorisé a révélé que Goldmann, tout révolutionnaire qu'il était, était allé danser avec les membres du Betar après l'offensive israélienne en juin 1967, lors de la guerre des Six jours. Les témoignages de Marek Halter ou de Guy Konopnicki, comme nous l'avons déjà souligné, confirment aussi que les révolutionnaires internationalistes d'extrême-gauche ont toujours gardé intact, plus ou moins secrètement, leur amour de l'Etat d'Israël.

Chez les trotskistes, on retrouve finalement les mêmes dispositions militantes, acharnées et, pour tout dire, messianiques, que chez les intellectuels rangés que nous avons déjà étudiés. A la Ligue communiste révolutionnaire, dit Christophe Nick, le cinéaste **Romain Goupil** « est habité par la haine de ceux qui vivent dans l'obsession du ghetto de Varsovie. Une haine qui l'a poussé à risquer sa peau, encore dans les années 90, à Sarajevo, où, dans un petit film pour la télé, il fonçait au volant d'une voiture banalisée sur Sniper Allee, en cible volontaire pour les tireurs serbes, répétant mille fois dans le micro de son mégaphone « Sarajevo-Sarajevo-Sarajevo-Sarajevo... » en passant les vitesses. » (4) Il y a ici, sous une forme un peu plus animale, une obsession comparable à celle de **Bernard-Henri Lévy**, lui aussi défenseur acharné de Sarajevo, par la plume et par le micro. Après 1968, c'est à Romain Goupil que les trois dirigeants de la Ligue – Alain Krivine, Daniel Bensaïd et Henri Weber – avaient confié le mouvement de jeunesse.

En 1968, le responsable du Service d'ordre de la Jeunesse communiste révolutionnaire était Pierre Shapira. **Jean-Luc Benhammias**, aujourd'hui membre du Conseil économique et social et ancien secrétaire national des Verts, se souvient de ces heureuses années lycéennes ; tout comme le philosophe **André Glucksmann**, qui a quant à lui quitté la Jeunesse communiste révolutionnaire pour rejoindre la Gauche prolétarienne. Le belge **Ernest Mandel**, secrétaire de la IV^e Internationale, a été le conseiller économique de Castro à Cuba ; et **Boris Fraenkel** est le traducteur de **Wilhelm Reich** en français.

Les années 70 furent aussi très remuantes. « Voici Gérard Karstein. Il est étudiant à l'université d'Orsay lorsque, en 1973, le ministre de la Défense Michel Debré, tente de réformer les sursis militaires. Gérard se lance dans la bataille qui culminera par la plus longue grève de l'histoire de l'enseignement : six semaines d'occupation des lycées et universités. La Ligue communiste est l'incontestable animatrice du mouvement, avec sa figure étudiante de l'époque : **Michel Field**. » (5) **Gérard Karstein** est aussi à l'origine des comités de soldats dans les années 70. Durant son service militaire, il ne put s'empêcher de continuer la propagande.

Qu'ils soient romanciers, cinéastes ou politiciens, l'attente messianique porte ceux qui en sont imprégnés à militer continuellement, sans interruption, dans une propagande inlassable et perpétuelle. Celle-ci ne s'arrête jamais : « J'ai alors acheté une petite Ronéo d'occasion chez Emmaüs, je l'ai fait entrer dans la caserne... Nous adorions tout ce qui était clandestin. » (6) Deux ans plus tard, on comptait plus de deux cents comités de soldats dans toute la France. La Ligue organisa au défilé du 1^{er} mai 1976 la première manifestation nationale de soldats en uniforme : plus d'une centaine de militants sous les drapeaux, fortement protégés par plusieurs centaines de membres du SO, avec une cagoule sur la tête et le poing tendu. »

On sait que de nombreuses personnalités des arts, du spectacle, de la politique et des médias, ont fait leurs premières armes dans les organisations trotskistes, et sont souvent restées fidèles à leurs idéaux, de manière secrète. De fait, ce qui caractérise le mieux la formation militante du trotskiste est la dissimulation et l'entrisme, c'est-à-dire, la pénétration d'une organisation adverse ou concurrente par des militants formés cachant leurs véritables opinions. Des centaines de militants ont eu pour tâche de s'infiltrer en milieu hostile, afin d'obtenir des renseignements et d'influer sur la ligne politique. Cette aptitude à la dissimulation, ce goût de la clandestinité et de l'organisation policière, le culte du secret, la rigueur, voire l'austérité de la vie du militant, à l'instar du grand chef bolchevique, composent la spécificité de la formation trotskiste. Dans les médias, les trotskistes sont pléthore, et s'il était besoin d'un symbole, ce serait peut-être celui-ci : la soirée d'anniversaire des 50 ans d'Alain Krivine s'est déroulée à Saint-Denis, dans les fameux studios de cinéma d'AB Productions, sur les plateaux de tournage d'**Azoulay** (A) et **Bensoussan** (B).

Dans son Essai de taupologie générale publié en 2001, l'idéologue de la Ligue communiste, **Daniel Bensaïd**, considère longuement le cas des marranes, ces Juifs portugais et espagnols qui étaient traqués par l'Inquisition au XVI^e siècle. Ayant opté pour la conversion au christianisme afin d'éviter l'expulsion, ils avaient abjuré officiellement leur foi mosaïque, mais continuaient à pratiquer secrètement leur culte. La communauté marrane, qui s'est ensuite éparpillée dans le monde entier, a ainsi pu traverser les siècles en jouant les bons catholiques et en assistant à la messe le dimanche. Pour Daniel Bensaïd, cette communauté symbolise l'esprit du messianisme juif, dont le trotskisme serait l'expression moderne : « Le messianisme, dit-il, est une ferveur de l'attente... Il s'affirme comme l'attente des catastrophes historiques que les prophètes exhortent à conjurer, selon la profonde dialectique du désastre et de l'espérance. A la différence du pessimisme apocalyptique, qui se repaît du châtiment, il stimule un optimisme de la volonté... Avidé d'un âge nouveau, l'attente messianique ébauche ainsi un projet politique... qui se laisse aller à rêver d'une conquête sans bataille. Prélude pacifique à la guerre messianique proprement dite, l'aspiration révolutionnaire secrète reste alors inextricablement mêlée à une conception traditionnelle de la vie juive... ». La grande leçon à tirer de l'histoire des marranes est là : La vraie foi doit toujours demeurer cachée : « tout Juif est tenu de devenir marrane. » Autrement dit, d'apprendre à vivre dans le secret. " (7)

1- Christophe Nick, *Les Trotskistes*, Éditions Fayard, 2002, p. 44.

2- On consultera aussi le livre de Benoît Rayski, *Il était une fois la révolution ; Les Juifs de mai*, de Benjamin Stora et *68 : une révolution juive*, d'Annie-Paule Derczansky, ainsi que la revue *Passages* n°8.

3- Christophe Nick, *Les Trotskistes*, Editions Fayard, 2002, pp. 31-34.

4- Christophe Nick, *Les Trotskistes*, p. 73.

5- Ibidem, p. 218.

6- Ibidem, p. 86.

7- Daniel Bensaïd, *Résistances, essai de taupologie générale*, Fayard, 2001, in *Les Trotskistes*, op. cit., p. 224.

Aux sources bibliques du mondialisme

Article paru dans le *Rivarol* du 14 octobre 2005.

En préconisant l'entrée la plus rapide possible de la Turquie dans l'Union européenne et en célébrant les bienfaits (à venir) d'une « gouvernance mondiale », Bernard Kouchner, invité le 3 octobre de France Inter, symbolisait parfaitement Les Espérances planétaires. Celles qu'a dégagées dans un livre éponyme le chercheur Hervé Ryssen au terme d'une analyse serrée des ouvrages de nombreux intellectuels contemporains, marxistes ou démocrates (Alain Minc, Jacques Attali, Edgar Morin, Marek Halter, Jacques Derrida, Pierre Bourdieu, Guy Konopnicki ou encore Albert Jacquard), dont les objectifs affichés sont le métissage généralisé, la suppression des frontières et l'unification du monde, dans un discours de plus en plus débridé.

« *Le marxisme, un judaïsme impatient* »

Pour l'auteur, l'obsession mondialiste hantant les esprits cosmopolites trouve une partie de son explication dans la tradition mosaïque. L'attente du Messie constitue en effet le point central des espérances des Juifs, mais il faut savoir que pour eux, l'ouverture des temps messianiques se confond avec l'unification du monde et la suppression des conflits sur la terre, qu'il s'agisse des guerres entre nations ou des conflits sociaux. Ici encore, les textes que nous soumet Hervé Ryssen sont très explicites (Emmanuel Lévinas, Jacob Kaplan, David Banon, etc.). Voilà pourquoi le mot « Paix » revient si régulièrement : il s'agit de promouvoir un monde où les vieilles nations auront disparu au profit d'un gouvernement mondial, seul garant de la Paix universelle, ainsi que le déclare Jacques Attali, dans son Dictionnaire du XXI^e siècle : « Après la mise en place d'institutions continentales européennes, apparaîtra peut-être l'urgente nécessité d'un gouvernement mondial ».

Le marxisme, bien évidemment, s'inscrit dans ce cadre religieux, puisqu'il prévoit lui aussi l'avènement d'un monde pacifié avec la disparition des classes sociales. Comme le dit justement George Steiner, « le marxisme est un judaïsme qui s'impatiente. Le Messie a trop tardé à venir... C'est à l'homme lui-même d'instaurer le royaume de la justice. » De fait, les Juifs se sont engagés massivement dans le communisme international au XX^e siècle, et ont joué un non négligeable dans l'idéologie marxiste, aussi bien que dans les atrocités qui ont été commises en son nom – il faut le dire.

Voilà ce que sont les « Espérances planétaires » : c'est cette attente messianique, cette tension permanente qui conduit à agir et à militer continuellement pour hâter l'avènement du Messie. « Nous sommes les découvreurs de Dieu, le peuple-prêtre de l'humanité », fait dire Attali à l'un de ses personnages. Mais « peuple-militant » conviendrait mieux pour définir cet état d'esprit, tant il est vrai que les intellectuels, les artistes ou les cinéastes juifs ne semblent agir que dans ces perspectives planétaires. Il est très rare que chez eux, une œuvre soit neutre. C'est précisément cette attente messianique qui donne un sens à toute cette production, dans la mesure où elle se confond avec l'unification du monde. Là est assurément l'axe porteur du judaïsme.

Ce qui ressort de tout cela, c'est que l'avènement du monde nouveau et des temps messianiques passe par la destruction du catholicisme et du monde européen traditionnel. Il faut avoir lu les travaux de Wilhelm Reich, de Marcuse et les ouvrages des « reudo-marxistes » pour comprendre jusqu'où peut aller cette rage de destruction. Le thème de la

« vengeance » se retrouve d'ailleurs aussi bien dans les textes religieux du XVI^e siècle que chez certains romanciers contemporains comme Albert Cohen. Ces permanences sont étonnantes. Elles traversent les siècles, se transmettent sans prendre une ride de génération en génération.

L'ARME DE L'IMMIGRATION

L'immigration est évidemment aujourd'hui l'une des armes des plus efficaces dans cette entreprise de destruction des sociétés traditionnelles. Quand Dany-le-Rouge, maire-adjoint de Francfort, pense qu'il serait bon que « le pourcentage d'étrangers atteigne un jour le tiers de la population globale », il tient exactement le même propos que l'ancien directeur de la Banque européenne de développement, Jacques Attali, pour qui « il faudrait en effet que la part de la population étrangère naturalisée atteigne un tiers de la population globale, et la moitié de celle des villes » allemandes. « La barque est loin d'être pleine, assure encore Daniel Cohn-Bendit, elle est même trop vide. »

C'est cette « houtzpa », ce culot monumental, qui permet par exemple au philosophe Jacques Derrida d'affirmer : Il y a « beaucoup plus de place qu'on ne le dit pour accueillir plus d'étrangers », et d'ajouter : « l'immigration n'a pas augmenté, contrairement à ce que l'on affirme. » Ce sont effectivement les racistes qui s'imaginent que l'immigration augmente, alors même que tous les chiffres prouvent qu'elle régresse !

C'est aussi cette « houtzpa » qui fait dire à Cohn-Bendit : « On pourrait en déduire que pour enrayer la xénophobie, le mieux serait encore d'augmenter et non de vouloir réduire le nombre d'étrangers. »

Il est en cela d'accord avec le très libéral Guy Sorman, qui déclare : « Ce ne serait donc pas la présence des étrangers qui susciterait le racisme, mais leur absence : le fantasme de l'immigré serait le fourrier de la violence, beaucoup plus que l'immigré lui-même. »

Et c'est encore Guy Sorman qui nous assure que « la France, qui comptait des centaines de dialectes, patois et langues régionales, il y a un siècle, était alors plus multiculturelle qu'aujourd'hui », assertion à rapprocher de celle de Nicolas Sarkozy le 19 septembre à l'Institut : « Aujourd'hui, la France profonde est celle des banlieues à majorité musulmane ». (voir Rivarol du 7 octobre 2005).

Le très brillant Alain Minc en arrive aux mêmes conclusions : « Le droit du sol, dit-il, risque de rendre, dans une vision à très long terme, la France plus homogène que le droit du sang l'Allemagne. »

C'est cela, la « houtzpa » : c'est cette aptitude singulière à prendre les « autres » pour des demeurés, légèrement sous-développés. Tout cela est bien naturel, si l'on considère, avec Jacob Kaplan, que « la communauté juive est, de part la volonté de D.eu, la graine qui fait germer l'humanité future... Les idées du judaïsme, poursuit-il, fortes de la puissance de la vérité et indestructibles par la violence, se répandent dans le monde pour devenir l'aliment spirituel des peuples civilisés. »

Mais ne nous y trompons pas : il n'y a pas de racisme dans ce propos, pour la simple et bonne raison qu'un Juif ne peut pas être raciste. « L'éthique du judaïsme, par définition, nie le racisme, nous explique Elie Wiesel. Un Juif ne peut pas être raciste ; un Juif se doit de combattre tout système qui voit l'autre comme un être inférieur. » Nous voilà donc rassurés !

Jean-Marc GUEGAN

Les Espérances planétaires

Le Libre Journal : *Hervé Ryssen, Vous venez de publier un gros livre avec un titre un peu mystérieux. Pourriez-vous nous expliquer de quoi il retourne ?*

Hervé Ryssen : C'est très simple. J'ai analysé de très près la littérature et la philosophie « cosmopolites », c'est-à-dire, qui aspire à la suppression des frontières et à l'unification du monde. Je me suis rendu compte que le terme « espérance » revenait assez régulièrement dans les textes, et correspondait parfaitement à ce que je voulais démontrer. Quant au terme « planétarien », c'est un néologisme qui signifie très exactement ce qu'il veut dire. Je l'ai préféré à « mondialiste », qui est aujourd'hui trop empreint d'idéologie.

LLJ : *Que vouliez-vous démontrer ?*

HR : Je voulais démontrer que la société multiculturelle n'est pas tant un phénomène naturel que le résultat d'un discours idéologique inlassablement ressassé depuis des décennies.

Ce discours planétarien a encore gagné en vigueur depuis la chute du Mur de Berlin, et aujourd'hui, toutes nos têtes pensantes, communistes ou démocrates, s'accordent à penser que le gouvernement mondial est un idéal à atteindre. Ainsi, les années 90 ont vu une exceptionnelle floraison de produits culturels affichant un cosmopolitisme débridé.

Les ouvrages de Jacques Attali, Alain Minc, Alain Finkielkraut, Marek Halter, Guy Sorman, Pierre Bourdieu, Jacques Derrida, Edgar Morin, Albert Jacquard, BHL, Guy Konopnicki, pour n'en citer que quelques-uns, sont particulièrement éloquentes à cet égard. On y appelle très clairement au métissage généralisé et à la dissolution des nations.

Un exemple assez amusant : Prenez le livre de Jacques Attali intitulé : *Le Dictionnaire du XXI^e siècle*, et sélectionnez les passages nous engageant dans cette voie planétarienne ; mettez tout ça dans l'ordre, et vous obtiendrez un résultat assez comparable à un texte sulfureux imprimé en Russie au début du XX^e siècle. C'est très étonnant, mais le résultat est encore beaucoup plus fort lorsque l'on se rend compte que le discours est similaire chez les dizaines d'auteurs que j'ai pu décortiquer, qu'ils soient de nationalité française, russe ou américaine, ou encore chez les auteurs allemands ou viennois du début du siècle (Einstein, Hannah Arendt, Freud, Stefan Zweig, Joseph Roth, etc.). Les concepts, la mentalité, les pirouettes intellectuelles, les contorsions idéologiques sont exactement les mêmes d'un auteur à l'autre.

LLJ : *Quels sont les grands thèmes abordés dans votre livre ?*

HR : J'ai commencé par présenter la face scientifique de la grande idée planétarienne : depuis la découverte d'un squelette d'australopithèque datant de trois millions d'années dans la région des grands lacs africains, il est admis que tous les hommes du monde descendent d'un ancêtre commun, et que Lucy – c'est ainsi qu'on l'a nommée – est la grand-mère de l'humanité. Dès lors, il est de bon ton, dans la cour des lycées de se déclarer « africain », en attendant d'être « chinois » ou « turco-mongol », le jour où l'on fera d'autres découvertes. Il faut dire que cela permet aussi de ne pas prêter le flanc à de terribles accusations.

Autre révolution de première importance : depuis février 2001, le décodage du génome humain nous prouve que les races n'existent pas et que tous les hommes sont des frères. C'est en tout cas ce que tient à nous dire le professeur Axel Kahn. Ces thèmes corroborent évidemment l'idée d'unification du monde. Après avoir décrit l'idéal planétarien (le village global, le nomadisme, l'apologie du métissage, la destruction de la famille "patriarcale", etc.),

il fallait aborder la méthode planétarienne : On voit ici en pleine lumière l'immense mépris dans lequel les auteurs cosmopolites tiennent les cultures traditionnelles des sédentaires. Dans ce domaine, Bernard-Henri Lévy se distingue particulièrement, mais il est suivi de très près par Daniel Cohn-Bendit et Alain Minc. Le thème de la culpabilisation fait bien évidemment l'objet d'un chapitre à part entière, tout comme l'immigration, qui est aujourd'hui l'arme la plus efficace dans la guerre à mort que l'Empire global mène contre les résistances ethniques. Bien évidemment, je prends appui dans ma démonstration sur des centaines de citations. Je m'étonne d'ailleurs que ce travail de débroussaillage n'ait jamais été effectué jusqu'à présent.

LLJ : *Vous n'avez pas abordé la question européenne ?*

HR : Si, si, bien sûr. Là encore, en lisant Jacques Attali, entre autres, on s'aperçoit que nos intellectuels avaient déjà écrit qu'ils considèrent que cette construction est un marchepied vers le gouvernement mondial. C'est écrit en toutes lettres, et il n'est nul besoin d'aller chercher ces considérations dans les vieux textes d'avant-guerre. Bien entendu, j'ai eu l'immense plaisir de conclure ce chapitre avec la baffe géante du référendum du 29 mai 2005.

Permettez moi une petite anecdote : lors d'un débat télévisé, Cohn-Bendit, fou de rage, avait insulté Philippe de Villiers de la manière la plus outrageante. Que ce dernier n'ait pas relevé l'offense est une faiblesse bien pardonnable sur un plateau de télévision, car après tout, il vaut mieux passer pour un martyr, aux yeux des électeurs, que pour un homme violent et impulsif. Mais les transports de haine de Cohn-Bendit m'ont paru très révélateurs. Il faut comprendre, en effet, que les gens comme Cohn-Bendit vivent fébrilement l'époque que nous vivons. Tout leur paraît favorable aujourd'hui, et ils s'imaginent que l'humanité est enfin à la porte d'entrée des temps messianiques. Il faut savoir que dans la tradition mosaïque, l'arrivée du Messie se confond avec l'unification du monde et la disparition des conflits, qu'ils soient nationaux ou sociaux. Ici encore les textes sont très explicites (Emmanuel Lévinas, Jacob Kaplan, George Steiner, etc.) Par conséquent, le NON des Français au référendum a littéralement fait capoter une étape essentielle qu'attendaient impatiemment les esprits planétariens. Mettez-vous à la place de Cohn-Bendit : il attend le Messie depuis 3000 ans ; on lui dit enfin qu'il va arriver, qu'il est là, au coin de la rue, qu'il approche, et puis plouf ! tout s'effondre parce qu'une poignée de résistants, d'abrutis réactionnaires qui ne comprennent rien à rien, ont préféré leur vulgaire liberté tribale à l'ouverture des temps messianiques. Avouez qu'il y a de quoi enrager !

LLJ : *Vous voulez dire que c'est l'attente du Messie qui détermine les actes et les idées des intellectuels cosmopolites ?*

HR : Je ne parle ici que des intellectuels juifs. Pour eux, assurément, c'est la question essentielle. C'est précisément ce point qui constitue la question centrale de l'esprit mosaïque dans la mesure où elle se confond avec l'idée d'unification planétaire. Il faut comprendre que les intellectuels juifs vivent dans cette attente, et c'est cette tension permanente qui donne un sens à leurs actes et à leurs propos. Il est très rare qu'une œuvre, chez eux, soit une production neutre. A travers tous les livres que j'ai pu éplucher, à travers les nombreux films que j'ai pu analyser, je me suis rendu compte que leurs productions étaient toujours empreintes d'idéologie messianique. Ce qui ressort de tout cela, assurément, c'est que l'avènement du monde nouveau passe par la destruction du catholicisme et du monde européen. Il faut avoir lu les travaux de Wilhelm Reich et les ouvrages des "freudo-marxistes" pour comprendre jusqu'où peut aller cette rage de destruction. Le thème de la "vengeance" se retrouve d'ailleurs aussi bien dans les textes religieux du XVI^e siècle que chez certains romanciers contemporains comme Albert Cohen. Ce sont ces permanences qui m'ont frappé le plus. Elles traversent les siècles, se transmettent sans prendre une ride de génération en génération. Il n'y

a rien de secret là-dedans, et d'ailleurs, la totalité des livres à partir desquels j'ai travaillé se trouvent dans les bibliothèques municipales de la Ville de Paris.

LLJ : *Comment vous est venue l'idée de vous plonger dans toute cette littérature ?*

HR : J'ai écrit ce livre un peu par hasard, après avoir découvert le livre de Soljénitsyne (Deux Siècles ensemble) paru en 2003, qui met en relief le rôle du "petit peuple" dans la révolution bolchevique. Comme j'ai été moi-même un fervent "bolchevik" pendant mes années universitaires, je me suis étonné de n'avoir pas été au courant de cet aspect de la question. J'ai alors repris un par un les grands livres traitant de "soviétologie", et je me suis aperçu qu'en réalité, tous les grands historiens (Stéphane Courtois, François Furet, Ernst Nolte, entre autres) ont soulevé le problème, mais de manière très anecdotique. Cette question forme la deuxième partie du livre, que j'intitule : La fin d'un rêve messianique. La troisième partie, qui est aussi importante que la première, traite de l'explication de l'antisémitisme par les Juifs eux-mêmes et de la mentalité cosmopolite en général, ainsi que de certains problèmes d'actualité : l'antisémitisme noir, la mafia, les grandes escroqueries de ces dernières années, qu'elles soient financières ou intellectuelles, les "boursouflures médiatiques", etc.

LLJ : *Vous avez conscience, j'espère, que vous vous attaquez à forte partie ?*

HR : C'est amusant que vous disiez cela : c'est exactement l'expression que le romancier Patrick Modiano met dans la bouche de l'un de ses personnages ! Mais je vais vous dire une chose : je ne m'attaque à personne. Je me contente d'analyser assez froidement ce que je découvre ici et là. Si la vérité aujourd'hui tombe sous le coup de la loi, le devoir du juge, en tant qu'homme de lois, est assurément de la condamner. Mon devoir à moi, en tant qu'homme de lettres, est de l'écrire. De mon point de vue, tout est donc parfaitement en ordre de ce côté-ci, d'autant que je me contente de mettre en forme ce que d'autres ont exprimé. En revanche, je pense que le problème se situe en amont, si je puis dire : je pense en effet qu'il ne devrait pas être permis de nous laisser insulter chez nous, dans notre pays. Quand M. Bernard-Henri Lévy écrit que la culture « terroir-bourrée-binious » l'« écœure », comme il le dit si bien, il faut ou lui infliger une très forte amende, proportionnelle à ses revenus colossaux. Je vais trop loin, quand je dis cela ?

Les Espérances planétaires

(Introduction)

L'ouvrage comporte plus de sept cents notes de bas de pages, la plupart donnant les références précises des citations. Ces notes n'apparaissent pas ici.

L'idée d'un monde sans frontière et d'une humanité enfin unifiée n'est certes pas neuve. Ce qui est nouveau, en ce début de troisième millénaire, c'est que pour la première fois de leur histoire, les Occidentaux ont le sentiment que l'humanité tout entière s'est engagée résolument dans cette voie. La chute du mur de Berlin en 1989 et l'effondrement du bloc soviétique ont sans doute été des facteurs importants dans cette prise de conscience de l'unification du monde et de l'accélération du processus à la fin du XXe siècle. De fait, c'est bien dans les années qui s'ensuivirent que ce que l'on a appelé la " mondialisation " est devenue l'objet d'un débat récurrent. Le triomphe de la démocratie sur le communisme semble avoir ouvert la porte d'une ère nouvelle, d'un " Nouvel Ordre mondial ", et paraît préparer l'ensemble des nations à une fusion planétaire devenue inéluctable.

Le monde bipolaire, qui avait caractérisé le court XXe siècle (1914-1991), laissait place provisoirement à un monde dominé par l' " hyperpuissance " américaine, mais surtout, la démocratie paraissait s'imposer sur tous les continents et offrir à l'humanité la garantie d'un monde meilleur, au point que certains parlaient déjà de la " Fin de l'histoire " : la société de consommation et le commerce se substitueraient aux impérialismes et à l'instinct guerrier qui avaient jusqu'à présent marqué au fer rouge le destin de l'humanité. Dans un nouvel esprit de coopération, les nations se rapprocheraient et ne tarderaient pas à fusionner dans une république mondiale, seule garante d'une paix universelle.

La " Fin de l'histoire " telle qu'on nous l'avait prédite en 1992 avec le triomphe de la démocratie, ne paraît cependant plus à l'ordre du jour depuis la chute des deux tours, celles du World Trade Center, le 11 septembre 2001. Mais au lieu de stopper la marche en avant de l'idéal démocratique, il semblerait au contraire que le spectaculaire événement ait précipité le cours de l'histoire. La machine s'est emballée, et les démocraties occidentales profitent du traumatisme pour étendre leur influence et accomplir leurs volontés avec une vigueur renouvelée. Les Etats-Unis s'imposent dans le monde par leur diplomatie, leurs forces armées, leurs incessantes manœuvres occultes qui aboutissent invariablement à des " grandes révolutions démocratiques " dans les pays pauvres, avec T-shirts colorés pour la foule et triomphe médiatique mondial pour l'heureux élu, tandis que les nations européennes se dissolvent dans un grand ensemble de plus en plus multiethnique, aux contours imprécis, préfigurant sans tarder ce que doit être le monde de demain : sans races et sans frontières.

Les Occidentaux qui font pression sur l'ensemble des pays en faveur de l'adoption d'un régime démocratique, n'insistent pas moins sur la nécessité absolue du respect des minorités et l'accueil des réfugiés, à tel point que la démocratie ne peut plus se concevoir que comme ensemble " multiculturel, multiethnique, multiracial ". La fusion programmée des nations du monde, on l'a compris, passe par l'instauration de sociétés " plurielles ", dans le cadre de la démocratie parlementaire. Les deux concepts sont aujourd'hui indissociables. Tel semble être le plan de montage de ces projets grandioses de mondialisation qui, une fois encore, naissent de la pensée et de la volonté occidentales.

Déjà, le monde d'hier, ce monde que l'on appelait " bipolaire " était surtout une vision de l'Occident. De nombreux pays d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique du Sud avaient certes été secoués par nos luttes idéologiques et avaient dû choisir leur camp entre Moscou et Washington, mais l'immense majorité de ces populations avaient conservé leurs modes de vie ancestraux et avaient vécu tout au long du siècle à la manière traditionnelle, sans avoir à choisir entre le système marxiste et l'économie de marché. Après la Seconde Guerre mondiale, on eut coutume de regrouper ces pays sous le terme générique de " tiers-monde ", dans le sens de " troisième monde ".

[nbp : L'expression changea de sens et désigna par la suite les pays pauvres, qu'il était d'usage à ce moment-là d'appeler également " pays sous-développés ". Dans les années 90, on préféra le terme plus " politiquement correct " de " pays en voie de développement, puis, de " pays du Sud ".]

Et ce troisième monde, précisément, n'était guère concerné par les querelles idéologiques générées par la pensée occidentale. Gardons-nous donc de pécher par occidentalocentrisme.

Le concept de " mondialisation " est-il plus justifié aujourd'hui ? L'expression recouvre d'abord un phénomène économique. Il est certain que la multiplication des échanges internationaux, le développement d'un capitalisme mondial, les délocalisations d'entreprises et l'apparition des nouvelles technologies de la communication ont rapproché les économies du monde entier et accentué leur interdépendance. C'est dans cette acceptation économique que l'on peut à bon droit parler de " mondialisation ". Celle-ci semble être la continuation d'un long processus qui a commencé au XVI^e siècle, avec la découverte des nouveaux continents, et qui s'est poursuivi avec l'occidentalisation du monde au XIX^e par le biais de la colonisation de l'Afrique et de l'Asie, mais aussi par le peuplement de l'Amérique du Nord et de l'Océanie. La mondialisation des idées (Darwin, le socialisme, le libéralisme) avait parachevé l'hégémonie de l'Europe d'avant 1914 sur le monde entier, hégémonie qu'elle a largement perdue à l'issue de deux guerres qui s'étaient elles aussi mondialisées.

Il ne faudrait pas croire cependant que l'évolution des économies du monde vers une plus grande unité soit un processus régulier, continu et forcément inéluctable. Les économistes s'accordent à penser que le monde n'est pas plus ouvert aujourd'hui qu'il ne l'était à la veille de la Première Guerre mondiale. En 1991, le niveau relatif d'exportation de capitaux était plus faible qu'en 1915. Quant aux multinationales, elles restent largement déterminées par leur ancrage national. Les firmes globales peuvent se compter sur les doigts d'une main. Pour George Soros – le fameux spéculateur international – l'émergence du capitalisme mondial s'est véritablement produite au cours des années 1970. En 1973, les pays producteurs de pétrole, regroupés au sein de l'OPEP (Organisation des pays exportateurs de pétrole), augmentaient pour la première fois le prix du baril. " Ces pays ont connu soudain de gros excédents, alors que les pays importateurs ont dû financer d'importants déficits. Il revint aux banques commerciales de recycler les fonds. Les eurodollars furent inventés, et d'importants marchés off-shore se sont développés. "

Le sentiment diffus de la mondialisation est encore beaucoup plus récent. Ce n'est que depuis le milieu des années 1990 que les Européens éprouvent confusément le sentiment que le monde entier est entré dans une phase accélérée d'unification mondiale. Les nombreuses délocalisations d'entreprises dans les pays à main-d'œuvre bon marché et les pertes d'emplois ainsi occasionnées alimentent régulièrement le débat sur ce sujet. On peut ajouter à cela que la popularisation des voyages en avion, le développement du tourisme et des flux migratoires ont renforcé l'idée que le monde est devenu un " village global ". Mais à la vérité, il ne s'agit ici plus que d'une image, car si le paysan d'antan traversait son village en charrette deux ou trois fois par jour, on admettra que seule une infime minorité des êtres humains sur cette terre

aujourd'hui fréquente assidûment les aéroports internationaux. L'immense majorité de l'humanité reste encore enracinée à son aire civilisatrice, voire même à son propre village de naissance. Les possibilités que vous a offert la technologie internet ne vous ont pas donné pour autant de nouveaux amis à l'autre bout du monde. Le " village global " en question, loin d'être une réalité, est une perspective, une utopie mobilisatrice, et c'est précisément cette dimension idéologique qui caractérise le monde occidental aujourd'hui.

La mondialisation économique dont on parle tant depuis une dizaine d'années n'est pas le facteur primordial de cette conscience planétaire à l'ébauche. La " globalization ", comme disent les anglophones, n'est pas seulement pour nous un phénomène économique dont nous prenons acte, mais une aspiration sourde à fondre les peuples de la terre dans un creuset unique, à supprimer les frontières et à instaurer le gouvernement mondial. Toute notre philosophie nous conduit dans cette voie : les libéraux réclament la libéralisation du commerce en même temps que l'adoption par tous les peuples du monde du système démocratique et de la " société ouverte ", tandis que leurs " opposants " dits " altermondialistes " militent pour l'ouverture des frontières à tous les migrants et pour donner toujours davantage de pouvoirs aux instances internationales, supposées seules capables de régler les grands problèmes mondiaux, tels que la gestion des enjeux écologiques, " l'échange inégal " entre le " Nord " et le " Sud ", et la faim dans le monde. C'est dans cette perspective planétarienne que nous voyons s'édifier sous nos yeux depuis peu cette société plurielle, multiethnique, multiculturelle, qui est l'étape obligée pour parvenir à la grande fraternité universelle désirée par les idéologues occidentaux. Celle-ci permet seule de dissoudre peu à peu les sociétés traditionnelles enracinées, qui sont les principaux obstacles à ces projets. Par le jeu démocratique de la loi du nombre, elle empêche toute réaction nationaliste dans la mesure où le poids des différentes minorités devient plus important que celui de l'ancienne majorité. En favorisant les métissages, elle sape les bases ethniques des peuples autochtones et supprime leurs réflexes identitaires. D'un autre côté, l'immigration – légale ou illégale – présente l'incalculable avantage pour les entrepreneurs de constituer un inépuisable réservoir de main d'œuvre bon marché. La société plurielle, on le voit, est dans ce domaine incomparablement plus efficace que la société soviétique, qui a montré ses limites après une expérience de plus de soixante-dix années, alors même que ses principes philosophiques étaient au départ les mêmes que ceux qui sous-tendent aujourd'hui la société libérale dans le domaine du respect de la personne humaine et de la fraternité planétaire.

L'édification des sociétés plurielles en Europe est incontestablement le phénomène majeur de la fin du XXe siècle, pour ne pas dire de toute l'histoire européenne depuis 3000 ans. Le fait que les peuples d'Occident soient les seuls à s'être avancés dans cette voie est tout à fait symptomatique du cheminement de l'idée planétarienne dans les esprits au cours de ces dernières décennies. Le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui dans les grandes villes françaises n'est plus le même qu'il y a vingt ans : la société multiethnique prend corps sous nos yeux d'une manière stupéfiante, sans lien véritable avec les mutations économiques récentes. Le Japon, par exemple, dont l'économie est tout autant mondialisée que la nôtre, n'est guère inspiré par ce maelström idéologique. C'est parce que ce n'est pas un phénomène naturel, mais la réalisation d'un objectif politique très caractéristique de la pensée occidentale.

Ces espérances planétariennes qui travaillent en profondeur les esprits occidentaux ne sont pourtant pas apparues subitement avec la chute du mur de Berlin et la victoire des démocraties, mais il est certain qu'elles ont connu depuis lors un regain de vigueur. Un intellectuel comme Jean-François Revel, qui pouvait, en 1983, prédire la disparition de nos démocraties, " minces et précaires parenthèses à la surface de l'Histoire " et la victoire " probable, pour ne pas dire inéluctable " du communisme, peut faire sourire rétrospectivement, au regard de l'évolution fulgurante du monde en quelques années. Il est vrai que son pessimisme pouvait s'expliquer par

la conjoncture de l'époque : la stagnation de la résistance afghane contre l'URSS, la répression accrue en Pologne, la complaisance des gouvernements occidentaux. Dix années plus tard, dans *La Fin de l'histoire et le dernier homme*, un essai publié aux Etats-Unis en 1992 et largement traduit dans le monde, Francis Fukuyama annonce le triomphe des démocraties libérales, dans une " perspective mondialiste ", comme indiqué en couverture, et rien moins que " la fin de l'Histoire ".

[nbp : Nous préférons utiliser pour notre part le terme " planétarien ", non pas par goût du néologisme, ce qui est toujours délicat à manier, et surtout en titre d'ouvrage, mais parce que le mot " mondialiste ", nous semble-t-il, revêt aujourd'hui un aspect idéologique. Son usage a changé au cours de ces dernières années : la gauche radicale, qui se disait mondialiste jusque dans les années 98-99, s'est revendiquée de l'antimondialisme par la suite, puis de l' " altermondialisme " en 2003. Le drapeau " antimondialiste " a alors été conservé par les nationalistes, et le terme même de " mondialiste " semble parfois revêtir une connotation insultante, en France, à tout le moins.]

Constatant la victoire des régimes démocratiques un peu partout dans le monde, cet auteur américain écrit ceci : " Si les sociétés humaines à travers les siècles évoluent ou convergent vers une forme unique d'organisation sociopolitique comme la démocratie libérale, s'il n'apparaît point d'alternative viable à la démocratie libérale, et si les gens qui vivent dans les démocraties libérales n'expriment aucun mécontentement radical à propos de leur vie, on peut dire que le dialogue a atteint une conclusion finale et définitive. Le philosophe historien doit être contraint d'accepter la supériorité et la finalité que la démocratie libérale revendique pour elle-même. " Selon Fukuyama, l'Etat libéral doit être " universel ", mais l'auteur n'entend par là que la reconnaissance accordée par chaque Etat à tous ses citoyens, sans discriminations d'aucune sorte. Nulle part dans son essai n'est évoquée l'aspiration à un Etat mondial, à un gouvernement mondial, même s'il est sous-entendu que les institutions internationales prendront en charge les destinées de l'humanité. Il constate simplement que les " forces économiques favorisent maintenant l'abolition des barrières nationales par la création d'un marché mondial unique et intégré ", mais il n'envisage pas la destruction des nations et la disparition des Etats. Seul le nationalisme agressif devra disparaître avec la victoire du modèle libéral : " Le fait que la neutralisation politique finale du nationalisme ne puisse intervenir ni à notre génération ni même à la suivante n'affecte pas la perspective bien réelle de la fin de celui-ci. "

Cet idéal de paix universelle qui accompagne le credo démocratique, comme il accompagnait le credo communiste, soulève tout de même des interrogations, car, dit-il, " les êtres humains se révolteront à cette pensée, à l'idée d'être les membres indifférenciés d'un Etat universel et homogène, chacun étant le même que l'autre, quel que soit l'endroit du globe où l'on aille. " C'est là le seul passage, dans les 380 pages très serrées de son livre, où est évoquée l'éventualité d'un Etat mondial, et cette considération est immédiatement suivie par des considérations de bon sens sur " l'ennui " que ce Nouvel Ordre mondial pourra susciter. Les nouveaux citoyens du monde trouveront en effet que la vie de consommateur est en fin de compte " lassante " ; [nbp : L'expression " Nouvel Ordre mondial " est du président américain George Bush père, qui s'appropriait à faire bombarder l'Irak de Saddam Hussein en 1991. Le Nouvel Ordre mondial est censé remplacer l'ère de la confrontation Est-Ouest après l'effondrement du système communiste.]

" ils voudront avoir des idéaux, au nom de quoi vivre et mourir, et ils voudront aussi risquer leur vie, même si le système international des Etats a réussi à abolir toute possibilité de guerre. " Les étudiants de mai 1968, par exemple, " n'avaient pas de raisons rationnelles de se révolter, parce qu'ils étaient pour la plupart des rejetons choyés de l'une des sociétés les plus libres et les plus prospères de la terre. " Là est " la contradiction que la démocratie libérale n'a pas encore résolue. " L'essai de Francis Fukuyama est finalement assez timoré ;

certains intellectuels, nous allons le voir, avancent beaucoup plus gaillardement dans cette perspective planétaire.

Ces concepts en tout cas ne sont pas neufs ; ils poursuivent sous une nouvelle forme des idées déjà émises notamment dans la philosophie des Lumières du XVIII^e siècle. Tocqueville annonçait en 1848 " l'avènement prochain, irrésistible, universel de la démocratie dans le monde. " Avant lui, Kant, le philosophe solitaire, envisage déjà en 1784, d'établir " un état cosmopolitique de sécurité publique entre les Etats " pour qu'ils ne " s'entredéchirent pas ". Le philosophe de Königsberg nourrissait de surcroît " l'espoir qu'enfin un jour, après maintes révolutions et transformations, se réalise le dessein suprême de la nature : un Etat cosmopolitique universel, tel qu'en son sein, toutes les dispositions originaires de l'espèce humaine seront développées. " Cependant, les hommes du XVIII^e siècle étaient bien trop imbus de préjugés raciaux pour envisager la société plurielle, multiethnique et multiculturelle, telle que l'entendent nos modernes philosophes planétariens. La vérité est que l'anthropologie selon Buffon, Maupertuis, Diderot, d'Alembert ou Voltaire, reste à jamais un sujet sur lequel il vaut mieux ne pas s'étendre, si l'on souhaite conserver les grands ancêtres dans le panthéon de la démocratie.

D'autre part, si le terme d' " humanité " était à la mode dans la philosophie des Lumières, la référence à la nation ne l'était pas moins, et les deux termes allaient presque toujours de pair. Le " dévouement à l'humanité et à la patrie " faisait partie de la phraséologie de l'époque ; de surcroît, le terme d' " humanité " avait peut-être un sens plus restreint qu'aujourd'hui, et dans le langage courant, il ne signifiait souvent guère autre chose que " les gens ". Il est certain que les philosophes de cette époque ne pensaient pas encore concrètement au grand métissage universel et au " village global ". On sait à quel point les hommes de la révolution française étaient furieusement patriotes en plus d'être humanistes. Babeuf, cet ancêtre du socialisme, est un fervent " défenseur de la patrie " : " Il n'appartient de fonder une république véritable, dit-il, qu'aux amis désintéressés de l'humanité et de la patrie ". Bien que la philosophie qui sous-tendait leur combat fût humaniste, les soldats de l'An II n'avaient cure de la fraternité universelle, et il leur importait davantage de détruire les régimes des " tyrans " en Europe que d'envisager la fusion des peuples. La " Déclaration des droits de l'homme et du citoyen " illustre parfaitement ce propos, puisqu'elle comprend bien le terme " citoyen " en plus de celui d' " homme " indifférencié : c'est dire qu'on entendait par là tous les Français, qui étaient maintenant tous égaux en droit, et c'est surtout en ce sens que l'on comprenait alors l' " universel ". Dans la toute nouvelle république, les étrangers, quant à eux, restaient étroitement surveillés.

L'idée d'une " fin de l'histoire " soulevée par Francis Fukuyama n'est pas nouvelle non plus. Hegel avait déjà défini l'histoire comme la progression de l'homme vers de plus hauts niveaux de rationalisme et de liberté. Ce processus, selon lui, avait un point final logique dans l'Etat libéral moderne, qui était apparu à la suite de la déclaration d'indépendance américaine en 1776 et de la Révolution française. Marx partageait également la croyance en la possibilité d'une fin de l'histoire.

Pour les marxistes, les classes sociales disparaîtront aussi inévitablement qu'elles s'étaient formées jadis, et l'Etat disparaîtra par la même occasion. " La société, dit Engels, que la production réorganisera sur la base d'une association libre et égale des producteurs, enverra l'appareil de l'Etat là où est sa place, au musée des antiquités, à côté du rouet et de la hache de bronze. " Il n'en reste pas moins qu'une phase transitoire de dictature reste indispensable : le prolétariat s'emparera du pouvoir de l'Etat et transformera les moyens de production " provisoirement " en propriété de l'Etat. L'appareil d'Etat capitaliste, la police capitaliste, le fonctionnarisme capitaliste, la bureaucratie capitaliste seront remplacés par l'appareil du

pouvoir du prolétariat, mais sans les antagonismes de classes ; ainsi, l'Etat prolétarien déperira de lui-même, naturellement.

Contrairement à d'autres formes de socialisme du XIXe siècle, le socialisme de Marx avait forcément une vocation universelle. Selon lui, un processus historique emporte malgré lui le capitalisme vers sa mondialisation et tend de toute façon vers l'instauration d'un marché mondial dans lequel s'effaceront les frontières et disparaîtront les différentes nationalités. Les prolétaires ne pourront alors se considérer que comme des individus abstraits, sans attache, ce qui rendra possible le saut dans le paradis sans classe que sera la société communiste. Ce prolétariat universalisé, sans nationalité, deviendra alors une sorte de nation universelle, édiflée sur les décombres des vieilles nations et des particularismes.

De fait, c'est d'abord avec le marxisme qu'est apparu le messianisme planétaire à l'époque contemporaine. Les propos de Boukharine au moment de la révolution bolchevique de 1917 sont à ce sujet particulièrement éloquentes : " Une époque nouvelle est née, dit-il. L'époque de la disparition du capitalisme, de sa décomposition interne, l'époque de la révolution communiste du prolétariat. Elle devra briser la domination du capital, rendre les guerres impossibles, détruire les frontières des Etats, transformer le monde entier en une communauté œuvrant pour elle-même, accomplir la fraternisation et la libération des peuples. " Ce sont là les lignes directrices de l'Internationale communiste, mais chacun aura pu noter les étranges similitudes avec les propos des penseurs libéraux. Seules leurs conceptions économiques les différencient : les premiers pensaient que la collectivisation libérerait le prolétariat de l'exploitation de la bourgeoisie, tandis que les seconds ont pris la mesure de l'échec de la société collectiviste. Pour le reste, on ne peut qu'être frappé de constater à quel point les objectifs marxistes sont similaires à ceux des penseurs planétaires d'aujourd'hui, et jusque dans la croyance au caractère inéluctable de l'unification et de la fin de l'histoire. Le monde évolue inévitablement vers l'accomplissement de son destin, qui est l'unification finale, et rien au monde ne peut empêcher ce processus. C'est une idée récurrente du discours planétaire, et nous verrons que cette indéracinable croyance est fortement liée à une foi religieuse.

La conjonction des vues s'explique aussi aisément du fait que les uns et les autres puisent leur vision du monde à la même source – la philosophie des Lumières – qui constitue la référence obligée des penseurs marxistes et surtout libéraux. Il a simplement fallu la réactualiser, l'adapter aux réalités. Au XIXe siècle, avec la révolution industrielle, elle était devenue un peu poussiéreuse et ne paraissait plus du tout pouvoir soulever l'enthousiasme ni des masses ouvrières, qui ont surtout eu à pâtir de la société bourgeoise libérale, ni de la jeunesse européenne, qui avait fait ses révolutions de libération nationale en Europe tout au long du siècle, et qui aspirait maintenant à jeter bas la " vile bourgeoisie ". C'est donc d'abord le marxisme qui a repris le flambeau de la fraternité universelle en même temps que celui de l'égalité sociale, tandis que l'esprit démocratique se fourvoyait dans le patriotisme, facilitant le déclenchement de la Première Guerre mondiale.

Mais ne soyons pas trop sévères à l'égard de ce patriotisme. Il s'agissait d'un patriotisme auquel beaucoup a pu être pardonné, et nos intellectuels d'aujourd'hui éprouvent toujours une certaine bienveillance pour l'enthousiasme revanchard des Français de 1914, car c'est bien grâce au sang d'un million quatre cent mille de ces Français, " morts pour la France ", que les monarchies prussienne, autrichienne, russe et ottomane ont pu être renversées, et que des régimes démocratiques ont pu être instaurés un peu partout en Europe. La chute des monarchies et des Empires a constitué la vraie réjouissance des démocrates de cette époque. Si l'on veut bien prendre un peu de recul, la question de l'Alsace-Lorraine n'est qu'un aspect très mineur au milieu de ces immenses bouleversements qu'a occasionnés le conflit européen. Le militarisme de la république française de 1914 reste donc toujours cher au cœur des

penseurs planétaires, parce qu'il s'agit d'abord et avant tout d'un militarisme susceptible d'imposer les idées universelles à ceux qui ne les ont pas encore intégrées.

C'est d'ailleurs très exactement ce que nous dit l'historien Michel Winock, qui a conceptualisé l'idée patriotique dans un sens planétarien en faisant la distinction entre " le nationalisme ouvert, issu de la philosophie optimiste des Lumières et des souvenirs de la Révolution (celui de Michelet, mais aussi du général de Gaulle), et le nationalisme fermé, fondé sur une vision pessimiste de l'évolution historique, l'idée de la décadence. " Le nationalisme ouvert, dit-il, est " enfant d'une nation jeune, expansive et missionnaire, marqué par la foi dans le progrès et la fraternité des peuples. " Il est " celui d'une nation pénétrée d'une mission civilisatrice, généreuse, hospitalière, solidaire des autres nations en formation, défenseur des opprimés, hissant le drapeau de la liberté et de l'indépendance pour tous les peuples du monde. " Au contraire, le nationalisme fermé est un nationalisme " clos, apeuré, exclusif définissant la nation par l'exclusion des intrus : Juifs, immigrés, révolutionnaires. " C'est " une paranoïa collective, nourrie des obsessions de la décadence et du complot ", qui exprime " la peur de la liberté, la peur de la civilisation urbaine, la peur de l'affrontement avec l'autre, sous toutes ses formes ". Ce nationalisme est invariablement pessimiste : " La France est menacée de mort, minée de l'intérieur, à la fois par ses institutions parlementaires, par les bouleversements économiques et sociaux, où l'on dénonce toujours la "main du Juif", la dégradation de l'ancienne société, la ruine de la famille, la déchristianisation ". C'est un " nationalisme mortuaire. "

Les guerres de la Révolution et de l'Empire sont ainsi hautement justifiées, puisqu'elles ont eu le mérite de propager les idées des Lumières et de détruire une première fois les vieilles nations aristocratiques en Europe. La Première Guerre mondiale, quant à elle, a permis de liquider définitivement la double monarchie catholique d'Autriche-Hongrie, de culbuter le Kaiser et d'instaurer la république en Allemagne, et surtout, de renverser le tsar Nicolas II qui refusait toujours d'accorder la citoyenneté aux Juifs de Russie. C'est en ce sens que l'on peut être patriote et belliciste. On applaudira l'enthousiasme patriotique des soldats français qui sont partis au massacre de toute bonne foi pour récupérer l'Alsace-Moselle, non pas parce qu'on approuve leur chauvinisme imbécile, mais parce qu'on attend d'eux d'aller se battre pour les grands idéaux démocratiques. On blâmera leur chauvinisme une fois la guerre terminée, sans plus d'égard pour leurs blessures et leur dévouement.

C'est cette logique qui permet à Jean-François Kahn, le directeur d'un grand hebdomadaire, de déclarer : " Je suis pour ma part aussi furieusement patriote que la raison permet de l'être ", en ajoutant à la page suivante de son livre intitulé Les Français sont formidables : " Il est effectivement "formidable" d'être français dès lors que ce concept prend tout le sens extensif du terme que l'Histoire lui donne, et non la signification très limitée que les nationalistes obtus et les réactionnaires apatrides (qui sont souvent les mêmes) lui confèrent. "

[nbp : Jean-François Kahn, Les Français sont formidables, Balland, 1987, pp. 24-25. On s'abstiendra de commenter ici ce curieux amalgame entre les " nationalistes obtus " et les " réactionnaires apatrides ". Le lecteur se l'expliquera naturellement après s'être familiarisé avec la pensée planétarienne pendant la lecture de cet ouvrage.]

Dans le même registre, Jean Daniel, le patron d'un autre grand hebdomadaire progressiste, fait une déclaration de foi patriotique de la même veine, lorsqu'il note : " Déjeuner avec Azoulay [le fameux " banquier juif " et conseiller du roi du Maroc Hassan II] : Ce Juif est un patriote marocain presque davantage que je ne suis un patriote français. Presque. Autrement dit, le lien par la judaïté est très, très relatif quand il n'y a ni persécution, ni contrainte, ni conscience religieuse. "

Le même patriotisme de circonstance s'épanche chez un écrivain d'inspiration communiste comme Guy Konopnicki, qui avait célébré la victoire de l'équipe de France de football lors de la coupe du monde de 1998. On aura compris que ce que Guy Konopnicki apprécie dans l'équipe de France de football, ce n'est évidemment pas la France profonde des terroirs, pour laquelle il a déjà exprimé son plus parfait mépris, mais la France métissée Black-Blanc-Beur triomphante. Il est alors envahi d'une intense fièvre patriotique, arrache le drapeau tricolore des mains de Jean-Marie Le Pen, et se met à chanter la Marseillaise à tue-tête. C'est donc sincèrement, quelques années plus tard, qu'il se désole de constater que l'hymne national est conspué par cette jeunesse immigrée qu'il a tant choyée. Le 6 octobre 2001, en effet, 70 000 spectateurs d'origine maghrébine sifflaient la Marseillaise lors d'un match France-Algérie au Stade de France en présence du président de la République. Pour Guy Konopnicki, c'était l'effondrement de son idéal d'une France multiethnique, de cette France métisse tant désirée par l'intelligentsia : " Je suis atterré, dit-il, quand on conspuce cette Marseillaise que j'ai chantée, au milieu d'une foule de beurs, quand Zidane et quelques autres nous ont apporté une si belle victoire. La France, c'est précisément ce pays où, en dépit des difficultés, du racisme, nous vivons ensemble sans distinction d'aucune sorte. " Il est donc très clair que ce n'est pas tant la France qu'il aime, mais l'embryon de république universelle en miniature qu'elle représente.

Bien avant eux, le poète allemand Heinrich Heine, vomé par les nationalistes d'outre-Rhin, exprimait son amour de la France républicaine qui l'avait accueilli. En 1830, après l'abdication de Charles X – qu'il appelle " ce fou royal " – il s'enthousiasmait pour le mouvement révolutionnaire français et pour le vieux général Lafayette : " Voilà déjà soixante ans que, revenu d'Amérique, il a rapporté la déclaration des droits de l'homme, ces dix commandements de la nouvelle religion " ; " Lafayette... le drapeau tricolore... la Marseillaise... Je suis comme enivré. Des espérances audacieuses surgissent dans mon cœur. " Quand on connaît les opinions de Heinrich Heine et son mépris pour les cultures traditionnelles européennes, il est clair que là encore, ce n'est pas tant la France qui le transporte d'amour et d'admiration que la république universelle qu'elle incarne. Quant à ses " espérances audacieuses ", on gage qu'il devait penser à une nouvelle petite tournée militaire, histoire de mettre l'Europe à feu et à sang et de faire voltiger les têtes couronnées. C'est en ce sens, on la vu, que l'on peut se déclarer " furieusement patriote ".

Les intellectuels planétaires pétris des idées généreuses de pacifisme et de tolérance, se retrouvent à la pointe du patriotisme et du militarisme agressif dès lors qu'il s'agit d'une " juste cause " démocratique. C'est alors sans complexe que l'on embouche les trompettes guerrières et que l'on se fait le propagandiste de la force armée. Ainsi, les soldats français sont " formidables " en 1792, en 1914 et en 1940, quand il s'agit d'aller au front pour détruire des régimes politiques non démocratiques. Tout autant " formidables " sont les troupes soviétiques ou les partisans serbes luttant contre les nazis ; et il en est pareillement des patriotes irakiens groupés derrière Saddam Hussein, que les Occidentaux ont largement soutenu dans sa guerre contre le régime des mollahs du voisin iranien au cours des années 1980.

En revanche, les soldats français pendant la guerre d'Algérie ne sont plus que d'infâmes tortionnaires. C'est ce que tient à nous dire Guy Konopnicki : " En ce temps-là, les jeunes juifs de Paris s'engageaient radicalement contre le colonialisme français et son armée de tortionnaires. " Les soldats serbes, refoulant les musulmans bosniaques ou Kossovars se sont eux aussi transformés en " bêtes sanguinaires " responsables d'immenses " charniers " humains. Ils seront donc bombardés par l'aviation américaine en 1999 dans une nouvelle opération " Juste cause ". Quant aux soldats irakiens de Saddam Hussein, en 1991 ou en 2003, ils ne sont plus que des pions au service de la tyrannie que l'on peut vitrifier sans état d'âme. Ainsi, on exaltera le patriotisme que lorsque celui-ci correspond aux intérêts de la politique

planétaire. Quand la cause paraît bonne, on arrachera leur drapeau des mains des patriotes occidentaux en chantant à tue-tête leur hymne national afin de les entraîner dans le conflit. Les intellectuels progressistes, toujours prêts à se mobiliser pour le pacifisme et la fraternité universelle, à signer toutes les pétitions pour les droits de l'homme, sont alors saisis par une frénésie belliciste qui envahit invariablement la presse et l'ensemble des médias.

Cette attitude est directement le fruit du messianisme guerrier issu de la philosophie des Lumières du XVIII^e siècle. Ce sont ces idées libérales, qui ont engendré les mouvements de libération nationale tout au long du XIX^e siècle, contre ce qu'il était d'usage d'appeler les " tyrannies ", c'est-à-dire les régimes des monarques. Les libéraux allemands, hongrois et autres Polonais chantaient la Marseillaise en 1830 ou en 1848, exaltant un patriotisme républicain de bon aloi. L'identité des peuples n'était alors plus incarnée en la personne du monarque couronné, mais dans la nation tout entière, dans le nouveau régime républicain auquel on aspirait et dans le peuple en armes au besoin, ce qui préfigurait déjà les grands massacres collectifs du XX^e siècle.

Cependant, l'avènement du règne de la bourgeoisie et les affreuses injustices du capitalisme triomphant vont susciter la méfiance et l'hostilité du monde ouvrier à l'égard des idées libérales. Jamais en effet, les petites gens n'ont eu plus à souffrir qu'au cours de cette période, qui reste à jamais l'une des plus hideuses de l'histoire pour les humbles et les déshérités. Dans ces conditions, le socialisme était légitime. Mais le socialisme qui va finalement s'imposer ne sera pas celui de Proudhon, de Blanqui ou de Sorel, ce socialisme gaulois, imprégné du terroir, enraciné dans l'histoire et les traditions, mais celui de Karl Marx. Dès lors, et jusque dans l'entre-deux guerres, c'est le marxisme qui entretiendra la flamme du pacifisme et l'esprit universel hérité des Lumières : " Travailleurs de tous les pays, unissez-vous ! " Les libéraux, quant à eux, conserveront la flamme de l'esprit guerrier et patriotique des grands ancêtres, toujours prêts à mourir pour une " Juste cause ".

[nbp : " Juste cause " était le nom donné à une opération de bombardement américain sur le Panama en 1990.]

L'idée planétaire, on le voit, revêtait alors à la fois les habits du pacifisme militant et ceux du patriotisme guerrier. Elle était déjà, à ce moment-là, le " système ", et l'opposition au " système ".

Au début du XX^e siècle, les concepts de pacifisme et de fraternité universelle étaient encore largement absorbés par la galaxie socialiste, à l'intérieur de laquelle les théories marxistes allaient s'imposer. Mais le marxisme était surtout vigoureux en Allemagne. A ce moment-là, la France ne connaissait le marxisme que sous une forme abâtardie (Jaurès était spirituellement plus près de Michelet que de Marx) ; le socialisme fabien anglais n'était pas du tout marxiste et, aux Etats-Unis, cette doctrine n'était l'affaire que d'une poignée d'immigrants juifs venus de l'Europe de l'Est. Le marxisme ne franchira vraiment le Rhin vers l'Ouest qu'après 1917.

Le courant anarchiste gardait alors une certaine vigueur, dans ses bastions italien, français, russe et surtout espagnol. Mais ce socialisme libertaire était tout à fait similaire aux principes du marxisme sur le plan de l'universalisme des idées : plus de religions, plus de frontières, plus de nations ; l'instauration d'une société mondialisée reste l'objectif terminal qui assurera enfin la paix universelle.

Il existait cependant encore au sein de la mouvance socialiste des courants travaillés par des instincts " de race " – terme très en vogue à l'époque – où l'antisémitisme n'était pas absent. En France, la haine de la République et de tout son arsenal idéologique était évidemment largement alimentée par l'exploitation éhontée des ouvriers et les féroces

répressions qu'ils avaient eu à subir des gardiens de l'ordre démocratique. Les ouvriers se souvenaient des 30 000 des leurs tombés au cours de la répression de la Commune en 1871. En de multiples occasions, sous Ferry ou Clemenceau, la République n'hésita jamais à faire tirer sur le petit peuple pour assurer l'ordre bourgeois, ce qui explique certaines rancœurs. Le 1er mai 1908, sur la place de la Bourse à Paris, le prolétariat révolutionnaire pendait haut et court l'effigie de Marianne la fusilleuse. " C'est l'acte le plus significatif de notre histoire depuis le 14 juillet ", dira Charles Maurras dans L'Action française du 4 août 1908. De fait, les syndicalistes, derrière Georges Sorel et les " réactionnaires " se rapprochent, analysant leur opposition commune à l'hypocrisie bourgeoise et constatant les similitudes de leurs conclusions. C'est en 1911 que naîtra le cercle Proudhon, issu de la convergence de ces deux courants. La guerre de 1914 mettra un terme à cette expérience, et la tendance sorélienne du socialisme sera marginalisée en France par la suite, mais cette rencontre du nationalisme et d'un certain socialisme avait été une matrice idéologique de toute première importance, puisque c'est à partir de cette fusion que Mussolini formulera sa conception du fascisme, après s'être inspiré de l'exemple français.

Le deuxième grand bouleversement doctrinal de cette période a lieu en 1916. Cette année-là, Lénine publie sa plus importante contribution théorique au marxisme, L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme. Comme les contradictions capitalistes énoncées par Marx étaient en passe, au début du siècle, d'être démenties à la fois par le cours de l'histoire et les conclusions qu'en tirait Bernstein sur l'amélioration du sort des ouvriers, Lénine produisit un nouvel ensemble de contradictions, à partir des données contemporaines. L'Impérialisme va devenir, pour l'époque moderne, l'équivalent du Manifeste de 1848. Le coup d'éclat de Lénine est d'adapter la théorie marxiste à la situation des pays arriérés. Pour Marx, en effet, c'était dans les sociétés industrielles européennes que les contradictions internes et fatales du capitalisme devaient apparaître. Lénine globalise ces contradictions : la course des puissances européennes au partage du monde par la colonisation, dit-il, ne pouvait que se terminer par une guerre entre camps impérialistes rivaux, et c'est de cette apocalypse que sortirait la révolution socialiste mondiale. Ainsi, la théorie léniniste situait la force motrice de la révolution non plus dans les luttes de classe internes mais dans la guerre entre nations. L'antagonisme entre les nations exploiteuses de l'Europe et les peuples colonisés, légitimait la lutte du prolétariat mondial pour sa libération. La théorie expliquait aussi pourquoi la révolution pouvait connaître un tel retard dans les sociétés avancées : les profits impérialistes leur permettaient de mettre à la tête du mouvement ouvrier une aristocratie ouvrière qui reniait sa base. Les marxistes isolés de la Russie arriérée étaient donc tout à fait fondés à prendre le pouvoir. La Russie, le maillon le plus faible du capitalisme, devenait ainsi, logiquement, le centre de la révolution mondiale.

La révolution bolchevique d'octobre 1917 allait soulever d'immenses espérances dans le monde entier.

[nbp : Fin octobre, pour le calendrier julien de Russie ; début novembre 1917 pour le calendrier grégorien en vigueur en Occident, avec un décalage de 13 jours.]

En 1918, après quatre années de guerre, le communisme russe représentait à nouveau les espoirs des pacifistes européens, qui avaient été si cruellement déçus en 1914, où ils n'avaient pu qu'assister, impuissants, au ralliement des masses au patriotisme dans tous les pays d'Europe. Vainqueurs en Russie, les bolcheviks, qui devaient encore combattre certaines résistances, voulaient la paix à tout prix afin de consolider leur révolution. Le 23 novembre 1917, ils demandaient l'armistice. Le 3 mars, ils signaient la paix de Brest-Litovsk, laissant à l'Allemagne les immenses territoires s'étirant de l'Ukraine aux pays baltes, et abandonnant sans état d'âme les alliés occidentaux. De leur point de vue, il ne s'agissait évidemment pas d'une trahison, puisque cette guerre était pour eux une guerre entre Etats capitalistes, et dans

laquelle ils n'avaient aucun intérêt. Plus encore, le 7 décembre 1917, ils lançaient un appel aux peuples de l'Orient, dans lequel ils invitaient l'Inde, l'Égypte et tous les peuples colonisés à secouer le joug de l'impérialisme, affaiblissant encore les positions des Anglais et des Français. Voilà pourquoi le marxisme représentait à ce moment-là l'idéal pacifiste planétaire et la libération des opprimés. La III^e Internationale des Travailleurs, espérait-on, allait réussir là où la Deuxième avait si lamentablement échoué en 1914.

L'édification de la société soviétique en Russie allait pourtant mettre à rude épreuve les idéaux révolutionnaires. Les anarchistes du monde entier allaient déchanter rapidement après l'écrasement des partisans ukrainiens de Makhno et la sanglante répression de Kronstadt en 1921. Ils seront à nouveau sérieusement malmenés par les Rouges au cours de la guerre d'Espagne, alors même qu'ils représentaient une masse militante beaucoup plus importante. Cependant, la grande majorité des intellectuels progressistes d'Occident resta fascinée par la révolution bolchevique, sans considération pour les excès auxquels elle avait donné lieu, et le gros des troupes resta acquis à la défense de l'URSS au moins jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale et l'écrasement du nazisme, et même bien au-delà pour ce qui est de la fidélité aux principes du marxisme.

Tous les pacifistes n'étaient pas des marxistes en 1918, mais ceux qui professaient ces idées étaient catalogués comme tels par leurs adversaires. Le physicien Albert Einstein, par exemple, a été après la Première Guerre mondiale l'une des têtes de file de ce mouvement, ne cessant de réclamer le désarmement mondial dans ses conférences. S'il cristallisait sur lui la haine des nationalistes allemands, ce n'était pas tant comme apôtre du désarmement, que comme propagandiste du mondialisme, car pour Einstein, la paix universelle ne pouvait être assurée que par la constitution d'un gouvernement mondial. Dans l'Allemagne de la défaite, déchirée par la guerre civile et dans laquelle les communistes jouaient le rôle principal, il s'exposait inmanquablement aux accusations et aux menaces de ceux qui voyaient en lui un traître et un bolchevik. C'est dire que ces idées pacifistes étaient assimilées au marxisme à ce moment-là. Bien que moins dogmatique dans son combat pour la paix, l'écrivain viennois Stefan Zweig connu les mêmes difficultés en Autriche.

Il est vrai que la révolution bolchevique avait enfiévré bien des esprits en Occident, et provoqué des haines meurtrières de part et d'autre. " A cette sacralisation de la doctrine marxiste, élevée presque au rang d'une théologie, écrit Pascal Bruckner, les penseurs démocratiques ont riposté par un éloge de la modération chargée de freiner les emballements de l'Histoire. Ce fut la grandeur d'un Karl Popper, d'un Isaiah Berlin, d'un Raymond Aron que de se poser en démobilisateurs face à une espérance révolutionnaire qui ne réclamait la liberté totale que pour répandre la terreur absolue. "

Un autre Viennois, le philosophe Karl Popper, avait en effet été séduit dans sa jeunesse par le bolchevisme, mais il s'en était détourné rapidement, pour devenir le chantre de la démocratie libérale. Comme Einstein, Joseph Roth et Stefan Zweig, Karl Popper, juif, lui aussi, s'était exilé après la prise du pouvoir par Hitler. Il gagna Londres, où il publia en 1945 son fameux livre intitulé *La Société ouverte et ses ennemis*, dans lequel il exposait une critique du marxisme et des systèmes totalitaires. Ce livre, qui allait devenir une des références obligées des penseurs libéraux, a très largement inspiré un autre philosophe, beaucoup plus connu aujourd'hui pour ses activités de spéculateur international.

Le milliardaire George Soros, en effet, reconnaît en lui son maître-à-penser, et se fait l'apôtre de la " société ouverte " qu'il encourage partout dans le monde par le biais de sa fondation. Car l'héritier spirituel de Karl Popper ne se contente pas de réfléchir sur des concepts : il consacre surtout des milliards de dollars à promouvoir les idéaux démocratiques, notamment dans les ex-pays du bloc de l'Est, dans cette Europe centrale d'où il est originaire.

Mais, comme il le dit lui-même, son action avait déjà commencé avant la chute du mur de Berlin : " En 1979, quand j'ai gagné plus d'argent qu'il m'en était nécessaire, j'ai créé une fondation, l'Open Society Found. Je lui avais fixé comme objectif d'aider à ouvrir les sociétés "fermées", à rendre les sociétés ouvertes plus vivables, et à encourager un mode de pensée critique. Par le biais de cette fondation, j'ai été profondément impliqué dans le processus de désintégration du système soviétique. " C'est là évidemment un propos qui peut nous emmener très loin dans l'interprétation de la chute du régime communiste : est-il mort de ses propres faiblesses, ou bien l'a-t-on aidé à mourir ?

Il est bien certain que les aspirations planétaires ont pu être frustrées par ce qu'il était advenu des pays communistes, qui étaient supposés, à l'origine, édifier une société fraternelle pour les prolétaires, et qui étaient surtout supposés réaliser enfin l'unification du monde. Ces déceptions vont éloigner peu à peu bien d'autres intellectuels occidentaux du communisme international, au moins dans sa version soviétique.

L'un des principaux points de rupture fut assurément suscité par la politique soviétique à l'égard de l'Etat d'Israël. Créé en 1948, cet Etat fut immédiatement reconnu par l'Union soviétique qui espérait s'en faire un allié de poids au Proche Orient, mais les Juifs israéliens trouvèrent un plus large appui financier aux Etats-Unis, vers qui ils se tournèrent rapidement. Moscou changea alors brusquement de politique et soutint les revendications arabes, ce qui plaça de nombreux intellectuels marxistes devant un dilemme cornélien : comment concilier son soutien à la patrie des travailleurs et son amour pour l'Israël ? Beaucoup se détournèrent définitivement de l'Union soviétique à ce moment-là, d'autant plus que la radicalisation de la ligne antisioniste de l'URSS prit une teinte antisémite qui s'accrut en 1951. La défense des refuzniks – ces Juifs russes que le régime soviétique empêchait de rejoindre l'Israël – et le respect des droits de l'homme en URSS fut alors un des axes prioritaires du combat de ces tout nouveaux militants des droits de l'homme. De nombreux Juifs prirent alors prétexte de ces nouvelles dispositions de l'Etat soviétique pour se jeter à corps perdu dans un anticommunisme soudain et très particulier, et qui était d'autant plus virulent qu'il permettait de renier un système dans lequel certains Juifs avaient joué un rôle fort compromettant pendant une trentaine d'années.

Le témoignage de Soljénitsyne nous est ici de la plus grande importance. Celui-ci note avec justesse que ni la famine organisée, ni les sanglantes répressions, ni les millions de morts des goulags au cours de la terrible période des années vingt et trente en URSS, n'avaient affecté le soutien des intellectuels progressistes occidentaux au régime bolchevique. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, les troupes soviétiques, galvanisées par le cinéaste Eisenstein et le poète Ilya Ehrenbourg, selon la logique déjà exprimée du " patriotisme modulable ", étaient applaudies par l'ensemble de l'intelligentsia occidentale, en plus d'être largement approvisionnées en armes, en avions et en matériel militaire de toute sorte par l'Amérique démocratique. C'est seulement lorsque les armées nazies furent écrasées, en bonne partie grâce au sang versé par les Russes, et que l'Union soviétique soutint les Etats arabes, que ces intellectuels commencèrent à se détourner du régime. Cette tendance s'accrut très fortement lorsque les Juifs d'URSS furent évincés des principaux postes de direction à partir de 1951. Le combat pour les refuzniks devint alors la grande cause planétaire et bénéficia de toute la puissance médiatique de l'Occident. L'idéologie des droits de l'homme ne semblait ne s'être mise en branle que pour la défense des Juifs écartés du pouvoir en URSS. Mais les dizaines de millions d'autres soviétiques qui eux aussi auraient sans doute choisi l'exil, n'avaient d'autre choix que de souffrir en silence.

Néanmoins, les idées socialistes continuèrent encore longtemps à exercer un formidable pouvoir d'attraction par le biais des différents courants issus du marxisme, qui critiquaient certes l'URSS, mais qui conservaient intactes les espérances planétaires du communisme.

La révolte de mai 1968 témoigne de la prédominance de cette idéologie dans les universités d'Occident à ce moment-là. L'URSS n'était plus un exemple que pour les vieux " stalinien " du Parti communiste, mais le mythe révolutionnaire trouvait à s'alimenter largement dans le trotskisme, le maoïsme, l'anarchisme et, plus concrètement, dans toutes les luttes de libération du Tiers-Monde. Tous continuaient à croire à ce messianisme universel alimenté par les productions intellectuelles de " l'école de Francfort ", représentée par Herbert Marcuse, Horckheimer, Theodore Wiesel, Adorno, Jürgen Habermas, qui furent les porte-drapeaux des révoltés, aux côtés de Marx, de Lénine et de Mao. L'heure n'était donc pas encore advenue où il faudrait prendre la mesure des succès incontestables de la démocratie libérale dans la réalisation des objectifs planétaires, et de reléguer au placard les idéaux de sa jeunesse. Pour les étudiants de mai 1968, l'ennemi à abattre restait le capitalisme international, qui avait invariablement le visage de la civilisation européenne, coupable d'avoir enfanté le capitalisme et l'oppression, non seulement des prolétaires européens, mais encore, et surtout, des travailleurs du monde entier. On soutenait le combat du Viet Minh comme on avait soutenu les fellaghas du FLN algérien. Là encore, il ne s'agissait pas de trahison mais de combat libérateur contre l'oppression capitaliste. Bientôt, dans le mythe révolutionnaire, le prolétariat, la classe laborieuse européenne qui devait conduire la révolution socialiste, allait être remplacée par les masses du tiers-monde qui peuplaient les pays du Sud et qui bientôt peupleraient aussi de plus en plus largement les pays riches.

Il était temps en effet de trouver une classe laborieuse de substitution. Les sociétés occidentales connaissaient une mutation économique importante qui se caractérisait par une forte progression du secteur tertiaire au détriment du secteur industriel. Avec le passage à une économie post-industrielle, le nombre des ouvriers commençait à décroître. Cette évolution de la société et l'enrichissement général qui accompagna cette mutation économique et sociale n'entamèrent en aucune manière le combat des progressistes, dont les convictions planétaires allaient s'affirmer avec beaucoup plus de vigueur. Leurs espoirs s'étaient alors reportés sur toutes les " minorités opprimées " : les immigrés, en premier lieu, victimes de la colonisation, mais aussi toutes les catégories de gens qui pouvaient se sentir opprimés par la société bourgeoise et la domination du " mâle blanc ". Les revendications des féministes et des minorités sexuelles, conjointement avec les luttes des peuples du tiers-monde, allaient nourrir l'idée que le prolétariat européen était remplaçable, et ce d'autant plus que l'immigration allait fournir un réservoir de nouveaux révolutionnaires, ou en tout cas de nouveaux électeurs.

Les petites gens ont évidemment eu à souffrir de la concurrence de cette nouvelle main-d'œuvre, taillable et corvéable à merci, importée par un patronat qui comptait sur ce réservoir pour exercer une pression à la baisse sur les salaires. Les délocalisations d'entreprises qui se multipliaient, et tous les problèmes liés à la coexistence des communautés dans les cités autrefois ouvrières, frappèrent d'abord les travailleurs " de souche " les plus défavorisés. Ce sont bien eux, en effet, les premiers qui ont eu à pâtir de cette nouvelle forme de société, inventée par des idéologues et encouragée par le patronat. De fait, l'afflux de la main-d'œuvre étrangère en provenance du Maghreb et de l'Afrique noire et l'immigration massive des années 1980-1990 avaient transformé considérablement leur environnement. Un film français des années 1950, 1960, 1970 ou même 1980 laisse voir une société de souche européenne. En l'espace d'une vingtaine d'années, la société française a connu sur ce plan une profonde mutation, et c'est incontestablement ce phénomène majeur qui accrédite en France l'idée qu'une société mondiale est en train de s'instaurer.

Les cités ouvrières des années 60 étaient devenues de véritables ghettos urbains que les " petits blancs ", devenus minoritaires, ne pensaient plus qu'à fuir. Si l'on veut bien regarder l'évolution du monde occidental avec un peu de hauteur, on se rend compte, après un siècle de

combats, que le seul résultat tangible du communisme local en France est d'avoir transformé ses municipalités en villes du tiers-monde, dans une étonnante conjonction de vue avec le patronat. S'estimant trahis par leur défenseurs attirés, délaissés par leurs intellectuels au profit des immigrés et des minorités de toutes sortes, c'est bien légitimement que les " petits blancs " se sont réfugiés dans les bras des " populistes ". Selon le Manifeste du parti communiste de Marx, " les ouvriers n'ont pas de patrie " ; à moins bien entendu qu'ils n'aient au contraire que cela. Dans la bouche des progressistes, les " prolétaires " étaient désormais appelés avec mépris des " beaufs ", c'est-à-dire des Français de souche arriérés, s'accrochant à leurs méprisables traditions et incapables de comprendre les immenses progrès que représentait la société plurielle. Si au XIXe siècle, le marxisme se traduit d'abord par la défense du monde ouvrier, la fin du XXe siècle va révéler en pleine lumière toute l'importance de l'universalisme qui lui est consubstantiel, avec son projet de société mondiale, d'Etat mondial, de gouvernement mondial.

L'idéal planétaire et la volonté d'édifier la société plurielle auront finalement pris le pas sur le credo anticapitaliste. Le mouvement s'est d'ailleurs effectué tout naturellement, parce que chez tous les penseurs marxistes, le capitalisme est, consciemment ou non, assimilé à une race blanche arrogante et impérialiste. Depuis longtemps, la vulgate marxiste entretient l'idée que l'homme blanc est coupable de la plupart des maux sur cette terre. Il est le grand responsable des pires crimes, des pires atrocités qui ont été commis dans l'histoire, du massacre des Indiens d'Amérique au génocide des Juifs, en passant par toutes les horreurs de la colonisation. Toute son histoire n'est que violence et obscurantisme. Sa religion est une horreur, et toutes ses traditions ne valent certes pas les plus nobles coutumes d'une tribu africaine. Pour finir, l'homme blanc a mis sur pied cette désespérante société de consommation dans laquelle nous sommes aujourd'hui enlisés jusqu'au cou. Voilà ce qu'enseigne le marxisme. Dans ces conditions on comprendra pourquoi la jeunesse occidentale n'aspire qu'à railler la génération de ses parents et toutes les générations qui l'ont devancée. Nulle part ailleurs dans le monde, on ne constate cette fascination pour la société multiethnique, cet amour de la société ouverte, mais aussi cette aversion pour ses propres traditions et pour son propre peuple que l'on espère voir s'éteindre au plus vite. Cette entreprise de culpabilisation en profondeur ne pouvait déboucher que sur ce résultat. Lorsque les tenants de la mondialisation revendiquent haut et fort la suppression des frontières, non seulement pour les marchandises, mais aussi pour les hommes, ils savent pertinemment que les mouvements migratoires sont à sens unique et se dirigent vers les pays du Nord. Consciemment ou non, ils souhaitent bien la disparition de leur propre espèce. C'est parce que les Français, et avec eux de très nombreux Occidentaux, sont imprégnés de la conviction que leurs vieilles traditions, héritées du passé, sont des barrières à l'amour universel entre tous les hommes de la planète. Ce qu'ils ne voient plus, c'est que la volonté de construire la société plurielle en remplacement des sociétés traditionnelles, est spécifiquement européenne et occidentale, et que nulle part ailleurs dans le monde, on n'ouvre son territoire, on ne rejette son passé, sa religion et ses vieilles coutumes au nom d'une très hypothétique paix universelle.

Dans ces conditions, on admettra que l'immigration actuelle est moins un phénomène naturel que le fruit d'une idéologie universaliste qui travaille à la disparition des nations, et qui correspond d'ailleurs autant aux aspirations marxistes que libérales. Les esprits planétaires expliqueront que cette évolution est inéluctable, que les habitants des pays pauvres tenteront de toute manière et par tous les moyens de passer dans les pays riches, et qu'il est parfaitement illusoire de tendre des barbelés aux frontières tant que le problème de la malnutrition ne sera pas résolu en Afrique ou ailleurs. La volonté politique se conjugue ici au credo humanitaire pour ligoter les mains des Occidentaux devant ce problème, et ce, au nom des droits de l'homme et de la démocratie. Mais à la vérité, ce sont bien ces considérations idéologiques, et non des impossibilités matérielles qui rendent les Européens impuissants à régler la question des flux migratoires. Avec des moyens beaucoup plus misérables, les pays

du Sud se permettent régulièrement d'expulser de leurs territoires des dizaines de milliers de ressortissants étrangers en quelques jours quand cela leur semble nécessaire : en septembre 2003, Djibouti a expulsé 80 000 Somaliens et Ethiopiens (15% de la population) entrés frauduleusement dans le pays ; en 1998, l'Ethiopie avait elle-même expulsé sans ménagement 50 000 Erythréens ; en 1996, le Gabon s'était débarrassé de 80 000 clandestins et la Libye de 330 000 ; en 1983, le Nigeria faisait décamper un million et demi d'indésirables, et récidivait en 1985 sans provoquer les réactions épidermiques des médias occidentaux.

De nombreux autres exemples pourraient être cités, mais pour démontrer que le contrôle des frontières ne dépend que de la volonté politique, on pourrait encore soulever les cas de la défunte URSS, de la Chine, ou de tout autre pays qui ne fait pas des " droits de l'homme " son unique système de référence et qui s'appuie aussi sur le droit légitime de tous les peuples sur cette terre à exister sur un territoire déterminé, selon ses règles propres, ses lois et ses coutumes. Après tout, c'est bien cette diversité qui constitue en premier lieu la richesse du monde. Comme on le voit, l'immigration actuelle en Occident n'est pas une fatalité, et son caractère " inéluctable " ne correspond à rien d'autre qu'à un discours politique, dissimulé sous le masque de la " tolérance " et de l'idéologie des droits de l'homme.

Les militants et sympathisants marxistes, défenseurs des pauvres et des humbles, ne voient plus la contradiction qu'il y a à encourager une immigration massive, en plein accord avec le patronat, alors même que celle-ci, clandestine ou légale, exerce de toute évidence une pression à la baisse sur les salaires des Français les plus défavorisés et détruit la vieille culture populaire. Le marxisme a eu pour résultat de déraciner chez les Occidentaux toute conscience identitaire, à tel point que l'on se rebelle à l'idée de défendre la culture auvergnate, jugée " réactionnaire ", mais que l'on est prêt à tout pour sauver une tribu d'Indiens en Amazonie. Mieux encore : on se sentira beaucoup plus à l'aise dans un quartier immigré que dans un quartier français, parce que l'on a acquis la conviction que ces immigrés ne sont pas des intrus, mais représentent un prolétariat mondial qui est le seul capable de débarrasser le monde de la société capitaliste, assimilée plus ou moins consciemment à une race blanche oppressive et conquérante. Au nom de la diversité, on prône alors la société plurielle, sans réaliser que toutes les traditions, quelles qu'elles soient, se délitent dans la société de consommation occidentale, et qu'au final, on aboutit à une société à l'américaine que l'on prétend abhorrer et combattre.

On constatera aussi un autre étonnant paradoxe du même genre, qui induit là encore l'idée que la culpabilisation du monde européen, notamment à travers une historiographie tendancieuse, n'est pas un phénomène naturel, mais qu'elle est bien le fait de certains intellectuels qui ont entrepris la destruction de l'ancienne civilisation.

On sait que le marxisme s'oppose à l'emprise des religions, de toutes les religions, considérées comme " l'opium du peuple ", ne servant qu'à faire oublier aux prolétaires leur condition d'hommes exploités par le capitalisme et à légitimer la domination de la classe possédante. Mais on ne peut que constater que la lutte des marxistes et des partisans du laïcisme s'exerce bien davantage contre le catholicisme que contre le protestantisme, par exemple, pour ne pas parler du judaïsme et de l'islam. Pourtant, le protestantisme est une religion plus proche des réalités mercantiles. Ce sont les protestants qui pensent que la réussite commerciale est le signe d'une élection divine, et non les catholiques. Ce sont les protestants puritains anglo-saxons qui ont massacré les Indiens d'Amérique, parce que, tout imprégnés de l'exemple de l'Ancien Testament et du peuple juif massacrant les autochtones jusqu'au dernier, ils se croyaient le nouveau peuple élu prenant possession de la terre de Canaan. C'est encore le protestantisme puritain qui représenta la religion dans ce qu'elle a pu avoir de plus austère et de plus " rétrograde " : ce sont les puritains anglais qui interdisaient les danses, le théâtre et les courses, et non les catholiques. Leur frugalité, leur auto-discipline,

leur honnêteté et leur aversion pour les plaisirs simples, constituaient une sorte d'ascétisme séculier qui aurait dû logiquement rebuter les militants marxistes, dont l'un des slogans de mai 68 était de " jouir sans entraves ". Et pourtant, c'est le catholicisme qui cristallise la haine marxiste de la religion. Il faut donc bien qu'un élément extérieur soit venu s'ajouter subrepticement à la vulgate anti-capitaliste. Il y a là une contradiction qui ne peut s'expliquer que par une haine religieuse, présente dans le marxisme, mais que nous retrouvons dans nombre de produits culturels de notre société démocratique occidentale.

On peut constater aussi que nulle critique ne s'élève jamais en Occident contre l'hindouisme, qui est une des rares grandes religions qui ne soit pas fondée sur une doctrine de l'égalité universelle. La doctrine hindoue divise au contraire les hommes de manière rigide en un système de castes, qui définit les droits, les privilèges et les modes de vie de chacune d'entre elles. Elle sanctifie la pauvreté et l'immobilisme social des castes inférieures, en leur promettant la possibilité d'une renaissance plus élevée dans les vies postérieures. En cela, cette religion devrait faire aussi l'objet des plus vives attaques des doctrinaires du marxisme, tout comme l'islam et le judaïsme, par ailleurs. Mais là encore, il n'en est rien, et seul le catholicisme fait l'objet des railleries habituelles.

Ces contradictions évidentes nous confortent dans l'idée que l'anti-catholicisme ne représente pas seulement une réaction de la part des tenants de la liberté contre " l'ordre moral " ; ce n'est pas seulement un parti pris progressiste contre l' " obscurantisme ", mais la manifestation d'une haine religieuse qui remonte bien au-delà du XIXe siècle et des luttes sociales. Ces attaques incessantes contre la société traditionnelle européenne ne sont pourtant pas l'apanage du marxisme, et force est de constater que le thème de la culpabilisation est largement relayé aujourd'hui par le système démocratique, dans lequel les médias tiennent la place du véritable pouvoir, tant et si bien qu'il est difficile d'y démêler l'influence du marxisme de celle de la pensée libérale. C'est parce que ces deux courants politiques plongent leurs racines dans le même terreau du cosmopolitisme. C'est là un élément qui contribue largement à estomper la division politique traditionnelle entre la " droite " et la " gauche ".

La mondialisation n'est donc pas tant un phénomène économique que l'aboutissement d'une volonté idéologique et politique très précise dont l'objectif est de parvenir à l'unification du monde, d'une manière ou d'une autre. Dans cette perspective, l'effondrement du bloc communiste en 1991 a été une étape majeure. Débarrassé du boulet soviétique, le marxisme militant est alors apparu en Occident d'abord et avant tout comme un vecteur des idées cosmopolites, et comme le fer de lance de la société plurielle. Tandis que dans sa version soviétique, il revêtait les formes les plus réactionnaires et militaristes, il ne se pose plus aujourd'hui que comme force de progrès, bénéficiant de la complicité de la plupart des grands médias ainsi que des subventions de l'Etat. Loin d'avoir été brisé par l'échec de l'expérience soviétique, le marxisme occidental s'en est trouvé au contraire libéré. Il s'est lancé depuis lors dans une propagande mondialiste, ou " altermondialiste ", qui fait de la société mondiale, sans frontière et sans discrimination d'aucune sorte, l'objectif ultime de son projet politique.

Les enjeux géo-stratégiques et l'antagonisme entre Moscou et Washington cachaient en fait les extraordinaires similitudes idéologiques entre la pensée marxiste et l'idéal démocratique. Il est tout à fait éclairant en effet de constater que ces deux idéologies véhiculent les mêmes aspirations : toutes deux tendent dans leurs principes à l'unification du monde, à la suppression des frontières, à l'instauration d'un gouvernement mondial et à la création d'un nouvel homme. Mais sur ce plan comme sur d'autres, le modèle soviétique a été un échec. Après la chute du mur de Berlin, il fallut établir un bilan de l'expérience. Incontestablement, la démocratie avait triomphé partout où le communisme avait largement échoué. L'édification de la société plurielle multiethnique et l'ébauche d'un gouvernement

mondial étaient l'œuvre de la démocratie libérale. De plus, le communisme avait failli dans sa tâche historique qui était d'édifier une société sans classe, dans le respect des droits de l'homme et des communautés. Au lieu de cela, l'Union soviétique s'était transformée en camp retranché, où la liberté était surveillée, la vie passablement difficile, et d'où il était de toute manière impossible de sortir, sauf pour les Juifs, qui bénéficiaient de tout le soutien des pays occidentaux. Il était clair que la réalisation des espérances planétariennes serait l'œuvre de la démocratie et non le fruit de l'expérience soviétique.

Depuis longtemps déjà en Occident, la plupart des intellectuels qui étaient pétris des idées de société égalitaire et d'espérances messianiques, avaient fait leur deuil de la patrie du socialisme comme idéal pour les travailleurs du monde entier. Depuis longtemps déjà, les principaux groupes d'obédience marxiste avaient pris la mesure de l'échec du soviétisme et effectué leur mutation. Ils avaient orienté leur combat dans un sens planétarien, mobilisant davantage leurs troupes pour des causes humanitaires que contre le mode de production capitaliste : l'égalité des citoyens, la " lutte contre les discriminations ", le combat contre le racisme, pour la reconnaissance des minorités nationales ou sexuelles, pour l'abolition des frontières, pour la défense de l'environnement, dans une vision écologique à l'échelle planétaire. Tous les espoirs messianiques du marxisme semblaient déjà depuis longtemps s'accommoder de la démocratie libérale, tout en conservant la vulgate révolutionnaire propre à mobiliser les idéalistes générés en masse par une désespérante société de consommation.

Le romancier Mario Vargas Llosa a fort bien exprimé ce sentiment au sujet de l'évolution de l'idée planétarienne : " L'un des idéaux de notre jeunesse, dit-il – la disparition des frontières, l'intégration des pays du monde au sein d'un système d'échange qui profite à tous – tend aujourd'hui à se concrétiser. Mais contrairement à ce que nous croyions, ce n'est pas la révolution socialiste qui a suscité cette internationalisation, mais ses bêtes noires : le capitalisme et le marché. C'est pourtant la plus belle avancée de l'histoire moderne parce qu'elle jette les bases d'une nouvelle civilisation à l'échelle planétaire, qui s'organise autour de la démocratie politique, de la prédominance de la société civile, de la liberté économique et des droits de l'homme. "

L'intellectuel Michel Winock avait bien été obligé lui aussi de faire le même constat, mais toujours obsédé par un problème qui semble ténasser nombre d'intellectuels : " Le socialisme réel, dit-il, tel qu'il s'est édifié à l'Est de notre continent, s'est révélé une autre société close, où les Juifs, aussi bien que d'autres minorités cherchent encore leur place. Seule la "société ouverte" peut offrir les chances d'une véritable démocratie pluraliste, à même d'intégrer les Juifs sans les contraindre à aliéner leur être propre, leur mémoire collective, leur double solidarité (française et juive). "

Pour ces intellectuels, dont les pères idéologiques avaient enfanté pareille monstruosité, la disparition du très encombrant régime soviétique a été un soulagement sans fin. Mais au lieu de reconnaître leurs erreurs et de faire leur mea culpa, les intellectuels occidentaux des années 1990 ont profité de ces bouleversements pour se jeter sans tarder dans l'autre projet cosmopolite porté par la société démocratique. Le travail à l'intérieur de la démocratie s'avérait beaucoup plus efficace. On a alors assisté, dans la littérature, la presse et le cinéma à une accélération débridée de la pensée planétarienne, comme s'il fallait oublier au plus vite les erreurs tragiques de l'époque précédente et exorciser les crimes du communisme. Il n'y eut aucune repentance, aucune excuse pour les millions de morts du goulag, les déportations et les assassinats perpétrés au nom de l'idéal communiste et de la grande fraternité entre les peuples, de la part de ceux qui, précédemment, s'en étaient fait les plus ardents propagandistes.

En Occident, l'événement n'a eu finalement qu'une très faible incidence. La société a continué à évoluer comme auparavant, sans bouleversement d'importance, si ce n'est

l'agitation accrue des intellectuels planétariens qui ont alors redoublé d'ardeur dans la promotion de leur idéal. Il s'agissait d'oublier au plus vite son erreur, de repenser la société égalitaire, d' " inventer ", comme ils le disent, de nouvelles utopies. Les idéologues étaient portés par un enthousiasme millénariste, comme si le messie avait été retrouvé dans les décombres du mur de Berlin, et que le monde fraternel – cette fois-ci, c'est la bonne – allait enfin advenir.

Cette nouvelle philosophie, qui chante l'unité du genre humain et la démocratie plurielle en lieu et place du communisme, a véritablement pris son envol dans les années 1990. La floraison de la production intellectuelle planétarienne, qui s'impose réellement à travers le marxisme dans ses versions culturelles de mai 1968, est alors poursuivie aujourd'hui de manière peut-être encore plus extatique avec les intellectuels démocrates, plus ou moins mâtinés de marxisme culturel, mais affranchis de toutes les pesantes considérations économiques qui alourdissaient considérablement les ouvrages marxistes-léninistes. Leur mépris pour la vieille culture européenne et l'ancienne civilisation reste en tout cas inchangé. C'est parce que les intellectuels des années 1990 sont les mêmes que ceux qui ont fomenté l'esprit de mai 1968, ou se situent dans cette filiation, et qu'ils entendent poursuivre autrement la réalisation des espérances planétariennes.

Les concepts en prêt-à-penser tels que " la Terre appartient à tout le monde " sont donc toujours très largement en vogue, et pas seulement dans les cours des collèges et des lycées. On aime à se déclarer " citoyens du monde " : c'est toujours moins ringard que d'être vulgairement breton ou berrichon, et ce type de propos vous permet de ne pas prêter le flanc à de terribles accusations. Conformément aux canons édictés par l'UNESCO, une belle église picarde du XII^e siècle sera déclarée " patrimoine mondial de l'humanité ". C'est bien ce que nous dit le philosophe Pierre Lévy quand il déclare : " Lorsque nous écoutons des Japonais jouer du Beethoven ou des Chinois chanter du Verdi, nous ne devons pas nous imaginer qu'ils ont été séduits par la musique "occidentale". Cette musique n'est pas "occidentale", elle est universelle. " Nous sommes alors très loin de l'idée d'une mondialisation qui ne serait que le constat de l'évolution économique. La vérité est que ces réflexes ont bien évidemment été créés par une inlassable et permanente campagne de sensibilisation qui a envahi depuis longtemps nos écrans de télévision.

Le système soviétique était une anomalie, puisqu'il ne correspondait pas du tout aux idées généreuses qui avaient enthousiasmé des millions d'hommes et qui étaient supposées être à la base de l'édification du régime. Avec la fin de ce système, on peut dire que l'on revient à la normale, en quelque sorte. Enfin dégagée de l'encombrant fardeau sibérien, l'idée communiste peut à nouveau jouer correctement son rôle, en toute conformité avec ses principes, qui est celui d'être l'aiguillon de la démocratie, à l'intérieur même de la démocratie libérale, finalement seule capable de nous frayer la voie vers la société plurielle universelle. C'est dans l'opposition active que le communisme est véritablement efficace. C'est dans l'opposition qu'il peut rendre les meilleurs services, puisqu'il permet de maintenir les opposants au système libéral dans les perspectives planétariennes. Il est en quelque sorte la soupape de sécurité d'un système libéral désespérant, qui, du fait de son absence de transcendance et de ses aspirations purement matérialistes, engendre fatalement des oppositions radicales. Celles-ci sont alors récupérées par l'idéal communiste et conservées dans le bouillon du mondialisme. Sans lui, les opposants à la démocratie bourgeoise et à la société de consommation se porteraient inévitablement vers les mouvements de réactions identitaires et ethniques, ce que le système cosmopolite ne souhaite à aucun prix. Le scénario qui se déroule sous nos yeux est donc celui que George Orwell avait imaginé dans son fameux roman-fiction intitulé 1984, dans lequel le chef de l'opposition clandestine, le fameux et insaisissable Goldstein, n'était finalement rien d'autre qu'un agent du système ayant pour

mission de canaliser les oppositions. Le communisme a donc réintégré le rôle qu'il n'aurait jamais dû cesser d'avoir, qui est celui d'être une utopie mobilisatrice, nichée à l'intérieur de la démocratie. Le soviétisme est mort ; peut-être même qu'il a été assassiné. Mais l'idéal communiste paraît être soigneusement entretenu, réchauffé au sein de la démocratie libérale, lové dans ses institutions. C'est ainsi que fonctionne la spirale planétaire : avec un système, d'un côté, et une opposition factice à ce système, de l'autre. Les deux forces sont absolument complémentaires et indispensables l'une à l'autre.

La conjonction des idéaux planétaires des marxistes et des démocrates occidentaux n'étant plus entravée aujourd'hui par le conflit géostratégique entre Moscou et Washington, l'Occident peut enfin laisser libre cours à son instinct de domination planétaire, représenté victorieusement par le modèle démocratique, que l'on tente d'imposer à tous les peuples du globe. Comme à la glorieuse époque de la révolution française, la " guerre aux tyrans " est donc déclarée. Mais cette fois-ci, la lutte est transposée à l'échelle planétaire, et ce sont les Etats-Unis qui se sont mis immédiatement à la tête des armées libératrices dès que l'URSS, démantibulée, ne fut plus en mesure de s'opposer à ces desseins grandioses. La première guerre du Golfe contre l'Irak, en 1991, a donc été suivie par le bombardement de la Serbie en 1999, puis, après les attentats du 11 septembre 2001, par l'invasion de l'Afghanistan, et par une deuxième guerre du Golfe qui déboucha sur l'occupation de l'Irak.

On a beaucoup parlé de ces " néoconservateurs " qui entourent le président américain George W. Bush et qui ont déterminé sa politique belliciste. Ces anciens trotskistes, qui s'étaient tout naturellement mués en fervents démocrates dans les années 1980, au cours de l'ère reaganienne, se montraient dorénavant prêts à toutes les guerres pour imposer l'idéal démocratique dans le monde entier. Mais il faut dire, sous peine de ne rien comprendre à l'évolution du monde, que l'intérêt de l'Etat d'Israël était en jeu dans la guerre du Golfe, et que la plupart des néo-conservateurs de l'administration américaine étaient eux-mêmes très influencés par le sionisme, et entendaient réduire à néant une puissance irakienne qui aurait pu un jour menacer l'Etat hébreu.

De fait, les guerres américaines en Irak bénéficiaient incontestablement du soutien de la plus grande partie de la communauté juive internationale. Ici, comme durant la guerre contre la Serbie et contre l'Afghanistan, les intellectuels cosmopolites faisaient partie des plus ardents groupes de pression bellicistes, pour la simple et bonne raison que ces guerres correspondaient aux objectifs globalistes : les bombardements américains contre la Serbie ont eu pour résultat de favoriser la progression de l'islam dans les Balkans, répondant en cela à l'objectif mondialiste de favoriser l'émergence de la société multiethnique qui doit accompagner l'établissement de la démocratie. Comme l'avait dit le général Wesley Clark, commandant en chef de l'OTAN en Europe à ce moment-là : " Il ne doit plus y avoir de place en Europe pour les sociétés ethniquement homogènes. "

L'invasion de l'Afghanistan par les troupes américaines, quant à elle, répondait aux attentats du 11 septembre et à la nécessité de combattre dans le monde l'antisémitisme véhiculé par l'islam. On constate donc que le système démocratique encourage l'islam à l'intérieur des Etats occidentaux dans le but d'instaurer une société plurielle, mais le combat sur la scène internationale, où il s'oppose aux intérêts d'Israël et des Etats occidentaux.

Ces guerres répondent donc parfaitement au projet d'édification de l'Empire global, qui ne pourra s'imposer que sur les décombres des sociétés traditionnelles et des libertés tribales. Dans cette perspective, le système médiatique représente évidemment la pierre angulaire des espérances planétaires, puisque c'est par le biais de permanentes campagnes de " sensibilisation " que l'idée parvient à s'imposer progressivement dans les esprits occidentaux. Il semblerait cependant que nos concitoyens éprouvent aujourd'hui un sentiment plus ou

moins diffus de défiance envers un discours politique lénifiant, ressassé à outrance, et qui fait de l'abolition des frontières le sésame du paradis terrestre.

A cet égard, le rejet de la constitution européenne par le corps électoral, lors du référendum de mai 2005 a peut-être été un signe annonciateur d'une prise de conscience d'un danger imminent, qui semblait couvrir sous les idées les plus nobles et les plus généreuses. Car dans l'esprit de ses partisans les mieux renseignés, la constitution européenne et la formation d'un gouvernement européen, nous le verrons, préfiguraient assurément des projets beaucoup plus vastes.

L'idée d'une paix universelle, que nous aurait assurée une Europe sans frontières, est d'habitude un argument propre à séduire les Occidentaux, mais il faut croire que cette fois-ci, nos compatriotes ont préféré leur liberté tribale à tous les mirages du mondialisme. Aux promesses de " Paix " et de " Prospérité ", ils ont finalement préféré refuser poliment, comme devant un camelot ambulant un peu fourbe qui aurait trop insisté pour nous vendre son élixir miraculeux. Nous allons donc apprendre que, dans la bouche de certains experts, les mots " tolérance " et " droits de l'homme " peuvent aussi être utilisés comme de puissants anesthésiants, et que derrière un langage mielleux, des manières douces et de belles promesses, peuvent se cacher des intentions inavouables.

PSYCHANALYSE DU JUDAÏSME

Entretien avec Hervé Ryssen

Cette interview pour le Libre Journal fait suite à l'article précédemment publié sur internet et intitulé « les origines religieuses du mondialisme ».

LLJ : Hervé Ryssen, bonjour. Après la parution des *Espérances planétaires*, en 2005, vous avez poursuivi vos recherches sur le judaïsme contemporain. Qu'est-ce qui vous a amené à travailler sur ce sujet ?

Hervé Ryssen : Vous savez, en commençant ce travail, il y a trois ans maintenant, je n'avais aucun plan prédéfini. C'est en lisant les ouvrages des intellectuels juifs que je me suis peu à peu rendu compte de l'extraordinaire homogénéité de leur pensée. Qu'ils soient juifs religieux ou athées, libéraux, socialistes ou communistes, sionistes ou « parfaitement intégrés », j'ai retrouvé à toutes les époques, et quelle que soit la nationalité et la langue d'origine, les mêmes idées, les mêmes paradoxes, la même espérance messianique. Tous aspirent, d'une manière ou d'une autre, à l'édification de la société multiculturelle censée préfigurer l'Empire global de demain. A travers une inlassable propagande médiatique, tous travaillent sans relâche à l'instauration de ce monde de « paix » dont parlent les prophètes. Dans *Les Espérances planétaires*, j'ai montré, avec des centaines de références à l'appui, que cet activisme ne correspond à rien d'autre qu'à une séculaire attente messianique : ils attendent leur messie et préparent la restauration du Royaume de David sur les ruines des autres nations. Certains textes sont très explicites à ce sujet. C'est de là qu'il faut partir si l'on veut comprendre l'univers mental des juifs. Et je puis vous assurer qu'il est très différent de celui du goy, ainsi qu'il ne cessent eux-mêmes de le répéter. Écoutez ce qu'en dit Elie Wiesel dans ses *Mémoires* : « Son rêve messianique, c'est au royaume de David qu'il le rattache. Il se sent plus proche du prophète Elie que de son voisin de palier... Tout ce qui a frappé ses ancêtres l'atteint. Leurs deuils l'accablent, leurs triomphes le portent. »

LLJ : Quelles sont, selon vous, les principales caractéristiques de l'esprit juif ?

Hervé Ryssen : Si l'on se place du point de vue du téléspectateur, on note en premier lieu que l'histoire du judaïsme est une succession de drames. De la sortie d'Égypte à Auschwitz, en passant par la destruction du Temple et les ravages des Cosaques, les juifs n'ont de cesse de vouloir donner au monde entier l'image d'une communauté persécutée. Les juifs sont les « boucs émissaires », toujours persécutés, et toujours innocents. Maintenant, si l'on regarde de près en disséquant les textes, je puis vous affirmer qu'il y a un immense orgueil d'appartenir au « peuple élu » et un mépris non moins grand pour les cultures traditionnelles des goys. Bernard-Henri Lévy, Emmanuel Levinas ou Alain Minc nous ont déjà déclaré leur dégoût pour nos cultures enracinées. Il faut associer à cela un profond désir de « vengeance » (c'est un thème lancinant) et une foi absolue en la victoire finale. Cet état d'esprit est parfois enrobé dans une phraséologie égalitaire prônant la « tolérance », les « droits de l'homme », la « fraternité universelle ». D'autre fois, les choses sont exprimées avec beaucoup plus de franchise. Bien entendu, je ne prétends pas que tous les juifs manifestent ces penchants. Le petit couturier de votre quartier est probablement une personne fort sympathique, mais en l'occurrence, ma recherche se base sur ce que j'ai pu découvrir dans les textes.

LLJ : Nous restons toujours ici dans une perspective politico-religieuse. Mais en quoi cette singularité juive devrait-elle faire l'objet d'une « psychanalyse » ?

Hervé Ryssen : Après la rédaction des *Espérances*, l'année dernière, il me semblait que l'analyse du phénomène « planétaire » n'était pas complète. Je constatais alors, sans pouvoir l'expliquer, ce qui me semblait relever d'une « anormalité ». Je pense notamment à ces ahurissantes dénégations des intellectuels juifs au sujet du rôle de leurs coreligionnaires dans le régime bolchevique. Le plus grand dissident soviétique, Alexandre Soljénitsyne, a montré en 2003, dans son livre intitulé *Deux Siècles ensemble*, l'implication de nombreux juifs dans cette funeste expérience. La vérité est que de très nombreux doctrinaires, fonctionnaires et tortionnaires juifs ont joué un rôle absolument accablant dans cette tragédie qui reste, avec ses trente millions de morts, le crime le plus effroyable de l'histoire de l'humanité.

Et pourtant, il faut nous faut bien constater, avec Soljénitsyne que la quasi totalité des intellectuels juifs refusent toujours aujourd'hui d'endosser leurs responsabilités et de faire leur mea culpa. Leurs invraisemblables contorsions pour nous prouver leur bonne foi sont à ce sujet hallucinantes de culot. On peut retrouver ces curieuses dispositions à nier les évidences, à inverser les rôles et finalement à retourner l'accusation dans quelques autres cas. On pense par exemple au rôle de certains juifs influents autour de George Bush dans le déclenchement de la guerre contre l'Irak (Paul Wolfowitz, Richard Perle, Robert Kagan, etc.) ou encore à celui de gros négociants dans la traite des Noirs. Que dire encore de cette « mafia russe », dont on nous a tant rebattu les oreilles, et qui n'a de russe que le nom ?

A côté de ces sujets délicats, systématiquement occultés, balayés sous le tapis, les médiats grossissent démesurément le moindre incident qui paraît relever de l'antisémitisme. Pas plus tard que ce matin, sur France-info (30 septembre 2006), j'entends que le journal *L'Est républicain* aurait refusé de publier une annonce nécrologique comprenant les termes idéologiques : « victime de la barbarie nazie ». Immédiatement, cette information ridicule est relayée dans les grands médiats, provoquant une fois de plus « l'émoi dans la communauté ». Ce sont des réactions qui ne me paraissent pas « normales ». Il y a dans cette communauté une émotivité de nature pathologique, une fragilité émotionnelle, un besoin de dramatiser qui prend parfois l'aspect d'une paranoïa pure et simple. Comme l'a écrit justement Shmuel Trigano, la communauté juive semble se complaire dans ce « lamento victimaire ». A côté de cela, on note aussi une grande nervosité dès lors que « la communauté » est critiquée. On se souvient qu'en 2000, les propos anodins et parfaitement justifiés de l'écrivain Renaud Camus sur la « sur-représentation » des juifs à France-Culture avaient provoqué un tollé gigantesque et totalement disproportionné. Le diagnostic médical insiste sur cette « grande intolérance à la frustration ».

LLJ : Avez-vous pu recueillir des témoignages sur la difficulté que peuvent avoir certains juifs à vivre leur judéité ?

Hervé Ryssen : Pour ce qui concerne les intellectuels, ce n'est vraiment pas ce qui manque ! On retrouve l'obsession de leur propre judéité chez nombre d'entre eux, avec l'expression plus ou moins prononcée d'une angoisse identitaire. Jean Daniel, Albert Cohen, André Glucksmann, Serge Moati ou le romancier américain Philip Roth, entre autres, ont exprimé cette angoisse. Le journaliste Alexandre Adler relève effectivement que la judéité peut être parfois une « névrose obsessionnelle ». Il y a quelques mois, le grand Elie Wiesel nous a fait une révélation dans son roman intitulé *Un Désir fou de danser* : « Suis-je paranoïaque, schizophrène, hystérique ? » (page 13). En 2003, le directeur de presse Jean Daniel a fait paraître un livre intitulé de manière éloquente *La Prison juive*. Les uns et les autres parlent de ce « mystère » du judaïsme sans comprendre la nature du mal qui les mine. Bernard-Henri Lévy parle de « l'une des plus profondes énigmes qui se posent à la conscience contemporaine. » Le judaïsme est donc pour eux un « mystère », une « énigme » qu'ils ne parviennent pas à résoudre. Il faut dire que leur situation est unique dans l'humanité. Mettez-vous à leur place : depuis des siècles, ils ont été expulsés de la quasi totalité des pays où ils

s'étaient installés, et à côté de cela — ils n'en démordent pas — ils sont persuadés d'être le « peuple élu » de Dieu et d'avoir une « mission » à accomplir sur cette terre. La vérité est qu'ils se sentent parfois tout de même bien seuls dans ce monde, comme le dit Elie Wiesel qui évoque « la dramatique solitude de ce peuple à vocation universelle. »

LLJ : Et à quoi correspond, selon vous, ce « mystère » du judaïsme ? Et surtout : quel rapport avec la psychanalyse ?

Hervé Ryssen : Freud avait déjà réfléchi à la question, en son temps, en étudiant son cas personnel, mais en projetant ses découvertes sur le plan universel. La « projection pathologique », il faut le savoir, est en effet un concept freudien, pour ne pas dire typiquement judaïque. Nous avons déjà vu cette tendance de fond à systématiquement inverser les rôles et à retourner les situations. C'est ce qui explique pourquoi les intellectuels juifs, dans leur ensemble, accusent les antisémites d'être des « malades mentaux ». Voyez ce qu'a déclaré tout récemment Abraham Foxman, le président de la ligue antiraciste américaine, au sujet de Mel Gibson, le réalisateur de *La Passion du Christ*, qui avait tenu des propos jugés « antisémites » sous l'emprise de l'alcool, avant de s'excuser auprès de la communauté juive sous l'effet d'on ne sait quelles pressions : « Qu'il soigne son alcoolisme est une bonne chose, déclara Foxman en substance, mais il faudrait aussi qu'il soigne son antisémitisme. » Vous l'avez compris, l'antisémitisme est pour eux une « maladie ». Les propos à ce sujet sont innombrables. Et l'on comprend mieux à leur lecture pourquoi les opposants étaient enfermés dans des asiles psychiatriques en URSS et dans les pays stalinien.

Freud a projeté sa propre pathologie sur le plan universel. Ce n'est pas pour rien qu'il a commencé sa carrière en travaillant sur le phénomène hystérique. On trouve dans cette pathologie tous les symptômes qui se calquent parfaitement avec ceux que j'ai pu déceler dans le comportement et le discours des intellectuels cosmopolites. Les similitudes sont vraiment étonnantes : La dépression, l'introspection, l'angoisse, la paranoïa, l'hyperémotivité, l'amnésie sélective, la fabulation, la sensibilité à l'opinion des autres, l'égoïsme, la tendance à se donner en spectacle, l'incapacité à s'observer, l'intolérance à la frustration, le délire mégalomane, etc. Tout y est, et jusque dans les origines de la pathologie, que Freud avait mis en évidence. Quand j'écrivais les *Espérances planétaires*, je constatais sans pouvoir la comprendre, que la question de l'inceste revenait de manière lancinante et mystérieuse sous la plume de certains intellectuels juifs (Jacques Attali, Jürgen Habermas, Stéphane Zagdanski...), comme s'il y avait des choses à cacher. J'ai poursuivi évidemment mes recherches de ce côté, et ce que j'ai pu découvrir sur ce point est très éclairant.

Vous vous rendez compte, je pense, que vos travaux peuvent être insultants pour les membres de la communauté juive ?

Hervé Ryssen : Écoutez, les intellectuels juifs jusqu'à présent, ne se sont jamais gênés pour écrire des « psychanalyse de l'antisémite » et traiter leurs adversaires de « paranoïaques », d'« antisémites pathologiques », de « pervers » et de « fous », dont les idées seraient « nauséabondes ». Je me souviens encore comment le professeur Faurisson a été insulté publiquement par les trois avocats des parties civiles au cours de son procès, au mois de juillet dernier. Ne trouvant pas d'arguments scientifiques à lui opposer, et se sentant en position de force, ils se sont défoulés à leur manière habituelle. Cette propension aux insultes et à la calomnie est un des traits de caractère de l'intellectuel cosmopolite. Bernard-Henri Lévy, Alain Minc et Daniel Cohn-Bendit se distinguent tout particulièrement dans ce domaine.

Voyez encore ce qu'a déclaré Elie Wiesel à l'émission *Tout le monde en parle*, au sujet du président iranien Ahmadinejad : « Le chef religieux de l'Iran est un fou, je veux dire pathologiquement malade ; il est fou de haine. » (6 mai 2006). Ce à quoi il ajoute en toute bonne logique : « Sa bombe ne menace pas Israël, mais le monde entier. » (projection

névrotique !) Vous l'avez compris : tous ceux qui s'opposent aux projets des juifs sont des « fous », que le monde occidental a le devoir de combattre.

Mon propos à moi n'est pas d'insulter les juifs ni de favoriser l'antisémitisme. Je sais trop bien qu'ils se nourrissent depuis des siècles de la haine que les autres leur portent, et la vérité est qu'ils ont un besoin vital de cette haine pour resserrer les rangs de leur communauté. En revanche, je crois que la « perfidie » des juifs, telle qu'elle a été dénoncée par l'Eglise et tous les grands penseurs occidentaux à travers les âges (Tacite, Jean Chrysostome, Pierre le Vénérable, Luther, Voltaire, Dostoïevski, Wagner, Drumont, Céline et cent autres) ne correspond pas au fond véritable de la personnalité juive. C'est ce que je pense avoir découvert. Bien qu'aucune statistique ne soit disponible, je peux vous dire qu'il existe un très fort taux de suicide dans cette communauté. Mon propos est simplement d'attirer l'attention sur ce drame méconnu qui touche une partie de nos concitoyens, et je serais heureux si je pouvais contribuer à les délivrer de leur « dybbuk », comme ils disent.

(Entretien également dans l'hebdomadaire *RIVAROL* du 13 octobre 2006)

La tendance diabolique

1. Intégrer les musulmans en Europe

Les intellectuels planétariens, qui encouragent l'immigration de manière frénétique dans les pays européens depuis des décennies, ne cessent aujourd'hui de nous mettre en garde contre le danger de l'islam radical, présenté comme un nouvel avatar du fascisme : c'est parce que celui-ci les menace maintenant directement.

Écoutons par exemple **Bernard Kouchner** : « Chaque fois que je lis le Coran, dit-il, je suis effrayé par l'esprit de supériorité qu'affiche cette religion prosélyte et conquérante... Je demeure persuadé qu'un jour l'Europe devra affronter cet obscurantisme. Inutile d'arriver avec un drapeau blanc : les fascistes islamiques sont nos ennemis. » Dans l'esprit de ces intellectuels, il ne s'agit pas, bien entendu, d'expulser les musulmans que l'on a fait entrer en masse, mais simplement de les neutraliser.

Ainsi, l'essayiste **Pascal Bruckner** rappelle, dans *Le Figaro* du 5 novembre 2003, qu'en France, l'intégration de l'Église catholique à la République ne s'est pas opérée sans heurts : « L'extraordinaire virulence du combat anticlérical en France et en Europe, écrit-il, confina parfois à la barbarie. » Pareillement, l'islam « devra s'engager dans un type de réforme aussi radicale que celle opérée par les catholiques et les protestants au cours du siècle écoulé. »

Et afin de dompter l'animal, **Bernard Kouchner** entend favoriser l'islam, au moins dans un premier temps : « Ce serait simplement l'étape nécessaire à l'intégration... A nous de construire des mosquées, et pas dans les caves ! » C'est aussi ce raisonnement qui le conduit à soutenir les projets de discrimination positive, qui consistent à systématiquement favoriser les immigrés au détriment des Français de souche et des Européens : « Je suis assez pour », dit-il. (1)

Dans l'hebdomadaire *Le Point* du 13 octobre 2005 (en page 100), le romancier international d'origine péruvienne, **Mario Vargas Llosa** donnait lui aussi son sentiment sur la situation en France, à la veille des émeutes ethniques du mois de novembre. L'écrivain progressiste ne cachait plus ses préférences. Sarkozy ? : « Un petit espoir pour la France. » L'islamisme ? : « Le danger majeur de notre temps. » Si Mario Vargas Llosa est passé de l'extrême gauche à un soutien à la droite libérale « dure » et pro-américaine, à l'instar de nombre de ses congénères, ce n'est certes pas parce qu'il remet en question la société plurielle, mais bien parce qu'il s'agit maintenant de rétablir l'ordre pour mieux la conforter.

2. Les combattre chez eux

En revanche, sur la scène internationale, il n'y a aucune raison de ne pas combattre l'islam et le monde arabe, par tous les moyens. **Daniel Cohn-Bendit** était certes opposé à l'intervention américaine en Irak en 2003, mais ce n'était que parce qu'il craignait que la guerre eût pour résultat de déstabiliser toute la région. Une fois l'Irak écrasé sous les bombes, il peut mieux exprimer le fond de sa pensée : « L'intervention des Etats-Unis, écrit-il, a évidemment libéré les Irakiens. »

L'ancien anarchiste avait été plus ferme dans ses prises de positions au moment de la première intervention américaine. En 1991, à la fin de la première guerre du Golfe, il déclarait que la coalition « devait poursuivre jusqu'à Bagdad et abattre Saddam Hussein... Il est juste d'affirmer que depuis vingt ans, on avait le droit et le devoir de renverser Saddam Hussein. »

Et son ami **Bernard Kouchner** précise : « C'est Wolfowitz, l'idéologue néo-conservateur du Pentagone, qui est à l'origine de la décision. Il voulait même s'occuper simultanément de l'Afghanistan et de l'Irak. » (2) Il est vrai que de nombreux juifs influents jouent un rôle déterminant dans la politique américaine.

La question irakienne à peine réglée, l'Iran se pose en 2006 comme le porte-parole de la résistance musulmane. Dans l'hebdomadaire *Le Point* du 22 décembre 2005, **Bernard-Henri Lévy** titrait sa chronique : « Est-il encore possible d'arrêter les fascistes de Téhéran ? » A côté de l'actuel régime iranien qui menace d'avoir la bombe atomique, les « velléités guerrières » de Saddam Hussein étaient en fait « une aimable plaisanterie ». Il s'agit donc de vaincre la « pusillanimité du monde libre ». « Il faut aller vite, écrit le philosophe, car il nous reste peu, très peu de temps. »

Déjà, avant l'élection du président Ahmadinejad, le régime des mollahs inquiétait les intellectuels et les faisait rêver d'une intervention armée. C'est un peu ce que dit **Daniel Cohn-Bendit** de manière voilée : « Quand tu discutes avec des étudiants venus d'Iran, tu vois très bien que tout en affirmant qu'ils ne veulent pas d'une intervention américaine, ils en rêvent la nuit. » (3).

En 1983, après la révolution islamique, Guy Konopnicki prenait lui aussi ses désirs personnels pour des généralités, et laissait entendre que les Iraniens ne rêvaient eux aussi que de se faire bombarder pour pouvoir adopter le système démocratique occidental et la culture américaine : « Car à Téhéran, ce n'est pas le Shah que l'on regrette. Ce sont les films américains et la licence des mœurs importée d'Occident. » (4).

3. Le diable est antisémite

L'ancien Premier ministre israélien **Ehoud Barak**, qui se trouvait aux États-Unis à la veille des attentats anti-américains du 11 septembre 2001, a pu donner son analyse sur ce que devait être la riposte antiterroriste. Dans le quotidien *Le Monde* du 14 septembre, il écrivait : « L'ampleur même de ces actes et le défi qu'ils posent sont tels qu'ils devraient susciter un combat mondial contre le terrorisme... Il est temps de lancer une guerre mondiale contre le terrorisme, de la même manière que, jadis, l'Europe a combattu la piraterie maritime. »

Vous l'avez bien compris : si Israël est menacé, et si New York, la première ville juive du monde et le cœur de la finance internationale, a pu être la cible de ces attentats, c'est aux Occidentaux de riposter et de partir en guerre contre le monde musulman et les « ennemis de la civilisation ». Israël, en effet, ne semble mener ses guerres qu'avec le sang des autres. On diabolise ainsi les islamistes comme on a pu diaboliser les « fascistes ». Voici ce qu'écrit encore **Ehoud Barak** : « La seule cause de ce qui arrive, c'est la nature diabolique du terrorisme... Ils veulent détruire le style de vie occidental, même s'ils ne le connaissent pas bien, en raison de frustrations diverses. Ils veulent menacer l'Occident, lui dicter ses choix, l'humilier. »

On reconnaît ici le même discours chez le philosophe **Bernard-Henri Lévy**, qui écrivait en novembre 2003 : « Un même démon manipule les militants de l'islam radical et les maurrassiens d'hier et d'aujourd'hui. Et ce démon, c'est l'antisémitisme. » (5).

Le romancier américain de notoriété internationale, **Norman Mailer**, a pu lui aussi accuser la présence du diable : « J'ai tendance à penser, conclut-il, que la meilleure explication du 11 septembre 2001, c'est que Satan a remporté une grande victoire, ce jour-là. Oui, Satan était le pilote qui a lancé ces avions dans un dénouement aussi impensable. » (6)

Les hommes blancs, que l'on nous dépeint depuis des lustres comme pervers, hypocrites et intrinsèquement méchants, auraient donc maintenant pour devoir d'aller dérouiller les musulmans au Proche-Orient, tout en ayant l'obligation de les intégrer en masse dans leurs propres pays.

Après nous avoir poussé à la guerre contre l'Irak en 1990, contre la Serbie en 1999, contre l'Afghanistan en 2002, et à nouveau contre l'Irak en 2003, les intellectuels cosmopolites nous poussent maintenant à la guerre contre l'Iran, avec une propagande outrancière qui vise à nous faire accroire que notre devoir est d'aller « libérer » ces peuples « terrorisés » et qui « aspirent aux droits de l'homme ». Pour un peu, on penserait que ce sont les mêmes qui nous auraient poussé à faire la guerre à l'axe germano-nippon en 1940. Mais, après tout, ne s'agit-il pas de bâtir l'Empire de la « Paix » ? Chacun aura compris, en effet, que si « le christianisme et l'islam ont en commun d'être deux religions impérialistes », comme le dit Pascal Bruckner, le judaïsme, lui, est une religion de Paix et d'Amour.

(1) Daniel Cohn-Bendit, Bernard Kouchner, *Quand tu seras président*, Robert Laffont, 2004, pp. 320, 183, 190.

(2) Daniel Cohn-Bendit, Bernard Kouchner, *Quand tu seras président*, pp. 228, 229, 219, 222.

(3) Daniel Cohn-Bendit, Bernard Kouchner, *Quand tu seras président*, Robert Laffont, 2004, p. 326.

(4) Guy Konopnicki, *La Place de la nation*, Olivier Orban, 1983, p. 138.

(5) Bernard-Henri Lévy, *Récidives*, Grasset, 2004, p. 886.

(6) Norman Mailer, *Pourquoi nous sommes en guerre*, Denoël pour la traduction française, 2003, pp. 93, 94, 108

La tendance diabolique (2)

Ces lignes sont extraites de " *Psychanalyse du judaïsme* " (pp. 250-252)

Voici un texte stupéfiant de l'écrivain autrichien Joseph Roth, le fameux auteur de la Marche de Radetsky. Dans un récit de 1934 intitulé *L'Antéchrist est arrivé*, Joseph Roth met ses lecteurs en garde contre les agissements du Malin et nous apprend à le reconnaître sous ses déguisements. On peut lire en épigraphe : « J'ai écrit ce livre comme un avertissement, une mise en garde, afin que l'on reconnaisse l'Antéchrist, sous quelque figure qu'il apparaisse » :

« On reconnaît l'Antéchrist le plus clairement là où il métamorphose en chose vulgaire ce qui est noble par essence, écrit Joseph Roth. Profaner le sacré, rabaisser le sublime, pervertir le droit, défigurer le beau, est précisément le sens de tout son comportement. Non content que le royaume lui soit donné sur ce qui est par essence vulgaire et qui n'est qu'une des composantes du monde terrestre, il essaie d'étendre sa domination sur ce qui est noble. Mais comme cet élément, s'il restait noble, ne tomberait jamais en son pouvoir, il commence par le rendre mauvais. Il ressemble à un roi tyrannique dont le propre pays est un désert et qui, afin de conquérir les pays voisins florissants, transforme tout d'abord ces pays florissants en déserts, afin qu'ils ressemblent aux siens... L'Antéchrist a le pouvoir de transformer en désert ce qui est florissant et, ce faisant, de nous aveugler au point que nous croyons que ce qui est désert est florissant. Et, tandis qu'il détruit, nous croyons qu'il construit. Lorsqu'il nous donne

des pierres, nous croyons que c'est du pain. Le poison qui coule dans sa coupe a pour nous le goût d'une source de vie. » (1).

Le plan de l'Antéchrist pour subvertir les nations est le suivant : « Rusé comme il est, il ne commença pas par séduire les révoltés, mais d'abord et surtout les conservateurs. Il séjourna tout d'abord dans les églises, puis dans les maisons des maîtres. Car c'est là sa méthode, à laquelle on le reconnaît infailliblement, et c'est une erreur, l'erreur du monde qui croit qu'on le reconnaît à ce qu'il soulève et incite à la révolte les humiliés et les asservis. Ce serait une sottise, et l'Antéchrist est rusé. Il n'incite pas les opprimés à la rébellion, il incite les maîtres à l'oppression. Il ne fait pas des rebelles, il fait des tyrans. Lorsqu'il a introduit la tyrannie, il sait que la rébellion suivra spontanément. Ainsi, sa victoire est double, car il force pour ainsi dire à entrer à son service les Justes qui par ailleurs lui résistent. Il ne persuade pas les esclaves de devenir les maîtres : il fait des maîtres ses esclaves. Et ensuite, lorsqu'ils sont à son service, il les contraint à réduire à l'esclavage les travailleurs, les humbles et les Justes. Alors les pauvres, les humbles se révoltent d'eux-mêmes contre le pouvoir... Le monde se trompe donc en disant que l'Antéchrist conduit les révoltés. Au contraire : il séduit les conservateurs. En raison même de sa nature, il lui est moins facile d'approcher ceux qui souffrent que les puissants. » De même, écrit Joseph Roth, l'Antéchrist « a transformé les prêtres en menteurs afin d'inciter les croyants à nier Dieu. »

Mais qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas des juifs, dont parle Joseph Roth, mais bien des antisémites : « Celui qui croit en Jésus-Christ et hait les juifs, son sein terrestre, les méprise ou seulement en fait peu de cas, celui-là est le frère de l'Antéchrist... Vous êtes possédés de l'Antéchrist... Vous enviez les juifs parce qu'ils conquièrent les biens terrestres. Telle est la vérité. Vous voulez vous-mêmes tous les biens terrestres. C'est parmi vous et en vous qu'est l'Antéchrist. »

Et c'est avec un certain aplomb très caractéristique, la « houtzpah » habituelle, que Joseph Roth nous explique ensuite ce que doit être un bon chrétien, met en garde contre les brebis galeuses, et donne ses directives pour régenter correctement l'Église. Il conclut ainsi sa démonstration :

« Les faux chrétiens haïssent ou méprisent ou font peu de cas du sein du Sauveur, c'est-à-dire des juifs. Car les juifs sont le sein terrestre de Jésus-Christ. Qui tient les juifs en peu d'estime tient aussi Jésus-Christ en peu d'estime. Quiconque est chrétien estime les juifs. Quiconque les méprise ou en fait peu de cas n'est pas chrétien et bafoue Dieu lui-même... Quiconque veut cependant se venger lui-même sur les juifs, au nom de Dieu, comme son représentant pour ainsi dire, celui-là est présomptueux et commet un péché mortel... Celui qui peut haïr, quel que soit l'objet de sa haine, est un païen et non un chrétien. Et quiconque croit qu'il est chrétien pour la simple raison qu'il n'est pas juif, celui-là est doublement et triplement païen. Qu'il soit exclu de la communauté des chrétiens. Et si l'Église ne le chasse pas, Dieu le chassera lui-même. » (2)

Contrairement aux pires préjugés antisémites, il faut croire que les juifs sont des êtres pauvres, vulnérables et inoffensifs : « Vint alors à moi un homme faible, écrit Joseph Roth, l'une des plus faibles victimes des puissants, c'est-à-dire un juif. »

Et il serait bon de faire preuve d'un peu plus de respect à son égard : « Nous autres, les juifs, nous avons eu, nous aussi, une maison autrefois. Mais, chez nous, il était écrit que l'étranger était chez lui dans notre maison. Et tous, parmi nous, s'en tenaient à ce commandement. » (3) La longue tradition d'hospitalité des juifs est en effet bien connue.

Quelques pages plus loin, Joseph Roth nous met encore une fois en garde contre toute tentation de s'opposer aux juifs : « Dieu seul a le droit de punir les juifs. Lui-même, Dieu Lui-

même, hait les hommes qui haïssent les juifs... Vous, antisémites, vous êtes la main droite et la baguette magique de l'Antéchrist. »

Il ne faudrait pas non plus penser qu'il y a dans ces lignes le moindre orgueil, la moindre mégalomanie d'un écrivain juif. Ce serait une opinion antisémite de penser une chose pareille, un affront au peuple juif tout entier, et aussi, une grave erreur d'interprétation : « Les anciens juifs disaient qu'ils étaient le peuple élu de Dieu, écrit Roth. Mais à quelle fin disaient-ils cela ? Afin de donner naissance au Rédempteur du monde, à Jésus-Christ qui est mort sur la croix pour tous les hommes. L'orgueil des juifs était donc en vérité humilité. » (4) Nous voilà donc rassurés !

On peut à bon droit penser que Joseph Roth a pris ici un « malin » plaisir à inverser les rôles. En réalité, ce serait bien les juifs, et non les antisémites, qui incarneraient selon lui l'Antéchrist. L'auteur laisse d'ailleurs un indice assez grossier, en prétendant, dans un passage du texte, que l'Antéchrist a aussi « organisé la guerre entre la Russie et le Japon ? », écrit-il, et a pour habitude de : « voler des soldats qui meurent ? » (page 138). Or, il est de notoriété publique que la guerre de 1905 du Japon contre la Russie a été très largement financée par le richissime homme d'affaire américain Jacob Schiff, par haine du tsarisme. Jacques Attali a d'ailleurs confirmé le rôle essentiel des financiers juifs dans cette guerre : « Max Warburg et Jacob Schiff deviennent alors les financiers attitrés du Japon. Schiff effectue même en 1906 un voyage triomphal dans l'archipel, à la grande fureur des Russes. » (5) Quant au détoussage des cadavres sur les champs de batailles, c'est une longue tradition chez les juifs d'Europe de l'Est (6), que les soldats de tout le continent, qui regardaient de loin s'activer les silhouettes noires penchées sur les cadavres, avaient l'habitude d'appeler les « corbeaux ».

Dans l'esprit de Joseph Roth, ce texte n'a donc pas seulement une valeur combative, destinée à extirper du cerveau du goy toute trace d'antisémitisme. Il a aussi une fonction d'exutoire : Joseph Roth a inversé les rôles pour exprimer de manière voilée la névrose du judaïsme et la tentation, chez certains juifs, de s'identifier à l'Antéchrist et au diable en personne. Il est intéressant à ce sujet de constater que l'œuvre de « Satan », chez les chrétiens, consiste à renverser systématiquement toutes les valeurs établies. Mais peut-être ne s'agit-il, chez ces intellectuels juifs, que d'un simple jeu intellectuel, un jeu certes fort malsain, et qui n'est assurément que le produit d'une grave névrose.

1. Joseph Roth, *L'Antéchrist est arrivé*, 1934, dans *Juifs en errance*, Seuil, 1986, pp. 129, 130.

2. Ibidem, pp. 172-174, 214-218.

3. « Les étrangers sont chez eux chez nous » a déclaré un jour le président François Mitterrand, qui était très « entouré ».

4. Joseph Roth, *L'Antéchrist est arrivé*, op. cit., pp. 237, 241, 214.

5. Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, Fayard, 2002, p. 444.

6. *Les Espérances planétaires*, p. 407.

Primo Lévi : Mensonges et suicide

L'écrivain italien Primo Lévi est né « à Turin en 1919, dit-il, dans une famille modérément aisée de Juifs piémontais ». Son œuvre la plus connue, *Si c'est un homme*, publié en 1947, relate son expérience des camps de la mort. Rescapé miraculeusement d'Auschwitz, il s'est donné la mort 42 ans plus tard, le 11 avril 1987. Dans un de ses livres, *Lilith* (1) un recueil de nouvelles publié en 1981, un curieux texte intitulé *Un Testament* à son " fils bien-aimé " (2) semble livrer un terrible secret. Voici ce texte stupéfiant, où l'auteur semble avouer ses mensonges :

« Je ne doute pas que tu ne suives mes traces, et ne deviennes arracheur de dents comme je l'ai été, et comme avant moi l'ont été tes aïeux. Il faut donc que tu saches que la musique est nécessaire à l'exercice de nos fonctions : un bon arracheur de dents doit avoir à sa suite au moins deux trompettes et deux tambours, ou mieux deux joueurs de grosse caisse. Plus la fanfare déploiera de vigueur et d'entrain sur le lieu des opérations, plus tu seras respecté et plus la douleur de ton patient s'atténuera. Tu l'auras toi-même remarqué, lorsque enfant tu assistais à ma tâche quotidienne : on n'entend plus les cris du patient, le public nous admire et nous révère, et les clients qui attendent leur tour oublient leurs craintes secrètes. Un arracheur de dents qui travaillerait sans fanfare serait aussi malséant que le corps d'un homme nu. En aucun cas tu n'avoueras avoir extrait une dent saine ; au contraire, tu profiteras du vacarme de l'orchestre et de l'étourdissement du patient, de sa douleur même, de ses cris et de son agitation convulsive, pour extraire séance tenante la dent malade. Rappelle-toi qu'un coup rapide et franc sur l'occiput tranquillise le patient le plus récalcitrant sans en étouffer les esprits animaux et sans que le public s'en aperçoive. Rappelle-toi encore que dans ce cas comme dans d'autres, un bon arracheur de dents a soin d'avoir près de son estrade une voiture prête et les chevaux attelés.

« Nos adversaires nous narguent en disant que nous nous entendons à transformer la douleur en argent : les sots ! C'est là le meilleur éloge de notre magistère. Selon l'humeur que tu flaireras dans l'assistance, ton discours pourra tour à tour être plaisant ou austère, noble ou vulgaire, prolix ou concis, subtil ou grossier. Il est bon en tout cas qu'il soit obscur, car l'homme redoute la clarté. Rappelle-toi que moins tes auditeurs te comprendront, plus ils auront confiance dans ta science et prêteront de mélodieux accents à tes paroles : le peuple est ainsi fait... et ne crains pas qu'on t'en vienne demander l'explication, car cela ne se produit jamais, personne ne trouvera le courage de t'interroger, pas même celui qui montera d'un pied ferme sur ton estrade pour se faire arracher une molaire. Et jamais, dans tes propos, tu n'appelleras les choses par leurs noms. Tu ne diras point dents, mais protubérances mandibulaires, ou tout autre bizarrerie qui te viendrait à l'esprit ; non point douleur, mais éréthisme. Tu n'appelleras pas l'argent, argent, et moins encore les tenailles, tenailles, tu ne les nommeras point, pas même par allusion, et tu les déroberas à la vue du public et particulièrement à la vue du patient, en les tenant cachées dans ta manche jusqu'au dernier instant.

« De tout ce que tu viens de lire, tu pourras déduire que le mensonge est un péché pour les autres, et pour nous une vertu. Le mensonge ne fait qu'un avec notre métier : il convient que nous mentionnions par la parole, par les yeux, par le sourire, par l'habit. Non pas seulement pour tromper les patients, tu le sais, notre propos est plus élevé, et le mensonge, et non le tour de poignet, fait notre véritable force. Avec le mensonge, patiemment appris et pieusement

exercé, si Dieu nous assiste, nous arriverons à dominer ce pays et peut-être le monde : mais cela ne pourra se faire qu'à la condition d'avoir su mentir mieux et plus longtemps que nos adversaires. Je ne le verrai pas, mais toi tu le verras : ce sera un nouvel âge d'or. Il nous suffira, pour gouverner l'Etat et administrer la chose publique, de prodiguer les pieux mensonges que nous aurons sus, entre-temps, porter à leur perfection. Si nous nous révélons capables de cela, l'empire des arracheurs de dents s'étendra de l'Orient à l'Occident jusqu'aux îles les plus lointaines, et n'aura pas de fin. » (3)

(1) Lilith, démon femelle dans la tradition hébraïque, aurait été la première femme d'Adam. Elle tue les enfants engendrés de manière coupable.

(2) Primo Levi, *Lilith*, Turin 1981, 1987 pour la trad. française, p. 161.

(3) Primo Levi, *Lilith*, Le Livre de Poche, p. 222.

6 janvier 2007

Bruno Bettelheim : ses mensonges, son suicide

Bruno Bettelheim était le **Pape de la psychanalyse des enfant**, écrit Jacques Bénesteau dans son livre paru en 2002 intitulé *Mensonges freudiens*.

Le célèbre pédo-psychiatre de **renommée mondiale** avait régné pendant une trentaine d'années sur l'école orthogénique de Chicago. Il travailla notamment sur **l'autisme infantile** et rappelait toujours que 80 % de ses pensionnaires quittaient l'école orthogénique sans problèmes particuliers. Bruno Belleheim s'était créé une méthode thérapeutique sans égale. Il déclarait avoir traité "des centaines de schizophrènes". Pourtant, écrit Jacques Bénesteau, "il n'eut qu'une minorité de schizophrènes parmi les 220 malades de cette institution". Quoi qu'il en soit, la communauté médiatique internationale fit de lui une star qui suscitait l'admiration des foules.

Jacques Bénesteau rappelle aussi que les méthodes thérapeutiques du "grand homme" étaient contestées. Pour Bettelheim, les enfants étaient normaux mais "rendus autistiques par un défaut d'amour dont les parents, et notamment **la mère**, étaient responsables. Il n'hésitait pas "à assimiler aimablement la condition de ces enfants à celle des prisonniers des camps de concentration. Et les parents étaient rapprochés des gardiens nazis, car le désir destructeur est le même dans les deux cas. Ce n'était pas une bactérie, ce n'était pas un virus, mais la mère "mortifère" qui était [selon lui] la **source de cette destruction mentale**. Il conviendra donc de séparer les autistes de leurs redoutables mère pathogènes (c'était l'opération de la "parentectomie" !)".

Le *Washington Post*, 26 août 1990 rapporta de nombreux témoignages d'anciens patients et de membres de son personnel. Ceux-ci faisaient état de brutalités et de mauvais traitements : Il était "un vrai salaud, un des pires individus que la psychanalyse ait jamais produit", déclarait par exemple le psychanalyste Kenneth Colby.

Dans *Newsweek* du 10 septembre 1990, Darnton le qualifiait effectivement de "Beno Brutalheim". Il deviendra "Borrowheim" (l'emprunteur) sous la plume d'Alan Dundes (*Newsweek*, 18 février 1991). Ce dernier rapporta ce qu'on savait depuis 1978, à savoir que le fameux livre de Bettelheim, *Psychanalyse des comtes de fées*, paru en 1976, était un plagiat éhonté et indiscutable d'un livre de Julius Heuscher. Le livre reçut évidemment de nombreux prix littéraires.

"Il était un tyran, écrit Jacques Bénesteau, mais aussi, comme vont le révéler les enquêtes biographiques de Paul Roazen en 1992 et de Richard Pollak en 1997, un **mythomane** et un mystificateur, une sorte de Baron de Münchhausen, une "invention flamboyante de soi-même". D'abord, il se fabriquait un rôle de Juif résistant". Il déclenchera une violente polémique quand il se permettra de donner des leçons de courages à ses congénères présumés passifs pendant la guerre, et les accusera d'avoir été complices de leurs bourreaux.

"Il aurait été capturé lors d'une tentative d'évasion, dans un avion moteurs en marche, aurait été torturé pendant trois jours, écrit Bénesteau. En réalité, il n'avait pas été impliqué dans la résistance, ni été directement concerné par les événements, n'avait pas quitté le territoire autrichien, et était davantage occupé à décrocher un diplôme indispensable à une carrière académique à laquelle il songeait depuis 1926."

"Outre ses **affabulations** sur ses conditions de détention, il prétendra aussi devoir sa libération de Buchenwald à l'intercession personnelle d'Eleanor Roosevelt, l'épouse du président, et à l'intervention d'Herbert Lehman, le gouverneur de New York."

Et Jacques Bénesteau poursuit : "Quand Bettelheim affirme avoir été étudiant à l'Université de Vienne pendant quatorze années, il n'exagère que de dix ans pour couvrir la période durant laquelle, sans discontinuer, il remplaça en fait son père, décédé en 1926, dans une entreprise de commerce de bois. Il se dit détenteur de doctorat en philosophie, en histoire de l'art et en psychologie, avec mentions suprêmes "summa cum laude", mais il n'eut, en mai 1937, qu'un diplôme en esthétique du paysage (prétendument inspiré par le freudisme) sans aucune mention."

Bruno Bettelheim se suicida en mars 1990 en s'asphyxiant dans un sac plastique.

Jacques Bénesteau, *Mensonges freudiens*, Éditions Mardaga, Bruxelles, 2002, pp. 328-334.

7 janvier 2007

Romain Gary : ses mensonges, son suicide.

Le romancier Romain Gary avait obtenu une première fois le prix Goncourt pour *Les Racines du ciel*, et une seconde pour *La Vie devant soi*. Juif d'origine lituanienne, son véritable nom était **Roman Kacew**. Son père, Arie-Leib Kacew, était fourreur à Wilna. Romain Gary avait treize ans quand il quitta Varsovie pour s'installer à Nice dans les années 30. Il s'engagea ensuite dans la Résistance en août 1940 et rejoignit le groupe Lorraine des Forces aériennes françaises libres. En 1943, il rédigea son premier roman en anglais, encouragé par un camarade de chambrée, engagé volontaire comme lui : **Joseph Kessel**. Immédiatement traduit en français, *Éducation européenne*, récit sur fond de résistance polonaise, fera la preuve d'un "éclatant talent" qu'encouragera tout de suite **Raymond Aron**, peut-on lire dans les Cahiers de L'Herne consacrés au personnage (2005).

Kessel, Aron, Gary : on reste en famille.

Son engagement dans la Résistance lui vaudra d'entrer de plein droit dans la carrière diplomatique. Dans le *Nouvel Observateur* du 26 février 2004, qui lui consacrait un dossier, on peut lire : "Il dut croiser plus d'un géronte vieille France qui considérerait d'un œil torve ce métèque recyclé en diplomate." Il fut d'abord affecté en Bulgarie, à Sofia.

Romain Gary était d'abord et avant tout un intellectuel juif, à en juger par sa production littéraire. *Tulipe*, son second roman, qui paraît en 1946, est dédié à **Léon Blum**. Gary y dénonce "les atrocités du nazisme, le nationalisme, l'indifférence, la réécriture de l'histoire, le rôle des médias, l'enseignement de la haine", lit-on dans les *Cahiers de l'Herne*. Le romancier s'y exprime par la bouche de son héros : "Tulipe... critique le concept d'État souverain comme une vache sacrée ignoble" (p. 143, Tulipe, p. 53). Dans un autre de ses ouvrages, *L'Homme à la colombe* (1958), le héros Johnny plaide pour un "**gouvernement mondial**" (p.143 ; p. 44 du roman). Dans *Les Racines du ciel* (1956), et dans *Les Mangeurs d'étoiles* (1966), il dénonce l'homme blanc oppresseur dans les colonies. (p. 137). Romain Gary s'affirme donc comme un véritable **intellectuel juif**, manifestant les mêmes obsessions que la quasi totalité de ses coreligionnaires, ainsi que nous l'avons démontré dans *Les Espérances planétaires* (2005) et *Psychanalyse du judaïsme* (2006).

En 1967, Gary entra au cabinet de Georges Gorce, ministre de l'Information du général De Gaulle. "Gaullien, il se sentait néanmoins homme de gauche". En 1968, effectivement, il ne se reconnaissait plus dans la majorité au pouvoir. En 1974, il se prononça donc en faveur de François Mitterrand. (p. 139). Pétri de cosmopolitisme, il se plaisait à retourner les valeurs traditionnelles de la société européenne :

"La résistance aux hiérarchies sociales et à la culture officielle,... le **retournement des valeurs**, le rabaissement des idéaux les plus nobles, la permutation constante du haut en bas", constituent la trame de fond de ses ouvrages : "Pour Sganarelle (essai, 1965) est à cet égard un véritable manifeste... A lui seul, un livre comme Lady L. (roman, 1963) est exemplaire de ce retournement carnavalesque, qui place au faîte de l'aristocratie anglaise une ancienne prostituée." (p. 295). On reconnaît encore ici parfaitement l'estampille de **l'intellectuel juif**, obsédé par la "subversion des valeurs" traditionnelles.

Il était évidemment "**américanophile**" et "antiraciste". Aux Etats-Unis, il s'était inscrit à 23 mouvements américains antiségrégation.

Le dossier du *Nouvel Observateur* du 26 février 2004, paru à la faveur de la publication d'une biographie de Myriam Anissimov intitulée Romain **Gary, le caméléon**, révèle que "Gary, souvent a menti. Sans rougir, hissant la dissimulation au rang des droits de l'homme."

Il se disait par exemple "fils d'Ivan Mosjoukine, digne et bel acteur célèbre dans la Russie des années 1930. Myriam Anissimov est formelle : impossible. Mina Kacew, la mère de Romain, n'a jamais posé le pied dans le théâtre ou l'écrivain prétend qu'ils se sont aimés." Plus tard, dans sa Promesse de l'aube, Gary fera de Mina une styliste dont la renommée avait gagné Paris. "Sa mère était en réalité une humble modiste exerçant avec difficulté dans les faubourgs crasseux de Wilno, en Pologne. Le métier de biographe est impitoyable", ajoute le journaliste, qui écrit encore : "**le mensonge fut pour lui une politesse**. Une carte de visite aussi."

Il est vrai aussi que les faits d'armes de ce "héros de la France libre" n'ont pas été mentionnés. Il faut croire que l'homme était modeste autant que pudique.

A l'instar de Jacques Attali, de Stéphane Zagdanski, de Roman Polanski et de bien d'autres intellectuels juifs, il semblait aussi obsédé par cette question de l'inceste, lancinante dans la production littéraire et cinématographique du judaïsme. Les *Cahiers de l'Herne* nous apprennent que dans l'œuvre de Romain Gary, "les **fantasmes incestueux** se déploient, dans toute leur ambivalence. Avec les jeunes femmes qu'il rencontre, Momo, [le héros d'un de ses romans], hésite entre drague amoureuse et quête maternelle. Sous le couvert d'un amour universel, Jean couche avec une femme qui pourrait largement être sa mère."

L'ambiguïté sexuelle est naturellement présente : "La différence des sexes devient incertaine : Lola, née homme, a choisi l'identité féminine et l'on ne sait plus si Rosa, vieillie, est bien encore une femme... Assumée par un personnage réfugié dans une clinique psychiatrique pour "troubles authentiques de la personnalité", Pseudo explore de manière privilégiée les frontières fluctuantes qui séparent raison et folie... Momo, lui-même, connaît ponctuellement une crise de violence qui le submerge : "C'est comme si j'avais un habitant en moi." (*La Vie devant soi*, p. 56).

On reconnaît ici **Elie Wiesel**, dans son dernier roman intitulé *Un Désir fou de danser*, paru en mai 2006 : son héros, qui "souffre d'une folie due à un excès de mémoire", se confie à un psychanalyste : "Suis-je paranoïaque, schizophrène, **hystérique**, névrosé ?" (p. 13) "Ainsi que fait le **dibbouk**, je me réfugie dans ma folie comme dans un lit chaud, une nuit d'hiver. Oui, c'est cela. C'est un dibbouk qui me poursuit, qui m'habite. Qui prend ma place. Qui usurpe mon identité et me donne son destin... D'où mon constant désarroi, ces changements, ces métamorphoses brusques, sans explications ni rites de passage, ce vague à l'âme proche de l'abrutissement, ce flottement d'être qui caractérise mon mal ?" (p. 29).

Gary était aussi un "**grand dépressif**", lit-on dans le *Nouvel Observateur* : "Tourmenté, dissimulant sous des manières brusques et une ironie pleine de fantaisie sa grande bonté, émotif au point de rester prostré des heures sans dire un mot, maladivement désordonné", il avait évidemment des **pulsions suicidaires**. Dans ses lettres, à René Agid, en 1955, il écrivait : "Un bouton qui manque, un soulier trop petit, une clef perdue et je vois irrémédiablement la paix du suicide comme la seule solution."

Le suicide est récurrent dans ses livres. A la fin de son roman, Tulipe, déjà, se suicidait "dans une suprême protestation contre "le petit village à côté" du camp de concentration, où les paysans "vivent heureux ". (*Cahiers de l'Herne*, pp. 78-80). De manière classique chez l'intellectuel juif, le romancier rejetait, "projetait" sur les goys la responsabilité de son mal-être.

Sa compagne, l'actrice Jean Seberg, la jolie petite vendeuse du Herald Tribune dans *A bout de souffle*, de Jean-Luc Godard (1960), l'avait suivie dans son délire politique et finançait les activistes noirs du Black Panther Party. Elle sombra dans la folie et se suicida en 1979.

On sait que la **pathologie hystérique**, qui caractérise si bien le judaïsme, présente la particularité d'être extrêmement contagieuse. Ce n'est pas un hasard si Freud a bâti sa carrière sur l'analyse de cette maladie mentale, puisque, d'une part, il se sentait directement concerné, et d'autre part, il pouvait constater que le mal était largement répandu dans la communauté juive, pour la simple et bonne raison que l'inceste, qui est en partie à la source de cette maladie, paraît y être beaucoup plus pratiqué que partout ailleurs. En avançant sa théorie du complexe d'Œdipe, Freud avait simplement projeté sur le reste de l'humanité un mal très spécifique à sa communauté.

Gary se donna la mort le 2 décembre 1980. "Il est incontestable que par ma mère, j'ai la sensibilité juive, écrivait-il. Cela se sent dans mes livres et en les relisant, je la retrouve moi-même." (1)

C'est bien ce qu'il nous semblait.

Hervé RYSEN

Sources :

(1) Emil Ajar, Romain Gary, *Les Cahiers de l'Herne*, 2005. Interview parue dans le mensuel juif *L'Arche* du 26 avril 1970, pp. 40-45.

Emil Ajar, Romain Gary, *Les Cahiers de l'Herne*, 2005.

Le Nouvel Observateur du 26 février 2004.

Albert Caraco : sa franchise, son suicide

Moins connu que Bernard-Henri Lévy, Albert Caraco, a pu exprimer assez explicitement certaines inclinations fâcheuses de l'intellectuel juif. Né en 1919 à **Constantinople**, fils d'un courtier en finances, Albert Caraco avait suivi ses parents à Prague, Berlin et Paris, avant de fuir en Argentine et en Uruguay pendant la guerre. Revenu en France après l'écrasement de l'Allemagne, il publia une vingtaine de livres, qui furent curieusement édités par Vladimir Dimitrijevic, un éditeur d'origine serbe proche de la mouvance nationale. Après la mort de l'écrivain, Dimitrijevic publia ses œuvres posthumes. Il déclarait, en 1984 : "Son père et moi étions ses seuls vrais lecteurs... On n'a plus l'habitude d'entendre une voix à ce point tonitruante ni une langue aussi belle et si impérative." Pour notre part, après avoir consciencieusement épluché des centaines de livres d'intellectuels juifs, nous estimons avoir eu affaire, avec Caraco, à la plus fastidieuse et la plus pénible de toutes nos lectures. Mais M. Dimitrijevic a sans doute ses raisons de penser l'inverse.

Dans *Apologie d'Israël*, publié en **1957**, Caraco lève le voile sur l'un des secrets des juifs : "Ce qui les sauve de la mort, écrit-il, est de paraître faibles et coupables, tant qu'ils n'ont pas la force de raison garder." Et il insiste bien sur ce point : "Leur force est de paraître faibles" ; "Jamais ils ne se vantent de leur force et toujours ils se plaignent d'être faibles, et c'est en gémissant qu'ils prendront l'univers qui leur fera l'aumône, la veille encore du triomphe." (pp. 180, 186, 181).

Chaque juif a le devoir de garder **les secrets d'Israël** : "Celui d'entre les Juifs qui lèverait le masque, il jetterait le froid parmi les membres de la secte." (p. 52). "Nous vous rassemblerons, dit-il, le temps de vous anéantir, et nous déposerons alors le masque, jour où les fils renverseront alors la tombe de leurs pères, afin de vous meurtrir en elles. Vous pardonner ? Belle demande ! Vous lutterez jusqu'à la mort et périrez de même à ne livrer bataille." (p. 94). Et encore : "Le jour que tomberont les masques, ils se dépouilleront de ce qui les a fait rougir et quand ils se retrouveront, les bourreaux ne les sauront plus connaître." (p. 129). "Quand ils seront pareils à l'évidence, ils lèveront le masque et véritablement, ils n'auront plus à rougir d'eux, ni l'univers de les avoir pour maîtres." (p. 163).

L'homme nous promet de grands moments de réjouissances quand les juifs auront établi sur le monde leur domination absolue : "Leur innocence fera plus de mal que les dix plaies de l'Égypte et puis le feu du ciel il sera dans leurs mains et sous leurs pas la terre. **N'en doutez point, les temps sont proches** et proche le Salut que vous craignez plus que la mort, le néant et le diable !" (p. 100) "Que sommes-nous ? écrit-il encore. Ce qu'il nous plaira d'être : esclaves hier et demain les pontifes." (p. 82). "La paix nous attend sur les cimes, en la royale solitude où nous demeurons face avec Dieu, **les nations gisant dans la poussière**. Alors nous intercéderons pour elles, pontifes légitimes, race de prêtres nés, servant de l'absolu." (p. 81). "Veilleurs de l'absolu, nous sommes pour vous le destin et **nous serons vos maîtres**, vos maîtres après Dieu, vos maîtres devant Dieu, nous les esclaves de la Face." (p. 111). "Et maintenant, nous vous dépouillons comme vous dépouillâtes nos aïeux, ce qui fut vôtre nous sera remis et nous moissonnerons le grain que vous semâtes, vos règnes finiront à l'heure que la Grâce surabonde et que le Temple est restauré !" (p. 113). Quel style, ce Caraco ! Mais, ne l'interrompons pas : "Le pouvoir est leur fuite et l'absolue domination le seul moyen de vivre qui leur reste." (p. 169). "L'ombre est leur force et l'équivoque leur empire, l'absurde leur vengeance, le monde leur espoir et quand le monde sera juif, ils ne seront plus seuls à marcher lamentables." (p. 63).

Le peuple juif est un peuple en guerre permanente contre le reste de l'humanité. "Ce peuple est sous les armes" (p. 170) et fait la guerre "depuis quarante siècles." (p. 256). L'Europe chrétienne était parvenue à dominer ses furies, mais, écrit Caraco, "après vingt siècles où leur présence fut silence, les Juifs sont rentrés dans l'histoire, et c'est pourquoi les temps sont proches." (p. 217). **"Avide de puissance** et non de renommée, ce peuple a le mépris des formes et la fureur de l'absolu, sa rage est de convaincre les petits et de séduire les rebelles, pour régner sur les uns, mais foudroyer les autres." (p. 171). "Aller à la justice par les chemins de la puissance, à la puissance par le mal... en raison de l'iniquité des hommes qui les voulurent odieux et misérables, tel est le sort des Juifs, pour la vengeance nés et nés pour le salut." (p. 191). "Avant trois générations, il ne sera qu'un monde, **il ne sera plus de frontières** et la paix règnera." (p. 259). "Sans nous, point de lumière et par nous toute la lumière." (p. 77).

La **pax judaïca** qui s'établira sur le monde sera implacable et absolue. Il est vrai que les hommes ont été injustes avec le pauvre peuple juif. Il est donc normal que celui-ci prenne sa revanche : "Ils nous punirent, généreux ; ils nous méprisent, justes ; **ils nous adoreront, impitoyables.**" (p. 77). Le peuple juif, en effet, est "un peuple de commandement" (p. 177). "Qu'ils aient la domination, ils iront à la Grâce et le Royaume il leur sera donné par-dessus l'univers, afin que tout repose à l'ombre de la Gloire." (p. 211). "Nous sommes les rois invisibles et le rocher de l'ordre, et ceux qui rêvent notre mort ne seront plus que des rebelles." (p. 254). **"Ceux qui démêlent leurs projets ne savent plus les rendre et passeront pour fous."** (p. 168).

Ce dernier propos est une fois de plus la manifestation d'une projection **névrotique, si fréquente chez les intellectuels juifs**. Albert Caraco est bien obligé de le reconnaître : "Ils communiquent à l'espèce une folie dévorante... Ils sèment la division, le fanatisme jaillit sous leurs pas." (p. 143). "La confusion les élève et l'ordre les abat." (p. 144). "Nulle assurance ne les calme et nul tempérament ne les apaise." (p. 153). "L'ordre approuvera leur démesure, leurs rages servent les desseins de l'Éternel et **leur folie est agréable à Dieu.**" (p. 226). "Ils ferment les chemins de l'avenir et leur démence veille sur le monde." (p. 26). "Qu'ils aillent jusqu'au bout de la folie et qu'ils l'épuisent toute." (p. 145).

Le mensonge et la calomnie sont des armes qu'Israël n'a jamais eu de scrupules à employer contre ses ennemis : **"Il sied aux Juifs de mentir**, inlassables, écrit Caraco, et de ne mentir point, ils fussent morts... Mentez, vous parlerez un jour, le jour où votre voix sera l'unique, Dieu manifeste en elle et vous ses prêtres face aux nations domptées. Alors vous lèverez le masque où tous les fronts seront dans la poussière." (pp. 53, 54). **"Égarant les esprits, calomniant, mentant, sûrs de leur bonne foi...** c'est parce qu'ils ont l'âme blanche qu'ils peuvent être noirs et ne mourir jamais de leur malice." (p. 53). "Soyez coupables et menteurs, vous serez investis du règne et devenus les Princes, il vous sera permis d'être ici-bas les justes que vous êtes, maîtres pour Dieu de l'univers entier." (p. 54). Le peuple d'Israël est bien "le peuple du mensonge... Sans leur fable, l'univers n'aurait plus d'espérance et devant l'Éternel, elle les justifie." (p. 65).

Dans *Huit Essais sur le mal*, publiés en 1963, Caraco écrivait encore : On peut mentir, à charge de mentir sans cesse, de revenir sur ceux que l'on diffame... Le principal est ici l'insistance... Frapper dix fois et cent, renouvelant les calomnies... Ajoutez à cela qu'un air de modération rend les atrocités plus recevables... **Faire passer pour fous ceux qui se mêlent de comprendre est la méthode la plus éprouvée.**" (pp. 331, 332).

L'un des grands esprits français du XIXe siècle, **Ernest Renan**, avait déjà remarqué certains traits de caractères très spécifiques aux intellectuels juifs. Dans sa *Vie de Jésus*, en 1863, il notait : "Un des principaux défauts de la race juive est son âpreté dans la controverse

et le ton injurieux qu'elle y mêle presque toujours... Le manque de nuances est un des traits les plus constants de l'esprit sémitique." (1). Mais il est vrai que l'on peut remonter à beaucoup plus loin dans l'histoire, puisque **Grégoire de Nysse**, au IV^e siècle, leur attribuait déjà ces défauts : "Comparses du Diable, race de vipères, délateurs, calomniateurs, obscurcis du cerveau, levain pharisaïque, sanhédrin de démons, maudits exécrales, lapideurs, ennemis de tout ce qui est beau." La lapidation était effectivement à cette époque très en usage chez les fils d'Abraham.

Albert Caraco s'est suicidé en 1971. Son mérite est d'avoir exprimé clairement ce que pensent secrètement bien des intellectuels juifs qui préfèrent conserver "le masque", malgré la putréfaction avancée qui continue de ronger leur âme. En vérité, je vous le dis : il n'est que temps pour eux de rejoindre le monde des humains, vite, avant qu'il ne soit trop tard. Leur Messie viendra peut-être, après tout. Mais ce ne sera alors sans doute qu'après l'apostasie du dernier juif, et ce, pour le bien de toute l'humanité.

Hervé RYSEN

Albert Caraco, *Apologie d'Israël*, 1957, L'Age d'homme, 2004.

Albert Caraco, *Huit Essais sur le mal*, L'Age d'homme, 1963.

(1) François de Fontette, *Sociologie de l'antisémitisme*, PUF, 1984, p. 9.

(2) François de Fontette, *Histoire de l'antisémitisme*, PUF, 1982, p. 29.

14 janvier 2007

Marek Halter : ses mensonges, son suicide

Marek Halter est un homme qui a beaucoup souffert. Le 28 avril 2005, sa souffrance a encore monté d'un cran à l'occasion d'un dossier publié dans le journal *Le Point* et intitulé : "Marek Halter, l'homme qui a tout vécu".

Voici ce qu'écrit malicieusement Christophe Deloire : "Marek Halter raconte avec talent comment il prend le thé à la table des grands de ce monde, de Golda Meir à Jean-Paul II, de Nasser à Eltsine, de Sharon à Poutine... Le curriculum vitae de Marek Halter est ardu à déchiffrer comme la kabbale, tant il semble avoir eu de vies. Avec sa barbe, sa chevelure de Samson et sa plastique antique, ce Depardieu du récit biblique **a une tête à jouer Moïse dans un péplum**". Il est certain en tout cas que "Halter a des histoires à revendre."

"Le mystère Marek Halter remonte à sa naissance. Il a vu le jour à Varsovie avant la guerre. Sa mère, Perl, était poétesse yiddish, son père Salomon, imprimeur. Pour le reste, l'état civil de l'écrivain est intrigant. D'abord, **Marek ne s'appelle pas Marek mais Aron**, comme le prouve son extrait d'acte de naissance." Marek Halter avance une explication : "il y avait une erreur sur le visa collectif de ma famille, à notre arrivée en France, juste après la guerre".

Sa date de naissance a aussi été falsifiée: "L'écrivain indique partout le 27 janvier 1936, sur sa fiche "Who's Who" et les documents officiels par exemple. L'année est fausse. La date officielle de l'état civil français, qui figure sur sa carte d'identité ou son passeport, est le 27 janvier 1932." Marek Halter s'explique : "C'est une autre erreur de l'état civil et je n'ai jamais cherché à la rectifier."

Christophe Deloire ne s'en tient pas à ces explications : "Mais il lui arrive de s'emmêler les pinceaux. A la page 23 du Judaïsme raconté à mes filleuls (Pocket, 2001), Marek Halter écrit "j'avais 9 ans" dans une scène qui se situe logiquement en 1941. Soit une naissance en 1932... Coquetterie d'un homme soucieux de cacher son âge ? Le détail n'est pas sans importance. Car il permet de préciser les premières années de sa vie, notamment ce qui en serait l'événement fondateur : la fuite du ghetto de Varsovie par les égouts. Depuis qu'il est allé frapper à la porte de Sartre, auquel il lança : **"Je suis un survivant du ghetto"**, Halter parle de l'expérience vécue à son plus jeune âge. En 1995, le pape lui demande : "Alors, vous êtes né à Varsovie ?" L'écrivain répond : "Non, Saint-Père, je suis né dans le ghetto de Varsovie." **Or, précise Christophe Deloire, les quartiers juifs de Varsovie ne furent ceints par un mur qu'en novembre 1940. Avant, il n'y avait pas de ghetto.**"

"Dans les cercles yiddish de Paris, les contradictions de Marek Halter font jaser depuis longtemps", précise le journaliste. En mars 1980, Michel Borwicz, un historien du ghetto, publie un article dans le quotidien *Unzer Wort* dans lequel il assure que Halter n'a jamais vécu dans le ghetto. Après *La Mémoire d'Abraham*, en 1983, il écrira encore une brochure de 14 pages, relevant des incohérences graves : "Le cas de Marek Halter, jusqu'où est-il tolérable d'aller trop loin ?" (sic). La fille de très proches amis des parents de Marek Halter, Rachel Hertel, confie : "Jamais les parents de Marek n'ont raconté avoir vécu au ghetto ; ils disaient être partis juste après l'éclatement de la guerre, en 1939", comme des dizaines de milliers de Juifs de Pologne, qui ont fui en Union soviétique. Marek Halter se défend : "J'ignore pourquoi Borwicz m'en voulait ainsi, et d'ailleurs, je n'ai jamais dit être resté longtemps au ghetto."

"La vie de Marek Halter est un roman, écrit encore Christophe Deloire. A lire sa biographie officielle, en 1945, il est délégué des pionniers d'Ouzbékistan à la fête de la Victoire à

Moscou. Directeur de l'Institut juif de Varsovie, Felix Tych n'y croit pas : "Il est très étrange qu'un jeune juif originaire de Pologne ait été délégué d'une république d'Union soviétique, a fortiori à cette époque." Ce jour-là, **Marek Halter jure avoir remis un bouquet de fleurs au "petit père des peuples"** : "Staline prit mes fleurs, me passa la main dans les cheveux et dit quelque chose que, troublé, je n'entendis pas." La première rencontre avec un grand de ce monde. Rachel Hertel assure que jamais Marek Halter n'en avait parlé avant la mort de ses parents."

De retour d'Union soviétique, la famille Halter s'installe à Lodz, en Pologne, puis rejoint Paris. Reçu aux Beaux-Arts, lauréat du prix international de Deauville, Marek Halter s'envole pour travailler à Buenos Aires. Selon la biographie officielle, il se lie avec le président argentin **Peron**. Mais "il faut croire que Peron a un sens étrange de l'amitié, écrit le journaliste, car Marek Halter, qui fréquente des révolutionnaires, est contraint à quitter l'Argentine deux ans plus tard."

L'écrivain relate aussi souvent une anecdote : Le 6 juin 1967, "j'ai été reçu à l'Elysée par le **général de Gaulle**". Maurice Clavel l'aurait présenté en précisant : "Mon général, vous ne connaissez pas cet homme qui a tout vu, tout vécu." En fait, Le Monde du 7 juin 1967 évoque une "délégation", sans faire mention de Halter. Lui-même écrira d'ailleurs dans *Le Fou et les rois* : "En vérité, seul Clavel fut reçu."

En 1977, Marek Halter commence la rédaction de *La Mémoire d'Abraham*. "Roman", est-il écrit sous le titre. Mais, indique Christophe Deloire, "des passages en italique laissent penser que l'histoire est celle de la famille de l'auteur, une lignée de scribes depuis 2000 ans." Marek Halter fait appel à une équipe de documentalistes. L'historien Patrick Girard s'en amuse : "**L'arbre généalogique était complètement faux**. La chronologie juive ne remonte pas au-delà du XVI^e ou du XVII^e siècle." La petite équipe cherche des références culturelles pour mettre en place une intrigue. La rédaction du livre est confiée à un "nègre", Jean-Noël Gurgand, qui travaille le manuscrit pendant deux mois.

"Des missions de plus en plus officielles vont lui être confiées. En 1991, il prend la présidence du Collège universitaire français de Moscou. Marek Halter certifie avoir lancé l'idée de créer un collège français dans le bureau de Gorbatchev, où **son "ami" Sakharov** l'aurait emmené." Contactée par *Le Point*, la veuve de Sakharov, Elena Bonner, qui réside à Boston, assure que l'écrivain français et le scientifique russe ne se sont vus qu'une seule fois, à Moscou, en 1986, après le retour d'exil de son mari, et ajoute que son mari n'est jamais entré dans le bureau de Gorbatchev.

En 1999, apprend-on encore, l'écrivain intervient auprès du ministre de l'Intérieur, Jean-Pierre Chevènement, pour lui demander s'il peut lever une interdiction de séjour d'un Ouzbek, qui se trouve être un membre important de la **criminalité organisée**. Les services spécialisés sont d'autant plus surpris qu'un autre mafieux ouzbek, refoulé à la frontière française, avait lancé : "Je suis un ami de Marek Halter !" Et l'on se demande si cette mafia est réellement "ouzbèke".

"Quand on pose des questions gênantes à Marek Halter, termine malicieusement Christophe Deloire, il répond avec douceur, en posant sa main sur l'avant-bras de son interlocuteur."

Dans le numéro du *Point* du 19 mai 2005, Marek Halter faisait publier un droit de réponse : "L'article du 28 avril 2005 "L'homme qui a tout vécu" a blessé mes proches ainsi que moi-même. A la relecture, il m'a fait rire. Parce que, découvrir à mon âge que mon nom n'est pas mon nom, mon enfance, mon travail, ma vie non plus, bref : que moi, je ne suis pas moi, vous admettez que cela soit risible. Je vous serais tout de même reconnaissant de bien vouloir

publier cette brève réaction dans votre magazine. Par respect pour mes amis, en France et à l'étranger, par respect pour tous ceux qui partagent mes combats, par respect pour mes lecteurs."

Il est possible que le rire de Marek Halter cachait en cette journée une profonde souffrance. Pourquoi les être humains sont-ils si méchants ? Pourquoi ne pas tous nous aimer, là, maintenant, plutôt que de faire saigner la mémoire ?

A l'heure où nous publions ces lignes, Marek Halter ne s'est toujours pas suicidé.

Hervé RYSEN

Jerzy Kosinsky : ses mensonges, son suicide

Jerzy Kosinsky est l'auteur du fameux livre *L'Oiseau bariolé*, paru en 1967. L'auteur y relate son expérience douloureuse pendant la guerre.

Elie Wiesel écrit dans ses *Mémoires* qu'il avait été le premier à parler de cet ouvrage, dans le *New York Times*. Mais la critique élogieuse qu'il avait consacré à ce livre, reconnaît Wiesel, lui avait valu des lettres d'insultes de quelques Juifs polonais. "J'ai eu tort, selon eux, de me montrer si chaleureux avec ce Juif honteux... Ils l'ont connu en Pologne... Son livre ne serait qu'un amas d'élucubrations fantaisistes... Je refuse de les croire : Juif honteux, Jerzy ? Impossible ! menteur, lui ? inconcevable !... Lorsque le roman paraît en France, Piotr Rawicz en parle dans *Le Monde*. Je l'interroge : "Jerzy est-il juif ?" Bien sûr qu'il est juif, répond Piotr. "Il te l'a dit ?" Non, il ne le lui a pas dit. Au contraire, il le nie. "Mais, alors comment le sais-tu ?" Je le sais, dit Piotr. "Pourquoi cache-t-il son origine juive ? Demande-le lui." Piotr le lui demande ; il maintient sa position. Piotr veut savoir s'il est circoncis. Jerzy refuse de répondre. Ce n'est que lorsque Piotr le menace d'appeler quelques copains pour l'aider à le déshabiller qu'il reconnaît son origine juive."

Elie Wiesel ne peut cacher son amertume : "Un long article dans *Village Voice* l'a traité **d'imposteur**. Une biographie récente cherche à le démythifier : ayant traversé la guerre avec ses parents, il n'aurait donc pas vécu les expériences atroces de *L'Oiseau bariolé*, n'aurait pas écrit ses livres tout seul. La nouvelle de son **suicide** – à la manière de Bruno Bettelheim – m'a bouleversé. Ce jouisseur était donc malheureux. Plus malheureux même que ses personnages loufoques ou tragiques... Pauvre Jerzy qui savait si bien divertir et si mal vivre. Incompris de son vivant, le comprendra-t-on mieux après son suicide ?"

Elie Wiesel, *Mémoires* 2, Editions du Seuil, 1996, p. 475.

17 janvier 2007

Les fabuleuses aventures d'Elie Wiesel

La gloire internationale d'Elie Wiesel, prix Nobel de la Paix, est largement fondée sur le succès des récits de sa douloureuse expérience concentrationnaire. Son talent de conteur fut rapidement reconnu par l'écrivain **François Mauriac**, qui le prit sous son aile bienveillante, ainsi qu'il le relate dans ses Mémoires : "Sans Mauriac, dit-il, que serais-je devenu ? Il veilla sur ma "carrière". Lors de chacun de mes voyages en France, je venais lui rendre visite." La rencontre entre les deux hommes eut lieu dans une réception mondaine : "Mauriac, je l'ai aperçu en 1955 lors d'une célébration de la fête de l'Indépendance à l'ambassade d'Israël... Surpris, il insista : "Je suis heureux que vous m'ayez invité. Israël me tient à cœur. J'aime participer à sa fête." (*Mémoires*, tome I, Seuil, 1994, pp. 338, 326).

Elie Wiesel, guide touristique

A ses débuts, après la Seconde Guerre mondiale, Elie Wiesel dut travailler dur pour gagner sa vie. Installé à Paris, il servait de guide touristique à ses coreligionnaires de passage en France. Voici une anecdote qui montre de manière assez éloquente son aptitude à enrichir la vérité :

"Miriam me demande des explications sur Paris, et je les lui fournis volontiers. Pas besoin d'effort. **J'improviser avec un aplomb dont j'ai encore honte aujourd'hui...** A cette époque-là, il m'arrive assez souvent de **broder, d'inventer** des détails piquants sur l'histoire de Paris qu'on ne trouverait dans aucun ouvrage, fût-il romancé. Pourquoi ? Par fatigue. Trop de visiteurs israéliens insistent pour que je leur montre le Louvre et la Concorde, Montmartre et les cabarets russes. Au début, je fais mon métier de guide consciencieusement : je ne dis que ce que je sais. Et puis je m'aperçois que les touristes dont j'ai la charge sont insatiables en ce qui concerne la culture parisienne : ils en veulent davantage. Des récits plus pittoresques. La façade de Notre-Dame avec ses Juifs au chapeau pointu, avec sa synagogue aveugle et misérable, ne leur suffit pas. [Elie Wiesel confond avec la cathédrale de Strasbourg]. "Tout cela, disent-ils, nous l'avons appris à l'école. Ici, c'est autre chose qui nous intéresse." Bon, qu'à cela ne tienne : je me mets à **inventer** une anecdote pour chaque statue, une histoire pour chaque monument. **Réarranger** le passé de la capitale pour une heure, une matinée, en quoi cela nuirait-il à la France ?

"Or, un jour, l'inévitable se produit : un guide, malheureusement professionnel, se trouve place de la Bastille près du petit groupe (francophone) qui m'écoute bouche bée lui décrire les journées de 1789 ; je suis en forme, je connais le nom de l'officier qui, le premier, ouvrit les portes de la prison ; et celui du prisonnier qui, à genoux, implora sa miséricorde. Dans la cellule voisine, une princesse se préparait à la mort ; elle souhaitait mourir, mais la vue de l'officier la fit changer de philosophie, et la voilà qui, au scandale de ses amies, clame son amour de la vie et des vivants... Je pourrais continuer à **broder** ainsi jusqu'à la prochaine révolution, n'était le cri d'animal blessé qu'un bonhomme inconnu pousse à côté de moi... Il se jette sur moi, prêt à me déchiqueter : "Comment... comment osez-vous ? Moi qui connais cette ville, l'histoire de chaque pierre, comment osez-vous mentir en ma présence et **faire mentir l'histoire** ?" Nous le quittons plutôt précipitamment. "Ne fais pas attention, me console l'un de mes invités de passage. C'est un fou furieux." Un autre le corrige : "Mais non, il est jaloux, c'est clair comme le jour." Mais Miriam, elle, adore les histoires. Vraies ou imaginaires, elles la divertissent. Et puis, elle est belle, Miriam." (*Mémoires*, tome I, Seuil, 1994, pp. 271, 272).

Nous avons ici un bel exemple de fuite précipitée. Mais, une fois n'est pas coutume, l'auteur semble admettre que la colère de son agresseur pourrait être ici éventuellement justifiée, quand bien même ses coreligionnaires sont déjà prêts à le défendre mordicus contre pareille injustice.

Elie Wiesel journaliste

Le métier de journaliste permet à Elie Wiesel de rencontrer nombre de gens intéressants. C'est ainsi qu'il fit la connaissance d'un personnage extraordinaire, un certain Joseph Givon, introduit dans les cercles du pouvoir. Notre journaliste est alors fortement impressionné par cette personnalité mystérieuse et influente. Son correspondant est expéditif dans ses communications téléphoniques : " "Je passe te chercher demain à midi pile." Je n'ai même pas le temps de dire ouf ; il a déjà raccroché. Téléphoner à Dov ? Une toute petite voix me conseille la prudence. Avec Givon, on ne sait jamais. Demain peut signifier la semaine prochaine ou l'an prochain."

L'homme est mystérieux, un brin farfelu, et terriblement manipulateur : "Il me tend sa main invalide (je n'ai jamais su pourquoi il me tendait parfois la droite et d'autres fois la gauche), me dit au revoir et s'en va en clopinant." Son influence secrète sur la politique est néanmoins bien réelle, ainsi que le petit journaliste peut s'en rendre compte : "C'est donc lui, et pas le président du Conseil qui a décidé du lieu de l'entretien. Mendès France n'a qu'à obéir ! Je ne me suis pas encore remis de ma stupeur que Givon enchaîne : "J'ai demandé qu'on déjeune ensemble. C'est mieux. Et plus intime"... Malheureusement, il doit quitter Paris. L'actualité internationale le réclame ailleurs. L'Histoire aussi. Hô Chi Minh ? Giap ? Khrouchtchev ? Je déverse sur lui une avalanche de questions qui lui font hausser les épaules : "désolé, mais..." Cela ne fait rien, je comprends : zone interdite, défense absolue d'y pénétrer. Une affaire d'espionnage, sans doute. Croire ou ne pas croire ? Ne m'a-t-il pas conduit jusque chez les Mendès France ? S'il connaît le président du Conseil, il peut très bien fréquenter d'autres grands de ce monde, pas vrai ? Le fait est qu'il disparaît de Paris... Désormais, nos contacts se feront exclusivement par courrier : cartes et lettres de Varsovie, de Pékin, de Prague et de Moscou où il deviendra producteur de cinéma... Les Izvestia publieront un article pour dénoncer ses activités de contrebande : arrêté comme trafiquant, il sera condamné à dix ans de prison. "Je suis innocent, me confiera-t-il dans une lettre pathétique. La vérité finira par triompher." La vérité ? Sous la plume de Givon, elle paraît tremblotante. Mais elle triomphera malgré tout. Libéré — "grâce à l'intervention de plusieurs ambassadeurs occidentaux" — il recevra des excuses du tribunal. Dégoûté du système soviétique, il retournera à Prague, refera surface à Paris... avant d'aller s'installer définitivement en Israël. Il y mourra d'une crise cardiaque. Les journaux et revues de Tel-Aviv lui consacreront de nombreux articles, insistant sur le côté pittoresque, rocambolesque et manipulateur du personnage... Incrédule, fasciné mais amusé, le public tentera d'éclaircir le mystère qui l'entourait. Comment distinguer chez lui la vérité du fantasme, étant admis qu'il ne pouvait pas tout inventer ? Souvent, je songe à lui avec affection. Grâce à lui, j'ai presque vécu quelques-unes de ses aventures. Réelles ou imaginaires ? Qu'importe. Les aventuriers ne disent pas toujours la vérité : ils l'inventent d'abord. D'ailleurs, n'ai-je pas déjeuné avec les **Mendès France** ?" (pp. 313-319).

Agent de renseignement, producteur de cinéma, contrebandier, trafiquant international au carnet d'adresses bien rempli, **Joseph Givon** était manifestement un homme aussi influent que discret et mystérieux. Les plus puissants moteurs de recherche sur internet ne donnent en effet que cinq réponses à son nom, et qui paraissent correspondre à des homonymes. Et à la page 325 de son livre, c'est-à-dire six pages plus loin, Elie Wiesel écrit :

"**Mendès France** ? J'ai fini par le rencontrer à New York, lors d'une réception à l'Institut Weizmann".

Elie Wiesel renouvelle la Torah

Mais d'autres personnages intéressants et pittoresques, réels ou imaginaires, ont croisé la route d'Elie Wiesel, tel ce Mané Katz, avec qui il semble avoir quelques affinités : "Petit pétillant, d'une agilité étonnante pour son âge, il sautillait en marchant, en parlant. Il aimait raconter des anecdotes (vraies ou fausses) sur sa vague ressemblance avec Ben Gourion. Une femme se serait éprise de lui parce qu'elle le confondait avec le Premier ministre israélien. Un espion lui aurait proposé des secrets militaires arabes contre un certificat de bonne conduite adressé à... au bon Dieu qui, comme chacun sait, habite quelque part à Jérusalem. Un voleur lui aurait offert une importante somme d'argent pour les caisses de l'État juif. "Dès que je révèle ma véritable identité, on me tourne le dos", ajoutait-il en s'esclaffant." Ce Mané Katz offrit un jour à Elie Wiesel un de ses tableaux, que celui-ci refusa en trouvant astucieusement une "porte de sortie", en puisant dans la Torah : "**Citant sources anciennes** et références qui n'avaient rien à voir, **puisées dans** l'Écriture aussi bien que **dans ma fantaisie**, je parlai vite, pendant une heure ou deux, peut-être jusqu'à l'aube... : "Or un juge qui accepte des cadeaux, la Bible le traite de tous les noms". L'ai-je convaincu ? Je n'en sais rien. La véritable raison de mon refus, la voici : j'étais trop pauvre pour posséder des œuvres d'une telle valeur. Et puis, ses tableaux, je n'aurais pas su où les mettre. Vagabond par goût et par profession, déraciné, je ne possédais qu'une machine à écrire et une valise. On ne met tout de même pas des œuvres d'art dans une valise !" (pp. 321, 322.).

Elie Wiesel échappe a une catastrophe aérienne

C'est encore dans ses Mémoires qu'Elie Wiesel a raconté comment il a échappé de peu à la mort. Ainsi, en 1955, il a bien failli être la victime d'une terrible catastrophe aérienne : "Pour me remettre et me changer les idées, je partis pour Israël, écrit-il. J'avais réservé une place dans un avion El Al mais l'offris à une amie de Béa qui, venue de Montréal avec ses deux enfants, n'arrivait pas à obtenir trois sièges sur ce vol. L'avion fut abattu au-dessus de la Bulgarie. Je pris la voie maritime." (p. 345). L'auteur, qui ne fournit aucune autre précision, ne paraît pas plus bouleversé par cette terrible épreuve. Il faut dire que nos recherches d'informations sur cette catastrophe aérienne sont restées tout aussi infructueuses. Peut-être s'agissait-il d'un petit avion, d'un tout petit avion ?

Les aventures d'Elie Wiesel en URSS

Elie Wiesel eut aussi l'occasion de se rendre en URSS. Sous le régime communiste, depuis que Staline avait évincé les dirigeants "sionistes" du pouvoir après la guerre, les juifs n'étaient plus libres d'émigrer librement en Israël. La "Communauté médiatique internationale" clamait alors à cor et à cri son indignation et réclamait pour les juifs le droit de sortir d'Union soviétique. Elie Wiesel s'était rendu sur place afin d'en savoir davantage. A l'aéroport de Moscou, au moment même de quitter la place avec ses deux gardes du corps, survint un autre épisode rocambolesque de la vie bien remplie du grand écrivain :

"Voici l'appareil d'Aeroflot. Au bas de la passerelle, comme toujours, deux ultimes vérifications : à droite, l'hôtesse de l'Intourist prend ma carte d'embarquement ; à gauche, un officier examine mon passeport. La jeune fille me fait signe de monter, mais l'officier crie quelque chose à quelqu'un. Brusquement, les événements se précipitent. En un clin d'œil, mes deux Israéliens surgissent à mes côtés. L'un d'eux s'empare de mon billet d'avion, l'autre

arrache mon passeport des mains de l'officier ; je me sens soulevé comme un malade, comme un colis ; ils courent, je cours. Coups de sifflets, ordres rauques, bousculades. Je ne sais comment nous parvenons à franchir toutes les portes, tous les barrages, nous sautons dans la voiture de l'ambassade et déjà nous roulons à tombeau ouvert. Pourquoi la police ne nous barre-t-elle pas la route ? Je n'en sais rien. [Nous non plus !] Je resterai trois jours et trois nuits à l'ambassade avant de recevoir le feu vert. Comment David s'est-il débrouillé ? Il ne me l'a jamais révélé, et à vrai dire, je ne l'ai pas interrogé, même si le journaliste en moi aurait bien aimé savoir. L'important, c'était de quitter Moscou. De retrouver la liberté. Toujours accompagné de mes deux gardes du corps israéliens, je retourne à l'aéroport. Tout se passe comme si j'étais un touriste ordinaire." (pp. 495, 496).

Elie Wiesel, rescapé de la guerre du Golfe

Il est certain en tout cas que la chance a toujours souri à Elie Wiesel. Dans le tome II de ses Mémoires, il raconte l'épisode extraordinaire qui lui est arrivé pendant la guerre du Golfe en 1991. Il partit alors en Israël pour soutenir sa communauté pendant la dure épreuve où l'Irak, bombardé par les Américains, envoyait par vengeance ses vieux missiles Scuds sur l'État hébreu :

"Mon cousin Eli Hollender est content que je sois venu : "Viens à la maison me dit-il. Viens dîner. Nous attendrons les Scuds ensemble." Drôle d'invitation, drôle d'idée, écrit Elie Wiesel... J'accepte son invitation. Nous fixons un rendez-vous. A la dernière minute, je décommande. Empêchement imprévu. Le soir même, chacun de son côté, nous écoutons à la radio les informations sur l'attaque des missiles qui vient de se déclencher... Un mois plus tard, je reçois une lettre d'Eli dans laquelle il remercie Dieu de mon empêchement : "Si tu étais venu, nous serions restés chez nous au lieu d'aller passer la nuit chez nos enfants. Et qui sait ce qui nous serait arrivé. Un Scud est tombé sur notre maison et l'a entièrement démolie. C'est un miracle que tu ne sois pas venu." (p. 148).

Elie Wiesel est donc incontestablement un rescapé de la guerre du Golfe. Son aventure est d'autant plus extraordinaire que, ainsi qu'il le reconnaît lui-même, "les Scuds n'ont fait aucune victime. L'homme qui est mort à Bnei Brak ? Crise cardiaque. Ailleurs, une femme s'est enfermée dans une armoire et a récité des psaumes. La pièce s'est effondrée, mais l'armoire est restée intacte." On vous le dit : Israël est le pays des miracles !

Elie Wiesel et les enfants dans les flammes

Elie Wiesel a aussi connu évidemment l'expérience des camps de la mort. C'est avec beaucoup d'émotion qu'il relate les atrocités qu'il a pu voir de ses yeux : "C'est en rêve, un mauvais rêve de Dieu, que les êtres humains lancent des enfants juifs vivants dans les flammes des fosses béantes. Je relis ce que je viens d'écrire, et ma main tremble, tout mon être tremble. Je pleure, moi qui pleure rarement. Je revois les flammes, et les enfants, et je me répète qu'il ne suffit pas de pleurer. Il m'a fallu du temps pour me convaincre que je ne m'étais pas trompé." (*Mémoires*, tome I, Seuil, 1994, p. 102).

Elie Wiesel et les geysers de sang

Ce qu'il a vu est tout simplement inouï ; mais ce qu'il a entendu dire l'est peut-être plus encore. Dans *Paroles d'étranger*, il relate les massacres de Babi-Yar, en Ukraine, où les Allemands avaient exécuté des Soviétiques, dont de nombreux juifs : "Plus tard, j'appris par un témoin que, pendant des mois et des mois, le sol n'avait cessé de trembler ; et que, de temps en temps, des geysers de sang en avaient giclé." (*Paroles d'étranger*, Seuil, 1982, p. 86).

On peut rapprocher ce témoignage avec celui qu'a laissé un prix Nobel de littérature, **Isaac Bashevis Singer**, qui relate, dans l'un de ses romans intitulé *L'Esclave*, les atrocités innommables commises par les Cosaques au XVIII^e siècle : "Les Cosaques avaient presque rasé la ville, écrit Singer ; ils avaient tué, égorgé, brûlé, pendu ; mais il y avait eu quelques survivants... Les assassins avaient même retourné les tombes. Pas un seul chapitre des rouleaux sacrés, pas une seule page des livres de la maison d'étude ne restaient intacts... "Pourquoi ceci nous est-il arrivé ? demanda l'un des hommes. Josefov était un foyer de la Torah. — C'était la volonté de Dieu, répondit un autre. — Mais pourquoi ? Quels péchés les petits enfants avaient-ils commis ? Ils les ont enterrés vivants... — Quel mal leur avions-nous fait ?... Le Créateur avait-il besoin des Cosaques pour révéler sa nature ? Était-ce une raison suffisante pour enterrer vivants des enfants ?"

L'antisémitisme est décidément incompréhensible, aujourd'hui comme autrefois. "Les puissances du Mal" ne cesseront-elles donc jamais leur œuvre de destruction ? Comme toujours, les bourreaux rivalisaient de cruauté envers leurs victimes, faibles et désarmées. A lire le romancier Isaac Bashevis Singer, le raffinement des Cosaques dans ce domaine n'a rien à envier à celui des Allemands : "Ils ont empalé Moishe Bunim et il ne cessa pas de gémir de toute la nuit. — Vingt Cosaques ont violé ta sœur Leah et puis ils l'ont coupée en morceaux... On ne pouvait concevoir qu'en ce monde, on massacrait des enfants, on les enterrait vivants et que la terre s'imbibait de sang, comme au temps de Caïn." (Isaac Bashevis Singer, *L'Esclave*, 1962, Stock, 1993, pp. 100, 103, 120).

Il faudrait tout de même vérifier si cette image récurrente n'est pas déjà dans le Talmud ou l'Ancien Testament.

Elie Wiesel doit choisir

"18 janvier 1945 : l'Armée rouge se trouve à quelques kilomètres d'Auschwitz... Berlin décide d'évacuer les détenus vers l'intérieur de l'Allemagne. Une agitation fébrile règne dans toutes les baraquas... Mon père vient me voir à l'hôpital. Dans le désordre général, on le laisse entrer. Je lui dis : "les malades peuvent rester au KB, mais... — Mais quoi ? demande mon père. — Il y a que... je ne veux pas me séparer de toi." J'ajoute : "Mais tu pourrais rester avec moi, tu sais. — Est-ce possible ? demande-t-il. — Oui, c'est possible." Il y a de la place. Aujourd'hui, la surveillance se relâche. Dans le va-et-vient, tout est possible. Idée tentante, mais nous la repoussons. Nous avons peur. Les Allemands ne laisseront pas de témoins derrière eux ; ils les tueront. Tous. Jusqu'au dernier. C'est dans la logique de leur monstrueuse entreprise. Ils feront tout sauter pour que le monde libre n'apprenne pas la nature et l'étendue de leurs crimes."

Voilà comment Elie Wiesel et son père choisirent de partir avec les Allemands, plutôt que d'attendre l'Armée rouge. Ceux des malades qui étaient restés, contrairement aux prévisions des Wiesel, père et fils, n'avaient finalement pas été exterminés : "Que serait-il advenu de nous si nous avions choisi de rester ? Tous les malades, ou presque tous, ont survécu. Libérés par les Russes neuf jours plus tard. Autrement dit, si nous avions choisi de rester à l'infirmerie, mon père ne serait pas mort de faim et de honte dix jours après, à Buchenwald." (Mémoires, tome I, Seuil, 1994, p. 119). On soignait donc les gens à Auschwitz, et même les pauvres juifs.

Comment Elie Wiesel a stupéfié le médium

Lors d'un voyage de jeunesse en Inde, Elie Wiesel raconte encore une de ses histoires stupéfiantes : "Un Sage m'aborde à la sortie de mon hôtel à Bombay : "Pour cinq roupies je te

dirai ton avenir." Je lui réponds : "Je vous en donne dix si vous me dites mon passé." Interloqué, il me demande de noter ma date de naissance et une date quelconque sur un bout de papier. Il le saisit d'un geste rapide, me tourne le dos pour faire ses calculs, et reste un moment figé. Quand il se retourne, il semble effrayé : "Je vois des cadavres, dit-il. Beaucoup de cadavres." Là, il m'étonne. Il ne peut pas savoir ce que le 11 avril 1945 signifie pour moi. Et pourtant." (*Mémoires*, tome I, Seuil, 1994, p. 287).

Elie Wiesel invente un langage

Elie Wiesel a fortement incité les survivants d'Auschwitz à témoigner, pour ne pas oublier. "En vérité, dit-il, mon principal souci a toujours été les rescapés. En écrivant, j'ai essayé de les convaincre de la nécessité et de la possibilité du témoignage : "Faites comme moi, leur disais-je. Déposez, racontez, même s'il vous faut inventer un langage." (*Mémoires*, tome I, Seuil, 1994, p. 443).

Elie Wiesel et la bénédiction du rabbi

Se rendant "à Bnei Brak, le faubourg le plus religieux de Tel-Aviv", il y rencontre le vieux Rabbi Israël : "Il me fait parler de mes travaux. Il veut savoir si les histoires que je raconte dans mes livres sont vraies, c'est-à-dire si elles sont vraiment arrivées. Je lui réponds : "Rabbi, en littérature, c'est ainsi : il y a des choses qui sont vraies, et pourtant, elles ne sont pas arrivées ; et d'autres qui ne le sont pas, alors qu'elles sont arrivées." J'aurais tellement souhaité recevoir sa bénédiction." (*Mémoires*, tome I, Seuil, 1994, p. 347).

Elie Wiesel indigné

Dans ses *Mémoires*, Elie Wiesel s'indigne de l'incrédulité de certains membres de la communauté juive concernant les témoignages des "survivants". Il en est ainsi par exemple de cet **Alfred Kazin**, critique "inconnu en France, mais écouté en Amérique", qui se permet d'émettre des doutes concernant la sincérité de la douleur des rescapés : "Au début, poursuit Wiesel, nous nous voyons ou nous téléphonons régulièrement. Il fait partie d'un jury littéraire fondé par les survivants de Bergen-Belsen dont un certain Yossel est le président : Kazin nous accompagne à Belsen, puis à Jérusalem, et Yossel le comble : chambre d'hôtel plus que confortable, argent de poche, cadeaux pour lui et sa femme. Il l'invitera même chez lui. Et tout ce que cet intellectuel new yorkais a trouvé à dire de cette visite, dans un article pompeux et suffisant, c'est que l'épouse de Yossel était propriétaire non seulement d'un appartement luxueux mais aussi d'un numéro démesurément grand tatoué sur le bras : comme si elle se l'était fait faire exprès chez Cardin... Pire que tout le reste : dans un texte où il essaie de rappeler "ce qu'il doit" à Primo Levi et à moi-même, il écrit qu'il ne serait pas surpris d'apprendre que j'ai **inventé** l'épisode de la pendaison dans *La Nuit*." (*Mémoires*, tome I, Seuil, 1994, p. 436).

Une centaine de pages plus haut, à la page 342 du tome premier de ses *Mémoires*, Elie s'était déjà vu obligé de rectifier une note de Mauriac dans un de ses Blocs-notes, en 1963, dans laquelle celui-ci citait les "**quatre romans**" d'Elie Wiesel : *La Nuit*, *L'Aube*, *Le Jour*, *La Ville de la chance* : "La Nuit n'est pas un roman", tient à préciser Elie Wiesel, pour ceux qui en douteraient encore.

Hervé RYSEN

Boris Fraenkel, ses manigances, son suicide

Boris Fraenkel était le fondateur de Organisation communiste internationale (OCI), une de ces sectes trotskistes. Juif allemand, né en 1921 à Dantzig (rebaptisée Gdansk), il était arrivé en France en 1938, et avait fait connaître la littérature freudo-marxiste d'**Herbert Marcuse** et **Wilhelm Reich**, dont il avait vulgarisé les œuvres, ainsi que celles de Leon Trotski. Animateur de la revue Partisans éditée par François Maspero, il fonda l'OCI, ancêtre du Parti des travailleurs (PT) avec Pierre Boussel (alias Lambert) et dont il fut exclu à la fin des années 60.

Boris Fraenkel était un homme de l'ombre. Mais il fit subitement la "une" de la presse en 1995 en révélant le passé trotskiste de **Lionel Jospin**. C'est lui, en effet, qui avait initié le futur Premier ministre au trotskysme dans les années 60 : "C'était un peu ma spécialité, avait-il confié au Nouvel Observateur : repérer des jeunes gens de gauche, et les faire tomber dans mes filets, comme disaient mes camarades. Jospin était alors élève à l'ENA. Je le formais clandestinement. Nous n'avions pas d'énarque alors, dans le mouvement. C'était une chance extraordinaire de pénétrer la haute fonction publique." Il décrivait alors son élève ainsi : "bon garçon, quoiqu'un peu trop rigide".

Dans son autobiographie, Fraenkel écrit : "On m'a souvent demandé pour quelles raisons j'avais tenu à faire connaître ce passé-là de Jospin." Et il répond : "Tout simplement parce que j'estime que le trotskisme n'est pas une maladie honteuse."

Boris Fraenkel était resté dans l'ombre jusqu'au soir de sa vie. Il s'est **suicidé** le dimanche 23 avril 2006 en se jetant du pont le plus haut de Paris, situé derrière la gare de Lyon. Il avait 85 ans.

Hervé RYSEN

Source : *Le Figaro* du 1er mai 2006.

Lire aussi sur ce site : *Le messianisme trotskiste*.

L'ANTISIONISME JUIF

Le retour à Sion

On sait que la figure du messie est centrale dans le judaïsme, et que son attente se confond, chez les juifs, avec l'instauration de l'Empire global et d'un monde de "Paix", où toutes les frontières, toutes les nations, tous les conflits, sociaux, nationaux, religieux, auront disparu pour laisser place au "royaume de David", dans lequel les peuples du monde entier seront à genoux devant le peuple élu. Les textes sont assez clairs à ce sujet. Dans cette perspective, **chaque juif a le devoir de rester dans la diaspora**, de s'introduire dans toutes les nations, dans les moindres recoins de tous les pays du globe, afin d'y "élever des étincelles" et de travailler à "unifier Dieu". On a ainsi pu constater, avec le célèbre romancier "péruvien" Mario Vargas Llosa, que les tribus de la forêt équatoriale ne seraient pas épargnées. (1)

D'un autre côté, les attentes messianiques nourrissent aussi l'espoir d'un retour à Sion et de la reconstruction du Temple. Jamais cette espérance du retour ne s'est éteinte chez les juifs, qui ont toujours prié, tournés vers Jérusalem. Durant dix-neuf siècles, depuis la destruction du Temple par les légions romaines de Titus, ils ont psalmodié à l'infini leur nostalgie : **"l'An prochain à Jérusalem"**. Cette incantation a été répétée au point de devenir le leitmotiv de la Synagogue : on la retrouve dans sa prière, dans sa liturgie, dans ses fêtes et dans ses célébrations. L'attente messianique ne se confond donc pas seulement avec l'espoir d'un monde unifié, mais aussi avec l'espoir d'un "retour des exilés" en Palestine.

Cette espérance s'est concrétisée à maintes reprises dans l'histoire, mais il est vrai que ce fut parfois à leurs corps défendant. Ainsi, **en 1391**, dans **"l'Espagne des trois religions"**, la résistance antisémite espagnole prit corps et se manifesta par une vague de violence qui obligea de nombreux juifs à quitter le pays. Certains parmi eux **allèrent en Palestine**. Ils pensaient, écrit Stephen Sharot, "que leur migration était **un moyen de provoquer la venue du Messie**". La plupart des prophétesses et des prophètes apparus à cette époque prédirent que le messie arriverait prochainement et emmèneraient les convertis en Palestine, sur des nuages ou sur les ailes d'anges.

Une autre migration fut également stimulée par des espoirs messianiques après la conquête de Constantinople par les Turcs en 1453. Mais l'émigration la plus importante est celle qui concerne les juifs expulsés d'Espagne en 1492. Des dizaines de milliers d'entre eux partirent s'installer dans l'Empire ottoman. Stephen Sharot écrit : "ils croyaient que l'expulsion était un moyen de rédemption, dès lors qu'elle débouchait sur la concentration des Juifs dans l'Empire turc, plus proche de la Palestine." (2) C'est aussi cette idée qu'énonce le célèbre **Isaac Bashevis Singer** dans son roman intitulé *L'Esclave* : **"Quand le rédempteur viendrait, les Juifs de la Terre d'Israël seraient les premiers à le saluer."** (3)

Les attentes millénaristes de cette époque se maintinrent encore au moins une trentaine d'années après l'expulsion d'Espagne. Dans les années 1520, **David Reubeni** suscita lui aussi des espérances messianiques. Grâce à l'influence d'un riche banquier juif, il avait obtenu une audience du pape, puis du roi du Portugal, en vue de faire la conquête de la Palestine, toujours entre les mains des Turcs. Trois ans après, c'est avec **Salomon Molkho** qu'il se rendit à Ratisbonne pour demander à l'empereur germanique d'organiser une expédition. L'empereur les fit jeter en prison tous les deux.

Un peu plus tard, toujours au XVI^e siècle, ce fut au tour de **Joseph Nassi** de porter les espérances des juifs d'un retour à Sion et d'une vengeance contre "Edom" (la chrétienté). Il était l'héritier de la riche famille Mendès, qui avait fui le Portugal pour gagner

Constantinople, où le sultan l'avait accueilli à bras ouverts. Nassi gagna sa faveur et fut, pendant une quinzaine d'années, selon l'historien juif Léon Poliakov, à même "d'infléchir la politique étrangère ottomane, de décider même de déclarations de guerre et de conclusions de paix". (4) Ennemi juré de la chrétienté, et plus particulièrement de l'Espagne, il poussa le sultan à faire la guerre au roi catholique. (5) Il s'était aussi érigé en protecteur des juifs. **En 1561, le Sultan lui fit cadeau de la ville de Tibériade et des terres avoisinantes, afin d'y créer une sorte de foyer ou de refuge juif.** Nassi s'employa à restaurer la ville, l'entoura d'une muraille, mais peu de juifs vinrent s'y installer et le projet n'aboutit pas, "faute de l'adhésion spontanée des masses juives à ce "sionisme politique" avant la lettre", écrit Poliakov. Joseph Nassi fut ensuite du premier cercle des conseillers du sultan après la grande défaite navale turque à Lépante, en 1571.

Au siècle suivant, le Messie d'Israël apparut enfin en Turquie en la personne de Sabbataï Zevi. Les juifs de toute l'Europe et du pourtour méditerranéen purent se réjouir : ils n'avaient pas attendu en vain au cours de tous ces siècles. Certains abandonnèrent leur maison et leurs biens, refusaient de faire le moindre travail et proclamaient que **"le Messie allait arriver pour les transporter sur un nuage jusqu'à Jérusalem.** D'autres jeûnèrent des jours durant, refusant même la nourriture à leurs petits enfants." (6) On sait ce qu'il advint de ce Sabbataï Zevi, vrai Messie d'Israël, mais qui préféra la conversion à l'islam sous la menace du sultan de lui faire subir le châtement suprême.

A la fin du XVIII^e siècle, les troubles générés par la révolution française échauffèrent évidemment les esprits, et de nombreux juifs — talmudistes et hassidiques —, pensèrent qu'ils vivaient enfin l'époque bénie de la venue du messie. "Leurs espoirs de rédemption imminente, écrit Stephen Sharot, étaient centrés sur l'année 5600 (1840), date mentionnée par le Zohar comme pouvant être celle de l'arrivée du messie". Bien évidemment, leurs attentes furent déçues une fois de plus.

A la même époque, Yehuda Alkalai, prédicateur sépharade, près de Belgrade, soutenait que l'établissement de colonies juives en Terre sainte était une préparation nécessaire à la rédemption. Le rabbin Zvi Hirsh Kalischer (1795-1874), de Posen, en Pologne, exprima lui aussi des idées similaires. Leurs idées eurent certes peu d'échos, mais contribuèrent à légitimer le mouvement sioniste qui apparut dans les années 1880, et qui aboutira à la création d'un "foyer juif" en Palestine en 1917, puis à la création de l'État d'Israël en mai 1948. **On constate donc bien que l'idée sioniste ne date pas du XIX^e siècle, comme certains "antisionistes" aimeraient le faire croire, mais s'enracine dans le passé le plus lointain.**

Le sionisme dans le processus de la Rédemption

La vision idéaliste et révolutionnaire du mouvement sioniste travailliste dans les années 50 laissa peu à peu la place à une vision eschatologique et religieuse de l'État d'Israël. Après leur guerre victorieuse contre les Arabes en juin 1967, certains Israéliens se plurent à penser qu'Israël était l'instrument que Dieu s'était choisi pour la Rédemption de Son peuple. Leur chef de file était le fameux rabbin Zvi Yehouda Ha Cohen Kook. Dans un livre intitulé *Les Religions meurtrières*, publié en 2006, **Elie Barnavi** jette un regard critique sur sa doctrine, qui professe que : "... la terre d'Israël est sainte, saints les arbres qui y poussent et les pierres qui la jonchent et les maisons qui s'y dressent", que "nul n'a le droit d'en céder aux Gentils la moindre parcelle" et que "leur devoir sacré est de la peupler." (7)

La guerre de Kippour en octobre **1973** mit un terme à ce triomphalisme des Israéliens et ébranla leurs sentiments de sécurité, de force et d'autosuffisance. On sait que les difficultés que traversait alors le pays furent perçues par les juifs pieux comme "une des **douleurs de**

l'enfantement du messie". (8) C'est dans ce contexte que fut constitué en 1974 le Gush Emunim (le Bloc de la Foi), qui intégra les thèmes nationalistes dans un cadre messianique religieux. Les chefs du Gush Emunim, élèves du rabbin Kook, soutenaient que le processus messianique de Rédemption du peuple juif avait commencé et que la mitsva la plus importante du moment était la colonisation de la Terre d'Israël. Pour le **Gush Emunim**, écrit Stephen Sharot, "le peuple juif détient un droit sacré sur la Terre d'Israël et c'est son devoir sacré de reprendre possession du pays et de le peupler en chacune de ses parties." (9) C'est au sein de ce groupe que l'on commença à considérer que les mosquées du mont du Temple étaient le principal obstacle arabe au processus de Rédemption, et que leur destruction devait être le principal objectif. Mais une autre tendance du Gush Emunim s'est rapprochée des haredim, ou ultra-orthodoxes, et de leur messianisme plus passif.

Dans un livre de propagande sioniste intitulé Réveil et unité du peuple juif, publié en 1970, l'ancien résistant Victor Tibika résume bien cette eschatologie juive en quelques mots : "L'heure du retour a sonné", écrit-il. Le destin d'Israël a "été annoncé par les prophètes, qui tous à l'unanimité ont prédit : les Destructures du Temple, l'Exode, l'Exil, les Persécutions, le Bannissement, le Rétablissement d'Israël, le Retour, la Libération de Jérusalem et la venue du Messie." (10) Il faut croire que "cette fois-ci, c'est la bonne", comme on dit.

L'antisionisme religieux

Cette conception eschatologique du judaïsme qui intègre l'État d'Israël comme élément du processus de Rédemption est néanmoins jugée par de nombreux juifs comme dangereuse pour l'ensemble du judaïsme. Pour eux, ce messianisme sécularisé dénature l'idéal religieux ancestral du peuple élu. Jean-Christophe Attias, qui est une des principales figures intellectuelles de la communauté juive de France, écrit en 2001 : "Le sionisme prône une rupture avec une attitude passive des juifs, qui depuis trop longtemps attendent le Messie. Il prône une prise en main du destin juif par les juifs eux-mêmes, une volonté de réaliser sur terre et maintenant, et par des moyens humains, quelque chose qui, jusque-là, avait été un horizon encore vague entre les mains de Dieu". (11) Certains milieux orthodoxes, conscients de la gravité de la rupture que constitue ce projet de libération séculière, demeurent donc hostiles au **sionisme**, qui serait "une véritable profanation de l'idéal religieux". Pour eux, "les sionistes compromettent gravement la mission d'Israël en exil." (12)

Voici encore ce que déclarait en 1968 le **rabbin Elmer Berger**, qui était le président de la Ligue pour le judaïsme aux Etats-Unis : "La tradition prophétique montre clairement que la sainteté de la terre ne dépend pas de son sol, ni celle de son peuple, de sa seule présence sur ce territoire. Seule est sacrée, et digne de Sion, l'Alliance divine qui s'exprime dans le comportement de son peuple. Or l'actuel État d'Israël n'a aucun droit à se réclamer de l'accomplissement du projet divin pour une ère messianique... C'est là **pure démagogie du sol et du sang**... Le totalitarisme sioniste... en fait un peuple parmi les autres et comme les autres." (13) Et précisément, les juifs ne tiennent pas du tout à être un peuple "comme les autres".

On a aussi beaucoup entendu parler du mouvement **Netorei Karta** lors de la conférence révisionniste de Téhéran des 11 et 12 décembre 2006. Certains de ses responsables s'étaient affichés à cette occasion aux côtés du président iranien devant les caméras du monde entier. Mais si les antisionistes arabes peuvent à bon droit se réjouir de ce soutien à la cause palestinienne, les nationalistes occidentaux feraient bien de regarder de plus près ces curieux personnages à barbes, caftans et papillotes, au lieu de s'extasier complaisamment, et avec beaucoup de naïveté, devant les adeptes de cette secte de fanatiques. Peu après cette fameuse

conférence, on en voyait encore, sur internet, afficher leur compassion pour quelques-uns de ces juifs expulsés avec leurs familles d'un hôtel de Brooklyn. O sancta simplicitas !

Il faut en effet bien comprendre que **l'État d'Israël n'est qu'un élément mineur dans le processus de Rédemption** auquel travaillent les juifs du monde entier. Israël est essentiellement pour eux **un refuge**. Ce fut d'abord un refuge pour les anciens militants communistes, épuisés d'avoir mis tous les pays d'Europe à feu et à sang pendant la période de l'entre-deux guerres. C'est aujourd'hui un refuge pour les juifs névrosés qui ne peuvent plus supporter le déchirement identitaire entre leur judéité et leur fidélité au pays d'accueil. C'est encore un refuge pour les retraités, et, bien évidemment, **un refuge** pour les nombreux juifs "persécutés" par la justice de leur pays, milliardaires peu scrupuleux ou malfrats "à la petite semaine", qui bénéficient en Israël d'un lieu de villégiature définitif, assurés qu'ils sont de ne jamais être extradés. (14) Mais la plupart des juifs restent dans la diaspora, et notamment dans les pays occidentaux, dans lesquels leur travail de "rédemption" est beaucoup plus efficace, notamment à travers leurs manœuvres financières et leur inlassable propagande médiatique en faveur de la société multi-ethnique et de l'Empire global.

Voici ce qu'en dit **Elie Wiesel**, qui exprime l'opposition au sionisme de son *poète juif assassiné*, pétri d'internationalisme prolétarien : "De deux choses l'une : ou bien vous êtes religieux, et il vous est interdit de rebâtir le royaume de David avant la venue du fils de David ; ou bien vous ne l'êtes pas, auquel cas le nationalisme juif mettrait en péril les Juifs qu'il prétend sauvegarder... **Un État juif en Palestine serait un ghetto, or nous sommes contre les ghettos... Nous sommes pour une humanité sans frontières...** Plutôt que de retrancher les Juifs de l'humanité, nous tentons de les y intégrer, de les souder ensemble ; il ne suffit pas de libérer le Juif, libérons l'homme, et le problème sera résolu." (15)

L'échec du soviétisme a déterminé par la suite le ralliement de nombreux intellectuels juifs du monde entier à la société libérale sans frontière. **Guy Konopnicki**, un ancien communiste, exprime aujourd'hui sa foi cosmopolite à travers l'exaltation de la société multiraciale. Il éprouve lui aussi les mêmes réticences apparentes à l'égard de l'Israël : "Je ne puis... partager la nouvelle aspiration des juifs à se banaliser en devenant à leur tour une nation-État aux frontières définies, écrit-il. **Le judaïsme dont je me réclame reste celui de l'errance, du cosmopolitisme, il n'a ni terre, ni racines**, il est de partout et de nulle part, comme mon patrimoine culturel." (16)

L'ancien leader de mai 68, **Daniel Cohen-Bendit** abonde dans ce sens : "Le Juif, dit-il, demeure pour moi celui de la diaspora qui vit partout dans le monde et non dans un pays où les juifs sont majoritaires. A partir du moment où ils ont un État et une nationalité, **ce ne sont plus des Juifs comme on en connaît depuis vingt siècles mais des Israéliens.**" Cependant, les sentiments de ces intellectuels et hommes politiques sont fortement ambivalents et paradoxaux. L'ancien ministre socialiste **Bernard Kouchner** résume la situation en quelques mots : "**Je connais plein de Juifs qui n'iraient pas vivre en Israël, mais qui veulent que l'État d'Israël existe.**" (17)

L'antisionisme de façade

L'antisionisme qu'affichent certains hommes politiques et artistes "engagés" n'est effectivement bien souvent qu'apparent. Sur ce plan, comme sur bien d'autres, les intellectuels juifs préfèrent avancer masqués. On sait, par exemple que les juifs communistes et d'extrême-gauche ont toujours été parmi les principaux opposants à l'État d'Israël. Le directeur de presse **Jean Daniel** (Bensaïd) a pu l'écrire très clairement : "Toutes les

organisations gauchistes sont dirigées en Europe par des juifs antisionistes." (18) Mais l'antisionisme de ces militants a ses limites.

On sait, en effet, que l'URSS avait pris fait et cause pour le monde arabe dès 1949, et que le régime soviétique dénonça par la suite le sionisme sous toutes ses formes. Les nombreux juifs engagés dans les mouvements communistes se trouvèrent donc dans une situation inconfortable. Pour nombre de ces intellectuels "de gauche", ce fut un déchirement. En **1967**, au moment de la guerre des Six Jours, il fallut bien faire un choix, comme nous l'explique **Marek Halter** : "Dans les milieux intellectuels, cela paraissait contradictoire, écrit-il. On nous qualifia de sionistes et on nous accusa d'être objectivement les valets de l'impérialisme américain." En 1968, Marek Halter rencontrait **Alain Krivine**, le chef de la Ligue communiste révolutionnaire, une formation trotskiste : "Juif, écrit-il, je crois qu'il comprenait parfaitement notre lutte et nos motivations ; et, malgré les idées qu'il défendait, il pensait que nous pouvions avoir raison." Et Marek Halter fait ici un aveu : "Combien de Juifs engagés dans les mouvements d'extrême-gauche m'ont dit avoir eu peur en 1967 pour l'existence d'Israël, ajoutant ironiquement : "Maintenant qu'il n'y a plus de danger pour son existence physique, nous pouvons être anti-israéliens."" (19)

Cette fidélité secrète à Israël a aussi été exprimée rétrospectivement par un autre militant communiste "antisioniste" de l'époque, **Guy Konopnicki** : En 1967, écrit-il, "je l'avoue, j'ai été deux fois soulagé quand Israël a pris l'offensive. Comme communiste, parce que je pouvais condamner l'agression impérialiste. Comme juif, plus secrètement, parce que je ne pouvais ignorer qu'une victoire arabe ne pouvait être qu'un massacre... Dans la salle du 120 rue Lafayette, siège historique du PCF, j'intervenais, aux côtés de Guy Hermier, en juif de service, pour dénoncer la malversation du sionisme, devant une assemblée des jeunes et des étudiants communistes. C'était le septième jour, comme dans la Genèse ! Il n'y avait plus de risques. La veille, oh, la veille... Le sixième jour, j'ai avoué mon soulagement et même ma fierté à **un autre schizophrène** d'alors, mon camarade **Alexandre Adler**. Nous avons en riant fêté ensemble cette victoire de l'ennemi de classe !" (20)

On constate bien ici que le discours officiel ne reflétait guère les convictions intimes et les tourments de ces militants. Il est vrai que le judaïsme valorise depuis toujours le secret et le double langage. Rappelons ici qu'**Alexandre Adler**, est aujourd'hui le très influent directeur de l'hebdomadaire *Courrier international*. Quarante ans plus tard, comme nombre de ses congénères, il soutient la droite "dure", pro-américaine et pro-sioniste, dans une nouvelle perspective planétaire, mais cette fois-ci, de couleur libérale. C'est qu'il ne s'agit plus d'encourager l'immigration et toutes les déviances, comme c'était le cas dans les années 1970-80, mais bien de conforter la société plurielle que l'on a engendrée, et qui se fissure déjà de tous les côtés.

L'antisionisme comme projection névrotique

L'antisionisme de la gauche radicale est en réalité surtout un dérivatif qui permet de projeter sur l'État d'Israël les traditionnelles critiques émises contre les juifs un peu partout dans le monde depuis la nuit des temps. Ceux qui ont lu nos deux ouvrages savent à quel point les intellectuels juifs ont tendance à projeter sur le reste de l'humanité des défauts bien réels qui affectent surtout leur propre communauté. Dans *Opération Shylock*, le prolifique romancier américain **Philip Roth** exprime assez clairement cette tendance névrotique du judaïsme par la bouche de l'un de ses personnages, qui déclare, au sujet d'Israël : "Les gens sont **grossiers** et **bruyants**, ils te bousculent dans la rue. J'ai vécu à Chicago, à New York, à Boston, j'ai vécu à Paris, à Londres, et nulle part je n'ai vu des gens comme ça dans les rues.

Cette arrogance ! Qu'est-ce qu'ils ont créé qui se rapproche de ce que vous avez réussi à créer, vous les Juifs du reste du monde ? Absolument rien. Rien d'autre qu'un État fondé sur la force et la **volonté de dominer**." (21)

Philip Roth s'indigne aussi que les Israéliens aient ce comportement, non seulement avec les Palestiniens, mais aussi avec les juifs de la diaspora qui viennent visiter Israël : "Ils ne se contentent pas d'être **arrogants** envers les Arabes et leur mentalité ou envers les goyim et leur mentalité, écrit-il, ils sont arrogants envers vous et votre mentalité... Ils vous regardent de haut, vous les **"névrosés" de la diaspora**... Comme ils se sentent supérieurs à vous autres Juifs qui ne connaissez rien aux armes ! Des Juifs qui brisent les doigts des enfants arabes à coups de matraque — comme ils se sentent supérieurs à vous autres Juifs incapables de violence !... Cette arrogance, Philip, c'est insupportable !" (22)

On sait pourtant que l'"arrogance", le "mépris", et la "volonté de dominer", ne sont certainement pas spécifiques aux seuls juifs israéliens. Quant à la "violence" des juifs israéliens, elle permet ici de jeter un voile pudique sur le fanatisme dont ont su faire preuve de nombreux juifs durant le sanglant épisode bolchevique, pour ne prendre que cet exemple.

Ce **transfert de culpabilité** se manifeste aussi lorsqu'il s'agit de critiquer la propension universelle des juifs à la jérémiade, ou au "lamento victimaire", comme le dit si bien Shmuel Trigano. (23) Ici encore, Philip Roth projette sur l'État d'Israël les travers de ses congénères de la diaspora. Écoutons-le dénoncer **"l'institutionnalisation cynique de l'holocauste"** : "Voici l'astucieuse campagne de relations publiques inventée par le terroriste Begin, écrit-il : établir que l'expansionnisme militaire israélien est historiquement juste en le liant à la mémoire des victimes juives... Qu'est-ce qui justifie qu'Israël saisisse toutes les occasions de faire reculer ses frontières ? : Auschwitz. Qu'est-ce qui justifie les bombardements sur les civils de Beyrouth ? : Auschwitz. Qu'est-ce qui justifie que l'on brise les os des enfants palestiniens et que l'on mutile les mères arabes ? Auschwitz. Dachau. Buchenwald. Belsen. Treblinka. Sobibor. Belzec... **Des Juifs fous de pouvoir**, voilà ce qu'ils sont, aucune différence avec les autres fous de leur espèce, sauf qu'eux utilisent la mythologie de leur victimisation pour justifier leur désir éperdu de pouvoir et le fait qu'ils nous victimisent. La célèbre blague est tout à fait juste : "Le business le plus rentable est le shoah business."" (24)

Ce type d'affirmation, qui fait jubiler les "antisionistes" pro-palestiniens, permet de reléguer à l'arrière-plan la puissance des communautés juives dans l'ensemble du monde occidental. C'est encore ce syndrome de projection que nous décelons dans ce propos : "Rares [sont les] Israéliens qui ont quelque chose à dire qui ne soit pas de la **propagande** ou du **mensonge**." Les manigances de ces juifs israéliens, écrit-il encore, "servent à justifier la puissance des Juifs, à justifier la **domination des Juifs** en entretenant pour les cent millénaires à venir l'image du Juif victime." Et Philip Roth vitupère encore une fois contre **"l'insupportable arrogance"** (25) de ces juifs Israéliens, comme si les juifs de la diaspora étaient exempts de toutes ces tares, que nous retrouvons pourtant dans nombre de textes des intellectuels juifs de toutes les époques et de toutes les nationalités.

Un contorsionniste

Dans un "Manifeste" publié en 2006 et gentiment intitulé *Pour l'éradication du sionisme*, Mondher Sfar, un antisioniste militant de la branche pro-palestinienne la plus radicale, fait preuve de "contorsions intellectuelles" dont nos lecteurs sont familiers. Sous la plume de **Mondher Sfar**, le fondateur du sionisme, Theodore Herzl, devient un "antisémite", puisque celui-ci considérerait que les juifs étaient des étrangers "dans leur pays" et que la mythique Sion était leur véritable patrie. Il est vrai que les dignitaires nazis, se référant aux multiples

déclarations de nombreux juifs eux-mêmes, ne diront pas autre chose par la suite et soutiendront l'idée sioniste. C'est ce qui permet à Mondher Sfar d'écrire : "Le seul vrai antisémite est bien le sioniste, de la même manière que le vrai antisémite est un sioniste : de Balfour à Hitler en passant par Eichmann, tous avaient un dénominateur commun : le sionisme." (p. 33). On sent déjà poindre le génie de l'embrouille.

Sfar entend donc dénoncer "l'imposture antisémite du sionisme." (p. 32), car le sionisme est bel est bien, écrit-il, une "idéologie raciste antisémite" (p. 4). Les sionistes, racistes et antisémites, sont donc "disqualifiés, écrit-il, pour accuser qui que ce soit d'antisémitisme, tant qu'ils ne se sont pas débarrassés de leur propre antisémitisme, vrai et grave racisme. Et ils ne pourront se débarrasser de leur antisémitisme qu'en condamnant leur idéologie nationaliste juive." Et Sfar continue sur sa lancée : "Seuls, parmi les juifs, les antisionistes ont droit de se défendre contre l'antisémitisme. On pourra même dire que l'antisémitisme disparaîtra le jour où le nationalisme juif inventé par des antisémites se disant juifs aura disparu." (p. 36). En somme, Mondher Sfar propose de revenir à la situation d'avant 1917 (la déclaration Balfour) pour faire disparaître l'antisémitisme dans le monde. C'est une proposition que l'on pourrait qualifier à bon droit de "hasardeuse" ou d'"illusoire" — si l'on ne souhaite pas être désobligeant —, voire de "franchement farfelue", si l'on préfère être plus proche de la réalité.

Mondher Sfar entend aussi lutter contre le racisme, et pas seulement le racisme juif ; c'est même d'ailleurs à cela qu'on le reconnaît pour ce qu'il est : "la pureté raciale sémite, écrit-il, est aussi illusoire que la pureté raciale aryenne" (p. 31). Ne croirait-on pas entendre ici Edgar Morin, Alain Minc, Guy Sorman ou Jacques Attali ? En somme, l'objectif de Mondher Sfar est le même que celui du poète juif assassiné d'Elie Wiesel : "l'intégration du judaïsme dans l'humanité." (p. 7), car, comme chacun sait, le judaïsme est "porteur de valeurs universelles" (p. 4) et il n'y a guère que les antisémites qui ne s'en rendent pas compte, incapables qu'il sont de comprendre les bienfaits du judaïsme mondial, continuant à attribuer aux juifs un "supposé caractère étranger" (p. 20) et des intentions malveillantes : "L'antisémite, écrit Mondher Sfar, prête au judaïsme une intention politique imaginaire" (p. 33). Et il ajoute, toujours très gentiment : "Sans le sionisme, l'antisémitisme n'aurait été qu'une lubie trotant dans la tête d'une poignée de décervelés." (p. 36).

Ceux qui ont lu *Psychanalyse du judaïsme* savent que certains intellectuels juifs ont pour habitude d'user de la **technique de l'inversion des termes**, notamment lorsqu'il s'agit de s'épancher sur le phénomène antisémite. En guise de conclusion, on pourra donc simplement reprendre l'un des propos de ce contorsioniste qu'est Mondher Sfar, mais en remettant la phrase à l'endroit. Cela nous donne : Les antisionistes sont "disqualifiés pour accuser qui que ce soit de sionisme, tant qu'ils ne se seront pas débarrassés de leurs propres juifs. Et ils ne pourront se débarrasser de leurs juifs qu'en condamnant leur idéologie cosmopolite juive." Amusant, non ?

Dans un livre intitulé *La Haine antisémite*, publié en 1991, **Serge Moati** donne la parole à Moshé Cohen, le chef du **Betar** parisien. On se rend compte ici que Mondher Sfar n'a peut-être pas tout à fait tort de dénoncer la parenté de discours entre les nationalistes européens et les juifs sionistes. Voici ce que déclare ce **Moshé Cohen** : "Notre but est de retourner sur la terre de nos ancêtres, la terre d'Israël. La vocation du Bétar est de donner aux jeunes une éducation sioniste : "Vous êtes nés en France ou ailleurs, mais n'oubliez pas que votre histoire, vos racines et votre avenir se trouvent en Israël."" Et Moshé Cohen poursuit : "**Nous prônons le retour vers Sion, le retour à Jérusalem, capitale éternelle de l'État d'Israël. Avec, à terme, la fin de la diaspora. Un juif en France est une personne déplacée. Il est, de toute façon, attaché à Israël.**"

Et l'on voit à quel point le nationaliste français peut se sentir beaucoup plus proche d'un véritable juif sioniste que d'un militant pro-palestinien "de gauche", partisan — chez nous — d'une société plurielle, multi-ethnique et multi-raciale. Mais tout n'est pas si simple, puisque Serge Moati note que le Bétar, en France, ne s'oppose pas seulement aux antisionistes arabes, mais aussi aux nationalistes français. Le journaliste prend ici ses distances avec un mouvement qui prône la violence : "La droite sioniste en France, écrit-il, s'oppose par la violence à la droite nationaliste et antisémite", et il ajoute : "Les discours juxtaposés se ressemblent. Etrangement. Dangereusement." (26) Serge Moati oublie cependant peut-être un peu vite que les Français sont ici chez eux, et l'on ne voit pas bien en quoi ils devraient tolérer d'être agressés dans leur propre pays par des gens qui s'y sentent étrangers. Mais il est vrai que sionistes ou pas, les juifs semblent se jouer des frontières dès lors qu'il ne s'agit pas des leurs. Une fois encore, il faut bien constater que leur plus incontestable génie, depuis trois mille ans, est bien celui de se mettre tout le monde à dos.

Hervé RYSEN

1- Mario Vargas Llosa, *L'Homme qui parle*, 1987 in *Les Espérances planétaires*, pp. 420-422. Mario Vargas Llosa est membre de la Trilatérale, comme vient de nous le révéler Emmanuel Ratier dans *Faits-et-Documents* du 1er janvier 2007.

2- Stephen Sharot, in Shmuel Trigano, *La Société juive à travers l'histoire*, tome I, Fayard, 1992, p. 270.

3- Isaac Bashevis Singer, *L'Esclave*, 1962, Bibliothèque cosmopolite, Stock, 1993, p. 256.

4- Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, tome I, Point Seuil, 1981, p. 211.

5- Une guerre de plus à mettre au crédit d'Israël.

6- David Bakan, *Freud et la tradition mystique juive*, 1963, Payot, 2001, pp. 120. Sur les sabbatéens, cf. Psychanalyse du judaïsme.

7- Eli Barnavi, *Les Religions meurtrières*, Flammarion, 2006, p. 72.

8- Les lecteurs de Psychanalyse du judaïsme savent quoi penser de cet "enfantement" du messie.

9- Stephen Sharot, in Shmuel Trigano, *La Société juive à travers l'histoire*, tome I, Fayard, 1992, p. 303.

10- Victor Tibika, 1967, *Réveil et unité du peuple juif*, 1970, p. 88.

11- Esther Benbassa, Jean-Christophe Attias, *Les juifs ont-ils un avenir ?* J.C. Lattès, 2001, pp. 82, 83.

12- Esther Benbassa, Jean-Christophe Attias, *Les juifs ont-ils un avenir ?* J.C. Lattès, 2001, p. 95.

13- Elmer Berger, *La foi des prophètes et le Sionisme*, conférence à l'Université de Leiden (Pays-Bas), 20 mars 1968, in *Le XXIe siècle, Suicide planétaire ou résurrection ?*, L'Harmattan, Paris 2000, p.106.

14- Nous avons vu dans *Les Espérances planétaires* de nombreux exemples à ce sujet.

15- Elie Wiesel, *Le Testament d'un poète juif assassiné*, 1980, Point Seuil, 1995, pp. 164, 165.

16- Guy Konopnicki, *La Place de la nation*, Olivier Orban, 1983, p. 24.

- 17- Daniel Cohen-Bendit, Bernard Kouchner, *Quand tu seras président*, Robert Laffont, 2004, pp. 344, 346.
- 18- Jean Daniel, *L'Ère des ruptures*, Grasset, 1979, p. 117.
- 19- Marek Halter, *Un Homme, un cri*, Robert Laffont, Paris 1991, p. 116. *Les Espérances planétaires*, p. 172.
- 20- Guy Konopnicki, *La Faute des Juifs*, Balland, 2002, pp. 121-122.
- 21- Philip Roth, *Opération Shylock*, 1993, Gallimard, 1995 pour la traduction française, p. 137.
- 22- Philip Roth, *Opération Shylock*, 1993, Gallimard, 1995 pour la traduction française, pp. 137, 140.
- 23- Shmuel Trigano, *L'Idéal démocratique*, Odile Jacob, 1999, p. 43.
- 24- Philip Roth, *Opération Shylock*, 1993, Gallimard, 1995 pour la traduction française, pp. 148, 150.
- 25- Philip Roth, *Opération Shylock*, 1993, Gallimard, 1995 pour la traduction française, pp. 150, 151.
- 26- Serge Moati, *La Haine antisémite*, Flammarion, 1991, p. 184.

31 janvier 2007

Stefan Zweig, autiste et suicidaire

Stefan Zweig est un écrivain d'origine autrichienne de la première moitié du XXe siècle. Nouvelliste, dramaturge, romancier, il est aussi le traducteur en allemand de Baudelaire, Rimbaud, Balzac, Dickens, Sainte-Beuve, Renan, Gorki, Joyce, Dante, Proust, entre autres. Il est connu en France pour ses biographies de Marie-Antoinette, Fouché, Erasme, Montaigne ou encore de Marie-Stuart.

Un "grand Européen"

Quand on parle du "grand" Stefan Zweig, les premiers mots qui viennent sous la plume de ses biographes les plus conformistes, pour décrire le personnage, sont : "**citoyen du monde**", "cosmopolite" et "grand Européen". Mais écoutons plutôt ce "vrai et pur Viennois" nous parler de sa ville natale dans son ouvrage intitulé *Le Monde d'hier*, paru en 1944. Avant la guerre de 14, Vienne était alors avec Paris la capitale culturelle et artistique de l'Europe : "La vie était douce dans cette atmosphère de conciliation spirituelle, écrit-il, et, à son insu, chaque citoyen de cette ville recevait d'elle une éducation qui transcendait les limites nationales, une éducation cosmopolite, une éducation de citoyen du monde." Stefan Zweig semble en effet parfaitement à l'aise dans cette ville multiculturelle qu'est la capitale de l'Empire des Habsbourg. Le génie de Vienne, écrit-il encore, "a toujours été d'harmoniser en soi tous les contrastes ethniques et linguistiques ; sa culture était une synthèse de toutes les cultures occidentales. Celui qui y vivait et travaillait là se sentait libre de toute étroitesse et de tout préjugé. Nulle part il n'était plus facile d'être un Européen". (Belfond, 1993, pp. 31, 41-43).

Le militant pacifiste

Au cours de la Première Guerre mondiale, son pacifisme le rapprocha du Français Romain Rolland, alors en Suisse, et qui devint l'un de ses amis les plus proches. En 1917, en pleine guerre, Zweig dénonça le nationalisme guerrier dans une pièce dramatique qu'il fit jouer au théâtre de Zurich. La pièce était centrée sur la figure de Jérémie, le prophète juif. Voici ce que l'on peut lire à ce sujet dans la revue littéraire *Europe* de juin-juillet 1995 : "drame en neuf tableaux, inspiré librement de la destinée du prophète telle que le rapporte l'Ancien Testament : dénonciation de la folie du roi et des chefs militaires qui, sourds aux avertissements du prophète, s'engagent aux côtés des Egyptiens dans une guerre insensée contre la puissante Chaldée ; condamnation de l'aveuglement du peuple, de sa versatilité, lui qui tour à tour maudit ou acclame Jérémie, passant au gré des circonstances de l'enthousiasme belliqueux au défaitisme total ; accusation du fanatisme des serviteurs de la religion, proclamant sans vergogne : Dieu est avec nous ! La pièce se termine avec le triomphe de Nabuchodonosor qui contraint les juifs à l'exode." (p. 92).

Zweig se déclarait par ailleurs en faveur de l'unification européenne et célébrait les "**États-Unis d'Europe**". Dans le contexte de l'époque, ces positions sont tout à son honneur. Mais sous la plume d'un écrivain juif, on peut se douter que ce pacifisme cache des projets d'une tout autre dimension ; d'une dimension messianique, pour tout dire.

Le juif de la diaspora : citoyen du monde

Zweig était un membre de la **haute bourgeoisie** de Vienne. Son père, originaire de Moravie, était un puissant industriel du textile ; sa mère venait d'une famille de banquiers établis en Suisse, à Paris et à New York. Comme la totalité des écrivains juifs, sans aucune exception, son œuvre a été fondamentalement déterminée par ses origines. Ses premières nouvelles avaient été publiées au début du siècle dans la revue sioniste *Die Welt*, puis dans la *Neue Freie Presse*, avec l'appui de **Theodor Herzl**, qui en dirigeait la section culturelle. *Dans la neige*, parue en 1900, évoque le départ de l'Allemagne vers la Pologne, au Moyen Âge, d'une petite communauté juive subissant des persécutions — pour on ne sait quelles raisons, bien évidemment. Zweig a aussi donné des versions neuves et originales de légendes bibliques telles que *La Tour de Babel*, *Rachel contre Dieu*, ou *La Légende de la troisième colombe*.

"S'il est un thème qui court à travers les œuvres de fiction, les biographies et les essais de Zweig, c'est bien la dignité et la supériorité spirituelles des dépossédés et des vaincus", peut-on lire dans ce numéro de la revue *Europe* qui lui est consacré. **Cependant, Zweig rejetait le sionisme** de Theodor Herzl. Il s'en expliquait dans une lettre à Martin Buber, datée du 24 janvier 1917 : "Je n'ai jamais voulu voir le peuple juif redevenir une nation... j'aime la diaspora et l'approuve en tant que sens de son idéalisme, et **vocation de citoyen du monde et d'homme universel**." (p. 28).

L'article de Jacques Le Rider apporte des informations intéressantes sur la judéité de l'œuvre de Stefan Zweig. Sa biographie de Montaigne, par exemple, n'est pas innocente : "Stefan Zweig, écrit Jacques Le Rider, fait mention du fait que Montaigne avait "une mère de sang juif" ; et une page plus loin, il souligne que Montaigne se voulait un "libre penseur" et un "citoyen du monde", libéral et tolérant, fils et citoyen non d'une race et d'un pays, mais citoyen du monde par-delà les pays et les époques." Et Le Rider ajoute très justement qu'il s'agit là de "l'une des définitions les plus pertinentes de Zweig de sa propre judéité". Un peu plus loin celui-ci écrit encore : "Les origines juives de Montaigne, c'est le modèle selon lequel Zweig aime à se représenter sa propre judéité : invisibles, ignorées de la plupart de ses contemporains et surtout de la postérité, un "pieux souvenir de famille", ne faisant pas obstacle à une parfaite assimilation dans le mouvement culturel français moderne de l'humanisme." (p. 51). Il faudrait donc croire, selon Jacques Le Rider, que sa judéité n'empêchait pas Stefan Zweig d'être "parfaitement assimilé". Or, nos propres études sur de nombreux écrivains juifs montrent que c'est là tout simplement une chose impossible. Et en l'occurrence, Stefan Zweig se sentait bel et bien appartenir au peuple juif, d'abord et avant tout.

Juif... et humain ?

Dans une lettre à Alfred Wolf, le 4 février 1937, l'année où il publiait *Le Chandelier* enterré, Zweig écrivait que le sionisme ne lui était jamais apparu comme la solution, "mais comme l'une des idéologies les plus réussies et les plus revigorantes du judaïsme, ayant énormément contribué au renouveau de l'idéalité. Je ne voudrais pas, cependant, écrivait-il, que le judaïsme abandonne son caractère universel et supranational pour s'ancrer totalement du côté de l'hébreu et d'une pensée nationale. Il y a toujours eu deux partis à l'intérieur de la communauté juive, celui pour lequel tout salut était dans le temple, et celui qui, lors du siège de Jérusalem, dit que si ce temple-là aussi était détruit, c'est **le monde entier qui deviendrait le temple. Je crois que "juif" et "humain" doivent toujours rester identique**, et je tiens pour un grand danger moral toute arrogance et toute tendance de la communauté juive à s'isoler." (*Europe*, p. 46). Cette dernière phrase, qui assimile "juif" et "humanité" se calque

parfaitement avec les propos d'Elie Wiesel et de ceux de nombre d'intellectuels juifs. Pour notre part, nous serions plutôt enclins à penser que "**l'arrogance**" juive, s'il y a, se manifeste davantage par la prétention du peuple élu à représenter l'ensemble de l'humanité ; mais passons.

Voici encore un passage intéressant tiré de la revue littéraire *Europe* : "Il était un juif riche, bien reçu partout, estimé, qui ne se sentait pas particulièrement attiré par le sionisme, bien qu'il dût le coup d'envoi de sa carrière littéraire à Theodor Herzl. Pour lui, le destin des juifs était d'être des éternels exilés... En perdant pour toujours leur patrie, ils avaient gagné le monde. Le poème dramatique se termine sur ce pathos messianique de Jérémie exhortant son peuple à s'engager sur une route sans fin : "Debout / Race vagabonde / Race de Dieu /... Ceux qui restent / Ont la patrie / Mais les errants / Ils ont le monde !" (*Europe*, p. 65). Et nous retrouvons ici une fois de plus le **paradoxe** des écrivains juifs : on dénonce le nationalisme des goys qui font la guerre en proclamant "Gott mit uns !" et l'on se croit soi-même investi d'une mission toute particulière en tant que membre du "peuple élu".

Stefan Zweig sous l'uniforme

Bien que "parfaitement intégré", et plus autrichien que les Autrichiens, Stefan Zweig préféra à échapper au service national durant la Première Guerre mondiale, à l'instar de nombre de ses congénères : "Bien que je n'eusse que trente-deux ans, écrit-il, je ne fus tout d'abord soumis à aucune obligation militaire, parce que tous les conseils de révision m'avaient déclaré inapte, ce qui, sur le moment déjà, m'avait rendu fort heureux... Mon mouvement naturel dans toutes les situations périlleuses, avoue-t-il, a toujours été de les esquiver." Grâce au "piston", il lui fut aisé de se trouver une "bonne planque", loin... très loin du front : "Comme un de mes amis, officier supérieur, était aux Archives militaires, écrit-il, je pus y être engagé." (*Le Monde d'hier*, pp. 283, 284).

Une scène de l'une de ses nouvelles, *Le Bouquiniste Mendel*, publiée en 1929, est assez révélatrice de la véritable identité de notre écrivain "autrichien" : Durant la Première Guerre mondiale, Buchmendel doit se rendre au Bureau de la censure militaire et fournir ses papiers : "Il ne comprenait pas bien. Avait-il des papiers, des certificats, et où, bon sang !... Il n'en possédait pas d'autre que son permis de colporteur. La mine du commandant se plissait de plus en plus : qu'il dise enfin de quelle nationalité il était. Son père était-il autrichien ou russe ? Et Mendel répondit avec la plus grande sérénité : — Russe, bien entendu. — Et lui-même ?... Lui, il avait passé la frontière clandestinement il y a trente-trois ans pour **se soustraire au service militaire**. Depuis lors, il vivait à Vienne. Le commandant était de plus en plus perplexe : — Et quand avait-il obtenu la nationalité autrichienne ? — A quoi bon ? Il ne s'était jamais occupé de ces choses, répondit Mendel." Et Jacques Le Rider, en bon cosmopolite, ajoute, sans terminer sa phrase : "De la nationalité à la bestialité (selon la formule de Grillparzer)..." Dans ce texte, écrit-il encore, Stefan Zweig, alors au sommet de sa renommée, "se met à la place du pitoyable Mendel, humble bouquiniste et juif de l'Est." (*Europe*, p. 48). Et l'on note une fois de plus que lorsqu'un écrivain juif se déclare "parfaitement intégré", il faut surtout comprendre qu'il s'agit d'abord et avant tout d'une intégration sociale, mondaine, médiatique et financière.

Le mépris des goys

A Vienne, au début du siècle, certaines traditions déplaçaient déjà souverainement au jeune bourgeois fortuné qu'était Stefan Zweig : "Dans les associations, écrit-il, chaque nouvel étudiant était dûment endoctriné dans la salle d'armes" et se devait d'apprendre "les us et

coutumes de la corporation : boire jusqu'à en vomir, vider d'un trait jusqu'à la dernière goutte, un lourd hanap de bière, afin de prouver glorieusement qu'on était pas une chiffre molle, ou bien hurler en cœur des chansons d'étudiants et bafouer la police en défilant au pas de l'oie et à grand vacarme par les rues en pleine nuit. Tout cela passait pour "viril", pour "universitaire", pour "allemand", et quand les corporations se rendaient à la parade du samedi avec leurs drapeaux flottants et leurs rubans, ces jeunes niais, gonflés d'un orgueil imbécile par leur propre agitation, se croyaient les vrais représentants de la jeunesse intellectuelle... Chez nous, tout au contraire, ces mœurs stupides et brutales ne suscitaient que **répugnance**, et quand nous rencontrions une de ces hordes enrubannées, nous tournions prudemment au coin de la rue... afin d'échapper à toute rencontre avec ces tristes héros." (Le Monde d'hier, pp. 125, 126).

L'Allemagne, pourrie de l'intérieur

Après l'armistice de novembre 1918, la situation en Autriche et surtout en Allemagne fut extrêmement difficile. L'assassinat de Walter Rathenau, le richissime magnat "allemand" de l'électricité, qui était devenu ministre, ébranla la jeune république. Stefan Zweig nous laisse ici un témoignage hallucinant de ce qu'il était advenu du Reich après la défaite et la mort de Rathenau, qui était aussi son ami :

"Le mark tomba d'un coup, et sa chute ne connut plus de trêve... J'ai vécu des journées où il me fallait payer le matin cinquante mille marks pour un journal, et le soir cent mille... Un lacet de soulier coûtait plus cher que précédemment un soulier, non, plus cher qu'un magasin de luxe avec deux mille paires de chaussures, une vitre à remplacer, plus que précédemment toute la maison, un livre, plus que l'imprimerie avec ses centaines de machines. Pour cent dollars, on pouvait acheter des files d'immeubles sur le Kurfürstendamm ; des fabriques, évaluées en devises étrangères, ne coûtaient pas plus que naguère une brouette... Les chômeurs se traînaient par milliers dans les rues et montraient le poing aux mercantis et aux étrangers dans leurs automobiles de luxe, qui achetaient toute une rue comme une boîte d'allumettes... L'histoire n'a jamais produit une époque où la folie eût pris des proportions aussi gigantesques, une époque évoquant à ce point un asile d'aliénés. Toutes les valeurs étaient altérées, et non pas seulement dans l'ordre matériel ; on se riait des ordonnances de l'État, on ne respectait aucun principe, aucune morale. Berlin se transforma en Babylone du monde. Bars, parcs d'attraction, débits d'eau-de-vie poussaient comme des champignons. Il s'avéra que ce que nous avions vu en Autriche n'était qu'un modeste et timide prélude à ce sabbat, car les Allemands mettaient dans la perversion toute leur véhémence et tout leur esprit de système. Sur le Kurfürstendamm se promenaient des jeunes gens fardés, la taille artificiellement cintrée, et qui n'étaient pas tous des professionnels ; chaque lycéen voulait gagner de l'argent, et dans les bars obscurcis, on voyait des secrétaires d'État et de grands financiers caresser tendrement et sans la moindre honte des matelots ivres. Même la Rome de Suétone n'a pas connu des orgies comparables aux bals de travestis de Berlin, où des centaines d'hommes en vêtements de femmes et de femmes en habits d'hommes dansaient sous les regards bienveillants de la police. Dans cette chute de toutes les valeurs, une sorte de délire saisit justement les milieux bourgeois, jusqu'alors inébranlables dans leur ordre. Les jeunes filles se vantaient d'être perverses ; être soupçonnées d'avoir encore à seize ans sa virginité aurait passé alors pour une injure dans toutes les écoles de Berlin ; chacun voulait pouvoir raconter ses aventures, et plus elles étaient exotiques, plus elles étaient prisées...

"Au fond, poursuit Stefan Zweig, toute cette orgie allemande qui éclata avec l'inflation n'était que fiévreuse singerie... Quiconque a vécu ces mois, ces années apocalyptiques et en a été dégoûté et aigri, sentait qu'il devait se produire un choc en retour, une terrible réaction... Il faut le rappeler sans cesse, rien n'a aigri, rien n'a rempli de haine le peuple allemand, rien

ne l'a rendu mûr pour le régime de Hitler comme l'inflation... Toute une génération n'a jamais oublié ces années, ne les a jamais pardonnées à la république allemande."

Mais pour Stefan Zweig, **les responsables de cette gigantesque débâcle** ne sont pas les chefs marxistes ni les spéculateurs qui ont édifié leurs fortunes colossales sur la misère allemande ; non, ce sont les réactionnaires et les nazis : "Ceux-là mêmes qui avaient précipité le peuple allemand dans ce chaos attendaient à l'arrière-plan, en souriant, la montre à la main." (Le Monde d'hier, pp. 383-387). Stefan Zweig aurait pourtant pu rappeler aussi le rôle néfaste de certains financiers cosmopolites. Trois d'entre eux, Strauss, Goldschmidt et Gutman organisèrent la chute du mark pour pouvoir acheter à vil prix une partie de l'industrie allemande. Ils échappèrent heureusement aux conséquences : Strauss est mort en Suisse, Gutman en Amérique, Goldschmidt à Londres.

Toujours persécutés, toujours innocents

L'arrivée au pouvoir de Hitler en 1933 allait provoquer chez les Juifs un nouvel exode. Le témoignage de Zweig, dans *Le Monde d'hier*, est ici encore assez instructif sur son aveuglement : Une "masse gigantesque", écrit-il, fuyait "en panique devant l'incendie allumé par Hitler" et "assiégeait les gares à toutes les frontières d'Europe." À "tout un peuple expulsé", "on refusait le droit d'être un peuple, et pourtant un peuple qui depuis deux mille ans n'aspirait à rien tant qu'au bonheur de n'avoir plus à errer." En 1942, ignorant encore tout du génocide, il écrit des États-Unis : "Mais le plus tragique, dans cette tragédie juive du XXe siècle, c'est que ceux qui l'enduraient n'en pouvaient plus découvrir le sens, ni **aucune faute de leur part**...

"Il y avait longtemps que les Juifs du XXe siècle ne constituaient plus une communauté, nous assure-t-il. Ils n'avaient pas de foi commune, ils éprouaient leur qualité de Juifs plutôt comme un fardeau que comme un honneur, et ils n'avaient conscience d'aucune mission à remplir... Leur aspiration de plus en plus impatiente était de s'adapter, de s'incorporer aux peuples qui les entouraient, de **se dissoudre dans l'ensemble**... Ainsi, ils ne se comprenaient plus les uns les autres, **fondus comme ils l'étaient dans les autres peuples**, depuis longtemps Français, Allemands, Anglais, Russes, bien plus que Juifs... Quel était le motif, quel était le sens, quelle était la finalité de cette persécution ? On les chassait de tous les pays et on ne leur donnait point de pays. On leur disait : "N'habitez plus avec nous", mais on ne leur disait pas où ils devaient habiter. On leur imputait la faute, et on leur refusait tout moyen de l'expier. Et dans leur fuite, ils se dévisageaient donc avec des yeux brûlants : **Pourquoi moi ? Pourquoi toi ?** Pourquoi moi avec toi, que je ne connais pas, dont je ne comprends pas la langue, dont je ne saisis pas la manière de penser, à qui rien ne me rattache ? **Pourquoi nous tous ?** Et **aucun ne trouvait de réponse. Même Freud**, l'intelligence la plus claire de ce temps, avec lequel je parlais souvent ces jours-là, ne trouvait pas d'explication, ne trouvait pas de sens à ce non-sens." (Le Monde d'hier, pp. 520-522).

Stefan Zweig : autiste scriptomane

L'incompréhension des juifs face au phénomène de l'antisémitisme est encore illustrée par un autre passage de son essai autobiographique, *Le Monde d'hier*, paru après sa mort. De ses parents, Zweig écrit : "Leur genre de vie, dit-il, me paraît typique de cette "bonne bourgeoisie juive" qui a donné à la culture viennoise tant de valeurs essentielles (et qui, en récompense, a été complètement exterminée)." (p. 22).

Dans la revue *Europe*, Jacques Le Rider cite encore Gershon Shaked, qui a étudié la correspondance entre Stefan Zweig et Joseph Roth : "Zweig, écrit Le Rider, affichait son

incapacité à comprendre la raison des persécutions... Il ne pouvait pas comprendre ou plutôt il ne voulait pas admettre qu'il pût être une victime désignée par le seul fait qu'il était d'origine juive. Roth enviait à Zweig cette **incapacité à comprendre** sa destinée, car lui-même l'avait intériorisée et croyait que sa déchéance était méritée, et que ses origines et son identité juives étaient la cause de ses souffrances." (p. 40). On peut néanmoins se demander si l'incapacité affichée de Stefan Zweig à comprendre les réactions antisémites des Européens est sincère.

Dans son *Journal*, publié en 1984 (Belfond, 1986), Zweig note, par exemple, de manière on ne peut plus lapidaire, en date du dimanche 10 novembre 1918 : "La révolution a éclaté en Allemagne, la Bavière est une République." (p. 221). On ne trouve, dans ce Journal, pas une seule ligne, pas un seul mot sur le rôle pourtant **totalelement disproportionné** autant que sanguinaire des **révolutionnaires juifs** un peu partout en Europe : en Russie (Lénine, Trotski, Kamenev, Zinoviev, Radek, Sverdlov, etc.), à Berlin (Rosa Luxembourg, Karl Liebknecht), à Munich (Gustav Landauer, Ernst Toller, Levine, etc), à Budapest (Bela Kun et ses 35 commissaires politiques juifs), etc., sans parler des doctrinaires juifs qu'étaient Karl Marx et Lassalle.

Ce fin observateur qu'est Stefan Zweig n'avait-il donc rien vu de l'agitation marxiste de ses propres congénères dans toutes les grandes villes allemandes, ni de leur rôle dans la décadence des mœurs, ainsi qu'a pu l'écrire Elie Wiesel (in *Le Testament d'un poète juif assassiné*), ni encore de l'action des grands spéculateurs ? Comment se fait-il que cet écrivain soit aussi borné et paradoxal dès qu'il s'agit de tenter de comprendre les réactions d'hostilité de la population à l'égard des juifs ? Le sentiment de sa propre identité, qu'il nous livrait quand il s'agissait de sa pièce de théâtre en 1917, le mépris affiché pour ses compatriotes universitaires ou son identité de "citoyen du monde" auraient pu être un point de départ d'explication, ou au moins d'interrogation. Comment ne voit-il pas la contradiction évidente qui existe quand on manifeste sa fierté d'être juif avant les hostilités et que l'on argue par la suite que l'on a toujours été "intégré" ? Pour lui, comme pour les autres écrivains juifs, il n'y a "pas d'explication" aux sentiments antisémites renaissants. C'est à croire que "les juifs" sont par nature innocents de tout ce qui peut leur être reproché. En réalité, cette **amnésie sélective** est l'un des nombreux **symptôme de l'hystérie**, qui est le cœur de cette fameuse "**névrose juive**".

Stefan Zweig s'était exilé en Angleterre dès 1934. A Londres, en mai 1940, il écrivait, sans donner plus d'explications : "Quant à la haine elle-même, jetée sur vous comme une tunique de Nessus, elle est indiscutable." (p. 294). En juin 1940, il notait dans son journal : "dépression totale. La France perdue, réduite en ruine pour des siècles, le pays le plus adorable d'Europe — pour qui écrire, pour quoi vivre. Ici, la situation est de plus en plus tendue, tout naturalisé qu'on soit, on se sent un outsider, et même un indésirable parce qu'on est devenu un individu à tenir à l'œil." (p. 300). De Bath, en Angleterre, il constatait que même les Anglais commençaient à manifester un peu d'énervement à l'égard des fauteurs de guerre : "L'inquiétude devient tangible, elle se changera à coup sûr en haine, nous sommes sans défense contre tout ce qui va venir." (p. 301). Zweig parvint donc à obtenir un visa brésilien, et c'est grâce à l'agence palestinienne qu'il obtint un billet pour le bateau qui l'emmènera au Brésil en 1941.

Le juif nombriliste

On sait que la solidarité juive se manifeste en premier lieu dans l'exaltation outrancière des œuvres de ses propres congénères. Un peintre juif, un cinéaste juif, un romancier juif, un philosophe juif, est par nature "génial", "incomparable", "divin", "émouvant", "inoubliable", "bouleversant". On a pu voir, dans *Les Espérances planétaires*, l'écrivain Joseph Roth et

quelques autres se livrer à cet exercice. Mais chacun pourra vérifier cette curieuse inclination par la lecture des critiques littéraires et cinématographiques de n'importe quel magazine contemporain. Cette **solidarité juive** a pris chez Stefan Zweig des proportions quasi délirantes :

"Par la façon dont elle a aidé et favorisé la culture viennoise, écrit-il dans *Le Monde d'hier*, c'est une part immense que la bourgeoisie juive a prise à son développement. Les Juifs constituaient le véritable public, ils remplissaient les théâtres, les salles de concert, ils achetaient les livres, les tableaux, ils visitaient les expositions, ils étaient partout, avec leur compréhension plus mobile et moins liée par la tradition, promoteurs et champions de toutes les nouveautés. Presque toutes les grandes collections d'œuvres d'art du XIXe siècle avaient été constituées par eux, presque toutes les recherches artistiques avaient été rendues possibles par eux. Quiconque à Vienne voulait imposer une nouveauté en était réduit à s'adresser à cette **bourgeoisie juive**. Les neuf dixièmes de ce que le monde célébrait comme la **culture viennoise** du XIXe siècle avaient été favorisés, soutenus, voire parfois créés par la société juive de Vienne." (p. 41).

A la fin du siècle, dit-il encore, "par un prodige d'harmonisation avec leur milieu", les juifs de Vienne avaient donné "au génie autrichien, au génie viennois, son expression la plus intense. Goldmark, Gustav Mahler et Schoenberg s'acquirent une réputation internationale dans la création musicale, Oscar Strauss, Léo Fall, Kalmann firent reflourir la tradition de la valse et de l'opéra, Hofmannsthal, Arthur Schnitzler, Beer-Hofmann, Peter Altenberg élevèrent les lettres viennoises à un rang dans la littérature européenne qu'elles n'avaient pas occupé même au temps de Grillparzer et de Stifter ; Sonnenthal, Max Reinhardt restaurèrent dans le monde entier la gloire de la ville du théâtre, Freud et les grandes autorités scientifiques attirèrent tous les regards vers l'université de vieille renommée ; partout, savants, virtuoses, peintres, régisseurs, architectes et journalistes **juifs s'affirmèrent en occupant de hautes positions**, les **positions les plus élevées**, sans qu'on songeât à les leur contester dans la vie spirituelle de Vienne. Par leur amour passionné de cette ville, par leur volonté d'assimilation, ils y étaient parfaitement adaptés, et ils étaient heureux de servir la gloire de l'Autriche ; ils y voyaient là une mission à remplir dans le monde, et – il faut le répéter dans l'intérêt de la vérité – une bonne part, sinon la plus grande de ce que l'Europe, de ce que l'Amérique admire aujourd'hui en musique, en littérature, au théâtre, dans les arts appliqués, comme étant l'expression d'une renaissance de la culture viennoise, a été créée par les Juifs de Vienne ; en se défaisant de leurs caractères spécifiques, ils atteignaient à un très haut accomplissement de l'élan millénaire qui les portait vers le spirituel."

Il faut aussi "le dire et le répéter" : Cette capacité qu'ont les juifs — pardon : de très nombreux juifs — de s'imposer dans le domaine culturel et d'étouffer littéralement toute la culture nationale, est l'une des causes de l'antisémitisme, et c'est là une des raisons pour lesquelles il y eut une réaction allemande, puisque précisément, cette culture juive "mondialiste" ne correspondait en rien au génie germanique et européen. Et force est de constater que ce **judéocentrisme délirant**, là encore, se calque parfaitement avec l'égoïsme de la personnalité hystérique. Ce n'est pas un hasard si Freud avait échafaudé ses théories à partir de l'étude de cette pathologie.

Le juif "super génial"

Écoutons encore Stefan Zweig, éperdu d'admiration devant un autre fils d'Israël, alors qu'il était encore lycéen : Une figure "nous fascinait, nous séduisait, nous enivrait et nous enthousiasmait, poursuit-il. Hugo von Hofmannsthal, ce phénomène merveilleux et unique" était "la perfection poétique absolue". Il possédait "une infaillibilité dans la maîtrise de la langue". Ce "génie grandiose", "dès ses seize et dix-septième années, s'est inscrit dans les

annales éternelles de la littérature allemande, avec des vers et une prose qui, aujourd'hui encore, reste insurpassée." C'était, écrit Zweig, "un événement presque surnaturel" ; "ce poète aussi divinement doué" possédait en lui "une magie presque voluptueuse" ; il était extraordinaire de voir "un lycéen, posséder un tel art, une telle sagesse, une telle profondeur, une aussi stupéfiante connaissance de la vie". Hugo von Hofmannsthal avait une "intelligence agile", possédait la "maîtrise unique de la forme qui, depuis, n'a jamais été atteinte par un écrivain de langue allemande... Cette connaissance du monde ne pouvait procéder que d'une intuition magique chez ce garçon qui passait ses journées sur les bancs de l'école". Il était "un génie né", d'une "puissance magique" ; il "ne pouvait que devenir un frère de Goethe et de Shakespeare... Une puissance inconnue, incompréhensible devait le guider mystérieusement, vers des territoires que nul, jusque-là, n'avait foulés". Ce poète, au "visage au profil aigu, au teint d'Italien un peu basané", avait notre âge, écrit Zweig. Il était "le poète né, le poète pur, le poète sublime... chacune de ses phrases avaient un équilibre parfait... Jamais je n'ai connu de conversations d'un niveau spirituel semblable."

La présence d'un tel génie suscitait évidemment tous les espoirs pour ces jeunes lycéens. La gloire et la célébrité étaient donc possibles : "Son père, directeur de banque, était issu, après tout, de la même bourgeoisie juive que nous autres, le génie avait grandi dans une maison pareille à la nôtre, entouré de meubles semblables... Il était un miracle unique de la perfection précoce." (Le Monde d'hier, pp. 69, 74, 76).

De tels débordements d'enthousiasme, une telle publicité pour ses propres coreligionnaires sont évidemment symptomatiques d'un **complexe d'infériorité**. Au risque de déplaire, il faut bien reconnaître que hormis le seul Stefan Zweig, il ne nous est pas apparu que les écrivains juifs faisaient preuve de qualités littéraires particulières. Leurs productions sont même, bien au contraire, souvent médiocres, et il semblerait que leur succès de librairie soit dû surtout au génie de la publicité. En vérité, le "**peuple du Livre**" est d'abord celui du micro et de l'écran, ou même encore plus sûrement, celui du **mégaphone**, car sans la publicité, il est assez clair que nombre de ces publications resteraient dans l'oubli. Certains d'entre eux bénéficient simplement de la complaisance de tous les canaux médiatiques et de l'aide exclusive de leurs congénères, ce qui est sans doute l'une des causes inavouables de l'antisémitisme, mais que certains juifs auraient tendance à mettre sur le compte de la "jalousie". Ici encore, il n'est pas impossible que ce que l'on reproche à ses adversaires ne soit que le reflet de ses propres défauts. On notera aussi, par la même occasion, que le mépris souverain que l'on porte à certains, et la gloire absolue et sans nuance que l'on voue aux autres, est un autre des nombreux symptômes de l'hystérie. C'est tout l'objet de notre ouvrage : *Psychanalyse du judaïsme* (2006).

Un esprit tourmenté

Dans une nouvelle intitulée *Le Chandelier enterré*, publié en 1937, Zweig semble encore exprimer cette névrose juive : "Dans plusieurs passages, écrit Jacques Le Rider, le peuple juif y apparaît comme prédestiné à toutes les souffrances du monde et son histoire n'est qu'une suite déprimante de défaites et d'humiliations." A 88 ans, Benjamin, qui avait été calme et résigné durant toute sa longue vie, récriminait pour la première fois contre Dieu : "Le cœur tourmenté, il se traînait au hasard à travers les rues étroites et tortueuses de Pera, sans savoir où il allait ; il ne cherchait qu'à échapper à la honte cuisante d'avoir bercé son peuple d'un espoir excessif." Et Le Rider explique : "Cette rébellion contre la volonté insondable de Dieu est en même temps une révolte contre la **malédiction de la condition juive**, contre l'effrayant privilège d'appartenir à un peuple élu." La fin de la légende est un exemple frappant de l'attitude fondamentalement résignée de Stefan Zweig. Après avoir enfin reconquis le

chandelier sacré, après avoir accompli sa mission et le sens de sa vie, "Benjamin ne trouve rien de mieux que de placer le chandelier dans un cercueil et de l'enfourer sous terre. A quoi ont servi alors ses angoisses et sa quête sans relâche ?... Peut-on sérieusement interpréter cette légende comme un témoignage de la conversion tardive de Zweig au sionisme ?" (Europe, p. 45). Zweig écrivait encore : "N'était-ce pas lui, mon peuple, qui avait sans cesse été vaincu par tous les autres peuples, toujours et toujours, et qui pourtant leur survivait grâce à une force mystérieuse... Ne l'avaient-ils pas prévue, nos prophètes, cette perpétuelle existence traquée, ces perpétuelles expulsions ?" (*Le Monde d'hier*, p. 312).

La nervosité faite homme

Dans son roman inachevé intitulé *Clarissa*, Stefan Zweig faisait encore le portrait du Conseiller aulique Silberstein, un neurologue juif qui avait écrit un livre sur la "nervosité de l'enfant" : "Homme de son temps, écrit Zweig, il avait un visage anguleux qui trahissait ses origines juives, sa silhouette était grêle, voire maigre, et il marchait en se penchant un peu trop en avant. Son nez était trop grand, ses cheveux très noirs lui donnaient une apparence générale austère. En même temps, il avait quelque chose d'ascétique. Il parlait vite, dans une langue fluide, avec un peu trop de geste."

Jacques Le Rider donne ces explications : "Knut Beck, qui a dirigé l'édition de *Clarissa*, pense que Silberstein représente l'autoportrait de Stefan Zweig : portrait du romancier en psychologue humaniste et admirateur de Dostoïevski. Ce qui frappe en tout cas, c'est l'insistance sur les particularités physiologiques "typiquement juives". Un peu plus loin dans le récit, Silberstein dit : "En fait, je suis la **nervosité faite homme**. Je tiens cela de mes **ascendances juives**. Dans mon enfance déjà, cela s'était développé jusqu'à la morbidité". Et Jacques Le Rider a encore une fois l'occasion de se désoler : "Ici resurgit le discours, si largement répandu au tournant du siècle dans la littérature psychiatrique et dans les études critiques sur la "nervosité du juif". Freud lui-même, on le sait, ne fut pas à l'abri de ce préjugé teinté d'antisémitisme. Mais dans *L'Homme Moïse et le monothéisme*, par exemple, il fait du "**juif névrosé**" le héros de la modernité scientifique rationaliste." (Europe, 1995, p. 49).

Au sujet de la biographie de Montaigne, écrite à la fin de sa vie, Jacques Le Rider confirme les **penchants morbides de Stefan Zweig** : "Il n'est pas jusqu'à sa propre mélancolie qui ne trouve son idéalisation dans le stoïcisme de Montaigne, écrit-il. "La plus volontaire des morts est la plus belle". cette citation des *Essais* prend dans les derniers mois de la vie de Zweig une résonance toute particulière." (p. 51).

Stefan Zweig et la névrose juive

Bien que Zweig ne cachait pas sa judéité, il déclarait être, comme la plupart de ses congénères, un juif "assimilé". L'obsession identitaire, qui est l'une des composantes de la névrose juive, apparaît aussi dans *La Pitié dangereuse*, roman dans lequel un respectable châtelain hongrois s'avère en réalité être un juif qui s'emploie par tous les moyens à cacher son passé. Le châtelain Kekesfalva "est en fait un Juif d'origine modeste, écrit Le Rider. C'est le médecin attitré de la famille, le docteur Condor, qui évente ce secret de famille." Zweig dépeint le châtelain sans aménités : "Sa soif de savoir avait aussi peu diminué avec les années que sa **soif de richesses**", écrit-il. Ce juif, qui avait édifié une colossale fortune par des moyens douteux "pouvait en vingt-quatre heures gagner plus que durant les dernières vingt-quatre années d'opiniâtres et laborieux petits gains." Il avait aussi épousé une jeune et fort aimable personne : "Comment pouvait-il lui, un homme déjà âgé, un juif, pitoyable et laid, un vagabond d'affaires, un **faiseur d'argent**, s'offrir à une personne si fine, si distinguée."

Depuis lors, le seigneur de Kekesfalva faisait tout ce qu'il pouvait pour oublier ses origines : "Il employa une énergie extraordinaire à lui cacher son passé. Il mit fin à toutes ses pratiques douteuses, se débarrassa avec perte de ses reconnaissances de dettes et s'éloigna de ses anciens associés. Il se fit baptiser..." Il parvint enfin à la purification complète après la mort de son épouse : "Ce fut son chemin de Damas. A partir de ce jour, un changement s'opéra chez cet ascète des affaires. Un dieu était mort à ses yeux, celui qu'il avait servi depuis son enfance : l'argent." (pp. 40, 41).

Jacques Le Rider voit dans cette histoire "le **fantasme masochiste** du juif allemand assimilé... qui craint que l'on mette à nu en lui un pauvre Juif oriental". Et il s'indigne que Zweig ait pu évoquer des "poncifs" tels que "celui du riche spéculateur juif circonvenant l'innocence allemande — qui pourraient émaner d'un représentant de la **"haine de soi juive"**". Ce sentiment désagréable de rencontrer chez Stefan Zweig le cliché du "riche Juif", poursuit-il, était présent déjà dans une nouvelle de 1927, *Destruction d'un cœur*. Dans ce texte, le "Geheimer Kommisionrat" Salomonsohn se lamentait sur la malédiction que constitue la cupidité". Et au moment de la déchéance, le "vieux nigaud de juif" revenait à la foi de ses aïeux... Même ce tardif revirement religieux, écrit Jacques Le Rider, est présenté dans la nouvelle de Zweig comme ambivalent : témoignage émouvant d'une **profonde crise intérieure** d'une part, écrit-il encore très justement, mais aussi symptôme d'une régression quasiment pathologique." (p. 42).

On voit ici que les **penchants suicidaires** de Stefan Zweig ne tiennent pas seulement aux événements politiques de son temps, mais étaient bel et bien constitutifs de sa personnalité : "La nouvelle de jeunesse de Stefan Zweig *Dans la neige*, publiée en 1901 dans la revue sioniste *Die Welt*, laisse déjà transparaître un **penchant quasi morbide** et une résignation suicidaire. Toute la communauté juive d'un village allemand proche de la frontière polonaise y prend la fuite devant l'arrivée d'une bande de flagellants hostiles aux juifs. La caravane des juifs en fuite se fait surprendre de nuit par une tempête de neige. Et soudain, tous succombent à la tentation de chercher refuge dans une mort collective, en se laissant mourir de froid."

Toujours dans la revue *Europe* de juin-juillet 1995, Monique Baccelli fait la même analyse au sujet de la dernière nouvelle de Stefan Zweig, écrite en 1940, et intitulée Le joueur d'échecs : Zweig, écrit-elle, sombre "dans un **dédoublement névrotique**". L'auteur écrivait d'ailleurs lui-même : "La passion de gagner, de vaincre, de me vaincre moi-même était devenue **pathologique**... Je portais toujours en moi un vaincu qui réclamait sa vengeance." (p. 21). Le thème de la **vengeance**, on le sait, est très présent dans le judaïsme.

L'éclairage de Freud

La vénération de Zweig pour son compatriote viennois Sigmund Freud ne s'est jamais démentie. Le 3 novembre 1920, il lui écrivait : "Votre exploration de l'âme, d'une si considérable importance, deviendra un bien universel, une science de dimension européenne". En 1931, il publiait *La Guérison par l'esprit*, ouvrage dans lequel il présentait la pensée du fondateur de la psychanalyse. Toute sa vie, Zweig enverra systématiquement ses œuvres au vieux maître, et à la mort de celui-ci, à Londres, en 1939, c'est lui qui rédigea et lut son oraison funèbre.

L'article de Lionel Richard (*Europe*, 1995) apporte un éclairage intéressant sur le cas Stefan Zweig. En 1926, celui-ci présenta à Freud plusieurs nouvelles qui paraîtront peu après : *La Confusion des sentiments*, *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, et *Destruction d'un cœur*, qui devaient paraître quelques mois plus tard dans un même recueil. Freud, nous dit Lionel Richard, s'empessa de les commenter :

"Pour la *Confusion des sentiments*, il suppose que beaucoup de lecteurs ne saisiront pas comme elle doit être comprise la relation amoureuse entre l'étudiant et l'épouse de son professeur, lequel professeur est empêtré dans son attirance pour **l'homosexualité** : "le conflit consiste exclusivement dans le fait que l'adolescent voulait répondre à l'amour de l'homme, mais ne le peut pas à cause d'un mystérieux interdit intérieur", écrit Freud. *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, où l'héroïne se donne à un jeune baron pour tenter de l'arracher à sa passion suicidaire du jeu, transpose selon lui les problèmes d'une **mère initiant son fils** aux rapports sexuels pour le sauver des dangers de l'onanisme : le jeu ne serait qu'un substitut à la masturbation, et les "impulsions féminines" décrites seraient caractéristiques de la "fixation libidinale" de toute mère sur son fils. Quant à l'histoire de la *Destruction d'un cœur*, il lui semble qu'elle peut être résumée comme la **jalousie d'un père confrontée à la sexualité de sa fille adolescente**, alors que primitivement celle-ci était sa propriété." (p. 33).

"Etrangement, écrit Lionel Richard, Zweig n'oppose aucune réserve à ces interprétations de Freud sous l'angle exclusif de la sexualité. Mais il ne laisse pas entendre non plus qu'il y adhère. Pourquoi ? Parce qu'il estime que son rôle est uniquement de raconter. Dans la lettre de remerciements qu'il adresse à Freud le 8 septembre 1926, il se contente de lui renouveler l'expression de son admiration." (p. 33).

On note ici une fois de plus que les **intellectuels juifs** sont littéralement **obsédés par l'ambiguïté sexuelle et la question de l'inceste**, qu'ils ont pour habitude de "projeter", dans leurs oeuvres, sur le plan "universel". L'inceste, on le sait, est une question lancinante dans le judaïsme. Il est aussi à la source de la pathologie hystérique. En affirmant que les névroses avaient leur origine dans la répression des pulsions par la morale chrétienne, **Freud**, finalement, n'avait fait que **projeter sa propre névrose et la névrose du judaïsme sur une civilisation qu'il haïssait consciemment**. Ce n'est pas le nazisme, qui a tué Stefan Zweig, mais bien le judaïsme qui l'a acculé au suicide.

Hervé RYSSSEN

Rivarol du 2 février 2007

A lire cette semaine dans *Rivarol* :

L'éditorial de **Camille Galic**, sur le discours du gouverneur Chirac lors de la conférence internationale de soutien au Liban, le 25 janvier : "Pas une fois n'est cité le nom d'Israël, pas une fois dénoncé le bellicisme qui poussa l'Etat hébreu à envahir un pays souverain et à en détruire systématiquement, trois semaines durant, toutes les infrastructures routières et industrielles, les ports et les aéroports, à en anéantir des villes entières..."

Article de **Jérôme Bourbon** sur le 22e dîner du CRIF, où l'ensemble de la classe politique française est venue se prosterner : "... Spectacle hallucinant que celui du président du CRIF s'adressant au Premier ministre de la France comme à un domestique et lui donnant des ordres..." . A photocopier et à diffuser massivement !

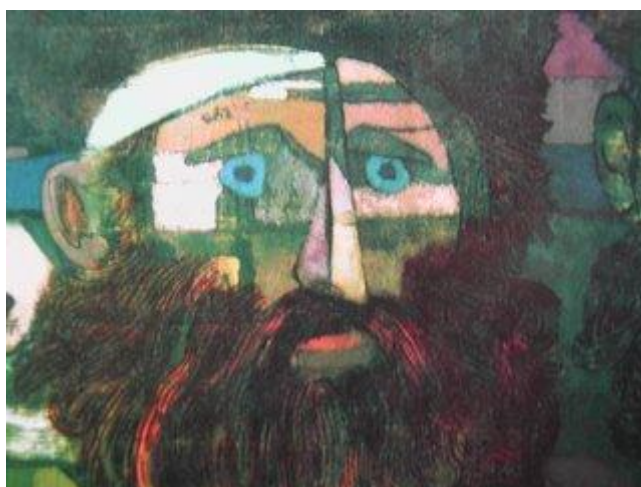
La névrose juive en images - 4 (jewish neurosis)



Soutine : La folie



Soutine : La femme en rouge



Jankel Adler

Le suicide chez les juifs

Malgré toute la gloire terrestre et les richesses accumulées, les esprits prisonniers des croyances messianiques semblent rongés par une détresse morale diffuse qui les accule finalement à une sorte de fatalité. **Incontestablement, les névroses et le suicide sont plus répandus chez les juifs que chez n'importe quelle autre population terrestre.** On a déjà pu voir les cas de Primo Lévi, Romain Gary, Albert Caraco, Stefan Zweig, Bruno Bettelheim ou Jerzy Kosinski. On pourrait citer encore les philosophe Walter Benjamin et Felice Momigliano, le physicien et philosophe viennois Ludwig Boltzmann, le peintre Rothko, le poète juif allemand Paul Celan, les grands financiers Löwenstein et Manheimer, ou encore Barnato, le " roi du diamant ". On peut aussi rappeler les cas des ministres Jacques Stern et Pierre Beregovoy, par exemple, ou encore ceux du général Mordacq et des deux frères Wittgenstein. Il y eut aussi les deux filles de Karl Marx, la fille du grand rabbin Weil, qui se jeta du haut de la tour Eiffel, le baron de Reinach, au moment de l'affaire de corruption du canal de Panama. On sait aussi qu'un baron de Rothschild s'est suicidé ; et que dire encore du cas du magnat de la presse Robert Maxwell, mort dans des circonstances mal élucidées.

"Quel est le diable qui m'a poussé vers les Juifs ?" écrit Uriel Acosta vers 1660 à la fin de sa pathétique autobiographie. Fils d'un marrane venu s'installer à Amsterdam au début du XVIIe siècle, Uriel Acosta renâclait à se plier aux règles de l'orthodoxie juive. "Exclu par les rabbins, il finit par se suicider." (Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, Fayard, 2002, p. 305).

Elie Wiesel et l'épidémie de suicides

Dans de nombreux passages de sa biographie, Elie Wiesel évoque les nombreux suicides dans la communauté juive après la guerre : "Benno Werzberger en Israël, Tadeuz Borowski en Pologne, Paul Celan à Paris, Bruno Bettelheim aux États-Unis : de tous les êtres composants la communauté en voie de disparition des survivants de l'holocauste, écrit-il, les écrivains ont connu une tragédie supplémentaire : désespérant du pouvoir de la parole écrite, certains ont choisi le silence. Celui de la mort... J'en ai connu trois. Leurs derniers gestes continuent à me hanter". Il y avait d'abord son ami **Primo Lévi** : "Pourquoi Primo, mon ami Primo, s'est-il jeté du haut d'un escalier, lui dont les ouvrages venaient enfin de secouer l'indifférence du public, même hors d'Italie ?" (Mémoires 2, Editions du Seuil, 1996, p. 471). **Elie ne comprend pas.**

Quand il évoque le cas de **Jerzy Kosinski**, Elie Wiesel écrit : "Un long article dans Village Voice l'a traité d'imposteur. Une biographie récente cherche à le démythifier : ayant traversé la guerre avec ses parents, il n'aurait donc pas vécu les expériences atroces de *L'Oiseau bariolé*, n'aurait pas écrit ses livres tout seul. La nouvelle de son suicide – à la manière de Bruno Bettelheim – m'a bouleversé. Ce jouisseur était donc malheureux. Plus malheureux même que ses personnages loufoques ou tragiques." (Mémoires 2, p. 475).

Piotr Rawicz, lui-même préféra en finir avec la vie : "Mon camarade, mon compagnon. Pourquoi s'est-il retiré du monde des vivants ? Je le revois : voûté, regard désespéré et ironique, mais esprit lucide, terriblement lucide." Et Elie Wiesel n'en démord pas : "*Le Sang du ciel* restera comme l'un des chefs-d'œuvre de l'époque. Dans le texte que je lui consacre (dans le New Leader), j'écris : ... "Son livre est un cri, et non un écho ; un défi, non un acte

de soumission. Debout devant la tombe remplie de cadavres, il ne récite pas le kaddish ; il ne verse pas de larmes."... Pourquoi s'est-il donné la mort, lui qui pouvait encore tant donner à la vie ? Une balle de fusil dans la bouche a mis fin à un singulier destin qui rit comme lui." (Mémoires 2, pp. 476-477). **Elie ne comprend pas.**

Dans le premier tome de son autobiographie, Wiesel avait déjà commencé à nous parler de tous ces suicidés autour de lui. Il y avait cet **Alfred Wolfmann**, par exemple : un journaliste juif qui jouait l'Allemand à la perfection et qui avait réussi à tromper sa vigilance après la guerre. Wiesel s'étonne aussi du suicide du penseur juif Walter Benjamin, et ne trouve pas plus de raisons à son geste désespéré qu'il n'en trouve pour tous les autres : "L'Espagne n'a jamais refoulé les Juifs qui fuyaient la Gestapo, écrit-il. Le philosophe **Walter Benjamin** n'avait pas de raison de se suicider : il n'aurait pas été remis à la police de Vichy. Franco avait en outre donné des instructions à ses légations dans les pays occupés par l'Allemagne pour qu'elles délivrent des passeports espagnols aux Juifs séfarades."

Jeune journaliste, Elie Wiesel avait commencé à écrire en yiddish le récit de ses années concentrationnaires. Il en avait fait lire les premières pages à une amie, Yaffah, qui travaillait pour une revue de cinéma israélien : "Elle perdra la raison quelques années plus tard, aux Etats-Unis, écrit-il. **Souffrant de paranoïa**, elle finira par échapper à ses "persécuteurs" en se réfugiant dans la mort."

Il faut croire qu'Elie Wiesel éprouve une certaine satisfaction à énumérer tous ces individus qui ont mis fin à leurs jours : "L'historien juif Joseph Wulf se suicidera quelques années plus tard à Berlin." Et encore : "Arnold Foster, le chef de tous les combats contre l'antisémitisme, me parle de son neveu Harold Flender, auteur d'un roman désabusé à la Hemingway, *Paris Blues* ; il écrira un vibrant récit du sauvetage des Juifs danois et, jusqu'à son suicide, ne quittera plus le thème concentrationnaire." (Mémoires, tome I, Seuil, 1994, pp. 243, 302, 433, 485).

Le génie pour culpabiliser les autres

Dans *La force du Bien*, Marek Halter rappelle lui aussi le drame des juifs. Et lui non plus ne comprend pas l'antisémitisme qui a bouleversé la vie des juifs allemands, pourtant si bien "intégrés". C'est cet antisémitisme soudain qui explique, selon lui, l'épidémie de suicides qui a suivi :

"Il existe peu de pays, écrit-il, où **l'intégration culturelle des Juifs** fut aussi **parfaite, aussi accomplie, qu'en Allemagne**. La communauté juive, avant Hitler, y était forte de cinq cent mille personnes, dont un tiers vivaient à Berlin. Sa présence dans les lettres et les sciences était patente. La langue allemande était la langue dans laquelle écrivaient et pensaient Freud, Einstein, Kafka, Schnitzler, Kraus, Werfel, Schönberg, Mahler... En Allemagne, il reste aujourd'hui moins de trente mille Juifs, pour la plupart venus récemment de Russie. La mise à l'écart par le pouvoir nazi, **leur bannissement culturel, puis physique, les surprend, les bouleverse. L'abandon de l'humain au pays de l'humanisme**, sa violente négation : le choc est si brutal, la déception si intense, qu'une impressionnante série de suicides en découle très vite. La litanie de ces noms dit le désespoir d'une culture. Kurt Tucholsky, critique, dramaturge, **suicidé**. Ernst Toller, poète, **suicidé**. Ludwig Fulda, dramaturge, **suicidé**. Suicidés aussi le philosophe Walter Benjamin, le romancier Ernst Weiss, le dramaturge Walter Haserchever, le compositeur Gustave Brecher, le romancier Stefan Zweig." (La force du Bien, Robert Laffont, 1995, p. 56).

Un transfert névrotique

Et pourtant, il faut croire que les juifs n'ont pas attendu 1933 pour se suicider. Françoise Giroud, qui a publié un livre sur Alma Mahler, l'épouse du compositeur, mentionne elle aussi ce penchant suicidaire : "Une nouvelle tragique vient frapper les Werfel, la mort d'Hugo von Hofmannsthal. Le fils aîné du poète, Franz, s'est **suicidé**, à vingt-six ans, d'un coup de revolver. Le jour de l'enterrement du jeune homme, au moment de prendre la tête du cortège, Hofmannsthal s'est effondré, mort, à cinquante-cinq ans. Depuis longtemps, celui qui avait été la coqueluche de l'intelligentsia viennoise avait envie de mourir. " (Alma Mahler, Robert Laffont, 1988, Pocket 1989, p. 168).

Le livre de Marthe Robert, *D'Edipe à Moïse*, fait aussi mention des suicides fréquents des juifs d'Europe centrale. Dans une lettre, écrit-elle, "**Kafka évoque la bizarrerie et le déséquilibre pathologique de ses condisciples juifs au lycée allemand de Prague. Nombre d'entre eux, dit-il, se sont suicidés durant leurs années d'études.**" (*D'Edipe à Moïse*, 1974, Agora, 1987, p. 18).

Marthe Robert cite encore une lettre de Freud consacré au suicide de Nathan Weiss, qui est "un précieux document, sur le milieu juif viennois de cette époque et sur ses maladies en quelque sorte spécifiques (ce sont principalement la tuberculose et le suicide, comme le montrent précisément les drames fréquents dans l'entourage de Freud). Freud, écrit-elle, brosse un tableau impressionnant de la famille Weiss... Il montre le père, un rabbin érudit doué d'un orgueil incommensurable, avare de surcroît et tout pétri de méchanceté ; puis le fils, qui a des dons brillants, le pouvoir de séduction et le cynisme du "parvenu", mais qui s'effondre de la façon la plus inattendue, juste au moment d'atteindre son but (un riche mariage)." (1)

Edouard Drumont notait lui aussi en 1886, à la page 120 de son fameux livre : "La mort subite est cependant plus fréquente chez les Juifs que le suicide, quoi qu'il augmente dans d'étonnantes proportions qui attestent le progrès que fait chez eux la névrose."

Il serait intéressant d'avoir enfin accès à des statistiques sur ce sujet afin de préciser l'importance d'un drame méconnu chez une partie de nos concitoyens. **On note en tout cas, qu'en tentant d'expliquer ces suicides par les affres endurés au cours de la Seconde guerre mondiale, Elie Wiesel et Marek Halter ne font, une fois de plus, que projeter sur le reste de l'Humanité un problème qui leur est très spécifique.**

Hervé RYSEN

(1) Correspondance, lettre à Martha du 16 septembre 1883, cité dans Marthe Robert, *D'Edipe à Moïse*, 1974, Agora, 1987, p. 115.

Dans la peau d'un juif

La chaîne Canal + a diffusé mardi 30 et mercredi 31 janvier 2006 une émission intitulée *Dans la peau d'un Noir*, afin de montrer aux téléspectateurs toutes les discriminations que doivent endurer au quotidien les personnes qui ont la malchance d'avoir une peau sombre. Car il est clair que c'est une malchance, au moins dans les pays blancs. On savait en tous cas que les Français de souche étaient des fumiers, mais à ce point-là, ça dépasse l'entendement. Jean-Marc Morandini se charge donc dans France-Soir de nous le rappeler, lui qui n'est ni Noir, ni Blanc, mais franchement juif.

Nos propres études, en effet, montrent que **la totalité des intellectuels juifs encouragent le métissage entre Blancs, Arabes et Noirs**. Qu'ils soient religieux, laïcs ou athées, qu'ils soient marxistes ou libéraux, qu'ils soient sionistes, ou antisionistes, juifs d'Israël ou de la diaspora, **tous les intellectuels juifs, sans aucune exception, sont des partisans de la société multiraciale** et encouragent de toutes leurs forces l'immigration du Tiers-monde, partout où ils sont installés (1). L'affaire n'est pas nouvelle, puisque de nombreux témoignages (cf Attali, Poliakov, etc.) montrent que déjà, dans l'Espagne du VIII^e siècle, les juifs étaient accusés d'ouvrir les portes aux conquérants musulmans. Notre avis est qu'il faudrait réaliser un reportage télévisé, en caméra cachée, pour montrer aux millions de goys de ce pays à quel degré de servilité un ministre, par exemple, est capable de s'abaisser quand il a en face de lui un représentant de la Licra. Voilà qui serait instructif. Je tombe sous le coup de la loi, quand je dis ça ?

(1) Alain Finkielkraut, Pascal Bruckner et André Glucksmann sont un peu plus modérés depuis 2001, c'est-à-dire depuis que les jeunes immigrés ont commencé à s'en prendre aux juifs. Il s'agit maintenant de conforter cette société multiraciale qui commence à se fissurer sérieusement, d'où leur soutien à la droite " dure " américano-sioniste.

Publié par Hervé RYSEN à [15:11](#) __

Jacques Crozemarie : ses mensonges, son suicide

Jacques Crozemarie, ancien président de l'Association pour la recherche sur le cancer (ARC) est décédé le 24 décembre 2006 à Colombes, dans les Hauts-de-Seine, à l'âge de 81 ans. Dans les années 90, on l'avait vu des dizaines de fois à la télévision dans des spots publicitaires. Avec toute l'autorité que lui conférait sa blouse blanche, il fixait les téléspectateurs dans les yeux pour convaincre toutes ces familles modestes, émues par l'appel, de lui envoyer une partie de leurs économies : **"Donnez pour la recherche sur le cancer, rejoignez l'ARC !"** Ces braves gens ignoraient alors que des centaines de millions de francs étaient détournés par l'escroc pour financer sa maison avec piscine de Riom, son matériel vidéo sophistiqué, l'aménagement de son appartement à Villejuif, la climatisation de sa maison dans le Var, les voitures de fonction, ses voyages en avion, ainsi que les salaires de ses domestiques et de ses maîtresses. Au moins 300 millions de francs avaient disparus entre 1990 et 1995, comme l'avait révélé le procès qui s'était ouvert au mois de mai 1999. Dès 1988, son pouvoir sur l'ARC était qualifié de "quasi-théocratique" par l'Inspection générale des affaires sociales (Igas). Autocrate et orgueilleux, Jacques Crozemarie décourageait les critiques en poursuivant la presse et en encourageant les adhérents à écrire pour dénoncer les attaques contre l'association. **Le scandale éclata au mois de janvier 1996.** Le rapport de la Cour des Comptes révéla alors que **seuls 26 % des dons** pour la recherche reçus par l'ARC parvenaient effectivement aux scientifiques. Le reste de l'argent était détourné via des sociétés-écrans et un système de surfacturation. Crozemarie, en effet, avait confié ses campagnes de communication à la société International Développement, dirigée par deux hommes d'affaires, Michel Simon et Pascal Sarda. La société surfacturait ses services et reversait aussitôt des salaires indus à l'escroc. 327 millions de francs étaient ainsi sortis de l'Arc, soit 8000 euros par semaine, en liquide.

Dans le *Gang du cancer* (Albin Michel, 1997), Jean Montaldo donne quelques informations sur ces deux personnages : "Ce sont les deux protégés de Crozemarie, écrit-il. Illettrés, incultes, les deux forbans pratiquent la langue de bois et le charabia des affaires avec le même brio que dans l'extorsion des dons récoltés par l'Arc pour les cancéreux." (p. 45). **Michel Simon** est "un vrai meneur d'hommes". Il est le fils d'une famille aisée qui s'est fait une réputation dans les produits de beauté. "Son père eut la chance de revenir vivant du camp de déportation et d'extermination de Mauthausen, où l'arrivée des troupes américaines l'a sauvé in extremis." (Et Montaldo aurait pu ajouter : "Comme 600 000 autres")

Pascal Sarda, lui, "sera le mauvais génie de Michel Simon, l'alchimiste maléfique qui va lui apprendre à transformer le plomb en or, et ses magouilles, jusqu'alors artisanales, en grande industrie du vol, de l'arnaque, de l'escroquerie. Nous sommes au début des années Mitterrand, celles des golden boys, de l'argent facile, de l'argent sale." (pp.120-127) "Sans l'équipage Simon-Sarda, écrit Jean Montaldo, jamais les fervents cotisants de l'ARC, association caritative reconnue d'utilité publique, n'auraient pu être ainsi systématiquement détroussés, à une aussi grande échelle."

Le Nouvel Observateur du 14 août 1996 nous apprend que le directeur financier d'International Développement était un autre israélite du nom de **Ronald Lifschutz** : "Début juin, la brigade financière s'est présentée à l'aube dans son immeuble, un HLM de la Ville de Paris. Pas de chance, le prévoyant locataire s'était **envolé pour Israël** depuis une bonne quinzaine."

Jacques Crozemarie avait dû démissionner de la direction de l'association, mais continuait à clamer son innocence, et c'est sûr de son bon droit qu'en 1999, il se présenta devant le tribunal correctionnel, "engueulant" la présidente, lui reprochant de "ne rien faire contre le cancer", et allant même jusqu'à mettre en doute la compétence des magistrats de la Cour des comptes : **"Ils ne savent pas compter !"** Avec un culot phénoménal, il déclara ensuite devant les caméras de télévision : " Je serais un criminel si j'avais empoché le moindre sou. Regardez mes frais de représentation, ils sont nuls ! Je ne me fais même pas rembourser mes notes de restaurant ! "

Le reportage d'Emmanuel Cohen, dans l'émission *Secrets d'actualité* du 26 mars 2006, le présentait affaibli en entrant dans le tribunal, s'aidant péniblement d'une canne pour marcher. Mais quelques heures avant, des photos prises à son insu le montraient pourtant dans une station-service, en train de marcher tout à son aise et sans l'aide d'aucune canne.

C'est aussi dans cette émission que l'on a pu entendre le témoignage de la comptable de l'association. Celle-ci raconte qu'un jour, elle lui avait fait remarquer que des factures étaient payées en double. Crozemarie fut alors pris d'une bouffée de colère et l'expulsa de son bureau, explique-t-elle, en la saisissant si fermement qu'elle en avait été littéralement "soulevée" et que ses "pieds ne touchaient plus le sol."

Jacques Crozemarie fut condamné en juin 2000 à quatre ans de prison ferme, 380 000 euros d'amende et 30,5 millions d'euros (200 millions de francs) de dommages et intérêts à verser à l'ARC. Il fut arrêté dans sa villa de Bandol (Var), quelques heures après sa condamnation, et incarcéré à la prison de la Santé. Michel Simon avait écopé de trois ans ferme, 380.000 euros d'amende et 15,2 millions d'euros de dommages et intérêts. Cinq autres personnes avaient été condamnées à un total de 2,9 millions d'euros de dommages et intérêts au profit de l'ARC. Mais il n'en reste pas moins que sur les 300 millions qui s'étaient volatilisés, **seuls 12 avaient été récupérés**. Le reste n'avait pas été perdu pour tout le monde. A la suite de ce scandale, les fonds récoltés par l'association avaient chuté des deux tiers.

En octobre 2002, après 33 mois de détention passés à la prison de la Santé, Jacques Crozemarie avait été libéré, bénéficiant du jeu normal des remises de peine. Il continuait alors à clamer son innocence, et déclara, dans un entretien publié par Le Parisien : "Je ne suis pas un voleur. Je n'ai jamais compris pourquoi j'ai été condamné, et je ne le comprendrai jamais. Je ne veux pas finir ma vie condamné. Cela me révolte. J'ai payé pour rien ! J'attends toujours les preuves contre moi."

Contacté au téléphone dans une maison de retraite de la banlieue parisienne, en février 2006 (*Secrets d'actualité*) Crozemarie niait toujours : " C'est une plaisanterie ! ".

On sait aussi que sa blouse blanche n'était qu'un déguisement de circonstance : le patron de l'ARC **n'avait jamais été médecin**. Titulaire d'un diplôme d'ingénieur en radio-électricité, il était entré en 1954 comme "sous-chef de service" au CNRS, à 29 ans, sur la recommandation "d'un ami de sa mère". Il n'avait donc jamais étudié la médecine, ce qui ne l'avait pas empêché, chaque fois que l'occasion se présentait, de poser en blouse blanche auprès de sommités scientifiques. Grâce à son culot phénoménal, il était parvenu à contrôler tous les rouages de la principale association faisant appel à la générosité des Français et à flouer 3,5 millions de donateurs.

Certains journalistes rappellent qu'il était un "ancien de l'Indochine", peut-être pour laisser accroire aux goys que cet immonde personnage était militariste, voire d'extrême-droite. Mais aucun journaliste de la presse du Système n'a indiqué que Jacques Crozemarie était aussi **docteur honoris causa de l'Université de Tel Aviv et membre du Grand Orient de**

France. C'est **Emmanuel Ratier** qui nous l'avait révélé il y a quelques années, dans *Faits-et-documents*. Et cela, tout le monde peut le vérifier aujourd'hui sur internet.

Quant aux causes du décès de Jacques Crozemarie, elles restent inconnues, la mairie de Bandol refusant de les divulguer. Il n'est pas impossible que l'homme se soit suicidé, torturé par le remords d'une vie aussi lamentable. C'est ce que nous espérons. Non que nous nous réjouissons de sa mort, mais parce que son suicide serait la preuve qu'il existait en lui une part, une toute petite part d'humanité.

9 janvier 2007

Ayez la foi, camarades !



J'aime bien Jeanne d'Arc. Cette photo, je l'ai prise à Blois, il y a deux ans. Pour ma part, je suis persuadé que nous allons vaincre.

Saint-Louis



La statue équestre de Saint-Louis, dans la ville du même nom, aux "Stéhitz"

Les juifs et les chevaux



Les juifs n'aiment pas monter à cheval. L'histoire ne montre jamais un juif à cheval. Dans le film de Yolande Zauberman, *Moi Ivan, toi Abraham* (1993), qui présente la vie de quelques juifs polonais en 1933, le petit Abraham, neuf ans, aime les chevaux, mais il s'arrange pour ne pas être vu de son grand-père. Ce dernier a élevé son petit-fils dans la stricte tradition orthodoxe. Un jour, il sermonne vertement Abraham : "Tu es encore monté à cheval aujourd'hui ? Tant que je serai vivant, je te l'interdirai !" Le romancier américain Philip Roth, dans *Portnoy et son complexe*, parle du "don

goyische suprême, le courage et l'adresse de monter et de galoper sur un cheval". Et il oppose le la monture du cavalier goy au modeste cheval de trait "de celui qui en attelait un pour tirer son chariot, comme le chiffonnier qui m'a donné son nom." (1967, Gallimard 1970, Folio 2004, p. 209). Il reste les chevaux de course, qui sont un très bon investissement pour les milliardaires cosmopolites. Mais c'est un autre état d'esprit. Ici, c'est le **connétable Anne de Montmorency**, (1493-1567), compagnon d'armes de François Ier à Marignan. **Sa statue équestre de Chantilly** a été réalisée par Paul Dubois en 1886.

Démoraliser l'ennemi



Bertrand Duguesclin, gentilhomme breton (1320-1380) et connétable de France. a libéré le territoire en démoralisant l'ennemi, par une tactique de guérilla et de reconquête méthodique, en évitant les batailles rangées. Cette statue équestre est à Dinan, dans les Côtes d'Armor.

12 janvier 2007

Soyez offensifs, camarades !



Lui, c'est Guillaume le Conquérant.

Duc de Normandie, roi d'Angleterre et bon Français.

Sa statue est à Falaise, en Normandie.

29 janvier 2007

Hitler et l'art moderne



*Le coup de force contre
l'art moderne, ou comment
Hitler a modelé l'esthétique
national-socialiste
(Oscar Garvens :
« Caricatures », 1933).*

Publié par Hervé RYSEN

Le face à face historique



1 février 2007

Lectures françaises

Nous venons de recevoir le numéro de janvier 2007 du mensuel catholique *Lectures françaises*. Fondée en 1957 par **Henry Coston**, cette revue, à laquelle nous avons nous-mêmes été abonnés pendant un certain temps, est toujours aussi sérieuse dans l'analyse du mondialisme. La revue de presse de **Jean AUGUY**, qui est aussi le directeur de publication, les brèves de Pierre ROMAIN, et la chronique internationale de Claude VIGNON sont tout simplement indispensables.

Lectures françaises et DPF (Diffusion de la Pensée française), il faut le savoir, sont aussi les meilleurs diffuseurs de nos propres ouvrages, qui apparaissent dans tous leurs catalogues depuis maintenant un an et demi.

Lectures françaises, BP 1, 86190 Chiré-en-Montreuil.

Tel. : 05 49 51 83 04

5 février 2007

Bernard-Henri Lévy : le fanfaron



Premier tableau : La scène se passe dans **Sarajevo assiégée** par les hordes barbares. Nous sommes en 1993. Le philosophe Bernard-Henri Lévy a rampé jusqu'au mur d'enceinte. Les balles sifflent à ses oreilles. Les chars serbes sont là, tout proches. L'émotion est intense. Le reporter, conscient de sa mission et de l'importance du témoignage pour les générations futures, tend son micro au courageux philosophe.



Deuxième tableau : la caméra prend du champ. Derrière le mur, on aperçoit deux casques bleus qui se baladent tranquillement. De l'autre côté de la rue, deux hommes devisent paisiblement sur un balcon, et une femme prend le frais accoudée à sa fenêtre. Ils se demandent quel peut bien être ce guignol qui se tortille devant les caméras. (Lire *National-Hebdo*, janvier 1993)

Albert Einstein : un bluff cosmopolite

Einstein, un militant internationaliste...

Au printemps 1914, Einstein quitte la Suisse pour s'installer à Berlin, où il est nommé directeur d'un institut scientifique. Il est alors pacifiste, ainsi qu'en témoignent certaines de ses lettres publiées dans un livre intitulé *Le Pouvoir nu, Propos sur la guerre et la paix* (Hermann, 1991) : "La catastrophe internationale dans laquelle nous sommes plongés impose un lourd fardeau à l'internationaliste que je suis."

... qui a choisi son camp

Einstein est alors en contact avec l'écrivain pacifiste français **Romain Rolland**. Voici comment celui-ci voit les choses en 1915, après une première entrevue entre les deux hommes : "Einstein n'attend aucune rénovation de l'Allemagne par elle-même, écrit-il. Il espère une victoire des alliés qui ruinerait le pouvoir de la Prusse et la dynastie. Malgré son manque de sympathie pour l'Angleterre, il préfère encore sa victoire à celle de l'Allemagne, parce qu'elle saura mieux laisser vivre le monde... (**A noter aussi qu'Einstein est juif, ce qui explique son internationalisme de jugement et le caractère railleur de sa critique.**)"

Einstein est donc moins pacifiste que patriote, si l'on comprend bien Romain Rolland, mais s'il est patriote, ce serait plutôt aux côtés de l'ennemi de la nation allemande qui l'a pourtant accueilli, car ce n'est pas à l'Allemagne qu'il s'identifie, mais aux idéaux démocratiques.

Einstein démocrate

En septembre 1918, Einstein écrit à un autre correspondant : "Le salut de l'Allemagne ne réside, à mon avis, que dans un processus rapide et radical de démocratisation calqué sur les institutions démocratiques des puissances occidentales."

Ses vœux seront exaucés le 9 novembre, le jour de la défaite et aussi de la proclamation de la république. Il écrit alors : "Je suis enchanté par la tournure des événements. **La défaite allemande a fait des merveilles.** La communauté universitaire me considère comme une sorte d'archi-socialiste." C'est ce que les Allemands ont appelé "**le coup de poignard dans le dos**".

Einstein militant communiste

A la fin de l'année 1918, il prononce un discours au Reichstag, en tant que représentant universitaire, et dans lequel il manifeste sa sympathie pour les idées communistes : "L'ancienne société dans laquelle nous étions gouvernés par une classe qui confisquait le pouvoir vient de tomber sous le poids de ses propres fautes et les coups libérateurs des soldats, dit-il. Les Conseils ["Conseils" est la traduction du terme russe "Soviets", ndlr], que ceux-ci ont immédiatement élus et qui prendront désormais des décisions de concert avec les Conseils des Travailleurs, doivent être pour l'instant reconnus comme les organes de la volonté populaire. Nous leur devons, en ces jours difficiles, une obéissance inconditionnelle et notre soutien le plus fervent." C'est **là un soutien très franc à la révolution marxiste, qui est alors largement le fait de révolutionnaires juifs, en Allemagne comme ailleurs.**

Einstein militant sioniste

Pourtant, Einstein ne persévérera pas dans cette voie radicale. Le 2 avril 1921, il arrive pour la première fois aux États-Unis, en compagnie de Chaïm Weizmann, leader du mouvement sioniste. Ses activités pacifistes sont alors peu connues aux USA et l'objectif de ce premier séjour est de rassembler les fonds nécessaires à l'édification d'une **université hébraïque à Jérusalem**, entreprise qui s'avérera concluante grâce, en particulier, à la générosité d'une grande partie de la profession médicale américaine. Au cours de ce séjour, il donne plusieurs conférences scientifiques qui le font mieux connaître au public américain.

Einstein victime de l'antisémitisme

En juillet 1922, rentré en Allemagne, il se confie à Max Planck : "Un certain nombre de gens avisés, écrit-il, m'ont conseillé de quitter Berlin pendant quelques temps et d'éviter toute apparition publique en Allemagne. Selon eux, je serais sur la liste de ceux que les nationalistes auraient prévu d'assassiner." Dix jours plus tard, il écrit à un autre ami : "Depuis l'horrible assassinat de Rathenau, la ville est en proie à une grande agitation. Pas un jour ne s'écoule sans qu'on m'exhorte à **redoubler de prudence** ; j'ai dû me faire porter officiellement absent et annuler toutes mes conférences. **L'antisémitisme gagne du terrain.**"

Et l'on se demande bien pourquoi. Peut-être à cause de tous ces chefs juifs bolcheviques (Rosa Luxembourg, Karl Liebknecht, Gustav Landauer, etc.) qui poussent à la guerre civile ; à moins que ce ne soit l'action de ces grands financiers internationaux qui financent tous les partis libéraux ?

Einstein et le mépris du goy

En octobre 1922, Einstein s'embarque donc à Marseille pour un voyage en Orient. Sur le trajet du retour, il visite la Palestine et l'Espagne. Le 26 octobre 1922, il est à Colombo, dans l'île de Ceylan, où il note dans son carnet de bord : "Leur existence semble se limiter à la vie paisible des être soumis, mais néanmoins sereins. A voir vivre ces hommes, **on perd toute considération pour les Européens, autrement plus dégénérés et brutaux, plus grossiers et avides.**"

Ce mépris pour l'homme européen est d'ailleurs très nettement perceptible dans toute la littérature et le cinéma cosmopolites.

Réélu membre de la Commission de Coopération intellectuelle de la Société des Nations, il note, en avril 1925 : "Le diable emporte ces grands Etats et leur orgueil ! Si j'en avais le pouvoir, je les morcellerais tous en minuscule pays."

Einstein antimilitariste

En 1930, il affirme sans ambages son pacifisme : "Ces hommes qui défilent en rangs, radieux, aux accords d'un orchestre, m'inspirent le mépris le plus profond. Avaient-ils vraiment besoin d'un cerveau ? Leur moelle épinière ne leur aurait-elle pas amplement suffi ? L'armée ne constitue pour moi qu'une honteuse malformation de notre société, qu'il faut tenter de guérir au plus vite. Je préférerais souffrir mille tortures que de me prêter à un spectacle aussi dégradant."

Dans une réception à New York, il prononce la même année un discours dans lequel il réaffirme ses convictions concernant "la résistance inconditionnelle à la guerre" et le "refus de se soumettre à toute forme de service militaire" : "Dans les pays où la conscription existe, écrit-il, le premier devoir du pacifiste est de la rejeter."

Il persiste et signe dans un discours prononcé à Lyon en 1931 : "Je demande à tout journal qui se vante de soutenir les idéaux pacifistes d'inciter ses lecteurs au **refus du service militaire**. J'appelle chaque homme et chaque femme, des plus puissants aux plus humbles, à déclarer, avant même que ne s'ouvre en février prochain à Genève la conférence mondiale pour le **Désarmement**, qu'ils refuseront à l'avenir de se prêter à toute guerre ou à la préparation de toute forme de combat armé."

Freud et Einstein au service de la "Paix"

Il partage alors ses convictions avec le docteur Freud. Les relations entre Einstein et Freud connaissent leur apogée au cours de l'été 1932, où, sous les auspices de l'Institut International de Coopération Intellectuelle, se déroule un débat public entre les deux hommes sur les causes de la guerre et les remèdes à y apporter. Durant l'été 1932, Einstein adresse une lettre ouverte à Freud dans laquelle il écrit : "la sécurité internationale implique que chaque nation se défasse, dans une certaine mesure, de sa liberté d'action, c'est-à-dire de sa souveraineté." Et pour la remettre entre les mains de qui ?

Einstein pousse à la guerre

Toute son agitation militante cesse brusquement en 1933, après l'accession au pouvoir de Hitler. La nouvelle donne politique l'amène à un revirement complet de ses positions. Il cesse alors d'appuyer le mouvement de résistance à la guerre, et commence à soutenir le réarmement des puissances occidentales. Dès le 5 mai, dans une lettre à Paul Langevin, il écrit : "Je suis, pour ma part, convaincu qu'il est encore possible de faire face à la menace allemande en instaurant un blocus économique."

Dès le début, donc, il renie son passé de militant pacifiste pour se faire le chantre de la guerre contre l'Allemagne de Hitler : "Il est encore possible d'écraser ces usurpateurs qui se sont emparés du pouvoir."

Il écrit le 6 juin Stephen Wise, le rabbin de la **synagogue libre de New York**, pour que la presse et les médias américains lancent une campagne de "sensibilisation" à la guerre : " La presse américaine doit informer le public de la menace militaire allemande. C'est à elle de lui faire prendre conscience des désastres qu'entraînerait une nouvelle guerre en Europe."

Le peuple américain est alors très pacifiste et isolationniste : il faut le remuer un peu afin qu'il entre en guerre contre l'Allemagne. On a vu la même propagande judéo-démocratique s'insinuer partout dans les médias occidentaux, en 1990 contre l'Irak, en 1999 contre la Serbie, en 2001 contre l'Afghanistan, en 2003 contre l'Irak, à nouveau, et l'on assiste aujourd'hui, en 2007, à la préparation médiatique d'une guerre contre l'Iran.

Einstein défend la "civilisation"

Le 20 juillet, il écrit encore à la reine-mère Elisabeth de Belgique : "Je me permets de vous dire le plus franchement du monde que si j'étais Belge, je ne refuserais pas, à l'heure actuelle, d'effectuer mon service militaire. Je l'accepterais plutôt de bonne grâce parce que j'aurais l'intime conviction de contribuer, par mon action, à la sauvegarde de la civilisation." Il faut que "l'Allemagne ait "en face d'elle, une Europe unie et militairement forte."

La dictature bolchevique ne l'avait pourtant pas amené à de telles considérations. **Ce n'est donc pas tant la nature dictatoriale du régime allemand qui soulève son opposition et sa toute nouvelle ardeur belliciste, que l'antisémitisme qui anime ses dirigeants** : "Une

bande de gangsters, écrit-il, a réussi à s'emparer du pouvoir et maintient le reste de sa population dans un état de terreur, endoctrinant sa jeunesse de manière systématique."

Rappelons ici simplement ces chiffres : **"En 1939, la Gestapo employait 7 500 personnes, contre 366 000 pour le NKVD en Russie bolchevique** (y compris le personnel du goulag)." (*Du Passé faisons table rase, Histoire et mémoire du communisme en Europe*, ouvrage collectif, sous la direction de Stéphane Courtois, Robert Laffont, 2002, p. 219).

Les juifs sont des étrangers

Dans une note de 1935, Einstein écrit : "Ce qui a véritablement fait de Hitler le maître de l'Allemagne, c'est la haine féroce qu'il a toujours nourrie pour tout ce qui est étranger, l'aversion particulière qu'il ressent pour une minorité sans défense, celle des **Juifs allemands**. Hitler n'a jamais pu supporter leur **sensibilité intellectuelle**, qu'il considère – et je partage pour une fois son avis – comme **étrangère à la race allemande**."

Le 9 avril 1938, il s'indigne pourtant du retrait de leur droit de citoyenneté aux juifs allemands : "Il n'est pas moins préoccupant et révoltant, écrit-il, d'assister en spectateur à l'abolition des droits politiques et individuels élémentaires d'une partie de la population de certaines nations, autrefois fières de leur héritage culturel... L'Allemagne, en infligeant des **persécutions inhumaines** aux Juifs de son propre pays ou d'Autriche, s'est embarquée sur la voie de la destruction que je viens de décrire."

Quand il écrit ces lignes, les Juifs ont effectivement perdu le droit d'exercer leurs fonctions dans de nombreuses professions libérales : ce sont des "persécutions inhumaines" **qui préfigurent les premières persécutions réelles** qui auront lieu effectivement un peu plus tard, au cours de la Nuit de cristal, le 9 novembre 1938.

Einstein pense et agit en juif, d'abord et avant tout

Le 25 octobre 1942, en pleine guerre, le **Jewish Council** for Russian War Relief (Conseil juif d'Assistance au Peuple russe) organise un dîner en son honneur. Ne pouvant y assister pour des raisons de santé, il envoie, depuis sa résidence de Princeton aux États-Unis, un message dans lequel l'on trouve ce propos :

"J'aimerais enfin dire quelques mots d'une importance capitale pour nous autres Juifs. En Russie, l'égalité de tous les groupes nationaux et culturels qui composent aujourd'hui le pays n'est pas uniquement évoquée dans les textes, elle est mise en pratique. C'est pourquoi, il me semble que c'est faire preuve de la plus élémentaire sagesse que de vouloir **aider la Russie de notre mieux**, en mettant en œuvre toutes les ressources dont nous pourrions disposer."

Voilà donc un autre exemple qui démontre qu'Einstein raisonne d'abord et avant tout en tant que membre de la communauté juive. **Ses prises de positions sur le militarisme, le pacifisme, la démocratie, l'Allemagne ou la Russie ne reflètent que des intérêts spécifiques qui changent au gré des circonstances.** Antimilitariste dans les années 20, il deviendra belliciste après l'arrivée d'Hitler au pouvoir ; pro-soviétique depuis le début, il deviendra anti-soviétique quand les Juifs auront été évincés du pouvoir après la Seconde Guerre mondiale. Les millions de victimes du pouvoir bolchevique durant l'entre-deux guerres n'ont, eux, jamais éveillé sa compassion : à aucun moment.

Le 9 juin 1944, il répond dans une interview qui sera publiée dans *Free World* : "Je ne vois pas trente-six solutions : soit nous anéantissons le peuple allemand, soit nous le maintenons dans l'oppression. Je ne pense pas qu'il soit possible ni de l'éduquer, ni de lui apprendre à penser et agir de manière démocratique – du moins, pas dans un avenir proche."

Einstein, partisan d'un gouvernement mondial

Albert Einstein a été l'un des premiers personnages de l'époque contemporaine, peut-être même le premier, à revendiquer explicitement l'instauration d'un gouvernement mondial. Et c'est peut-être l'une des raisons qui lui vaut une telle adulation, car nous allons voir que son aura scientifique a largement perdu de son éclat.

En novembre 1945, il publie un article dans la revue *Atlantic Monthly*, dans lequel il invite les États-Unis, la Grande-Bretagne et l'URSS à "préparer et présenter le premier projet de constitution d'un **gouvernement mondial**... Un gouvernement mondial tel que je le conçois, ajoute-t-il, devrait être compétent pour juger de toute affaire militaire. Outre cette compétence, je ne lui donnerais qu'un seul pouvoir, celui de **s'ingérer dans les affaires intérieures** d'un État dans le cas où une minorité opprimerait la majorité des hommes du pays, créant ainsi un climat d'instabilité pouvant conduire à une guerre."

On sait effectivement que l'ingérence dans les affaires des autres États et les déclarations de guerre aux "non-alignés" sont une spécialité cosmopolite.

Au sujet de l'URSS, Einstein écrit encore, non sans un certain aplomb : "Même s'il est vrai que c'est une minorité qui est actuellement à la tête de l'Union Soviétique, je ne pense pas que la situation interne de ce pays constitue une menace pour la paix dans le monde." Deux mois plus tard, dans un article paru dans le *Survey Graphic* du mois de janvier 1946, il réitérait ses propos : "Le désir de paix de l'humanité ne pourra se réaliser que par la création d'un gouvernement mondial."

Einstein, président d'Israël ?

En novembre 1952, après la mort de Chaïm Weizmann, vieil ami d'Einstein et premier président de l'État d'Israël, on propose à Einstein de devenir le deuxième président de l'État juif. Mais celui-ci, se sentant dépourvu de l'aptitude à diriger un État, préfère refuser. Voici son opinion, en tant que sioniste, dans le nouveau conflit qui divise le monde : "Nous [l'État d'Israël] devons adopter une politique de neutralité face à l'antagonisme qui divise l'Est et l'Ouest."

Einstein combat "le pouvoir des prêtres"

Mais on ne sait plus très bien si c'est en militant politique ou en représentant de sa communauté qu'il écrit à Joseph Lewis, à la fin de l'année 1954 : "Vous avez raison de vouloir combattre la superstition et le pouvoir des **prêtres**, et **lorsque nous les aurons vaincus** – et je ne doute pas que nous finirons un jour par gagner – il nous paraîtra plus évident encore que l'homme doit regarder la source des maux qui l'affligent dans son propre héritage, et nulle part ailleurs." Il ne parle ici que des goys, bien évidemment, car en ce qui concerne les juifs, la défense de leur "héritage" et de leurs traditions est la garantie du succès de leur "mission".

Einstein le plagiaire

Le 5 août 2004, le *Nouvel Observateur* publiait un article de Fabien Gruhier qui donnait quelques précisions sur la découverte de la relativité et les travaux d'Albert Einstein : "Selon le physicien Jean Hladik, peut-on lire, le génial inventeur de la théorie de la relativité aurait **pillé sans vergogne les découvertes d'Henri Poincaré**... Depuis la lointaine époque de ses études, Jean Hladik, universitaire, spécialiste de physique théorique, auteur de plusieurs ouvrages sur la relativité, trouvait que quelque chose clochait dans la façon dont la relativité

était enseignée. Et sa paternité un peu trop unanimement attribuée au fameux Albert Einstein. Lui-même, il y quatre ans, signait encore un ouvrage intitulé *La Relativité selon Einstein*, mais il s'y efforçait déjà de rendre à Poincaré ce qui est à Poincaré. Depuis, Hladik a poursuivi ses investigations, et il se décide à publier un livre carrément sacrilège dont le titre n'est rien moins que : "Comment le jeune et ambitieux Einstein s'est approprié la relativité restreinte de Poincaré". Au contraire de la plupart des spécialistes, Jean Hladik est allé aux sources. Il a lu les publications "totalement ignorées" d'Henri **Poincaré, physicien génial et mathématicien "bien meilleur qu'Einstein"** et y a trouvé noir sur blanc tous les éléments de la relativité d' "espace-temps". En passant par le ralentissement des horloges en mouvement, la contraction des corps dans le sens de leur déplacement et l'impossibilité de définir de façon absolue la simultanéité de deux événements distants. Ainsi, **tout y est, sous la signature de Poincaré, dans des textes publiés entre 1898 et le 5 juin 1905**. Or, le 30 juin 1905, les "Annalen der Physik" recevaient le manuscrit du fameux article fondateur de la relativité restreinte, signé Einstein. Un article qui, selon Hladik, n'apporte "rien de nouveau" par rapport aux écrits de Poincaré, et dans lequel l'auteur s'abstient de fournir la moindre référence aux travaux de ce dernier. Dès lors, la question se pose : Einstein a-t-il tout redécouvert tout seul ? Ou bien a-t-il sciemment et honteusement pillé Poincaré ?

Pour Jean Hladik, après enquête minutieuse, **le doute n'est plus permis**, et seule la seconde hypothèse tient la route. Car non seulement Einstein lisait parfaitement le français, mais de plus, à l'époque des faits, il tenait, justement, dans les "Annalen der Physik", une rubrique consistant à faire le compte-rendu des articles parus dans certaines revues scientifiques étrangères, dont, comme par hasard, les "Comptes-rendus de l'Académie des Sciences de Paris", où était paru le 5 juin 1905 l'article le plus abouti de Poincaré sur le sujet. Le grand Albert ne pouvait donc pas ne pas en avoir pris connaissance. Or, à l'époque, raconte Hladik, **Einstein était en pleine galère. Il avait obtenu avec peine un diplôme de professeur de lycée, s'était vu à trois reprises refuser sa thèse de doctorat**, et cherchait à se faire remarquer "en exploitant les idées des autres". En l'occurrence, il a magnifiquement réussi son coup, et Hladik résume à sa façon : **"Le chat Poincaré, à la patte délicate, a tiré les marrons du feu relativiste au profit du singe Einstein** qui, sans vergogne, les croqua, illustrant ainsi la célèbre fable de Jean de la Fontaine." Puis, la "chape de plomb de l'histoire" s'est mise en place, et il a fallu presque un siècle pour qu'elle se fissure. Ce à quoi François de Closets, que cite Hladik, s'était déjà attelé dans sa récente biographie d'Einstein en constatant : "Poincaré tenait en main toutes les pièces du puzzle." D'où l'occultation absolue et tenace de Poincaré, auquel Einstein ne rendra un laconique hommage qu'en 1955, deux mois avant de mourir."

Einstein : cassant et autoritaire

Le journal *Le Monde* (du 17-18 novembre 1996) avait déjà égratigné le célèbre savant en publiant certaines de ses notes. Le désintérêt d'Einstein pour sa famille et ses proches est maintenant connu, mais le traitement codifié par lettre manuscrite et **infligé à sa première femme, Mileva Maric**, reste toujours surprenant : "Vous veillerez à ce que : 1- mon linge et mes draps soient tenus en ordre ; 2- il me soit servi trois repas par jours dans mon bureau... Vous renoncerez à toute relation personnelle avec moi... Vous me répondrez immédiatement lorsque je vous adresserai la parole." Comme le disait Montesquieu : **"J'aime l'humanité, cela me permet de haïr mon voisin."**

Einstein, "un escroc malgré lui"

Dans le livre déjà cité, *Le Pouvoir nu, Propos sur la guerre et la paix, 1918-1955*, on peut encore lire ce qu'Einstein écrivait en novembre 1945, dans la revue *Atlantic Monthly* : **"Je ne**

me considère pas comme le père de l'énergie atomique. Je n'ai eu qu'une participation très indirecte dans la découverte de ce phénomène... C'est Hahn, à Berlin qui fit cette découverte, et lui-même n'en perçut pas tout de suite sa portée."

On trouve dans le même ouvrage sa dernière lettre à la reine mère Elisabeth de Belgique, datée du 11 mars 1955, et celle-ci est encore plus étonnante lorsque l'on connaît les récentes révélations qui ont été publiées concernant les accusations de plagiat : "Je dois avouer, dit-il, que **l'estime exagérée** dans laquelle on tient mon travail **me met parfois très mal à l'aise. Il me semble quelquefois être un "escroc" malgré moi.** Mais en essayant de faire quelque chose contre cet état de fait, je ne ferais sans doute qu'aggraver les choses." L'ouvrage ne donne pas davantage de précision à ce sujet, mais il s'agit sans doute de certains remords qui le minaient concernant la paternité de la relativité restreinte.

Hervé RYSEN

4^e de couverture de **Psychanalyse du judaïsme**

Le peuple juif est le peuple militant par excellence. C'est un peuple de propagandistes, un peuple de « prêtres », qui a un message à délivrer au reste de l'humanité. Celui-ci a pris diverses formes dans l'histoire, mais se résume aujourd'hui dans le credo des « droits de l'homme ».

Le judaïsme, en effet, n'est pas seulement une religion. C'est aussi un projet politique dont l'objectif est de parvenir à la suppression des frontières, à l'unification de la terre et à l'instauration d'un monde de « paix ».

Cette espérance se confond, chez les juifs, avec l'attente fébrile d'un Messie, attendu depuis trois mille ans, et censé venir un jour restaurer le « royaume de David ». Tout doit être mis en œuvre pour préparer sa venue. C'est la raison pour laquelle les juifs travaillent sans relâche à la constitution de l'Empire global.

Pendant des siècles, cette espérance a nourri et modelé l'esprit des juifs du monde entier, isolés parmi les autres peuples, mais cultivant la même foi messianique en la victoire finale...

Psychanalyse du judaïsme est le livre le plus profond qui ait jamais été écrit sur le judaïsme et l'identité juive. La stupéfiante découverte d'Hervé Ryssen va sans doute, désormais, permettre de mieux appréhender les mystères de l'esprit cosmopolite.

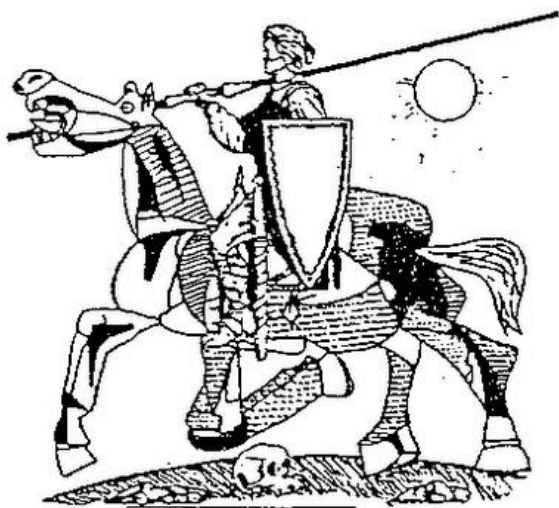
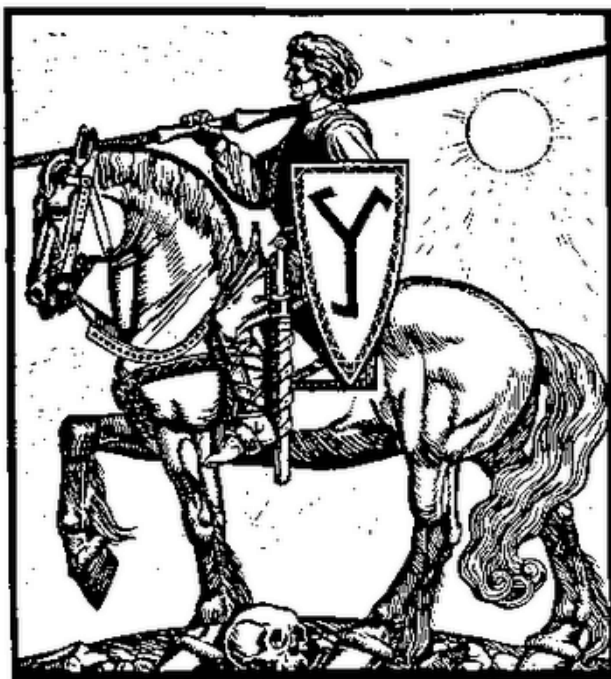
Dans Les Espérances planétaires, publié en 2005, Hervé Ryssen a démontré les origines religieuses du mondialisme.

ISBN : 2-9524559-5-3
Prix : 26 €



7 février 2007

L'art juif. La névrose juive.



En publiant sur ce site les portraits de femmes et d'hommes juifs, peints par des artistes juifs (cf. *La névrose juive en images*), nous voulons montrer que l'art juif n'a pas pour fonction de dénaturer ou de salir sciemment l'art "aryen", comme certains pourraient le penser, mais qu'il correspond à un esprit, un univers mental, un imaginaire très spécifique au peuple d'Israël. A notre sens, **il faut y voir beaucoup moins une volonté de "pervertir" ce qui est beau, que l'expression d'une grave névrose. L'antisémitisme naît de cette incompréhension du fond de l'âme juive et ressent comme une agression ce qui est en réalité un appel à l'aide.** Que l'on soit bien clair : nous ne nions pas qu'il y a souvent une

bonne part de malice dans les productions artistiques et littéraires du peuple juif, qui poursuit sa "mission" historique, envers et contre tout. Mais nous disons que cette "mission" dont il se réclame, et toutes les ruses qu'il déploie pour parvenir au monde de "Paix" qu'il nous propose, ne sont elles-mêmes que des manifestations parmi d'autres de cette névrose bien connue appelée hystérie, et à partir de laquelle Sigmund Freud a élaboré ses théories.

8 février 2007

L'imposture de l'art moderne

Merci à nos amis de fdesouche.com pour nous avoir fait découvrir cette amusante parodie des Inconnus sur l'imposture de l'art moderne et des artistes en "pyjama Buren".
http://www.dailymotion.com/visited/search/arr%C3%AAt%2Bculture/video/x14qw6_les-inconnus-arret-culture

Sancho Panza : héros de la résistance...



Sancho Panza : "Il est vrai que je suis un peu malicieux et que j'ai mon grain de friponnerie. Toutefois la cape de ma simplesse toujours naturelle et jamais artificielle couvre le tout. Et, quand il n'y aurait que la croyance que j'ai, toujours ferme et véritable, en Dieu et en tout ce que tient et croit la sainte Eglise catholique romaine, en outre de ce que je suis un ennemi mortel des juifs, les historiens devraient avoir pitié de moi et me bien traiter en leurs écrits."

(*Don Quichotte*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1934, p. 475). Ici, les statues de Don Quichotte et de Sancho Panza, à Madrid.

En réalité, le problème n'est pas tant de savoir si tel ou tel personnage de l'histoire ou de la littérature est ou était "antisémite" que de se demander si le judaïsme est oui ou non "l'ennemi mortel" du reste de l'humanité. Le projet de "Paix" et d'unification mondiale que porte le judaïsme, et que l'on retrouve dans de nombreux textes, ne pourra en effet se réaliser que sur la ruine de toutes

les nations, de tous les peuples, de toutes les religions. Il ne restera alors plus que les juifs et le "royaume de David". **Voilà pourquoi les intellectuels juifs militent inlassablement en faveur de la société multiraciale et du "déracinement"**. Dans ces conditions, l'antisémitisme doit être regardé d'abord et avant tout comme une réaction de défense contre une agression. A défaut de terme pour définir l'agression permanente que constitue le judaïsme culturel à l'encontre des autres civilisations par la promotion de concepts dissolvants (tels que la tolérance, les droits de l'homme, la démocratie, l'égalité, etc), on pourra au moins accoler systématiquement le mot "résistance" à l'épithète "antisémite".

9 février 2007

La propagande juive



En 1995, tandis que je faisais de la prospection commerciale, je suis entré un jour par hasard au siège du **Congrès juif européen**, sis au 78 avenue des Champs-Élysées. J'y ai trouvé dans l'entrée des cartons pleins à moitié éventrés de ces dépliants du **Conseil de l'Europe**. Je n'invente rien.

J'ai épluché des centaines de livres écrits par des intellectuels juifs; j'ai visionné des dizaines de films réalisés par des cinéastes juifs. J'y ai trouvé un dénominateur commun, au delà de toutes les divergences : l'apologie de la société plurielle et le métissage de la race blanche. **Il y a chez eux une véritable obsession de destruction de notre race, tandis qu'eux-mêmes apprennent à leurs enfants à défendre la leur.**



Les juifs ne se mélangent pas, ou très peu. Mais ils encouragent l'immigration et le métissage dans tous les pays où ils sont installés et dans lesquels ils ont acquis des positions dominantes. L'apologie de l'homosexualité fait aussi partie de cette propagande juive inlassable dont l'objectif semble être la destruction de la race blanche.

La propagande juive en images

Ce set de table a été réalisé en décembre 2001 à l'occasion de la journée mondiale contre le sida. Il a été financé par le Conseil régional d'Ile-de-France et distribué dans tous les réfectoires des lycées de la région parisienne. Je m'en souviens bien : j'étais encore professeur d'histoire à cette époque, avant que l'inspecteur Guy Lancelot ne rédige un rapport défavorable sur mon compte. C'est donc grâce à cet inspecteur que j'ai pu trouver les milliers d'heures qu'il m'a fallu pour écrire mes deux livres. Sans lui, je serais encore en train de perdre mon temps dans l'éducation nationale. Aucun regret, donc ! Merci, Guy !

Publié par Hervé RYSEN

Les juifs et la société multiraciale

La société multiculturelle et multiraciale est pour les juifs — apparemment — une garantie pour se préserver d'un sursaut nationaliste. **Elie Wiesel** a fort bien exprimé cette idée dans ses mémoires, à l'occasion d'un voyage en Inde : "Je passe un Shabbat dans une famille juive de **Bombay**, écrit-il. Je vais à la Synagogue. Les Juifs me racontent avec fierté la réussite des leurs. Les Sassoon et les Kadouri sont des familles richissimes, des dynasties, mais il ne viendrait à personne l'idée de les haïr en raison de leurs origines ou de leurs attaches juives : **il y a tant d'ethnies, tant de langues, tant de cultures, tant de traditions dans ce vaste pays, que les Juifs n'attirent pas l'attention comme groupe particulier.** " (*Mémoires*, tome I, Le Seuil, 1994, p. 287).

L'idéal, en effet, est de ne pas trop attirer l'attention. Mais toute l'histoire du peuple juif montre que celui-ci a souvent bien du mal à se soumettre à cet impératif.

Voici ce qu'écrivait encore le directeur de presse **Jean Daniel** après que l'écrivain **Renaud Camus**, en 2000, eut provoqué "l'émoi dans la communauté" pour avoir osé affirmé une évidence que tous les gens munis d'un minimum de sens critique peuvent constater, à savoir la "**sur-représentation**" des juifs dans les médias :

"On dit, on peut dire, on dira encore : Il y a trop de Noirs dans les équipes de foot, trop d'Antillais chez les infirmiers, trop de Catalans chez les rugbymen, trop de Corses chez les douaniers, etc. Mais cela n'a pas le même sens, bien sûr, que de constater qu'il y a trop d'Albanais dans la mafia, trop de voleurs d'auto chez les Tsiganes, trop de Maghrébins et de Noirs dans les prisons, trop de protestants dans la haute banque – et trop de Juifs dans les médias. S'agit-il de sur-représentation ? Et quand cela serait ? Où serait le danger dans une société devenue si plurielle, si multi-confessionnelle, si multi-ethnique ? Qui peut garder encore, sans la cécité de la haine, la nostalgie d'une France catholique et pure, dans une Europe à l'abri des Maures et des Sarrasins ?... En réalité, je crains que M. Renaud Camus ne soit un antisémite véritable, et si j'ose dire de bonne compagnie. Je suis certain qu'il a d'excellents amis juifs et qu'il leur est fidèle. Mais s'il veut bien me croire, il est tout à fait antisémite. Dans son cas – si pacifique – je doute que l'on puisse tout à fait en guérir. " (*Soleils d'hiver*, Grasset, Poche, 2000, pp. 337, 323).

Lorsque l'on évoque l'influence des juifs dans les médias, Jean Daniel, visiblement, préfère attirer notre attention sur les Corses, les Antillais, les Tsiganes ou sa belle-mère. Pour finir, il feint de croire que les accusations sont portées contre les juifs, alors que le fond du problème porte sur la partialité de certains intellectuels juifs, pour ne pas dire de TOUS les intellectuels juifs.

Mais heureusement, il y a **des exceptions**, et **Elisabeth Lévy** en est une. Dans son livre intitulé *Les Maîtres censeurs* (Lattès, Poche, 2002, p. 346), elle ose prendre, même timidement, la défense de Renaud Camus, en allant jusqu'à citer le mot tabou : "sur-représentation". Il est cependant fort symptomatique que même Elisabeth Lévy, journaliste bien connue du petit écran, paraît redouter les foudres de Yahvé. Ainsi, elle renvoie immédiatement son lecteur à une note de bas de page : "Les passages cités ont été reproduits de nombreuses fois dans la presse". **Cette précaution, qui permet sans doute de se prémunir contre d'éventuelles poursuites judiciaires, pour la simple reproduction de ces quelques mots, en dit long sur la liberté de parole en France au début du XXIe siècle et**

sur l'influence totalement disproportionnée que "certains juifs" exercent sur le monde culturel.

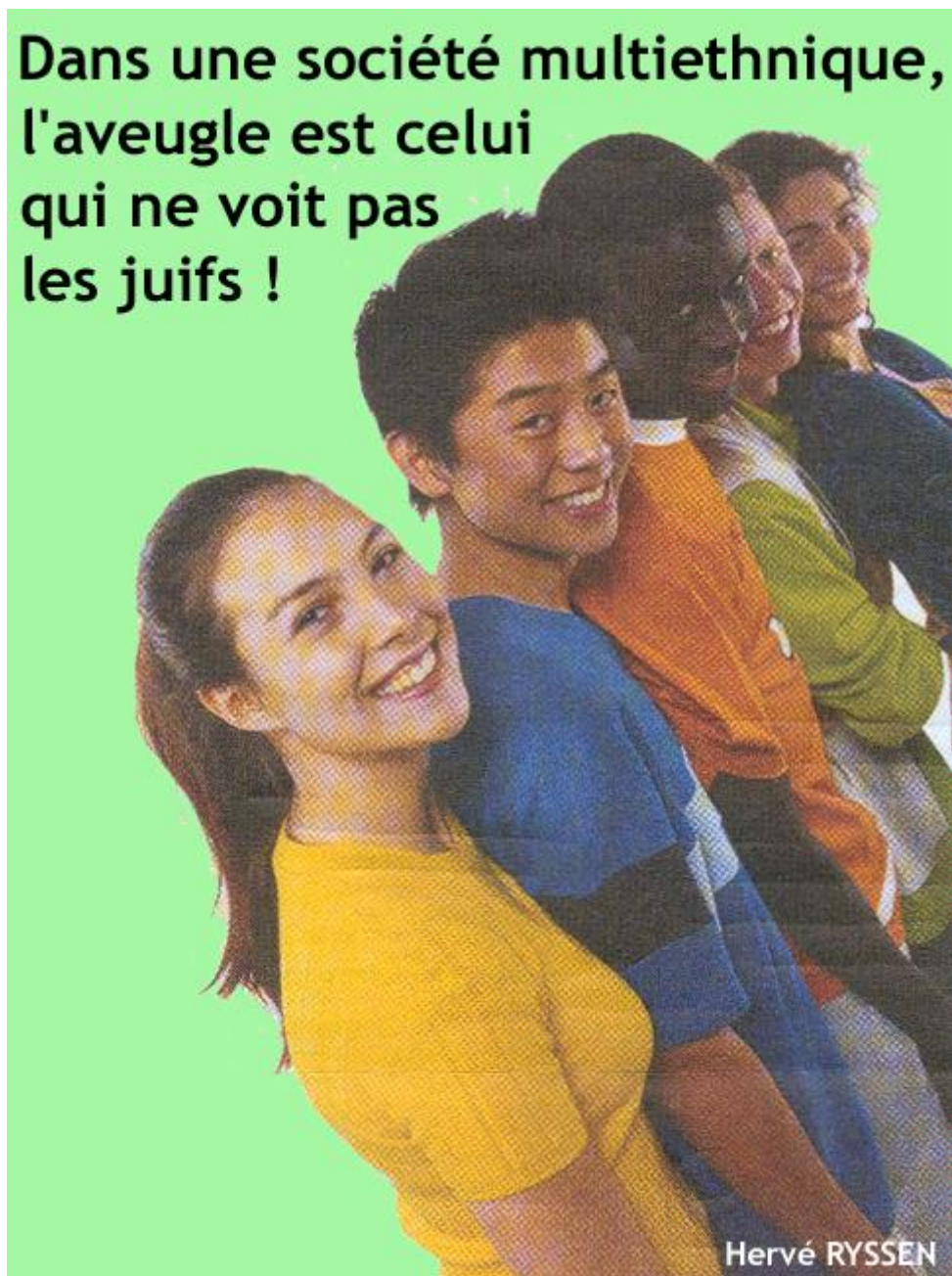
Hervé RYSEN

PS : Savez-vous que "certains" Français ont gagné la bataille d'Austerlitz ?

Publié par Hervé RYSEN à 03:37 --

15 février 2007

La société multiethnique



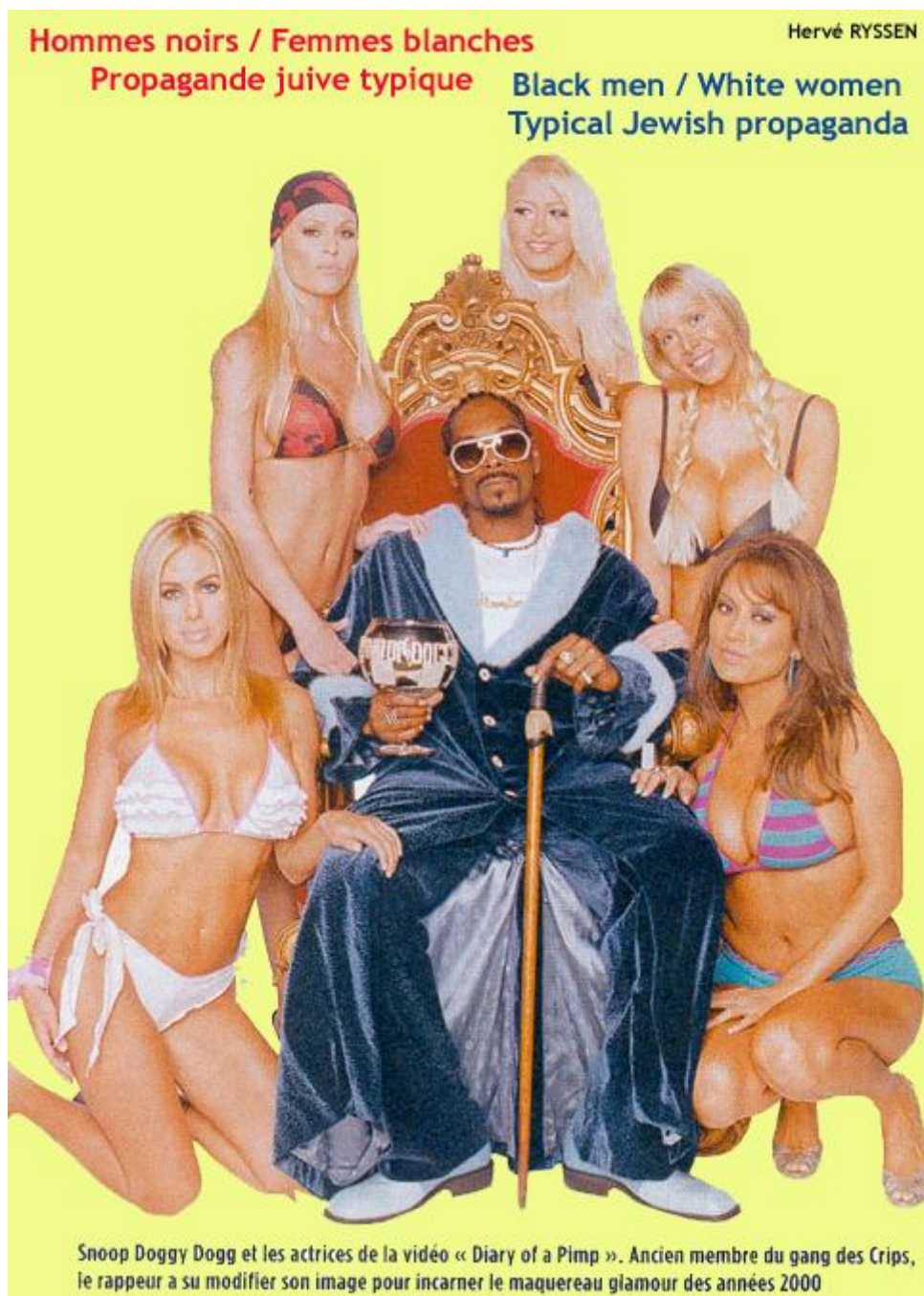
La société multiraciale / The multiracial society



société multiraciale / Multiracial society

Publié par Hervé RYSEN

La propagande juive (5)



Propagande juive typique

Publié par Hervé RYSEN

La propagande juive (4)



La propagande juive en images

Cette photo, qui mérite assurément d'être agrandie et diffusée, a été publiée dans le journal Le Point du 23 mars 2006 pour illustrer un article de F. Lewino nous assurant que l'humanité est Une (comme Yahvé).

Publié par Hervé RYSSSEN

La propagande juive en images (3)

**La destruction de la race blanche est une obsession juive
Die Zerstörung der weißen Rasse ist eine jüdische Besessenheit
La distruzione della razza bianca è un'ossessione ebraica**



**The destruction of the white race is a jewish obsession
La destruccion de la raza blanca es una obseccion judia
Uništiti bijelu rasu je židovska opsesija
Fehér fáj elpusztítása, zsidó rögeszmeje**

La propagande juive en images (3)

En juin 2002, la SNCF avait lancé une campagne de publicité pour le réseau d'Ile-de-France (Transilien). Une série d'affiches avaient été réalisées à ce moment-là, à partir des photos prises par un certain Nan Goldin.

Les juifs et le communisme

Dans *Rivarol* cette semaine, on lira en page 9 l'article de **Michelle FAVARD-JIRARD** au sujet de l'historien israélien **Sever Plocker**. Dans un article intitulé *Stalin's Jews (Les juifs de Staline)*, paru le 12 décembre 2006 sur Ynetnews.com. Celui-ci, contrairement à la quasi totalité des autres intellectuels de sa communauté, reconnaît la participation démesurée de très nombreux juifs de tout premier plan dans les horreurs qui ont été commises en URSS contre les population locales.

"On ne doit pas oublier que certains des plus grands criminels des temps modernes furent juifs", écrit-il. **Yagoda "porte la responsabilité d'au moins 10 millions de morts**. Ses subordonnés juifs établirent le système des goulags..." On apprendra aussi que "Staline était entouré de jeunes et belles femmes juives", et que son bras droit, **Lazar Kaganovitch** "se montrait particulièrement insensible au sort des Ukrainiens mourant de faim." Mentionnons encore ce **Leonid Reichman**, "chef du département du NKVD spécialisé dans l'interrogatoire et qui fut un sadique particulièrement cruel." En 1934, reconnaît encore Sever Plocker, 38,5 % de ceux occupant des postes-clefs dans l'appareil de sécurité soviétique étaient d'origine juive."

La plupart des intellectuels juifs répondent avec un culot monstrueux que ces criminels n'étaient plus juifs, puisqu'ils étaient communistes. Il est donc heureux qu'il se trouve enfin quelqu'un dans cette communauté pour reconnaître que tous les juifs ne sont pas forcément innocents. Je serrerai personnellement volontiers la main à ce Sever Plocker, qui prouve à lui seul que les juifs peuvent être aussi des êtres humains doués de raison.

Hervé RYSEN

Publié par Hervé RYSEN

Le judéo-bolchevisme



Les juifs -- pardon : de très nombreux juifs -- ont une responsabilité écrasante dans la tragédie communiste. A tous les échelons, de 1917 à 1947, et au delà, pour les pays satellites de l'URSS, les doctrinaires juifs, les fonctionnaires juifs et les tortionnaires juifs ont joué un rôle funeste dans ce qui est le plus grand massacre de l'histoire de toute l'humanité (le maoïsme excepté). **Les responsables de la communauté juive seraient sans doute bien inspirés de présenter enfin des excuses aux peuples qui ont le plus souffert de leur fanatisme égalitaire.**

11 février 2007

Le peuple le plus agressif du monde



Trouvé sur le site de nos amis du FNJ de Nice : <http://jeunes06.fn06.net/iran.html>

"Parlementaires et ministres se sont rendus à la **7e conférence d'Herzliya** qui s'est déroulée entre le 21 et 24 janvier 2007, où il a été largement question de l'Iran et de la stratégie à employer à son encontre... Thierry Meyssan s'est chargé d'en rapporter le contenu :

... C'est lors du premier déjeuner que **Benjamin Netanyahu** a pris la parole réaffirmant son discours de Los Angeles, "Nous sommes en 1938, et l'Iran c'est l'Allemagne, il s'est lancé dans la course pour s'armer avec des armes nucléaires"... Selon le rapport de Thierry Meyssan, **il annonça un plan en plusieurs phases : "Diffuser dans les médias l'idée que l'Iran, dans la ligne du Reich nazi, s'apprête à détruire les juifs. Puis faire juger le président Ahmadinejad par un tribunal international pour incitation au génocide (principe de justice préventive).**

... Puis, ce furent les fabricants d'armes qui prirent la parole, et **Richard Perle** a proposé son plan de bataille : "Une fois que l'Iran aura des armes nucléaires, il ne sera pas facile de le dissuader ou de le contenir. Il n'est pas facile de menacer de tuer une vaste population civile en réplique et de toute manière, c'est trop tard. Alors, quand l'Iran aura-t-il la bombe ? Vous ne pouvez attendre des preuves pour prendre la décision". **Que faire ? "Attaquer avec précision pour infliger des dommages critiques aux installations nucléaires, avec efficacité et rapidité. Les bombardiers B-2 et les missiles de croisière peuvent le faire.** Israël devra le faire, s'il est clair qu'il y a une menace existentielle. Israël devra le faire et le président [Bush] s'y joindra".

Comme le dirait Kémi Seba, les soldats américains "aux ordres des sionistes" (goys blancs et noirs confondus), risquent bien de servir une nouvelle fois de chair à canon pour les projets sionistes. Mais nous ne devons pourtant pas perdre de vue qu'il s'agit de "libérer" les Iraniens.

C'est ce que dit **Daniel Cohn-Bendit** de manière voilée : "Quand tu discutes avec des étudiants venus d'Iran, tu vois très bien que tout en affirmant qu'ils ne veulent pas d'une intervention américaine, ils en rêvent la nuit. " (*Quand tu seras président*, Robert Laffont, 2004, p. 326).

En 1983, après la révolution islamique, **Guy Konopnicki** prenait lui aussi ses désirs personnels pour des généralités, et laissait entendre que les Iraniens ne rêvaient que de se faire bombarder pour pouvoir adopter le système démocratique occidental et la culture américaine : "Car à Téhéran, ce n'est pas le Shah que l'on regrette. Ce sont les films américains et la licence des mœurs importée d'Occident." (*La Place de la nation*, Olivier Orban, 1983, p. 138).

Pour paraphraser le grand **Elie Wiesel** quand il parlait de Saddam Hussein, on pourrait dire aussi qu'Ahmadinejad ne menace pas seulement Israël mais bien "toute l'humanité". Tout le contraire des juifs, en somme, qui eux ont pour mission de **sauver l'humanité** et de **bâtir l'Empire de la Paix. Shalom !** (dessin de Chard, Rivarol)

Publié par Hervé RYSEN

23 janvier 2007

Kemi Seba

"De Villiers et le CRIF veulent mettre Kémi Séba hors d'état de nuire"
http://www.seba-wsr.com/index.php?option=com_content&task=view&id=60&Itemid=29

Le moins que l'on puisse dire, c'est que ce Kémi Seba, quoi que l'on pense de son discours et de son action, n'a pas une mentalité d'esclave. On ne peut pas en dire autant de beaucoup d'hommes blancs aujourd'hui.



11 février 2007

Kémi Seba : total respect !

Kémi Seba, le leader du mouvement noir **Tribu Ka**, a été arrêté à Chartres où il organisait un meeting. Il a été condamné en comparution immédiate à **5 mois de prison dont trois avec sursis** pour "outrages" sur agents de la force publique et autres fariboles.

Les policiers dépêchés sur place avaient en effet été traités de "policiers sionistes à la solde d'un gouvernement sioniste". Kémi Seba, dans son registre, a le mérite de dire tout haut ce que beaucoup de Blancs murmurent entre eux. Saluons au moins son courage et sa détermination.

Publié par Hervé RYSSSEN à 03:47 __

La bisexualité : un concept juif

Le concept freudien de "bisexualité", qui avance l'idée que tous les hommes sont un peu "femmes", et que toutes les femmes sont un peu "hommes", est en réalité surtout un concept juif, émis par un juif, et qui s'applique en tout premier lieu à la communauté juive, dans laquelle **l'ambiguïté sexuelle de l'hystérique** est largement répandue, pour la simple et bonne raison que **l'inceste**, qui est à la source de cette pathologie, y est couramment pratiqué. C'est ce que nous avons démontré dans *Psychanalyse du judaïsme*. On ne s'étonnera donc pas de voir dans le cinéma cosmopolite une complaisance évidente pour les personnages transsexuels et pour les travestis. La production cinématographique est ici particulièrement révélatrice de cette ambiguïté typiquement hystérique.

La bi-sexualité apparaît par exemple dans le film *Together alone* (USA, 1991) : "Bryan est blond, Brian est brun. Ils viennent de faire l'amour sans préservatif au temps du sida ; cette marque de confiance peut-elle résister à un premier mensonge ? Mais Bryan se sent encore plus seul lorsque, avant de partir, son compagnon lui annonce qu'il est bisexuel, marié et père de famille." Le film est de P. J. Castellanta.

Dans *La confusion des genres* (France, 2000), le réalisateur Ilan Duran Cohen raconte la vie d'Alain, avocat de quarante ans, dont les désirs sont confus. Il balance entre la sécurité des relations stables et l'ivresse de rencontres fantasmées. Que doit-il faire ? Épouser sans amour Laurence, avocate elle aussi ? Vivre avec Christophe, un jeune garçon ? Laisser libre cours à ses fantasmes avec Marc, détenu dont il assure la défense ? A moins qu'il ne cède à la tentation de Babette, la fiancée de ce dernier.

L'ambiguïté sexuelle

Voyez encore cette obsession des réalisateurs cosmopolites pour les travestis et les transsexuels. Dans *Torch Song Trilogy*, par exemple (USA, 1989), Harvey Fierstein, qui a écrit le scénario du film, joue aussi le personnage principal : un homosexuel qui chante dans un club de travestis. Artiste travesti, ouvertement gay et juif, Arnold affronte la vie avec énergie, entre sa rencontre avec Ed qui le quittera pour une femme, sa passion amoureuse pour le jeune Alan, son engagement pour David, son fils adoptif, et ses rapports houleux avec sa mère juive.

Tootsie est un film de Sidney Pollack (USA, 1983) : Dorsey, comédien exigeant, est au chômage. Pour obtenir un rôle, il se travestit en femme et devient Tootsie. Son déguisement va lui permettre de jouer dans une série télévisée et de s'attirer un vrai public de fans. Mais il se trouve bientôt en face d'un dilemme : comment avouer à sa collègue Julie Nichols qu'il est en réalité un travesti et qu'il est amoureux d'elle ?

Tout sur ma mère (Espagne, 1999) est un film de Pedro Almodovar : Manuela, infirmière, vit seule avec son fils Esteban, 17 ans. Celui-ci meurt tragiquement, renversé par une voiture. Manuela part alors pour Barcelone, à la recherche du père de son enfant. Sa quête lui fait rencontrer Agrado, un transsexuel, Huma, une actrice de théâtre, Rosa, une religieuse, et Lola. Quand on nous montre une bonne sœur engrossée par un travesti et atteinte du sida, on peut être certain que nous n'avons pas affaire à un catholique, d'autant que le film a été récompensé par un César et un Oscar du meilleur film étranger. Dans *Talons aiguilles* (1991), Almodovar montrait déjà une scène de viol par un travesti. Il est possible que ce soit dans l'un

de ces deux films que l'on voit aussi un personnage en train d'éjaculer sur un crucifix — ce qui est très symptomatique.

Chouchou (2003), est un film de Merzak Allouache, réalisateur "français" né en Algérie : Chouchou, un jeune Maghrébin débarque clandestinement à Paris afin d'y retrouver son neveu. Il trouve un emploi : assurer l'entretien du cabinet d'une psychanalyste et recevoir ses clients. Son neveu est devenu "Vanessa", chanteuse romantique dans un cabaret, et Chouchou décide de se travestir lui aussi à ses heures libres. Le film est sorti de l'imagination de son scénariste, Gad Elmaleh, qui joue aussi le personnage principal.

Dans **Madame Doubtfire** (USA, 1993), Chris Colombus raconte l'histoire d'un couple divorcé. Le mari, qui veut revoir ses enfants, se travestit en gouvernante et se fait engager par son ex-épouse. Le scénario est de Randi Mayem Singer.

La transexualité est le thème principal de **Thelma**, un film de Pierre-Alain Meier (France, 2002) : Vincent, chauffeur de taxi désabusé, à Lausanne, croise une nuit, au coin d'un bois, le chemin de la belle Thelma en pleine dispute avec un homme. Elle monte dans son taxi et lui propose, moyennant une certaine somme, de l'aider à se venger d'un ancien amant. Vincent ne sait pas encore que Thelma était autrefois un homme nommé Louis.

Ma vie en rose, d'Alain Berliner (France, 1997), est l'évocation de la différence à travers l'histoire de Ludovic, garçonnet persuadé d'être une petite fille.

Déjà en 1959, dans **Certains l'aiment chaud**, le talentueux Billy Wilder racontait une histoire de travestis, dans une comédie certes hilarante : Deux musiciens de jazz au chômage, mêlés involontairement à un règlement de comptes entre gangsters, se déguisent en femmes pour leur échapper. Ils partent en Floride avec un orchestre féminin, et tombent illico amoureux d'une ravissante créature (Marilyn Monroe), qui veut épouser un milliardaire.

Bien entendu, tous les films sur l'homosexualité, les travestis et les transsexuels ne sont pas le fait exclusifs de réalisateurs juifs. **Tenue de soirée** (1986), par exemple, a été réalisé par Bertrand Blier, qui n'est pas juif, mais qui a peut-être subi l'influence de son épouse (Anouk Grinberg). **Priscilla, folle du désert** (Australie, 1994) raconte l'histoire de trois "folles" de cabaret de Sydney — deux travestis et un "trans" —, qui décident de partir en tournée dans le centre du pays à bord d'un vieux bus baptisé Priscilla. Le film de Stephan Elliott a naturellement reçu le Prix du public Cannes 1994.

Jim Sharman, le réalisateur du film-culte **The rocky horror picture show** (USA, 1975), un navet qui ne présente d'autre intérêt que de mettre en scène un transsexuel comme personnage principal, n'est peut-être pas juif lui non plus. Mais les trois producteurs Michael White, John Goldstone et Lou Adler le sont assurément. Il faut donc noter une sorte d'osmose et une convergence d'intérêt entre ces deux lobbys influents dans les systèmes médiatiques de toutes les démocraties.

Notons encore, pour l'anecdote, que le concours de chanson de **l'Eurovision** avait été gagné en 1998 par une chanteuse israélienne nommé "Llady Dana international". Cette jeune femme, qui s'appelait auparavant Yaron Cohen, est une transsexuelle qui ne fait certes pas l'unanimité dans son pays. On pourra aussi citer ce Steven Cohen, artiste sud-africain, "blanc, juif, homosexuel et travesti", dont les spectacles de danse contemporaine tournent autour de l'idée du travestissement.

Rappelons que le phénomène transsexuel a été inauguré dans l'Allemagne de l'entre-deux guerres par un influent sexologue juif nommé **Magnus Hirschfeld**. Dans les années 1920, il avait fondé l'Institut de sexologie de Berlin. Il y organisait des réunions d'informations homosexuelles et y expérimenta les premières transformations chirurgicales du sexe.

En 2005, au moment de la polémique au sujet du film *La Passion*, de Mel Gibson, le président de la Ligue des catholiques aux Etats-Unis, William Donohue, n'avait pas hésité pas à déclarer à la télévision : "Hollywood est contrôlé par des juifs séculiers qui haïssent le christianisme en particulier. Ce n'est pas un secret et je n'ai pas peur de le dire. C'est pourquoi ils détestent ce film, parce qu'il parle de Jésus-Christ." Il ajoutait alors qu'il appréciait "la famille" alors que "Hollywood aime le sexe anal." (Lu dans *Faits-et-Documents* du 15 janvier 2005).

La chose ne date pas d'hier, manifestement, à en juger par certains témoignages historiques. Dans l'Espagne du XVe siècle, par exemple, le franciscain Alonso de Espina, qui publiait en **1487** son *Fortalitium fidei contra Judeos*, mentionnait déjà cette particularité parmi les autres griefs qu'il élevait contre les juifs : "esprit de trahison, crimes rituels, médecins empoisonneurs, destruction des chrétiens par la pratique outrancière de l'usure, Juifs faussaires et sodomites, etc."

Le *Libro del Alboraque*, publié en 1488 par un auteur anonyme "reprenait sur une dizaine de pages les accusations habituelles appliquées cette fois aux nouveaux-Chrétiens comme aux Juifs : trompeurs, vaniteux, lâches, blasphémateurs, sacrilèges et sodomites." (Daniel Tollet, *Les Textes judéophobes et judéophiles dans l'Europe chrétienne à l'époque moderne*, Presses universitaires de France, 2000, pp. 30, 34, 39).

judaïsme et ambiguïté sexuelle



Ce dessin de Chard avait surtout pour objet de répondre aux incessantes railleries visant à ridiculiser la religion catholique. La dessinatrice de *Rivarol* ne croyait probablement pas si bien faire.

17 février 2007

Venin mortel



Il y a seulement quelques décennies, les Blancs vivaient encore entre eux, en harmonie. Que s'est-il donc passé ? Pourquoi cet effondrement soudain ? La vérité est que le credo des "droits de l'homme" et le fanatisme égalitaire qu'il véhicule sont pour la race blanche un poison aussi mortel que le venin de la vipère. Ci-dessus : *La classe d'école*, de Jean-Henry Geoffroy, 1889. Hervé RYSEN.

Les droits de l'homme : un venin mortel

Les mots-clé du judaïsme

On retrouve régulièrement, dans la production des intellectuels juifs quelques idées fondamentales. L' "**espérance**" est l'un de ces concepts structurant la pensée juive : les juifs, en effet, vivent dans l'attente perpétuelle de "quelque chose", comme le dirait Guy Konopnicki. Et ce "quelque chose", on le sait, n'est autre que le Messie en personne, dont la venue rend les juifs impatients depuis trois millénaires. Cette **impatience fébrile** se traduit sur le plan politique par un **militantisme permanent** en faveur de la disparition des frontières, du mélange des peuples et de l'**unification planétaire** afin de parvenir à un monde de "Paix", supposé favorable à la venue du Messie. L'instauration du "royaume de David" concrétisera alors enfin le triomphe d'Israël sur l'ensemble des autres nations. Les textes sont assez clairs à ce sujet.

L' "**innocence**" est un autre concept-clé du judaïsme intellectuel. Les textes dans lesquels peuvent apparaître d'éventuelles explications rationnelles à l'antisémitisme historique sont en effet extrêmement rares au regard des proclamations d'innocence des juifs, toujours victimes, toujours boucs émissaires pour on ne sait quelles raisons.

Le thème de la "**vengeance**" se trouve aussi fréquemment évoqué dans la production littéraire et cinématographique, de manière plus ou moins voilée : vengeance contre les chrétiens en premier lieu, et plus particulièrement contre les catholiques ; mais aussi vengeance contre la race blanche, qui peut s'exprimer, par exemple, à travers des personnages de romans tous plus ignobles les uns que les autres, ou de manière plus insidieuse, par des appels incessants à "l'égalité" et à la "tolérance" envers les étrangers.

Mais ces traits caractéristiques ne sont que des manifestations extérieures du judaïsme politique et ne permettent pas de saisir le fond de l'âme juive. Si l'on veut réellement comprendre le judaïsme, **il faut dépasser la vision "antisémite"** et regarder de plus près les paradoxes des intellectuels juifs.

Le paradoxe juif

Les paradoxes sont en effet très fréquents dans les livres de la plupart des intellectuels juifs, et le mot "paradoxe" lui-même est d'ailleurs très souvent usité par ces intellectuels, qui font mine de s'étonner des contradictions de leur propre pensée.

Bernard-Henri Lévy, par exemple, se déclare tantôt français — plus français que les Français —, lorsqu'il écrit pour un public français, et se transforme par ailleurs en juif — juif jusqu'au bout des ongles —, lorsqu'il donne des conférences à l'Institut Lévinas de Jérusalem. Après la parution de son livre *L'Idéologie française*, paru en 1981, Raymond Aron s'alarme de ce que l'ouvrage pouvait contenir d'insultant pour les Français, et incita le philosophe à plus de retenue dans son mépris, afin de ne pas attiser l'antisémitisme. BHL lui répondit alors en ces termes : "Vous m'avez lu de trop près, j'en suis sûr, pour ignorer que c'est en français et comme Français que, comme n'importe quel autre philosophe français, je me suis risqué à cette enquête sur la France noire." (*Questions de principe*, deux, Grasset 1986, p. 306).

Dans un autre ouvrage, Bernard-Henri nous avoue pourtant ressentir "un **attachement extrême à Israël**... J'ai écrit cent fois, dit-il, qu'Israël et la diaspora sont comme le cœur et la conscience l'un de l'autre, que l'un est le soutien, le pilier, la ressource de l'autre — et vice versa... Je suis juif, bien sûr, par mon lien à Israël. Je suis juif lorsque, comme tous les Juifs

du monde, mon cœur bat à l'unisson de celui des Israéliens menacés... Quand tout le monde pense que les Scuds vont tomber sur Tel-Aviv, je viens ici instinctivement, de manière presque irréflectie... parce qu'Israël demeure l'État refuge du peuple juif." (*Récidives*, Grasset, 2004, pp. 405, 408). **"Je suis juif, je le suis par toutes mes fibres**, poursuit-il. Je le suis par mes lapsus. Je le suis par les règles alimentaires que je me suis moi-même imposées... Je le suis par ma façon d'écrire... Je suis juif par ce pacte invisible qui me relie aux Juifs du monde entier... Juif aujourd'hui et juif par ma philosophie... **Je suis juif par ma patience messianique...**" (*Récidives*, Grasset, 2004, pp. 413-415).

Il y a donc déjà une contradiction que le philosophe ne prend pas la peine de nous expliquer, à nous, pauvres goys. Ce n'est pas la seule. Car s'il encense le peuple juif, les traditions juives, le clan juif, Bernard-Henri Lévy refuse aussi à quiconque n'est pas juif le droit de ressentir un sentiment d'appartenance communautaire et de louer les vertus de son lignage. **Ce qui est valable pour les juifs ne semble donc manifestement pas l'être pour les autres peuples**. De fait, les intellectuels cosmopolites n'hésitent jamais à dénoncer — et toujours de la manière la plus virulente — les sentiments patriotiques des Français et des Européens en général, qui s'inquiètent de l'arrivée massive d'immigrés du Tiers-Monde. L'inquiétude des "petits Blancs" n'a pour eux aucune valeur : c'est une "paranoïa" qu'il faut guérir, une "maladie" de l'esprit, comme l'écrit Alain Minc. Ce sont des "opinions racistes" qu'il ne faut pas tolérer en démocratie. C'est ainsi que Bernard-Henri, quand il est en France, déclare haut et fort, son opposition intransigeante à toutes les formes d' "intolérance" et de "fascisme" : "Je suis juif par mon antifascisme, écrit-il dans ce même texte, ma dénonciation de toutes les idéologies, non seulement de la terre, mais du corps, de la race, du sang... Je suis juif quand, me souvenant que nous fûmes étrangers en Egypte, je crée en France, il y a vingt ans, l'organisation SOS Racisme."

Le discours destiné aux juifs est ici l'exact négatif du discours destiné aux goys. Le philosophe le justifie parce que son identité ne serait pas vulgairement enracinée comme la nôtre : "Je suis juif par mon refus des nationalismes, la répugnance que m'inspirent les idéologies de l'enracinement... Voilà ce que m'enseigne la pensée juive... De Levinas, je retiens que **ce sont les plantes qui prennent racine**, que les hommes sont serfs par la racine et libres par la loi." Vous l'avez compris : nous, les goys, nous sommes peut-être un peu plus proches des plantes que de la véritable humanité, qui serait donc représentée sur terre essentiellement par les juifs. Il existe à ce sujet quelques autres témoignages convergents émis par des intellectuels juifs de renom.

Pour parler aux Français, pour répandre dans les nations les bienfaits du discours cosmopolite, Bernard-Henri Lévy a donc bien été obligé de se déclarer un peu français, de porter un "masque" de Français, pour la forme. Voilà la raison pour laquelle on le voit agiter son petit drapeau tricolore : "Je suis juif en France, dit-il. Je suis juif et français, juif et aimant la France." (*Récidives*, Grasset, 2004, pp. 413-421).

Edgar Morin a donné une image tout aussi ambiguë de son identité dans le journal *Libération* du 13 mai 2004 : "Français, méditerranéen, juif, universaliste, européen, laïc... Ce sont ce que j'appelle mes identités concentriques" écrit-il. Né à Paris, dans une famille juive émigrée (son père Vidal Nahoum, est un Marrane de Salonique), le sociologue de culture séfarade se sent aussi un fils spirituel de Spinoza, "parce qu'il récuse l'idée d'un peuple élu". Il se situe donc un peu en marge de la communauté, et se déclare curieusement **"un juif non juif, un non-juif juif."**

Voyez encore **Serge Moati**, qui nous présente, dans son ouvrage intitulé *La Haine antisémite*, un témoin de l'antisémitisme nommé René Neher. Celui-ci vient d'une famille alsacienne, "extrêmement patriote", bien française, donc, qui a connu la guerre et l'invasion

allemande... et qui, écrit-il sans sourciller : "vit en Israël depuis 1971" ! (*La Haine antisémite*, Flammarion, 1991, p. 158). C'est une notion du patriotisme français très spécifique aux juifs de France !

Guy Konopnicki manifeste **la même ambivalence**. Pour lui, l'expression "peuple français" ne correspond à rien : "L'expression fait sourire ou frémir, écrit-il. On ne parle plus ainsi, sauf au tribunal, pour condamner au nom du... ; le peuple français n'a plus de cohérence interne, s'il n'en a jamais eu, il n'est réuni que par le hasard géographique et la tutelle administrative et politique." Tout cela est donc bien fini : terminé ! "Fort heureusement, se réjouit-il, les réactionnaires se manifestent trop tard : la France traditionnelle dont ils parlent n'est pas menacée ; elle est morte et enterrée." (*La Place de la nation*, Olivier Orban, 1983, pp. 113-123).

Et Guy Konopnicki se permet encore d'écrire avec une insolence non dissimulée : "Je n'ai jamais rencontré cette France peuplée de Français dont on ne cesse de nous parler." (p. 16). Mais à la page 36 de son livre, il exprime son dégoût de ce que certains Français — probablement "antisémites" — ne paraissent pas le considérer comme faisant partie des leurs : "Il ne reste que Jean-Marie Le Pen et quelques fossiles du même type pour traquer l'étranger à la troisième génération, au point de me reprocher de n'être pas "un descendant des Gallo-Romains ou des Francs, nos ancêtres." Et il s'indigne : "Combien de générations faut-il donc pour être français ?"

Sur ce thème de l'ambivalence de l'identité juive, on pourrait multiplier les exemples. Mais ces paradoxes si typiques de la pensée juive peuvent aussi prendre des formes plus inattendues. On a pu entendre, par exemple, Bernard-Henri Lévy se récrier contre l'arrogance des nations européennes, qui se sont tour à tour déclarées "élues" au fil de l'histoire, pour mieux justifier leurs crimes et leurs impérialismes : "France nation élue... Allemagne nation élue... Que de nation élues, murmurait Levinas, épouvanté et songeur... Peut-être la nation juive est-elle, au fond, la moins élue de toutes... Et peut-être cette notion de **nation élue est-elle la matrice même du crime, la source de la haine, récurrente, à l'endroit des Juifs et de ce dont ils sont porteurs** — à savoir le refus, justement, de cette idée d'élection perçue, de leur point de vue, comme le comble de l'idolâtrie." (*Récidives*, Grasset, 2004, p. 457). **Exprimée par un philosophe juif, cette réflexion est tout de même assez cocasse, et qui plus est, dans un livre où il se gargarise de la "mission" toute particulière du... peuple élu !** Mais nous savons que les intellectuels juifs aiment manier le paradoxe et qu'ils ne reculent jamais quand il s'agit de balancer sur le dos des goys des turpitudes dont ils se sentent eux-mêmes peut-être parfois un peu coupables.

L'ambiguïté du judaïsme

Le paradoxe juif s'exprime aussi souvent sous la forme de l'ambiguïté. Le philosophe Pierre Lévy peut ainsi écrire : "**Regardez les Juifs : une pointe d'Orient en Occident, une goutte d'Occident en Orient.**" (*World philosophie*, Odile Jacob, 2000, pp. 153-156). Dans le même genre, on peut aussi citer le chanteur Jean-Jacques Goldman, qui a titré un de ses albums avec ce titre évocateur : "**Entre gris clair et gris foncé**". Rappelons aussi les paroles de Jacques Attali, qui, dans son apologie de la société "plurielle", engage l'homme européen à se revendiquer de "la multiplicité de ses appartenances, dans **l'acceptation résolue de ses ambiguïtés**". (*Europes (s)*, Fayard, 1994, p. 198). Dans son *Dictionnaire du XX^e siècle*, publié en 1998, il écrit encore à l'article "Multiappartenance" : "Chacun, écrit-il, aura le droit d'appartenir à plusieurs tribus jusqu'ici antagoniques, d'être **ambigu, à la jointure de deux**

mondes. On empruntera des éléments à diverses cultures et on s'en servira pour bricoler la sienne à partir de morceaux de celle des autres."

Là encore, **on paraît effrayé par tout ce qui est franc, clair, aux contours nets et précis, autant que le diable craint l'eau bénite et que les vampires blêmissent devant une gousse d'ail.** Mais les opinions de Jacques Attali, on le sait, ne reflètent rien d'autre que son propre univers mental et sa propre spécificité juive dont il semble incapable de se départir.

Les intellectuels juifs paraissent toujours à la frontière, un pied dans chaque camp, en proie au "flottement" identitaire. Voici un témoignage que nous avons laissé de côté, il y a deux ans, lors de la rédaction des *Espérances planétaires*, parce que nous le trouvions trop éloigné de l'image que nous nous faisons alors du judaïsme. Ce propos de l'écrivain **Georges Perec** est en réalité l'un des plus profonds et des plus sincères qu'il nous a été donné de lire sur l'identité juive : **"Être juif**, dit-il, ce n'est pas lié à une croyance, à une religion, à une pratique, à une culture, à un folklore, à une histoire, à un destin, à une langue. **Ce serait plutôt une absence, une question, un flottement, une inquiétude** : une certitude inquiète derrière laquelle se profile une autre certitude, abstraite, lourde, insupportable : celle d'avoir été désigné comme juif, et parce que juif victime." (*Je suis né*, Seuil, 1990, p. 99).

Il serait malvenu de ne voir ici qu'une simple ruse talmudique, si fréquente sous la plume d'intellectuels juifs, et destinée à circonvenir et apitoyer le lecteur goy. **Elie Wiesel**, lui-même, sur ses vieux jours, nous fait d'ailleurs des aveux concordants dans son "roman", *Un Désir fou de danser*, dans lequel le héros, qui "souffre d'une folie due à un excès de mémoire", se confie à son psychanalyste : "Suis-je paranoïaque, schizophrène, **hystérique**, névrosé ?" (p. 13). Lui aussi nous parle de **"ce flottement d'être qui caractérise [s]on mal ?"** (p. 29).

Exprimé de diverses manières, ce "flottement d'être" est en réalité la principale clef pour la compréhension de l'âme juive, toujours à la frontière, jamais tout entière d'un côté ni de l'autre, toujours prête à changer de camp, et pas seulement par intérêt, mais aussi par besoin morbide de passer de l'autre côté. L'exemple de Spinoza qui ressent le besoin de traverser la ligne de front pour passer du côté de l'armée française de Louis XIV, trahissant ainsi la très tolérante Hollande, est assez symptomatique. Des intellectuels comme Attali ou Poliakov ont aussi montré à quel point les "accusations" d'espionnage pouvaient être fréquentes dans l'histoire du judaïsme.

Nous ne tenons certainement pas **Jacques Attali** pour une grande figure de la littérature ou de la pensée universelle, ni d'ailleurs aucun autre de ces écrivains juifs, qui ne doivent leur renommée qu'à la publicité délirante qu'en font leurs coreligionnaires. A la fin de son premier roman intitulé *La Vie éternelle*, paru en 1989, Attali écrit néanmoins une vérité : **"L'ambiguïté, dit-il, est le premier gage d'éternité.** Les mythes, parce qu'ils sont ambigus, durent beaucoup plus longtemps que les faits. Seuls les romans ont droit à la vie éternelle : faits de mots, ils sont capables d'échapper à l'érosion de la mémoire." (*La Vie éternelle*, Fayard, 1989, p. 336).

Le voilà, le mot-clef du judaïsme : c'est "Ambiguïté". On l'a vu dans *Psychanalyse du judaïsme* : **le judaïsme efface les frontières, trouble l'eau la plus pure, se joue des lignes de démarcation, des concepts de races et d'identité, ethnique ou sexuelle.** Nous retrouvons dans le judaïsme toute "l'ambiguïté" décrite par les psychiatres dans la personnalité hystérique, et ce n'est pas un hasard si Freud a fait reposer son œuvre sur l'étude de cette pathologie mentale qui trouve son origine dans **l'inceste.**

C'est encore de manière très symptomatique qu'un écrivain mineur et tortueux comme **Stéphane Zagdanski** a pu écrire, au sujet des antisémites : "- A décrypter : ils s'adonnent

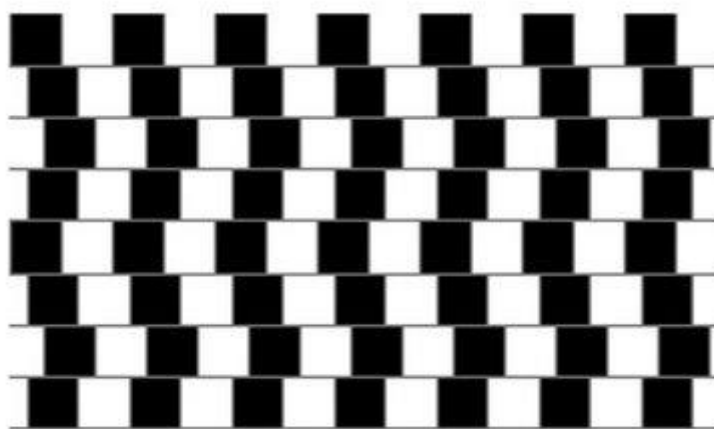
égoïstement à cette jouissance obscure de l'inceste dont ils nous ont interdit l'accès. **L'antisémite, comprenez-vous, est très fortement tracassé par l'inceste, ce qui est logique, puisqu'il souffre d'une déficience de ses frontières.**" (*De l'Antisémitisme*, Climats, 1995, 2006, p. 206).

Stéphane Zagdanski nous avait bien prévenu que son propos était "à décrypter". Il faut en effet remettre la phrase à l'endroit. Ce n'était pourtant pas très compliqué.

Hervé RYSEN

Publié par Hervé RYSEN à 08:36 __

Le vrai drapeau du judaïsme



**Ces lignes sont-elles parallèles oui ou non ?
Un peu "flottantes" peut-être ?**

1 mars 2007

Les juifs dans la guerre d'Espagne

L'hebdomadaire *Rivarol* nous a fait une fois de plus l'honneur de publier l'un de nos articles dans le numéro du 23 février 2007. Nous le reproduisons ci-dessous.

1936 : Les juifs communistes s'engagent en Espagne.

Après avoir joué un rôle de premier plan dans la révolution bolchevique en 1917, puis au cours des épisodes révolutionnaires de Berlin, Budapest et Munich en 1918 et 1919, des milliers de militants et cadres juifs, qui représentent le fer de lance du communisme international, s'engagent dans la guerre d'Espagne en 1936 et s'engagent dans les brigades internationales.

Voici ce qu'on peut lire dans un livre d'Alain Brossat et de Sylvia Klingberg, intitulé *Le Yiddishland révolutionnaire* (Balland, 1983) : "Venus de Pologne, de Hongrie, de Roumanie, de Yougoslavie, de France, de Belgique, de Palestine, d'Allemagne, des Etats-Unis, d'Argentine et d'Australie, d'Afrique du Sud, même, ils ont convergé à partir de juillet 1936 vers cette Espagne républicaine qu'ils portaient au cœur, vers un combat dont les enjeux semblaient concentrer toute leur énergie et tout leur optimisme révolutionnaire." **Parmi les brigadistes, en effet, on trouvait un grand nombre de juifs d'Europe de l'Est** : "Il suffit aujourd'hui de parcourir les interminables listes des "Internationaux" qui tombèrent en Espagne pour se convaincre de l'importance de la proportion de Juifs parmi eux et, parmi ceux-ci, de combattants originaires du Yiddishland — même si, convergeant vers Barcelone et Albacete, ils partaient de Melbourne, Buenos Aires, Chicago, Paris et Liège et pas seulement de Varsovie ou Lodz." (p. 124).

Alain Brossat livre ici le témoignage de l'ancien brigadiste Pierre Scherf, qui déclare que, **"les trois quarts "sans exagérer" des 600 volontaires roumains qui participèrent à la guerre d'Espagne étaient juifs"**. Et il ajoute un peu plus loin : "Près de Madrid, à Guadalajara, à Brunete, à Saragosse, partout où notre Brigade s'est trouvée engagée dans la lutte contre l'ennemi mortel de l'humanité, le fascisme, les volontaires juifs ont été au premier rang, donnant ainsi l'exemple de l'héroïsme et de la conscience antifasciste." (p. 132) Avec la montée du nationalisme en Europe, écrit Brossat, "ces militants sentent se dessiner une polarisation, une tension annonciatrice d'épreuves de force historiques, **un affrontement entre les forces de l'ombre et celles de la lumière.**" (p. 130)

Ces propos sont confirmés par l'historien **Stéphane Courtois**, qui signe l'article sur le communisme d'un livre intitulé *Les Juifs dans le monde contemporain* (Béatrice Philippe, MA Éditions, 1986), quelques années avant la sortie du fameux *Livre noir* : "Ces militants, originaires de toutes l'Europe, mais aussi du monde entier (Amérique latine, Canada, Australie, Nouvelle-Zélande et même... Palestine), écrit-il, affluent massivement dès 1936... **Sur 32.000 volontaires des Brigades, on estime que près du quart (7 à 8000) étaient juifs** ; la moitié d'entre eux étaient d'origine polonaise, et tous avaient une langue commune, le yiddish ; les bataillons allemands, tchèques, polonais et nord américain étaient composés essentiellement de juifs ; il fut même créé un unité purement juive, la Compagnie Botwin (du nom d'un militant assassiné en Pologne)." (p. 53).

La base militaire d'Albacete

Les volontaires internationaux étaient formés sur la nouvelle base d'Albacete, à mi-chemin entre Madrid et Valence, sous le commandement **d'André Marty**. De sang catalan, né à Perpignan, ce fils d'ouvrier s'était illustré en 1919 en prenant la tête de la mutinerie de la flotte française de la mer Noire, pour protester contre l'ordre de soutenir les armées russes blanches. Le principal historien de la guerre d'Espagne, l'Anglais Hugh Thomas écrit à son sujet : "Il dut d'être nommé à Albacete à ses prétendues connaissances militaires et à l'estime où le tenait Staline pour avoir refusé de prendre les armes contre l'Union soviétique dix-sept ans auparavant." En Espagne, il fut donc d'abord appelé le "mutin de la mer noire", puis, par la suite, **"le boucher d'Albacete"**. (*La Guerre d'Espagne*, 1977, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1985).

Hugh Thomas relate ici une scène où l'on voit André Marty haranguer les brigadistes dans la cour de la caserne : "Le peuple espagnol et l'armée du peuple espagnol n'ont pas encore vaincu le fascisme. Pourquoi ? Est-ce parce qu'ils ont manqué d'enthousiasme ? Mille fois non. Est-ce parce qu'ils ont manqué de courage ? Encore une fois, dix mille fois non. Il y a trois choses qui leur ont fait défaut, trois choses qu'il nous faut avoir : l'unité politique, les chefs militaires et la discipline." Et Hugh Thomas ajoute : "En parlant des chefs militaires, il montrait un personnage de petite taille, aux cheveux gris, avec un manteau boutonné jusqu'au cou : **"le général Emilio Kleber"**. Kléber, qui avait alors quarante et un ans, était né en Bukovine... **Son nom véritable était Manfred Stern**." Il avait fait la Première Guerre mondiale comme capitaine de l'armée autrichienne, puis avait fait partie du Komintern. "Il arrivait maintenant en Espagne comme le **premier chef militaire des Brigades internationales**... Lorsque Marty prononça son nom devant les troupes, il fit un pas et salua, le poing fermé, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements." (pp. 353-355).

Avec l'avancée des troupes nationalistes, cependant, l'ambiance ne tarda pas à se dégrader. Les volontaires internationaux étaient maintenant étroitement surveillés par les hommes de Moscou, et beaucoup étaient retenus contre leur gré une fois terminée la période de leur engagement. Au début de l'année 1938, dans la débâcle du front aragonais, **"il y eut un nombre considérable d'exécutions arbitraires"**, écrit Hugh Thomas, et il arriva que des officiers fussent abattus devant leurs hommes", (p. 615). Le volume 10 de la revue Tabou, de notre ami Jean Plantin, nous apprend que **Marty reconnaît lui-même avoir fait exécuter personnellement 500 volontaires**, "chiffre certainement au-dessous de la vérité." (page 153).

Hugh Thomas rappelle aussi que le responsable militaire de la base d'Albacete était "un des bons amis de Marty, **Vital Gaymann**, conseiller municipal de Paris, connu aux Brigades sous le nom de Vidal." En 1938, celui-ci fut "accusé de détournements et rentra à Paris. Il semble bien que lui et ses acolytes aient volé des effets personnels appartenant aux volontaires." (p. 599). Il fut remplacé par un Allemand, Wilhelm Zaisser. Rappelons aussi que l'homme du Komintern en Espagne était **Ernö Gerö, qui était chargé de diriger les communistes catalans. Son vrai nom était Ernst Singer**. Il devint après la guerre vice-Premier ministre de Hongrie et fut également la créature de Krouchtchev dans la répression de l'insurrection hongroise de 1956.

Un autre juif communiste, **Marcel Rosenberg** avait été en 1936 le premier **ambassadeur d'URSS en Espagne**. Rapidement, il voulut inciter Largo Caballero, le chef socialiste du gouvernement républicain, à démettre de ses fonctions le général Asensio et à adopter un certain nombre de mesures souhaitées par les communistes. Après deux heures d'une conversation animée, écrit Hugh Thomas, **Largo Caballero explosa : "Sortez immédiatement ! Vous apprendrez, M. l'Ambassadeur, que les Espagnols sont peut-être pauvres et ont besoin d'aide de l'étranger, mais que nous avons suffisamment de fierté pour ne pas accepter qu'un ambassadeur étranger essaie d'imposer ses volontés au chef**

du gouvernement espagnol." (p. 411). Il fut remplacé peu après par son chargé d'affaires, L. Y. Gaikins.

Il est certain que Jacques Chirac sait faire preuve de davantage de complaisance avec certains puissants lobbys étrangers. Il y a dix ans, en octobre 1996, pour le soixantième anniversaire des Brigades internationale, il accordait le titre d'ancien combattant et une pension mensuelle (très important), aux survivants des 8500 volontaires français partis se battre pour l'Espagne rouge.

L'or de la banque d'Espagne

A cette époque, l'Espagne possédait alors **la quatrième réserve d'or du monde**. Pour l'essentiel, ce trésor était en pièces — louis d'or, souverains et dollars, ainsi que des pesetas d'or. Les républicains avaient jugé **préférable de le transférer en lieu sûr, en Union soviétique**. Cette réserve devint une sorte de compte-courant dans lequel la République pouvait puiser pour acheter ses armes ou son pétrole.

Le 25 octobre 1936, l'or fut donc embarqué : "L'opération d'embarquement fut assurée par soixante matelots qui y travaillèrent trois nuits d'affilée", et qui dormaient le jour, sans le savoir, sur les caisses remplies d'or. Lorsque le navire fut chargé, le sous-secrétaire d'État **Mendez Aspe**, compara ses chiffres avec ceux d'**Orlov, le chef de la police secrète soviétique qui avait été nommé responsable du transfert jusqu'en URSS. Il y avait 7800 caisses**, mais, selon Orlov, il devait y en avoir 7900. Chaque camion, qui avait assuré le transfert jusqu'au port de Carthagène était chargé de cinquante caisses. **Il manquait donc le chargement de deux camions**. "Orlov ne parla pas à Mendez Aspe de cette différence, écrit Hugh Thomas, sachant qu'il risquait, s'il y avait effectivement 7800 caisses au lieu de 7900, de porter la responsabilité pour les caisses manquantes." **L'or fut donc acheminé jusqu'à Odessa. "D'après Orlov, pour fêter l'arrivée de l'or, Staline donna un banquet, à l'occasion duquel il déclara : "Les Espagnols ne reverront jamais leur or, pas plus qu'on ne voit jamais ses propres oreilles."**

Cet or, servit néanmoins à financer l'achat d'armes pour les Rouges. Un agent du NKVD du nom de **Zimine**, mit donc sur pied une organisation susceptible d'acheter des armes dans toute l'Europe. Il travailla avec **Ignace Poretsky** (Ignace Reiss), le chef du NKVD en Suisse. A la page 824 (en tout petit, dans les notes), Hugh Thomas précise que Ignace Poretsky était membre d'un groupe de juifs communistes originaire de Pologne. Et il poursuit : Ils trouvèrent des agents "qui semblaient sortis tout droit d'un roman d'espionnage" : "Il y eut par exemple un mystérieux **Docteur Mylanos**, sujet grec domicilié à Gdynia, [en Pologne] ; il y eut **Fuat Baban**, autre Grec, représentant en Turquie de Skoda, de Schneider et de Hotchkiss, et qui devait par la suite être arrêté à Paris pour trafic de stupéfiants. Et il y eut aussi **Ventoura**." Hugh Thomas utilise ici une fiche du ministère des Affaires étrangères d'Allemagne de l'époque : "D'origine juive. Né à Constantinople. Condamné pour escroquerie en Autriche. Faux passeport. Vit avec une femme en Grèce. Domicilié à Paris dans un hôtel de l'avenue de Friedland." Et il ajoute que ce sont ces personnages qui fournirent des armes, "parfois périmées", mais toujours "au prix fort" au gouvernement républicain. (pp. 346-348).

Il est important de préciser ici que Hugh Thomas ne s'est pas focalisé sur le rôle des juifs dans cette épisode de l'histoire, puisque les passages que nous mentionnons sont les seuls de son énorme livre de 1026 pages à soulever cette question douloureuse.

Hervé RYSEN

Espagne 1936 : complément d'infos

Dans un livre paru au mois d'octobre 2006, (*Le Monde moderne et la question juive*, Seuil), Edgar Morin donne quelques informations supplémentaires concernant **Alexandre Orlov** : "Né Leiba Lazarevitch Feldin", il "**dirigea le NKVD en Espagne** durant la guerre civile", et "y organisa l'enlèvement et l'**assassinat d'Andreu Nin**, dirigeant du POUM, puis passa aux Etats-Unis en 1938. Il garda la vie sauve en faisant savoir à Staline que son assassinat déclencherait la publication de révélations capitales." (p. 85, note 1). On constate donc que **l'or espagnol n'a pas été perdu pour tout le monde**, mais le principal, vous l'avez compris, était qu'il fût remis entre les mains des "forces de la lumière".

Dans l'hebdomadaire *Marianne* du 27 janvier, Elie Barnavi publie un papier sur **Edgar Morin**. "Ce judéo-goy, écrit-il, est un juif qui s'est ouvert à la culture des autres et qui, ce faisant, **est resté totalement juif tout en devenant totalement autre**". Et Barnavi ajoute : "Son histoire est aussi vieille que le judaïsme lui-même, puisque les juifs n'ont cessé d'osciller entre enfermement ethnique et osmose avec leur environnement culturel".

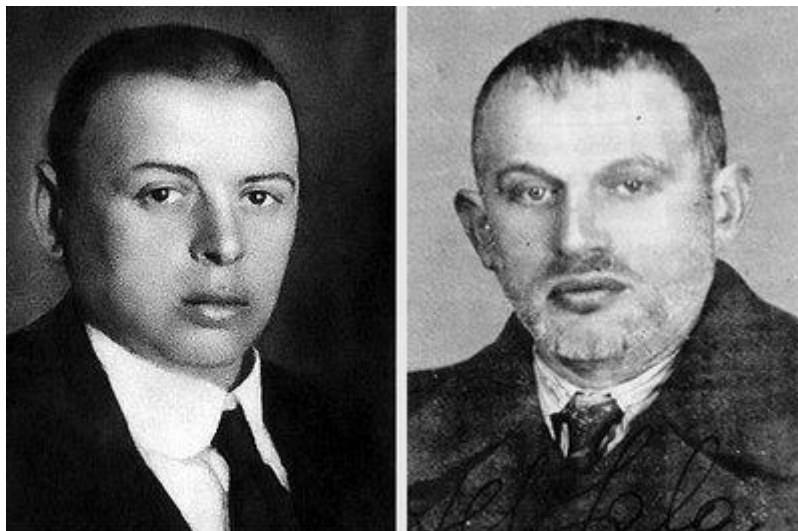
On ajoutera que cette "oscillation" est très précisément ce qui fait la singularité juive. Mais l'on attend aussi que M. Barnavi nous dise quand et où cette "osmose" a pu avoir lieu, selon lui, car en guise d'osmose, nous ne voyons guère, à travers l'histoire, qu'un phénomène répété de strangulation de la culture locale qui provoque régulièrement une réaction de défense appelée couramment "antisémitisme".

Au sujet du livre d'Edgar Morin, (*Le Monde moderne et la question juive*, 2006), Elie Barnavi écrit que **l'ouvrage est "visiblement écrit à la hâte, mal ou pas du tout relu** (les approximations factuelles, linguistiques, biographiques et bibliographiques abondent, les répétitions, mot à mot parfois, aussi)."

Il est vrai que le bouquin d'Edgar Morin est une nullité, mais le sociologue, qui répète la même chose depuis vingt ans, est simplement resté fidèle à l'ensemble de son oeuvre. **Notons aussi - une fois n'est pas coutume - qu'un écrivain juif critique ici un autre écrivain juif. La chose est trop rare pour ne pas être mentionnée.** Elie Barnavi éprouve en effet quelque agacement contre le sociologue : "On ne peut s'empêcher de penser que c'est la **détestation d'Israël** qui justifie l'ensemble de l'ouvrage, l'exaltation du marranisme compris."

Il est vrai que Morin s'est signalé ces dernières années par son opposition radicale à la politique israélienne. C'est ce qui a valu à cet intellectuel planétarien, apôtre du Grand Mélange, d'être encensé par les militants antisionistes. Le principal, avec ce genre de recrues, et simplement de savoir qu'elle sont sujettes à l' "oscillation".

Ressemblances physiques



A gauche : Bela Kun. Ce chef bolchevique fut, en 1919, à la tête de la dictature qui ensanglanta la Hongrie durant 133 jours. Son gouvernement était en grande partie composé de juifs communistes fanatiques.
A droite : Shlomo Wiesel, le papa d'Elie Wiesel.

Hervé RYSEN

L'écrivain américain **Arthur Miller** a laissé un témoignage intéressant à ce sujet dans sa biographie. Voici ce qu'il écrit de son grand-père maternel, Louis Barnett :

"Comme le père de mon père, Louis était originaire de Radomizl, un hameau de Pologne ; j'ai toujours pensé qu'ils avaient probablement de lointains liens de parenté **tant ils se ressemblaient** : même teint clair, même carrure solide, bien que grand-père Samuel, avec sa colonne vertébrale si déformée, fût minuscule, alors que sa femme et ses fils mesuraient plus d'un mètre quatre-vingt, chose exceptionnelle à l'époque." (Au Fil du temps, 1987, Grasset, 1988, pp. 10-15). La consanguinité explique effectivement les fréquentes similitudes dans la physionomie." **Quand les fils couchent avec leur mère, quand les filles couchent avec leurs oncles, il n'est pas étonnant qu'il y ait des ressemblances physiques entre les descendants.**

2 avril 2007

Ressemblances physiques (2)



**Saurez-vous découvrir le grand-oncle de Julien Dray
parmi ces différents personnages**

Tibor Szamuely : communiste et psychopathe



Jérôme et Jean Tharaud, de l'Académie française, nous ont laissé un témoignage saisissant sur l'expérience révolutionnaire de 1919 en Hongrie dans un livre intitulé *Quand Israël est roi*. Nous faisons ici un résumé de leur présentation d'un des plus sinistres protagonistes de cet épisode tragique :

Tibor Szamuely, un journaliste sans instruction, était à la tête d'un détachement d'une trentaine d'hommes recrutés parmi les "Gars de Lénine". Il avait pour tâche de sillonner la campagne hongroise afin d'obliger les paysans à livrer leurs denrées et de réprimer les révoltes qui éclataient ici et là. **Son train blindé**, armé de mitrailleuses se portait sur les villages où étaient signalées quelque agitation suspecte. Les paysans dénoncés par le soviet de l'endroit étaient alors traduits l'un après l'autre devant le tribunal révolutionnaire et systématiquement pendus. Huit bourreaux diplômés faisait partie des trente hommes qui suivaient partout Szamuely. Leur chef, un certain **Arpad Kohn Kerekes**, âgé de vingt-trois ans, avait, de son propre aveu, fusillé cinq personnes et en avait pendu treize ; mais l'acte d'accusation relève contre lui **cent cinquante assassinats**.

A l'occasion, Tibor Szamuely s'amusait à nouer lui-même la corde en beau nœud de cravate autour du cou du supplicié, et il trouvait aussi plaisir à la lui faire embrasser. **"On le vit pousser le sadisme jusqu'à forcer un parent du condamné à tirer lui-même la chaise qui soutenait le pauvre diable ; ou bien il obligeait les enfants d'une école à défiler sur la place où se balançaient ses victimes ; ou bien encore, il s'arrangeait pour faire passer une femme, qui ne se doutait de rien, devant le corps de son mari, tout raide à sa branche d'acacia."**

Chacune de ses expéditions s'accompagnait de rafles de bestiaux, de volailles, de vin, de légumes, de blé qu'on expédiait par wagon à Budapest. "Puis Szamuely rentrait en ville, et on le voyait au club Othon, plus dandy que jamais, ses cheveux noirs rejetés en arrière, le veston d'une coupe irréprochable, serrant les mains d'un air distrait, et paraissant ne reconnaître personne." Pendant la débâcle, il tenta de s'enfuir en auto, mais **fut arrêté à la frontière autrichienne**. Tirant alors un mouchoir de sa poche, il fit semblant de s'éponger le front, et **se brûla la cervelle avec un petit revolver**. La communauté israélite du lieu refusa de recevoir son cadavre dans le cimetière. On l'enfouit à l'écart, et sur la pierre, comme épitaphe, on écrivit au crayon bleu : "ici a crevé un chien".

Notons ici qu'il est très rare que la communauté juive organisée se désolidarise de l'un de ses membres. **Robert Brasillach** avait déjà noté ce trait de caractère dans *Je Suis partout* du 15 avril 1938 : "Ils refusent de se désolidariser de la lie de leur peuple, et alors qu'un Français ne se sent rien de commun avec Landru, le Juif le plus intelligent et le plus fin est toujours gêné si l'on dit devant lui du mal de Bela Kun."

La solidarité juive

Pour ceux qui auraient un peu de mal à cerner ce qu'est la solidarité juive au quotidien, nous reproduisons ici ce que l'on peut lire dans un encart publicitaire qu'a réservé le *Figaro littéraire* du 15 février 2007 pour **Yasmina Reza**, au sujet de son nouveau livre intitulé *Le dieu du carnage* (Albin Michel).

"Elle en dit plus sur notre société que tous les graves essayistes de notre temps. **C'est notre meilleur auteur contemporain.**"

Etienne de Montety, *Le Figaro*.

"**Extraordinaire dialoguiste**, elle renoue ici avec la verve qui avait enthousiasmé les lecteurs d'Art."

Frank Nouchi, *Le Monde*.

"**Un texte génial.**"

Gerard Stadelmaier, *Frankfurter Allgemeine Zeitung*.

Pendant qu'on y est, (quelle différence cela fait-il ?), on pourra aussi citer Steven Choukroun : "Le génie de Yasmina Reza est incomparable dans les lettres françaises. A côté d'elle, même Victor Hugo paraît minuscule." (*New York daily Post*).

Identité juive - solidarité juive

Elie Wiesel confirme l'idée que les juifs sont une nation à part, et qu'il convient de les considérer comme des étrangers vivant au milieu d'autres peuples. Dans le *Testament d'un poète juif assassiné*, il écrit de manière explicite : "**Entre un commerçant du Maroc et un chimiste de Chicago, un chiffonnier de Lodz et un industriel de Lyon, un kabbaliste de Safed et un intellectuel de Minsk, il existe une parenté plus profonde, plus substantielle car plus ancienne qu'entre deux citoyens du même pays, de la même ville et de la même profession. Un Juif seul n'est jamais solitaire.**" (Seuil, 1980, p. 50).

Dans ses *Mémoires*, il écrit aussi : "Être juif, à mes yeux, c'était appartenir à la communauté juive, au sens le plus large et le plus direct. C'était se sentir offensé chaque fois qu'un Juif était humilié, quelles que soient son origine, son appartenance sociale, la contrée où il habitait. C'était réagir, protester chaque fois qu'un Juif, même inconnu, au loin, était battu par n'importe qui, pour la simple raison qu'il était juif... C'est ainsi, dit-il encore : écrivain juif, je me sens solidaire de mon peuple. Sa quête est ma quête et sa mémoire est mon pays. Tout ce qui lui arrive m'affecte." (*Mémoires*, tome I, Seuil, 1994, pp. 212, 513)

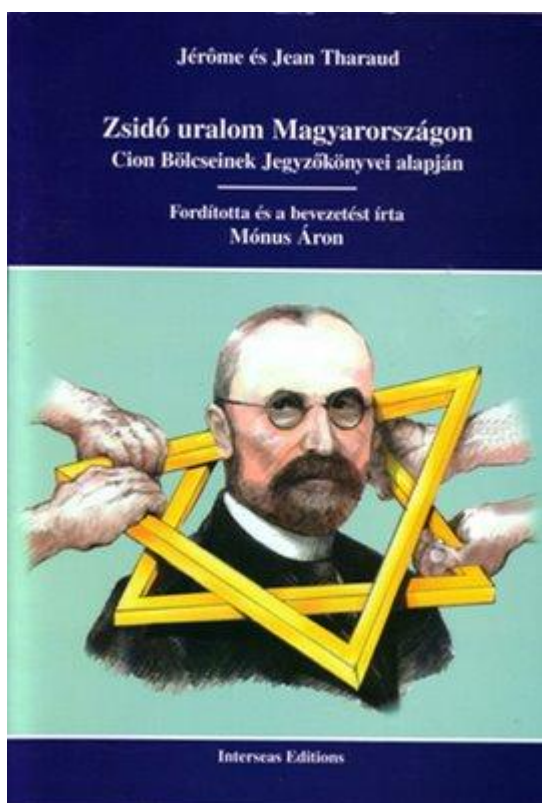
Dans le tome II de ses *Mémoires*, il confirmait : "**Le Juif est hanté par le commencement plus que par la fin. Son rêve messianique, c'est au royaume de David qu'il le rattache. Il se sent plus proche du prophète Elie que de son voisin de palier... Tout ce qui a frappé ses ancêtres l'atteint. Leurs deuils l'accablent, leurs triomphes le portent.**" (*Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, p. 46).

Cette identité exclusive a été définie et expliquée par **Gershom Scholem**, cité dans le livre de Laurent Cohen pour expliquer les sentiments identitaires de Kafka : "Il est, dans la tradition juive, un concept difficile à définir et pourtant bien concret, que nous appelons **Ahavat Israël**, "l'amour du peuple juif." Ce concept d'amour pour les siens, ajoute Laurent Cohen, Kafka l'avait assimilé jusqu'au tréfonds de lui-même... et faisait de "l'amour gratuit"

entre juifs, la priorité des priorités." Franz Kafka, apprend-on encore, "se rattache à un autre concept fondamental de la pensée juive : **Ahdout Israël, littéralement : Unité d'Israël.**" (*Variations autour de K.*, p. 121).

Ce sont bien ces deux concepts fondamentaux qui sous-tendent les propos d'Elie Wiesel ou de Bernard-Henry Lévy, que nous avons cité il y a quelques jours sur ce blog : **sous leur masque d'autochtones "parfaitement assimilés", comme ils disent, les juifs se considèrent surtout comme des étrangers vivant parmi les autres nations.**

Quand Israël est roi – 4 mars 2007



Le livre des frères Tharaud, *Quand Israël est roi*, a été traduit en Hongrois. Voici la couverture de ce qui semble être une édition récente.

Détournement



La solidarité juive (2)

Celle-ci se manifeste à tout propos : que ce soit pour l'attribution d'un poste dans un cabinet ministériel ou à la direction d'une grande entreprise, pour l'attribution d'un **prix Nobel** de littérature ou encore pour soutenir un congénère "innocent" accusé à tort d'un crime odieux par une justice "antisémite". On se souvient toujours de **l'affaire Dreyfus**, mais dans le même registre, on pourrait citer aussi l'affaire des **époux Rosenberg**, aux États-Unis, accusés d'être des espions à la solde de Moscou et qui furent condamnés à mort en 1951.

Voyez encore ce qui s'était passé pour **Pierre Goldman**, ce malfrat qui s'était illustré dans les années 70 par des braquages et le meurtre de deux pharmaciennes : toute la communauté juive était montée au créneau pour le soutenir. Son affaire personnelle illustre une nouvelle fois les persécutions menées de tout temps contre les juifs innocents. Voici ce que Goldman écrit lui-même dans son livre de souvenirs : "Il y eut la solidarité des juifs. De Juifs qui se tenaient pour Juifs et de Juifs qui ne se tenaient pas pour Juifs. De Juifs communistes et de Juifs conservateurs. De Juifs sionistes, antisionistes et non sionistes. Tous, dans ce procès, avaient senti qu'ils étaient juifs, que j'y avais été totalement juif, pour moi, pour les Juifs, pour les autres... Cette solidarité purement juive me bouleversa ; j'en eus, un instant, un accès de mysticisme judaïque : j'étais un criminel, un voleur, mais, accusé faussement de meurtres, condamné injustement, j'avais un moment, représenté les Juifs face à la justice des goys." (*Souvenirs obscurs d'un Juif polonais né en France*, Points Seuil, 1975, pp. 268, 278). **Sous la pression de ses amis influents, Goldman fut donc acquitté. Mais il était coupable**, ainsi que l'un de ses complices le révéla récemment, et comme il le laissait lui-même entendre dans un roman écrit après sa sortie de prison. (On se rapportera ici, pour plus de détails, à notre ouvrage *Psychanalyse du judaïsme*).

La communauté juive tout entière semble en effet réagir comme un seul homme lorsqu'un congénère est en difficulté. Dans sa grande étude anthropologique sur les juifs d'Europe centrale, **Mark Zborowski** confirme bien cette obligation de solidarité : "Ce leitmotiv revient sans cesse : "Tous les Juifs sont responsables les uns des autres." **Si quelqu'un dans la communauté manque à ses devoirs, "saute la barrière", se fait donc "pécheur en Israël", son inconduite risque de rejaillir sur tous.**" (Olam, 1952, Plon, 1992, p. 214). Et il ajoute par ailleurs : "L'offense faite à l'un touche les autres : "Ce qui arrive à Israël me touche aussi". (Ibid. p. 413).

Cette solidarité juive est un devoir dont chaque juif est parfaitement conscient, ainsi que l'écrit le romancier anglais **Israël Zangwill** : "**Chaque membre de la fraternité d'Israël est responsable de tous les autres.**" (*Rêveurs de ghetto*, tome II, 1898, Éditions Complexe, 2000, p. 17). C'est aussi ce que dit **Camille Marbo**, qui parle de l'"**obligation de solidarité que les Juifs ont les uns vis-à-vis des autres.**" (*Flammes juives*, 1936, Les Belles Lettres, 1999, p. 25).

Il n'en reste pas moins que "les juifs" (nous parlons ici des juifs en général, et il peut donc y avoir des exceptions), paraissent mal à l'aise quand on leur parle de leurs congénères les moins recommandables. Rappelons encore ce qu'écrivait très justement **Robert Brasillach** le 17 février 1939 : Ils s'appuient très volontiers entre eux, ils refusent de se désolidariser de la lie de leur peuple, et alors qu'un Français ne se sent rien de commun avec Landru, le Juif le plus intelligent et le plus fin est toujours gêné si l'on dit devant lui du mal de Bela Kun."

C'est très exactement ce qu'exprime le célèbre écrivain autrichien **Arthur Schnitzler** en 1908, dans la Vienne décadente de Freud et Stefan Zweig : "Je ne veux pas dissimuler que quand en ma présence un Juif se conduit de façon incorrecte ou ridicule, je suis saisi parfois

d'un tel sentiment de gêne que je voudrais disparaître, m'enfoncer sous terre." (*Vienne au crépuscule*, 1908, Stock, 1985, Livre de Poche, p. 133).

L'académicien français **Maurice Rheims** tient le même propos : "Depuis mon enfance, dit-il, être juif soulève plus d'inquiétudes que de certitudes. Quand par hasard, à la lecture du Temps, mon père apprenait quelque vilaine affaire, quelque méchant délit impliquant un Herzog, un Behr, un Lévy, quand Dreyfus tournait autour de notre table, il me semble que nous éprouvions tous un sentiment de responsabilité." (*Une Mémoire vagabonde*, Gallimard, 1997, p. 81).

Le philosophe néo-kantien **Hermann Cohen** (1842-1916), pour sa part, fustigeait ses coreligionnaires en ces termes : "Regardez-vous dans un miroir ! C'est le premier pas d'une autocritique. Que vous soyez terriblement **semblables les uns aux autres**, et que par conséquent la mauvaise conduite d'un seul soit mise sur le compte de tous, il n'y a rien à changer à cela..." (Léon Poliakov, *Histoire des crises d'identité juives*, Austral 1994, p. 123).

Les juifs, effectivement, ont tendance à tous se ressembler, pour la simple et bonne raison qu'ils ont été façonnés depuis des millénaires par les préceptes de la Torah et du Talmud. C'est ce qu'a écrit au début du siècle le juif autrichien **Otto Weininger**, qui, analysant la mentalité très particulière de ses coreligionnaires, ne voyait pas tant de la "solidarité", parmi les juifs, qu'une manifestation d'un intérêt communautaire bien compris : "L'antisémitisme, écrit-il, a vu dans cet ensemble une cohérence consciente et voulue, et parlé de "solidarité". Mais c'est à tort, car lorsqu'une accusation est lancée et que tous prennent intérieurement sa défense, souhaitant, espérant, cherchant à établir son innocence, qu'on ne croie pas que cet homme les intéresse en tant qu'individu et que son destin, parce qu'il est juif, éveille en eux plus de pitié que celui de n'importe quel Aryen injustement poursuivi. **Seul les conduit à prendre son parti le sentiment que la judaïté est menacée, la crainte que le coup n'en retombe sur l'ensemble des Juifs.**" (*Sexe et caractère*, 1903, L'Age d'homme, 1975, pp. 251, 252).

On comprend mieux ainsi pourquoi la "Communauté médiatique internationale" tout entière se mobilise systématiquement pour défendre un congénère qui se serait laissé prendre dans les filets de la justice des goys. Tout cela n'empêchera pas certains juifs d'affirmer dans les médias que "**le vote juif n'existe pas**", que "**la solidarité juive n'existe pas**" ou même, comme on a pu l'entendre sur RMC au mois de janvier, dans l'émission des "grandes gueules" : que "**la communauté juive n'existe pas**". Il ne faut pas penser qu'il s'agit ici uniquement d'un artifice destiné à tromper le goy. Les lecteurs de *Psychoanalyse du judaïsme* savent que ces propos correspondent aussi au fond de la personnalité juive, qui est en premier lieu constitué de "flottement", d'"ambiguïté" et de paradoxes.

Et justement, à propos de "**paradoxe**", nous relevons ici celui qui est exprimé par cet **Israël Zangwill**. Tandis qu'il nous parlait, à la page 17 de son livre, de la solidarité des juifs et de la "fraternité d'Israël", le voici qui, à la page 236, s'insurge contre les accusations des antisémites : "Si un chrétien fait le mal, dit-il, la responsabilité en incombe à l'individu. Si c'est un Juif, c'est à la nation. Pourquoi ?" (*Rêveurs de ghetto*, tome II, 1898, Éditions Complexe, 2000, p. 236). Il faut croire que c'est encore une fois de plus de la faute des goys !

Hervé RYSEN

Rire contre le racisme juif

Le 19 mars 2007 aura lieu la quatrième édition de "rire contre le racisme". Participeront à ce spectacle : Michel Boujenah, Mouss Diouf, Dany Boon, Florence Foresti, Elie Semoun, Mamane, Booder, Bruno Salomone, Anne Roumanoff, Arthur... avec la participation inédite de Patrick Bruel.

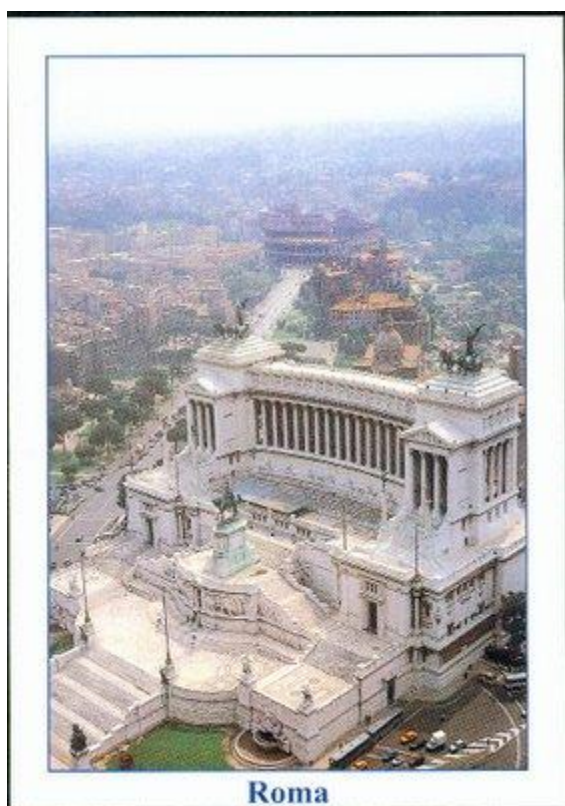
Cette année, on doit bien atteindre le taux des 80 ou 90 % de juifs. Ces gens-là, qui se foutent perpétuellement de la gueule des autres - en l'occurrence des "petits blancs", quand ce n'est pas du catholicisme ou de l'islam -, s'étonnent ensuite des réactions antisémites (c'est une "énigme", comme dirait Glucksmann ; quelques chose de "totalement injustifié", comme l'écrit Clara Malraux, l'épouse de l'écrivain; un "mystère" comme le dirait Jean Daniel, "non, vraiment, on ne comprend pas"...).

"Aïe ! arrête ! t'es con, ça fait mal !"

- On rigole !"

7 mars 2007

Maxime Rodinson. Pff...



On sait que le peuple juif a fourni à l'humanité des artistes incomparables. Les sculpteurs juifs, les architectes juifs, les peintres juifs, les musiciens juifs surclassent nettement ceux de tous les autres peuples de la terre réunis. Les juifs ont en art un goût très sûr, c'est bien connu, et **Maxime Rodinson** nous le confirme dans son livre intitulé *Peuple juif ou problème juif ?* (1981, La Découverte, Poche, 1997). Voici ce qu'il écrit du monument élevé à la patrie, après avoir visité Rome en avril 1971 : **"L'affreux monument à Victor-Emmanuel II - Une des atrocités esthétiques les plus graves commises par la vulgarité nationaliste"**. (p. 241).

Le jour où les artistes juifs feront autre chose que des statues toutes plus tordues les unes que les autres, et nous présenteront des tableaux où les modèles n'ont pas systématiquement des têtes de Quasimodo, ils pourront alors se permettre - bien humblement - d'élever quelques suggestions. Mais il est vrai que dans le

domaine de l'art, comme en littérature, le "peuple élu" a toujours du mal à décoller. Ci-dessus, l'hôtel de la patrie, monument à la gloire de Victor-Emmanuel II, à Rome.

Les prophètes de malheur



Lénine parle à la foule

Hervé RYSEN, 2007



Karl Liebknecht parle à la foule



Rosa Luxemburg parle à la foule



Zinoviev parle à la foule



Trotsky parle à la foule

Ci-contre : caricature nazie représentant un agitateur juif. Le bolchevisme, c'est trente millions de morts, rien qu'en Russie, et les prophètes d'Israël en sont les premiers responsables.



Les juifs attendent leur messie, l'avènement d'un monde meilleur.

Leur propagande ne s'arrête jamais : "Égalité, droits de l'homme, tolérance". Leur objectif : un monde sans frontières, où ils seront reconnus par tous comme le peuple élu de Dieu.

11 mars 2007

Encore une guerre pour les juifs

Malgré le peu de sympathie que nous inspire le mouvement dit "antisioniste", très "pro-palestinien", mais si peu "pro-français", il nous semble important de relayer cette information diffusée sur les sites internet de cette mouvance, pour la simple et bonne raison que nous sommes ici concernés :

"Nous apprenons par plusieurs personnes qui se sont trouvées dans l'un des **cinémas** (Arlequin, Reflet Médicis, Majestic Bastille, Escorial Panorama, Majestic Passy) ces jours-ci que la société "Les Ecrans de Paris" s'est permis de diffuser, parmi les bandes annonces publicitaires, **un clip d'une minute expliquant que l'Iran constitue une menace**. Dans ce clip, le prix Nobel de la paix, **Elie Wiesel** intervient ("**Le Juif qui est en moi vous dit...**") sur le thème de la menace que constituerait l'Iran pour les Juifs. Des spectateurs ont protesté lors de la diffusion de ce spot va-t-en guerre. **Sophie Dulac, présidente des "Ecrans de Paris"** interrogée par téléphone, a fait savoir hier, que ce clip n'était plus diffusé depuis mardi mais sans préciser si le retrait du clip était définitif ou simplement suspendu en raison de protestations de spectateurs. Cette bonne dame a eu le culot de diffuser, dans les salles où le clip était projeté, une "lettre" soulignant qu'il ne s'agissait pas d'une initiative à caractère "politique" ! Il n'est pas trop tard pour faire connaître à la direction des Ecrans de Paris votre indignation face à cette propagande dangereuse, l'apologie de la guerre n'étant pas censée être la vocation des circuits de distribution mailto: cinematographiques.ecransdeparis@contact@lesecransdeparis.fr tél. 01 47 23 00 15, fax 01 47 23 87 34. Adresse : LES ÉCRANS DE PARIS, 30, avenue Marceau -75008 PARIS. "

C'est signé CAPJPO-EuroPalestine, Olivia Zemor

(http://www.europalestine.com/article.php3?id_article=2545).

Le site de Michel Schneider (toutsaufsarkozy.com) nous donne quelques informations importantes au sujet de cette **Sophie Dulac**, qui dirige les "Écrans de Paris" : "Membre du lobby (qui n'existe pas) et ardente pro-sioniste... elle est la **sœur d'Elisabeth Badinter** ([avec]10,3% du capital du groupe hérité de son père, **Marcel Bleustein-Blanchet**, Mme Elisabeth Badinter est l'actionnaire de référence de **Publicis**, organe publicitaire de soutien à "Sharon".) ... et comme sa sœur, [elle est] est une ardente militante pro-israélienne. Elle ne manque pas dans ses salles de passer des films à la gloire d'Israël ou très anti-palestiniens comme le film de pure propagande "Décryptage" qu'elle a elle même produit."

Notons cependant que le site de Michel Schneider fait aussi une bonne publicité pour **Jean Robbin**, l'auteur du livre sur la **Judéomanie** (2006). Et celui-ci ne semble guère apprécier notre travail, à en juger par l'un de ses articles publié sur son blog en date du 31 janvier 2007 et intitulé "**Que font les LICRA, SOS-Racisme, MRAP et autres UEJF ?**" Voici ce qu'il écrit ce Jean Robbin :

"Un lecteur m'informe de l'existence d'un **site antisémite d'extrême-droite** dont j'ignorais l'existence. [Jean Robbin met ici un lien avec mon blog, herveryssen.blogspot.com]. Internet regorge apparemment de ce genre de sites, qui affichent et revendiquent une haine des juifs. Apparemment, je dis bien apparemment car après la lecture de trois "papiers" la gerbe n'était déjà pas loin, il s'agit de propos essentiellement antisémites mais pas négationnistes... Il s'agit d'un éditeur, qui donne (naïvement ?) ses adresses et n° de téléphone, pour qu'on lui commande des livres. Donc il existe une base solide pour **poursuivre ces gens et les réduire au silence, les faits étant clairement avérés**. La LICRA, SOS-Racisme, Avocats sans

Frontières et tant d'autres feraient-ils mal leur boulot ? Ils voient de l'antisémitisme là où il n'y en a pas (Dieudonné, Edgar Morin, Renaud Camus, Erik Bénier-Bürckel, j'en passe) mais pas là où il y en a... **Je suis effaré d'apprendre qu'il existe encore des sites comme celui-ci sur l'Internet français**, et en même temps d'apprendre que **tant d'associations antiracistes ne semblent pas suffire pour faire une veille minimum et alerter les pouvoirs publics sur ce genre de sites**, trop occupées qu'elles sont à dénoncer un "antisémitisme imaginaire", **comme le qualifie Guillaume Weill-Raynal dans son excellent livre du même nom**. A voir de l'antisémitisme partout, on ne voit plus l'antisémitisme là où il est vraiment."

Les **toutsaufsarkozy.com** et autres **altermedia** sont naturellement libres de faire de la **publicité pour Jean Robbin**. Avec lui, au moins, ils sont sûrs de ne pas prendre de risques, tant le blog de ce monsieur est fade, insipide, transparent, pour tout dire. **Mais il est vrai que Jean Robbin est "un peu juif", et que cette qualité se porte admirablement bien dans les milieux antisionistes**, où il semble si important de se démarquer des racistes "petits blancs" que nous sommes.

On se souvient également de cette conférence d'**Israël Shamir** à Paris, il y a deux ans, qui avait réuni une cinquantaine de personnes, Noirs, Blancs et Arabes confondus. **Shamir y faisait l'apologie de la société multiraciale : "Brown eyes, blue eyes, it is the same"**. Les protestations fusèrent alors du fond de la salle où étaient regroupés les nationalistes noirs. **Shamir n'est certes plus juif, mais il a sans doute du mal à se départir d'un vieil atavisme. Quoi qu'il en soit, nous nous passons dorénavant de ses leçons de morale antiraciste.**

Rappelons-nous aussi que les "antisionistes" proches de la mouvance nationale ont encore fait récemment de la publicité pour la librairie "Résistances", sise dans le 17e arrondissement de Paris. Une visite des lieux permet pourtant de se rendre compte qu'il s'agit là d'un repère de la gauche pro-palestinienne de l'espèce la plus cosmopolite. Le client y trouvera tous les livres d'Edgar Morin, de Boris Pasternak et d'Amadou Hampâté Bâ. La belle affaire pour un nationaliste français ! **Il nous paraît donc assez clair qu'ingurgité à trop forte dose, l'antisionisme "altère" considérablement le jugement du militant européen.** Qu'on se le dise !

Hervé RYSEN

14 mars 2007

Étiopathie

Maintenant que c'est terminé, je peux tout vous dire. J'ai eu un accident de la circulation, au début du mois de février. Rien de trop grave, je vous rassure. La chute a été très "calorifique" au cours de la soirée, mais dès le lendemain, tout était rentré dans l'ordre. Il ne restait plus que les meurtrissures et les plaques de sang séché, tout le long de la jambe gauche, ainsi qu'une douleur à la cheville qui m'a fait claudiquer quelques jours : pas de quoi ameuter la terre entière (je me comprends...).

Ce n'est que quelques jours plus tard que j'ai commencé à ressentir une certaine gêne à l'épaule gauche, dans la nuque, et tout le long du bras. Une semaine après l'accident, je décidai d'aller consulter un médecin généraliste. Celui-ci me prescrivit pommade et antalgiques, sans s'imaginer quelle était la nature de l'alien auquel on avait affaire. Mais je n'allais pas tarder à m'en rendre compte : la nuit suivante fut si pénible qu'au petit matin, je me précipitais aux urgences. Les radios n'indiquaient aucune lésion des vertèbres, ce qui était rassurant. On me prescrivit donc, en plus du paracétamol habituel, des relaxants musculaires et des anti-inflammatoires. Je fus amené aussi à porter un très joli collier cervical qui me fit ressembler pendant deux semaines à Erich von Stroheim dans *La grande Illusion*. Tout était maintenant fin prêt pour le début du calvaire.

Je ne suis pas du genre à me lamenter et à geindre sans raison, mais ceux qui ont déjà eu une névralgie cervicale savent de quoi je parle. Les nuits se révèlent particulièrement propices aux longues séances de torture. La douleur est alors permanente, et tellement aiguë qu'elle vous déforme le visage pendant des heures. C'est ici qu'on s'aperçoit que la résignation du martyr peut vous procurer quelques moments de soulagement.

Je suis retourné trois fois aux urgences par la suite, pour demander des antalgiques toujours plus forts, mais qui se révélèrent tous inefficaces. Quant aux somnifères, ils ne font que retarder d'une demi-heure le moment où vous vous réveillerez au milieu de la nuit. Vous êtes alors trempé de sueur, totalement abruti, et sans espoir aucun de pouvoir vous rendormir. Après deux semaines de ce régime, vous êtes KO ; "full KO", comme dirait l'autre.

Le scanner de l'hôpital a finalement révélé un "pincement" vertébral : vraiment pas grand chose, trois fois rien, une misère qui est supposée se résorber d'elle-même. Si vous continuez à prendre le traitement du docteur Goldstein et à bien porter votre collier cervical, il ne devrait pas y avoir de problèmes. C'est aussi ce que m'a dit un rhumatologue que j'ai consulté quelques jours plus tard. Je sortais de son cabinet avec une nouvelle ordonnance. Quand je la présentais au pharmacien, celui-ci s'étonna de la longueur du traitement au paracétamol : "A moins que ce soit pour faire des stocks ?" Il est vrai qu'en France, les médicaments sont remboursés par la "sécu", et que n'importe qui, manifestement, peut se constituer des "stocks" — et même, pourquoi pas, les écouler à l'étranger (je me comprends...).

Une bonne âme m'a finalement conseillé d'aller consulter un "étiopathe". Ne me demandez pas ce que c'est. Tout ce que je peux vous dire est que cet "étiopathe" m'a soigné en deux temps trois mouvements, c'est le cas de le dire. Quelques manipulations savantes du cou, des bras et du dos, quelques craquements de vertèbres ici et là, et le tour était joué. L'affaire avait pris dix minutes, en tout et pour tout. Il m'a fallu un peu de temps pour réaliser le prodige de l'étiopathe. Quand je suis sorti du cabinet de l'avenue de Ségur, je marchais avec la tête qui

tournait comme un radar, pour m'assurer que tout ceci était bien réel. Après quelques pas, je compris alors que j'étais enfin délivré ; tout simplement ! J'ai eu alors toutes les peines du monde à réprimer un sourire jusqu'aux oreilles tellement je me sentais léger. A un moment, même, j'ai cru que j'allais m'envoler !

J'ignore si l'étiopathie est toujours aussi efficace, mais je m'étonne surtout qu'aucun médecin ne m'ait conseillé à ce sujet et orienté correctement. Il est vrai que cette discipline n'est pas reconnue ni remboursée par la "sécu", mais **on a tout de même le sentiment que le système établi nous cache quelques chose et semble vouloir maintenir certains privilèges au détriment des malades.**

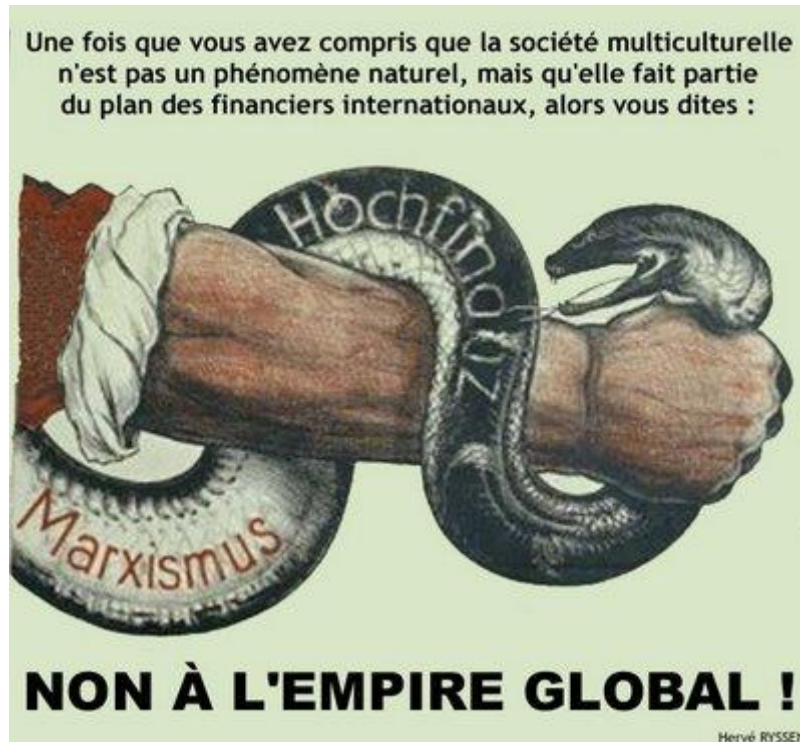
A ce que je comprends, l'étiopathie serait une médecine de "rebouteux" qui aurait ses racines dans les pratiques séculaires de nos ancêtres paysans. C'est donc plutôt rassurant, a priori. Les gens que cela intéresse peuvent se renseigner sur etiopathie.com pour connaître la nature des maux soignés par cette discipline. Je vous laisse aussi à tout hasard les coordonnées de la personne qui m'a délivré du cauchemar cervical : Catherine Jassaud, 67 avenue de Ségur, 75007 Paris. Tél. 01 47 34 43 19.

Pour finir, **on notera, une fois encore, qu'il paraît sain de s'éloigner du bluff et du mensonge de la modernité cosmopolite pour se rapprocher de la terre — qui elle ne ment pas, comme chacun sait.**

Hervé RYSEN

15 mars 2007

Non à l'empire global !



On est bien mieux entre juifs !

Trouvé sur le site d'Alain Soral : <http://alainsoral.com/>

"Le 25 février 2007 a lieu une émission de **Ripostes**, sur **France 5**, sur les intellectuels en campagne. Alain Soral est sollicité par **Jennifer Schwartz** de l'équipe de Ripostes pour savoir s'il serait disponible pour cette émission. Finalement après une discussion au téléphone avec lui, elle refusera de l'inviter à cette émission, je lui ai demandé pourquoi et elle m'a répondu qu'Alain Soral était "trop caricatural, trop sulfureux et surtout qu'il n'était pas à la hauteur des autres intellectuels invités sur le plateau". **Qui étaient ces intellectuels ? Deux soutiens à Ségolène Royal, Benjamin Stora et Philippe Sollers, un soutien à Nicolas Sarkozy, Alain Minc, un soutien à l'extrême-gauche, Dan Franck, un soutien à François Bayrou, Jean-François Kahn, et Alain Finkielkraut**, qui s'est exprimé clairement contre Ségolène Royal et Jean-Marie Le Pen, et plutôt pour Sarkozy et Bayrou..."

Mme Schwartz a assuré que tout cela rentrerait dans l'ordre, puisqu'**Alain Soral** serait invité ce dimanche 11 mars pour une autre émission, en face d'Olivier Besancenot : "Or Alain Soral a bien été invité, ce qu'il vient de révéler sur son site Internet, mais pour la deuxième fois il a été annulé, cette fois parce que son principal contradicteur, **Olivier Besancenot**, a refusé de débattre avec lui..."

On pourra aussi regarder sur ce site internet la vidéo du 12 mars 2007 dans laquelle Alain Soral règle son compte à Olivier Besancenot. **Besancenot, vous savez, le petit goy qui pleure sur les plateaux de télé quand on l'accuse d'être antisémite.**

Le judaïsme, les juifs et l'inceste (suite)

La question de l'inceste est lancinante dans la production littéraire du judaïsme. C'est ce que nous constatons sans pouvoir le comprendre quand nous écrivions *Les Espérances planétaires*, en 2005. Ce fut pendant la rédaction de *Psychanalyse du judaïsme*, l'année suivante, que nous avons compris la véritable nature du judaïsme. Nous complétons ici le chapitre de l'inceste par une analyse de la production cinématographique, très probablement incomplète. Il nous faudrait, en effet, re-visionner tous les films des réalisateurs juifs, mais avec la grille de lecture plus fine que nous procurent ces nouvelles connaissances sur l'univers mental très particulier du judaïsme.

Les deux premières fois que nous avons vu le film *Chinatown* de **Roman Polanski** (1974), il y a quelques années, nous n'avions rien décelé de spécifiquement juif, pour la simple raison que nous n'y prêtions pas attention. Rappelons brièvement l'histoire : A Los Angeles, dans les années trente, la sécheresse oblige les petits fermiers à vendre leurs terres. Celles-ci sont rachetées à bas prix par des grands propriétaires, avec la complicité de la municipalité, qui rejette la nuit l'eau précieuse du barrage. Jack Nicholson, détective privé, va enquêter sur cette affaire, ce qui ne plaît pas à tout le monde. Il va donc recevoir un avertissement et se retrouver avec un pansement sur le nez pour soigner la narine qu'on lui a coupée. Si ça fait mal ? "Seulement quand je respire !".

On note qu'à la fin du film, la belle Faye Dunaway, giflée par Nicholson, avoue enfin qui est cette jeune fille qu'elle cache aux yeux de tous : c'est à la fois sa fille, et sa sœur. Elle a donc eu une fille de son monstre de père, le grand propriétaire terrien. Roman Polanski a ici très classiquement projeté sur les goys un problème qui semble tarauder la communauté juive. Rappelons aussi par la même occasion que Polanski est toujours recherché par la justice américaine pour pédophilie.

Voici encore le film du célèbre réalisateur **Joseph Mankiewicz** : *Soudain l'été dernier* (1960) : Une riche américaine (Katharine Hepburn) traumatisée par la mort de son fils, fait appel à un médecin réputé pour tenter de faire lobotomiser sa nièce (Elizabeth Taylor), internée depuis dans un hôpital psychiatrique, et à qui elle reproche de l'avoir séparée de son " fils chéri ". **La relation incestueuse — ici, entre une mère et son fils —** est très fortement suggérée. Là encore, le réalisateur a projeté ses obsessions sur une famille chrétienne. Notons que le seul personnage équilibré de l'histoire, le "grand chirurgien", se nomme "Cukrowicz", mais Joseph Mankiewicz lui a prêté une bonne tête d'Aryen pour jouer le rôle (Montgomery Clift), afin de mieux brouiller les pistes.

Le film de **Louis Malle**, *Le souffle au cœur* (1971), apprend-on, traite aussi de l'inceste. C'est ce qui nous fait penser que Louis Malle, au regard aussi du reste de sa production pour le moins "engagée", est d'origine juive. L'histoire est celle d'une famille bourgeoise dijonnaise durant l'année 1954, qui marque la fin de la guerre d'Indochine. Le père est un gynécologue fort affairé ; Clara, la mère, s'occupe de son fils Laurent, le benjamin, qui souffre d'une maladie cardiaque. Elle l'accompagne en cure, et leur complicité va aboutir à une relation incestueuse. **Louis Malle, peut-on lire, "fustige une société guindée"**. Voici ce qu'écrivait le très gauchisant Jean-Luc Doin, dans son livre *Films à scandale*, (Éditions du

Chêne, 2001) : "**Louis Malle crispe les bien-pensants**, en peignant un inceste mère-fils sur fond de Jazz dans *Le Souffle au cœur* (1971) et la liaison torride entre un député britannique et la petite amie de son fils dans *Fatale* (1992)."

On pourra citer aussi *Charlotte for ever*, de **Serge Gainsbourg** (1986), qui raconte les ambivalents rapports entre un père éthylique, Stan, scénariste, avec sa propre fille de quinze ans.

Cet attrait pour les jeunes personnes se retrouve encore par exemple dans *Lolita*, un film de **Stanley Kubrick** de 1962, tiré du roman de Vladimir Nabokov : Humbert, professeur de littérature divorcé et séduisant, loue une chambre dans la maison de Charlotte, une veuve cultivée. Celle-ci essaie de le séduire, mais le professeur est attiré par la jeune fille de celle-ci, une adolescente nommée Lolita. Il finit par se marier avec la mère afin de rester prêt de la fille. A la mort de Charlotte, Humbert va emmener Lolita dans une pitoyable virée à travers les Etats-Unis, suscitant la suspicion autour de lui.

Ce thème est abordé dans le film *Baby Doll*, d'**Elia Kazan** (1957) : Dans un lieu perdu des États-Unis, Archie, un type un peu paumé depuis la faillite de son entreprise, est marié avec une affriolante gamine qui a décidé d'attendre ses vingt ans pour consommer le mariage. Il ne pourra empêcher un rival de séduire sa jolie femme immature.

Bien entendu, tous ceux qui ont traité le sujet de l'inceste ne sont pas tous juifs, bien qu'il soit permis de douter de leurs origines, puisque la judéité se vit souvent dans le secret, ainsi que nos lecteurs le savent bien. Dans *La Luna* (1979), le cinéaste de gauche **Bernardo Bertolucci** raconte l'histoire de Caterina. Cette célèbre cantatrice quitte définitivement l'Amérique à la mort de son mari. Elle part s'installer en Italie avec son fils Joe. Lorsqu'elle découvre avec effroi que Joe se drogue, elle comprend qu'elle a été trop négligente et décide de s'occuper de lui.

Le très provocateur et anticlérical cinéaste espagnol **Luis Bunuel** a réalisé en 1961 *Viridiana* : La fin du film suggérait une scène d'inceste entre la jeune femme et son cousin. Mais la censure obligea le cinéaste à biaiser. Voici ce qu'en écrit Jean-Luc Doin dans son Dictionnaire de la censure au cinéma (PUF, 1998, p. 307) : "Dans une première version, Bunuel montrait l'héroïne frappant à la porte de son cousin. La porte s'ouvrait, elle entrait, et la porte se refermait. La censure refusant cette épilogue où plane un parfum d'inceste, Bunuel montre Viridiana venant se mêler à une partie de cartes qui oppose son cousin à sa maîtresse. Et le cousin dit : "Je savais bien que tu finirais par jouer avec nous." Une fin pernicieuse, car elle suggère un ménage à trois."

Le film *Festen* a été réalisé par le Danois **Thomas Vinterberg** (1998) : Dans une famille très convenable, tout le monde est réuni pour les soixante ans du chef de famille, mais on ne va pas tarder à apprendre de terribles secrets : celui-ci a largement abusé de sa fille et de son fils pendant de longues années.

L'inceste est encore évoqué dans *Sitcom*, un film de **François Ozon**, qui montre une famille française bien tranquille jusqu'au jour où le père a la curieuse idée d'acheter un rat qu'il offre à ses enfants. A partir de ce moment, tout bascule : le fils se découvre homosexuel et s'envoie en l'air avec l'époux de la bonne, un Noir ; le fille devient sadique et tente de se suicider ; la mère a des désirs incestueux avec son fils, tandis que le père reste impassible, comme absent. Dans une scène assez symptomatique, celui-ci s'est lui-même transformé en rat géant et agresse son épouse dans la chambre à coucher. Il est finalement tué à coup de couteau par sa fille. La dernière image du film est la suivante : la mère, le fils et la fille se recueillent sur sa tombe. **En miroir, sur la pierre tombale du père, se reflète le crucifix qui domine la sépulture : celui-ci apparaît à l'envers, à la manière sataniste.** Et l'on se rend

compte ici une fois encore des **convergences entre l'homosexualité militante et les obsessions du judaïsme.**

Un film " décapant, hilarant et totalement iconoclaste ", selon *Le Parisien* (15 juillet 2006). Il est vrai que lorsqu'il s'agit de souiller les valeurs familiales, de traîner dans la boue le catholicisme, de cracher sur les valeurs de la civilisation européenne ou encore du monde musulman, il y a toujours un journaliste cosmopolite pour trouver que l'entreprise est "géniale", "dérangeante", "irritante"... jusqu'à ce que les "bien pensants" commencent à se gratter pour tenter de se débarrasser de ces odieux parasites.

Hervé RYSEN

Les juifs, le judaïsme et l'inceste (2)

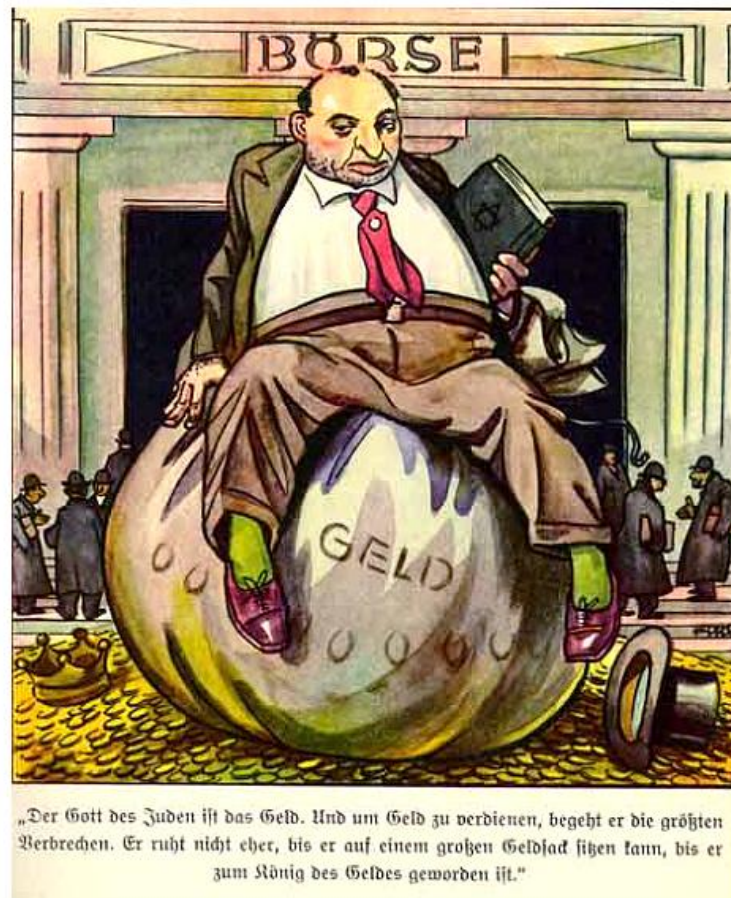
Voici encore un autre texte que nous découvrons et qui vient renforcer les conclusions de nos recherches. Dans un livre intitulé *Célébration talmudique*, **Elie Wiesel** prend un exemple au hasard pour expliquer le Talmud : "Tantôt la phrase talmudique en entraîne dix, écrit-il, tantôt quelques lignes suffisent pour raconter une histoire. Un exemple ? **Une femme voulait soumettre un grave problème à Rabbi Éliezer, mais il refusa de l'aider. Elle se rendit alors chez Rabbi Yeoshoua qui se montra plus accueillant. Quel était donc le problème ? Voici : "B'ni hakatan mibni hagadol, dit-elle, mon plus jeune fils a pour père mon fils aimé."** Sur cette femme incestueuse saisie par le remords et qui voulait se confesser, Dostoïevski n'aurait-il pas été capable d'écrire six cents pages ?" (*Célébration talmudique*, Seuil, 1991, p. 12).

Dans ce même ouvrage, Elie Wiesel cite encore le cas de **Rabbi Élisha**, qui a vécu au II^e siècle, à l'époque d'Hadrien et de la guerre en Judée, et qui était animé, comme on dit aujourd'hui, de la "haine de soi". Il est, nous dit Wiesel, le "symbole du reniement et de la trahison... Il avait des pamphlets anti-juifs plein les poches... Pire : il se mit à militer pour l'assimilation forcée... Il sympathisa avec l'occupant, devint collaborateur et finalement complice de l'armée romaine." Ce rabbi Elisha "était Akher — il représentait les forces sombres chez le Juif, les forces du Mal dans l'homme... On le nomme d'abord Rabbi Elisha, ensuite Elisha ben Abouya, puis ben Abouya, et à la fin Akher." Quelle pouvait donc bien être l'origine de cette inacceptable déviance ? "La première hypothèse, écrit Wiesel, rejette la culpabilité — bien sûr — sur sa mère. Les mères juives sont toujours coupables de ce qui arrive à leurs fils chéris." Et Wiesel s'exprime ici de manière elliptique : **"En bon fils juif, il aimait sa mère — un peu trop."** (pp. 182-191).

Le voilà, le véritable secret du judaïsme. Avec la prise de conscience de ce particularisme, nous entrons maintenant dans l'ère atomique de l'antisémitisme.

18 mars 2007

Le "mythe" de la finance juive.



Odieuse caricature antisémite publiée par le journal nazi **Der Stürmer** (Giftpilz)

Le premier des préjugés antisémites est celui qui tendrait à faire accroire que tous les juifs sont riches, très riches, immensément riches. La vérité est un peu différente, puisqu'il existe aussi des juifs pauvres. Mais il est vrai que chez que chez les juifs, l'âpreté au gain est sans doute plus perceptible que chez les autres peuples, pour des raisons historiques connues. Il faut bien constater en effet que depuis toujours, ce sont des juifs qui sont les rois de Wall Street.

Voici par exemple un article du journal *Le Point* du 9 février 2006, intitulé " **Steven Cohen, le manitou de Wall Street.** " Steven Cohen, peut-on lire, est la "**star de la Bourse**". Il aime entretenir le secret : "Le vrai boss de Wall Street ne vit pas à Manhattan, mais reclus dans une maison de Greenwich (Connecticut), qu'entoure un mur haut de quatre mètres. Steven Cohen, 49 ans, ne se montre presque jamais... **En 2005, il a empoché 500 millions de dollars !** Son secret : tout savoir avant tout le monde. L'œil rivé sur ses écrans de contrôle, il analyse des milliers de données et pique des colères lorsque les analystes de Wall Street ne lui donnent pas la primeur d'une information. Les investisseurs qui lui confient leurs sous (4 milliards de dollars) le paient cher : Cohen prélève 3 % de ces sommes en frais de gestion (contre 1,44 % en moyenne) et 35 % des gains (contre 19,2 % en moyenne)." Cohen, apprend-on encore, "professe un capitalisme total : "**Vous mangez ce que vous tuez**", **dit-il à ses traders, rémunérés sur leurs performances.**"

Avant lui, le "king", la vedette de la finance mondiale était **George Soros**. Dans les années 1990, il était l'un des hommes les plus riches du monde, et le symbole de la spéculation internationale. Quand il achète des mines d'or, le métal jaune monte. Et l'or baisse si l'on apprend qu'il a vendu. C'est en **1992** qu'il accède au firmament de sa gloire en réussissant l'un des plus beaux coups financiers du siècle. En quelques jours, sentant la faiblesse de la monnaie britannique, il mobilise quelque dix milliards de dollars contre la livre sterling. La banque d'Angleterre vacille sous les assauts de la spéculation, et doit finalement dévaluer et faire sortir sa monnaie du Système monétaire européen. **Soros est devenu "l'homme qui a cassé la banque d'Angleterre". Il a empoché au passage plus d'un milliard de dollars, en une semaine. Sa fortune personnelle est estimée (en 1998) à 70 milliards de dollars (420 milliards de Francs).**

Depuis la chute du communisme en 1989, c'est à sa **Fondation pour une Société ouverte** qu'il consacre désormais le plus clair de son temps. Le plus grand financier du monde y investit la moitié de ses revenus et, dit-il, 80 % de son temps. Il ne le fait pas par bonté d'âme ni par charité, mais pour défendre les principes de liberté et les **droits de l'homme** : "La démocratie représentative et l'économie de marché, dit-il, sont les composantes essentielles de la société ouverte, au même titre que les mécanismes de régulation des marchés – en particulier des marchés financiers – et d'autres dispositions pour préserver la paix, l'ordre et la loi à l'échelle planétaire." (*La Crise du capitalisme mondial*, Plon, 1998, p. 151).

Ainsi, Soros finance des projets culturels et scientifiques, aide des écrivains, des artistes, "la presse indépendante et démocratique" (sic). En 1995, les fondations Soros disposaient de cinquante bureaux dans le monde et employaient un millier de personnes. **Ses fondations enseignent la tolérance et les valeurs démocratiques de la "société ouverte"**, notamment dans les pays de l'Europe centrale, d'où sa famille est originaire (et a beaucoup souffert).

Avant Georges Soros, le gourou de Wall Street était un autre financier juif. C'est ce que nous dit **Samuel Pissar**, lui-même richissime homme d'affaires en plus d'être un écrivain rescapé des camps de la mort et de la chambre à gaz. Il connaissait bien les principales places boursières du monde : "**Il y a un gourou à Wall Street**, dit-il. Il s'occupe du dollar et des amoureux du dollar. Il est l'économiste en chef de la puissante Salomon Brothers, qui place dans le public les émissions obligataires de la plupart des gouvernements et des entreprises de la planète. **Il s'appelle Henry Kaufman. Quand il parle, et il n'a pas besoin de beaucoup de mots, et les bourses du monde se mettent à espérer, ou à trembler.** Ses pronostics sont suivis dans le quart d'heure, enregistrés par les banques, interprétés par les chancelleries. Des fortunes se font ou se défont." (*La Ressource humaine*, Jean-Claude Lattès, 1983, pp. 24, 313).

Samuel Pissar, et bien d'autres, avait édifié sa colossale fortune grâce à une fructueuse **collaboration avec l'Union soviétique**. Il y avait effectué de nombreux séjours, notamment avec son ami, le fameux **Armand Hammer**, président de la société occidentale Petroleum, qui était **milliardaire à vingt ans** : "Hammer, à vingt-trois ans, alla en Union soviétique, écrit Samuel Pissar. Le jeune capitaliste américain allait rencontrer personnellement la plupart des dirigeants soviétiques, devenir leur ami, et finalement, entamer avec eux la première collaboration économique américano-soviétique... Rentré en Amérique, Hammer allait devenir un "roi" de toutes sortes de choses : le whisky, le bétail, l'art, le pétrole, accumulant l'une des plus grandes fortunes du monde et un pouvoir capable, s'il l'avait voulu, de faire basculer l'économie de plus d'un pays. Son somptueux bureau à Los Angeles est bourré de photos de chefs d'Etat élogieusement dédiacées." Et Pissar précise : "C'est avec ce fabuleux et insondable Hammer que j'arrivais à Moscou en 1972." (*La Ressource humaine*, pp. 170, 171).

Dans son livre sur les juifs en Russie, *Deux Siècles ensemble*, le grand dissident russe Alexandre Soljénitsyne précise qu'Armand Hammer, en tant que favori de Lénine, avait obtenu

dès 1921 la concession des gisements d'amiante d'Alapaïevsk. "Plus tard, **il exportera sans vergogne aux États-Unis les trésors des collections impériales. Il retourna fréquemment à Moscou, sous Staline et Khrouchtchev, et continua à emporter par cargos entiers des icônes, des tableaux, de la porcelaine, des pièces d'orfèvrerie de Fabergé.**" Ce propos est confirmé par Jacques Attali : Armand Hammer, écrit celui-ci, "devient l'un des **maîtres du commerce Est-Ouest**, conciliant son amitié pour Lénine et sa pleine adhésion au système capitaliste. Il exploite des mines d'amiantes en URSS, y importe des voitures, des tracteurs, et **acquiert d'innombrables œuvres d'art russes auprès de l'Etat en échange de produits industriels.**" (*Les Juifs, le monde et l'argent*, Fayard, 2002, p. 474).

Et l'on ne vous parlera pas ici de tous ces financiers plus ou moins mafieux qui ont raflé les richesses de la Russie après l'effondrement du communisme. (Lire à ce sujet *Les Espérances planétaires*, pp. 410-412).

Mais il ne faudrait cependant pas exagérer la richesse des Juifs. Jacques Attali, qui constate la force de se préjugé dans la Hollande du XVIIe siècle, tient à le souligner : "Comme la communauté d'Amsterdam se construit une magnifique synagogue, la ville en vient à exagérer la richesse des Juifs... En fait, la fortune des Juifs est plus apparente que réelle." (*Les Juifs, le monde et l'argent*, p. 307). De même, il ne faut pas penser qu'au XIXe siècle, les Rothschild étaient vraiment riches. **On aurait tort de croire cela, car ce type de mensonges alimente la propagande antisémite** : "Les Rothschild n'approchent pas la centième fortune britannique", écrit Attali. En France, aucun Juif n'approche la fortune des Morny ou des Hottinger. Ils constituent une élite plus culturelle que matérielle." (*Les Juifs, le monde et l'argent*, p. 380). Les Juifs sont faibles et vulnérables, c'est bien connu. **La "banque juive" est un mythe de la propagande antisémite et réactionnaire destiné à tromper les masses et à les jeter contre les éternels boucs émissaires.**

Hervé RYSEN

Les requins de la finance



On voit donc que l'écrivain yiddish Cholem Aleikhem avait raison d'écrire, déjà en 1913 : **"Les plus grands fauves et requins de la Bourse sont en majorité des Juifs. On peut même les énumérer sur les doigts avec leurs noms : Rothschild, Mendelssohn, Bleichröder, Yankl Schiff."** (*La Peste soit de l'Amérique*, 1913, Liana Levi, 1992, p. 295).

19 mars 2007

Entre Soral et Faurisson...

Deux procès ont eu lieu cette semaine : celui de Robert Faurisson d'abord, le lundi 12 mars 2007. Le professeur portait plainte contre l'ancien ministre de la justice Robert Badinter qui l'avait qualifié de "faussaire de l'histoire" dans une émission télévisée. A la fin de la semaine, le vendredi 16 mars, se déroulait dans cette même salle d'audience parisienne le procès de l'écrivain Alain Soral, qui lui était poursuivi par la Ligue des Droits de l'homme pour incitation à la haine raciale. En septembre 2004, en effet, Alain Soral avait tenu des propos jugés "antisémites" lors d'un entretien dans le cadre d'un reportage télévisé. Il avait notamment déclaré à cette occasion, aux sujets des "juifs sionistes" :

"Ça fait quand même 2500 ans que chaque fois qu'ils mettent les pieds quelque part, ils se font dérouiller au bout de cinquante ans — parce qu'en gros, c'est à peu près ça leur histoire. Il faut se dire : c'est bizarre, tout le monde a toujours tort sauf eux !" Et il poursuivait : Quand "avec un Français, juif sioniste, tu dis qu'il y a peut être des problèmes qui viennent de chez eux, qu'ils ont peut-être fait quelques erreurs, que ce n'est pas systématiquement la faute de l'autre si personne ne peut les blairer, tu te rends compte que le mec se met à aboyer, à hurler, à devenir dingue. C'est que tout le monde a toujours tort sauf eux. Tu ne peux pas dialoguer." Et Alain Soral en arrivait à cette constatation : "Il y a une psychopathologie du judaïsme-sionisme qui confine à la maladie mentale."

Faurisson : pas d'un millimètre

La première fois que nous avons vu Robert Faurisson, c'était au mois de juillet 2006, toujours dans cette même XVII^e chambre correctionnelle. Il comparait alors pour avoir accordé à un chaîne de télévision iranienne un entretien téléphonique au contenu révisionniste. Nous avons alors rapidement compris pourquoi l'homme avait un tel "fan club" autour de lui et bénéficiait d'une telle aura médiatique. Son discours est parfaitement construit : les idées s'enchaînent méthodiquement, énoncées avec des phrases claires et un vocabulaire toujours très précis. Faurisson réfléchit avant de parler, pèse chacun de ses mots et ne laisse rien au hasard. S'il dit quelque chose, c'est qu'il le pense réellement et qu'il a bien étudié la question. Il est donc inutile de lui demander de confirmer ses propos ou encore de tenter de lui faire dire qu'il les regrette.

Le 3 octobre 2006, il était condamné à trois mois de prison avec sursis et 7500 euros d'amende, **ce qui ne l'a pas empêché ce lundi, de réaffirmer une fois de plus ses convictions, point par point, et sans rien céder au chantage judiciaire. Sachant pertinemment à quoi il s'exposait, il a de surcroît répété sa phrase de soixante mots supposée résumer sa pensée.** Face à lui, Badinter avait sollicité un certain nombre de "témoins", tous spécialistes de la lutte contre le "négationnisme" et accusant à qui mieux mieux le professeur d'être un "faussaire de l'histoire", tant et si bien que la situation semblait s'être inversée et que le plaignant se retrouvait accusé. Il n'est pourtant nul besoin de bien connaître le professeur pour comprendre que Robert Faurisson n'a à aucun moment été ébranlé par ces interventions multiples et interminables, et que le 2 avril prochain, il saura remettre tous ces "témoins" à leur place. D'abord parce qu'il domine parfaitement son sujet et qu'il est intimement convaincu de la justesse de ses travaux, mais aussi, et peut-être surtout, parce qu'il a le courage et la force intérieure d'en assumer la responsabilité devant l'histoire.

Alain Soral : antisioniste, pas antisémite

Alain Soral s'est défendu d'une toute autre manière. Il a d'abord expliqué qu'il avait été piégé, qu'il était tombé dans un "traquenard". Les journalistes l'auraient "harcelé pendant deux heures" pour le "faire sortir de ses gonds". De fait, sur deux heures trente d'un entretien préalable à l'enregistrement, le journaliste aurait perfidement sélectionné les 40 secondes qui assureraient sa "mort médiatique".

Pour justifier ses propos, Alain Soral explique d'abord qu'il n'a cessé dans ses livres de combattre les tentations communautaristes qui mettent en danger l'unité républicaine. Il se déclare donc "inquiet de la montée des tensions communautaires", et, en l'occurrence, "inquiet du climat créé par le communautarisme juif", comme il le répétera plusieurs fois par la suite. Les récentes déclarations de l'ancien ministre Raymond Barre sur l'existence du "lobby juif", ou encore celles du socialiste Julien Dray sur le "lobby sioniste" ont été bienvenues. **Soral a cependant préféré ne pas citer le mot de quatre lettres, préférant user du terme de "sioniste", plus à même de rattacher son discours à celui de la gauche pro-palestinienne.** La situation actuelle dans l'État d'Israël justifiait son engagement : s'il était juste de s'apitoyer sur les "persécutés de Varsovie", il fallait aussi, dit-il, penser aux "persécutés de Ramallah". Il cite alors les cas d'Alain Ménargue, écarté de la direction de radio France internationale en 2005 à cause de son engagement contre la politique israélienne, ainsi que celui du sociologue séfarade Edgar Morin, qui a lui aussi été récemment traîné devant la justice — et finalement relaxé —, pour des propos très critiques à l'égard de l'État hébreu.

Soral se défend naturellement d'être antisémite, et affirme ne dénoncer que les seuls juifs sionistes, défenseurs inconditionnels de l'État hébreu. A plusieurs reprises au cours de l'après-midi, il a donc affirmé que les juifs sionistes français ne représentaient pas les juifs dans leur ensemble et que seul le "lobby sioniste" était en cause. D'un autre côté, il a aussi affirmé plusieurs fois qu'il n'y avait **"pas de communauté juive, mais des citoyens", que la communauté juive "n'existait pas"** : il n'y a "pas de communauté juive, mais des Français de confession juive". **Mais quand on sait l'existence de ces centaines d'associations qui structurent la communauté juive sur tout notre territoire, de pareils propos peuvent paraître un peu cocasses.** Il est vrai que certains juifs prétendent eux-mêmes qu'il n'y a "pas de communauté juive", ainsi que nous l'avons entendu par exemple sur RMC au mois de janvier 2007. Ce sont les mêmes qui prétendent qu'il n'y a pas de "vote juif", ni de "solidarité juive". Tout cela, on l'a compris, est un mythe, un mensonge odieux de la propagande antisémite. Soral a néanmoins poursuivi dans cette direction en affirmant par la suite qu'aux États-Unis, "les plus sionistes néo-conservateurs sont protestants". **A ce niveau-là, cela relève de la prestidigitation.**

Alain Soral s'est aussi plaint à de nombreuses reprises des conséquences de son engagement politique. A la suite de cette affaire, en effet, il a "perdu son travail de pigiste dans la presse". Mais ce n'est pas le plus grave. Déjà avant cet entretien, il avait été menacé de mort sur le forum d'un site internet pro-israélien. Des croix gammées avaient ensuite été "bombées dans le hall de son immeuble" et lui-même avait été, quelques jours plus tard, la cible d'une agression d'un commando sioniste de "trente-cinq membres" lors d'une séance de dédicaces dans une librairie du troisième arrondissement. A cette occasion, la vitrine avait été brisée, et sept blessés légers avaient été à déplorer. Soral rappelle aussi que l'ancien président de Médecins sans frontières, Rony Brauman, ainsi que José Bové, ont eux-mêmes été agressés par des militants sionistes du fait de leur engagement pro-palestinien. Plus récemment, l'écrivain a une nouvelle fois été agressé au pied de son immeuble par des individus qui lui ont jeté de "l'acide au visage" — agression heureusement sans conséquence.

J'ai beaucoup d'amis juifs !

Tout ce "lamento" n'a certes pas ému l'avocat de la Ligue des Droits de l'homme, ni Richard Abitbol, VRP multicarte de la communauté et qui s'était constitué partie civile. Celui-ci assura que "les Français de confession juive" se sentaient "atteints dans leur identité, dans leur passé, dans leur souffrance." Un peu plus tard, au cours des plaidoiries, Richard Abitbol déclarait encore que les juifs avaient été "atteints dans leur condition humaine pour la seule et unique raison qu'ils étaient juifs", que les propos de Soral étaient "immondes" et "dangereux". A écouter Soral, **"les juifs seraient responsables de leurs malheurs" (ce qui est impossible, comme chacun sait, puisque "les juifs" sont par nature innocents)**. Soral se faisait donc le porte-parole d'une "culture de la haine" qui permettait "de transmettre comme vérité ce qui n'est qu'imposture". Sa "propagande nauséabonde" était en tout cas "insupportable à tout Français humaniste". Ses propos "inacceptables" avaient, à une autre époque, contribué à "envoyer en fumée des hommes, des femmes et des enfants". Pour finir, dit-il, les paroles d'Alain Soral étaient "plus graves que ceux des négationnistes parce qu'ils ne niaient pas les crimes mais les justifiaient".

Face à de pareilles accusations, qui étaient d'ailleurs prévisibles dès le départ, Alain Soral avait adopté une stratégie "défensive", pour ne pas dire autre chose. Il se présenta donc comme un homme de gauche, muni de solides garanties républicaines, reconnaissant pour maîtres-à-penser des philosophes juifs tels que "Karl Marx, Goldman, ou Politzer". Soral a aussi rappelé qu'il avait longtemps travaillé au parti communiste sous la direction de Pierre Zarka, en collaboration avec d'autres juifs tout aussi sympathiques. Il a même dédié l'un de ses livres au penseur marxiste Lucien Goldman, et fait "l'éloge du génie juif" dans le chapitre d'un autre de ses ouvrages. **Mieux encore — et c'est une suprême bénédiction —, il possède aussi un "livre dédié de William Goldnadel, qui est un ami", assure-t-il. Par conséquent, Alain Soral déclare être un "philosémite malgré lui" : "On a fait de moi un antisémite, et je trouve que c'est dégueulasse".** Il en rajoute alors une louche en vitupérant contre le "fascisme", au moins dans sa version sioniste, en la personne de Jabotinski, qui était, dit-il, un "fasciste revendiqué", un "fasciste notoire". Ayant exprimé à diverses reprises son engagement "de gauche", on aurait finalement pu oublier qu'Alain Soral était aujourd'hui un proche de Marine Le Pen, et Richard Abitbol s'est fait ici un plaisir de le lui rappeler.

Des Français d'exception

La situation était là aussi inversée, si l'on peut dire, puisqu'en la circonstance, c'était le goy qui tenait un discours louvoyant, retors, insaisissable, tandis que Richard Abitbol apparaissait dans toute son authenticité et avait dès lors beau jeu de souligner les contradictions du discours soi-disant "antisioniste" de son adversaire. Il est en effet parfaitement évident que les propos de Soral relèvent bien davantage de "l'antisémitisme" que de l'antisionisme pro-palestinien, en dépit de l'emploi fallacieux et systématique du terme "sioniste" en lieu et place du terme "juif", et les juifs ont parfaitement raison de le souligner. Ne le cachons pas : au regard de ces contorsions intellectuelles auxquelles Soral s'est livré, ce Richard Abitbol nous a semblé soudainement sympathique, pour la simple et bonne raison qu'il représentait ici la droiture (au moins au regard de ses propres normes), mais aussi parce que son discours était tellement caricatural qu'il n'aurait guère été difficile de le remettre à sa place dès lors que l'on se décide à **passer à l'offensive au lieu de se tortiller comme un ver : Oui, il y a un lobby juif en France ; oui, les juifs sont très largement responsables de leurs propres malheurs dans l'histoire ; oui, les doctrinaires juifs, les fonctionnaires juifs, les tortionnaires juifs sont les premiers responsables de la tragédie bolchevique et des trente millions de morts qui l'accompagnent ; oui, les commerçants juifs ont joué un rôle accablant dans la traite**

négrière ; oui, les intellectuels juifs ont une responsabilité écrasante dans l'immigration qui a défiguré notre pays ; oui, des juifs influents ont poussé les occidentaux à la guerre contre l'Allemagne dès 1933, contre la Serbie en 1999, contre l'Afghanistan et l'Irak en 1991, 2001 et 2003 et poussent à la guerre contre l'Iran aujourd'hui ; et pour finir : oui, il y a une "psychopathologie" du judaïsme, une névrose spécifiquement juive, comme de nombreux intellectuels juifs le reconnaissent eux-mêmes, et ainsi que je l'ai moi-même démontré à travers mes propres ouvrages. Je ne livrerai pas ici le fond de ma pensée et me contenterai d'affirmer que l'origine du peuple juif n'est ni de nature ethnique ni de nature religieuse.

Soral est au courant de tout cela, mais il faut croire que contrairement au professeur Faurisson, il n'a pas voulu risquer un choc frontal avec son adversaire. Dans pareilles circonstances — et nous espérons que cette journée servira de leçon à tous ceux qui pourront à l'avenir avoir des démêlés avec la "communauté qui n'existe pas" —, le fait est que **si ce n'est pas vous qui accusez "le lobby", alors c'est lui qui vous écrase sous son talon. Gougenot et Drumont l'avaient parfaitement compris en leur temps.** Mais nous avons ici affaire à des hommes d'une autre trempe, et de ce point de vue, nous sommes heureux de constater qu'il y a à notre époque des individus tel que le professeur Faurisson qui s'inscrivent dans la lignée de ces Français d'exception. Avec lui, le moins que l'on puisse dire, est que le "lobby" est tombé sur un os. L'école révisionniste est aujourd'hui suffisamment forte pour assurer sa pérennité. Elle semble maintenant indestructible. On peut même avancer qu'après la conférence de Téhéran, sa victoire est d'ores et déjà acquise pour l'avenir. Aucun doute là-dessus : Robert Faurisson est l'un des quelques très rares noms français de notre époque qui resteront dans trois cents ans, que cela plaise ou que cela ne plaise pas.

Psychopathologie du judaïsme

Mais nous pensons aussi que la compréhension de notre époque ne peut se concevoir sans une vision d'ensemble et une bonne connaissance de la mentalité si étrange et si particulière du "peuple élu", qui, on le sait, a toujours tendance à insulter, à salir et calomnier ses adversaires à travers tous les médiats qu'il possède, quand ce n'est pas une légère tendance à la fabulation. Richard Abitbol a sans doute raison de prétendre que certains propos "antisémites" sont encore plus "dangereux" que le révisionnisme historique, qui ne concerne que la seule Seconde Guerre mondiale. A ceci près que les idées ne sont rien sans les hommes qui les portent.

Nous maintenons fermement pour notre part qu'il y a bel et bien une "psychopathologie du judaïsme". Hélas, Soral ne maîtrise évidemment pas ce sujet. Mais quand bien même il l'aurait maîtrisé, nous doutons dorénavant de sa capacité à assumer publiquement ce type de propos.

Au Moyen Age, c'est-à-dire à une époque où la pensée était un peu plus libre qu'aujourd'hui, étaient organisées des grandes controverses, au cours desquelles les lettrés du temps, hommes d'Église et rabbins, pouvaient confronter leurs idées. Nous sommes bien évidemment nous-mêmes ouverts très cordialement à toute discussion publique ou privée avec nos contradicteurs, et pour tout vous dire, c'est ce que nous souhaitons aujourd'hui le plus ardemment. Il nous semble en effet parfois pouvoir tenir tête à douze rabbins des plus tortueux. **Le malheur de notre époque est que ces discussions ne paraissent plus possibles que dans l'enceinte des tribunaux.** Si cela devait arriver un jour, il faudra alors espérer que les avocats de la communauté juive et le public communautaire aient les nerfs assez solides pour pouvoir supporter ce que nous avons à leur dire. Ce sera alors, n'en doutons pas, un "grand émoi dans la communauté".

La fabulation hystérique

La fabulation est l'un des nombreux symptômes de la pathologie hystérique. Dans *Psychanalyse du judaïsme*, nous en avons recensé une bonne vingtaine, à travers l'étude des ouvrages spécialisés, et en notant les extraordinaires similitudes avec le judaïsme intellectuel. Le livre de **Daniel Zimmermann**, joliment intitulé *L'Anus du monde* (Le Cherche Midi, 1996), semble être un autre exemple de cette disposition assez caractéristique à "travestir" la réalité. L'ouvrage est dédié "à la mémoire des trente-sept personnes de sa famille gazées et brûlées par les nazis à Auschwitz et Treblinka".

Un petit génie

C'est l'histoire de François Katz, un brillant étudiant de l'Ecole Normale Supérieure, juste avant la deuxième Guerre mondiale. François Katz est issu d'une famille de juifs polonais parfaitement intégrés, comme le sont tous les juifs polonais. C'est un petit génie surdoué : il est "lauréat du Concours général en grec et en latin". A "Normale-Sup", il a choisi pour directeur de thèse le professeur Levi, qui est un homme remarquable : "Tout en lui est séduisant, son visage à la Voltaire âgé, l'étendue de son érudition, la subtilité de son humour, son recours fréquent aux paraboles et aux métaphores lorsqu'il feint de s'interroger à haute voix..." (p. 24). Evidemment, devant cette perfection juive, il y a toujours un goy jaloux parmi les étudiants pour le traiter de "youtre talmudiste". Mais ce ne sont que des petits goys aigris et il ne faut pas trop leur accorder d'importance.

Pas juif du tout, mais un peu quand même

A son ami Jacques Ravanal, un protestant cévenol, François Katz assure qu'il n'est "juif en rien". D'ailleurs, son père s'était "vivement opposé" à sa circoncision, apprend-on dès la première page du livre. Dans sa famille, depuis deux générations, "on avait renoncé à ce type de mutilation perpétuée par des rabbins obscurantistes, comme d'ailleurs à toute pratique religieuse".

Dix pages plus loin, montrant à son ami un groupe de juifs orthodoxes dans la rue, François revient sur ce point important : "Tu saisis, Jacques, pourquoi je prétends n'être pas juif ?" Et Jacques lui répond : "Mais tu comprends ce qu'ils disent ? — Bien sûr, répond François, ma mère m'a appris le yiddish. C'est notre code secret, car mon père l'ignore." (p. 21). A part cela, François Katz n'est pas juif, il faut le croire. D'ailleurs, il n'y a pas de "communauté juive" et les juifs n'existent pas, c'est bien connu, si ce n'est à travers le regard de l'antisémite.

Et patriote !

François est en effet très patriote, et "très actif à l'Union patriotique des Français israélites." Il est le fils du capitaine Simon Katz, dont l'attitude héroïque ose contredire toutes les statistiques de l'époque sur ses congénères : "héros de Verdun, trois fois blessé, cinq citations, Légion d'honneur pour faits d'armes exceptionnel". Quelques décennies plus tard, un des plus beaux hôtels particuliers de la capitale serait consacré à une exposition permanente à la mémoire de cette poignée de "patriotes" un peu spéciaux. Mais François, lui,

hélas, mille fois hélas !, fut réformé en 1940, exempté à titre définitif, à cause de ses "tares physiques". (p. 17).

Un roman bouleversant et inoubliable

En 1940, la guerre éclate, et le statut des juifs est promulgué. François n'est pas juif, mais, comme on peut le lire en couverture du livre, "le régime de Vichy et les nazis vont lui démontrer le contraire". (les salauds !). "Interné par la police française dans le camp de Drancy, il est pris dans un engrenage qui le conduit à participer à l'inconcevable... De Drancy à Treblinka, en passant par Auschwitz, François est plongé dans le complexe concentrationnaire des camps d'extermination... Ce voyage au fond des ténèbres est également un parcours initiatique... François s'accoutume à l'horreur, exécute les tâches les plus abominables." Le livre est "un impitoyable constat sur la nature humaine. Un roman bouleversant et inoubliable."

Le vaincu va directement à la chambre à gaz

A Auschwitz, François Katz va connaître l'enfer. Voici tout d'abord, pour commencer, une scène de combat entre prisonniers. Il s'agit d'un match de boxe organisé par les autorités du camp. "Pas d'arbitre, inutile pour un pugilat à outrance, sans règles", et le perdant va directement à la chambre à gaz sans même avoir eu le temps de prendre sa douche. Ici, Müller, un colosse juif, règle son compte à un Polonais musculeux probablement très antisémite. Il "lui saisit la tête et la fracasse d'un coup de genou, avant de le laisser s'effondrer, mort... Voilà qui lui épargne la chambre à gaz." (pp. 105, 106). Descendant du ring, Müller reçoit les félicitations d'un capitaine SS qui avait parié sur lui. Le SS est content, il vient de gagner mille marks.

Le cruel docteur Mengele

Pendant ce temps, il ne faudrait pas l'oublier, les fours crématoires "fument jour et nuit", et le cruel docteur Mengele, derrière ses "manières raffinées", se livre à toutes sortes de "terrifiantes expériences" sur les détenus (p. 113). C'est en se faisant jouer la *Berceuse* de Fauré par François, qui est aussi un merveilleux violoniste, que Mengele pique des seringues dans la poitrine des bébés. (p. 126). Dans la pièce sombre, on peut apercevoir "des dizaines de crânes humains assortis de légendes calligraphiées en lettres gothiques : "Juif russe, commissaire politique", "Juif polonais, rabbin", "Juif allemand, célèbre mathématicien", et ainsi de suite. Derrière chacun, un bocal de formol contient le cerveau correspondant." Mengele a aussi réduit quelques têtes, à la manière des Indiens Jivaros. Il les a fixées sur des petits blocs de marbre et les utilise comme presse-papiers !

Dents en or et manteau de vison

Dès leur arrivée à Auschwitz, les détenus sont dépouillés de tous leurs biens. Mais Kramer, le commandant du camp, est furieux lorsqu'il constate que le nouvel arrivage de juifs français n'a permis de récupérer que très peu d'or. Mengele interroge François à ce sujet, et celui-ci lui répond que les gendarmes français se livrent eux-mêmes à un racket sur les juifs avant leur départ : "Les porcs, ils braconnent dans une chasse gardée. Mengele frémit d'indignation, la communique à Kramer. Ce dernier cesse de cogner sur Hans", le kapo-chef juif, qui, afin de

se faire pardonner, demande à tuer lui-même un détenu fraîchement débarqué à coups de fouet.

Le soir, Kramer, le commandant SS, donne une "fête brillante". Il est "d'excellente humeur", mais François ne peut retenir son écœurement quand il le voit "prendre gentiment Hans par le bras et l'entraîner un peu à l'écart" pour lui passer commande d'un manteau de vison pour son épouse comme cadeau de Noël. (p. 116).

Auschwitz est une entreprise très lucrative pour les SS. La banque d'Auschwitz-Birkenau, apprend-on, "recèle de fabuleux trésors venus de toute l'Europe. On y fond en lingots les alliances, les dents et les prothèses en or. Chaque semaine, sous haute surveillance, une ambulance à l'emblème de la Croix-Rouge en prend livraison pour la Banque de l'Empire." (p. 104). Il faut croire que la Croix-Rouge, et toutes les croix en général, ne valent rien de bon. Ça ne vaut pas une bonne étoile.

Un talon aiguille dans l'œil d'un SS

Il est prévu que le prochain arrivage de juifs ira intégralement à la chambre à gaz. François, qui est un violoniste virtuose, a pour mission de leur jouer quelques mélodies yiddish pour les rassurer dès leur descente du train. Les hommes et les femmes sont séparés, et François Katz se propose, par galanterie, de porter la valise de cette jeune femme juive. Ils n'ont guère le temps de faire connaissance, puisque les prisonniers sont dirigés immédiatement vers les douches collectives. La jeune femme a retenue François : "si elle doit se mettre nue devant ces messieurs, elle désigne les SS massés à l'entrée, elle préfère qu'il reste également, en lui elle a confiance."

Les femmes paraissent inquiètes, chuchotent entre elles et refusent de se déshabiller devant les SS. La jeune femme, qui a capté le regard de François, comprend alors ce qui va se passer. Elle commence à se déshabiller lentement : "ses seins apparaissent, splendides, sans soutien-gorge. François voudrait fuir, ne le peut, hypnotisé... Les SS aussi sont médusés... Encore plus lentement, la jeune femme remonte sa jupe, détache ses bas du porte-jarretelles, les ôte en se déchaussant, toujours langoureuse. Elle se redresse, un escarpin à la main, bondit telle une chatte et plante le talon aiguille dans l'œil d'un SS. Elle lui arrache son pistolet, fait feu sur Schillinger. Il s'écroule, une balle dans le crâne. Elle tire encore deux fois, avant de se fondre dans le groupe des femmes. Paniqués, sans riposter, les SS refluent vers la sortie. François se glisse dehors au milieu d'eux. — Feu à volonté ! A la mitrailleuse, les SS contre-attaquent. Hurllements d'effroi, de douleur, d'agonie. Les blessés sont achevés. Silence." (p. 121).

Les femmes SS

Il y avait aussi des femmes SS dans le camp d'Auschwitz : "Elles sont aussi cruelles, sinon plus, que leurs congénères masculins. L'une d'elles est en train de s'acharner à coups de matraque sur une "musulmane" inanimée. Au garde-à-vous à dix pas, Hans se découvre et murmure :

— On l'appelle la chienne. Chaque jour, elle en tue au moins trente de cette façon. La SS retourne du pied le corps sans vie." (p. 124).

Grésillements de chair brûlée et grognements de plaisir

François Katz fit une mauvaise rencontre avec Mietek dit le Sanglant. Ce Mietek est un Polonais de la pire espèce, un droit commun du commando disciplinaire. En cette veille de Noël, il a décidé qu'il ne fallait plus tolérer aucun juif à des postes de responsabilité, hormis ceux qui auront rendu d'éminents services. Et justement, il a un service à demander à François : cacher un sac rempli de bijoux dans la chambre de Hans. Afin de mieux convaincre François, lui et ses acolytes vont mettre à mort devant ses yeux un détenu récalcitrant : "Mietek le Sanglant soulève le prisonnier, l'assoit sur le poêle chauffé à blanc, grésillements, soubresauts du corps martyrisé, puanteur... Mietek le Sanglant l'éventre d'un coup de couteau, l'éviscère à pleines mains, grognant de plaisir." (p. 128).

Crucifié, la veille de Noël

François n'a pas le choix. Il va donc cacher le précieux sac sous le matelas de son ami Hans, mais il est suivi discrètement par un mouchard. Les SS vont fouiller la chambre et Hans est arrêté sur le champ. Le soir ce n'est pas une potence qui est dressée sur la place de l'appel, mais une croix. Le commandant SS lit la sentence. "Hans se laisse crucifier sans résistance. Pas un cri, peu de sang et, d'emblée, des contractions violentes de tous les muscles. Pour respirer, le colosse doit opérer des tractations sur ses bras. La preuve, selon Mengele, que le décès du sujet aura bien pour cause une dette d'oxygène, que l'on accélérerait certainement si on lui brisait les jambes, d'où non-appui sur celles-ci et, par voie de conséquence mécanique, asphyxie rapide." Mengele s'adresse à François : "Je crois me souvenir, secrétaire, que c'est ce qui se pratiquait en général chez vous autres, les Juifs. De plus, j'ai lu que vous administriez aux condamnés, avant crucifixion, un breuvage drogué afin d'atténuer leurs souffrances, j'ai bonne mémoire ? Ah, vous ne connaissiez même pas ces petites dispositions humanitaristes ? Bien ! A part ça, quel effet vous produit de voir votre meilleur ami épinglé comme un papillon ?"

Ne restent plus auprès du supplicié que François, Mengele et un garde, qui assistent encore à l'agonie du malheureux. "Kramer descend de son piédestal, il retourne chez lui, sa femme et ses enfants l'attendent pour réveillonner, vive Hitler !" (pp. 130, 131).

La tête du bébé contre la paroi du wagon

Bielas, le commandant en second du sanatorium de Treblinka, est de passage à Auschwitz. Il demande à son confrère le docteur Mengele de lui "prêter" ce petit génie du violon aux bonnes manières. Mengele hésite un peu : "Et après usage, tu me renverras son crâne et son cerveau ?" Affaire conclue. François est donc envoyé à Treblinka. Dès son arrivée dans le camp, il voit les gardes ukrainiens en train de s'affairer sur les pauvres juifs : "Une balle dans la nuque et le corps bascule, ou est poussé, dans la fosse d'incinération où brûle un feu permanent alimenté par du soufre. Bientôt ne reste plus sur la place qu'un bébé oublié, hurlant. Un SS le prend par les pieds et lui brise la tête contre la paroi d'un wagon." (p. 153).

Attaque !

Autre scène : Des prisonniers sont au garde-à-vous. Un enfant juif, à qui les SS ont appris à dénoncer ses semblables, "désigne un homme qui a rompu le garde-à-vous pour se gratter entre les doigts." Attaque ! "Le chien bondit, renverse sa proie, la saisit aux parties génitales, les arrache, il s'en prend ensuite aux viscères. Bielas ironise :

— Le nombre des travailleurs est faux, doyen du camp !

— Moins une unité, décédée subitement par hémorragie, rectifie Galewski, imperturbable." (p. 156).

Comment François Katz apprit à tuer ses propres frères

"A même le sol, deux hommes se tordent de douleur en se tenant le ventre. Autour d'eux, des détenus exultent, pariant sur celui qui trépassera le premier. Il s'écartent avec respect à l'apparition de Galewski. Celui-ci ramasse à terre un gourdin, le tend à François :

— Achève-les !

— En frappant sur la tête ?

— Non, comme ceci.

Galewski place le manche de son fouet en travers de la gorge du chef de bloc. Il monte dessus, appuie alternativement pied gauche et pied droit, balancement, craquements, et voilà, au tour de François à opérer de même. Un jeune homme de son âge, visage grimaçant, à tuer en guise de test. Réussi, François est un incurable bon élève." (p. 165).

Le barbecue géant

Stumpfe, un SS, était surnommé la Mort qui rit. Il précipitait des enfants juifs encore vivants dans le brasier. (p. 182). Au-dessus des fosses géantes, des rails posés sur des piliers de béton "supportaient des poutres d'acier transversales". C'était un "gril cyclopéen" qui consumait des milliers de cadavres : "Sous l'effet de la chaleur, les cadavres semblaient revivre. Convulsion, contorsions, ils souffraient de nouveau. Sifflements, grésillements, les bras et les jambes remuaient, les troncs se redressaient. La peau se cloquait, les visages pleuraient. Déflagrations, les ventres explosaient, des fœtus étaient expulsés.

— Allez, allez, plus vite, plus vite !

... François attisait le bûcher funéraire... Il fourrageait entre les corps. A l'aide d'un seau au bout d'une perche, il puisait au fond de la fosse dans la citerne qui recueillait la graisse humaine. Altéré, aveuglé par la fumée, affolé par les coups de fouet, suffoquant, éructant, vomissant, urinant et déféquant debout, il reversait le combustible bouillant aux endroits où le feu était moins vif." (p. 183).

François décide de se faire circoncire

Abraham l'a été à quatre-vingt-dix-neuf ans. "Ainsi, tu acceptes enfin de signer l'Alliance avec le Saint, béni soit-Il ?", lui demande son ami Mosché. Et François répond : "Je ne crois ni ne croirai jamais en lui. Mais c'est avec vous que je veux faire alliance, mes frères... Le lendemain, l'insurrection éclata." C'est sur ces lignes que se termine ce récit magnifique et émouvant.

Le "devoir d'imagination"

Dans ses remerciements, à la fin de son livre, Daniel Zimmermann nous explique qu'il s'est "pour l'essentiel inspiré de nombreux témoignages de survivants des camps d'extermination nazis". Il précise aussi que si cette histoire est "fictive", il n'en a pas moins

été "très éprouvant" de l'écrire. "Plus d'un demi-siècle après Drancy, Auschwitz et Treblinka, le temps était-il venu pour moi d'ajouter le devoir d'imagination au devoir de mémoire ?"

C'est aussi ce que l'on peut lire au dos de l'ouvrage : "Dans ce livre, la fiction prend le relais de la mémoire". Et les lecteurs auront noté par la même occasion que ce Daniel Zimmermann est un pur génie de la littérature : "Grâce à une écriture acérée, hallucinée, Zimmermann transcende les faits les plus insoutenables et les métamorphoses en diamants noirs."

Fabulation hystérique

Nous espérons qu'il nous sera permis de dire que nous ne croyons pas un mot de ce qui est raconté dans ce récit. Tout y paraît faux : la mort du boxeur, les crânes du docteur Mengele, l'épisode du talon aiguille, la morsure du berger allemand, la crucifixion théâtrale ou encore les enfants jetés dans le brasier, sans parler du reste, et **l'on s'étonne que les responsables de la communauté juive aient laissé publier un pareil ouvrage qui jette le doute sur l'ensemble de la souffrance concentrationnaire.**

Pour ce qui nous concerne, il nous paraît assez clair que nous avons ici affaire à une manifestation classique de la fabulation hystérique. **L'hystérie, on le sait, est très présente dans le judaïsme, pour la simple et bonne raison que l'inceste qui en est à la source, paraît beaucoup plus répandu dans cette communauté que partout ailleurs.**

Cette pathologie qui avait tant retenu l'attention de Sigmund Freud présente aussi cette particularité d'être **extrêmement contagieuse**, et l'on note ici que **les juifs, justement, sont les grands spécialistes de ces délires politico-religieux qui embrasent l'humanité. La prosternation devant l'holocauste n'est qu'un nouvel avatar de cette hystérie spécifique au judaïsme.**

La personnalité hystérique, en effet, exprime toujours ses angoisses avec beaucoup d'émotions, tant et si bien qu'elle parvient à les communiquer rapidement à son entourage. Dans un premier temps, sa fragilité émotionnelle et ses crises existentielles inspirent la pitié et empêchent les proches de prendre conscience de son extraordinaire capacité de manipulation. C'est seulement après un certain laps de temps que l'entourage, épuisé, préfère s'éloigner de la malade ou bien décide de la maintenir à l'écart. **Nous avons ici tout le drame de l'histoire de la communauté juive.**

Hervé RYSEN

26 mars 2007

Tradition !



Chaque année, à l'approche de la **fête de Berachioth**, les juifs pieux mettent leur crottes de nez dans des petites boîtes qu'ils offriront aux enfants. Ceux-ci les mangent une à une, en récitant les treize articles de foi. Berachioth est une fête joyeuse. Après le repas, toute la famille réunie chante le "Kradoch" en se tenant par la main.

Je viens d'entendre à la radio un merveilleux sketch d'**Alex Métayer**, dans lequel l'humoriste raille avec bonheur les vieilles traditions un peu ridicules de la France profonde. J'adore quand il imite le patois de ces gens arriérés qui, du fin fond de leurs provinces, paraissent venir d'une autre planète. Alex Métayer est incontestablement l'un des plus grands humoristes français. Bien qu'il soit juif et trotskiste, c'est à lui que je souhaite dédier la caricature publiée ci-dessus. Alex Métayer nous a appris à savoir rire de certaines cultures un peu surannées et de toutes ces traditions poussiéreuses. C'est à ce prix que nous pouvons entrer dans la modernité. Merci Alex !

30 mars 2007

Hollywood et la propagande juive

Hollywood, nous dit **Jacques Attali** dans *Les Juifs, le monde et l'argent*, est un fief juif : "Les firmes essentielles d'aujourd'hui sont des propriétés juives : Universal, Fox, Paramount, Warner Bros, MGM, RCA et CBS, sont toutes des créations d'immigrés juifs d'Europe de l'Est."

Adolf Zuckor débarque de Hongrie en 1890. Il fonde en **1917 "la Paramount Pictures**, qu'il met **au service de la propagande de guerre.**" Carl Laemmle, originaire du Wurtemberg, apprenti tailleur, crée en 1912 **Universal Studios**. Les trois frères Warner sont nés en Pologne. Ils fondent en 1923 la **Warner Bros**. Louis B. Mayer, né à Minsk, fonde la **Metro**. En 1916, Samuel Goldfish crée la **Goldwyn**, qui fusionne en 1924 avec la Metro. La firme devient la Metro Goldwyn Mayer, "puis la MGM, ce que beaucoup traduisent en yiddish – langue couramment parlée à Hollywood à cette époque – par Mayer Ganze Mishpokhe (toute la famille Mayer)." **Goebbels dénonce alors Hollywood comme une jüdische Gesellschaft, une entreprise juive, qui orchestre la propagande belliciste contre l'Allemagne.**

Si Disney n'a pas été fondée par un Juif, son président actuel porte le même nom que le célèbre chef bolchevique : Eisner. Né près de Minsk, David Sarnoff lance la télévision en fondant en 1939 la **NBC**. Fils d'un émigré russe, William S. Paley lance **CBS** la même année." (*Les Juifs, le monde et l'argent*, Editions Fayard, 2002, pp. 485-489).

Ces informations sont confirmées par le romancier de supermarché **Paul-Loup Sulitzer** dans son livre intitulé **L'Impératrice** :

En 1915, écrit-il, Hollywood devient "la Mecque de l'industrie cinématographique... L'Universal de Carl Laemmle, la Paramount de Zukor et Lasky, et la Fox de William Fox (lequel est un juif hongrois qui a débuté avec un compère, comme clowns de banlieue, sous le nom de Schmaltz Brothers)... Et il y a d'autres hommes tout à fait brillants : Marcus Loew qui a créé la Metro, Smuel Goldwyn — il est né à Varsovie, soit dit en passant, son vrai nom est Goldfish — ou bien encore les frères Mayer, qui sont de Minsk en Russie. Et puis tu as encore les Warner frères, ils viennent de Pologne eux aussi. Ou bien Selnick, c'est un Ukrainien."

Elle éclate de rire :

"Tu n'as pas trouvé un Smith ou un Dupont, par hasard ?

- Non, mais je peux chercher", répond-il imperturbable." (*L'Impératrice*, Stock, Le Livre de Poche, 1986, p. 293).

Dans son livre sur les **Films à scandale**, **Jean-Luc Doin** donne quelques précisions sur les origines de ces pionniers de la propagande cinématographique :

"Aux États-Unis, écrit-il, cantonné aux marchés aux puces, le cinéma attire, dans un premier temps, la population des bidonvilles, sur fond d'orgue de barbarie des chevaux de bois. Les premières projections sont organisées par des aventuriers : futurs patrons des majors, Adolphe Zuckor est brocanteur en fourrures, William Fox, fripier, Carl Laemmle, marchands d'habits. Projetés dans l'obscurité, les films sont **suspects d'encourager les désordres de l'âme, d'attiser la frénésie sensuelle ou le goût du péché, de "troubler l'ordre et la tranquillité publics".**" (*Films à scandale*, Éditions du Chêne, 2001, p.12).

En vérité, chacun aura bien compris que si tous les films ne véhiculent pas des perversions, fort heureusement, il existe néanmoins un certain nombre d'esprits malfaisants dans l'industrie cinématographique pour s'en faire les propagateurs.

Hervé RYSEN

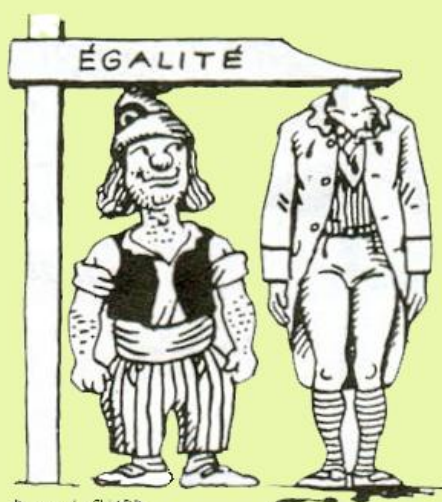
Mourir pour ses idées



SERIEZ-VOUS PRÊTS À MOURIR
POUR SAUVER LA RÉPUBLIQUE ?

Le délire égalitaire

LE DÉLIRE ÉGALITAIRE



Dessin de CHARD
Hervé RYSEN 2007



Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir

1 avril 2007

Le métissage planétaire

Le métissage des peuples est une des grandes obsessions du judaïsme. On la retrouve chez tous les intellectuels juifs, qu'ils soient religieux ou athées, marxistes ou libéraux. C'est parce que le peuple juif ne pourra être reconnu comme le "peuple élu de Dieu" que lorsque toutes les autres identités nationales auront été réduites en poussière. **Le judaïsme politique est en effet principalement une force de destruction, et ce dissolvant est d'autant plus puissant que la présence des juifs dans le système médiatique national est importante.**

Les exemples illustrant cette obsession du métissage et de la société multiraciale sont trop nombreux pour être tous cités ici. Mentionnons par exemple le sociologue séfarade **Edgar Morin** : "Nous souhaitons le développement des réseaux dans le tissu planétaire, **nous appelons au métissage**, dans les conditions où il est symbiose et non prise de substance d'une civilisation par une autre." (Terre-patrie, Le Seuil, 1993, pp. 138-143).

Que l'on s'entende bien : il ne s'agit pas dans l'esprit d'Edgar Morin d'encourager un peuple prolifique et dominant à s'étendre en absorbant et en faisant disparaître par mariages mixtes un peuple numériquement plus faible, mais de promouvoir en quelque sorte, un métissage qui affaiblirait un peuple dominant, lui retirerait sa spécificité, tout en conservant le peuple dominé en l'état, comme un flacon d'encre encore pure que l'on utiliserait à doses variables dans de savants mélanges.

L'italien **Primo Lévi** est lui aussi un partisan de la société métisse, au moins pour les nations blanches qui représentent l'obstacle le plus important pour le peuple juif. Primo Lévi est l'auteur de nombreux romans et essais traduits dans toutes les langues et étudiés dans les collèges et lycées du monde entier. Dans un recueil intitulé *L'Asymétrie et la vie*, au chapitre Intolérance raciale, **il se fait le chantre du métissage : "Plus les aires de provenance sont éloignées, dit-il, plus les croisements sont favorables**, ainsi que l'a voulu la sélection naturelle non seulement chez les animaux, mais aussi chez les plantes."

Et afin de faire accepter cette idée plus facilement, il faut partir du postulat que nous sommes déjà des métis, sans craindre de froisser les populations, et si besoin est, avec le renfort de **savantes démonstrations génétiques : "la race indo-européenne n'est pas pure, car rien ne le démontre"**, écrit-il avec un certain aplomb. De fait, il n'y a guère de différences entre les races humaines. "En réalité, poursuit-il, malgré les efforts de tous les anthropologues, aucune étude anthropologique sérieuse n'a jamais réussi à démontrer une différence de valeur entre les races humaines, après avoir éliminé les facteurs qui ne sont pas raciaux, à savoir culturels." (*L'Asymétrie et la vie*, Robert Laffont, 2002, p. 200). S'il c'est primo Lévi qui le dit, il faut le croire.

Dans son livre intitulé *La France de l'immigration de 1900 à nos jours*, paru en 2004, le **démographe Gérard Noiriel** entend lui aussi démontrer que la population française est le résultat d'un vaste mélange. Pour ce faire, l'auteur a opté pour une trame thématique plutôt que chronologique, avec quatre grandes parties : *Partir, Se faire une place, S'intégrer, Cultiver les différences*. Cette présentation permet de mélanger dans les mêmes chapitres tous les peuples qui sont arrivés successivement, et d'estomper les différences entre les Polonais et les ressortissants animistes ou musulmans d'Afrique, arrivés récemment. Il n'y a pas de différence. Il n'y a aucune différence.

L'ancien conseiller socialiste de Mitterrand **Jacques Attali** est un des plus fervents apologistes de la destruction des identités nationales. Voici comment il imagine le monde futur de ses rêves dans son livre intitulé *L'Homme nomade*, paru en 2003 : "... Se dessinera alors, au-delà d'immenses désordres, comme la **promesse d'un métissage planétaire**, d'une Terre hospitalière à tous les voyageurs de la vie." Dans cette nouvelle organisation, "le gouvernement de la planète sera — utopie ultime — organisé autour d'un ensemble d'agences en réseaux, dépendant d'un **Parlement planétaire**", qui sera "**au service du Bien commun**". **Ce sera le temps béni "d'une planète sereine et rassemblée"**. Et Jacques Attali conclut son ouvrage sur ces mots : "Alors surgira comme la promesse d'une Terre enfin accueillante à tous les humains, voyageurs de la vie." Au début de son livre, il écrivait : "Le nomade finira par ne plus nourrir qu'un rêve : s'arrêter, se poser, prendre son temps ; **faire du monde une terre promise**." (*L'Homme nomade*, Fayard, 2003, Livre de poche, pp. 35, 471, 472, 34). **En réalité, ce serait bien toute la terre qui paraît leur être "promise"**.

Dans *Le Monde est ma Tribu*, l'essayiste libéral d'origine ashkénaze **Guy Sorman**, n'est pas moins favorable au Grand Métissage planétaire que le prophète socialiste d'origine séfaraïte : "La France, écrit-il, devrait poursuivre sa voie singulière, celle du métissage des cultures plutôt que de l'exclusion de l'autre". La France — le pays des droits de l'homme — représente le modèle idéal de toute nation pour un auteur qui affectionne "un **monde métisse, qui va se métissant plus encore**." Le phénomène de la mondialisation, qui n'est autre finalement que celui de l'américanisation du monde, entraîne heureusement l'humanité dans cette voie. (*Le Monde est ma tribu*, Fayard, 1997, p. 399).

Dans l'esprit de ces intellectuels juifs, le destin de l'humanité semble être déjà tracé, et cette conviction les amène à nous faire accroire qu'il est parfaitement **inutile de tenter de s'opposer à ce qui est déjà écrit dans la Torah** : "Il sera proposé ici que McMonde gère la Grande Migration au lieu de l'interdire, écrit Sorman, car cette interdiction est vaine". (*Le Monde est ma tribu*, Fayard, 1997, p. 181). **Cette idée d'inéluctabilité est récurrente dans le discours planétarien. Mais on se souvient aussi que cette idée sous-tendait déjà le discours marxiste qui prévoyait la prochaine victoire du prolétariat et la disparition des classes sociales.**

Selon l'écrivain **Guy Konopnicki**, tout ce qui n'est pas cosmopolite est bon à être jeté aux orties. Seul le "vaste métissage des cultures qui préfigure et accompagne le métissage général de l'humanité", pourra triompher de toutes les résistances et ouvrir la voie à ce monde de Paix annoncé par les prophètes. "Quelque chose surgit, écrit-il, quelque chose qui nous dépasse et nous échappe." (*La Place de la nation*, pp. 220, 114).

Le phénomène de dissolution des peuples et des États est de toute manière "inéluctable", comme l'écrit lui aussi le journaliste du *Monde* **Philippe Bernard**. Et pour nous donner un peu de cœur à l'ouvrage, celui-ci tente de nous stimuler en aiguillonnant notre fierté nationale : "Cette mondialisation progressive de la population, écrit-il, met à l'épreuve les prétentions universalistes de la France car elle se heurte à des obstacles considérables. Mais la république est-elle si faible qu'elle ne puisse **relever ces défis** ?"

Les Français doivent donc se mobiliser pour œuvrer tous en chœur à la destruction de leur propre héritage. Il leur faut qu'ils affirment "haut et fort" les valeurs républicaines de la France : "l'égalité homme-femme, le refus des discriminations, l'éducation pour tous, la séparation des religion et de l'État, tout en tempérant son jacobinisme pour **laisser la place à l'affirmation d'identités nouvelles, métissées, à l'image de la planète** et, pourquoi pas, inspirer la future législation de l'Union européenne." (*Immigration, le défi mondial*, Gallimard, 2002, Folio, p. 279).

C'est sur ce bel optimisme que se termine le livre de Philippe Bernard. Je me souviens l'avoir appelé un jour au téléphone, il y a une dizaine d'années. L'homme était très occupé, mais je parvins tout de même à l'accrocher : "Juste une question à vous poser, monsieur Bernard, une seule question... Est-ce que vous êtes juif ?" En guise de réponse, il avait eu un petit rire un peu gêné. C'était à l'époque où je découvrais que derrière les articles de presse les plus extatiques en faveur de l'immigration, on trouvait presque toujours un intellectuel juif. Aussi, je vous pose la question : pourquoi devrions-nous aimer des gens qui ne pensent qu'à nous détruire pour assurer leur suprématie ?

Hervé RYSEN

Métissage planétaire

Les intellectuels juifs, les cinéastes juifs, les financiers juifs, encouragent de toutes leurs forces le métissage planétaire, la disparition des frontières et l'unification du monde. Il ne restera alors plus que le peuple juif, qui sera resté fidèle à ses traditions et sera enfin reconnu par tous comme le peuple élu de Dieu.

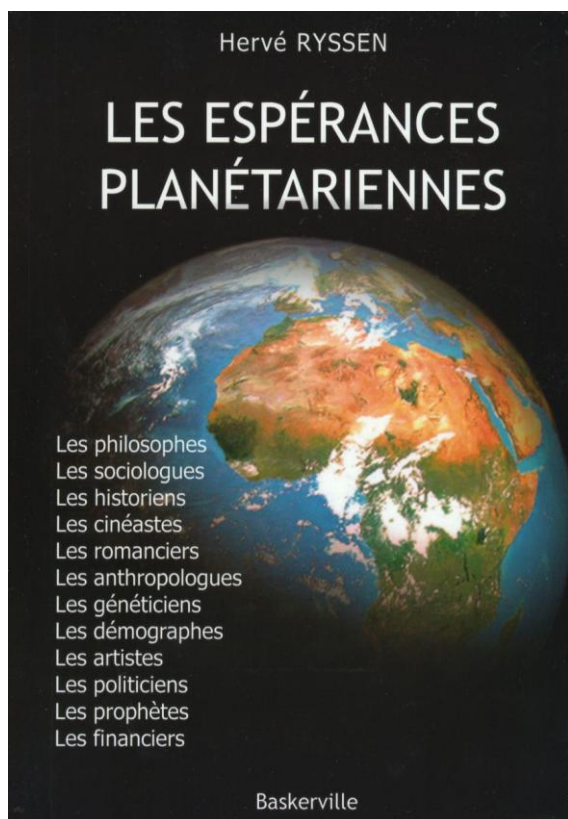
Cette fois-ci, Isaac, je crois que c'est la bonne. Les temps sont mûrs. Notre Messie va enfin arriver et établir notre royaume sur tout l'univers...

Ti as raison, Samuel. L'heure est venue. Le Messie ne devrait plus tarder. La victoire est proche...





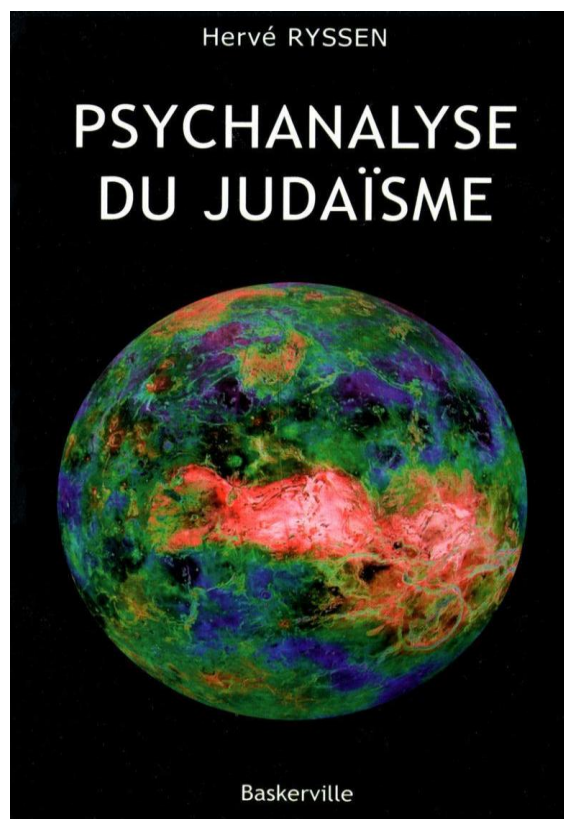
QUAND ISRAËL BRILLE LES NATIONS DISPARAISSENT



Les Espérances planétaires

2005, 432 pages – 26 €

+ 2 € de frais de port



Psychanalyse du judaïsme

2006, 400 pages – 26 €

+ 2 € de frais de port

Commandes à : Éditions Baskerville,

SDE Domiciliations,

14 rue Brossolette, 92300 Levallois.

Chèque à l'ordre de HERVE FRANCOIS (en majuscules).

Commande on-line : <http://www.ladiffusiondulore.com>

SVP

**Pour le droit à la recherche indépendante de la vérité ;
pour l'épanouissement intellectuel et la défense de la
liberté d'expression,**

**soutenez les éditions non-médiatisées
par les pouvoirs dominants !**